



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

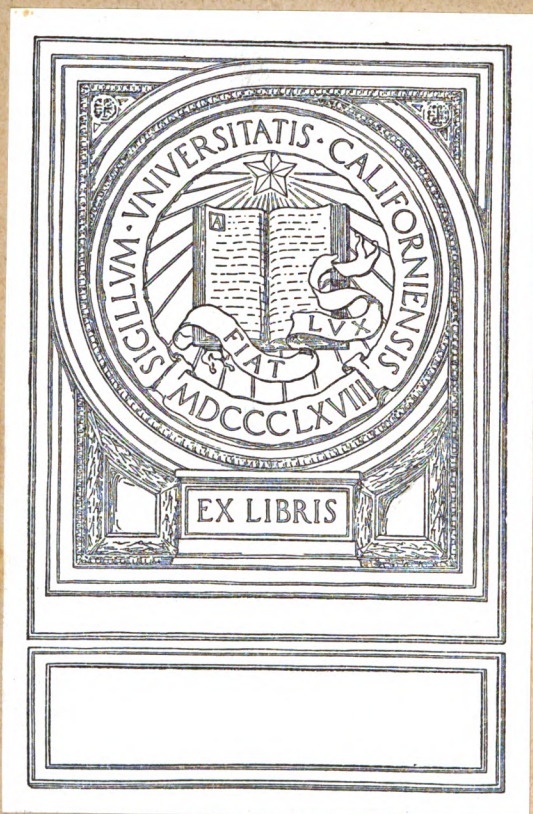
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de MM. J. Gantrelle, L. Roersch, A. Wagener.

TOME XX.

GAND,
Imprimerie EUG. VANDERHAEGHEN, rue des Champs, 66.
1877.

L24
R4
Ser. 2
v. 20

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XX.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

Pages.

Contributions à l'histoire des poésies homériques, par H. C. BE-	
NICKEN	1, 103
Marcel Étienne, par N. KAIVERS.	12, 171
Les Normands au diocèse de Liège, par LÉON LAHAYE	20, 116
Société pour le progrès des études philologiques et historiques	73, 369
De quelques définitions grammaticales, par J. DELBŒUF.	87
Études étymologiques, par J. A. KUGENER	110, 159
Le loup dans les mythologies de la Grèce et de l'Italie anciennes,	
par R. DE BLOCK	145, 217
Thèmes d'imitation, par J. GRAFÉ	162
La syntaxe du futur passé dans Térence, par P. THOMAS.	235, 325
L'enseignement de la grammaire et sa valeur pédagogique, par	
TH. HEGENER.	245
Étude sur l'époque de l'admission des Plébéiens au Sénat Romain,	
par P. WILLEMS	297
Socrate accusé de folie, par THIL-LORRAIN	333
Remarques sur les méthodes et l'organisation de l'enseignement	
moyen, par J. GANTRELLER.	382
Le plébiscite Ovinien, par P. WILLEMS	395

COMPTE RENDUS.

Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre, traduit du texte	
par C. de Harlez, professeur à l'Université de Louvain, chanoine	
honoraire de la Cathédrale de Liège, membre de la Société asiatique	
et de la Société orientale allemande. Tome II. Vispered. — Yaçna.	
— Naska XXI. — Yeshts I-X, par L. R.	27
Bijdragen tot de kennis van den regeeringsvorm van Maastricht en	
zijn ressort meer bijzonder gedurende het tijdvak 1632-1794, door	
L. J. Suringar, lit. doct. — Geschiedenis van het tegenwoordig bis-	

dom Roermond en van de bisdommen die het in deze gewesten zijn voorafgegaan, door Jos. Habets, kapellaan te Bergh-Terblijt. Eerste deel. Het oude bisdom Tongeren-Maastricht-Luik tot op het einde der XVIII ^e eeuw. — Essai sur l'histoire du droit coutumier de l'ancienne ville de Maestricht, par Louis Crahay, conseiller à la Cour d'appel de Liège, membre de la commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique, par L. R.	29
Bibliotheca philologica classica de S. Calvary et C ^{ie} , par H. C. BENICKEN	31
Houdoy. Le droit municipal. Première partie. De la condition et de l'administration des villes chez les Romains, par Ad. DE CEULENER	38
English Primer. Exercices d'Epellation, de Prononciation et de Lecture, par Th. Hegener, professeur à l'Athénée royal de Bruxelles et à l'École de Guerre	39
Exposition analytique et expérimentale de la théorie mécanique de la chaleur, de G. A. Hirn, par P. MANSION	42
Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles, 1877. 44 ^e année, par P. MANSION	53
Phaedri, Augusti liberti, fabularum libri quinque, édition classique, à l'usage des élèves de sixième, avec des notes grammaticales, prosodiques, critiques et historiques, suivi d'un appendice contenant des rapprochements littéraires en diverses langues, par Edouard Malvoisin, agrégé pour les classes de grammaire et pour les classes supérieures des lettres, par A. D. V.	125
Précis de Géométrie élémentaire, par F. Folie, membre de l'Académie royale des sciences de Belgique, par P. MANSION	126
Elemente der absoluten Geometrie von Dr. J. Frischauf, professor an der universität Grätz, par P. M.	127
Éléments de Géométrie, par A. M. Legendre. Nouvelle édition, revue et augmentée de plus de six cents applications, par A. Cambier, ancien élève de l'école normale de Gand, professeur de mathématiques supérieures	127
Lehrgang der Elemente der synthetischen Geometrie in der Oberprima der Friedrichs-Werderschen Gewerbeschule, von Direktor W. Gallekamp. (Jahresbericht 1876)	128
Logarithmisch-Trigonometrische Tafeln mit fünf decimalstellen, bearbeitet von Dr. G. Bremiker. Zweite verbesserte Stereotyp-Auflage, par P. M.	128
Vega's logarithmisch-trigonometrisches Handbuch, 60 ^{te} Auflage. Neue vollständig durchgesehene und erweiterte Stereotyp-Ausgabe, bearbeitet von Dr. C. Bremiker. — Manuel logarithmique et trigonométrique, par le baron Georges Vega. Nouvelle édition stéréotype, publiée par le Dr. C. Bremiker, par P. M.	129
Leçons d'analyse infinitésimale, par P. Mansion, professeur à l'université de Gand	130

Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal, par M. F. Tisserand, directeur de l'observatoire de Toulouse, ancien maître de conférences à l'école des hautes études de Paris, par P. M.	130
Principien der Flächentheorie van Dr. R. Hoppe, professor an der universität Berlin	131
Recueil d'exercices sur la Mécanique rationnelle, à l'usage des candidats à la licence et à l'agrégation des sciences mathématiques, par A. de Saint-Germain, professeur de mécanique à la faculté des sciences de Caen.	131
La grande pyramide, pharaonique de nom, humanitaire de fait, ses merveilles, ses mystères et ses enseignements, par Piazza Smith, astronome royal d'Écosse, ex-membre de la Société Royale de Londres, traduit de l'anglais par M. l'abbé Moigno, par P. MANSION .	132
Progrès récents de l'astronomie stellaire, par M. R. Radau . .	133
Les Observatoires de montagne, par R. Radau, par P. M. . .	134
Évhémère, son livre et sa doctrine, par R. De Block, professeur à l'Athénée royal de Mons, par O. MERTEN.	184
Ueber den Durchgang der Electricität durch Gase, von Dr. A. Oberbeck [Jahresbericht über die Sophien-Realschule].	186
Die Verbreitung der Arten der Gattung Euphorbia, von Kranzlin. [Jahresbericht über das Berlinische Gymnasium zum grauen Kloster]	187
Der Einfluss der Himmelskörper auf Witterungsverhältnisse. Vortrag gehalten zu Nürnberg und München von Dr. Siegmund Günther, par P. M.	187
Emendationes Taciti qui fertur dialogi de oratoribus scripsit Georgius Andresen, Holsatus (Extrait des Acta societatis philologae Lipsiensis edidit Fridericus Ritschellius, tomi primi fasciculus 1). — Cornelius Tacitus dialogus de oratoribus. Für den Schulgebrauch erklärt von Georg Andresen, ordentlichem Lehrer am Gymnasium zum grauen Kloster in Berlin. — Cornelii Taciti dialogus de oratoribus. Ad fidem codicum optimorum denuo recensuit atque interpretatus est Georgius Andresen, par A. WAGENER.	257
C. Sallustii Crispi de bello Jugurthino liber. Texte revu et annoté par P. Thomas, professeur à l'université libre de Bruxelles, par A. B.	284
Abrégé du Nouveau Testament, par Kersten. Ouvrage accompagné d'un lexique grec-latin-français de tous les mots et de l'analyse des formes les plus difficiles qui se rencontrent dans cet ouvrage. Quinzième édition, par C.	343
Étude philologique de la langue française ou Grammaire comparée et basée sur le latin, par J. BASTIN, ouvrage recommandé par l'Académie impériale des sciences de St-Petersbourg. Première partie .	415

IV

VARIA	136, 189, 359, 417
De la nécessité des études d'archéologie classique, par ADOLF DE CEULENEER	189
Rapport triennal sur l'État de l'enseignement moyen en Belgique.	417
Notes de voyage sur l'enseignement supérieur en Suède et en Finlande, par PAUL FREDERICQ	422
Notice biographique sur M. Stas	68
Correspondance	148

ACTES OFFICIELS.

Nominations	353, 416
Modifications introduites, par suite de l'abolition de l'examen de gradué en lettres, dans les arrêtés royaux d'organisation des écoles normales des humanités et des sciences, et d'organisation des examens de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, pour les sciences et pour les langues modernes.	138
Certificat d'études d'humanités complètes à produire par les personnes qui solliciteront les fonctions de surveillant dans un athénée royal	139
Règlement pour les examens conduisant aux diplômes de professeur de gymnastique dans les écoles normales, les athénées et écoles moyennes. — 1877.	286
Enseignement moyen. — Diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue flamande, de la langue allemande et de la langue anglaise dans les athénées royaux	287
Collation des bourses universitaires de 400 francs, instituées par l'article 45 de la loi du 20 mai 1876	288
Sujets du concours général entre les établissements de l'enseignement moyen	289
Éméritat pour les professeurs des universités de l'État	345
Enseignement supérieur. — Concours	348
Institution d'un examen pour le grade de docteur en sciences politiques et administratives dans les deux universités de l'État	352
Enseignement moyen. — Concours général	356
PÉRIODIQUES	56, 140, 211, 294, 361, 426

MATHÉMATIQUES.

Théorèmes relatifs aux polygones, par A. CAMBIER	61
--	----

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 20.

1^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

CONTRIBUTIONS A L'HISTOIRE DES POÉSIES HOMÉRIQUES.

I.

Avoir une histoire complète des poésies homériques, tel est depuis longtemps le vœu de tous ceux qui s'occupent d'Homère. Quand ce vœu se réalisera-t-il ? F. A. Wolf, en écrivant ses *Prolégomènes*, avait certes en vue de nous donner cette histoire, mais le maître n'a pu achever l'édifice grandiose dont sa main habile avait jeté les solides fondations. Après Wolf, une histoire des poèmes historiques fut à la vérité entreprise par Lauer, mais son œuvre resta également inachevée, et ce que nous en possédons, n'a pu résister à la critique dissolvante de M. Sengbusch. Les deux dissertations placées par celui-ci en tête de l'Homère de Dindorf, sont à coup sûr des contributions importantes à l'histoire si ardemment désirée, et l'on ne pourrait sans injustice passer sous silence les travaux considérables de G. W. Nitsch, qui a consacré son existence tout entière à élucider des parties essentielles de cette histoire. D'autres encore ont participé à la même œuvre. Mais une histoire complète des poésies homériques rentre encore toujours dans la catégorie de ces nombreuses lacunes que l'homme d'étude rencontre pour ainsi dire à chaque pas. Si nous essayons aujourd'hui d'apporter à notre tour quelques contributions à l'histoire de la poésie homérique, nous espérons que nos lecteurs voudront bien ne pas se montrer trop exigeants. Nous n'avons d'autre but que de faire connaître à ceux qui ne sont pas au courant de ces études, ce que l'on peut dès-à-présent considérer comme acquis à la science. Nous renonçons complètement dans cet essai à fournir de nouveaux résultats, obtenus par des recher-

ches personnelles. Nous ne dirons rien qui ne soit déjà connu de ceux qui s'occupent par eux-mêmes de ce genre de questions. Nous ne nous adressons qu'à ceux qui veulent apprendre, qui désirent jeter un coup-d'œil d'ensemble sur les résultats obtenus. Notre travail leur servira d'introduction, soit qu'ils veuillent eux-mêmes approfondir certains points, soit qu'il leur suffise de se rendre sommairement compte de l'état de la question.

Avant d'aborder notre sujet, nous croyons devoir encore ajouter que nous nous bornerons à exposer nos idées, telles qu'elles résultent de l'ensemble de nos études, sans discuter d'une manière détaillée les opinions de ceux qui ne partagent pas notre manière de voir.

Ce n'est qu'à partir de Pisistrate que l'Iliade et l'Odyssée ont reçu la forme sous laquelle nous les connaissons aujourd'hui. C'est sous cette forme que, grâce à de nombreuses copies, les deux poèmes se répandirent dans la Grèce et plus tard, par suite de l'influence de Rome, dans le monde entier. C'est cette même forme qui se trouve reproduite dans les manuscrits du moyen-âge et dans les nombreuses éditions de notre époque. Durant toute l'antiquité, en tout cas depuis l'époque alexandrine, — si nous faisons abstraction de quelques légères divergences d'opinion, que dans ce moment nous passons sous silence à dessein — durant tout le moyen-âge et les temps modernes, l'Iliade et l'Odyssée ont été considérées comme formant chacune un ensemble complet, comme des compositions parfaitement agencées, ayant pour auteur un seul et même poète, appelé Homère. On croyait que Pisistrate s'était borné à restituer aux différentes parties de ces poèmes, où, grâce à des récitations incomplètes, avaient pu s'introduire des lacunes, l'unité qui leur avait été primitivement donnée par Homère. Les secours rendus par Pisistrate à la poésie homérique étaient reconnus par toute l'antiquité, et notamment par le grand critique de l'école d'Alexandrie, ainsi que M. Sengebusch l'a clairement établi. Cicéron dit même, et son témoignage ne manque pas de vraisemblance, que Pisistrate le premier fit consigner par écrit les poèmes homériques d'une manière complète. Un scoliaste du moyen-âge, Tzetzés, considère le travail de Pisistrate comme un *opus divinum*. En tout cas, ce n'est qu'à partir de Pisistrate que l'on voit se répandre des éditions complètes de l'Iliade et de l'Odyssée. C'est l'exemplaire classique du tyran athénien dont

les particuliers ou les administrations publiques firent faire des copies. Ces copies, comme il fallait s'y attendre, se transformèrent dans la suite du temps et donnèrent ainsi naissance à des éditions sensiblement divergentes, qui furent presque toutes réunies dans la bibliothèque fondée à Alexandrie par le premier des Lagides. Les conservateurs de cette bibliothèque se chargèrent, en compulsant ces différentes versions, de faire à leur tour une édition critique des œuvres d'Homère. Le premier de ces bibliothécaires fut Zénodote d'Éphèse, le second Aristophane de Byzance, le troisième Aristarque de Samothrace. L'école alexandrine rencontra comme adversaire Cratès de Mallos, conservateur de la bibliothèque de Pergame. Tous ces savants, sans négliger d'autres auteurs, concentrèrent principalement leurs études sur le père de la poésie hellénique. En ce qui concerne l'origine des poèmes homériques, ils partagèrent l'opinion commune de l'antiquité, sauf peut-être Zénodote, dont les idées sur ce point semblent ne pas avoir été fort éloignées de celles de Lachmann. Leur activité avait pour but de fournir un texte aussi pur que possible et d'en donner l'explication. De nouvelles méthodes, de nouveaux principes furent appliqués à la critique et à l'exégèse. Zénodote le premier divisa chaque poème en 24 livres qu'il désigna par les lettres de l'alphabet. C'est par erreur que cette division a été attribuée à Aristarque. Ce maître a eu d'autres mérites. Il publia deux fois les poèmes d'Homère, la première fois en se tenant à l'édition de son prédécesseur et maître Aristophane, la seconde en se conformant aux résultats de ses longues recherches personnelles. Dans ces éditions, les vers qui donnaient lieu à quelque observation, étaient marqués de signes particuliers. Indépendamment de cette double récension, il fit paraître des *ὑπομνήματα* et des *συγγραμματα*, qui, selon toute apparence, se rapportaient respectivement à la première et à la seconde édition. Nous rencontrons dans les scolies des traces d'opinions divergentes quant à l'auteur des deux poèmes. On appelait *séparatistes* (*χωρίζοντες*) ceux qui croyaient que l'Iliade et l'Odyssée avaient pour auteurs des poètes différents. Leur opinion fut combattue par Aristarque, et en général l'école alexandrine, tout en connaissant et en reconnaissant les services rendus par Pisistrate, soutenait que non seulement chacun des poèmes était l'œuvre d'un seul homme, mais aussi qu'Homère

était l'auteur de l'Odyssée aussi bien que de l'Iliade. L'opinion contraire conserva néanmoins des partisans isolés et Aristarque lui-même, qui avait dirigé tant de notes contre la théorie des séparatistes, paraît, dans un âge plus avancé, avoir plus ou moins changé d'opinion. Il ne se borne pas, en effet, à rejeter comme apocryphe toute la dernière partie de l'Odyssée, mais il considère comme primitivement indépendant le dixième chant de l'Iliade, qu'il regarde comme n'ayant été introduit dans l'Iliade que par les auteurs de l'édition de Pisistrate. En ce qui concerne l'épisode de Glaucus et de Diomède, il mentionne que certains auteurs lui assignaient une place différente. Les doctrines d'Aristarque restèrent prépondérantes pendant toute l'antiquité, aussi longtemps que la science parvint à s'y maintenir. Ces doctrines se conservèrent dans les écoles, se repandirent de plus en plus, et c'est à l'aide des travaux d'Aristarque, qui ne nous sont pas parvenus, ainsi que des traditions orales propagées par l'enseignement, qu'à l'époque d'Auguste le sophiste Apollonius composa son dictionnaire homérique, qui contient le résumé des travaux d'Aristarque relatifs à l'explication verbale. Vers la même époque, Aristonicus composa un ouvrage destiné à élucider les signes qu'Aristarque avait placés en regard d'un grand nombre de vers. Un peu avant ou après Aristonicus — les savants ne sont pas d'accord sur ce point — nous voyons Didyme, surnommé *l'homme aux entrailles d'airain* (χαλκέντερος), à cause de son étonnante puissance de travail, rétablir, autant qu'il était possible de son temps, le texte d'Aristarque, en prenant pour base les ouvrages du célèbre critique alexandrin et ceux de ses successeurs. Des travaux de ces trois élèves d'Aristarque il ne nous reste en entier que le dictionnaire d'Apollonius; quant aux deux autres, nous possédons des fragments considérables de leurs œuvres dans les scolies importantes ajoutées à quelques manuscrits d'Homère, notamment à celui de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, qu'on désigne par la lettre A.

Il faut également faire entrer en ligne de compte les commentaires de l'évêque Eustathe, qui a fait usage, non seulement des travaux de ceux qu'il désigne comme les *anciens*, mais encore des œuvres d'Apion et d'Hérodore, extraits des ouvrages de quatre grammairiens, au nombre desquels figurent Aristonicus et Didyme.

Les scolies du premier manuscrit de Venise (Ven. A), qui constituent la source principale de ce que nous savons touchant les études philologiques des anciens sur Homère, nous donnent à la fin de chaque livre de l'Iliade, à l'exception du dernier, des indications sur les ouvrages où elles ont été puisées, savoir le commentaire d'Aristonicus sur les signes d'Aristarque, le travail de Didyme sur le texte d'Aristarque, l'écrit d'Hérodien sur la prononciation et l'accentuation (*περί προσωδίας*) et celui de Nicanor sur la ponctuation (*περί στυμῆς*). Parmi ces ouvrages, ceux d'Aristonicus et de Didyme se rattachent incontestablement à l'école d'Aristarque; quant à ceux d'Hérodien et de Nicanor, on ne peut rien affirmer de bien précis; toutefois en ce qui concerne Hérodien, on a le droit de dire que généralement il est d'accord avec Aristarque et qu'il est l'auteur principal de la récénsion actuelle.

Le caractère de la critique d'Aristarque nous a été révélé par Ch. Lehrs, encore aujourd'hui professeur à l'université de Königsberg. Son livre sur les travaux d'Aristarque relatifs à Homère, parut pour la première fois en 1833 : il fut le signal d'une ère nouvelle pour l'étude de la critique homérique. C'est pourquoi nous avons cru devoir mentionner son nom d'une manière expresse. Si nous voulions donner ici des indications bibliographiques, beaucoup d'autres noms devraient être signalés avec reconnaissance, mais tel n'est point notre but. Les ouvrages des quatre grands grammairiens mentionnés ci-dessus forment la base de toutes les anciennes scolies qui sont venues jusqu'à nous. Parmi ces scolies, celles que contient le Ven. A sont à coup sûr les plus importantes. Néanmoins celles que renferment le deuxième manuscrit de Venise (Ven. B) et d'autres mss. de l'Iliade, de même que les commentaires d'Eustathe, évêque de Thessalonique, doivent être pris en très-sérieuse considération, quoiqu'il ne soit pas toujours très-facile d'y reconnaître les traces de l'érudition d'Aristarque. Ce que les scolies nous fournissent en dehors de cette érudition, est généralement de très-peu de valeur. En nous exprimant ainsi, nous avons surtout en vue les longues annotations de Porphyre, dont les explications, de tout point allégoriques, étaient sans doute fort goûtées par les savants de Byzance, mais nous paraissent à nous parfaitement ridicules. Après la disparition de l'école d'Alexandrie et des écoles grammaticales qui jusqu'au

III^e siècle s'y rattachent, ce fut aux platoniciens qu'incomba la tâche d'expliquer Homère, et l'on sait de quelle façon ils s'en acquittèrent. Nous croyons qu'il n'est pas même nécessaire d'indiquer les titres des ouvrages de Porphyre qui concernent Homère, tant leur valeur est médiocre. Quelques-unes de ses notes se trouvent dans le Ven. A, mais son nom ne figure pas parmi ceux qui sont rappelés à la fin de chaque livre. Il est probable que le premier rédacteur des scolies contenues dans le Ven. B, se sera borné à inscrire à côté de son texte un extrait des quatre ouvrages mentionnés ci-dessus, et que plus tard l'un ou l'autre lecteur aura ajouté à ces notes des remarques nouvelles, tout en négligeant de joindre à la note finale l'indication des sources où il les avait puisées. D'autres hypothèses plus ou moins plausibles peuvent être imaginées pour expliquer la genèse du Ven. A, mais parmi ces hypothèses il n'en est aucune, pensons-nous, qu'on puisse établir d'une manière irréfragable. L'important pour nous, c'est qu'il est constaté que le Ven. A contient des portions considérables de l'œuvre d'Aristarque, et que grâce aux travaux de plusieurs savants de premier ordre, nous sommes en mesure de retrouver les fragments de cette œuvre, qui déjà ont été réunis dans des publications spéciales.

Toute explication des poésies homériques doit prendre Aristarque pour point de départ, ce qui ne veut naturellement pas dire qu'il faille *jurare in verba magistri*. A son égard aussi il faut savoir exercer la critique; mais ses opinions doivent toujours être très-scrupuleusement examinées, et ce n'est qu'à bon escient qu'il faut s'écarter de ses explications ou de ses vues relatives à la constitution du texte. Même lorsqu'après avoir soigneusement pesé le pour et le contre, on est obligé de rejeter la manière de voir d'Aristarque, on retire encore toujours grand profit de cette lutte contre le maître. Grâce aux travaux de Ch. Lehrs, de L. Friedländer, de J. la Roche, de M. Schmidt et d'autres, il est certes beaucoup plus facile qu'autrefois de mettre à profit les précieuses remarques d'Aristarque, mais pour le faire avec discernement, il faut néanmoins encore toujours déployer la plus sérieuse attention.

A côté de ces scolies, les commentaires d'Eustathe continuent à conserver leur valeur, parce qu'ils sont empruntés à un ou à deux extraits du travail des quatre savants mentionnés dans

le Ven. A. Parfois, en effet, on trouve dans Eustathe des détails fort intéressants, très-certainement puisés aux meilleures sources, mais que le rédacteur de Ven. A a négligé de transcrire.

Les scolies de Ven. A et de Ven. B ainsi que le lexique d'Apollonius le sophiste ont été pour la première fois publiés par Villoison; la deuxième édition, augmentée de la plupart des scolies importantes contenues dans d'autres manuscrits, a été faite par J. Bekker. La première édition d'Eustathe est celle qui parut à Rome de 1542-1550; elle a été reproduite par Stallbaum à Leipzig (1825-1830).

Ces indications suffiront pour faire connaître d'une manière sommaire ce qui, depuis l'époque alexandrine, a été fait par l'antiquité classique et byzantine pour l'étude d'Homère. Mentionnons cependant encore les glossaires qui ont existé à côté du lexique d'Apollonius, et les paraphrases, telles que celle de l'Iliade publiée par J. Bekker à la suite de son édition des scolies.

L'étude constante dont Homère fut l'objet à Byzance, est finalement attestée d'une part par les poèmes épiques de Nonnus et de Quintus de Smyrne, d'autre part par l'existence d'un grand nombre de manuscrits, dont nous connaissons déjà les principaux, savoir Ven. A et B. De tous ces mss., pas un n'est antérieur au ^xe siècle. Les fragments de l'Iliade écrits sur papyrus et trouvés dans des tombeaux égyptiens, sont évidemment beaucoup plus anciens; il en est de même de quelques morceaux de l'Iliade écrits sur des palimpsestes.

La prise de Constantinople par les Turcs détermina les savants grecs qui n'avaient pas succombé dans la lutte, à se réfugier en Italie, où déjà plusieurs d'entre eux s'étaient retirés pendant les dernières convulsions de l'empire d'Orient. Leur présence fournit un nouvel aliment aux études littéraires qui précisément alors commençaient à se réveiller en Italie, mais qui avaient surtout pour objet les chefs-d'œuvre de Rome, dont la jeune Italie se considérait comme l'héritière directe. Ils emportèrent avec eux les trésors, forts incomplets sans doute, mais toujours encore infiniment précieux de la littérature grecque, qui avait été la mère de la littérature latine, et c'est grâce à la coopération d'un de ces savants, que fut imprimée la première édition d'Homère. Ce savant s'appelait Démétrius Chalcondylas; son édition d'Homère date de 1488. A partir de ce moment, les humanistes ne cessèrent de porter leur activité

sur les poésies homériques, parmi lesquelles ou rangeait toujours les petits poèmes attribués à Homère. Les nombreuses éditions de ce poète qui paraissaient partout où se trouvait un centre d'études philologiques, n'offrent plus guère d'intérêt aujourd'hui, si ce n'est pour celui qui veut faire l'histoire critique du texte d'Homère. La plupart de ces éditions sont mentionnées dans celle de Heyne (III, pp. 3 et suiv.). Il n'y a pas grand'chose à dire sur la manière dont on faisait à cette époque la critique du texte: l'explication se rattachait généralement à Eustathe et aux petites scolies. On ne s'occupait guère alors de ce que nous appelons la haute critique, et c'est à peine si l'on en découvre par-ci par-là quelques traces fugitives. Seul le génie de Richard Bentley s'éleva au-dessus de l'opinion commune; il comprit, rien que par l'étude du digamma, qu'il devait y avoir des éléments flottants dans la genèse des poèmes homériques, et il s'était formé sur l'origine de ces poèmes des idées bien différentes de celles qui avaient cours de son temps. Malheureusement il n'eut pas le temps de nous donner cette édition d'Homère qu'il avait réservée pour sa vieillesse. Ce que nous savons de la critique qu'il exerça sur Homère, se réduit aux quelques notes qu'il avait inscrites en marge de l'exemplaire dont il se servait habituellement, et qui ont été reproduites par Heyne.

Déjà avant R. Bentley, deux savants éminents avaient en quelque sorte pressenti la solution qui serait donnée plus tard à la question homérique: ce sont Is. Casaubon (ad Diog. Laert. IX, 12) et Jacques Perizonius. Ce dernier, comme s'exprime R. Volkmann, avait déjà pour ainsi dire réuni en un seul faisceau tous les éléments de la question, pour autant qu'elle peut être résolue par des témoignages externes.

Voilà, en résumé, tout ce qui, avant l'époque de Wolf, a été fait sur ce que nous appelons aujourd'hui la question homérique.

C'est F. A. Wolf, le rénovateur de toutes les études relatives à l'antiquité, le père de la philologie classique, telle qu'on l'entend de nos jours, qui inaugura une ère nouvelle dans l'histoire des poèmes d'Homère. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de ses études sur Homère, depuis l'époque où, comme étudiant, il était déjà arrivé à des conclusions radicalement différentes de celles que formaient la base de l'enseignement

des plus grands savants de son temps, tels que Ruhnkenius et Heyne, jusqu'au moment où il publia ses immortels *Prolegomena in Homerum*.

Nous devons nous borner à renvoyer le lecteur, qui voudrait être plus amplement renseigné sur ce point, à l'important ouvrage consacré par R. Volkmann à l'histoire et à la critique des Prolégomènes. Quoique l'auteur de ce livre se place à un point de vue qui n'est pas le nôtre, et que nous devons par conséquent mettre le lecteur en garde contre les conclusions critiques qu'il a formulées, nous tenons à déclarer que dans son aperçu historique, il expose parfaitement et d'une façon toute objective ce qui a préparé, amené et suivi les Prolégomènes. L'ouvrage de Volkmann peut être chaudement recommandé à tous ceux qui veulent se mettre au courant des questions homériques.

Les Prolégomènes parurent en 1795. Ainsi que Wolf en convient lui-même, ce fut l'ouvrage de Wood « sur le génie original d'Homère, » qui donna la première impulsion à ses études. C'est dans cet ouvrage qu'est soulevée entre autres la question de l'ancienneté de l'écriture, et qu'on trouve pour la première fois, carrément affirmée, l'idée que primitivement les poèmes homériques n'ont pas été mis par écrit. Tandis qu'il s'occupait activement de ces recherches, qui l'absorbaient déjà depuis plusieurs années, parut enfin l'édition si longtemps attendue des deux manuscrits de Venise. Wolf se jeta avec ardeur sur les nouvelles richesses mises au jour par Villoison (1788), et publia dans la gazette littéraire de Jéna un compte-rendu très-détaillé de la nouvelle édition. A ce travail succéda une nouvelle édition des poèmes homériques, conjointement avec les Prolégomènes, dont voici le titre complet :

Prolegomena ad Homërum sive de operum Homeri prisca et genuina forma variisque mutationibus et probabili ratione emendandi.

A en juger par ce titre, Wolf avait l'intention de faire une histoire complète et critique de la poésie homérique. Il nous fait même connaître le plan de cette histoire. Malheureusement il n'est pas allé au delà de Cratès de Mallos. Ne voulait-il pas, en réalité, poursuivre son œuvre, comme quelques-uns l'ont supposé ? Qui peut l'affirmer ?

Nul philologue ne devrait se dispenser de lire les Prolégo-

mènes; il faut même y revenir à plusieurs reprises, si l'on veut se rendre compte des nombreux matériaux qui y sont mis en œuvre, de la sûreté de la méthode avec laquelle Wolf conduit ses recherches, de la prudence avec laquelle il procède. Mais tout en exprimant l'espoir que nos lecteurs feront par eux-mêmes l'étude de ce chef-d'œuvre, nous ne pouvons nous dispenser de donner à ce sujet quelques explications, dont nous emprunterons la substance à Volkmann, lequel a résumé d'une manière aussi claire et concise que possible, ce qu'il y a d'essentiel dans les *Prolégomènes*.

Wolf débute par des considérations générales sur le résultat qu'il s'agit d'obtenir lorsqu'on fait l'étude critique des monuments de l'antiquité et notamment d'Homère. La critique de cet auteur peut se baser sur des scolies et sur des indications empruntées à d'anciens grammairiens et lexicographes, dont le témoignage l'emporte de beaucoup, en ancienneté et en valeur, sur la tradition des manuscrits. A la fin de cette introduction, Wolf indique les six périodes que comprend, d'après lui, l'histoire des poèmes homériques. La première de ces périodes s'étend depuis l'origine de ces poésies — soit 950 av. J. C. — jusqu'à Pisistrate, auquel l'antiquité attribue la disposition actuelle des deux grandes épopées; la seconde va de Pisistrate à Zénodote, qui inaugura la critique homérique; la troisième s'arrête à Apion, qui parcourut toute la Grèce dans le but d'expliquer Homère; la quatrième s'étend jusqu'à Longin et Porphyre; la cinquième jusqu'à l'édition de Chalkondylas; la sixième jusqu'aux temps modernes.

Après avoir ainsi divisé en six périodes l'histoire des poésies homériques, Wolf s'efforce de montrer que la critique d'Homère se trouve dans des conditions essentiellement différentes de celles qu'il convient d'appliquer à d'autres auteurs. Il est, d'après lui, complètement impossible de reconstituer le texte primitif, parce qu'il est constaté qu'Hippocrate, Platon et Aristote citent des vers entiers d'Homère qui, non seulement ne se trouvent pas dans nos manuscrits, mais dont il n'y a pas même de trace dans les scolies. Mais la question se présente encore sous un tout autre aspect, si les poèmes homériques, comment le pensent quelques-uns, n'ont pas été primitivement mis par écrit, s'ils ont été simplement confiés à la mémoire, transmis de bouche en bouche et chantés par les rhapsodes,

qui involontairement ou de propos délibéré les ont modifiés. Dans cette hypothèse, il a dû y avoir, à l'époque où l'on a commencé à mettre ces poèmes par écrit, de grandes divergences entre ces différentes versions; de plus, ceux qui se sont efforcés d'y introduire de l'unité, ont dû y apporter de nouvelles modifications, conformes aux idées qu'ils s'étaient formées sur les exigences de la poésie et du langage. Que sera-ce si l'unité que nous trouvons aujourd'hui dans l'Iliade et dans l'Odyssée n'y existait pas primitivement, si les différentes parties dont elles se composent ont eu pour auteurs des poètes différents, et si ce n'est que plus tard qu'on s'est efforcé d'introduire une unité factice dans ces éléments disparates?

C'est cette hypothèse dont Wolf a tâché de démontrer la réalité dans la suite de son travail, et c'est par cette démonstration qu'il a rendu à la science un appréciable service. C'est là que nous voyons appliquer pour la première fois cette méthode critique qui est devenue aujourd'hui le patrimoine commun de tous ceux qui s'occupent de recherches scientifiques relatives à l'antiquité. C'est par cette méthode, dont il est le père, que Wolf a produit une impression si profonde et si durable sur ses contemporains et sur tous ceux qui sont venus après lui.

(*A continuer*).

H. K. BENICKEN.

MARCEL ÉTIENNE.

Les époques de trouble et d'agitation laissent rarement une gloire pure et incontestée aux grands hommes qu'elles suscitent presque toujours. Étienne Marcel, pas plus que son contemporain Jacques Van Artevelde, n'a échappé à la loi commune : les uns exaltent le prévôt des marchands comme un précurseur de la grande révolution française, et les autres ne veulent voir en lui qu'un révolutionnaire et un démagogue condamnable sous tous les rapports. Villaret ¹ le traite avec une partialité révoltante, M. Giraud ² l'appelle un *brouillon coupable*.

En présence de ces contestations, nous aussi nous nous permettons de prendre la parole dans ce procès célèbre; nous n'avons pas la prétention de considérer nos conclusions comme inattaquables, mais nous croyons faire plaisir aux lecteurs de la *Revue* en leur fournissant les principaux documents relatifs à ce grand débat historique.

Il serait banal de répéter ici que pour juger, d'une manière impartiale, un personnage politique, il est nécessaire de se reporter à l'époque où il a vécu et d'en étudier les mœurs, les besoins et les tendances; cependant, ni Villaret, ni M. Giraud ne semblent s'être pénétrés de cette vérité élémentaire en matière de critique historique. Généralement les contemporains d'Étienne Marcel sont plus impartiaux à son égard que les écrivains modernes; le continuateur de Guillaume de Nangis lui rend justice plus d'une fois, et Froissart lui-même, le parasite des nobles, est moins acerbe à son égard que les auteurs que nous avons cités.

Le XIV^e siècle comme le XIX^e est une période de transition : la vieille société féodale, si brillante au XIII^e siècle, s'écroule de toute part pour faire place à la société moderne. La vieille monarchie féodale a perdu ses ressorts; la monarchie moderne qui doit sortir de la crise terrible qui porte dans l'histoire le

¹ VILLARET, *Hist. de France*, vol. IX.

² GIRAUD, *Traité de Bretagne*. *Revue des deux Mondes* (juin 1870).

nom de guerre de cent ans, n'est pas encore née; de là, faiblesse de la royauté et tendance des masses à se substituer à une autorité qui, à l'heure du danger, s'est trouvée inférieure à sa tâche. En présence de la dislocation des vieilles institutions, la démocratie a cru que l'heure de son avènement avait sonné; elle se trompait : avant de prendre le pouvoir, elle devait encore se former à l'exercice de ses droits par une longue et patiente éducation qui allait durer quatre siècles.

La confusion politique et sociale qui se produit au ^{xiv}e siècle, se traduit en fait par un désordre affreux; on dirait que la civilisation naissante va retomber dans le chaos.

Aux horreurs d'une guerre séculaire, viennent s'ajouter la peste et la famine, qui en sont les conséquences naturelles : la peste noire paraît en 1348; en maints endroits du Languedoc et de la Provence, il ne resta qu'un dixième des habitants. Le fléau s'avancait de ville en ville, de village en village.

Il atteignit bientôt Paris et Rouen.

Le continuateur de Nangis dit que la mortalité fut telle, que bientôt on ne trouva plus personne pour ensevelir les morts.

En 1351, dit Villaret, les paysans de nos plus riches provinces se nourrissaient de racines, et même d'écorces d'arbre.

Telle est la situation générale de la France au milieu du ^{xiv}e siècle, c'est-à-dire à l'époque où s'ouvre le drame que nous allons essayer de raconter.

Après le désastre de Crécy (1346), une trêve avait été conclue. Elle expirait en 1351, l'année même de la grande famine; toutefois ce ne fut qu'au printemps de 1356 que les Anglais rentrèrent en France par la Normandie et le Poitou.

A la nouvelle des ravages qu'exerçait dans la France méridionale et centrale, l'armée anglaise commandée par le prince de Galles en personne, le roi Jean rassembla une nombreuse armée et marcha sur le Poitou.

Les deux armées se rencontrèrent à Maupertuis, à deux lieues au nord de Poitiers.

Tous les historiens ont judicieusement observé que rien n'était plus facile que de triompher sans répandre de sang. En effet, l'armée anglaise était fatiguée d'une longue et pé-

¹ HENRI MARTIN, *Hist. de France*, page 110, vol. 5.

nible marche (elle avait successivement parcouru la Gascogne, le Limousin, l'Auvergne et le Bleisis), et commençait à souffrir de la disette. Obligée dans sa route de repasser par les provinces qu'elle avait déjà dévastées, enveloppée de tous côtés par une armée dix fois plus nombreuse ¹, un retard de trois jours l'eût forcée à mettre bas les armes et à se rendre à discrétion. La guerre était finie; l'aveugle impétuosité du roi Jean valut à la France la journée de Poitiers, qui fut aussi désastreuse que celle de Crécy.

Certes, le roi Jean se conduisit avec bravoure, mais, comme François I^{er}, il se montra plus soldat que capitaine; fait prisonnier, il fut conduit à Bordeaux, tandis que ses deux fils, Charles, duc de Normandie, et le comte d'Artois, revenaient à Paris, où ils furent reçus avec tous les honneurs dus à leur rang; mais ils étaient, comme dit Froissart, *mòult jeunes d'âge et de conseil* (Charles, duc de Normandie, avait à peine vingt ans); le salut de la France semblait cependant reposer tout entier sur lui, et sa conduite n'inspirait pas beaucoup de confiance; il s'était laissé engager dans la conspiration du roi de Navarre, et sa retraite dès le commencement de la bataille de Poitiers, où il avait manqué à ce qu'il devait à son père, à son roi et à sa patrie, faisait juger peu favorablement de son courage. D'un autre côté, la noblesse était méprisée, car c'était sur elle que retombait la honte de Poitiers.

Le luxe qu'égalèrent la plupart des nobles au milieu de la misère générale, ajoutait encore à la haine qu'on leur portait: cette année, dit le continuateur de Nangis, un grand nombre de nobles et de militaires se livrèrent plus que jamais au faste et à la dissolution.

C'était donc à la bourgeoisie de songer à sauver la France; aussi, dès qu'elle eut appris le désastre de Poitiers et la captivité du roi Jean, avisa-t-elle par elle-même, à conjurer les conséquences de la défaite. Les États-Généraux furent réunis le 13 octobre 1356; ils se composaient de huit cents membres, dont quatre cents appartenaient au Tiers-État.

Dès la première séance, et aussitôt que le chancelier eut exposé, au nom du prince, la situation de l'État, et demandé

¹ Elle se montait, dit-on, à 60,000 hommes.

Aide et Conseil, les États-Généraux, par l'organe de l'évêque Craon, au nom du clergé, du duc d'Orléans, au nom de la noblesse, et d'Étienne Marcel, au nom du tiers-état, demandèrent qu'un délai leur fût accordé pour délibérer entr'eux. Le régent y consentit, toutefois il avait envoyé quelques conseillers intimes pour assister à ces délibérations. Les députés exigèrent que l'entrée de leurs assemblées fût interdite à ces conseillers, car, comme le dit M. Guibald ¹, « ces mandataires » du pays arrivaient prêts à de grands sacrifices pour le salut » du royaume et la délivrance du roi, mais ils étaient au même » degré troublés, émus, irrités, animés du besoin de trouver » et de frapper des coupables, de redresser les abus et de » réformer l'État. — Toutes ces inquiétudes, toutes ces colères, » toutes ces aspirations semblaient chercher, solliciter une » direction. »

Or, ni le roi, qui était trop jeune, ni la noblesse avilie et discréditée aux yeux du peuple, n'était en état de s'emparer de la direction des affaires; restait la bourgeoisie, et surtout la bourgeoisie de Paris, la plus forte et la mieux organisée.

Dès la plus haute antiquité, il avait existé à Paris une compagnie de marchands qui se livraient particulièrement au trafic sur la Seine (c'est pourquoi la ville de Paris porte encore un vaisseau dans ses armes); elle avait survécu aux invasions des barbares et à l'affreux désordre des premiers siècles du moyen-âge; la plupart des marchands de Paris y étaient affiliés. Le chef de cette corporation puissante était le prévôt des marchands; il était assisté d'échevins et de conseillers; la maison où ils siégeaient s'appelait *le parloir aux bourgeois*; c'est le premier nom de l'hôtel-de-ville de Paris.

Au milieu des circonstances graves et solennelles que traversaient Paris et la France, l'importance de cette magistrature ne pouvait manquer de grandir, surtout quand elle était exercée par un homme de la valeur d'Étienne Marcel. Ce prévôt des marchands était doué d'une intelligence rare, d'un dévouement à toute épreuve pour la chose publique; la nature semblait l'avoir pourvu de tous les avantages physiques qui font le tribun; il était de haute stature; comme Mirabeau, il avait la

¹ GUIBALD, *Sentiment national en France pendant la guerre de cent ans.*

chevelure noire et épaisse, la barbe touffue, la parole claire, précise et impérieuse. On comprend facilement l'ascendant qu'un tel homme devait exercer sur les masses. Toutefois, Marcel Étienne était plutôt homme d'action qu'orateur; dans les grandes circonstances, il laissait d'ordinaire prendre la parole à Robert Lecoq, ou à l'échevin Toussac.

Marcel Étienne, pas plus que Van Artevelde, ne fut un démagogue; comme le tribun gantois, il appartenait à la haute bourgeoisie; son père, Jacques Marcel, payait à lui seul autant d'impôts que tous les drapiers de sa paroisse. Aussi, Marcel Étienne, au moins pendant la première période de la commune de Paris, ne fut pas un révolutionnaire.

La bourgeoisie se voyait obligée de prendre en mains la direction de l'État, que ni le roi, ni la noblesse n'avaient su défendre. Il fallait un chef, et le prévôt des marchands, que ses importantes fonctions désignaient comme tel, se trouva à la hauteur de la situation.

Rien d'étonnant dès lors si, dès les premiers jours de l'ouverture des États-Généraux, Marcel fut considéré comme le leader de l'assemblée.

Bientôt les députés comprirent que le trop grand nombre de membres (ils étaient huit cents) nuisait à l'ordre et à la clarté de la discussion; en conséquence, et d'un commun accord, les trois ordres nommèrent quatre-vingts personnes pour les représenter.

Nous avons déjà dit que les députés du pays étaient animés des sentiments les plus patriotiques; aussi votèrent-ils le subsidé nécessaire à la levée de trente mille hommes. Mais il ne suffisait pas de voter des fonds, il fallait encore en assurer la bonne gestion, et déjà des sommes considérables accordées par les États pour soutenir la guerre contre les Anglais, avaient été gaspillées d'une manière scandaleuse par la cour et la noblesse. Il était nécessaire de prévenir avant tout le retour d'un pareil abus. En conséquence, on résolut d'abattre le grand Conseil, qui ne s'était signalé que par son incurie et ses concussions. Les États demandèrent aussi la mise en liberté du roi de Navarre et l'institution d'un conseil composé de vingt-huit personnes: douze nobles, quatre prélats et douze bourgeois qui assisteraient désormais le prince dans l'administration du royaume.

Ce fut dans sa dernière séance que l'assemblée communiqua ses desiderata au duc de Normandie.

Le régent, effrayé de ces prétentions, congédia les députés sans rien promettre, et partit pour Metz, après avoir confié à son frère la régence du royaume.

Ce voyage de Metz a été expliqué de différentes façons; le continuateur de Nangis dit simplement : *Sed hoc totum* (c'est-à-dire la levée de l'armée et toutes les autres mesures votées par les États-Généraux) *neglexit (dux Normaniæ) et ivit satis cito ad visitandum avunculum suum Karolum de Bohemia, qui tunc temporis erat romanus imperator et venerat Metis.*

Giraud explique ce départ précipité du régent par la nécessité où était le duc de Normandie d'aller conférer avec Charles de Bohême, qui aurait songé à s'interposer entre la France et l'Angleterre, et aussi par l'obligation où se trouvait le dauphin de prêter hommage à l'empereur d'Allemagne pour sa province du Dauphiné.

Cependant, quand on songe aux ressources dont disposait le faible Charles de Bohême, on ne peut admettre que le duc de Normandie ait pu compter sur une intervention efficace de la part de son oncle. D'ailleurs, quand il fut de retour, et qu'il convoqua à nouveau les États-Généraux, il ne fut nullement question de ses entretiens avec son oncle Charles de Bohême; il est donc probable que ce voyage de Metz fut dicté au régent uniquement par le désir de renvoyer une assemblée dont il redoutait la puissance et les exigences.

Dans tous les cas, ce départ exerça une impression fâcheuse sur l'opinion publique, qui, à tort ou à raison, aurait voulu que l'on mit immédiatement la main à l'œuvre de la délivrance nationale.

Après cinq semaines d'absence, le duc de Normandie revint à Paris; certes il ne demandait pas mieux que de se conduire désormais par les avis de son conseil privé, mais il fallait de l'argent, et le trésor était à sec. Il se vit donc obligé de convoquer de nouveau les États-Généraux, qui se réunirent le cinq février de l'année 1357. Les nobles et les prélats revinrent en petit nombre: c'était là une faute, car en politique les partis qui s'abstiennent, abdiquent.

Marcel Étienne et Robert Lecoq présentèrent alors à l'assemblée les *cahiers de doléance* arrêtés dans la première session;

en moins d'un mois ces cahiers avaient fait le tour de la France et le pays entier y adhéraient. Le trois mars 1357, les États-Généraux tinrent une assemblée solennelle; leurs prétentions avaient grandi depuis le mois d'octobre. Voici, d'après M. Duruy, le résumé des dispositions de la Grande Ordonnance de mars 1357, qui était bien autrement radicale que la *Chartre* octroyée le siècle précédent aux Anglais par Jean sans Terre :

« Cet accord rendait toute résistance impossible, et la grande » ordonnance de mars 1357, en soixante et un articles, fit » droit aux demandes des États. En voici le résumé :

» *Gouvernement.* — Les assemblées des États-Généraux doi- » vent avoir lieu régulièrement deux fois par an, à époques » fixes, et, dans l'intervalle des sessions, un conseil de 36 élus » doit assister le prince dans l'administration du royaume; » d'autres élus seront envoyés dans les provinces avec des pou- » voirs presque illimités, particulièrement pour châtier les » fonctionnaires négligents ou prévaricateurs, assembler et » consulter les états provinciaux.

» *Finances.* — Les impôts seront votés et levés par les États » eux-mêmes, qui surveilleront l'emploi des deniers, et les » monnaies en cours dans le royaume seront à l'avenir inva- » riables ¹.

» *Armée.* — Tout homme en France devra être armé; défense » est faite aux nobles de guerroyer entre eux et de sortir du » royaume; les soldats ne seront plus payés que par les États.

» *Justice.* — Il y avait des procès qui duraient depuis plus » de vingt ans, et l'administration de la justice entraînait des » frais énormes. L'ordonnance enjoint aux juges d'être chaque » jour en séance au parlement, dès le soleil levant, d'expédier » les affaires en retard et aux moindres frais possibles.

» *Abus.* — Le droit de prendre, dans les voyages du roi, » les choses nécessaires à sa maison, c'est-à-dire le droit de » commettre impunément mille exactions, est aboli; les bour-

¹ On sait que l'une des plaies du moyen-âge était l'altération des monnaies; c'était le jeu de bourse de cette époque.

Le roi, les seigneurs et même les négociants habiles y gagnaient de fortes sommes, le tout au détriment du peuple, qui seul en supportait les conséquences désastreuses.

» geois sont autorisés à résister par la force à ceux qui vou-
» draient exercer le *droit de prise*; toute aliénation du domaine
» de la couronne est formellement interdite. »

La *Grande Ordonnance de Réformation* n'était pas ce que, en style moderne, nous appellerions une constitution; la bourgeoisie amenée à prendre en mains les rênes de l'État, avait voulu rechercher non seulement les moyens de sauver la France, mais encore de détruire les abus qui avaient conduit le pays aux abîmes. En s'engageant dans cette voie, elle devait nécessairement aller loin, puisque l'abus régnait en maître dans toutes les branches de l'administration; de là les audaces qui ont fait dire à M. Augustin Thierry : « Cet échevin du *xiv^e* siècle » a, par une anticipation étrange, voulu et tenté des choses » qui semblent n'appartenir qu'aux révolutions les plus modernes. »

Si le prince se fût opposé à telles ou telles mesures, par exemple à celles qui visaient le plus directement son autorité, peut-être eût-il arraché des concessions aux États; mais il accepta tout, parce qu'il était bien décidé à ne rien tenir, et pendant qu'il permettait la proclamation de la *Grande Ordonnance*, il dépêchait à son père courrier sur courrier, pour l'amener à désavouer tout ce qui avait été fait. Cette conduite n'était ni digne, ni prudente. Aussi quand, le 6 avril, le régent, par ordre de son père, défendit à tous les sujets du royaume de payer l'aide décrétée un mois auparavant par les États-Généraux, la bourgeoisie de Paris ressentit une si vive indignation, que le duc de Normandie dut révoquer cette ordonnance deux jours après.

Les concessions arrachées par la peur contentent rarement ceux qui les obtiennent, et si le peuple s'apaisa momentanément, il ne sut aucun gré au régent d'avoir rapporté son ordonnance du 6.

A continuer.

N. KAIVERS.

LES NORMANDS AU DIOCÈSE DE LIÈGE. ¹*(Suite).*

L'audace et la prudence, voilà deux éléments de leurs succès. Il y en a un troisième, qui est des plus considérables. Lorsque les Normands parvinrent aux environs de Maestricht, et qu'ils s'établirent sur la colline de Haslou, telle était la frayeur des Lotharingiens, que rien ne résistait aux envahisseurs. Cette crainte s'accrut encore sous l'influence de certaines causes que je vais brièvement indiquer, et dégénéra en une véritable panique.

Rien n'était sacré pour les barbares : ils ne craignaient pas de livrer aux flammes les cités les plus florissantes et les villas royales. Les églises et les monastères excitaient toute leur convoitise et ils portaient une main sacrilège jusque sur les autels. Leurs forces, disséminées en bandes nombreuses, battaient toute la région. Aussi, presque aucun endroit n'échappa-t-il à leur rage : partout, la clarté des incendies illuminait d'horribles massacres. Le récit de ces cruautés épouvantait les plus braves. Les envahisseurs faisaient ordinairement périr ceux qui tombaient en leur pouvoir ou si, parfois, ils leur laissaient la vie, ils leur imposaient une servitude plus pénible que la mort. Les moines qui avaient suivi Charlemagne dans ses conquêtes, et qui avaient voulu arborer la croix aux confins du Jutland, les moines, qui chaque jour empiétaient sur le domaine de la barbarie et qui tâchaient d'y implanter la civilisation, les moines ne devaient pas trouver grâce devant les fiers descendants des Saxons vaincus ni devant leurs indomptables alliés. Aussi leur sort était-il le plus terrible et contre eux éclatait, implacable, la fureur des Danois et des Normands. De tels crimes, grossis encore dans les entretiens populaires n'étaient pas faits pour diminuer la crainte que les fils de la Scandinavie inspiraient à un peuple sans défense et livré au fatalisme ².

¹ Voy. *Revue de l'Instr.* etc., t. XIX, pp. 396 et suiv.

² Les prêtres recommandaient au peuple la patience et la résignation dans des maux qu'ils avaient mérité par leurs péchés. Ce point de vue est celui de tous les écrivains contemporains : la débauche des princes

Ajoutez à cela la rapidité des Normands. Débarqués à Haslou en novembre 881, ils avaient, au mois d'avril de l'année suivante, parcouru toute la Lotharingie en la couvrant de ruines. Ils arrivaient comme la foudre, à l'improviste, sans qu'on soupçonnât leur approche, et leur apparition en tant de lieux différents, dans un espace de temps si restreint, tenait du prodige aux yeux d'une population superstitieuse. Enfin, la race de Charlemagne était représentée par des souverains aussi indignes de la couronne que les derniers Mérovingiens. Ces princes vivaient dans l'apathie : pour acheter le repos, ils donnaient des provinces aux barbares, quand ils ne s'alliaient pas avec eux. En effet, dans ces temps malheureux ne vit-on pas des Carolingiens : Hugues, Pépin, Lothaire, Carloman, appeler les Scandinaves dans leurs états, faire cause commune avec eux et se ravalent au rang de capitaines de brigands ? Sans chefs ou avec de tels chefs que pouvaient faire les habitants ? Contempler le désastre ou fuir dans les forêts, en attendant que le fléau eût disparu, ou bien encore, rejoindre leurs oppresseurs, se mêler à leurs bataillons et les guider, à travers la contrée, vers les cités et les monastères opulents. Ils n'y manquèrent pas et pendant que les gens honnêtes, plongés dans la terreur, se cachaient et n'osaient défendre ni leurs biens, ni leur vie, tous les gens sans aveu s'unissaient aux barbares, doubblaient le nombre de leurs soldats et contribuaient pour une large part à leurs succès ¹.

est d'après la majorité la cause des invasions. Presque tous croient les expéditions normandes une « *divina ultio* » qu'il faut souffrir sans murmurer.

¹ Il serait du plus haut intérêt de rechercher les secours que les habitants portèrent aux Normands et de reconnaître si ceux-ci, comme le prétend M. HENAU (*Messenger des sc. hist.*, XV, 290), ont trouvé des sympathies chez tous les paysans encore païens, et s'il est vrai que l'invasion normande est « le dernier effort d'une haine implacable vouée au clergé et à ses protecteurs, » en un mot, si « la guerre des Normands n'a été qu'une guerre de religion. » Telle n'est pas mon opinion, du moins en général. Si les Scandinaves ont parfois trouvé le secours de tribus entières, je pense que, dans la majeure partie des cas, en Lotharingie surtout, la communauté de but, le pillage, et le désir de quelques grands de se rendre indépendants sont les seules causes de l'alliance des étrangers et des indigènes. Voir : *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, XVII (1751): *Mémoire sur les facilités que les Normands trouvèrent à ravager la France*, par BONAMY.

D'ailleurs, la Lotharingie était parfaitement disposée à les recevoir. Le système politique sous lequel s'était épanouie la dynastie des Pépins, tombait, et s'il comptait encore beaucoup de fidèles défenseurs, il avait contre lui des adversaires aussi nombreux qu'implacables. Les nobles possesseurs d'alleux voulaient plus d'indépendance; le pouvoir central chancelait; la féodalité était près d'éclore; une révolution se préparait, qui allait changer la face des choses. Les Normands arrivaient donc au moment favorable : dans toute autre circonstance, leur invasion eût pu être repoussée, mais, dans cet état de choses, elle ne pouvait manquer de réussir. Voilà donc le secret des heureuses invasions normandes : outre cette opportunité que je viens de signaler, l'audace des envahisseurs, leur prudence, la terreur qu'ils inspiraient, l'incapacité des gouvernants et la complicité de beaucoup d'indigènes.

On a vu que les Scandinaves étaient rentrés dans leurs retranchements après leur grande expédition. Celle-ci avait été si vaste, si terrible, elle avait été conduite avec tant de célérité que les peuples de la Lotharingie ne pouvaient plus avoir un moment de repos, et que ceux de l'Allemagne devaient craindre l'arrivée des ennemis au centre même de l'empire. L'audace des Normands, leur confiance dans le succès, croissaient de jour en jour. Il fallait à tout prix arrêter leurs progrès. Charles le Gros, successeur de Louis II, fut appelé d'Italie par les instances des habitants. Il réunit tous ses vassaux dans une diète, qui s'ouvrit à Worms au mois de mai. On résolut, pour expulser l'ennemi, de rassembler une forte armée. L'Italie, la France, l'Allemagne, envoyèrent leurs meilleurs guerriers : combattre était leur plus ardent désir. La campagne eût été couronnée de succès si des chefs capables avaient été chargés de la faire. L'armée se dirigea vers la vallée de la Meuse. Deux fortes troupes, composées, l'une de Bavaois sous le commandement de leur prince, Arnould; l'autre de Francs, dirigés par un comte illustre nommé Henri, furent détachées pour couper les partis normands qui battaient les environs. D'après les annales de Fulda, la trahison aurait empêché la réussite de cette manœuvre. Les bataillons impériaux continuèrent néanmoins leur route et au mois d'août, ils campaient autour des retranchements d'Haslou. La majeure partie des Scandi-

naves était bloquée dans sa retraite avec ses chefs principaux : Gottfried, Siegfried, Wurm et Hals. Après quelque temps de siège, la forteresse était sur le point d'être emportée. Frappés de terreur, affamés, les Normands ne pouvaient plus espérer de salut, quand l'évêque de Verceilles, Luitward, sans en informer les anciens conseillers de l'empire, engagea Charles à renoncer à l'assaut et à traiter avec les barbares. Le prince consentit à recevoir Gottfried. Les Normands, à la nouvelle des négociations, suspendirent leurs boucliers aux palissades de leur camp : c'était un signe de paix, mais il cachait une noire trahison. A peine les chrétiens sans défiance étaient-ils entrés dans le repaire, que les hommes du Nord, avec leur déloyauté habituelle, fermèrent les portes, passèrent au fil de l'épée une partie des malheureux qui n'avaient pas soupçonné le piège et gardèrent les autres dans l'espoir d'en tirer une forte rançon. Charles le Gros avait conservé si peu d'énergie, qu'un tel forfait ne put l'émouvoir : il ne rompit pas les négociations. Tel est le récit du premier continuateur des annales de Fulda, mais il laisse percer dans sa narration une antipathie très prononcée contre l'empereur et son ministre le « pseudo-episcopus » comme il le nomme. Aussi la plupart des historiens récusent son témoignage pour accepter la version d'un autre continuateur de cette même chronique.

Depuis 12 jours, Haslou était rigoureusement investi, lorsqu'un orage terrible se déclancha contre la forteresse scandinave. Personne, dit l'annaliste, ne se souvenait d'une pareille tourmente. Tous les ouvrages que l'armée impériale avait élevés autour des retranchements ennemis, furent abattus par le vent, ainsi qu'une grande partie des murailles qui abritaient les Normands. Puis, grâce aux ardeurs de l'été, une maladie contagieuse se déclara dans les deux camps. La position n'était plus tenable. Assiégeants et assiégés ne pouvaient plus continuer la lutte : une entente devint nécessaire. Le roi Gottfried, après s'être fait livrer des otages, vint lui-même négocier ou plutôt dicter la paix. En effet, l'empereur, bien qu'à la tête de forces considérables, accepta tout ce qui lui fut proposé.

Le roi normand exigea la cession (et cette cession équivalait à une donation) d'une grande partie de la Frise, qui avait été

autrefois possédée par son père Roric¹. En outre, il fallut donner à ce barbare la main de la princesse Gisèle, fille de Lothaire II et de Walrade. A ces conditions, le chef scandinave s'engageait à cesser toute incursion durant la vie de Charles, et à embrasser la religion catholique. Quant à Siegfried et aux autres pillards, non seulement il fallut leur abandonner l'incalculable butin qu'ils avaient rassemblé, mais encore acheter leur départ. Le prince carolingien dut leur payer plus de 2000 livres d'or et d'argent. Pour se les procurer, il s'empara des trésors que les moines et les évêques avaient sauvés des mains des ravageurs. On cite particulièrement l'église S^t Étienne de Metz, qui dut contribuer au paiement de cette somme².

Charles le Gros s'était défait de ses ennemis. Il eût pu, par le fer, les expulser de ses états; il préféra employer l'or. Si des historiens de toute époque ont exagéré sa faiblesse, au point d'en faire presque un complice des barbares, il faut convenir que, dès-lors, il fit preuve de cette incapacité qui devait le faire déposer, peu après, à l'assemblée de Tribur.

Les Normands abandonnèrent leur retraite et allèrent prendre possession de la province qui venait d'être concédée à leur roi Gottfried. Leur arrivée en ce pays fut signalée par le sac de Déventer³. La Frise n'était pas sans doute assez riche pour les barbares. A peine le traité était-il signé de quelques semaines, que Siegfried avec une partie de ses bandes prit la France pour théâtre de nouveaux brigandages. Dès le mois d'octobre, il campait à Condé⁴.

Le diocèse de Liège semblait devoir jouir de quelque tranquillité, quand il fut frappé d'un autre fléau. Hugues, fils naturel de Lothaire II et frère de la princesse Gisèle, avait conçu l'espoir de s'emparer du trône de Lotharingie. Aidé de tous les brigands de la contrée et de quelques fidèles partisans

¹ En 826, Louis le Débonnaire avait concédé le gouvernement et la défense de la majeure partie de la Frise au Normand Hériold et à ses frères Hemming et Roric (EINHARDI *Annales*, an° 826).

² HINCARI *annales*, ann. 882. Pertz, I, 554. Pour les détails de l'investissement d'Haslou, on devra comparer les annales de Fulda, 4^e et 5^e parties, et la chronique de Réginon.

³ *Annales Fuldenses*, an° 882, pars II.

⁴ *Annales Vedastint*, an° 882.

de son père, il parcourut le pays pendant deux ans (883-885). Ses dévastations, au dire de Réginon, ne différaient guère de celles des Normands : c'était la même cupidité, la même soif de pillage. Seulement ses bandes s'abstenaient du meurtre et de l'incendie. Le prétendant, résolu à frapper un grand coup, tâcha de réunir une armée imposante, et il ne trouva rien de plus naturel que de demander le secours de son beau-frère Gottfried. Il s'entendit pour partager avec lui les provinces qu'il allait conquérir. Ainsi ce descendant de Charlemagne, non content de piller son pays, pactisait avec les barbares, et ramenait les hordes que l'on avait eu tant de peine à éloigner. Le roi normand se montra tout disposé à répondre aux vœux de Hugues, et l'on peut s'imaginer les maux qui allaient fondre sur nos provinces, si les machinations du conspirateur n'avaient été déjouées. Charles le Gros n'avait pas le courage de combattre les ennemis par les armes. Heureusement il avait dans son conseil un homme d'une grande énergie et d'une bouillante valeur, le comte Henri. Celui-ci partit pour la Frise et attira Gottfried dans une embuscade, où le prince scandinave fut tué de la main d'un de ses ennemis personnels, le comte Eberhard. Quant au prétendant, il fut fait prisonnier par ruse peu de temps après. On lui creva les yeux, on le relégua successivement dans plusieurs monastères, jusqu'à ce qu'il vint terminer à Prüm son orageuse carrière ¹.

Cet état d'anarchie n'était pas de nature à éloigner les Normands. Il était impossible que toutes les bandes disséminées se fussent retirées de la Lotharingie après la paix d'Haslou. Pour se soutenir, celles qui étaient restées dans le pays devaient redoubler de cruauté et de prudence. D'ailleurs, dès l'hiver de 883, les Scandinaves, peu soucieux de respecter le traité qui les liait, et comptant sur l'aide de Hugues, remonterent le Rhin et envahirent l'Ardenne. C'est sans doute à cette époque que les moines de Stavelot durent s'enfuir pour la seconde fois, et que le château de Logne, sur l'Ourthe, devint leur refuge ². Luitbert, archevêque de Mayence, puis abbé de Mal-

¹ Sur Hugues, on peut lire les ann. Védast., ann. Fuldens., et surtout Réginon.

² *Mirac. S^{ti} Rem. Act. SS.* Sept. I, 706. On ne peut que conjecturer l'époque de cette fuite et de celle qui la suivit bientôt. L'auteur ne donne pas de renseignements précis à cet égard.

médy, poursuivit bientôt après les barbares et les atteignit. Bien que peu nombreux, ses hommes tuèrent une grande quantité d'ennemis et reprirent le butin que la bande avait enlevé. Le comte Henri, dont j'ai déjà parlé, et qui était, de tous les chefs chrétiens, le plus redoutable pour les pillards, apprit qu'une autre partie de leur armée s'avancait vers Prüm. Il les assaillit avec sa bravoure ordinaire. Une blessure qu'il reçut dans la mêlée, ne l'empêcha pas de détruire la horde scandinave ¹.

Au mois de mai suivant, l'empereur, dans une assemblée tenue à Worms, s'occupa de la défense de son empire; mais, trop lâche pour se mettre lui-même à la tête de ses troupes, il se borna à envoyer des lieutenants dans les diverses provinces.

Les Normands avaient envahi de nouveau le *pagus* de Hesse, et y avaient tout ravagé. Ils se disposaient à hiverner sur le champ même de leurs exploits : leurs quartiers étaient remplis de butin et de prisonniers. Le comte Henri et l'archevêque de Mayence, que l'empereur avait préposés à la défense de cette partie de ses états, tombèrent à l'improviste sur une armée païenne. Décimée, forcée de fuir en abandonnant ses captures, cette division dut se réfugier dans une station voisine. Les vainqueurs la poursuivirent et la bloquèrent étroitement. Le siège dura longtemps. Enfin, manquant de vivres et ayant perdu, depuis leur défaite, le courage d'engager un combat, les restes de cette troupe parvinrent à traverser les rangs de leurs ennemis à la faveur de la nuit, et à échapper au sort qui leur était réservé ².

(A continuer).

LÉON LAHAYE.

¹ *Ann. Fuld.* pars IV, an° 883-884, pars V, an° 883.

² *Ann. Fuld.* pars IV, an° 885.

COMPTES RENDUS.

Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre, traduit du texte par C. DE HARLEZ, professeur à l'Université de Louvain, chanoine honoraire de la Cathédrale de Liège, membre de la Société asiatique et de la Société orientale allemande. Tome II. *Vispered*. — *Yaçna*. — *Naska XXI*. — *Yeshts I-X*. Paris, Firmin-Didot. Liège, Grandmont-Donders, 1876, 1 vol. gr. in-8. de 248 pp.

Nous avons rendu compte dans le t. XIX de cette *Revue*, p. 132, du premier volume de cette traduction française de l'Avesta, la première depuis Anquetil Duperron, faite sur le texte avec tous les secours de la science moderne. Il comprenait le Vendidad ou livre de la loi. Dans le volume actuel se trouvent le reste de l'Avesta proprement dit, les livres liturgiques : le *Vispered* et le *Yaçna*, ainsi que les dix premiers *Yeshts*.

Le *Vispered*, forme contractée de *Vicpa-ratavas* « tous les chefs », doit son nom aux premiers mots d'un de ses chapitres, dans lequel sont invoqués tous les chefs préposés à la garde du monde créé. Ce mot indique le contenu du livre, car il est formé d'une série d'invocations aux génies célestes. A proprement parler ces invocations ne constituent pas un livre spécial, mais servent de conclusion ou de prières finales à certaines parties du *Yaçna*, dont ils ont été séparés, parce qu'il se récitait souvent seul sans adjonction des prières du *Vispered*.

Le *Yaçna*, dont le nom signifie sacrifice, comprend les prières usitées dans les divers actes du culte. La partie la plus intéressante de ce livre sont les *Gâthâs* « chants », écrits en vers, dans un dialecte particulier, traitant de sujets divers, mais étant cependant en général des exposés de doctrine ou des prières. Ils semblent appartenir aux premiers temps du Zoroastrisme. « Zarathustra, dit M. de Harlez, n'y est pas encore le prophète auquel la nature obéit et qui jouit des entretiens du Dieu créateur. On ne voit au contraire en lui qu'un mortel ordinaire, propageant à grand' peine sa doctrine, entouré seulement de quelques disciples, réclamant la protection d'un roi, qui ne peut même le préserver des coups des persécuteurs devant qu'il doit fuir. » La doctrine est au fond la même que celle du Vendidad, mais elle est moins développée et a un caractère moins accentué; les purifications et les autres pratiques n'y sont point citées. Cependant l'auteur ne veut pas conclure de ces faits que la totalité des *Gâthâs* soit antérieure au reste de l'Avesta; il représentent mieux le Mazdéisme primitif, celui de la Bactriane et de la Perse achéménide; le Vendidad se rapproche davantage des croyances médiques. Il y aurait donc ici une différence de sectes.

Les *Gāthas* sont malheureusement hérissés de difficultés, qu'on serait presque tenté de croire insurmontables. Si l'on compare la traduction qu'en donne M. de Harlez avec la traduction allemande de Haug, publiée en 1860 et reproduite en partie en français par Eichhoff dans la *Bibliothèque orientale*, on est stupéfait de trouver, presque à chaque phrase, des interprétations totalement différentes. Ainsi le n° 11 du 1^{er} hymne (Yaçna 28) est rendu ainsi par Haug : « Sage toujours vivant, tu connais les lois de la vérité et de la bonté; je voudrais accomplir mon désir d'y atteindre; car vos maximes, qui assurent les aliments et les richesses, me sont encore inconnues. » M. de Harlez traduit : « De ceux que tu connais, en raison de leur sainteté, comme des créations du bon esprit, et des esprits droits, comble les désirs par une grande abondance de biens. Je sais que (ceux qui écoutent) vos enseignements possèdent les aliments et les dons qui ne vous manquent jamais. » Dans l'hymne suivant n° 3 nous lisons : Haug. « L'esprit de vérité qui ne connaît aucune haine répondit : J'ignore les choses qui appartiennent au maître suprême du feu; car il est le plus puissant des êtres, et moi-même je vais l'invoquer. » de Harlez : « Asha lui répondit : il n'est point pour les troupeaux de chef qui ne leur nuise en rien. Ceux mêmes de ces chefs qui sont justes ne savent pas comment on doit marcher dans les voies pures et saintes. C'est vers le plus fort que le travailleur pousse ses cris. » En présence de telles divergences, le lecteur profane ne serait-il pas disposé à croire que les éranistes devinent plutôt ici qu'ils ne comprennent le sens du texte ?

Les *Yeshts* « chants de louange ou de sacrifice » sont des hymnes, au nombre de vingt-deux, adressés à autant de génies divers. Ils se trouvent dans le Khorda-Avesta ou petit Avesta.

L'intelligence du rituel mazdéen contenu dans ces livres, exige avant tout la connaissance des rites et usages religieux; M. de Harlez complète, dans une introduction spéciale, ce qu'il avait déjà dit sur cet objet dans l'introduction générale placée en tête du premier volume. Il emprunte ses informations surtout à Anquetil et à Haug, qui ont observé tous les détails du culte chez les Parses mêmes. Les anciens ne nous ont guère transmis de renseignements sur ces points, si l'on excepte toutefois un passage de Strabon (p. 732), dont M. de Harlez donne une traduction, dans laquelle on pourrait relever quelques légères inexactitudes. « Les prêtres tiennent, dit-il, à la main un faisceau de branches de myrte; » dans Strabon il y a *ῥάβδων μυρτινων*, c'est-à-dire des branches de tamaris; « ils jettent dans le four un morceau de peau grasse; » Strabon dit *τοῦ ἐπίπλου τι μικρον*, une petite partie de l'épiploon, membrane qui enveloppe les intestins; « ils portent sur la tête des tiaras qui descendent des deux côtés et recouvrent les lèvres et le menton; » Strabon : *μεχρι τοῦ καλύπτειν τὰ χεῖλη τὰ παραγναθιδας*, de façon que les pendants couvrent les lèvres. On voit de tels pendants dans l'image donnée par Rich s. v. *tiara recta*.

Zarathustra, comme on sait, fut plutôt un réformateur que le fondateur d'un culte nouveau. Le dualisme, qui constitue le fond de sa doctrine, se rencontrait déjà dans la lutte des esprits des lumières contre ceux des ténèbres, décrite, dans les Védas, avec de si vives couleurs; les dieux des Aryas sont maintenus, quoique relégués à l'arrière plan et réduits à des rôles subalternes. On comprend donc que l'ancienne mythologie, n'étant pas entièrement effacée, puisse être d'un certain secours pour l'interprétation de l'Avesta; mais il faut l'admettre avec beaucoup de prudence, et loin de reprocher à M. de Harlez, comme l'a fait M. Darmesteter dans la *Revue critique*, de ne pas avoir employé plus souvent ce moyen d'exégèse, nous sommes portés à l'en louer. Les sanscritistes ont en effet singulièrement abusé des Védas. Ainsi ils ont vu dans les mots *Acpinas yávinas*, qu'on rencontre dans l'Avesta, les *Açvinsas yuvánas* des Védas, les jeunes cavaliers représentant les crépuscules, les Dioscures des Grecs; mais l'examen d'autres textes a prouvé que les mots bactériens signifient les « grains propres aux chevaux » ou plutôt même « la croissance du grain, » et voilà les *Açvins* bannis de l'Avesta. M. Darmesteter veut que les animaux soient réputés bons ou mauvais, selon qu'ils ont servi de métamorphoses du dieu de la foudre ou du démon de l'orage. Mais les mauvais animaux, dans le système dualiste, sont simplement ceux qui causent du dommage ou inspirent du dégoût, comme les reptiles, les grenouilles, etc., et non seulement les animaux, mais tous les objets sont des créations du bon ou du mauvais principe. Il ne peut être question ici de métamorphoses, car l'on ne voit pas que le démon de l'orage se soit jamais transformé en grenouille. M. de Harlez donne d'autres exemples de fausses inductions aux pages 76 et 116 du présent volume, et les combat avec raison.

Le premier tome de l'auteur lui a valu les encouragements du Dr Spiegel, le plus célèbre représentant de la philologie éranienne. Cela prouve la valeur scientifique de son ouvrage. Incompétents pour en juger nous même, nous comprenons cependant les grandes difficultés de la tâche entreprise par M. de Harlez et nous le félicitons du courage et de la constance avec lesquelles il l'a poursuivie.

L. R.

Bijdrage tot de kennis van den regeeringsvorm van Maastricht en zijn ressort meer bijzonder gedurende het tijdvak 1632-1794, door L. J. SURINGAR, lit. doct. Leiden, gebroeders Van der Hoek, 1873. 276 pp. in-8.

Geschiedenis van het tegenwoordig bisdom Roermond en van de bisdommen die het in deze gewesten zijn voorafgegaan, door JOS. HABETS, kapellaan te Bergh-Terblijt. Eerste deel. Het oude bisdom Tongeren-Maastricht-Luik, tot op het einde der XVIII^{de} eeuw. Roermond, J. Romen, 1875. 620 pp. in-8.

Essai sur l'histoire du droit coutumier de l'ancienne ville de Maestricht, par LOUIS CRAHAY, conseiller à la Cour d'appel de Liège, membre de la commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique. Bruxelles, Fr. Gobbaerts, 1876. 95 pp. in-fol.

Depuis quelque temps on semble attacher une importance de plus en plus grande à l'étude de nos anciennes institutions nationales; la dernière loi sur les grades académiques restreint même l'examen sur l'histoire de Belgique à des interrogations sur les institutions politiques qui nous ont régis jadis. Ce changement ne peut manquer d'appeler encore davantage l'attention du public sur cet objet, et nous croyons donc faire chose utile en signalant l'apparition des trois ouvrages nommés ci-dessus, lesquels se complétant réciproquement, constituent un exposé fidèle et complet de l'organisation politique, religieuse et judiciaire de l'ancienne ville de Maestricht.

Le premier, qui a pour auteur M. L. Suringar, professeur au gymnase de cette ville, comprend l'histoire de l'origine et du développement de la constitution et le tableau détaillé des institutions politiques telles qu'elles ont fonctionné jusqu'en 1794. Ces institutions sont d'autant plus intéressantes, qu'elles sont fondées sur un fait presque unique dans l'histoire. Maestricht n'était pas soumis à un souverain, mais elle en avait deux, ou comme on le disait, non sans esprit :

Trajectum neutri domino sed paret utrique.

Één heer, geen heer; twee heeren, één heer.

L'un de ces seigneurs était le prince-évêque de Liège. Il fondait son droit de souveraineté sur une donation de l'empereur Louis l'Enfant, cédant en 908 à l'évêque Étienne, entre autres, le droit de péage et de monnaie sur la ville de Maestricht (*telonium ac moneta*). L'autre souverain était le duc de Brabant; il tenait son pouvoir d'un diplôme de 1204, par lequel Philippe de Souabe donna en fief à Henri 1^{er}, duc de Brabant, *civitatem Trajectensem cum omnibus judiciis et appendiciis suis extra civitatem et intra*. La souveraineté du duc de Brabant passa successivement aux ducs de Bourgogne, aux rois d'Espagne et depuis 1632 aux Etats généraux des Provinces-Unies; celle du prince de Liège fut maintenue, au milieu de tous ces changements, à peu près telle qu'elle avait été définie dans l'accord intervenu en 1282 entre Jean I de Brabant et Jean de Flandre, évêque de Liège. C'est ainsi que les deux souverains avaient chacun leurs commissaires déciseurs, leurs commissaires instructeurs, chacun un pensionnaire, un écoutète, un tribunal d'échevins; de même aussi il y avait deux bourgmestres et le conseil était composé de huit membres, dont quatre pour chaque nationalité; car les habitants de la ville étaient réputés sujets du prince de Liège, ou du duc de Brabant selon qu'ils naissaient d'une mère liégeoise ou brabançonne.

Les attributions des divers magistrats et conseils sont exposés par M. Suringar de la façon la plus claire et la plus complète; de même le

récit de l'origine et du développement des institutions ne laisse rien à désirer; tous les documents y sont analysés et discutés avec un talent critique peu commun; dans l'exposé des questions controversées l'auteur a fait preuve de beaucoup de tact et d'une parfaite impartialité.

Le second ouvrage dû à la plume savante de M. l'abbé J. Habets, président de la Société historique et archéologique dans le duché de Limbourg, est le premier tome d'une histoire de l'évêché actuel de Ruremonde. Mais comme la plus grande partie de ce diocèse, parmi laquelle Maestricht et son ressort, a appartenu jadis à l'évêché de Liège, l'auteur consacre presque tout ce volume à l'exposé historique des institutions religieuses de l'antique principauté. On y trouve décrit en détail les règles de la nomination et de l'investiture des évêques, les attributions du chapitre, des évêques suffragants, des archidiacres, du clergé inférieur: doyens, curés, vicaires, chapelains, bénéficiaires; enfin tout ce qui concerne la liturgie, les revenus ecclésiastiques, l'enseignement et la bienfaisance. Nous nous trompons fort, ou il n'y a aucune histoire de Liège donnant de ces institutions un tableau plus fidèle et plus complet; tous ceux qui ont à cœur de connaître notre passé, liront ces pages avec le plus grand fruit et le plus vif intérêt. L'auteur puise presque tous ses renseignements directement aux sources, qui sont toujours consciencieusement citées et souvent discutées dans les notes.

L'Essai sur l'histoire du droit coutumier de Maestricht, par M. L. Crahay, sert de préface à la coutume de la ville publiée dans le recueil des anciennes coutumes de la Belgique. M. Crahay n'a pas voulu se borner au rôle facile d'éditeur; il a tracé, de main de maître, les règles générales de droit civil et de droit pénal qui se dégagent de ces documents, interprétant ces règles quand elles étaient obscures, les comparant à celles d'autres coutumes, en indiquant l'origine et l'esprit. Puis il a reconstitué, avec non moins de talent, l'organisation des anciens corps judiciaires.

L. R.

Bibliotheca philologica classica DE S. CALVARY ET C^{ie}.

Le domaine de la philologie classique, avec toutes ses sciences auxiliaires, est très-étendu, et nombreux sont les auteurs qui, d'une manière plus ou moins active, travaillent à en explorer les différentes parties. Tous les ans paraissent des quantités de livres de philologie. Les hommes que leur profession attache à une bibliothèque, ont seuls l'occasion, en même temps que le devoir, de prêter une attention suffisante à tout ce qui se publie dans le domaine scientifique; pour les autres, il devient de plus en plus difficile de prendre connaissance de toutes les publications nouvelles, même en se tenant à une spécialité; en effet, quel est celui qui pourrait se rendre compte de toute cette exubérance de productions qui ont rapport aux différentes branches de la philologie? Chacun cependant, même celui qui borne ses études à une portion tout-à-fait

restreinte du vaste ensemble philologique, se voit à chaque pas obligé de sortir de l'étroit espace dans lequel il se meut, et de jeter les yeux sur les parties environnantes. Il faut donc aussi qu'il se renseigne sur les publications qui ont rapport à ces diverses parties, et voilà pourquoi c'est une idée qui mérite les éloges et la reconnaissance de tous les travailleurs de la science, que de publier, à des intervalles réguliers, le catalogue des ouvrages de philologie qui ont vu le jour pendant un temps déterminé : ces catalogues mettront tout le monde à même de s'enquérir commodément de tout ce qui, pendant un temps donné et pour telle ou telle partie de la science philologique, a été fait de nouveau.

À côté des catalogues qui sont composés à l'usage du commerce de librairie, et de ceux qui ont principalement en vue les besoins des grandes bibliothèques, il y avait jusqu'à présent, en Allemagne, un recueil que publiait tous les semestres le bibliothécaire de Göttingue, le professeur Möldeker, et qui emportait tous les suffrages. Mais aujourd'hui nous avons un second travail de ce genre, et nous nous proposons d'en faire une critique courte et impartiale.

Les lecteurs de cette *Revue* savent que depuis le commencement de l'année 1874, M. Conrad Bursian, professeur de philologie classique à Munich, publie à la librairie philologique de S. Calvary et C^{ie}, une revue nouvelle et très-importante qui s'appelle : *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft*. À ces annales la susdite librairie a joint un de ces catalogues dont il est question plus haut, intitulé : *BIBLIOTHECA PHILOLOGICA CLASSICA. Verzeichniss der auf dem Gebiete der classischen Alterthums-Wissenschaft erschienenen Bücher, Zeitschriften, Dissertationen, Programm-Abhandlungen, Aufsätze in Zeitschriften und Recensionen*¹.

La première livraison de cette *Bibliotheca*, contenant les publications du premier semestre de 1874, est jointe en partie (p. 1-16) à la première, en partie (p. 17-88) à la deuxième livraison de la première année du *Jahresbericht*; la deuxième livraison de la *Bibliotheca* (1874, 2^e semestre, p. 89-172), se trouve dans la cinquième livraison du *Jahresbericht*; la troisième livraison de la *Bibliotheca* (p. 173-196), contenant une liste alphabétique des auteurs d'écrits philologiques cités dans les deux premières livraisons, avec l'indication du passage de la *Bibliotheca* où ces publications, ou un compte-rendu de ces publications, se trouve renseigné, est jointe à la sixième livraison du *Jahresbericht*. Les publications philologiques de l'année 1875 sont cataloguées en deux livraisons de 157 pages; les pages 158 à 184 de cette année donnent la liste alphabétique, et cette année tout entière fait suite à la première livraison du

¹ Catalogue des livres, revues, dissertations, travaux insérés dans les programmes, articles de revue et comptes-rendus qui ont paru dans le domaine de la science de l'antiquité classique.

Jahresbericht, deuxième et troisième années réunies. Du catalogue des publications de l'année 1876, c'est-à-dire de la troisième année de la *Bibliotheca*, ont paru la première et la deuxième livraison (p. 1-64), lesquelles mentionnent les ouvrages publiés pendant les cinq premiers mois de l'année 1876, jusqu'au chapitre intitulé : *Géographie et topographie de l'Italie et de l'Occident*. Ces deux livraisons font partie de la cinquième et de la sixième livraison du *Jahresbericht*, année courante.

Voilà où en est arrivée la louable entreprise de la librairie de Calvary. Disons maintenant un mot de l'arrangement qu'on a adopté, et consultons à cet effet les indications que fournit la table des matières placée au commencement de la dernière livraison de la première année, et des livraisons réunies de la deuxième année. Nous y voyons que toute cette immense quantité de titres de livres a été répartie en six grandes divisions, dont la première porte pour entête : *Histoire et encyclopédie de la science de l'antiquité classique*, et se subdivise en cinq chapitres : 1 Revues ; 2 Académies et sociétés savantes ; 3 Mélanges ; 4 Histoire de la science de l'antiquité ; 5 Bibliographie. La deuxième grande division énumère d'abord les publications relatives aux auteurs grecs, ensuite les publications relatives aux auteurs romains. La troisième, intitulée *Épigraphie*, contient d'abord les écrits sur les inscriptions grecques, ensuite les écrits sur les inscriptions romaines. La quatrième a pour titre *Linguistique*, et donne les publications relatives à la grammaire comparée des langues classiques, à la métrique grecque et romaine, à la grammaire grecque, à la grammaire latine. La cinquième s'appelle *Histoire de la littérature* : on y trouve, en trois chapitres, les ouvrages qui traitent de l'histoire générale de la littérature ancienne ; de l'histoire de la littérature grecque ; de l'histoire de la littérature romaine. Enfin, la sixième, *Archéologie*, se divise en neuf chapitres : revues archéologiques et publications de sociétés archéologiques ; encyclopédie et méthodologie de l'archéologie ; mythologie grecque et romaine ; histoire ancienne ; géographie et topographie ; antiquités grecques et romaines ; sciences exactes dans l'antiquité ; archéologie de l'art ; numismatique.

Certes, il suffit de jeter les yeux sur cette table des matières pour être convaincu qu'il n'existe pas une seule branche de la science de l'antiquité classique, dont les productions ne puissent trouver place parmi l'une ou l'autre de ces divisions ou subdivisions, et personne ne pourra reprocher à la *Bibliotheca* de Calvary de ne pas contenir une suffisante quantité de matières. Il faut aussi louer sans restriction la grande clarté obtenue dans la répartition des matériaux par les nombreuses divisions et subdivisions ; il n'y a personne qui, voulant s'informer de ce qui s'est publié pendant une année donnée relativement à n'importe quelle branche de la philologie, doive chercher longtemps ; et celui qui de temps à autre seulement, a besoin de rechercher le travail d'un auteur déterminé, pourra se servir de la *Bibliotheca*, à la fin de chaque année, avec la plus grande facilité, en consultant la table alphabétique

ajoutée à chaque année complète. Ce sont là autant de mérites de la *Bibliotheca*; ajoutez encore qu'elle tient compte des productions étrangères, non seulement anglaises, françaises et italiennes, mais aussi suédoises, norvégiennes et danoises. En outre, et en cela elle l'emporte même sur la *Bibliotheca* de Müdenen, elle donne l'indication des comptes-rendus des ouvrages qui s'y trouvent enregistrés. C'est là une idée excellente; mais, pour ne rien cacher, il faut dire que sous ce rapport elle n'est pas aussi complète qu'on le désirerait; ainsi, par exemple, dans les deux premières années, nous ne trouvons aucune mention des comptes-rendus insérés dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique* et dans les *Archives pédagogiques de Krumme*, années 1874-1876.

Il a déjà paru, sur la *Bibliotheca*, plusieurs appréciations; les unes, tout-à-fait élogieuses, dissimulent les points faibles qui déparent surtout les deux premières années; les autres, tout en rendant hommage aux grandes qualités qui distinguent l'œuvre, et par lesquelles la librairie de Calvary a bien mérité de la science, en ont aussi signalé les côtés défectueux. Nous voulons parler surtout de l'analyse qu'en a faite F. Rühl, dans la *Jenaer Literaturzeitung*.

Outre les mérites que nous avons déjà signalés, il faut approuver aussi l'indication des articles de revues, sous la rubrique des questions traitées dans ces articles; mais on regrette que dans le premier chapitre, contenant l'énumération des écrits périodiques, on ne trouve pas un aperçu de ce que renferme chacune des livraisons, chacun des numéros signalés. Il est vrai qu'une grande extension a été donnée à cette liste des revues; et cependant, dans les premières années du moins, nous ne trouvons ni la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, ni les *Archives pédagogiques de Krumme* (Stettin v. d. Nahmer).

Le rédacteur de la *Bibliotheca* aurait bien fait aussi de mettre le nom de l'éditeur à côté de celui du lieu de publication; ce détail, principalement pour les livres qui ont paru à l'étranger, est de grande importance, car le nom de l'éditeur facilite considérablement l'acquisition de l'ouvrage. Ensuite, les travaux qui se trouvent insérés dans les écrits de circonstance des écoles et des universités, ne sont pas signalés comme tels; et pourtant c'est là un renseignement indispensable pour tous ceux qui veulent se procurer ces travaux.

Mais la plus grande imperfection de la *Bibliotheca*, c'est l'inexactitude dans certaines données, inexactitude telle que chaque fois, pour ainsi dire, que nous avons ouvert le livre, à quelque passage que ce fût, et principalement dans les deux premières années, nous avons trouvé des lacunes, des inconséquences, des négligences. C'est cette inexactitude qui nous engage à mettre nos lecteurs en garde contre l'emploi trop confiant et par suite imprudent d'un livre qui est indispensable et dont les défauts ne détruisent pas les grandes qualités. Il serait à désirer que la librairie de S. Calvary et C^{ie} se décidât à corriger, dans un supplément, les erreurs des deux premières années de sa *Bibliotheca*, comme R. Klusmann l'a fait pour la *Bibliotheca* de Hermann.

Dès la première page de la première année, la Bibliothèque philologique et archéologique de Calvary est citée parmi les revues; de même à la première page de la deuxième année; or, elle appartient aux mélanges, et c'est là que nous la trouvons en effet la seconde fois dans la deuxième année, ainsi que dans la troisième. A la page 2 de la première année, à la page 1 de la deuxième et de la troisième année, l'éditeur du *Hermes* est appelé G. Huebner, tandis qu'il s'appelle E. Huebner. A la page 2 de la première année, on donne une notice historique sur les *Neue Jahrbücher*¹, et dans cette notice figure un A. Dietzsch et un Th. Dietzsch; or, les deux noms se rapportent à la même personne, qui s'appelle Rudolf Dietsch : ce savant est connu de tout le monde comme ancien collaborateur et coéditeur des *Neue Jahrbücher* et de leurs suppléments, sinon depuis longtemps, au moins depuis la nécrologie publiée à l'occasion de sa mort dans cette revue même. Page 3 de la première année, celui qui édite depuis si longtemps le *Philologus*, est appelé dans la notice historique E. Leutsch, et cependant il s'appelle E. v. Leutsch². Page 5 de la première année, on parle d'un *Göttingischer gelehrter Anzeiger*, qui n'existe pas; en revanche, nous connaissons une très-ancienne revue qui porte pour titre : *Göttingische gelehrte anzeigen*; c'est là ce qu'on a voulu dire, et ce qui a été en effet correctement indiqué dans la deuxième et dans la troisième année. Page 7 de la première et de la deuxième année, et p. 4 de la troisième année, on cite l'ouvrage de Freund : *Triennium philologicum*; ce livre ne devrait pas figurer parmi les mélanges; ce n'est pas même une œuvre scientifique; il servira plutôt à détruire la vraie science là où elle existe encore parmi ceux qui étudient la philologie, puisqu'il ne fait que réunir, en vue de l'examen de professeur, un minimum indispensable de connaissances. De même les *Conjectanea* de M. Haupt, contenus dans le *Hermes*, ne se rangent pas sous la rubrique *Mélanges*; on les mettrait beaucoup mieux à la page 11, parmi les ouvrages qui se rapportent en général aux auteurs classiques. C'est encore parmi ceux-ci qu'il fallait classer, dans la deuxième année, les *Conjectanea* de F. (et non J.) Bücheler, imprimés dans les *Neue Jahrbücher für Philologie* (on ne doit pas écrire *Neues Jahrbuch*). Les *Adversaria critica* de Dobree, rangés dans la deuxième année parmi les mélanges, se placeraient tout naturellement sous Aristophane. Nous aurions à faire une observation analogue sur la *Satura critica* de Fröhner, peut-être aussi sur les *Adversaria* de Lehrs, relatifs à Madvig; pour nous, nous les chercherions à cette place-là. Les livraisons récemment publiées de la *Bibliothèque des Écoliers* de W. Freund ne devraient pas être citées du tout dans un catalogue qui prétend servir les intérêts de la science; cette Bibliothèque n'a rien de

¹ La première année contient de ces notices historiques sur toutes les revues, ce qui mérite notre entière approbation.

² Deux lignes plus haut, dans le titre même de la revue, on a transcrit très-fidèlement E. von Leutsch.

N. d. l. R.

commun avec les recherches scientifiques : son but est tout simplement de procurer à l'écolier un moyen de tromper son professeur. A la page 17 de la première année, il y a dans le titre de l'ouvrage publié par J. Müller sur un opuscule de Galien, une double faute d'accentuation (ὅτι, ἀριστός). A la même place, c'est à tort que l'on range sous Hapluchir, dont le nom du reste ne fait pas au génitif Hapluchiri, mais Hapluchiris (Ἀπλούχειρ, Ἀπλούχειρος), la seconde partie du programme de Waldenburg : *De veterum rhetorum de sententiarum figuris doctrina*, de Monse, laquelle n'a aucun rapport avec Hapluchir ; elle appartient à la rubrique *Rhetores*, et s'y trouve d'ailleurs inscrite une seconde fois. Page 19 de la première année, l'un des collaborateurs du nouvel et excellent *Lexicon Homericum* s'appelle B. Giesike : son vrai nom est B. Gieseke, et c'est sous ce nom qu'il est connu depuis de longues années par ses études sérieuses sur Homère. Le traité cité à la page 21 de la première année a pour auteur le savant élève de Lehrs, A. Ludwig, et non pas un *homo novus* du nom de Ludwig : de même l'auteur du travail mentionné à la page 21 de la première année, sur les Oracles Sibyllins, ne s'appelle pas Dechert, mais Dechent. Page 25 de la première année, on écrit Hapluchirus au lieu de Hapluchir, et le travail de Gerber : *die Sprache als Kunst*, est classé parmi les travaux sur les rhéteurs grecs, tandis qu'il n'appartient pas du tout à cette série, et qu'il aurait figuré beaucoup mieux dans une catégorie portant pour titre *Philosophie du langage*. C'est par erreur que page 29 de la première année on cite un R. W. Piderit comme éditeur du *De oratore* de Cicéron ; on a voulu parler de K. W. Piderit, recteur du gymnase de Hanau, mort il n'y a pas longtemps. Page 30, nous rencontrons la forme *adjacerunt*, qui certainement ne se trouve pas au titre de l'édition des discours de Cicéron, de Eberhard et Hirschfelder, pas plus que le titre de l'édition des Tusculanes, de Kühner, ne porte *explanarit* au lieu de *explanavit*. Ni les Préparations pour Cicéron, de W. Freund, dont il est question page 31 de la première année, ni les Préparations pour Horace, du même auteur, mentionnées page 34, ne méritent une place dans un catalogue de livres scientifiques. Page 35, on nomme un certain *Johannes de Alta Silva*, et une édition de son *Dolopathos*, publiée par Oesterley ; cependant ce n'est pas un écrivain romain : dans les histoires de la littérature de Teuffel et de Bernhardt, on cherchera vainement un renseignement sur cet auteur et sur son œuvre ; il appartient au moyen-âge, où, il est vrai, on écrivait beaucoup de latin, mais seulement comme langue étrangère et non comme langue maternelle. Avec autant de raison il faudrait compter parmi les auteurs latins Godofredus Hermannus, Augustus Boeckhius, Fredericus Augustus Wolfius et Mauricius Hauptius, et cataloguer les éditions de ce qu'ils ont écrit en latin parmi les nouvelles éditions d'auteurs. Page 39 de la première année, on mentionne sous Salluste un travail de Pratje ; ce travail aurait dû être reporté aussi sous Septimius, dont le nom se trouve sur une traduction de l'histoire pseudonyme de la guerre de Troie, du Crétois Dictys ; et sous Sulpice Severe, qui a composé

des *Chronica*, une *Vita Martini* et des *Dialogi*; tous les deux, en effet, sont renseignés, dans le travail même de Pratje, comme des imitateurs de Salluste (cf. E. Wölfflin, *Jahresb. I*, p. 1667). Notons aussi la transcription incomplète du titre, et l'orthographe Sallusty au lieu de Sallusti (gén. sing.). Page 41 de la première année, le titre du programme de Boltzenthal est incomplet; le voici : *De re metrica et de genere dicendi Albini Tibulli*. Page 43 de la première année, les deux traités cités sous le nom de C. Curtius n'ont probablement pas le même Curtius pour auteur; peut-être le second appartient-il à E. Curtius, puisque C. Curtius, professeur de gymnase à Lubeck, n'est pas, que je sache, membre de l'Académie de Berlin. L'auteur du volume indiqué page 50 de la première année : *Umbrische Studien*, s'appelle *Savelsberg* et non *Savesberg*; c'est un linguiste éminent, un professeur renommé d'un gymnase rhénan. Page 53 de la première année, deux articles de l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, sur Homère, sont renseignés parmi les comptes-rendus de l'histoire de la littérature grecque de Th. Bergk; or, ces articles ont été cités déjà page 19, mais de telle manière que là on ne peut les prendre que pour un travail spécial de Th. Bergk. Sous le titre : *Encyclopädie und Methodologie der Alterthumskunde*, page 57, sont rangés quelques ouvrages que l'on chercherait bien plutôt parmi les travaux relatifs à l'histoire de la science de l'antiquité classique; nous voulons parler principalement des écrits concernant des savants illustres, français et autres, qui se sont occupés surtout d'archéologie, comme Beulé et Férét. Ainsi encore les *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie* de Froehner ne sont pas à leur place sous la rubrique que je viens de transcrire; on les classerait mieux parmi les travaux qui se rapportent à l'épigraphie et à l'archéologie de l'art. Page 58 de la première année, nous voyons : de Charancey, *de quelques idées symboliques se rattachant au nom des douze fils de Jacob*; mais cet ouvrage a bien peu de rapports avec la mythologie grecque, dans laquelle on chercherait en vain, pensons nous, des allusions aux douze fils du patriarche Jacob. Et les *Études linguistiques* de S. G. Hahn, n'appartiennent guère, à en juger par le titre, à la mythologie? Quant au livre de Paul Cassel : *Morgen- und Abendland*, dont la première partie, *Wissenschaftliche Studien*, sera suivie d'une seconde peut-être, — car Paul Cassel, professeur et prédicateur à Berlin, a coutume de commencer toutes sortes de choses et d'en terminer peu — et porte pour sous-titre : *Kaiser- und Königsthronen in Geschichte, Symbol und Sage*, il nous paraît au moins fort douteux que ce soit un ouvrage de mythologie grecque et romaine. Faisons remarquer encore, page 65 de la première année, que l'historien romain auquel Nitzsch arrête sa *Römische Annalistik*, se nomme *Valerius Antias*, c'est-à-dire d'Antium, et non *Antius*.

Nous arrêterons ici notre liste des lacunes, des négligences, des inexactitudes que nous avons rencontrées dans la *Bibliotheca classica* de la librairie de Calvary. Nous n'avons pas voulu la confronter avec d'autres catalogues des productions de notre époque, ni la collationner sur nos pro-

pres collections : nous avons simplement relevé ce qui nous a paru fautif à une première lecture. Mais nous croyons que ce qui précède suffira pour mettre en garde contre l'emploi imprudent de la *Bibliotheca*, qui, à côté de beaucoup de renseignements exacts, contient aussi une quantité d'erreurs, mais qui, malgré ses défauts, est indispensable à tous les travailleurs consciencieux. Pour notre part, nous trouvons tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour, l'occasion de la consulter, parce que nous nous défions toujours de nous-mêmes, et qu'à tout prendre, nous préférons nous adresser à elle plutôt que de recourir aux recueils composés par nous-mêmes à l'occasion de nos lectures.

Nous avons déjà disposé de trop d'espace pour que nous puissions donner encore nos remarques sur la deuxième et la troisième année. Nous nous contenterons de faire observer qu'en général la deuxième année a été composée avec beaucoup plus de négligence que la première; au contraire, peut-être à cause des critiques qui ont été faites par-ci par-là, la troisième est déjà beaucoup meilleure que la première et la deuxième.

Quoiqu'il en soit, la librairie S. Calvary et C^{ie} a très-bien mérité de la science en publiant sa *Bibliotheca*. Elle peut compter sur la reconnaissance de tous ceux qui s'occupent sérieusement de travaux scientifiques; seulement il serait à souhaiter que pour l'avenir elle s'adjoignît un homme qui fût mieux au courant de cette besogne que le rédacteur des trois premières années.

H. C. BENICKEN.

Houdoy. *Le droit municipal. Première partie. De la condition et de l'administration des villes chez les Romains.* Paris, Durand, 1876. in-8° VIII-672 pp. 15 fr.

L'ouvrage de M. Houdoy est le premier volume d'une histoire complète du droit municipal. L'auteur y étudie la condition et l'administration des villes chez les Romains. Après avoir exposé, dans un chapitre préliminaire, les conditions diverses que Rome faisait aux peuples alliés et soumis, il étudie, dans une suite de douze chapitres, l'état civil et politique des cités de l'empire romain. Il examine d'abord quel était le gouvernement de l'Italie et des provinces, puis il étudie la personnalité des cités et la condition civile et politique de leurs habitants. Il passe ensuite à l'étude de la curie, des divers magistrats, de leurs charges et de leur compétence. Dans un dernier chapitre, M. Houdoy s'occupe de la décadence des institutions municipales.

L'auteur a une connaissance tout aussi approfondie du droit romain que des antiquités romaines. Aucun travail moderne, de quelque importance, paru soit en France soit en Allemagne, ayant rapport à la question qu'il traite, ne lui a échappé. Rompant avec des usages encore trop en vogue, en France, il cite à l'appui des opinions qu'il émet les sources

auxquelles il a puisé; non seulement il les indique, mais il reproduit même les textes du *corpus juris* et des lois municipales, qui sont parvenus jusqu'à nous, chaque fois que ces textes peuvent faciliter l'étude de la question qu'il examine. Un des principaux mérites de son ouvrage, — qui le distingue de tous ceux qui ont paru jusqu'ici sur la matière, — consiste dans le judicieux emploi que l'auteur a fait des lois municipales de Malaga, de Salpensa et de la colonia Genetiva. On possédait d'excellentes monographies sur ces tables célèbres, mais on ne les avait pas encore utilisées, que je sache, dans un grand travail d'ensemble sur le droit municipal romain. Certes MM. Mommsen et Marquardt n'avaient pas manqué d'y puiser tout ce qui pouvait jeter quelque lumière nouvelle sur la connaissance de l'état des provinces et des municipes; mais pour leur ouvrage, devant embrasser le cadre si l'étendu des antiquités romaines, l'étude de ces lois n'était toujours qu'un accessoire, tandis que pour M. Houdoy ces trois lois constituent, en même temps que le *corpus juris*, les sources principales sur lesquelles se base toute son étude. Il est juste de dire que l'auteur a su tirer de ces bronzes célèbres autant qu'elles pouvaient donner; et, s'il émet çà et là des opinions discutables, — détails dans lesquels il ne nous est pas permis d'entrer pour le moment, — il n'oublie jamais de faire connaître les diverses hypothèses qui ont été émises, de façon que le lecteur sérieux est toujours à même de se prononcer en connaissance de cause.

Nous espérons que l'auteur parviendra à élucider les ténébreuses questions qu'il rencontrera dans la suite de ses études sur le droit municipal, et que les volumes qui suivront seront dignes de leur aîné. Sans crainte d'être contredit, nous croyons pouvoir affirmer que le présent volume, malgré les beaux traités que nous possédions déjà sur la matière, a fait faire un grand progrès à la connaissance du droit municipal romain: il fait le plus grand honneur à la science française.

AD. DE CEULENER.

English Primer. *Exercices d'Epellation, de Prononciation et de Lecture,* par TH. HEGENER, Professeur à l'Athénée Royal de Bruxelles et à l'Ecole de Guerre. — Bruxelles, Kiessling et Cie.

Ce petit livre, dont il a été parlé dans un article de la *Revue* de l'année dernière (4^{me} livraison), vient enfin de paraître. Il s'est fait si bien attendre que l'on a eu le temps d'oublier ce que l'auteur en disait pour l'introduire et le recommander à l'attention de ceux qui sont chargés de l'enseignement de la langue anglaise. Pourtant il a besoin d'une telle introduction explicative et justificative; car le plan et la méthode du « Primer » s'écartent considérablement de la manière de faire généralement suivie dans l'enseignement de la prononciation et de la lecture de l'anglais.

Le *Primer* veut enseigner la lecture de l'anglais par la pratique plutôt

que par des règles. En cela il rencontrera probablement l'approbation de la majorité des professeurs. Mais il présente les exercices d'épellation et de lecture dans un ordre tout nouveau, basé sur les analogies orthographiques et orthoépiques. Les *faits* ainsi groupés donnent à l'élève le *sentiment* de l'analogie; mais il s'en dégage en même temps la *loi* qui, à l'exception de certaines anomalies, peut servir de *règle*.

En ce qui concerne les voyelles, principale difficulté pour les orthoépistes savants aussi bien que pour l'enseignement élémentaire et pratique, voici cette loi sous une forme générale et dépouillée de ses détails :

Chaque voyelle a sa prononciation propre, celle qui constitue son *nom* dans l'alphabet anglais, *quand elle est longue*.

Elle a une prononciation toute différente et qui s'approche beaucoup de la prononciation française, *quand elle est brève*.

Ce sont ces deux prononciations normales de chaque voyelle que l'élève aura à apprendre d'abord, avant qu'il ne voie ni entende un seul mot d'une prononciation différente.

Ces prononciations différentes ou anormales sont des modifications que subissent les voyelles sous l'influence de certaines consonnes — surtout r, l, w —; elles sont introduites à leur tour, également présentées dans des mots groupés d'après leur analogie orthographique et orthoépique, complétant ainsi l'échelle des sons que peut représenter chaque voyelle :

fate — fat — far — fall, etc.

Viennent ensuite les *digraphes* et *diphthongues*. Une combinaison de plusieurs lettres-voyelles ne forme diphthongue que dans deux cas : *oi*, *oy*, toujours, *ou*, *ow*, assez souvent. Dans tous les autres cas, une telle combinaison de lettres ne forme qu'une *digraphe*, représentant le son simple (un des sons déjà connus) de l'une ou de l'autre des deux lettres, à laquelle elle sera donc assimilée.

Il nous semble que cette manière de procéder, en groupant et coordonnant les faits d'après leur analogie, simplifie considérablement la tâche, mettant de l'ordre dans une matière qui, à première vue, semble présenter un chaos de confusion et de contradictions.

La prononciation des consonnes, des terminaisons et préfixes, l'accent, tonique, sont traités d'après le même principe : groupement des faits analogues, duquel se dégage la loi, pouvant servir de règle.

La méthode aussi est partout la même : le mot-type se présente écrit aux yeux de l'élève; il l'épelle pour en bien remarquer l'orthographe; il *entend* le mot, prononcé par le professeur, et l'imité; il *lit* les mots suivants, guidé dans sa prononciation par l'analogie avec le mot-type. Puis, au contraire, on lui prononce le mot, il le répète, l'épelle et l'écrit. — Chaque leçon comprend un exercice d'épellation et de lecture, et un exercice de dictée.

Disons encore un mot des « signes phonétiques », employés pour servir d'aide-mémoire ou pour déterminer la prononciation dans des cas irréguliers ou d'une analogie douteuse.

Ces signes ne sont autres que les accents usités dans l'orthographe française et les signes de quantité prosodique (- ∪); puis pour quelques lettres, les consonnes surtout, des caractères typographiques différents (italiques, etc.). Le système est simple et répond suffisamment à son but, offrant en outre l'avantage de ne pas défigurer ou altérer la physionomie orthographique du mot, et de pouvoir être appliqué par l'élève à ses lectures ultérieures, dans lesquelles il n'aura qu'à marquer des mêmes signes, au moyen d'un crayon, les lettres dont il veut se rappeler la prononciation correcte.

Les professeurs d'anglais seront probablement d'accord qu'un tel cours préparatoire de prononciation et de lecture ne constitue pas une perte de temps pour l'enseignement de la langue. Du reste, les mots lus et, en grande partie au moins, retenus avec leur signification, formeront déjà un assez beau vocabulaire dont l'élève tirera parti dans ses lectures et dans les exercices suivants.

Les « Morceaux faciles », qui forment la deuxième partie du *Primer*, ont pour premier but d'appliquer et de pratiquer, jusqu'à un certain degré de facilité et de perfection, ce qui a été *appris* dans la première partie, l'abécédaire proprement dit. Mais il doivent en outre fournir la matière pour les lectures intelligentes, pour les versions et pour les exercices de mémoire d'une première année d'étude. Les morceaux devaient être faciles, les premiers même très-faciles, pour être intelligibles pour des commençants, chez lesquels l'auteur ne suppose encore aucune connaissance de la grammaire anglaise. Il fallait éviter toute tournure de phrase qui ne pourrait se traduire en français presque mot à mot; mais il fallait, dans les morceaux composés *ad hoc*, et dans les changements aux morceaux choisis, se garder contre un double danger : la banalité et l'incorrection du style. L'auteur y a-t-il réussi?

Peu à peu les morceaux deviennent plus difficiles; la grammaire est enseignée, et pour ainsi dire *faite*, au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture et l'explication des morceaux; les idiotismes sont introduits graduellement, et les constructions plus compliquées ne sont plus évitées.

Quant aux sujets et aux morceaux choisis, il y a des descriptions de scènes de la nature et d'intérieur, des fables et autres narrations — une seule anecdote —, surtout des récits, des tableaux et des légendes historiques; puis un choix de poésies offrant assez de variété dans le rythme aussi bien que dans les sujets et le genre; enfin une centaine de proverbes. L'auteur a voulu *intéresser* plutôt qu'*amuser* les élèves. Le but doit être approuvé, et nous croyons que le choix des morceaux répond à ce but.

Un appendice donne les préparations complètes pour les quatre premiers morceaux, et des notes explicatives sur les difficultés lexicologiques, étymologiques et grammaticales qui se rencontrent dans le reste. Les notes grammaticales répètent, résument et quelquefois complètent le cours de grammaire, qui marchera de front avec ces exercices de lecture et de version; peut-être s'en trouve-t-il dans l'appendice qui anticipent

sur l'enseignement grammatical de la deuxième année : le professeur pourra les passer sous silence s'il ne juge pas le moment venu de traiter la question. Dans l'explication des mots, l'auteur s'est attaché à donner partout le sens propre et premier, laissant à l'élève le soin de trouver et de choisir l'expression qui traduira le mieux en bon français la pensée du texte : il n'a pas voulu fournir un pont aux ânes pour les versions.

Exposition analytique et expérimentale de la théorie mécanique de la chaleur, par G. A. HIRN. *Troisième édition entièrement refondue.* Paris, Gauthier-Villars, 1875-1876. Deux volumes gr. in-8° de XXXVI-476 et XII-436 pages. Prix : 24 francs.

Il existe maintenant, en France, un assez grand nombre de traités de thermodynamique, mais aucun, croyons-nous, n'a un caractère aussi original que celui de M. Hirn. Le savant ingénieur de Colmar a d'abord été un adversaire de la nouvelle doctrine. D'une part, la théorie mécanique de la chaleur lui apparaissait à travers un ensemble de conceptions hypothétiques insoutenables, dans les écrits critiques consacrés à l'analyse des premiers travaux des fondateurs de cette branche de la physique moderne. D'autre part, des expériences entreprises par lui l'avaient conduit à des résultats paradoxaux, et, au premier abord, inexplicables au moyen des idées nouvelles sur la chaleur. Une étude plus approfondie convainquit M. Hirn que la thermodynamique ne repose sur aucune hypothèse, mais qu'au contraire toutes les hypothèses en sont solidaires et sont tenues d'être d'accord avec elle. Il fit la révision de ses expériences, en se plaçant à ce point de vue, et il reconnut qu'elles confirmaient la nouvelle théorie. Dès lors, en comprenant toute l'importance pour l'ingénieur, le physicien, le chimiste et le philosophe, au lieu de disséminer ses idées sur la matière, comme tant d'autres, dans une foule de petits mémoires séparés, il composa la première édition de son *Exposition analytique et expérimentale* (1862, Colmar, bureaux de la Revue d'Alsace; Paris, Mallet-Bachelier; XXII-634 p. in-8°.) Cet ouvrage est divisé en sept parties : I-III. Démonstration et histoire du premier principe de la thermodynamique. IV. Traduction du livre de G. Zeuner : *Grundzüge der mechanischen Wärmetheorie*. V-VI. Applications à la théorie des vapeurs surchauffées et à l'étude des moteurs thermiques. VII. Considérations métaphysiques et expérimentales sur les forces du monde matériel.

Une 2^e édition parut dès 1865. La première manquait un peu d'unité à cause de l'intercalation de l'ouvrage de Zeuner entre la troisième et la cinquième partie; en outre, la fin de l'ouvrage était d'une nature toute philosophique. M. Hirn divisa la deuxième édition en deux volumes, dont l'un de 400 pages seulement (Paris, Gauthier Villars) est consacré à l'exposition expérimentale et analytique de la thermodynamique; dont l'autre a un caractère strictement philosophique et ne parut que trois ans plus tard (*Conséquences philosophiques et métaphysiques de la Thermodyna-*

mique. Analyse élémentaire de l'univers. Paris, Gauthier-Villars, Prix : 10 francs). L'ouvrage tout entier est dû à la plume de M. Hirn.

Nous n'avons pas à apprécier cette seconde partie du livre du M. Hirn où il expose des vues cosmologiques particulières qui ont été attaquées dans les camps les plus divers. Le livre que nous annonçons en tête de cet article est une nouvelle édition entièrement refondue et considérablement augmentée du premier volume seul de la deuxième édition. La division générale est restée la même. Livre I. Première proposition de la Thermodynamique. II. Seconde proposition de la thermodynamique. III-IV. Première branche de la thermodynamique : (III) Étude des propriétés des gaz et des vapeurs; (IV) Moteurs thermiques. V. Seconde branche de la thermodynamique. Nous allons analyser rapidement les diverses sections de l'ouvrage, en nous aidant, pour la quatrième, du résumé qu'en a fait M. Hirn lui même, dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris. (Séance du 3 janvier 1876).

LIVRE PREMIER. *Première proposition de la thermodynamique.* (pp. 1-178). L'auteur débute par un énoncé très-clair du premier principe : « Toutes les fois que le calorique, en agissant sur un corps donne lieu à un travail mécanique Θ , il disparaît une quantité de chaleur $Q = A \Theta = \frac{\Theta}{E}$, proportionnelle à ce travail Θ . Toutes les fois qu'un travail mécanique est consommé en actions quelconques sur un corps ou dans un corps, il apparaît, en dernière analyse, une quantité de chaleur $Q = A \Theta = \frac{\Theta}{E}$ proportionnelle à ce travail. Le rapport A , équivalent calorifique du travail, ou E équivalent mécanique de la chaleur, est constant d'un ordre de phénomènes à un autre. » Corollaire : « la quantité de chaleur présente dans un corps est invariable, si le travail produit par un corps est suivi, précédé, ou accompagné d'un travail égal consommé. » — Le premier chapitre (pp. 1-118) est consacré à la démonstration expérimentale de ce premier principe. 1. *Corrélation entre le travail et la chaleur* (pp. 4-24). La chaleur est engendrée par le *frottement*, même entre des liquides, pour lesquels il n'y a pas d'usure possible; par la *disgrégation des corps solides* (lime, pierre à feu); par la *compression et l'extension* des corps (gaz, expériences sur la compression du plomb); par la *déformation* des corps (tension du caoutchouc : travail rendu ou gardé; acier; roue dentée; singularités dans la transmission par courroie); par le *choc* des corps; par des *résistances magnétiques, électriques* (calcul de la résistance dans la machine Carré). Ce paragraphe est terminé par une explication très-nette du sens des mots : transformation du travail en chaleur. 2. *Proportionalité* (pp. 24-76). On peut employer le travail à produire la chaleur et mesurer assez exactement l'une et l'autre; ou employer la chaleur à produire du travail. Dans ce second cas, il y a nécessairement transport ou chute de chaleur d'un corps à un autre, en même temps que transformation de chaleur en travail; les quantités de chaleur transportée et disponible

dépendent de la température d'après une certaine loi, qui constitue la seconde proposition de la thermodynamique. Cette circonstance (transport ou chute inévitable de chaleur) rend plus difficile l'étude des expériences où il y a transformation de chaleur en travail. Cependant M. Hirn est parvenu à constater, pour deux ordres de phénomènes, par des expériences de ce genre, qu'il y a proportionnalité entre la chaleur dépensée et le travail effectué. Dans la première série d'expériences de M. Hirn, il s'agit du travail dépensé ou produit, corrélatif à la chaleur produite ou dépensée dans l'organisme humain (pp. 27-53). Voici les conclusions auxquelles il est arrivé : 1° La chaleur animale provient principalement de la respiration. 2° A l'état de repos, chaque gramme d'oxygène absorbé produit environ 5.22 calories; mais chaque personne en absorbe, par heure, une quantité variable dépendant des besoins de l'organisme et d'une foule de circonstances très-variables, même pour une personne déterminée. 3° A l'état de travail positif, on absorbe plus d'oxygène qu'il n'en faut pour le nombre de calories acquis pendant le travail; moins, dans le cas contraire. Dans les deux cas, si l'on n'est pas fait au travail, on active trop la respiration. — La seconde série d'expériences a rapport à la machine à la vapeur (pp. 54-76). L'auteur indique successivement comment il a mesuré les trois éléments qui entrent dans la solution de la question. 1° Chaleur totale donnée à l'eau avant son entrée sous forme de gaz au cylindre, principalement au moyen des formules de Regnault appliquées à des données moyennes d'expérience. 2° Chaleur retrouvée. 3° Travail total de la machine, soit au moyen du pandynamomètre à flexion, soit au moyen de l'indicateur de Watt. La loi de proportionnalité a pu être ainsi vérifiée, aussi exactement que possible, en faisant varier les conditions du travail dans de très-larges limites. 3. *Détermination de l'équivalent E, qui est unique* (pp. 76-114). L'étude des moteurs vivants ne peut conduire à une détermination précise, parce qu'ils ne reviennent pas à l'état initial et que maintes quantités sont très-difficiles à déterminer. La machine à vapeur ne peut servir non plus, les quantités que l'on met en relation étant très-faibles, vis-à-vis des quantités auxiliaires qui interviennent dans les calculs. Description de la balance de frottement : elle a donné des résultats négatifs, les corrections formant une partie trop grande des nombres cherchés. D'autres expériences, au contraire, ont permis de conclure que la valeur de E est unique : 1° Frottement de l'eau. 2° Écoulement de l'eau. 3° Écrasement du plomb : l'auteur répond aux critiques relatives à ces dernières expériences, et, selon nous, d'une manière péremptoire. 4° Expansion des gaz : E ne peut pas dépasser 440. 4. *Conclusion* (pp. 114-118). Résumé des résultats obtenus par tous les expérimentateurs. M. Hirn croit 432 la valeur la plus convenable pour E, mais il emploie dans la suite de son livre, la valeur 425, nombre adopté par tout le monde. Nous pensons que c'est plutôt 424 qui est le chiffre adopté.

Le second chapitre (pp. 119-146) est consacré à une digression critique, selon nous, très digne d'attention. M. Hirn prouve que le premier

principe de la thermodynamique n'est pas démontrable à priori. C'est l'envahissement de la science par les hypothèses plus ou moins plausibles sur la nature de la chaleur qui a fait croire que le premier principe était une vérité évidente par elle-même. S'il en était réellement ainsi, on ne s'expliquerait pas qu'un esprit aussi philosophique que celui de Oersted ait eu tant de peine à admettre les vues de Colding sur la thermodynamique; on ne s'expliquerait pas non plus qu'on ait si peu compris les écrits de Rumford où le principe de la transformation du travail en chaleur est clairement exposé. Dans le choc des corps mous, dans les phénomènes de frottement que présente le frein de Prony, dans le travail des moteurs thermiques, dans la compression et l'expansion des gaz, on pouvait soupçonner une explication basée sur le premier principe; mais elle n'était pas évidente, car des physiciens très-pénétrants ne l'ont pas trouvée. En réalité, le premier principe est donc basé sur l'expérience et l'induction et nous devons définir la thermodynamique : *Doctrine indépendante de toute hypothèse sur le calorique qui rattache tous les effets de cette force aux principes élémentaires de la Mécanique.* — Tout ce chapitre de logique scientifique est digne d'être médité sérieusement, parce qu'il est éminemment propre à empêcher que l'on ne confonde en thermodynamique, ce qui est démontré expérimentalement avec ce qui est hypothétique.

Le troisième chapitre (pp. 147-178) contient la célèbre expérience de Joule qui démontre directement le corollaire de la première proposition de la thermodynamique. Définition du travail interne : c'est celui qui se fait contre la cohésion ou par la force de cohésion. La capacité calorifique d'un corps est égale au nombre de calories qu'il faut pour élever la température d'un kilogramme de ce corps, d'une unité de chaleur, c'est-à-dire la capacité calorifique absolue, augmentée du nombre de calories nécessaires pour produire un certain travail interne. Le terme de capacité calorifique, dans le sens actuel du mot, est donc assez mal choisi. Le calorique latent est aussi une désignation assez inexacte, le calorique n'étant que virtuellement dans une vapeur, comme il est dans deux morceaux de bois qu'on peut frotter l'un contre l'autre. Il vaut mieux l'appeler chaleur potentielle. L'expérience de Joule prouve que la chaleur potentielle a très peu varié, ou que le travail interne a été à peu près nul dans la dilatation de l'air qui se précipite d'un ballon dans un autre ballon vide. Il n'en est pas de même pour d'autres gaz.

Le chapitre se termine par l'examen de l'une des méprises commises au sujet du corollaire du premier principe, en expliquant ce fait curieux : Une arme à feu s'échauffe moins quand elle est chargée à balle ou à boulet que quand elle ne l'est qu'à poudre seule.

LIVRE DEUXIÈME. *Seconde proposition de la thermodynamique* (pp. 179-283). Le premier chapitre (pp. 179-205) revient sur diverses notions fondamentales. La température, pour M. Hirn, est l'intensité de la force calorifique : elle est mesurée par la pression externe de l'air, par exem-

ple, parce que, pour ce corps, la cohésion est très faible, d'après l'expérience de Joule. La température absolue est la température à partir du zéro absolu; celui-ci est déterminé par la condition que la pression soit nulle pour un corps au zéro absolu; ce corps est supposé avoir des propriétés invariables jusqu'à cette température. Capacité calorifique absolue. Condition de continuité du travail d'un moteur thermique : il faut nécessairement une chute de chaleur.

Le second chapitre contient la démonstration du second principe (pp. 206-243). L'auteur débute par un exposé des conséquences bizarres, mais non évidemment absurdes, auxquelles on serait conduit si ce principe n'était pas vrai, puis il le démontre pour un corps gazeux homogène idéal où le travail interne est nul et la capacité calorifique absolue K est constante. Voici une esquisse de cette démonstration, en laissant K fonction de T , température absolue. Supposons que le gaz en question se trouve dans un état caractérisé par la pression P_1 , le volume V_1 , la température absolue T_1 , ce que nous désignons, en abrégé, en disant qu'il est dans un état (P_1, V_1, T_1) . Il passe de cet état à l'état (P_2, V_2, T_1) , en effectuant un certain travail $F_1 = AQ_1$, au dépens d'une source de chaleur qui lui fournit Q_1 calories, de manière à maintenir sa température T_1 constante. D'après la loi de Mariotte et Gay-Lussac $\frac{PV}{T}$ est une constante R pour un gaz parfait. On aura

$$F_1 = AQ_1 = \int_{V_1}^{V_2} PdV = \int_{V_1}^{V_2} RT_1 \frac{dV}{V} = RT_1 \log \left(\frac{V_2}{V_1} \right) \quad (1)$$

Le gaz passe ensuite de l'état (P_2, V_2, T_1) à l'état (P_3, V_3, T_2) , en effectuant un certain travail aux dépens de sa propre chaleur. Si le poids du corps est M , la quantité de chaleur perdue et le travail effectué, pour une perte de température dT , seront respectivement $MKdT$ et $EMKdT$. On aura encore $-EMKdT = RT \frac{dV}{V}$ et par suite

$$EM \int_{T_2}^{T_1} K \frac{dT}{T} = R \int_{V_2}^{V_3} \frac{dV}{V} = R \log \left(\frac{V_3}{V_2} \right) \quad (2)$$

Admettons maintenant que le corps cède une quantité de chaleur Q_2 à une source de chaleur, en dépensant un certain travail $F_2 = AQ_2$, et qu'il passe de l'état (P_3, V_3, T_2) , à l'état (P_4, V_4, T_2) . On aura, comme dans la première transformation,

$$F_2 = AQ_2 = RT_2 \log \left(\frac{V_4}{V_3} \right) \quad (3)$$

Enfin supposons que le corps revienne à son état primitif, en élevant sa température, par transformation de travail en chaleur. On aura

$$\text{EM} \int_{T_2}^{T_1} K \frac{dT}{T} = R \log \left(\frac{V_4}{V_1} \right) \quad (4)$$

On déduit des égalités (2) et (4)

$$\frac{V_4}{V_1} = \frac{V_3}{V_2} \text{ ou } \frac{V_2}{V_1} = \frac{V_3}{V_4}.$$

Par conséquent, à cause des relations (1) et (3) :

$$\frac{F_1}{F_2} = \frac{Q_1}{Q_2} = \frac{T_1}{T_2}.$$

Dans le cas d'un corps quelconque, Q_1 et Q_2 correspondent à un travail en partie externe, en partie interne; la loi de $RT = PV$ n'est plus vraie. Mais la démonstration semble pouvoir subsister, précisément parce qu'il ne reste aucune trace de ces relations auxiliaires dans le théorème définitif, qui suppose seulement que, dans $T = \alpha - 1 + t$, α soit la limite commune de tous les coefficients de dilatation des gaz. Nous doutons fort de la force probante de ces raisonnements, que nous résumons d'ailleurs peut-être fort mal, faute de les saisir complètement. Mais notre doute va plus loin et il porte sur toutes les démonstrations proposées pour le second principe (Voir sur ces démonstrations, la première partie d'un travail de M. Szily intitulé : *Der zweite Hauptsatz der mechanischen Wärmetheorie, abgeleitet aus dem ersten. Annalen für Physik und Chemie, Ergänzungsband VII*, pp. 154-168, 1876). Ce principe est une propriété générale de tous les corps de la nature, relative à leur température et au travail qu'ils effectuent. Pour le démontrer, il faudrait le déduire d'autres lois générales établies par l'expérience. Or l'on n'en connaît que deux, la loi de refroidissement de Newton et la loi de Dulong et Petit (en supposant celle-ci généralisée par induction). Nous ne pensons pas qu'aucune de ces deux lois, sous leur forme actuelle, puisse conduire au résultat cherché, à moins d'y adjoindre une hypothèse auxiliaire sur la nature de la chaleur, comme l'a fait Clausius. Quoiqu'il en soit, si nous avons bien compris M. Hirn, au fond, dans sa démonstration, il suppose implicitement universelle la loi $PV = RT$. Comme celle-ci n'est démontrée que pour les gaz permanents, la preuve de M. Hirn revient donc à admettre une nouvelle de la nature, que l'on vérifie expérimentalement, par l'étude de ses conséquences.

Le chapitre troisième (pp. 225-278) contient un examen critique des démonstrations de Rankine et de Clausius, le quatrième (pp. 279-283), la division du reste de l'ouvrage. M. Hirn fait remarquer que la démonstration de Clausius repose sur une hypothèse auxiliaire sur la nature de la chaleur, presque évidente sous une forme et alors sans application

directe à la démonstration du second principe, mais peu évidente sous la forme qu'il revêt dans la démonstration de ce principe. Il discute ensuite une de ses propres expériences qui semblait en contradiction avec la base de la démonstration du savant physicien allemand, mais qui, en réalité, ne l'infirme nullement, comme il le montre en détail.

LIVRE III. *Première branche de la thermodynamique. A. Théorie des gaz parfaits, des vapeurs saturées, des vapeurs surchauffées* (pp. 283-475). L'auteur appelle première branche de la thermodynamique celle qui traite uniquement des propriétés des corps que l'on déduit des deux propositions fondamentales : $dQ = dU + A(PdV + VdP)$, $Q : T = Q_1 : T_1$, en ne faisant aucune hypothèse sur les différentes parties du terme dU ; seconde branche, celle où l'on fait de ces hypothèses. Cette distinction est due à M. Hirn, croyons nous. Deux livres sont consacrés à la première branche dans l'ouvrage du savant ingénieur; le livre III, traite des propriétés des gaz parfaits, des vapeurs saturées et des vapeurs surchauffées, le livre IV, des moteurs thermiques.

1. *Théorie des gaz parfaits* (pp. 283-308). Un gaz parfait est, pour M. Hirn, un corps idéal dont les parties constituantes matérielles sont soumises à l'action de deux forces seules, la force calorifique qui tend à écarter indéfiniment ces parties; une force externe, qui fait équilibre à la puissance expansive du calorifique et empêche l'expansion d'avoir lieu. Un gaz réel simple n'est pas un gaz parfait, parce que ses atomes tendent les uns vers les autres en vertu de l'attraction moléculaire; un gaz composé, parce que ses atomes sont de plus groupés en molécules par l'affinité chimique. Cette distinction entre les gaz simples et les gaz composés ne nous semble pas possible depuis que les chimistes ont adopté l'ingénieuse conjecture d'Ampère, que les atomes des gaz simples sont groupés en molécules, comme ceux des gaz composés. Les gaz réels sont soumis à peu près à la loi de Mariotte et de Gay-Lussac $PV = RT$, R étant une constante pour l'unité de poids de chaque gaz; les gaz parfaits y sont soumis exactement. La capacité calorifique à volume constant c_v , pour un gaz parfait, est égale à la capacité calorifique absolue K , et est constante. On prouve sans peine que la capacité calorifique à pression constante c_p est liée à c_v par la relation $c_p = c_v + AR$. Le travail d'un gaz qui passe de l'état $P_0V_0T_0$ à l'état $P_1V_1T_0$ est $RT_0 \ln \left(\frac{V_1}{V_0} \right)$, T_0 étant maintenu constant par contact du gaz avec une source; dans le cas inverse où l'on passe de l'état $P_0V_0T_0$ à l'état $P_1V_1T_1$, le travail élémentaire $KdT = ART \frac{dV}{V}$, d'où aisément $\frac{T_0}{T_1} = \left(\frac{V_1}{V_0} \right)^s$, $s = \frac{c_p - c_v}{c_v}$,

relation démontrée, dans l'ancienne physique, par Laplace et Poisson. Si on fournit à un gaz parfait une quantité de chaleur $Q = \varphi(T)$ ou $\psi(P)$, on a $dQ = KdT + ART \frac{dV}{V}$, relation que l'on peut ramener à ne contenir plus que T , dT ou P , dP , si l'on remplace Q par φ ou ψ et si l'on tire V de $PV = RT$. L'auteur termine le chapitre en étudiant l'expérience de

Joule répétée sous diverses formes : il conclut de ses recherches sur ce sujet, que le travail interne des gaz réels n'est pas absolument nul et fait remarquer une cause d'erreur dans les travaux de ce genre, savoir la propriété des gaz de prendre très rapidement la température de leurs enveloppes.

2. *Théorie des vapeurs saturées* (pp. 309 — 381). Formation des vapeurs saturées : le liquide doit être dit saturé aussi. Démonstration de la formule de Clapeyron et Clausius sur les vapeurs : Si un poids égal à l'unité d'un liquide volatil, placé dans un cylindre de section égale à l'unité se transforme en vapeur, par addition de Q calories, sous la pression P , le travail externe est Pu , u étant l'accroissement de volume. La vapeur passant ensuite de l'état $(P, V + u, T)$ à l'état $(P - \Delta P, V + u + \Delta V, T - \Delta T)$ sans addition de chaleur, le travail externe est à peu près, d'après M. Hirn, $(P - \frac{1}{2} \Delta P) \Delta V$. Soustrayant une quantité de chaleur Q_1 , le gaz repasse à l'état $(P - \Delta P, V + u + \Delta V - \Delta'V, T - \Delta T)$ en absorbant un travail externe $(P - \Delta P) (\Delta'V)$. S'il revient ensuite à l'état initial sans soustraction de chaleur, de sorte que $\frac{Q - Q_1}{Q} = \frac{\Delta T}{T}$, il rendra un nouveau travail externe, qui sera égal à environ $(P - \frac{1}{2} \Delta P) (u + \Delta V - \Delta'V)$. Le travail total externe est égal à $A (Q - Q_1)$. En égalant les deux expressions trouvées pour le travail, on trouve la relation de Clausius $Au \frac{dP}{dT} T = r$, r étant la chaleur d'évaporation. L'auteur fait suivre cette démonstration de cette remarque qu'elle n'est vraie qu'à la limite, mais cette remarque ne serait pas nécessaire, si M. Hirn employait les infiniments petits d'une autre manière. La relation de Clausius, que l'on a pu vérifier expérimentalement, confirme l'exactitude de la seconde proposition de la thermodynamique dont elle est déduite. Le reste du chapitre est consacré aux sujets suivants : Formules empiriques sur P , r etc. Détente ou compression sans addition ni soustraction de chaleur, la masse restant constante; passage brusque à une pression plus faible; détente d'un mélange de gaz et de vapeur. Toute relation entre P et T pour les vapeurs dépend nécessairement des propriétés du liquide qui a donné naissance à la vapeur.

3. *Théorie des vapeurs surchauffées* (pp. 382-475). L'étude des vapeurs surchauffées présente le plus grand intérêt, puisque les gaz parfaits et les vapeurs saturées ne sont que des états limites des vapeurs surchauffées. C'est M. Hirn lui-même qui, dans ce domaine, a fait les recherches et les découvertes les plus importantes. Nous sommes trop incompetents pour faire autre chose ici que de reproduire le résumé qu'il a fait lui-même de cet important chapitre. *Proposition I.* Lorsqu'une vapeur saturée sèche se précipite d'un réservoir où elle est contenue à la pression constante P_0 , dans un autre où elle est contenue à la pression constante P_1 , elle se surchauffe toujours. Vérification

expérimentale, par M. Hirn. *Proposition II* ou *loi de Hirn*. Lorsqu'une vapeur (saturée ou surchauffée) sans rendre de travail externe et sans recevoir ou perdre de chaleur passe de son volume V_0 ou W_0 à un volume $W > W_0$, et tombe par suite de sa pression initiale P_0 à une pression plus faible P , ou a $P_0 (V_0 - v) = P (W - v)$, v étant un volume constant, pourvu que cette vapeur obéisse dans toutes ses parties infinitésimales à une même loi d'expansion. Cette dernière restriction, qui est indispensable comme le prouve le savant ingénieur, fait assez pressentir que cette loi nouvelle est probablement en relation avec la constitution intime des corps de la nature. Quoiqu'il en soit, M. Hirn consacre le reste du chapitre à montrer que son principe n'est qu'en apparence en contradiction avec des résultats expérimentaux antérieurs.

LIVRE IV. *Moteurs thermiques* (Tome second, pp. 1-135). Cette partie de l'ouvrage est le résultat et le résumé de vingt années de recherches dirigées dans le même sens et exécutées avec des moyens d'observation sans cesse perfectionnés. Le premier chapitre (pp. 1-67) contient une critique des théories antérieures sur les moteurs thermiques. On ne peut pas déterminer l'effet utile de ces moteurs, sans recourir au second principe de la thermodynamique; celui-ci ne conduit d'ailleurs qu'à l'étude d'un rendement maximum théorique inaccessible, qu'il faut distinguer du rendement générique (travail utile + travail perdu par frottement etc., divisé par le travail maximum irréalisable) et du rendement pratique (travail utile, divisé par le travail maximum). Une théorie vraiment pratique des moteurs thermiques détermine ce dernier rendement pour une machine bien connue d'avance. Partant de ces principes, l'auteur montre l'étendue des erreurs auxquelles on peut être conduit, en se bornant à l'étude du rendement générique. Il examine, au point de vue opposé, par le calcul et l'expérience diverses machines à vapeur saturée avec ou sans enveloppe de Watt, ou à vapeur surchauffée). Il résulte de cet examen qu'on ne peut savoir à priori quel sera le rendement pratique; mais si une machine à vapeur a été étudiée expérimentalement dans des conditions bien stables, on peut toujours résoudre à posteriori tous les problèmes qu'elle comporte.

Dans le second chapitre (p. 67-86), l'auteur fait ressortir l'exactitude générale des propositions de la thermodynamique telle qu'elle résulte de l'étude des moteurs, quoique une théorie générale de ces machines basées sur la thermodynamique exclusivement soit impossible. Cela provient de ce que parfois les conditions d'applicabilité de la seconde proposition ne sont pas réalisables, comme le prouve la thermodynamique elle-même.

Dans le troisième chapitre (p. 87-135) les moteurs à gaz sont comparés aux moteurs à vapeur. M. Hirn montre que le calorique latent n'introduit pas une perte de travail dans la machine à vapeur et qu'il n'existe pas plus de cycle fermé dans les machines à gaz que dans les autres.

Disons, en terminant, que cette étude vraiment fondamentale sur la

machine à vapeur a fourni à M. Hirn de nombreuses occasions de vérifier l'exactitude prodigieuse des déterminations numériques de Regnault sur la vapeur. Sans ces travaux de l'illustre physicien, dit M. Hirn (C. R. t. 82, 3 janvier 1876), toute expérience correcte sur la machine à vapeur serait impossible.

LIVRE V. *Seconde branche de la thermodynamique* (pp. 138-431). 1. *Capacité calorifique absolue des corps* (pp. 138-157). Après avoir expliqué ce qu'il entend par la capacité calorifique absolue des corps et conclu de sa manière d'envisager la chaleur qu'elle est constante, il montre que la loi de Dulong et Petit, et son extension par Woestyn, doivent être modifiées en ce sens que la capacité calorifique vulgaire doit y être remplacée par la capacité calorifique absolue, parce que ces deux capacités diffèrent d'un terme relatif au travail interne et externe du corps chauffé de t à t_1 , terme qui suffit pour expliquer les anomalies de l'ancienne loi. Il en résulte qu'on peut déduire la capacité calorifique absolue des corps de leur poids atomique, parce que le produit constant dont il est question dans la loi de Dulong et Petit peut-être déterminé pour l'hydrogène. De cette loi résulte d'ailleurs que les éléments admis actuellement par les chimistes sont tous simples ou tous composés du même nombre d'atomes. Il est à regretter que dans cette discussion, M. Hirn ne se soit pas servi des poids atomiques admis actuellement par les chimistes allemands. Si nous ne nous trompons, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, dont il se sert comme point de départ, conduisent à des produits exceptionnels.

2. *Le travail interne considéré en lui-même* (pp. 158-189). Le travail interne se déduit de la connaissance de la capacité calorifique absolue et de la capacité vulgaire pour les solides et les liquides, et, en outre, du travail externe pour les gaz et les vapeurs saturées.

3. *Décomposition du travail interne et du travail externe en leurs divers facteurs* (pp. 190-203). Tout corps est formé d'une partie Ψ immuable en volume, comme le prouve l'expérience et comme cela se déduit du premier principe de la thermodynamique. D'autre part, il y a dans chaque corps, entre les particules, les molécules et les atomes, des attractions qui sont en lutte avec la chaleur, et constituent une somme hétérogène que l'on peut appeler la pression interne.

4. *Loi qui relie entre eux le volume atomique Ψ , le volume interatomique $V - \Psi$, le volume apparent V , la pression interne R , la pression externe P , et la température absolue P* (pp. 204-258). Tout ce chapitre est consacré à établir comment, par des corrections successives, sanctionnées par l'expérience, on est conduit au trois lois suivantes (dont la troisième est une conséquence des deux autres), en partant de celles de Mariotte et de Gay-Lussac :

$$\frac{\Theta}{T} = \text{constante}, \quad \Theta = (P + R) (V - \Psi) = \text{travail potentiel total}.$$

$$P(V - \psi) = \text{constante}, \left[P + R_0 \left(\frac{V_0 - \psi_0}{V - \psi} \right)^{1+\alpha} \right] \frac{(V - \psi)}{T} = \text{constante}.$$

La première de ces lois est vraie pour tous les corps; la seconde, qui est due à M. Hirn, l'est approximativement pour les gaz et les vapeurs, comme il le prouve par des vérifications expérimentales variées.

5-6. *Extension de la loi $\frac{\Theta}{T}$ aux liquides* (pp. 259-277). *Universalité de la loi $\frac{\Theta}{T}$* (pp. 278-333). L'auteur examine successivement les sujets suivants : Détermination de R et de ψ dans les liquides; cause de leur faible compressibilité; vérification de la loi. Les changements d'état des corps ne sont qu'à un moment, pour chaque particule, un saut brusque d'un état à un autre. Il y a nécessairement une température pour laquelle un liquide passe à l'état gazeux sans augmenter de volume. Relation entre la pression et la température dans les vapeurs saturées, entre R et le poids atomique.

7. *Revue retrospective et synthétique. Digression critique finale et conclusions* (pp. 334-430). Ce dernier chapitre, plein d'aperçus ingénieux touchant les relations qui existent entre la thermodynamique, la chimie et la théorie de l'électricité, fait entrevoir la possibilité d'une chimie mathématique. Dans l'un des paragraphes, l'auteur examine ce qui constitue une *quantité* d'électricité dynamique; dans un autre, il s'occupe de la dissociation; enfin il termine par un parallèle entre l'Astronomie et la physique moléculaire, et il signale plusieurs des desiderata théoriques et expérimentaux de cette dernière. Une courte note (pp. 433-435) sur la détermination de la valeur moyenne de la capacité calorifique vulgaire de l'eau entre deux limites de températures données, qui vient à la suite du livre V, est, en réalité, un appendice à la théorie des moteurs thermiques.

Nous n'avons pas qualité pour porter un jugement d'ensemble sur l'ouvrage de M. Hirn. Il faudrait pour cela un Clausius ou un Thomson. *L'exposition analytique et expérimentale de la théorie mécanique de la chaleur* est un livre plein d'idées originales qu'aucun physicien ne peut se dispenser de lire et de méditer. Il n'a qu'un défaut, celui d'être ça et là un peu long, obscur parfois peut-être, ou au moins trop peu didactique. On sent que l'auteur est un ingénieur, un physicien, et non un professeur habitué à exposer élégamment et sous leur forme la plus accessible, les vérités les plus abstraites ou les plus complexes dans leur énoncé. Au reste, il ne faut pas trop s'en plaindre: par la profondeur des aperçus, le livre de M. Hirn ne peut être comparé à aucun autre traité français de thermodynamique et cela compense largement les petits défauts de forme de son exposition.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles, 1877. 44^e année.
Bruxelles, Decq, 1876. L-320 pages.

L'annuaire de Bruxelles a subi cette année des modifications profondes. Toute la partie statistique a disparu et a été remplacée par des renseignements astronomiques. A notre avis, c'est là une amélioration importante qui donne une plus grande valeur au petit volume publié par le nouveau directeur de l'observatoire, M. Houzeau. En voici une analyse sommaire :

I. Chronologie (ix-x). Fêtes civiles. Fêtes religieuses (xi-xim). La séparation des fêtes religieuses et des fêtes, si singulièrement appelées fêtes civiles par M. Houzeau, ne nous semble avoir aucune raison d'être. Calendrier astronomique (xiv-xxxvii). On a supprimé les noms des saints de chaque jour et on les a remplacés par l'heure du passage d'une circumpolaire au méridien, afin de permettre aux ingénieurs de tracer aisément une méridienne approximative. Cette addition est excellente, mais on aurait dû garder le calendrier ecclésiastique qui peut tenir tout entier sur quatre pages, afin que l'annuaire soit complet. L'exemple de l'Allemagne, des États-Unis et de l'Angleterre, pays protestants, exemple qui est invoqué dans la préface, n'est guère probant : l'Annuaire du bureau des longitudes de Paris contient toujours le calendrier ecclésiastique. — Notons ici en passant que l'annuaire de Bruxelles contient cette année les éphémérides de Neptune. — Temps sidéral au midi moyen de Bruxelles (xxxviii). Marées (xxxix-xli). Éclipses, occultations par la lune, éclipses des satellites de Jupiter, apparences de l'anneau de Saturne (xlii-xlvi). — Positions moyennes des principales étoiles pour le 1^{er} janvier 1877 (xlix-l). Explication des éphémérides et, en particulier, notes sur le tracé d'une méridienne (1-10). Éléments du système planétaire, les petites planètes exceptées : variations séculaires de la longitude du nœud ascendant (11-17). Comètes périodiques (18). Tableau des comètes qui ont été calculées d'après une seule apparition (18-43). Excellent recueil très utile et l'un des articles qui donnent une valeur permanente à l'annuaire de 1877. Passage de Vénus en 1882, par M. Pilloy (44-45). Noms des principales étoiles et leur signification (46-51).

II. Table chronologique des découvertes astronomiques (52-124). C'est la pièce de résistance de l'annuaire et sans doute elle le fera rechercher par tous les amateurs d'astronomie. Le tableau est divisé en trois parties consacrées aux observations, aux méthodes et aux instruments. Nous trouvons cette division bien artificielle, surtout pour la partie non récente de l'histoire de l'astronomie. Hypothèses, instruments, observations, théories ont une connexion trop étroite pour qu'on puisse les séparer utilement dans un tableau historique. Il est bien probable, par exemple, que l'hypothèse du mouvement de la Terre, l'observation des phases de Vénus et l'invention des lunettes étaient, pour Galilée, des choses inséparables. Ensuite, pourquoi mettre en deux sections différentes l'analyse

d'ouvrages comme l'*Almageste* ou les *Principia* de Newton? La table chronologique de l'Annuaire a un autre défaut : Si nous osions, nous dirions que M. Houzeau est trop crédule. Il n'existe pas encore d'histoire vraiment critique de l'Astronomie, non plus que des mathématiques pures, de sorte que l'on doit se défier de tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, et surtout de ceux qui ne sont que de simples fabricants de livres, comme M. Hoefer. M. Houzeau a-t-il été suffisamment défiant et tout ce qu'il nous raconte des Égyptiens et des Chinois (p. 55-56) est-il bien sérieux? Croit-on encore avec Bailly qu'au 13^e siècle avant J. C. « *Chiron, pilote des Argonautes a construit une sphère céleste!* » Le directeur de l'observatoire semble partager cette opinion un peu ancienne que les Chinois, les Indiens et les Égyptiens ont fait de vraies observations astronomiques, il y a trois ou quatre mille ans. La science historique n'a-t-elle pas changé tout cela et les peuples de la Chaldée n'ont-ils pas plus de droit au nom de fondateurs de l'Astronomie? Il nous semble admis aujourd'hui que les Chinois et les Indiens n'ont été que d'habiles plagiaires, au moins dans le domaine des sciences astronomiques. Quoiqu'il en soit, M. Houzeau place certainement le premier grand auteur astronomique de l'Inde, Aryabhatta, huit siècles trop tôt (300 ans avant J. C., au lieu de 500 après J. C. : Aryabhatta est né l'an 476). A part ces deux remarques générales, la table chronologique de l'Annuaire ne paraît mériter que des éloges. Voici toutefois quelques remarques critiques. P. 56 : année 2295 : cette date doit être changée ou reportée plus haut. P. 67 : année 1620 : *Bacon soupçonne que la propagation de la lumière n'est pas instantanée*. Nous doutons fort que cette conjecture ait eu la moindre influence sur la science astronomique, non plus que les écrits de Bacon en général. D'ailleurs, s'il fallait citer toutes les conjectures analogues, que ne pourrait-on pas extraire des scolastiques? On pourrait écrire, par exemple : 1260 $\pm$ *S. Thomas d'Aquin soupçonne que la lumière n'est pas un corps* (*Summ.* I, Q. 67), mais Fresnel ne s'est pas inquiété de cette conjecture, non plus que Joule des idées du même théologien sur la chaleur. P. 81. 1803. *Biot constate pour la première fois d'une manière authentique la chute d'un aérolithe*. Ceci est une plaisanterie. Tous ceux qui ont assisté à la chute d'un aérolithe avant 1803, l'ont constaté authentiquement. Mais au 18^e siècle, on niait *a priori*, sans examen, les phénomènes de ce genre. Il aurait fallu dire, croyons-nous : *Biot étudie pour la première fois, d'une manière minutieuse, les effets de la chute d'un aérolithe, chute à laquelle il n'avait, du reste, pas assisté*. P. 86. 1846. La première observation de Neptune à la suite de la découverte de Leverrier, aurait dû être indiquée.

III. Positions géographiques des chef-lieux de canton (125-149). Notice sur la construction de la carte de Belgique, par M. Adan (150-157). Note sur la configuration hypsométrique de la Belgique, par M. N. C. Schmidt (158-163) : la moindre petite carte hypsométrique remplacerait avantageusement cette notice. Altimétrie de la Belgique (164-184) : altitude de 300 à 400 endroits de la Belgique.

IV. Données météorologiques, par A. Lancaster (185-224). Excellent résumé de climatologie bruxelloise et même belge, qui a une valeur permanente. Nous lui empruntons quelques résultats. Hauteur moyenne du baromètre à Bruxelles 756^{mm}62; hauteur maxima atteinte depuis 1833 : 779^{mm}16 (11 février 1849; minima : 720^{mm}46 (10 décembre 1872). Température moyenne 9°94, maxima 34°7 (16 juin 1858), minima 18°8 (16 janvier 1838). Les vents les plus fréquents sont les plus forts; le plus fort coup de vent constaté à Bruxelles, est celui du 12 mars 1876. On compte en moyenne annuellement à Bruxelles 182 jours de pluie, 24 de neige, 11 de grêle. La plus longue pluie observée à Bruxelles a duré 25 heures. — Magnétisme terrestre (225-229). Orages (230-267). Bolide du 24 septembre 1876 (268-271).

V. Notice sur la commission du mètre, par M. Pilloy (272-293), sur l'association géodésique internationale, par M. Peny (294-313). Planètes nouvelles découvertes en 1876 : astéroïdes n° 151 à 169 (314-318). Table (319-320).

En somme, à notre avis, la nouvelle série des *Annuaire*s de l'observatoire a commencé par un volume très-intéressant qui ne sera pas moins recherché que les précédents.

Gand, le 19 janvier 1877.

P. MANSION.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. C. de la Berge, M. Bréal, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 25 novembre : **Busolt**, la seconde Confédération athénienne, par G. Perrot. — Du 2 déc. : **Robiou**, Mémoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Égypte au temps des Lagides, par Paul Guiraud. — Du 9 : **De Gutschmid**, sur la véracité de Moïse de Khorène, par E. F. — **Chipiez**, des Ordres Grecs, par G. Maspero. — **Philippi**, sur la réforme de la promotion au doctorat. — Du 16 : **Moy**, Étude sur les plaidoyers d'Isée, par G. Perrot. — Du 23 : **Max Müller**, Copeaux d'un établi allemand, t. IV, par James Darmesteter. — **Eschyle**, les *Perses*, p. p. **Oberdiok**, par Henri Weil. — **Dœhner**, Notes critiques, par Ch. Graux. — Du 6 janvier : **Siegfried**, de l'amende appelée *ἐπιβολή*, par E. Caillemer. — Du 13 : **Brugman**, un problème de la langue homérique, par Paul Oltramare. — Du 27 : Catulle, p. p. **Baehrens**, par Max Bonnet. — Du 10 février : Scholies de la Théogonie d'Hésiode, p. p. **Flach**, Henri Weil. — Du 24 février : Congrès des orientalistes à Florence, par M. Bréal. — Les tablettes de Pompéi, par G. Boissier.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Göttingen 1875.

1875-1876. *Zwölftes Heft*. — De gerundii et gerundivi apud antiquissimos Romanorum scriptores usu, E. Krause. Halis, 1875 : von Lorenz (défavorable). — Der Infinitiv bei Plautus. Eine sprachwissenschaftliche Untersuchung von E. Walder. Berlin. 1 mk. 20 pf. : von Lorenz (défavorable). — Quaestiones de infinitivi usu Plautino, auct. G. Votsch : von Lorenz (assez favorable, avec des critiques de détail). — De linguae vulgaris reliquiis apud Petronium et in inscriptionibus parietariis Pompeianis, auct. Arm. a Guericke. Gumbinnæ 1875, 1 mk. 50 pf. : von Lorenz (favorable). — Index commentationum Sophoclearum ab anno 1836 editarum triplex. Confecit Herm. Genthe. Berol. Borntraeger. 3 mk. : von Ernst von Leutsch (favorable).

1877. *Erstes Heft*. — Schwickert, neue kritisch-exegetische Bearbeitung eines Siegesgesanges aus Pindar als Probe einer vollständigen Erläuterung und gründlichen Exegese der Pindar'schen Dichtungen. Diekirch (Luxembourg) 1875 : von F. M. (très-défavorable). — Claudii Claudiani Carmina. Vol. 1. rec. L. Jeep. Lips. Teubner 1876 ; 4 mk. 40 pf. : von H. Köstlin (très-favorable). — Die Heeresreorganisation des Augustus, von Wilhelm Streit. Berlin. 1876 (défavorable).

Jenaer Literaturzeitung im Auftrag der Universität Jena herausgegeben von Anton Klette. — 1876.

2 December : Gerhard Rohlfs, quer durch Afrika. Reise vom Mittelmeer nach dem Tschad-See und zum Golf von Guinea. Leipzig, Brockhaus 1874-1875. — 9 Dec. : Ernst Marno, Reisen im Gebiete des blauen und weissen Nil, im ägyptischen Sudan und den angrenzenden Negerländern in den Jahren 1869 bis 1873. Wien, Carl Gerold's Sohn 1874 : von Gerland (ces deux ouvrages occupent une place éminente dans la littérature géographique). 16 Dec : Carolus Holzinger, de verborum lusu apud Aristophanem. Vindobonæ, 1876. M. 1 : von Wecklein (bonne contribution à l'explication d'Aristophane). — Ed. Escher, der Accusatif bei Sophocles. Zurich. M. 2 : von Wecklein (favorable). — B. Kneisel, Leitfaden der historischen Geographie. II : zur Geschichte des Mittelalters. Berlin, Weidmann, 1876, von Kirchhoff (utile aux professeurs). — Des Euripides Hippolyt, zum Schulgebrauche mit erklärenden Anmerkungen, von W. Bauer. München, J. Lindauer'sche Buchh. 1876. M. 1 : von Wecklein (éd. classique qui est à la hauteur de la science). — 23 Dec. : E. E. Hudemann, das römische Postwesen. Berlin, Calvary. M. 2 : von G. Becker (très-utile). — Titi Livii ab urbe condita liber III. Erklärt von Täcking. M. 1, 15 : von G. Becker (défavorable).

1877. 6 Januar : B. Lupus, der Sprachgebrauch des Nepos : von C. Peter (en grande partie favorable). — Guhrauer, der Pythische Nomos. Eine Studie zur griechischen Musikgeschichte, von Bucholtz (ouvrage dont il faut tenir compte. — Θερισμός, περί τῆς μουσικῆς τῶν Ἑλλήνων, von Buchholtz (bon à consulter). — 20 Jan. : Karl Werner, Alcuin und sein Jahrhundert : von Gass. (favorable). — 27 Jan. : O. Krümmel, Meeresströmungen : von A. Kirchhoff (favorable). — Thucydides, explanavit E. F. Poppo, auxit et emendavit J. M. Stahl : von J. Steupp. Lips. Teubner. Vol. II. Prix : 5 m. 10 (favorable, avec des critiques de détail). — Carl Conradt, die metrische Composition der Comödien des Terenz. Berlin, Weidmann. Prix : m. 5 : von Dziatzko (favorable, avec des réserves). — 3 Febr. : Die Geschichten des Herodot, deutsch von H. Stein. B. 1, 2 : von R. Volkmann (c'est la meilleure traduction).

Blätter für das Bayerische Gymnasial- und Real-Schulwesen. — München 1876.

9^e Heft (1876). — Dissertations : Die römischen Plebeier, von Preu. (L'auteur discute les trois questions suivantes : à quelle époque remonte

l'origine des Plébéiens? Étaient-ils dans les tribus ou dans les curies? Peuvent-ils provenir des clients?) — Zu Cornelius Nepos, von Aug. Thenn (discussion de deux passages de Dion et de Chabrias). — 10^e *Heft*. — Dissertation: *Testis*. (Ce mot vient-il de *test-*, = *tist-*; ou de *terst*; ou de *test-* = *text-*; ou de *tenst-*?)

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft, herausg. von Conrad Bursian, 1874-1875. Berlin, 1875, Calvary.

Achtes Heft. — Jahresbericht über Plutarch's *Moralia* für 1874 und 1875, von H. Heinze (Schluss). — Jahresbericht über Lucilius für 1873-1875, von W. Wagner. — Jahresbericht über T. Maccius Plautus für 1874 und 1875 von A. Lorenz. — Jahresbericht über die griechische scenische Archaeologie betreffende Litteratur für 1874 und 1875. Von N. Wecklein. — Bericht über griechische Litteraturgeschichte für die Jahre 1874-1875. Von E. Hiller. — Jahresbericht über die Geographie der nördlichen Provinzen des römischen Reiches. Von D. Detlefsen.

1874-75. *Neuntes und zehntes Heft*: Jahresbericht über T. Macciu, Plautus für 1874 und 1875, von A. Lorenz (Schluss). — Bericht über die Litteratur zu Cicero's Werken aus den Jahren 1873, 1874 und 1875, von Iwan Müller. — Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der lateinischen Grammatiker. Von Hermann Hagen. — Jahresbericht über Herodot für. 1874 id. 1875, von H. Stein. — Jahresbericht über Livius, Tacitus, Aurelius, Victor und Ammianus von 1873-1875, von prof. Dr. E. Woelfflin (Schluss folgt). — Jahresbericht über die Geographie der nördlichen Provinzen des römischen Reiches, von prof. Dr. D. Detlefsen (Schluss). — Jahresbericht über die griechische Epigraphik für 1874 und 1875, von Carl Curtius. — Jahresbericht über Naturgeschichte, Handel und Gewerbe im Alterthum, von Dr. O. Keller. —

Philologus, Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst van Leutsch. — 1876. — Göttingen.

B. XXXV. *Viertes Heft*. — *I. Abhandlungen*: Zu Thukydides buch III, von Rauchenstein. — Zeno aus Elea, von F. Schneider. — Die Präposition *cum* in Verbindung mit dem Relativum, von A. Greef. — Jahresberichte: Quintilianus. M. Fabii Quintiliani institutionis oratoriae liber decimus, erklärt von Krüger. Zweite verbesserte Auflage. Leipzig, Teubner 1874: von Ferdinand Meister (favorable). — M. Fabii Quintiliani institutionis oratoriae liber decimus. Vierte Auflage. Berlin, Weidmann. 1873; von F. Meister (favorable). — Georg Andresen, *Emendationes Quintilianae in Acta societatis philol. Lipsiae* 1875; von F. Meister (défavorable).

XXXVI. *Erstes Heft*. *Abhandlungen*: Zu den Kypriischen Inschriften, von H. L. Ahrens. — Homerische Etymologien: *Αἶω*, von Anton Göbel. — Zu Pindar, von Rauchenstein. — Die Tribut-Comitien, von Hermann Genz. — Die Geographie der Provinz Lusitanien bei Plinius, von Detlefsen.

Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik, herausgegeben von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, 1876.

9^e Hefte. — Dissertations : Der Sturz des Bakchiaden Königthums in Korinth, von E. Wilisch. — Agis und Aratos. Eine chronologische Untersuchung, von Ernst Reuss. — Comptes rendus : De accentu linguæ latinæ veterum grammaticorum testimonia collegit, enarravit Fr. Schoell. Lips. Teubner, von Langen. — Troilus Alberti Stadensis primum ex unico Guelferbijtano codice editus a Dr. Th. Merzdorf. Lips. Teubner, von Hermann Dunger.

10^e Hefte. — Zur Charakteristik des Isaïos, von K. Seeliger. — Ueber Ablative auf D mit Locativbedeutung, von F. Max Müller. — Des Horatii erste und siebente Epistel des ersten Buches, von Ludwig Drewes.

11^e Hefte. — *Analecta Euripidea scripsit de Willamowitz-Möllendorf*. Inest supplicum fabula ad codicem architypum recognita. Berolini : von N. Wecklein (favorable). — Aus Phoenizien. Geographische Skizzen und historische Studien von Hans Prutz. Leipzig, Brockhaus, 1876 (favorable). — Zur Kritik des Euripides von R. Prinz. — *Platonis opera quæ feruntur omnia ad codices denuo collatos edidit Martinus Schanz*. Tauchnitz Lipsiæ, 1875. Von A. Jordan.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, dirigée par MM. Édouard Tournier et Louis Ravet

Sommaire de janvier 1877 : Programme. — Nécessité des connaissances épigraphiques pour l'intelligence de certains textes classiques, par M. Ern. Desjardins. — L'építaphe des Athéniens morts à Chéronée, par M. Henri Weil. — Notes sur l'orthographe attique, par M. Paul Foucart. — Emendationes ad T. Livium, par M. Al. Harant. — Discours inédit de Chorikios, publié par M. Ch. Graux. — Restitution d'un passage d'Épícure, par M. Jules Lacreliet. — Observations sur quelques passages du *De Officiis*, par M. Ch. Thurot. — Frédéric Ritschl, par M. Eug. Benoist. — Étude critique sur les Lettres de Sénèque à Lucilius, par M. E. Chatelain.

Revue archéologique, Paris, 1876.

Septembre : Un nouveau texte géographique, par A. Héron de Villefosse.

Octobre : Trois inscriptions italiques, par Michel Bréal. — Inscriptions de Cyzique. — Les fouilles de M. Carabella, par G. Perrot.

Novembre : Trois inscriptions italiques (suite et fin).

Décembre : C. Lucili saturarum reliquiae, par L. Quicherat.

1877 *Janvier* : Les fouilles de Curium, par G. Colonna Ceccaldi. — Lettre de M. A. D. Mordtmann à M. G. Perrot, sur un monument inédit de Byzance. — Correction proposée pour un passage de Varron *de agricultura*, par J. Beaurredon. — L'Océan des anciens, par Ch. Ploix. — Inscriptions d'Asie-mineure et de Syrie, par G. Perrot.

Journal des savants, Paris, 1876.

Septembre : J. Girard : Recherches sur Délos (2^e et dernier article).

Octobre : M. Bréal : La langue indo-européenne.

Novembre : E. Egger : Opuscles d'Hérodien (2^e et dernier article). — E. Renan : Histoire des persécutions de l'église jusqu'à la fin du règne d'Antonin. — Ch. Giraud : Nouveaux bronzes d'Ossuna.

Décembre : E. Renan : Histoire des persécutions de l'église, etc. (2^e et dernier article). — Ch. Giraud : Nouveaux bronzes d'Ossuna (2^e article).

1877 *Janvier* : E. Egger : Thomae Vallaurii opuscula. — Ch. Giraud : Nouveaux bronzes d'Ossuna (3^e article).

Rheinisches Museum für philologie, Frankfurt a. M., 1876.

XXXI B. 4^e *Heft*. — Unsere heutige Aussprache des Latein, von F. Ritschl. — Kritische Bemerkungen zu dem älteren Plinius und Tacitus, von L. Urlichs. — Philologische Unverständlichkeiten, von F. Ritschl. — Zu Euripides Electra, von Alb. Schmidt. — Gregor von Corinth über den dorischen Dialect, von L. Morsbach. — Die Abctragödie der Kallias und die Medea des Euripides, von O. Hense. — Zur lateinischen Anthologie, von E. Baehrens. — Zu Euripides Hiketiden, von O. Ribbeck. — Zur vita des Periegeten Dionysios, von W. Zipperer. — Eine griechische Novelle, von E. Rohde. — Zu Corippus, von E. Baehrens. — Zu den tironischen Noten, von W. Schmitz. — Zu Pseudo-Xenophon de republica Atheniensium, von A. v. Gutschmid. — Zu Plautus' Mercator, von G. Goltz. — Zu Propertius, von E. Baehrens. — Zu Cicero, von E. Heidenreich. — Zu Fronto, von J. Klein.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie. Berlin, 1896.

4^e *Heft*. — Chronologie der Attischen Archonten, von R. Neubauer. — Zur Tachygraphie der Griechen, von V. Gardthausen. — Zu Duris und Hieronymos, von J. Droysen. — Bemerkungen über die Urkunden bei Josephus, von B. Niese. — Der Pessimist des Menandros, von Wilamowitz — Möllendorff. — Zu Menander, von Th. Gomperz.

MATHÉMATIQUES.

THÉORÈMES RELATIFS AUX POLYGONES.

1. Si un polygone régulier d'un nombre impair de côtés est inscrit dans un cercle, la somme des distances d'un point de la circonférence aux sommets impairs est égale à la somme des distances aux sommets pairs.

Si nous représentons par 2α la distance du point au sommet voisin que nous prendrons pour 1^{er} sommet, et si nous représentons par $2n+1$ le nombre de côtés du polygone, il faudra démontrer que

$$\begin{aligned} \sin \alpha + \sin \left(\alpha + \frac{2\pi}{2n+1} \right) + \sin \left(\alpha + \frac{4\pi}{2n+1} \right) + \dots \\ \sin \left(\alpha + \frac{2n\pi}{2n+1} \right) = \sin \left(\alpha + \frac{\pi}{2n+1} \right) \\ + \sin \left(\alpha + \frac{3\pi}{2n+1} \right) + \dots \sin \left(\alpha + \frac{(2n-1)\pi}{2n+1} \right) \end{aligned}$$

Or, si on applique à chacun des 2 membres de cette égalité la formule qui donne la somme

$$\sin(a) + \sin(a+b) + \sin(a+2b) + \dots \sin(a+nb)$$

(voir ma Trigonométrie n° 87), on trouve que chacun de ces membres est égal à

$$\frac{\sin \left(a + \frac{n\pi}{2n+1} \right) \sin \frac{(n+1)\pi}{2n+1}}{\sin \frac{\pi}{2n+1}}.$$

2. Si une demi circonférence est partagée en un nombre impair de parties égales, et si on joint l'une des extrémités du diamètre aux points de divisions paires, la différence des distan-

ces aux sommets pairs et aux sommets pairement pairs est égale au rayon.

Il y a deux cas à distinguer, suivant que le nombre de divisions est de la forme $4n + 1$ ou $4n + 3$. Dans le 1^{er} cas, la question revient à démontrer que la différence des deux sommes

$$\begin{aligned} & \cos \frac{\pi}{4n+1} + \cos \frac{3\pi}{4n+1} + \dots + \cos \frac{2n+1}{4n+1} \pi \\ \text{et} \\ & \cos \frac{2\pi}{4n+1} + \cos \frac{4\pi}{4n+1} + \dots + \cos \frac{2n}{4n+1} \pi \end{aligned}$$

est égale à $\frac{1}{2}$.

Or, si à ces deux sommes on applique la formule qui donne

$$\cos A + \cos (A + B) + \cos (A + 2B) + \dots + \cos (A + nB);$$

on trouvera que la 1^{re} est égale à

$$\sin \frac{2n\pi}{4n+1} : 2 \sin \frac{\pi}{4n+1}$$

et la 2^{de}, à

$$\cos \frac{n+1}{4n+1} \pi \sin \frac{n\pi}{4n+1} : \sin \frac{\pi}{4n+1}.$$

La différence de ces deux sommes est

$$\sin \frac{n\pi}{4n+1} \left(\cos \frac{n\pi}{4n+1} - \cos \frac{(n+1)\pi}{4n+1} \right) : \sin \frac{\pi}{4n+1},$$

ce qui revient à

$$2 \sin \frac{n}{4n+1} \pi \cdot \sin \frac{2n+1}{2(4n+1)} \pi \cdot \sin \frac{\pi}{2(4n+1)} : \sin \frac{\pi}{4n+1}.$$

Mais

$$\frac{n}{4n+1} \pi + \frac{2n+1}{2(4n+1)} \pi = \frac{\pi}{2},$$

par suite

$$2 \sin \frac{n}{4n+1} \pi \sin \frac{2n+1}{2(4n+1)} \pi = \sin \frac{2n}{4n+1} \pi = \cos \frac{\pi}{2(4n+1)}$$

et la différence sera ainsi égale à

$$\sin \frac{\pi}{2(4n+1)} \cos \frac{\pi}{2(4n+1)} : \sin \frac{\pi}{4n+1} = \frac{1}{2}.$$

Lorsque le nombre de divisions est de la forme $4n + 3$, on vérifie de la même manière que la différence entre les deux sommes

$$\cos \frac{\pi}{4n+3} + \cos \frac{3\pi}{4n+3} + \cos \frac{5\pi}{4n+3} + \dots + \cos \frac{2n+1}{4n+3} \pi,$$

$$\cos \frac{2\pi}{4n+3} + \cos \frac{4\pi}{4n+3} + \cos \frac{6\pi}{4n+3} + \dots + \cos \frac{2n}{4n+3} \pi,$$

est égale à $\frac{1}{2}$.

3. Si un polygone régulier d'un nombre pair de côtés est inscrit dans une circonférence, la somme des carrés des distances d'un point de la circonférence aux sommets impairs est égale à la somme des carrés de ses distances aux sommets pairs. Chacune de ces sommes est égale au carré du rayon, multiplié par le nombre de côtés.

Soit $2n$ le nombre de côtés du polygone, α l'arc compris depuis l'extrémité du diamètre passant par le point au sommet voisin que nous considérerons comme le sommet 1, le carré de la distance du point à ce sommet sera

$$4 R^2 \cos^2 \frac{\alpha}{2} = 2 R^2 (1 + \cos \alpha)$$

On trouverait de même pour les carrés des distances aux sommets 3. 5 $2n - 1$

$$2 R^2 \left\{ 1 + \cos \left(\alpha + \frac{4n}{n} \right) \right\},$$

$$2 R^2 \left\{ 1 + \cos \left(\alpha + \frac{4\pi}{n} \right) \right\},$$

$$2 R^2 \left\{ 1 + \cos \left(\alpha + \frac{n-1}{n} 2\pi \right) \right\}.$$

Or la somme

$$\cos \alpha + \cos \left(\alpha + \frac{2\pi}{n} \right) + \cos \left(\alpha + \frac{4\pi}{n} \right) + \dots + \cos \left(\alpha + \frac{n-1}{n} 2\pi \right) = 0;$$

donc la somme des carrés des distances aux sommets impairs est égale à $2n R^2$.

On démontrerait de même que la somme des carrés des distances aux sommets pairs est égale à $2n R^2$.

4. Si on joint un point B de la circonférence aux sommets D, E, F... d'un polygone inscrit, d'un nombre impair de côtés, si A est l'extrémité du diamètre mené par B et AR un arc égal à autant de fois AD qu'il y a de côtés dans le polygone, le produit des distances BD.BE.BF.... sera égal à BR multiplié par une puissance du rayon égale au nombre de côtés.

Si 2α est l'arc $\widehat{AD}$, et si par exemple il s'agit d'un heptagone, l'égalité à démontrer est la suivante :

$$2^7 \cos \alpha \cos \left(\alpha + \frac{\pi}{7} \right) \cos \left(\alpha + \frac{2\pi}{7} \right) \cos \left(\alpha + \frac{3\pi}{7} \right) + \dots \\ \cos \left(\alpha + \frac{6\pi}{7} \right) = 2R^7 \cos 7\alpha.$$

Or cette égalité est une conséquence de la formule suivante :

$$2^6 \cos a \cos (a + b) \cos (a + 2b) \cos (a + 3b) \cos (a + 4b) \\ \cos (a + 5b) \cos (a + 6b). \\ = \cos (7a + 21b) + \cos (5a + 15b) \frac{\sin 7b}{\sin b} \\ + \cos (3a + 9b) \frac{\sin 6b \sin 7b}{\sin b \sin 2b} \\ + \cos (a + 3b) \frac{\sin 5b \sin 6b \sin 7b}{\sin b \sin 2b \sin 3b}.$$

La loi de ce développement est générale. Ainsi, pour le produit des cosinus depuis a jusque $a + 10b$, on trouve :

$$\cos (11a + 55b) + \cos (9a + 45b) \frac{\sin 11b}{\sin b} \\ + \cos (7a + 35b) \frac{\sin 10b \sin 11b}{\sin b \sin 2b} \\ + \cos (5a + 25b) \frac{\sin 9b \sin 10b \sin 11b}{\sin b \sin 2b \sin 3b} \\ + \cos (3a + 15b) \frac{\sin 8b \sin 9b \sin 10b \sin 11b}{\sin b \sin 2b \sin 3b \sin 4b} \\ + \cos (a + 5b) \frac{\sin 7b \sin 8b \sin 9b \sin 10b \sin 11b}{\sin b \sin 2b \sin 3b \sin 4b \sin 5b}.$$

Ce développement que nous croyons nouveau et dont la loi est facile à retenir fournit d'excellents exercices de trigonométrie et nous a conduit à un grand nombre de formules parmi lesquelles nous pouvons citer

$$\cos b \sin b + 2 \cos 13b \sin 5b \cos 2b + 2 \cos 6b \sin 5b \cos b = \frac{\sin 7b \sin 6b \cos 9b}{\sin 2b}.$$

$$\cos 6b \sin b \sin 2b + 2 \cos 15b \sin 7b \sin 2b \cos b + \cos 24b \sin 7b \sin 6b = \sin 8b \sin 9b \cos 20b.$$

$$\sin b \cos b + \cos b \sin 6b \cos 9b + \cos 3b \sin 5b \cos 18b = \frac{\cos 12b \sin 8b \sin 9b}{2 \sin 3b}.$$

$$\sin 3b \cos 6b + 2 \sin 5b \cos 3b \cos b + \cos 12b \cos 5b = \sin 9b \cos^2 4b.$$

$$\cos 17b \cos b + 2 \cos 28b \sin 9b \cos b + 4 \cos 39b \sin 9b \cos 2b \cos 4b = \frac{\sin 10b \sin 11b \cos 35b}{\sin 2b}.$$

5. Si on a un polygone régulier DEFG inscrit dans un cercle et d'un nombre pair de côtés, et qu'on mène le diamètre BA, puis qu'on prenne l'arc AR égal à autant de fois AD qu'il y a de côtés dans le polygone, le produit $BD^2 \times BF^2 \times BE^2 \dots$ des carrés des distances aux sommets impairs, sera égal au produit de $AB \pm BR$ par une puissance convenable du rayon. On prendra $AB + BR$ quand le nombre de côtés sera simplement pair, et $AB - BR$ quand le nombre de côtés sera pairement pair. Le produit des carrés des distances du point B aux sommets pairs, sera égal à la même puissance du rayon multipliée par $AB - BR$ dans le premier cas et par $AB + BR$ dans le second.

Si le nombre de côtés est simplement pair, 10 par exemple, la question reviendra à chercher la valeur du produit.

$$2^{10} \cos^2 a \cos^2 \left(a + \frac{2\pi}{10}\right) \cos^2 \left(a + \frac{4\pi}{10}\right) \cos^2 \left(a + \frac{6\pi}{10}\right) \cos^2 \left(a + \frac{8\pi}{10}\right)$$

Or d'après la formule que nous avons donnée au n° 4, ce produit se réduit à

$$4 \cos^2 (5a + 4\pi) = 2 + 2 \cos 10a.$$

Lorsque le nombre de côtés est pair, on doit chercher la valeur du produit

$$2^6 \cos a \cos (a + b) \cos (a + 2b) \cos (a + 3b) \cos (a + 4b) \cos (a + 5b)$$

or on trouve pour ce produit

$$2 \left\{ \cos (6a + 15b) + \frac{\cos (4a + 10b) \sin 6b}{\sin b} \right. \\ \left. + \frac{\cos (2a + 5b) \sin 6b \sin 5b}{\sin b \sin 2b} + \frac{\sin 6b \sin 5b \sin 4b}{2 \sin b \sin 2b \sin 3b} \right\}.$$

et si $b = \frac{2\pi}{12}$

la formule précédente se réduit à

$$2 \cos \left(6a + \frac{5\pi}{2} \right) = -2 \sin 6a.$$

Par suite le carré du produit des cordes sera égal à

$$4 \sin^2 6b = 2 - 2 \cos 12a$$

ce qui démontrera la 2^{de} partie du théorème.

Quant au produit des carrés des distances aux sommets pairs, on l'obtiendra en remplaçant dans le 1^{er} cas

$$a \text{ par } a + \frac{\pi}{10}, \text{ ou } 5a \text{ par } 5a + \frac{\pi}{2},$$

le cosinus se changera alors en sinus, et dans le second cas deviendrait $6a + \frac{\pi}{2}$, ce qui ferait que l'arc serait égal à $6a$ augmenté d'un certain nombre de demies circonférences et son cosinus sera en valeur absolue égal à $\cos 6a$.

6. On pourra facilement conclure de ce qui précède le théorème suivant :

Si on divise une demi-circonférence ADB, en un nombre quelconque pair de parties égales, dont la première soit l'arc AD, les trois premières l'arc ADE, les cinq premières l'arc ADEF, et ainsi de suite de deux en deux jusqu'à la dernière, et qu'on tire les cordes BD, BE, BF, etc., on aura :

1° La somme des carrés de ces cordes est égale au carré du rayon pris autant de fois qu'il y a de divisions.

2° Le produit des carrés de ces cordes sera le double d'une certaine puissance du rayon.

Tous ces théorèmes dont quelques uns peuvent être démontrés géométriquement se trouvent dans le traité des sections coniques du Marquis de l'Hôpital. Ils sont déduits des propriétés des racines des équations qui donnent les côtés des polygones réguliers.

7. L'emploi des formules de trigonométrie permet de démontrer facilement le théorème suivant qui se trouve dans Archimède (voir les œuvres d'Archimède publiées par Isaac Barrow — Londres, 1673. p. 16).

Si une demi-circonférence AB est divisée en parties égales aux points CDE... et qu'on abaisse des perpendiculaires sur le diamètre ; la somme de ces perpendiculaires sera au rayon dans le rapport de BC à AC.

A. CAMBIER.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. STAS.

Le 10 novembre 1876 est décédé à Beek, dans le Limbourg-hollandais, un homme qui a rendu les plus grands services à l'enseignement de notre pays et qui mérite au plus haut point une mention honorable dans ce recueil; nous voulons parler de M. Stas, ancien conseiller à la cour de cassation. Nous ne pouvons mieux esquisser la vie si bien remplie de cet homme éminent qu'en reproduisant l'excellente notice que lui a consacrée l'*Écho du Parlement*; nous y ajouterons seulement quelques détails sur le rôle joué par M. Stas comme membre du Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen.

« M. Stas (Godefroid-Joseph-Hubert) était né à Maestricht le 23 mars 1802. Il fit de brillantes études à l'université de Liège, dont il sortit en 1824, avec le grade de docteur en droit. Trois années plus tard, à l'âge de 28 ans, il devenait juge au tribunal de première instance de Maestricht et il y remplissait les fonctions de juge d'instruction au moment où éclata la révolution de 1830.

» Le chef-lieu du Limbourg était à cette époque le centre d'un mouvement considérable d'idées scientifiques, littéraires et politiques; il s'y était formé un cercle de jeunes gens pleins de talents et d'ardeur, qu'aucune grande question du jour ne laissait indifférents. M. Stas figurait au premier rang de cette pléiade qui a fourni à la Belgique tant d'hommes éminents dans les carrières des sciences et des lettres, de la magistrature et du barreau, des armes et de l'enseignement. Il était une lumière de ce groupe, où brillaient Charles et Henri de Brouckere, Van Hasselt et Weustenraad, Destouvelles et Jaminé, le baron de Crassier, Nypels, Cousturier, le colonel Beuckers et bien d'autres. Avec tous ces hommes, il n'hésita pas un instant à sacrifier à l'appel du patriotisme un avenir déjà assuré et à coopérer de toutes ses forces à la fondation de l'indépendance de la Belgique.

» Il ne se sépara pas de ces hommes distingués, et le 4 octobre 1832 il fut appelé par le roi Léopold aux fonctions de juge d'instruction à Tongres.

» Nourri de fortes études de droit, apportant dans la discussion des problèmes juridiques un jugement aussi pénétrant que sûr, M. Stas ne devait pas tarder à occuper de plus hautes fonctions; d'abord nommé au poste de substitut du procureur général à la cour d'appel de Liège, il fut deux ans plus tard promu au rang de conseiller à la même cour, et le 22 mars 1845 il atteignait le couronnement de sa carrière judiciaire, en entrant avec le même titre à la cour de cassation. Il a occupé depuis, au sein de ce corps d'élite, pendant près d'un quart de siècle, une haute position : l'étendue de son savoir, la noblesse de son caractère, la sûreté de son commerce lui avaient concilié avec l'autorité et le respect dus au magistrat, l'estime et la considération générales. En 1864, il descendit de son siège, sans attendre l'éméritat; il venait d'éprouver les premières atteintes de la maladie qui devait le conduire au tombeau, et par un scrupule qui peint toute la délicatesse de son âme, il se refusa, quelques offres qu'on pût lui faire, à garder plus longtemps une charge qu'il ne se croyait plus capable de bien remplir.

» Quelque zèle, quelque conscience qu'il apportât dans l'exercice de ses fonctions, M. Stas ne s'y était pas absorbé tout entier. Bien des fois le gouvernement fit appel à ses lumières et les utilisa dans des sphères diverses. C'est ainsi qu'il fit successivement partie, soit comme président, soit comme membre, des commissions chargées d'étudier la révision du code pénal, de préparer celle du code d'instruction criminelle, du régime hypothécaire, de la loi sur les saisies immobilières, du tarif des frais de justice en matière criminelle. Son concours dans ces différentes commissions a été actif et son influence sur la refonte de la législation considérable.

» Ces travaux ne le faisaient pas sortir des études juridiques auxquelles il avait spécialement consacré sa vie. Il faut en dire autant de sa participation à la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique. C'est en 1858 que le gouvernement l'appela au sein de la commission royale chargée de cette tâche importante. Aussi versé dans l'histoire de la jurisprudence que dans la doctrine, M. Stas dirigea particulièrement ses recherches vers le droit coutumier du Limbourg; il présenta à ce sujet plusieurs rapports remarquables, qui sont reproduits aux tomes IV et V des procès-verbaux des séances de la commission.

» La publication des coutumes du comté de Looz, de la seigneurie de St-Trond et du comté impérial de Reckheim, a été préparé par ses soins; le déclin de ses forces ne lui a pas permis d'achever cette œuvre, mais M. le conseiller Crahay, qui l'a reprise et terminée, n'a pas hésité à en rapporter presque tout l'honneur à son laborieux devancier. « Si je cite le nom de M. Stas, écrit-il dans sa préface, dès la première page de ce travail, ce n'est pas seulement pour obéir à un sentiment d'équité, mais aussi afin d'assurer à la publication des coutumes de Looz toute l'autorité qui s'attache à la vaste érudition de ce savant magistrat. Les divers rapports qu'il a présentés à la commission sur les coutumes du comté de Looz et de quelques districts circonvoisins, resteront un témoignage éclatant de ses utiles et patientes recherches sur la grande part qu'il a prise à la présente publication. »

» De tels labeurs, joints aux devoirs professionnels, eussent suffi à remplir une existence; l'activité de son intelligence, l'ardeur au travail qui le distinguait, permirent à M. Stas d'aborder encore d'autres champs de la science. Il cultivait avec amour la botanique, il était surtout un fervent adepte des études classiques. L'antiquité grecque et romaine n'avait pas de secrets pour lui; il en possédait à fond les auteurs, et le commerce assidu avec les plus beaux génies de Rome et de la Grèce prêtait à sa conversation un attrait singulier.

» Ses vastes connaissances ne sont pas demeurées sans emploi. M. Stas appartenait presque à l'enseignement par les nombreux et importants mandats qui lui furent confiés à diverses époques dans ce grand service public.

» En 1851, lors de la mise en vigueur de la loi sur l'enseignement moyen, M. Stas reçut la mission d'inspecter et de réorganiser les athénées. Il faisait partie du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen et de celui de l'enseignement supérieur, et sa parole y jouissait d'une juste autorité. Il était également membre permanent du jury d'examen pour la collation des grades diplomatiques.

» Tant de services rendues au pays ne pouvaient manquer d'être reconnus. En 1846, M. Stas avait été nommé chevalier de l'Ordre de Léopold; en 1856, il était promu au grade d'officier; en 1860, il reçut la croix de commandeur. Léopold I^{er}, qui le tenait en haute estime, le consultait volontiers en matière

juridique et se rapportait avec une entière confiance à ses avis. Les gouvernements étrangers ne laissèrent pas de recourir à ses lumières, et c'est notamment l'élaboration pour la Russie d'un plan d'organisation de l'enseignement public qui lui valut la décoration de 2^e classe de l'Ordre de Sainte-Anne.

» Ces courtes indications sont loin de résumer tous les travaux qui remplissent cette belle et fructueuse carrière; mais au moins peuvent-elles en donner une idée générale. Dans toutes les branches du savoir qu'il a abordées, M. Stas a fait preuve d'une science étendue, d'un esprit large, d'un jugement ferme et sûr, d'un labeur patient et infatigable. Ses lectures étaient immenses, sa mémoire prodigieuse. Ceux-là seuls qui l'ont connu dans l'intimité savent ce qu'il semait de trésors dans ses entretiens toujours instructifs et élevés.

» Faut-il rappeler, pour compléter cette esquisse d'une belle existence, les qualités de l'homme privé?

» M. Stas était sous tous les rapports une âme d'élite. Son exquise bonté, sa grande modestie, ses manières toujours simples et affables, laissaient à peine deviner chez lui la supériorité du jurisconsulte.

» Il était impossible de l'approcher sans se sentir gagné par cette grâce affectueuse qui respirait dans toutes ses paroles, et quand on avait contracté avec lui des liens plus étroits, il n'y avait pas d'amitié plus sûre, de dévouement plus constant que le sien. Le souvenir de ses services ne s'éteindra pas dans la mémoire de ses contemporains; celui de ses vertus sera éternellement cher au cœur de ses amis. »

M. Stas fit partie du conseil préparatoire de perfectionnement de l'enseignement moyen établi près du département de l'intérieur le 9 août 1850, et fut nommé membre du conseil définitif institué le 16 février 1852. Il prit la part la plus active à l'élaboration des règlements et du programme des nouveaux athénées. Œuvre de haute sagesse, ce programme a fait la principale force de ces établissements, et il a été démontré maintefois dans cette *Revue* combien on avait eu tort de céder parfois à l'esprit du temps ou à des théories peu réfléchies pour y apporter des modifications.

Après s'être retiré du conseil en 1862 pour des motifs de convenance personnelle, M. Stas y rentra le 12 novembre 1867 et ne cessa d'y siéger qu'au moment où l'affaiblissement de sa

santé lui rendit tout déplacement impossible. Les deux dernières séances auxquelles il assista, furent celles du 28 et du 29 mars 1873. Dans la première il soutint, même avec beaucoup d'énergie, l'étude du grec. « Je ne veux pas, disait-il, priver les générations qui s'élèvent de l'étude fortifiante du grec; si, dans deux ou trois ans, le conseil est convaincu de la nécessité de ce sacrifice et qu'il me soit encore donné d'en faire partie, je n'assisterai à la décision qu'en me voilant la face. » Le lendemain il défendit avec non moins de vigueur la composition latine et le thème latin, et obtint le maintien de ces exercices, si éminemment utiles, par sept voix contre deux.

Une des principales préoccupations de M. Stas, comme membre du conseil, était l'École normale des Humanités. Il veillait sur cette institution avec la plus tendre sollicitude; c'était en grande partie à lui qu'elle devait son existence et son organisation, et il était jaloux de sa prospérité. Il lisait, avec le plus vif intérêt, les travaux écrits des élèves, était heureux de noter un progrès, attentif à signaler une défaillance; il suivait dans leur carrière les jeunes professeurs sortis de l'école et ne refusait jamais de leur accorder l'appui dont ils pouvaient avoir besoin.

Tous les ans il venait inspecter l'établissement. Il accomplissait ce devoir avec un véritable plaisir. Les auteurs anciens faisaient son étude de prédilection; c'était dans leur société qu'il s'était toujours reposé des fatigues de ses fonctions ou consolé des peines de la vie. Il les connaissait à un degré qu'il est rare de rencontrer, même chez les philologues de profession; il ne faut donc pas s'étonner qu'il considérât une visite à l'école comme une source de jouissances. Mais s'il était heureux d'y venir, on aimait tout autant à le recevoir; son arrivée était une fête pour les maîtres et les élèves. On prenait plaisir à le voir intervenir parfois dans les exercices, approuver les interprétations heureuses ou reprendre ce qui était incorrect. Sa bonté et son affabilité avaient gagné tous les cœurs; on l'aimait comme un père et son souvenir restera vivant et respecté dans la mémoire des professeurs et des élèves qui l'ont connu.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 20.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

Séance du samedi 7 avril.

La séance est ouverte à une heure, sous la présidence de M. Faider, procureur général près la cour de cassation.

Après la lecture et l'approbation du procès-verbal, M. le président s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

Je suis heureux de vous retrouver nombreux et dispos et toujours dévoués au progrès des études, au perfectionnement des méthodes, à la conquête de palmes nouvelles. J'applaudis au choix et au nombre des lectures annoncées par l'ordre du jour. Je remercie notre honorable confrère Gevaert de l'hospitalité que, animé d'intentions particulièrement bienveillantes, il nous offre aujourd'hui dans son palais du Conservatoire de musique. Pour un philologue musical et compositeur, il convient assez de recevoir dans un sanctuaire où la mélodie ancienne est aussi cultivée, des philologues littéraires qui sont disposés à écouter avec intérêt les chants dont se berçait le peuple le plus vraiment artiste de l'antiquité. En effet, tout ce qui se rattache à cette immortelle antiquité conserve son prix ; à ceux qui semblent la mépriser, ou qui tout au moins se contentent d'en avoir une pâle traduction, nous pouvons répondre par les découvertes récentes, précieuses et toujours fécondes, qui s'accomplissent chaque jour et qui étonnent même les plus indifférents ; nous pouvons répondre, plus spécialement pour les études philologiques, par les travaux d'érudition qui, dans

divers pays, corrigent bien des fautes et expliquent bien des mystères.

Ces grands explorateurs, dont vous consultez avec fruit les ouvrages, sont sortis de la foule des jeunes hommes studieux qui encombre les institutions et les collèges, au milieu de médiocrités en tout genre, mais qui voient surgir ce petit nombre de savants qui ont la sagacité, le courage et l'esprit et qui éclairent la route qu'ils parcourent, suivis de la foule des disciples et des propagateurs.

Ces études, gardons-nous de permettre qu'elles s'affaiblissent; travaillons toujours, quoiqu'il arrive, à les entretenir, et maintenons, fortifions, soit par l'exemple, soit par le précepte, l'antiquité dans les honneurs qu'elle méritera toujours d'obtenir.

La mission du professeur, remarquez-le bien, est plus importante que jamais en Belgique. Depuis 1830, voilà donc 47 ans, l'organisation de l'enseignement n'a pas encore trouvé sa forme définitive. Après avoir cherché, pour fonder notre enseignement, les professeurs qui offraient le plus de garanties, après avoir institué divers moyens de contrôler les études, après avoir essayé de perfectionner les méthodes, qu'est-il arrivé? On a tour à tour fait, défait, refait pour détruire encore. C'est ainsi qu'une institution fondamentale, celle à laquelle se rattachaient les diplômes d'élève universitaire ou de gradué en lettres, celle qui avait pour objet d'assurer de complètes études d'humanités, a subi les plus étranges destinées. En peu d'années, le grade d'élève universitaire a perdu sa vogue et a été répudié; à peine effacé, on l'a rétabli avec éclat sous le nom caractéristique de gradué en lettres; aujourd'hui, voilà le graduat en lettres proscrit à son tour.... jusqu'à prochaine révision.

Singulière histoire que celle de l'enseignement moyen chez nous! Vous vous le rappelez: c'est sur d'imposantes réclamations, c'est aux applaudissements de presque tous les hommes compétents, que la loi du 27 mars 1861 a créé le graduat en lettres; et c'est la loi du 20 mai 1876 qui, sans y mettre beaucoup de cérémonie, a prononcé l'abrogation de la loi de 1861 jusqu'au 1^{er} octobre 1880.

Ainsi, le graduat dont l'institution remontait à quinze années, que l'on pouvait corriger s'il avait des défauts, dont l'utilité était reconnue par une élite d'hommes expérimentés,

dont le maintien était réclamé par les deux conseils de perfectionnement, le graduat disparut presque sans discussion, en quelque sorte submergé dans un vaste flot d'innovations si peu sûres et si peu solides que l'article 57 de la loi du 20 mai dernier, entrée en vigueur le 1^{er} octobre 1876, annonce une révision totale avant le 1^{er} octobre 1880. — C'est donc encore le provisoire auquel on cherchait à échapper, c'est encore une situation transitoire dont il faut bien et le mieux possible corriger les inconvénients.

Je n'ai pas mission, en présence des représentants de l'enseignement moyen, d'examiner l'ensemble et le système de la loi de 1876; il y aurait à dire bien des choses qui ne peuvent pas être dites ici: je ne m'occupe que des études d'humanités; les pères de famille, toujours si pressés, auront-ils le bon sens de permettre à leurs enfants de terminer ces études avec la maturité voulue? S'abstiendront-ils de les pousser imprudemment, par la porte largement ouverte, sur les bancs des universités? Écouteront-ils les conseils des facultés elles-mêmes qui redoutent la dangereuse présence d'étudiants qui n'ont pas terminé leurs humanités? N'est-il pas à peu près certain que, après une nouvelle expérience de quatre années, en 1880, le rétablissement d'un contrôle légal sera de nouveau réclamé?

En attendant, en présence de cette situation, que doivent faire les professeurs des athénées? que doivent-ils faire sans hésitation, sans faiblesse? Ils doivent s'imposer le devoir de démontrer aux pères de famille la nécessité d'études complètes et sérieuses. Ils doivent tenir à honneur de former des élèves dont ils contrôleront eux-mêmes les études. Ils doivent en réalité être leurs propres contrôleurs, afin de pouvoir dire: nos rhétoriciens, nous les avons surveillés, formés et examinés, et ils feront honneur à leurs maîtres, aux institutions auxquelles ils ont été confiés, à eux-mêmes.

Sans doute, et c'est mon opinion personnelle que bien d'autres partagent, un contrôle légal, dans un régime d'absolue liberté, est nécessaire; il est nécessaire à tous les degrés de l'instruction: on le voit maintenu d'un côté, supprimé de l'autre, sans grand souci de la logique; il doit exister à l'issue des études moyennes. Sans doute, la suppression de ce contrôle légal offre de sérieux inconvénients: mais enfin, puisqu'il n'existe plus, il faut se présenter pour lutter dans la lice avec plus d'ardeur,

et puisqu'on a voulu essayer, durant quatre années, du régime de liberté, que les professeurs n'hésitent pas à user de cette liberté, qu'ils agissent, qu'ils suivent leurs principes de méthode et d'enseignement, qu'ils s'emparent de leurs élèves, qu'ils les forment en les fortifiant, et qu'ils se fassent honneur de l'élévation de leurs leçons, de la sympathie et des progrès de leurs élèves.

Dans ce régime, la personnalité du professeur grandit en quelque sorte; plus que jamais, il doit s'identifier avec ses élèves; ceux-ci leur sont plus absolument confiés. Les maîtres répondent, par un zèle et un dévouement tout spontanés et éminemment honorables, à la confiance du père de famille comme à la confiance de la loi. Si un régime de liberté doit produire les fruits que ses partisans nous annoncent, c'est par les efforts personnels du professorat dont la mission grandit, dont l'importance augmente, dont les mérites seront de plus en plus appréciés. En d'autres termes, tout le système, tout l'avenir intellectuel du pays repose plus que jamais sur un professorat libre et d'autant plus responsable.

Aussi, MM., si le régime de liberté et de libre concurrence se perpétue et doit devenir définitif, j'entrevois et j'ose même annoncer une transformation complète dans les destinées du professorat. Plus son action deviendra puissante, plus son importance grandira avec sa responsabilité et ses succès, plus deviendra nécessaire l'élévation de sa position et plus le relief qui l'entourera aura de splendeur. Je ne veux qu'indiquer ici cette vue d'avenir: le résultat que j'annonce me paraît inévitable. Si l'on attend beaucoup de la liberté des études, des méthodes et du contrôle, cette liberté ne peut être représentée que par des hommes: d'un côté, les professeurs habiles, savants et dévoués, d'un autre côté les élèves attentifs, captivés et instruits. Ici, une culture assidue; là, des fruits mûrs. Dès lors, le professorat devra sortir de cette médiocrité officielle où il est retenu depuis si longtemps et un bel avenir s'ouvre devant lui.

Pour en revenir aux études moyennes, aux études philologiques et historiques qui en sont la moelle, ne nous laissons pas d'en favoriser les progrès. Songeons que tous les grands rhéteurs ont proclamé la nécessité de mettre à profit la vigueur intellectuelle de la jeunesse, *nulla ætas quæ minus fatigatur*, dit Quintilien. Suivant une heureuse expression de M. de la

Prade, c'est « du terme de l'enfance à l'aube de l'âge viril » que l'on peut forger les bons esprits, par la double gymnastique du corps et de l'intelligence : ces quelques années sont assurément les plus précieuses pour la partie morale et vraiment littéraire de l'instruction, pour la formation des vocations, car, dans le vaste cadre de l'enseignement moyen, on trouve les éléments fondamentaux et le point de départ de toutes les carrières. Suivant une expression de mon savant et regretté collègue, le conseiller Stas, que vous avez tous connu et aimé, la science de l'antiquité, qui comprend les humanités proprement dites « ne se révèle qu'aux jeunes intelligences qu'enflamme encore l'amour désintéressé du vrai et du beau, » et c'est de là que partent les grands esprits pour se lancer dans d'illustres carrières.

M. Gevaert répond à M. le président que c'est un honneur pour le conservatoire de donner asile à la Société : il espère que la Société continuera à venir y siéger. Quant à la séance musicale qu'il a promise, ce n'est pas par suite d'une négligence de sa part qu'elle est différée. Une séance de ce genre demande beaucoup de soins et de longues études, et ne pourra avoir lieu avant la publication du 2^e volume de son ouvrage qui paraîtra cette année. M. Gevaert demande un peu de temps pour la séance, mais prend l'engagement de la donner.

M. le trésorier communique le compte des dépenses et des recettes. Approuvé.

Élection du bureau. Le même bureau est réélu par acclamation. M. le président remercie au nom du bureau.

M. le président annonce que M. Roersch a présenté un rapport sur l'ouvrage de M. Thonissen, intitulé : Le droit pénal de la république athénienne, précédé d'une étude sur le droit criminel de la Grèce légendaire par J.-J. Thonissen, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique, correspondant de l'Institut de France, Bruxelles. Paris, 1875, 1 vol. in-8°, de XI-490 pp. Voici ce rapport tendant à décerner à l'auteur le prix de la Société :

Notre société a rendu dernièrement hommage au talent avec lequel un de nos compatriotes les plus distingués avait ressuscité pour ainsi dire la musique grecque et fait connaître une des manifestations les plus éclatantes du génie hellénique dans le domaine de l'art. Nous avons à apprécier aujourd'hui une œu-

vre analogue : un autre belge vient de dévoiler une face non moins importante du même génie, en nous montrant comment Athènes a su garantir, par ses lois, la sûreté, l'honneur et les biens de ses citoyens. C'est aussi une œuvre de restauration qu'il a entreprise, celle de reconstituer le droit pénal de l'illustre république.

Saumaise, D. Herauld, Meursius et S. Petit avaient accumulé depuis longtemps de nombreux matériaux pour la connaissance du droit athénien, mais, dépourvus d'esprit critique, ils accordaient souvent une foi égale aux documents de tous les âges et ne distinguaient pas assez la valeur relative des témoignages sur lesquels ils fondaient leurs assertions. De nos jours on sait à quoi s'en tenir sur le degré de croyance que méritent les rhéteurs et les grammairiens; on a appris, par des preuves certaines, que les premiers s'étaient forgé le plus souvent un droit attique imaginaire et que les seconds, lexicographes et scoliastes, ont mêlé d'une foule de fables les débris de l'érudition alexandrine conservés par eux; on ne doute même plus, depuis Droysen et Westermann, que les lois et décrets insérés dans les œuvres de Démosthène et d'Eschine, ne doivent leur origine à des grammairiens, désireux de compléter par ces prétendus documents, le texte des orateurs. On a donc reconnu que le droit d'Athènes ne peut être retrouvé que dans les auteurs contemporains de l'indépendance de la cité, dans ceux qui ont vu fonctionner les institutions dont ils parlent et avant tout dans les discours composés pour les nombreux procès plaidés devant les tribunaux d'Athènes. En suivant cette méthode d'investigation les érudits modernes, surtout Meyer, Schoemann et Plattner ont pu tracer le tableau exact et complet de l'organisation judiciaire de la république athénienne; mais si les philologues nous font connaître, dans tous ses détails, la procédure d'Athènes, ils sont loin d'avoir épuisé la matière en ce qui concerne le droit lui-même. Dans les chapitres consacrés aux diverses actions, aux *γραφαι* et aux *δικαι*, ils ont certes élucidé bien des points obscurs touchant les lois criminelles, mais il n'entraîne pas dans leur plan de reconstituer le droit pénal; ils classaient les délits d'après les magistrats chargés d'instruire le procès et non d'après leur nature intrinsèque; ils ne se préoccupaient pas non plus de trouver les principes qui avaient guidé le législateur et cherchaient encore

moins à déterminer la valeur de la législation à la lumière de la science juridique actuelle. M. Thonissen s'est proposé un tout autre but. Considérant la procédure comme suffisamment connue, il s'est attaché à dresser, autant que possible, le Code pénal athénien, à ramener les dispositions légales aux principes généraux qui leur ont servi de base et à signaler à la fois le mérite et les défauts des lois criminelles d'Athènes. L'auteur a donc pris pour tâche de combler une lacune importante dans les études concernant la civilisation hellénique et, hâtons nous de le dire, il s'en est acquitté de la façon la plus heureuse.

On s'aperçoit bien vite que M. Thonissen ne s'est pas borné à mettre en œuvre les matériaux fournis par ses devanciers; il a lu, la plume à la main, les écrivains grecs et recueilli de nouveau tous les débris des lois pénales. Il a mis ainsi au jour maint détail qui avait passé inaperçu, apporté de nouveaux témoignages à des faits déjà connus ou rectifié des inductions erronées. Plusieurs de ses chapitres, par exemple, le § traitant de l'homicide volontaire p. 240, sont de véritables dissertations. Rien n'est avancé sans preuve; les passages des auteurs sont toujours cités avec une grande exactitude ¹, et il est donc facile de tout contrôler. En faisant ce travail de contrôle pour une partie du volume, nous avons rencontré quelques endroits où des textes grecs pouvaient être traduits plus fidèlement ², et quelques passages où l'auteur semble tirer des textes autre chose

¹ La condamnation de Thrasybule, fils du restaurateur de la liberté, est mentionnée dans le discours de Démosthène sur l'ambassade, et non dans le procès de la couronne, comme il est dit p. 177, n. 4.

² Le passage d'Hésiode Op. D. v. 371, καὶ τε κασιγνήτω γέλῳσσας ἐπὶ μάρτυρα θίσσας est traduit p. 27 : « Ne badine pas même avec ton frère sans l'assistance d'un témoin. » Il signifie : « exige en riant un témoin même de ton frère. » — p. 36. Archiloque est cité comme ayant professé le principe du talion dans les vers : ἐν δ' ἐπίσταμαι μέγα, τὸν κακῶς με δρῶντα δεινοῖς ἀνταμίσσασθαι κακοῖς p. 67, Bergk. L'auteur traduit : « Je connais une grande règle, c'est de rendre *exactement* le mal à celui qui me l'a infligé. » Le sens est plutôt : je sais rendre des maux terribles à celui qui me fait du mal; le vers respire l'idée de vengeance et ne prouve en rien l'existence du talion. — p. 45, οὐκ ἀρετᾷ κακὰ ἔργα. Od. VIII, 329 est traduit : « la perversité ne vaut pas la vertu, » au lieu de : les mauvaises actions ne réussissent pas.

ou plus qu'ils ne renferment ¹. Mais ce sont là des taches légères, presque inévitables dans une œuvre aussi étendue et qui ne nuisent pas à l'ensemble.

Après avoir recueilli les lois il fallait les grouper dans un ordre méthodique et en faire saisir la portée. Si le premier travail exige la patience et la critique du philologue, le second

¹ Nous lisons p. 46. « Ils (les magistrats) devaient juger » comme il convient (*κατ' αἶσαν*), c'est-à-dire d'après la coutume, et c'est pour ce motif qu'Homère les appelle *parfois αἰσυμνήτας*. « Homère emploie ce mot une seule fois, Od. VIII, 258, et cela pour désigner les juges ou présidents des jeux, les *βραβεύται* ou *ἀγωνοδῖται*. — p. 65. » Les thesmothètes étaient tenus de signaler au commencement de chaque année, les incohérences et les lacunes qu'ils avaient remarquées dans le droit national. » *Incohérences* oui, *lacunes* non. Eschine c. Ctesiph., 38-40, sur lequel repose le fait (Dém. c. Tim., 24 et c. Lept., 89, dit seulement qu'une nouvelle loi ne peut être portée avant l'abrogation de l'ancienne), donne pour mission aux thesmothètes d'examiner si une loi n'est pas contraire à une autre ou s'il n'y a pas plus d'une loi sur le même objet. Il s'agit donc d'élaguer plutôt que de compléter : le peuple décide *τοὺς μὲν ἀναιρεῖν τῶν νόμων τοὺς δὲ καταλείπειν*. — p. 74. « La loi, dit Lucien, ne veut pas que l'intention soit réputée moins criminelle que l'acte » Le passage cité *tyrannicide*, 12, dit autre chose ; on peut se rendre coupable d'un meurtre de deux façons, en tuant soi-même, ou en poussant au crime et en en fournissant les moyens : *αἰτίας θανάτου εἶναι διττάς, εἴ τις αὐτὸς ἀπέκτεινεν ἢ εἴ τις ἡνάγκασε καὶ παρέσχε ἀφορμὴν τοῦ φόνου. Τὰ ἴσα καὶ τοῦτον ἄξιοι ὁ νόμος αὐτὸν ἀντικολάζεσθαι*. — p. 74. « Tous ceux qui à un degré quelconque participent à la perpétration du délit, subissent le même châtimement. La règle était tellement absolue qu'on l'appliquait dans toute sa rigueur aux esclaves qui devenaient les complices de leur maître. Leur état de sujétion absolue ne les mettait pas à l'abri des rigueurs de la loi pénale. Telle est du moins la conclusion que je crois pouvoir déduire du § 35 du discours de Lysias au sujet d'un tronc d'olivier sacré. » Cela ne me paraît nullement résulter de ce §. Le cultivateur accusé d'avoir déraciné le tronc dit qu'il a offert à l'accusateur de mettre ses esclaves à la question, mais que celui-ci a refusé sous prétexte qu'on ne peut avoir aucune confiance dans des esclaves. « Comment, s'écrie l'accusé, les esclaves mis à la question s'accusent souvent eux-mêmes alors que la mort peut être le prix de leur aveu et ils n'accuseront pas leurs maîtres qu'ils aiment si peu de leur nature, quand par un aveu ils peuvent échapper au supplice de la torture ! » L'accusé prouve ainsi qu'il devait être bien fort de son innocence pour offrir ses esclaves et tout ce qu'on peut tirer du passage, c'est que la question arrachait facilement

réclame plutôt les qualités d'un jurisconsulte. Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur cette partie de l'œuvre; nous dirons seulement qu'elle a reçu les éloges des hommes les plus compétents en Belgique et en France.

L'exposé du droit pénal d'Athènes est précédé d'une étude

des aveux aux esclaves contre eux-mêmes et surtout contre leurs maîtres. — p. 85. « Les Onze (οἱ ἑνδεκά) faisaient saisir par leurs agents et traduisaient devant les tribunaux les auteurs de vols qualifiés et les assassins qui frappaient les passants afin de les dépouiller (φονεῖς). » On pourrait croire d'après ces mots, combinés avec ce qui précède, que les Onze remplacent ici l'accusateur privé et font saisir, de leur propre autorité, les criminels indiqués. Il n'en est rien; la saisie n'a lieu que sur la dénonciation d'un citoyen. Cela résulte clairement des passages de Lysias c. Agoratus, 85, 86 et de Démosth. c. Lacritas, 47, cités par l'auteur. — p. 94. « Quelquefois la mort est précédée de la torture. » L'exemple tiré de Lysias c. Agor., 54, ne prouve rien : le métèque mis à la torture ne le fut pas pour recevoir une aggravation de peine, mais pour faire des révélations aux trente (cf. § 27, 59 et Andoc. I, 43). Dans Plutarque, Phocion 35 (pas 34), la proposition de faire précéder la mort de la torture est considérée par Hagnonidès lui-même comme contraire aux idées grecques τὸ πρᾶγμα βαρβαρικὸν εἶναι καὶ μιὰρὸν ἡγούμενος. — Ibid. « Antiphon parle d'un empoisonneur expirant sur la roue, acc. d'empoisonn. 20. » Les mots d'Antiphon sont : ἡ διακονήσασα τῷ δημοκλήνῃ τροχιδεῖσα παρεδόθη, c'est-à-dire, si je ne me trompe, qu'après avoir dû avouer son crime sur la roue, elle fut livrée au bourreau. — L'auteur prouve que les condamnés n'étaient pas jetés vivants dans le barathron et ajoute p. 99. « Il est vrai que des ennemis du peuple athénien furent parfois précipités du haut de rochers ou lancés vivants dans des précipices. Tel fut notamment le sort du spartiate Aristée et de ses compagnons d'ambassade. » Aristée et ses compagnons furent tués d'abord puis jetés εἰς φάραγγας, c'est-à-dire dans le barathron. Thuc. II, 67 : ἀπέκτειναν πάντας καὶ εἰς φάραγγας ἐπέβαλον. « Wie die Leichen von Verbrechern » dit Classen dans son commentaire. Le passage de Thucydide confirme donc, au lieu de la contredire, l'argumentation de l'auteur. Cependant les Athéniens n'ont-ils jamais tué en jetant dans le barathron ? Les passages d'Aristophane peuvent être sans doute des exagérations du langage comique, mais que dire du décret de Canonus rapporté par Xénoph. Hell. I, 7, 20. εἰαν καταγνωσθῇ ἀδικεῖν ἀποθανεῖν εἰς τὸ βάραθρον ἐμβληθήντα. Le participe n'indique-t-il pas le moyen de la mort ? si les cadavres seuls devaient être précipités, le décret ne dirait-il pas ἀποθανόντας ἐμβληθήναι ? — p. 172. L'auteur pense que la loi de Solon contre la neutralité dans les séditions était encore exécutée à

sur le droit criminel de la Grèce légendaire, fort peu connu jusqu'ici. Cette étude, très-intéressante par elle-même, a également son importance pour la jurisprudence athénienne; elle fait mieux comprendre certaines lois qui ont leur source dans les coutumes et les idées des siècles héroïques et rend plus sensibles les progrès réalisés par les institutions athéniennes. Il faut enfin savoir gré à l'auteur d'avoir ajouté au code des lois criminelles les vues particulières des philosophes grecs, surtout de Platon et d'Aristote, concernant la répression des délits.

Pris dans son ensemble, le livre de M. Thonissen ajoute un nouveau fleuron à la couronne d'Athènes; il prouve une fois de plus que cette cité privilégiée ne mérite pas moins notre admiration pour son régime politique et ses lois que pour ses chefs-d'œuvre artistiques et littéraires; il nous montre l'ardent patriotisme des Athéniens, leur attachement aux institutions démocratiques, la principale source de leur grandeur; leur respect pour la vie humaine, leur tendre sollicitude pour les faibles et les malheureux; il nous apprend aussi que si la législation criminelle d'Athènes avait ses lacunes et ses défauts, ses penseurs du moins, devançant les siècles, avaient déjà signalé cette

Athènes du temps des orateurs. Il cite à l'appui le discours de Lysias c. Philon. Or, ce discours semble plutôt prouver le contraire. Comment comprendre sans cela que Lysias, insistant précisément sur la neutralité coupable de Philon et argumentant de cette indifférence pour l'exclure du sénat, n'ait pas mentionné cette loi. Il fait même dire par son adversaire § 27 ἀκούω δ' αὐτὸν λέγειν ὡς εἰ γ' ἦν ἀδίκημα τὸ μὴ παραγενέσθαι ἐν ἐκείνῳ τῷ καιρῷ νόμος ἂν ἔκειτο περὶ αὐτοῦ διαρρηθὴν ὥσπερ καὶ περὶ τῶν ἄλλων ἀδικημάτων. Aurait-il pu tenir semblable langage, si la loi de Solon avait été en vigueur? Il est dit n. 2, p. 173, que Cicéron exagère la portée de la loi en disant que l'abstention était punie de mort. Les mots *capite sanxit* (ad Att. X, 1, 2) peuvent s'entendre de l'atimie. — P. 201. « Il était même admis qu'on pouvait envisager comme complices de l'usurpateur et punir comme tels ceux qui n'avaient pas fait tout ce qui dépendait d'eux pour préserver les libertés nationales. » L'auteur s'est laissé séduire par le titre du discours de Lysias qu'il cite en note *pour un citoyen accusé d'avoir détruit la démocratie*. Or, il est certain que ce titre est complètement erroné, le discours étant une défense dans une question de dokimasie. Rester indifférent à défendre les libertés peut-être signalé comme manque de patriotisme et provoquer l'exclusion d'un citoyen du sénat ou des magistratures, mais non le faire condamner comme traître ou usurpateur.

vérité que la peine ne doit pas seulement servir à effrayer les méchants, mais tendre avant tout à les corriger. — Son ouvrage sera lu avec fruit par l'historien et le philologue autant que par le jurisconsulte. L'historien appréciera mieux les causes de la grandeur et de la décadence d'Athènes; il y verra comment les gouvernements populaires s'élèvent par le respect de la loi et tombent par la licence et le désordre. Pour le philologue il complète d'une façon notable le tableau de la civilisation grecque et est d'un puissant secours pour l'interprétation des œuvres oratoires qui nous sont parvenues.

Notre société, fondée pour le progrès des études philologiques et historiques, ne peut mieux accomplir sa mission qu'en encourageant, par tous les moyens en son pouvoir, la production d'ouvrages comme celui dont nous nous occupons en ce moment, et nous proposons en conséquence d'accorder au livre de M. Thonissen la récompense qui a été décernée, aux applaudissements de tous, au remarquable travail de M. Gevaert.

L'assemblée adopte les conclusions de ce rapport. La médaille sera remise à la prochaine réunion. C'est à la demande de plusieurs membres que le rapport est reproduit par la *Revue*.

M. Delboeuf fait une lecture sur les *définitions grammaticales*. La *Revue* la publiera.

M. P. Thomas donne à l'assemblée quelques renseignements sur un commentaire du *de Inventione*, qu'il a découvert dans un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne. Ce manuscrit était renseigné comme renfermant une rhétorique d'Apulée. C'est tout simplement une élucubration fort médiocre et ennuyeuse qu'un certain Théodoricus ou Theodericus a fait sur le *de Inventione*. M. Thomas cite quelques extraits de la préface de ce commentateur aussi prétentieux qu'obscur. Il ne peut pas être le même que le Théodoric abrégiateur de Solin : ce dernier était un homme modeste et moine du mont Cassin. L'auteur du commentaire s'intitule Brito (Britto). Est-ce un nom propre ou un appellatif? On l'ignore. Il doit avoir vécu vers le X^{me} ou le XI^{me} siècle de notre ère : son style offre des traces du langage de cette époque (*dico quod*, etc.). Ce travail n'a d'autre valeur qu'au point de vue des citations et pour les variantes. Il y a des citations du jurisconsulte Paul, dont une assez longue. Les variantes sont ce qu'il y a de plus important.

Autre résultat obtenu par l'examen du manuscrit : c'est que

la rhétorique d'Apulée qui se trouve indiquée au catalogue est une grande bévée.

La *Revue* publiera les variantes.

M. Thil-Lorrain fait une lecture tendante à réfuter M. Lelut, membre de l'Institut, qui accuse Socrate de folie dans son livre intitulé : *le Démon de Socrate*. Cette lecture sera publiée.

M. De Block fait une lecture sur *le loup* dans les mythologies de la Grèce et de l'Italie anciennes.

L'auteur a pour but de passer en revue les différentes idées auxquelles le loup a servi de symbole dans les religions de la Grèce et de l'Italie anciennes. Il recherche quelles sont les divinités qu'on a de préférence invoquées contre cet animal, et essaie de prouver que l'épithète de *lupercus* donnée à Faunus, celle de *λυκαῖος* donnée au Pan arcadien et celle de *λύκειος* donnée à l'Apollon hellénique, se rapportent à cette partie des fonctions de ces dieux. Il essaie principalement de démontrer que l'épithète d'Apollon ne vient pas du rad. *luk*, mais probablement du mot *λύκος* lui-même. Il montre ensuite les différentes significations que le loup a eues dans les cultes italiens de Mars et d'Apollon Soranus, ainsi que dans ceux de Zeus *λυκαῖος* d'Arcadie et de l'Apollon *λύκειος* qu'il distingue de l'Apollon *λύκιος* ou lycien. Il termine en cherchant quelles idées et quelles pratiques religieuses ont donné naissance à la *lycanthropie*, croyance dont il prouve par des exemples l'existence chez les Grecs et les habitants de l'Italie.

Le travail de M. De Block sera publié.

M. Wagener ne saurait encore partager la manière de voir de l'auteur, surtout sur la dérivation de *λύκειος*, mais il ne se prononcera que lorsqu'il aura pu mieux prendre connaissance du travail. M. Vanderkindere suggère l'idée que la *paronomasie* de *λύκη* et *λύκος* a pu jouer un certain rôle dans la confusion des deux idées.

Viennent ensuite les propositions faites il y a longtemps par M. Kürth et qui figurent pour la troisième fois à l'ordre du jour. En l'absence de l'honorable membre, on renonce à les discuter. L'assemblée décide ensuite qu'elles ne figureront pas à l'ordre du jour du 1^{er} novembre.

Une discussion intéressante et animée s'engage ensuite sur une question de méthode.

M. Peltier demande s'il ne serait pas utile d'introduire, dans

les humanités, l'usage de dictionnaires spéciaux pour les auteurs grecs et latins, au moins jusqu'en quatrième pour les auteurs latins et en troisième pour les écrivains grecs. Les jeunes élèves consultent difficilement les gros dictionnaires qu'ils ont entre les mains. Les lexiques spéciaux ne renfermeraient que les mots qui se trouvent dans chaque auteur avec les seules significations qu'ils ont dans cet auteur. Ils indiqueraient aussi les particularités du style de cet auteur. Les dictionnaires spéciaux auraient même leur utilité pour les auteurs expliqués dans les classes supérieures. Ils pourraient mieux faire connaître le style de chaque écrivain, donner la synonymie des mots, etc. Il attire l'attention sur le grand nombre de ces dictionnaires en Allemagne.

M. Gantrelle est d'avis que ceux qui s'occupent spécialement de l'enseignement ont pu constater depuis longtemps l'utilité des dictionnaires spéciaux accompagnant les éditions des auteurs expliqués dans les classes inférieures. Quiconque a observé les élèves travaillant pendant les *études*, a pu voir combien de temps ils perdent à feuilleter un gros dictionnaire; bien souvent aussi ils prennent la première expression qui leur tombe sous les yeux. Ce sont là deux inconvénients graves. Il ne doute pas que les professeurs en aient été frappés. Aussi les dictionnaires spéciaux sont loin d'être inconnus en Belgique, et il n'y a pas longtemps encore que M. Jopken a ajouté un dictionnaire à son Phèdre. Mais peut-être a-t-on un autre but en soulevant la question d'utilité.

M. Thil-Lorrain précise ce but en demandant s'il ne serait pas bon d'*encourager* la composition de ces lexiques.

M. Gantrelle pense que cela serait inutile, puisque ces dictionnaires se font sans que le gouvernement intervienne.

M. le président fait observer que l'encouragement existe. Le conseil de perfectionnement est au courant de tout ce qui se publie en fait de philologie, et récompense ce que l'on fait de bon dans ce genre. Le Phèdre de M. Jopken a été approuvé.

M. Gilles demande comment on pourra préparer les élèves pour le concours de version en quatrième, et comment ils pourront faire des versions dictées sans le dictionnaire complet.

M. le président trouve qu'il est extrêmement important d'habituer les élèves à manier un dictionnaire et l'élève ne pourrait pas le faire avec des lexiques particuliers.

M. François n'est pas partisan des lexiques spéciaux, qui facilitent trop le travail des élèves. Les notes ajoutées au texte peuvent indiquer les particularités du style et donner les autres indications nécessaires à l'intelligence de l'auteur. Pour les chrestomathies employées dans les classes inférieures, il voudrait même voir les mots indiqués une fois pour toutes en tête de chaque exercice. De cette manière, l'élève serait forcé de *retenir* les mots déjà vus.

M. Thomas partage l'opinion de M. le président et de M. François, et y donne quelques développements.

M. Thil-Lorrain revient sur ses observations. Il sait par expérience que les élèves des classes inférieures trouvent des difficultés insurmontables à consulter les dictionnaires complets. Presque toujours ils prennent la mauvaise signification. Il croit donc qu'au moins jusqu'en quatrième pour le latin et en troisième pour le grec il faudrait des lexiques spéciaux.

M. Vanderkindere croit aussi que dans l'enseignement des humanités comme dans celui des langues modernes, on doit aller du simple au composé. On a tort de voir avec les élèves *trop* de mots, *trop* de locutions. C'est ainsi que les élèves ne retiennent rien et, au sortir de la rhétorique, sont incapables de traduire même du Tite-Live. On a d'ailleurs une méthode détestable pour l'enseignement des langues anciennes. Il croit donc qu'il serait préférable d'avoir des lexiques spéciaux *au moins* pour les classes inférieures. Il émet le vœu que le Conseil de perfectionnement encourage la création de ces dictionnaires.

M. Gantrelle n'admet pas qu'on puisse dire avec raison que les méthodes sont détestables. Comme le temps est trop court pour discuter cette question, il engage M. Vanderkindere à prouver sa thèse dans la prochaine séance. M. Vanderkindere accepte l'invitation de M. Gantrelle.

M. Feys est d'avis que les élèves devraient apprendre les *radicaux* des mots. Dans les chrestomathies, on pourrait indiquer *une* fois le mot et mettre les radicaux à la fin, pour permettre à l'élève de les consulter.

La discussion n'étant pas épuisée, on décide de la remettre à l'ordre du jour de la prochaine séance, dans laquelle M. Peltier pourra donner ses conclusions par écrit.

On fixe la prochaine réunion à la Toussaint.

DE QUELQUES DÉFINITIONS GRAMMATICALES.

Lecture faite à la Société pour le progrès des Études philologiques et historiques le 8 avril 1877.

I. Du substantif et de l'article.

On a dit souvent que la victoire de Sédan n'était due ni à de Moltke ni à ses généraux, mais qu'il fallait l'attribuer soit à l'instituteur primaire, soit au maître de géographie. Sans doute, il ne faut pas voir dans ces aphorismes exagérés des vérités absolues. Ils ont cependant quelque chose de vrai : même comme soldat, un homme instruit vaut mieux qu'un ignorant. L'instruction est une force, et cette force porte en elle-même son principe de transformation, ou plutôt n'a pas besoin de se transformer pour être appliquée à tous les buts imaginables de la vie. C'est ce qui la rend si désirable, et l'on ne doit reculer devant aucun sacrifice pour la procurer aux générations humaines.

Tout le monde est d'accord sur ce point ; il est à souhaiter aussi, et je pense que personne ne le niera, que les efforts soient, pour un résultat donné, les moindres possible. L'économie est toujours un grand avantage ; mais dans le travail intellectuel elle est réellement inappréciable. La substance cérébrale, la substance pensante, est de toutes la plus précieuse.

Or il ne serait pas difficile d'établir que, sous ce rapport, les Allemands l'emportent incontestablement sur les Français, et plus encore sur les Anglais. Et si l'on ne craignait d'énoncer une vérité sous une forme paradoxale, on dirait que la bataille de Sédan a été une victoire de l'orthographe allemande sur l'orthographe française. En Allemagne, dès qu'un enfant connaît les lettres et leur agencement pour former les syllabes, comme dans sa langue maternelle tout ce qui est écrit se prononce et que tout ce qui se prononce s'écrit, il est pour ainsi dire immédiatement en possession de ces deux puissants instruments de la pensée, la lecture et l'écriture. Le Français, au contraire, doit non seulement savoir lire et tracer les caractères, il doit encore se graver dans la mémoire, d'un côté, toutes les diverses manières d'écrire le même son, de l'autre,

les différentes façons de prononcer la même combinaison de lettres ¹. Ce n'est pas tout, quand il est en voie de se retrouver au milieu de toutes ces bizarreries, alors commence pour lui le travail de tous le plus ingrat et le plus pénible, tellement pénible qu'aucun de nous peut-être n'oserait affirmer en être venu à bout : il est tenu de se mettre en tête à quels mots et à quels cas convient telle combinaison de lettres; et cependant c'est à peine si l'on peut à cet égard exprimer quelques règles un peu générales.

La conclusion est facile à tirer. Le jeune Allemand est occupé à se remplir la tête de notions utiles, pendant que le jeune Français est encore empêtré dans les difficultés des premiers pas.

Mais voici qui est plus grave. La logique des enfants en souffre. Eux qui aiment à se rendre compte du pourquoi des choses, sont à chaque instant arrêtés par des problèmes dont il est impossible de leur fournir la solution. A leurs questions répétées le maître ne peut donner que des réponses de fait, quand elles ne sont pas évasives ou contradictoires. On leur apprend par là à s'en rapporter à la parole d'autrui, à ne pas compter sur leur propre raison, à croire que l'arbitraire règle toute chose. C'est ainsi que l'indépendance de leur jugement est étouffée.

Voilà certes un mal, et à ce mal il n'y a pas de remède direct. Il ne s'agit pas ici de préconiser un changement d'orthographe. On pourrait sans doute introduire certaines améliorations partielles, faire disparaître des anomalies tout-à-fait étranges, mettre, en un mot, un peu plus d'uniformité dans la fantaisie ².

¹ J'ai compté que le son *in* peut s'écrire de plus de soixante façons différentes. La syllabe *ient* peut se prononcer de trois manières : Il *vient*, ils *rient*, *inconvenient*.

² Par exemple, pourquoi *dissonance* s'écrit-il avec une *n* et *consonnance* avec deux ? J'ai souvent réfléchi à cette question de l'orthographe des langues. Il va sans dire que l'allemand, l'italien, l'espagnol ont un avantage marqué sur l'anglais et le français. Cependant il ne faudrait pas croire que l'égalité serait rétablie parce qu'on conformerait dans ces deux langues l'écriture à la prononciation. Les difficultés ne feraient qu'augmenter. Laissons de côté les inconvénients qui en résulteraient pour la lecture des œuvres actuelles et n'envisageons la question qu'à un point de vue très-étroit. Ne parlons pas de certaines consonnes qui,

Ce sera sans doute l'œuvre future de l'Académie française. Mais ces réformes légères, quoique désirables, n'auraient qu'une faible portée, et ne feraient disparaître aucun des inconvénients signalés.

Il y a cependant un moyen d'atténuer ce vice inévitable et même d'en tirer un certain profit. Il est certes possible d'exercer le jugement de l'enfant en lui faisant entrevoir la raison dernière des combinaisons orthographiques. Par des rapprochements ingénieux on lui apprendrait à classer les mots par familles. Tout le monde connaît cette phrase où l'on a rassemblé tous les vocables dont la prononciation est *sin* : cinq capucins, ceints de corps, sains d'esprit, portaient dans leur sein le seing du saint-Père. Grâce aux féminins de certains d'entre eux et à des dérivés tels que *cinquante*, *ceinture*, *santé*, *signature*, *sainteté*, on peut déjà lui expliquer certaines particularités orthographiques, et le petit problème présenté à l'intelligence de l'enfant revêt par là un intérêt assez vif. On peut alors lui dire que ce qu'on ne peut lui démontrer maintenant sera élucidé plus tard, et qu'à mesure qu'il avancera dans ses études, il arrivera à saisir de plus en plus complètement l'origine de ce qui lui apparaît aujourd'hui l'effet du caprice ou du hasard. De cette façon on lui laisse entendre que toute chose est soumise à des lois, et que la découverte et l'intelligence de ces lois sont le fruit de l'attention et du travail. On peut même ajouter qu'on n'est pas toujours en état de rendre raison de tout, que les choses qu'on ne sait pas sont bien plus nombreuses que les choses que l'on connaît, et que bien des questions qui se présentent à son esprit n'ont encore reçu aucune solution satisfaisante, quoiqu'elles aient fait l'objet des recherches et des méditations des savants. On peut par ce moyen lui inspirer l'amour

dans la liaison des mots, se font entendre devant les voyelles. Passons sous silence les homonymes, et ne tenons nul compte des exigences de l'étymologie. Ne considérons pas non plus ni les pluriels des substantifs et des adjectifs, occupons-nous un instant du verbe seulement et de cette seule terminaison *nt* qui se trouve à toutes les troisièmes personnes du pluriel. Elle devrait se conserver au futur et se réduire à *t* aux autres temps et aux autres modes et *en* serait effacé à l'imparfait de l'indicatif et au conditionnel. Pour éviter une bizarrerie, n'en créerait-on pas une plus grande encore, et ne tomberait-on pas de Charybde en Scylla?

des investigations, la curiosité, l'esprit de découverte, en même temps que la patience, la modestie et la défiance de soi-même.

L'intelligence de l'enfant est chose délicate et merveilleuse. Aussi quand elle s'éveille et qu'il interroge tout ce qu'il trouve autour de lui, je ne voudrais lui faire que des réponses justes, nettes, précises. Sans doute je me servais souvent de ces formules : *je ne le sais pas moi-même*, ou, *on ne sait rien*, ou, *tu n'es pas encore capable de comprendre et tu le sauras plus tard*. Mais chaque fois je m'arrangerais, si possible, de manière à lui faire accepter avec résignation l'impossibilité où je suis de ne pas satisfaire à ses demandes.

Le précepte n'est pas toujours facile à suivre et à mettre en pratique, je le reconnais volontiers. Pourtant, il simplifierait bien des méthodes et bien des livres. L'autre jour, l'aînée de mes enfants vint me demander de lui expliquer sa leçon, qui avait le verbe pour objet. Voici la définition de son livre : « VERBE signifie *mot* : c'est le mot par excellence, le mot essentiel du discours, le mot sans lequel il nous serait impossible d'énoncer un jugement. »

« Que veut dire, me demanda-t-elle, *verbe signifie mot* ? » Je fus obligé de lui répondre : « Je n'en sais trop rien ; je sais bien qu'il y a une langue où le mot *verbe* signifie *mot*, mais je ne vois pas où cela peut conduire. »

« Que veulent dire les mots *par excellence* ? » — « Je n'en sais rien. » — « Et que signifie *essentiel* ? » — « Je ne le sais pas davantage. » — « Enfin qu'entend-on par là que *sans le verbe il nous serait impossible d'énoncer un jugement* ? » — Ici mon embarras, je l'avoue, fut très-grand. Il ne faut certes pas inspirer à l'élève le mépris du livre dans lequel il étudie ; d'un autre côté, il ne doit cependant pas apprendre une définition de grammaire comme une phrase de catéchisme. Or, dans le cas présent, l'auteur ou les auteurs tranchaient une question très-controversable et à laquelle M. Burggraff, homme compétent s'il en fut, donne une réponse diamétralement opposée à la leur¹. Je me rappelais m'être un jour trouvé en chemin de fer entre Bruxelles et Liège avec un jeune Anglais d'une douzaine d'années qui, ayant quitté Londres le matin, s'en

¹ *Principes de grammaire générale*, § 77, p. 349 et suiv.

retournait bravement à Bonn. Il n'était pas accompagné et ne savait en tout et pour tout qu'un seul mot de français. Chaque fois que le train s'arrêtait devant une station de quelqu'importance, il appelait le garde lui criant d'un air interrogateur : *Verviers?* Je m'enquis du motif de cette demande. On lui avait bien recommandé à son arrivée dans cette ville, de se présenter au restaurant et de dire au premier garçon venu : *beefsteak aux pommes!*

Certes, à s'en rapporter à la définition précisée, c'était là un verbe et un maître-verbe. D'ailleurs, pourrait-on énoncer un jugement sans substantif (ou pronom — ce qui revient au même)? Tandis qu'au fond on peut toujours se dispenser du verbe; les langues sémitiques n'ont pas le temps présent et, par conséquent, toutes les propositions présentes s'énoncent sans le secours du verbe.

Je me tirai d'affaire en répondant à ma petite qu'il était fort difficile de faire connaître ce que c'est que le verbe, de même qu'il n'est pas aisé de dire ce qu'est un nez, une oreille, une main; qu'il lui suffisait pour le moment de savoir distinguer un verbe d'un substantif, et que, dès qu'on lui en aurait indiqué une demi douzaine, elle serait déjà en état de discerner dans une phrase presque tous les verbes. Et c'est ce que je fis.

Toute définition d'une réalité est extrêmement ardue, pour ne pas dire impossible. Aussi, dans mes cours à l'École normale, je ne manque jamais, à l'occasion, de montrer à mes auditeurs combien les bonnes définitions grammaticales sont rares. Parlant à des hommes instruits, je pourrais cependant risquer une définition quelconque à prétentions plus ou moins hautes, ayant plus ou moins de portée; mais m'entretenant avec l'enfant, je me contenterais le plus souvent de donner une note distinctive.

L'ouvrage dont j'ai parlé, après la définition du verbe, ajoute : « le verbe exprime une *action* ou un *état*. » Ne cherchons pas à approfondir. Mais, puisque je conte des anecdotes, j'ai surpris un jour mes deux enfants engagées dans une discussion métaphysique sur la nature du verbe *être* « qui est appelé *substantif*, parce que seul il *subsiste* par lui-même : *Dieu est juste*. » Elles me prirent pour juge et nécessairement je ne pus encore qu'avouer mon ignorance.

« On reconnaît qu'un mot est un verbe, lorsqu'on peut le faire précéder des pronoms *je*, *tu*, *il* ou *elle*. » L'institutrice dicte à

mon aînée un court devoir, sur la douceur envers les animaux, dans lequel elle devait souligner les verbes. Il y avait cette phrase : *ils nous donnent leur travail*, la petite n'a pas manqué de souligner *travail*. Et quel reproche pourrait-on lui faire ? n'avait-elle pas appliqué la règle à la lettre avec la logique rigoureuse, pour ne pas dire inflexible, de son âge ?

On connaît la définition vulgaire du pronom : « C'est un mot qu'on met à la place d'un nom pour le remplacer et en éviter la répétition ¹ ». Cette définition n'est évidemment pas bonne ; je le savais, mais je la croyais moins mauvaise qu'elle ne l'est en réalité, et c'est mon enfant — qui n'a d'ailleurs que l'intelligence de son âge (neuf ans) — qui me le fit voir. Elle devait chercher les pronoms dans une petite narration commençant à peu près en ces termes : *Un homme riche, rencontrant un pauvre, lui donna par erreur une pièce d'or. Celui-ci courut après son bienfaiteur*, etc. — *Bienfaiteur*, pronom ! — En effet : il remplaçait *homme riche* et en évitait la répétition. Voilà la réponse qui fut faite à ma question.

N'est-ce vraiment pas dommage de gâter comme à plaisir cette rectitude de jugement, cette compréhension exacte des règles, cette rigueur dans leur application, en fourrant de force dans ces jeunes têtes des définitions incomplètes, fausses ou inintelligibles, sinon barbares ?

Nul plus que moi n'est pénétré de cette maxime que les questions grammaticales sont extrêmement épineuses. Je suis persuadé que l'on peut chercher longtemps les définitions des parties du discours avant d'en trouver quelque une qui soit juste et complète. Je n'adopterais certes pas toutes celles qui se trouvent chez les grammairiens ou les philosophes français et autres, ni celles de Sylvestre de Sacy, ni celles de mon professeur vénéré M. Burggraff, dont je ne puis cependant assez admirer la clarté, la précision, la profondeur. Dans ces sortes de matières on n'aura peut-être jamais dit le dernier mot.

Aussi à mon avis ne faut-il pas commencer par *imposer* à l'enfant une définition : cela pourrait jeter le trouble dans son esprit. Il faut au contraire partir du fait grammatical, en faire une description la plus vive et la plus détaillée possible, l'en-

¹ GIRAULT-DUVIVIER, *Grammaire des grammaires*, et autres auteurs.

visager sous son côté pratique. Êtes-vous certain que l'enfant en a une conception nette, vous pouvez alors risquer de résumer en une formule définitive tout ce qui aura été dit. Mais à l'égard de cette formule laissez lui une certaine liberté; qu'elle soit suffisamment élastique pour embrasser les cas douteux, discutables, embarrassants; et surtout ne tranchez jamais ce qui en soi ne peut être l'objet d'une décision rationnelle irrévocable; dites-lui que plus tard il pourra mieux comprendre combien tel ou tel problème qu'il se pose ou qu'il vous soumet, renferme des difficultés impossibles actuellement à prévoir et à soupçonner. Dans ses *Leçons sur l'histoire de la civilisation en Europe*, Guizot consacre bien des pages à expliquer ce qu'il entend par civilisation, ou plutôt à montrer combien il est difficile de donner une définition de cet état des sociétés que pourtant l'on croit si bien saisir. Qui peut définir la matière, le mouvement, la force, la sensibilité, le plaisir, la douleur, la vie? Personne, car le savoir humain et le travail intellectuel de toutes les générations de savants qui se sont succédé depuis des siècles, ont précisément pour but d'obtenir de ces choses des définitions que l'on croit posséder un moment et qui nous échappent toujours.

Voilà les principes. Mais comment les appliquer? *La critique est aisée, dit-on, et l'art est difficile.* Il convient donc que je mette, au moins partiellement, en pratique les préceptes que j'ai jusqu'à présent formulés. Ce qui suit n'est au surplus que la reproduction, pour ainsi dire sténographiée, d'une des leçons que j'ai déjà eu l'occasion de donner avec succès sur ces matières à un jeune auditoire dont j'excitais l'intérêt. J'ai obtenu ainsi des réponses dont on peut toujours se contenter.

Cependant, bien qu'en apparence j'aie en vue l'enseignement primaire, mon but est plus élevé. Toute notion exacte appartient non pas à la grammaire élémentaire mais à la grammaire générale; de la définition du substantif et de la distinction entre le substantif commun et le substantif propre découleront, par exemple, les règles de l'emploi de l'article en français, en grec, et en général dans toutes les langues qui ont cette particule. Aussi, tout en n'ayant certes pas la prétention de dire quelque chose de neuf, il pourra se faire que je présente le sujet d'une façon inattendue. En cela, aurai-je raison ou me tromperai-je? mes lecteurs en décideront; mais si je parviens

à être clair, j'aurai obtenu le seul résultat que j'ambitionne pour le moment. Ce que je redoute le plus, en effet, c'est le vague, l'obscur, l'indéterminé. Il y a plus à apprendre d'un auteur qui est net, précis, lumineux, fût-il inexact, que d'un écrivain dont la pensée s'enveloppe de brouillards.

J'aurais voulu commencer par l'analyse de la proposition : c'est le seul début rationnel ; mais ce que j'aurais à dire sur le sujet et l'attribut prendrait déjà tant de place que j'ai préféré me restreindre et me borner au substantif et aux notions qui s'y rattachent. Un jour je pourrai compléter mes essais. Mais venons-en au sujet que j'ai choisi.

Pour parler on se sert de mots, et parmi ces mots il y en a qui désignent les choses, les objets que l'on voit autour de soi.

Pour apprendre à parler à un enfant, en même temps qu'on lui montre l'objet, on lui en dit le nom. Ce nom est pour lui un *nom propre*. Ainsi, *papa*, *maman*, *Louis*, *Marguerite*, *Azor* sont des noms propres ¹.

Le nom propre est donc le nom donné à un objet déterminé, à un objet *individuel*, comme on dit en pareil cas.

J'ai appelé mon chien *Azor*, j'aurais pu l'appeler Moustou, Tom, Turc, Bijou, Fidèle ; donc le nom que je donne aux objets individuels est arbitraire.

De même j'ai appelé ma fille Marguerite, mais je puis donner le même nom à un cheval, à une barque, à un canon ², à une locomotive.

Il suit de là que le *nom propre* ne peut, par lui-même, faire connaître à celui qui n'est pas au courant du langage convenu quelle est la nature de l'objet qui porte ce nom. *Bijou*, comme nom propre, peut servir à désigner un animal, et *Marguerite* peut servir à désigner une chose.

Ici j'ouvre une parenthèse pour faire un peu de controverse.

Dans ses excellents *principes de Grammaire générale*, de Sacy dit : Les noms propres « désignent les êtres par l'idée de leur *nature individuelle*, c'est-à-dire, de *telle manière* que cette désignation n'est applicable qu'à une seule chose, à un seul indi-

¹ Ceci laisse intacte la question de savoir si les premiers noms d'une langue sont propres ou communs.

² Le gros canon qu'on voit près du Marché du Vendredi à Gand est connu sous le sobriquet de *Marguerite l'Enragée*.

vidu. » M. Burggraff se sert de termes peu différents : Les noms propres « désignent les êtres ou les substances en rappelant les *qualités qui constituent leur nature individuelle*, de manière qu'ils ne sont applicables chacun qu'à une seule chose, à un seul individu, par exemple : *Paris, Rome, Vespasien*, etc., chacun de ces noms s'applique à un seul être et il le désigne d'une manière qui ne peut convenir qu'à lui » ¹. On voit en quoi ces définitions sont fautives, celle de M. Burggraff plus encore que celle de son illustre maître.

A la rigueur on peut dire que le nom propre rappelle l'idée de la *nature individuelle* des êtres, si l'on entend par cette dernière expression simplement le *caractère individuel*; mais il n'en est plus de même si elle est destinée à indiquer les *qualités qui constituent la nature individuelle*; le nom propre, comme nous le verrons tantôt, ne produit cet effet que lorsque l'expérience de l'enfant est plus avancée, qu'il est en état de faire des comparaisons et d'en retenir les résultats. Quand je parle de *Marguerite*, je suscite l'idée d'un *individu*, mais je ne fais en aucune façon naître dans l'esprit la notion d'une qualité ou d'un ensemble de qualités particulières. Quant à l'assertion que *cette désignation n'est applicable qu'à un seul individu*, elle est par cela même de tous points erronée.

Je reprends maintenant la suite de mes déductions. — *Le Soleil, la Lune, la Terre* sont donc des noms propres; de même l'eau, l'air, le feu, la lumière, l'argent, le diamant: tout nouveau métal découvert reçoit un nom de baptême, comme toute nouvelle planète ².

Quand je dis à l'enfant, ceci est *le piano*, cela est *la table*, ces ensembles de syllabes sonnent à son esprit comme des noms propres désignant ces meubles mis tous les jours à sa portée et connus par lui d'une manière distinctive. Si, par exemple, cette table est ronde, il se peut qu'en lui-même il n'applique pas ce nom à une table carrée, qu'il n'y pense même pas quand on parle de *la table*.

Un jour, l'enfant sort et il rencontre un animal. Voilà un *Azor*, s'écrie-t-il. Le nom propre est devenu un nom commun.

¹ *Principes de gramm. gén.*, p. 212 et p. 219 in fine.

² Je ne puis donc souscrire qu'en partie aux allégations de M. Burggraff, p. 212.

Il est employé pour désigner une certaine collection de qualités que l'on remarque dans l'*Azor* de la maison et dans cet autre animal qui est peut-être un chien, mais qui pourrait être aussi un chat, un cochon, une chèvre. A ce moment, comme son intellect a saisi la distinction, je pourrai lui apprendre que, dès qu'il ne s'agit pas du chien de la maison, il ne doit pas dire *j'ai vu Azor*, mais bien *j'ai vu un chien*, ou *j'ai vu un animal*, parce que le langage conventionnel l'exige ainsi. Mais, dans tous les cas, tous ceux qui savent qu'*Azor* est le nom d'un certain chien déterminé, grand ou petit, noir ou blanc, à poils longs ou à poils ras, comprendront que, quand l'enfant déclare avoir vu *Azor*, il a vu quelque chose qui ressemble à *Azor* sous certains aspects, et que, dans son langage, ce nom ne désigne plus le chien de la maison, mais la réunion d'une partie au moins de ces aspects divers; et qu'ainsi il l'a employé, non comme substantif propre, mais bien comme substantif commun. Nous pouvons donc définir le nom commun, *celui qui nous apprend comment est l'objet, ou qui éveille en nous l'idée de la nature de l'objet*.

De Sacy dit que les substantifs communs « désignent les êtres par l'idée d'une nature commune à tous les individus de la même espèce. » M. Burggraff s'exprime d'une manière plus précise : « Ils désignent les êtres, dit-il, par les qualités qui constituent la nature commune à tous les individus d'une même espèce. » De part et d'autre, on fait intervenir la notion de l'*espèce*; mais un *éléphant* et une *souris* n'appartiennent pas à la même espèce, et cependant ce sont des *quadrupèdes*; le mot *animal* s'applique aux *vers*, aux *insectes*, aux *oiseaux*, aux *poissons*. Le mot *objet* est encore plus général. Ajouterai-je que la définition de M. Burggraff conviendrait mieux à une *description* ou à une *périphrase* qu'à un vocable quelconque ? Si pour désigner un *chardonneret*, je disais « un petit oiseau qui chante, dont la tête est rouge, et dont les ailes sont marquées de jaune » j'aurais, en me servant de cette circonlocution, appliqué à la rigueur la formule de M. Burggraff. Celle de De Sacy me paraît plus exacte, mais un peu plus obscure : un mot qui désigne un être par une idée !

Nous pouvons maintenant voir en quoi pèchent les définitions ordinaires : « Le nom commun est celui qui convient à tous les êtres ou à tous les objets *de la même espèce*. Le nom propre

est celui qui convient à un ou à *plusieurs* objets de *la même espèce*. » Nous ne nous y arrêterons donc pas.

Le nom propre se transforme en nom commun du moment qu'on l'applique à un second individu qui ressemble sous certains rapports à celui pour lequel il a été créé. Si, ébloui par la lumière électrique, l'enfant dit ou pense, je le suppose, que c'est un soleil, ce mot *soleil* est devenu nom commun; sa pensée ou sa phrase peut se traduire comme suit : cette lumière est comme le soleil. Plus tard on lui apprendra que les étoiles sont des soleils; que Jupiter a quatre lunes. A Liège l'homme du peuple parlera de la *Meuse* qui coule à Anvers et de la *Meuse* qui passe à Cologne. C'est en vertu du même procédé psychologique que les noms des métaux deviennent noms communs, ainsi que les noms de personnes : *Les Racines sont rares*.

De cette façon on peut concevoir que certains noms soient *communs* dans une langue et *propres* dans l'autre; cela dépend du moment où le mot se fixe. Ainsi en grec les noms des sciences, des jeux, etc., sont des noms propres; les Grecs disaient *cuboi* pour le jeu de dés, tandis qu'en parlant des dés eux-mêmes ils les désignent avec l'article, *hoi cuboi*. Nous disons, nous, *le whist*, *les dames*. Maints Liégeois se promettent de *jouer à piquet* ou *au Colin-Maillard*. Ce n'est là au fond qu'une faute contre l'usage qui confirme la théorie.

Je n'insisterai pas sur la formation des *noms abstraits*. Tout nom commun est abstrait, et le mot *meuble* est tout aussi abstrait que celui de *couleur* ou de *vertu*. Entre le nom le plus concret qui est le nom propre, et le nom le plus abstrait, *le néant*, il y a tous les degrés intermédiaires possibles.

La théorie du substantif comprend d'autres difficultés que l'on n'a pas, que je sache, encore signalées, par exemple, celle qui a trait aux noms de relation comme *le père*, *la mère*, etc. J'aurai un jour peut-être l'occasion de revenir sur ce point.

Il va de soi qu'il faut écarter de l'enseignement élémentaire, toutes ces discussions plus ou moins subtiles. L'essentiel c'est que l'enfant se rende compte de *la nature* du nom commun. Or, à cet égard la marche que je viens d'indiquer est si sûre que, après un quart d'heure d'enseignement, j'obtenais de la bouche des jeunes enfants des réponses plus nettes, plus justes, plus précises, que celles que je reçois des élèves de l'École normale. Je dois toutefois ajouter qu'après un ou deux mois de fréquen-

tation de l'école le chaos se fait dans leur petite intelligence. Et c'est immanquable. On leur inculque des définitions obscures, inexactes, sans leur faire saisir la chose qu'il s'agit de définir. Or, l'important c'est que l'idée soit nette ; la rédaction de la formule est accessoire, et, pour dire le fond de ma pensée, je voudrais laisser à chaque instituteur le soin de chercher celle qui lui convient le mieux ou qu'il croit le mieux appropriée à sa classe. L'uniformité n'a jamais excité mon enthousiasme.

Continuons et montrons comment sur cette distinction si simple entre le nom propre et le nom commun, on peut édifier une partie de la grammaire élémentaire et de la grammaire générale.

Pour se faire comprendre clairement de ceux à qui l'on s'adresse, il est nécessaire que l'on désigne exactement l'objet ou les objets dont on parle. Pour cela il faudrait que chaque objet eût son nom propre, connu également de ceux qui vous entendent. C'est une chose difficile, impossible même. Aussi la plupart du temps on forme le nom propre qui manque au moyen d'un nom commun et d'une autre désignation spéciale que nous appellerons *un déterminatif*.

Par exemple, je ne pourrai désigner le chien du voisin par son nom, si je ne sais pas comment il s'appelle ; mais il sera suffisamment déterminé en disant : *le chien de Pierre*. Si je veux parler de Pierre, et que je ne sache pas son nom, ou si je l'ai oublié, j'en serai réduit à dire *mon voisin*. Je me servirai de la même tournure pour répondre à quelqu'un me demandant *qui est Pierre*. Dans les deux cas on voit que je désigne l'individu en question au moyen d'un nom commun, *chien*, *voisin*, et d'un déterminatif, *de Pierre*, *mon*. Si un chien m'a mordu et que je veuille faire connaître quel est ce chien, je dirai : *c'est ce chien là*, et je le montrerai du geste ; ou bien encore je dirai : *c'est le chien que vous voyez là-bas près de cet arbre* ; ou bien encore : *c'est le chien que nous avons rencontré hier et qui gardait un troupeau de moutons*. Dans toutes ces phrases les déterminatifs ont pour objet et pour effet d'éveiller en autrui l'idée de l'individu à qui l'on pense. On détermine l'objet en indiquant l'endroit où il se trouve, ou le nom de son possesseur, ou sa figure, ou en général en rappelant une circonstance qui ait avec lui quelque rapport. Ainsi je dirai à mon enfant : Apporte-moi *mes* pantoufles, ou

les pantoufles *qui sont dans l'armoire*; ou bien, les pantoufles *de laine*, ou les pantoufles *que tu m'a brodées l'année dernière pour ma fête*. Ce sont là tout autant de déterminatifs qui me dispensent d'avoir un nom spécial pour chaque objet de la maison, et qui en outre présentent cet avantage que par eux je puis me faire comprendre du premier venu. On peut diviser les déterminatifs en deux classes : ceux par lesquels je désigne l'objet en énumérant ses qualités, c'est-à-dire en disant à quoi il ressemble, et ceux par lesquels je le distingue au moyen des rapports qu'il a avec d'autres objets. Si je dis : les pantoufles *violettes*, ou les pantoufles *de laine*, les déterminatifs sont de la première espèce; mais quand je parle de *mes* pantoufles, ou des pantoufles *de maman*, ou des pantoufles *qui sont dans l'armoire*, ou *sous le lit*, les déterminatifs sont de la seconde espèce puisque je désigne l'objet au moyen d'autres appellations s'appliquant ici à une personne, là à un meuble. Quelquefois le déterminatif est complexe, exemple : les pantoufles *que maman m'a brodées*. — Il y a ici une relation des pantoufles à *maman*, et en même temps la désignation d'une qualité, *brodées*.

Au moyen des déterminatifs je puis abrégé le discours. Dans la phrase *les arbres du jardin sont vigoureux*, j'ai en quelques mots désigné tous les individus dont je veux parler, et pour chacun desquels il m'aurait fallu ou un nom propre, ou des déterminatifs spéciaux. C'est ainsi que je puis faire des phrases générales : *les chiens de ferme sont dangereux*.

Il n'est pas toujours nécessaire d'énoncer les déterminatifs. Si, par exemple, un homme est venu hier demander la charité, et s'il revient aujourd'hui, je dirai : *le pauvre est revenu*; et en m'exprimant de cette façon, je fais savoir de quel pauvre, de quel individu je veux parler. Il se peut que celui à qui je m'adresse ne se rappelle pas de quelle personne il s'agit, il me demandera alors *quel pauvre*? Sur ce, je lui rappellerai la circonstance qu'il a oubliée. Or, presque toujours quand je mets le déterminatif¹ et toujours quand, le supprimant, je

¹ Il serait au fond plus exact et plus philosophique de dire *toujours*, même dans ce cas. Dans les expressions telles que *mon frère, cet homme*, l'article est impliqué dans le déterminatif.

veux faire entendre que je pourrais l'ajouter, je me sers de certains mots que l'on nomme des *articles définis*. On emploie donc l'article défini lorsque l'objet est ou peut être déterminé. Si, au contraire, l'objet ne peut être déterminé ou s'il n'est pas nécessaire qu'il le soit, on se sert de l'article dit *indéfini*. Quand je dis : *un homme est venu*, je fais entendre par là que je ne puis pas ou que je ne veux pas répondre à la question qu'on peut me faire : *Quel homme ?* ou que tout au moins je ne crois pas nécessaire de m'expliquer d'une manière plus précise. *Un homme* est donc une désignation qui remplace un *nom propre*, ou une *détermination propre* que l'on regarde comme impossible ou inutile d'énoncer. Il est facile d'appliquer la même analyse aux phrases suivantes : *Il y a des chiens dangereux*, et *les chiens sont fideles*. Dans le premier cas, je ne puis pas désigner d'une manière plus explicite les chiens dangereux, et, par conséquent, je ne vous donne aucun moyen de reconnaître les *individus* dont je parle ; dans le second cas, ces individus sont parfaitement déterminés, puisque je fais entendre que la qualité de fidèle s'applique à tous les chiens et, par conséquent, à un chien quelconque. C'est en reproduisant cette théorie que j'ai pu tirer d'embarras ma petite fille de sept ans qui se demandait si dans la phrase : *j'ai vu un homme portant un tableau*, un était article ou nom de nombre.

Telle est la signification exacte de l'article, et, à ce sujet, je ne puis assez engager le lecteur à lire l'excellent chapitre que M. Burggraff a consacré à cette partie du discours si délicate, si subtile et si embarrassante. Je lui recommande particulièrement le § 70. Ne perdons pas de vue qu'il ne faut pas s'engager avec les enfants dans des considérations métaphysiques ou étymologiques. Cependant l'article indéfini pluriel donne lieu à des difficultés très-grandes et qui n'ont pas été toutes abordées par le savant professeur dont je me plais si souvent à citer l'ouvrage. Dans la locution *manger du fruit*, *du* est certainement un article indéfini ; mais dans cette autre : *manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal*, il n'en est plus ainsi ; le premier *du* est certes un partitif, mais l'article qui y est renfermé est bien l'article défini. Si l'article indéfini est, ce dont je ne doute pas, un partitif au point de vue de l'étymologie, il ne faut pas oublier que l'emploi du partitif n'a pas pour cela été supprimé. On pourrait à ce sujet

entrer dans des discussions extrêmement délicates, et d'une haute importance philologique. Mais le but principal du présent travail, c'est de montrer que l'on peut être à la fois clair et exact, que bien mieux, on n'est clair qu'à la condition d'être exact, et qu'en tout cas l'exactitude n'exclut pas la simplicité.

Prenons la fable du Loup et de l'Agneau. — Un agneau se désaltérait dans un ruisseau. Un loup survint. Le loup chercha querelle à l'agneau. — Faites analyser à une classe d'enfants les articles conformément aux définitions que je viens de donner, il n'en est pas un seul qui ne réponde immédiatement et avec la plus grande précision. De plus, il comprendra parfaitement ce qu'il dira. Par contre, vous n'en trouverez pas un qui se rende compte des définitions suivantes qui ne sont pourtant pas des plus mauvaises :

« L'article est un mot que l'on met devant les noms, pour annoncer qu'ils sont pris dans un sens déterminé ou dans un sens indéterminé. Ex. : le ciel, la terre, la Belgique, un fleuve, une rivière. » Appliquons cette théorie. Voici quatre phrases à peu près semblables : Un homme a apporté un tableau ; l'homme a apporté un tableau ; un homme a apporté le tableau ; enfin, l'homme a apporté le tableau. Pourrait-on soutenir que dans deux de ces phrases le tableau est indéterminé ? Que voudrait dire ce mot d'*indéterminé*, puisqu'il ne peut s'agir d'un tableau quelconque ? Et, au fond, ces mêmes réflexions peuvent être faites à propos de l'homme qui a apporté le tableau : il est parfaitement déterminé dans sa personne, mais d'une part il est présenté comme connu, et d'autre part comme inconnu. Quand donc je me sers de l'article indéfini *un*, c'est parce que je juge impossible ou superflue toute détermination précise.

Plus tard on pourrait aborder des questions plus complexes ; il en est même qui seraient certes au dessus des connaissances que l'on peut exiger des instituteurs primaires. Dans la phrase : *La démarche du bœuf est plus lente que celle du cheval*¹, il n'est pas déjà facile d'expliquer cet emploi de l'article singulier. — Mais voici un autre cas qui n'a pas attiré l'attention de M. Burggraff, et auquel j'aurais aimé lui voir appliquer son analyse nette, pénétrante et lumineuse : *La cigale ayant chanté*

¹ BURGGRAFF, op. cit., p. 323.

tout l'été, alla crier famine chez la fourmi, sa voisine. Il s'agit bien ici d'une cigale et d'une fourmi individuelles. La phrase est construite comme s'il n'y avait au monde ou au moins dans le cercle de nos relations habituelles, que cette seule cigale et cette seule fourmi. Dans un village tout le monde comprendra la phrase suivante : *Le maréchal-ferrand a dû saigner le cheval du médecin.* Je citerai à l'appui de cette opinion le début de la fable du Renard et de la Cigogne : *Compère le Renard se mit un jour en frais et retint à diner commère la Cigogne.* Ici évidemment les individus sont désignés par leur état civil ou leur profession. C'est ainsi que l'on dit : Monsieur le maire, Monsieur le percepteur.

Dans la fable de *maître Corbeau à qui maître Renard enlève son fromage*, les noms communs sont au contraire transformés en noms propres. On peut comparer dans les noms de famille ceux ou figure l'article, Leboulanger, Lemaître, Léchevin, et ceux où il ne paraît pas : Renard, Mouton, Capitaine. C'est ainsi que dans une autre fable Lafontaine nous présente les personnages de cette façon : *Capitaine Renard allait de compagnie avec son ami Bouc des plus haut encornés.* Mais ce sont là des finesses de langage qui réclament, pour être analysées avec fruit, une connaissance approfondie et du style et de la grammaire.

Par ce qui précède, on a pu voir qu'il est possible de rattacher à une seule idée fondamentale, celle du *nom propre*, tout ce qui a rapport au nom commun, aux démonstratifs et à l'article, et même, pourrais-je ajouter, à la préposition. De nombreux exemples, des explications détaillées et peu de formules, voilà mon programme; et encore, quant aux formules, je voudrais amener l'élève à les trouver lui-même.

Pour passer toute la grammaire en revue, il y aurait encore à parler du verbe, de l'adjectif et des pronoms. Ce sera peut-être l'objet d'études ultérieures, si le présent essai est accueilli favorablement par le public enseignant. Je tiendrais surtout à lui faire comprendre que sous ces critiques qui, en apparence, portent sur des points élémentaires, il y a des idées très-générales et dont l'importance est grande tant au point de vue de la méthode que du but de l'enseignement; et, si elles étaient jugées dignes de l'attention de ceux qui s'occupent d'éducation, je n'aurais pas, je pense, perdu mon temps et mes peines.

J. DELBŒUF.

CONTRIBUTIONS A L'HISTOIRE DES POÉSIES HOMÉRIQUES.

I.

(Suite.)

Au commencement du douzième chapitre (p. 40), Wolf rappelle brièvement la nouvelle impulsion donnée depuis peu par R. Wood à l'examen des questions relatives à l'origine de l'écriture, puis il reprend cet examen pour son propre compte. C'est ici que Wolf, devançant son époque, fait ressortir la nécessité absolue pour celui qui se livre à des recherches historiques, de se pénétrer de l'esprit des monuments qu'il s'agit d'élucider, et de bien comprendre la situation et les mœurs de l'époque et du lieu où chacun de ces monuments a pris naissance. Cette idée fut reprise plus tard par Voss et notamment par K. Lehrs, qui n'ont cessé de la mettre en relief, bien qu'à l'heure qu'il est, elle n'ait pas encore suffisamment pénétré partout. Les poésies homériques contiennent énormément de talent naturel, mais en fait d'art, on y trouve très-peu de recherche, et absolument rien qui ressemble à de l'érudition. Il faut renoncer complètement à l'opinion de Cratès, qui voyait dans Homère le résumé de toutes les facultés et de toutes les connaissances humaines, si l'on veut comprendre, ne fût-ce que dans leurs premiers éléments, les plus anciens documents de l'esprit hellénique, la source et le fondement de toute la culture grecque postérieure. Homère ne doit pas être placé sur la même ligne que des poètes plus rapprochés de notre époque, tels que Callimaque, Virgile, Nonnus ou Milton. Pour le comprendre, il ne suffit pas, tant s'en faut, de connaître la langue dont il se sert.

Wolf fait ensuite remarquer qu'il ne conteste pas à Homère la connaissance de l'alphabet d'une manière absolue, mais qu'il

Voyez la *Revue*, t. xx, p. 1 à 11.

se refuse à lui attribuer une pratique suffisante de l'écriture pour pouvoir mettre par écrit des poèmes aussi étendus. Finalement, il fait connaître dans ce chapitre les erreurs de raisonnement commises par Wood. En faisant des recherches sur l'ancienneté de l'écriture, il ne faut pas, d'après Wolf, se mettre en quête de témoignages précis : ces témoignages n'existent pas, de même que, lorsqu'il s'agit de découvertes modernes, il est souvent très-difficile d'en poursuivre l'histoire jusqu'aux premières origines. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que dans une question comme celle-ci, l'antiquité ne puisse nous fournir aucun témoignage formel.

Wolf considère comme parfaitement inutile de recueillir les passages où il n'est question que de la haute antiquité de l'écriture, attendu que son introduction et l'usage étendu qu'on en fait sont choses entièrement différentes. Il rejette les fables d'écrivains relativement récents qui voudraient faire remonter jusqu'aux époques les plus reculées l'existence d'une multitude de livres; il écarte les récits concernant les maîtres d'Homère qui lui auraient appris à lire et à écrire. Il s'efforce ensuite de démontrer qu'en supposant même que l'alphabet ait été introduit avant Homère, on ne saurait en admettre un usage quelque peu étendu avant le commencement des Olympiades.

D'après le témoignage unanime des auteurs grecs, l'alphabet a été introduit en Grèce par les Phéniciens, mais l'époque de cette introduction ne saurait être précisée. Quant aux nombreuses traditions fabuleuses qui circulent à ce sujet et dont la fausseté doit sauter aux yeux de tout homme non prévenu, il faut hardiment les jeter par dessus bord. Ces traditions, Wolf les examine une à une; mais il s'appesantit surtout sur ce que dit Hérodote touchant l'introduction de l'alphabet par Cadmus, et sur les trois épigrammes qu'Hérodote fait presque remonter jusqu'à l'époque de ce héros. Il résulte clairement d'Hérodote que de son temps l'usage de l'écriture était déjà depuis longtemps répandu, et qu'on en faisait un emploi très-fréquent, de sorte qu'on pouvait, sans blesser les vraisemblances, faire remonter cet emploi à une époque fort ancienne. Wolf démontre encore qu'en supposant même qu'on réussisse à découvrir des documents écrits antérieurs à Homère, ceux-ci ne prouveraient rien quant à l'usage habituel de l'écriture. Avant d'en arriver là, il a fallu passer par des efforts considé-

rables qui, dans l'opinion de Wolf, ont dû se continuer pendant près de six siècles. Les différents arguments invoqués en faveur de l'opinion que l'usage de l'écriture aurait été très-répandu avant le sixième siècle, sont tour à tour exposés et appréciés. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de cette enquête magistrale, que nous engageons nos lecteurs à étudier eux-mêmes dans les *Prolégomènes*. Wolf fait ressortir le caractère de cette époque primitive, où les matériaux propres à l'écriture devaient évidemment faire défaut. Tout ce que les Grecs ont employé à cette fin avant le vi^e siècle, ne pouvait guère servir à consigner par écrit des ouvrages aussi considérables que les poèmes homériques. Ce n'est en effet qu'à partir du vi^e siècle que les Grecs ont pu faire usage du papyrus égyptien.

Wolf démontre que l'alphabet ne s'est répandu que d'une manière très-lente; il expose les commencements de l'emploi de l'écriture dans la vie publique, et il fait voir clairement qu'entre ces essais rudimentaires et la période où l'on prit l'habitude d'écrire de gros livres, il a dû se passer un laps de temps considérable. Wolf signale ce fait remarquable que les lois et les institutions politiques n'ont été consignées en Grèce qu'à une époque relativement récente. Il passe en revue les plus anciennes de ces lois écrites et fait ressortir la manière tout à fait primitive dont les lois de Solon étaient écrites à Athènes. Il signale en outre que les plus anciens poètes dramatiques n'ont rien laissé par écrit, et qu'en général on ne découvre à Athènes aucune trace de documents écrits fort anciens, ayant une certaine étendue. Selon toute apparence, à Athènes, dès avant Solon, l'écriture était plus ou moins en usage dans la vie privée; en tout cas, en Ionie et dans la Grande-Grèce on mettait par écrit, dès le commencement des Olympiades, sinon les poèmes cycliques, du moins les écrits des auteurs iambiques et lyriques; néanmoins l'usage de l'écriture ne fut généralement répandu en Grèce que du temps de Thalès, de Solon, de Pisistrate et des sept sages; et c'est alors aussi qu'on commença seulement à écrire en prose. C'est le commencement de la prose qui démontre que maintenant l'usage de l'écriture est généralement répandu et qu'on a à sa disposition de bons matériaux pour écrire; si la prose n'a pas commencé plus tôt, c'est qu'avant cette époque il n'était guère possible de beaucoup écrire. C'est ainsi que les origines de la prose coïncident à peu

près avec un emploi plus général de l'écriture, ce dernier fait devant nécessairement précéder le premier.

Au chapitre 18 (p. 73), commence l'interprétation donnée par Wolf aux passages d'Homère où il est en apparence question d'écriture et dont on a conclu que l'écriture était connue et employée à l'époque homérique (Z, 168 et H, 175 et suivv.). Cette interprétation est précédée de l'analyse des termes dont se servent les commentateurs d'Homère, lorsqu'ils parlent de ses poésies. Wolf montre que les expressions qu'ils emploient sont empruntées à la terminologie en usage à leur époque, lorsqu'on parlait de livres, et ne prouvent par conséquent absolument rien touchant la véritable origine des poèmes homériques et les habitudes de l'époque à laquelle on attribue Homère. Dans ces poésies il n'est pas question d'écriture, et aucun commentateur ancien n'en a expliqué un passage quelconque dans le sens de l'écriture telle qu'on la pratiqua dans la suite. Homère connaissait-il lui-même un art dont il ne fait pas mention à propos de ses héros? Aucune scolie ancienne ne résout cette question d'une façon précise. Les Alexandrins s'en sont occupés, et leur doctrine nous a été conservée par Josèphe (contra Apion. I, 2, 439), qui dit que, d'après la tradition, Homère n'aurait pas mis ses poèmes par écrit : ceux-ci auraient été composés et récités de mémoire, conservés et transmis par la mémoire, et tardivement consignés par écrit dans leur forme actuelle. Il est vrai que ce témoignage si formel est pour ainsi dire unique, mais cette circonstance ne le rend ni moins croyable, ni moins important. D'ailleurs, une assertion analogue est contenue dans les scolies de la grammaire de Dionysius Thrax, dont les indications sont également empruntées aux Alexandrins. Quant à l'opinion générale des anciens grammairiens, elle est sans valeur, attendu qu'il n'existe aucun passage d'Homère où il soit question d'écriture. Wolf combat la manière de voir de ceux qui contesteraient la valeur de cet *argumentum a silentio*, et démontre clairement que les deux passages cités ci-dessus ne prouvent absolument rien quant à l'usage de l'écriture. Non seulement ces passages ne contiennent rien de ce qu'on voudrait leur faire dire, mais tout dans Homère nous fournit la preuve qu'il ne pouvait pas être question, à cette époque, d'un usage quelque peu étendu de l'écriture; on peut même soutenir que l'écriture était alors complètement inconnue.

Au chapitre 21 sont formulées les conclusions de ce qui précède. L'époque d'Homère n'a pas plus connu l'écriture que l'époque des héros dont il célèbre les exploits. Wolf étudie ensuite la manière dont les poèmes homériques ont été transmis de bouche en bouche par les aèdes et les rhapsodes, et il voit dans l'existence de ces chantres un argument de plus en faveur de sa thèse, que primitivement ces poèmes n'ont pas été consignés par écrit.

Au chapitre 26, Wolf se ménage la transition à l'exposé de son opinion personnelle, préparée jusqu'ici par les considérations les plus diverses. Des poèmes de l'étendue de l'Iliade et de l'Odyssée ne peuvent pas — tel est, d'après nous, le résultat irréfutable de la critique de Wolf — avoir été composés sans le secours de l'écriture : or, comme on ne saurait attribuer à l'époque où ils ont pris naissance, un emploi de l'écriture assez développé pour expliquer l'origine de semblables poèmes, il faut se faire au sujet de cette origine des idées différentes de celles qui ont eu cours jusqu'ici. Wolf arrive à la même conclusion en établissant que si Homère avait mis ses poèmes par écrit, il aurait à cette époque reculée manqué de lecteurs. Le développement actuel des poésies homériques et leur plan compliqué doivent nécessairement être attribués à une époque postérieure. La seule chose qu'on puisse raisonnablement faire remonter à Homère, c'est un canevas extrêmement simple, comprenant des faits indépendants les uns des autres et nullement enchevêtrés, comme dans la rédaction actuelle (Cf. Volkman, *Gesch. u. Krit.*, p. 61).

Des chants isolés, formant chacun une petite unité, furent pendant longtemps transmis de bouche en bouche. Ce n'est que plus tard, à une époque beaucoup plus avancée, qu'on aperçut la possibilité de transformer en vastes unités ces chants détachés. La réalisation de ces unités ne doit pas être considérée comme offrant de bien grandes difficultés.

Au chapitre suivant, Wolf met en opposition les règles d'Aristote sur la poésie épique avec les jugements des anciens grammairiens, qui ne considèrent nullement la colère d'Achille et le retour d'Ulysse comme les véritables sujets des deux épopées. Il est difficile de démêler dans la masse d'épisodes dont elles sont entourées, les actions principales telles que les définissent les esthéticiens. Cette merveilleuse unité tant vantée

dans Homère, n'existe pas même chez ses successeurs, à partir des Cycliques et d'Hésiode jusqu'aux poètes épiques de la dernière période. Ce n'est pas qu'il n'existe dans les poésies homériques, telles qu'elles nous ont été transmises, une certaine unité, et il appartient à l'homme de science d'en étudier l'origine; mais le soupçon qu'elle y a été introduite après coup est inévitable, parce qu'on y rencontre plusieurs fois des morceaux évidemment destinés à remplir des lacunes et à rejoindre des parties qui ne tiennent pas ensemble. Et pourtant certaines contradictions n'ont pu être évitées, certaines inégalités s'y remarquent encore. On y rencontre en outre des parties entières qui, très certainement, ne peuvent pas être attribuées à la même main que le reste. Déjà les anciens avaient conçu des soupçons touchant la fin de l'Odyssée et le dernier livre de l'Iliade. Wolf constate une énorme différence entre les six derniers livres de l'Iliade et la partie qui précède, et il exhorte ses lecteurs à faire de cette différence une étude détaillée.

Au chapitre 32 commence l'exposé de ce que les anciens eux-mêmes nous disent touchant les origines de l'histoire des poèmes homériques. Wolf examine d'abord la tradition qui met Lycurgue en rapport avec ces poèmes; passant ensuite en revue les dispositions prises à Athènes par Solon pour la récitation d'Homère, il arrive à cette conclusion que le législateur athénien fit réciter les uns à la suite des autres, d'après l'ordre des événements, les différents chants jusqu'alors isolés. Wolf expose alors, en entrant dans tous les détails et en analysant avec une exactitude scrupuleuse tous les témoignages connus de son temps, les résultats obtenus par Pisistrate. La conclusion de cet exposé magistral est que Pisistrate fit le premier mettre les poèmes homériques par écrit et qu'il leur donna la forme qu'ils ont actuellement. Nous considérons cette conclusion comme encore inattaquable aujourd'hui : la seule modification qu'on pourrait y apporter, c'est d'admettre — quoique la preuve de cette hypothèse fasse défaut — que déjà l'on aurait commencé avant Pisistrate à réunir et à mettre par écrit *un certain nombre de chants isolés*. Pour arriver à cette conclusion, Wolf s'appuie tout particulièrement sur les nombreux témoignages des anciens. Ces témoignages, à commencer par celui de Cicéron, paraissent empruntés, malgré leur forme parfois très-étrange, aux recherches des Alexandrins, qui devaient pos-

séder à cet égard une ancienne tradition, confirmée par de minutieuses recherches, et qui, grâce à leur autorité, fut transmise de siècle en siècle comme indiscutable.

Wolf croit du reste, ainsi qu'il l'expose au chapitre 34, que Pisistrate n'a fait que commencer le grand travail de l'arrangement des poèmes homériques, travail qui, d'après lui, a été mené à bout par les *diascévastes*. Cette opinion de Wolf, hâtons-nous de le dire, ne s'est pas du tout confirmée. Les *diascévastes* sont des faussaires, et non des arrangeurs. Pisistrate a très-certainement fait faire un exemplaire complet de l'Iliade et de l'Odyssée, et c'est cet exemplaire qui a servi de base à tous ceux qui se sont répandus en Grèce, où avant cette époque on ne connaissait nulle part un Homère complet, mis par écrit. Ce sont des copies plus ou moins exactes de l'Homère de Pisistrate qui ont donné naissance à cette multitude de variantes qui ont servi de base au travail de révision des Alexandrins. (Cf. Volkmann, *Gesch. u. Kr.*, p. 149 et suiv.).

Après avoir terminé son étude sur Pisistrate, Wolf mentionne la tradition qui met également Hipparque, le fils du tyran athénien, en rapport avec l'histoire des poésies homériques. Finalement il rappelle qu'à la même époque on rassembla, pour en former des unités, d'autres poésies qui, jusqu'alors, n'existaient qu'à l'état fragmentaire.

Nous avons tâché d'exposer dans les pages qui précèdent — puissions-nous l'avoir fait sans trop ennuyer nos lecteurs! — les idées que Wolf, à la suite de longues et laborieuses recherches, s'était formées au sujet de l'histoire des poèmes homériques à l'époque de leur formation et de leur transmission de bouche en bouche. Que plusieurs de ses conclusions soient erronées, que sur le point même auquel il attache visiblement la plus grande importance, c'est-à-dire la détermination de l'époque à laquelle on commença à faire un usage plus fréquent de l'écriture, ses résultats ne soient pas entièrement conformes à la réalité, — en effet, les nombreuses inscriptions qu'on a découvertes depuis Wolf, et les études approfondies consacrées à cette branche de la philologie, ont démontré que l'usage de l'écriture était déjà passablement répandu en Grèce au commencement des Olympiades — il n'y a dans tout cela rien qui nous doive étonner, surtout lorsqu'on se rend compte des difficultés dont cette question est entourée. Mais la partie la plus

saillante de ses conclusions, quoique vivement contestée, n'a pas encore été réfutée et ne le sera probablement jamais. Le résultat durable de ses recherches, c'est que les poèmes homériques tels que nous les possédons aujourd'hui, n'ont pas été primitivement mis par écrit, qu'ils n'ont pas été composés par un poète unique, mais qu'ils ont été formés par la réunion d'un certain nombre de poèmes détachés, composés de mémoire, transmis de bouche en bouche pendant plusieurs générations et finalement mis par écrit à une époque relativement récente.

Nous terminons par cette observation notre premier article. Dans le suivant nous parlerons de l'accueil fait aux Prolégomènes, des résultats qui en furent la conséquence, des diverses tentatives faites en vue de renverser les idées de Wolf sur l'origine des poèmes homériques, et surtout de la polémique approfondie et persistante dirigée contre ces idées par G. W. Nitzsch, dans ses *Meletemata de Homeri historia*.

(A suivre.)

BENICKEN.

ÉTUDES ÉTYMOLOGIQUES.

4. SIGNIFICATION DE L'AORISTE GREC.

La signification de l'aoriste constitue certainement la plus grande difficulté de la langue grecque. On dirait presque que les grammairiens anciens ont donné à ce temps le nom de ἀόριστος pour en indiquer le caractère *indéfinissable*. Je crois pourtant qu'avec l'aide de la linguistique nous arriverons à en saisir la portée.

* * *

Les principales théories qui ont été émises sur l'aoriste sont au nombre de trois.

La première est celle que M. Burggraff a exposée avec tant d'art dans ses *Principes de grammaire générale* : d'après lui l'aoriste marque qu'une action passée a eu lieu après une autre action passée qu'on a prise pour terme de comparaison, et cette signification s'étend à tous les modes indistinctement. M. Delbœuf¹ est du même avis, et il semble en donner une raison lin-

¹ *Revue*, nouvelle série, t. XVI, p. 400 et suiv.

guistique en ajoutant que l'aoriste est le temps secondaire du futur. Cependant il s'éloigne de M. Burggraff, lorsqu'il s'agit d'expliquer l'emploi de l'aoriste à l'impératif, au subjonctif, à l'optatif et à l'infinitif; à ces modes, dit-il, on emploie l'aoriste quand l'action est envisagée dans son résultat. Ceci étant une étude purement étymologique, ce ne sera pas un texte à la main, mais avec l'arme de la linguistique que j'essaierai de combattre cette *théorie de la postériorité*, ainsi que l'importante divergence de M. Delbœuf.

L'aoriste, à l'indicatif, est marqué d'un exposant, qui s'appelle augment. C'est cet augment qui donne la signification du passé. Ancien pronom servant à désigner les objets éloignés, il se traduirait littéralement par *en ce temps-là, jadis*. Or, l'augment n'affecte que l'indicatif. Les autres modes ne possèdent pas l'expression du passé : ils sont donc dépourvus de la signification du passé et nous pouvons dès maintenant les exclure de la discussion, en nous réservant de répondre plus loin à l'objection relative au participe. Plus loin aussi nous verrons que les modes de l'aoriste auxquels on ferait désigner un résultat, c'est-à-dire l'action dans son achèvement, deviendraient tout simplement des modes du parfait.

Reste à savoir si l'aoriste renferme le facteur de la postériorité.

On distingue l'aoriste sans auxiliaire et l'aoriste à auxiliaire. Le premier se présente à nous sous la forme la plus simple dans ἔδραν, ἔβην, ἔστην, ἔφθην, ἔθην, ἔδυν, ἔφυν, ἔδων, ἔγνων, ἐβίω, ἐάλω, ἐδέμην, ἐδόμην, εἶμην, ἐπριάμην, ὠνήμην. La racine, l'augment et la désinence sont les trois éléments de ces mots. La racine exprime l'action; l'augment, comme nous l'avons vu, exprime le passé, et la désinence, qui est le pronom personnel émué, exprime le sujet de l'action. Ἐδραν se traduit littéralement par *jadis courir moi*, ἐδόμην par *jadis donner moi à moi*. Venons aux aoristes tels que ἔθανον, ἔγαγον, ἔδραμον, ἔπεσον, ἔπαθον, ἔλιπον, ἔφυγον, ἔδακον, ἔταμον, ἔλαθον, ἔμαθον, etc.; ὠλόμην, ἰκόμην, ἐπυδόμην, ἡσθόμην, ἐγενόμην, etc. Ils ne diffèrent des précédents qu'en ceci : les racines θαν φαγ δραμ, etc., se sont accrues du suffixe ο, ε qui en fait des thèmes nominaux. Ἐθανον veut dire proprement *jadis mourant moi*. Nous cherchons donc en vain dans les aoristes cités un élément qui exprime l'idée du futur.

Cet élément, comme nous allons voir, ne se découvre pas non plus dans l'aoriste à auxiliaire en σα, σάμην. Σα est pour εσα,

thème développé de $\epsilon\sigma$, qui signifie *être*. Ce verbe auxiliaire sert de copule entre le sujet et l'attribut : car toute forme verbale est une courte phrase. Il s'est introduit plus tard dans la conjugaison. Homère ne connaissait que la forme $\epsilon\tau\rho\alpha\pi\omicron\nu$ *jadis tournant moi*, remplacée depuis par $\epsilon\tau\rho\epsilon\psi\alpha$ *jadis être tournant (moi)*, dont le sens est exactement le même.

L'examen de l'aoriste en $\epsilon\eta\nu$ donne le même résultat négatif. Il renferme la racine $\epsilon\eta$ *poser, faire*, qui sert de verbe auxiliaire à plusieurs langues. Je rappellerai seulement les prétérits germaniques de seconde formation et l'emploi, à l'état indépendant, de l'anglais *do* et même de l'allemand *thun*. Par sa signification même, cet auxiliaire ne fait que ressortir l'action, rien de plus.

Si tel est le sens des caractéristiques σ et $\epsilon\eta$, que l'aoriste partage avec le futur, qu'est-ce qui donne donc au futur sa signification temporelle ? La signification du futur lui vient d'un autre verbe auxiliaire que l'aoriste ne renferme pas. C'est $\iota\omicron$, thème nominal développé de la racine ι *aller*. En français aussi le verbe *aller* s'emploie comme auxiliaire pour désigner un futur rapproché. L'élément $\iota\omicron$ ne s'est bien conservé que dans les formes doriennes $\pi\rho\omicron\lambda\epsilon\upsilon\psi\iota\omega$, $\beta\rho\alpha\delta\eta\sigma\iota\omega$, $\pi\rho\alpha\zeta\iota\omicron\mu\epsilon\varsigma$. *I* a subi deux espèces de changements : d'un côté il est devenu ϵ et s'est contracté avec la voyelle suivante ; qu'on se rappelle le futur dorien en $\sigma\tilde{\omega}$, $\sigma\epsilon\tilde{\upsilon}\mu\alpha\iota$ et les formes $\varphi\epsilon\nu\zeta\omicron\upsilon\mu\alpha\iota$, $\pi\epsilon\sigma\omicron\tilde{\upsilon}\mu\alpha\iota$ conservées dans le dialecte attique. De l'autre côté σ s'est assimilé la semi-voyelle, comme le prouvent les futurs épiques à σ redoublé ; et l'un des deux σ est venu à tomber.

Il existe donc entre le futur et l'aoriste une grande différence causée par la présence au futur seul du facteur $\iota\omicron$, unique expression du futur. J'en conclus que l'aoriste ne peut pas avoir de commun avec le futur l'idée de postériorité. En tout cas l'aoriste ne pourrait pas être regardé comme temps secondaire du futur. La comparaison avec d'autres langues en fournit la preuve manifeste. Du sanscrit *bhōtsyāmi* « j'apprendrai » se forme avec l'augment et les désinences secondaire *abhōtsyam* « j'apprendrais ». Dans les langues romanes et dans les langues germaniques le conditionnel est dans le même rapport avec le futur : *j'apprendrai, j'apprendrais* ; espagnol *aprenderé, aprendería* ; italien *apprenderò, apprenderéi* ; — allemand *ich werde lernen, ich würde lernen* ; néerlandais *ik zal leren, ik zoude*

leeren ; anglais *I shall* ou *will learn*, *I should* ou *would learn*. Les Grecs eux-mêmes saisissaient cette relation entre le futur et le conditionnel. En voici la preuve. Ayant supprimé l'ancien futur, ils en ont formé un nouveau au moyen de *θίλω* et l'imparfait de *θίλω* leur a servi à rendre le conditionnel : *ἤθελα μάθει* est à *θίλω μάθει* ce que *abhōtsyam* est à *bhōtsyāmi*. Cette formation du conditionnel s'est faite d'une manière indépendante et pour ainsi dire instinctive chez les Indiens, chez les Romains, chez les Germains et chez les Hellènes.

*
*
*

La seconde théorie de l'aoriste n'admet, du moins dans l'ancienne langue grecque, aucune différence de signification entre l'imparfait et l'aoriste. Elle s'appuie sur ce fait qu'en sanscrit les trois prétérits, qui répondent par la forme à l'imparfait, à l'aoriste et au parfait des Grecs, s'emploient tous les trois indistinctement soit dans le sens de l'aoriste, soit dans celui de l'imparfait grec. Le père de la linguistique, Fr. Bopp, est disposé à ne pas accorder de significations distinctes à l'imparfait et à l'aoriste ; et M. Bréal, dans son introduction au troisième volume de la traduction de la célèbre *Grammaire comparée*, fait, en approuvant Bopp, l'observation suivante : « La différence que certains auteurs plus modernes ont pu mettre entre *ἐτύχων* et *ἐτυχον*, entre *ἔλειπον* et *ἐλιπον*, est le fait d'un idiome cultivé et discipliné qui ne veut perdre aucun moyen de parler à l'esprit et qui ne veut laisser oisive aucune différence de forme. »

Je ne puis pas approuver cette *théorie de l'indifférence* : elle nous rend la besogne trop facile. Dès les plus anciens temps non seulement le langage cultivé, mais encore le patois populaire ont dû, à mes yeux, faire une distinction nette entre l'imparfait et l'aoriste. Et cette distinction s'est maintenue à travers la barbarie du moyen-âge et sous les influences les plus délétères. Il n'est pas un Hellène de nos jours, si ignorant qu'il soit, qui emploie indifféremment les deux temps en question. L'aoriste, tel qu'il s'emploie dans le grec moderne et dans les dialectes românes, correspond parfaitement avec l'emploi qu'il avait dans Homère et dans Platon.

*
*
*

Je passe à la troisième et dernière théorie, celle de G. Curtius,

le plus grand helléniste de notre temps, qui a pour elle la comparaison avec les langues slaves. Curtius distingue dans le verbe grec trois radicaux différents exprimant chacun un *aspect* ¹ différent de l'action. Ces radicaux sont le radical de l'aoriste, le radical du présent et le radical du parfait. Les formes verbales dérivées du radical de l'aoriste expriment l'action d'une manière abstraite, rien que l'action toute simple, dépourvue de toute détermination. ² C'est l'*aspect simple*. Les formes verbales dérivées du radical du présent expriment l'action en tant qu'elle est en train de se faire, en voie d'accomplissement : *aspect prolongé*. Les formes verbales dérivées du radical du parfait expriment l'action à l'état d'achèvement : *aspect terminé*. A chacun de ces trois aspects, l'action peut être considérée comme présente, comme passée et comme future. Ce qui donnerait lieu à neuf temps. Mais le radical du parfait seul forme les trois temps; du radical du présent il n'existe pas de futur; du radical de l'aoriste pas de présent. Le présent et le passé n'existent qu'à l'indicatif; le futur seul s'étend à travers trois autres modes, grâce à son auxiliaire qui ne le quitte pas.

Prenons un exemple : *θνήσκω*. Le radical de l'aoriste est *θανο* (ε), développement nominal le plus simple de *θαν* qui est la racine toute nue. Le sens en est *mourir*. De ce radical dérivent l'aoriste et le futur. *ἔθανον* transporte cette simple action de mourir dans le passé; *θάνε*, *θάνω*, *θάνοιμι*, *θανεῖν*, *θανών*, étant dépourvus du signe du passé, n'expriment plus aucun temps : rien que l'action de mourir déterminée par des nuances modales. *θανοῦμαι*, pour *θανεσθομαι*, transporte l'action simple de mourir dans l'avenir. Le radical du présent, qui forme le présent et l'imparfait, est *θνήσκ*. Cet accroissement du radical pur ajoute l'idée de durée à l'action verbale : *θνήσκω*, *ἔθνήσκον* signifient proprement *je suis mourant*, *j'étais mourant*, comme on s'exprime dans ce cas en anglais. Le redoublement donne au radical du parfait une force intensive, la signification d'achèvement *τέθνηκα*, *ἔτεθνηκεῖν*, *τέθνηξω*, qui dérivent de ce radical, signifient *je suis mort* (présent), *j'étais mort* (passé), *je serai mort* (futur).

Ainsi l'aoriste, forme du radical pur et dénué de tout accrois-

¹ CURTIUS se sert du terme *Zeitart*. J'ai traduit le russe *vidû*; dans ce qui suit j'emploie encore la technologie russe.

² Traduite ainsi, la dénomination d'*aoriste* est excellente.

sement qui puisse y ajouter une idée, exprime l'action dans son essence abstraite, et l'addition de l'augment, seule, rend cette action passée.

Mais, me dira-t-on, dans bien des cas le radical du présent est aussi simple et même plus simple que celui de l'aoriste, de sorte qu'il faudrait alors en intervertir la signification. Je répondrai que le présent a souvent perdu un accroissement primitif; c'est le cas, par exemple, pour tous les verbes en *έω, άω, όω* anc. *εγω, αγω, ογω*¹. D'un autre côté l'aoriste à auxiliaire ayant fini par prendre le pas sur l'aoriste sans auxiliaire, la signification de la forme légère s'est transportée à la forme pesante.

Une autre objection qu'on pourra me faire se rapporte à l'aoriste du participe, auquel je dénie la signification du passé.

J'accorde que la plupart du temps le participe aoriste se traduit comme un passé; mais cela s'explique, si l'on considère qu'une action secondaire qui n'a pas de durée et qui ressemble à un point dans le temps, est vite un fait passé par rapport à l'action principale. Était-il possible d'ailleurs, pour subordonner une action passée, de se servir du participe présent, du participe futur, du participe parfait? D'autre part il ne se rencontre pas peu d'exemples où le participe aoriste ne peut pas se traduire par un passé. Il tua son fils d'un coup de poignard : *πατάξας*, dit Xénophon. Tu as bien fait de me rappeler la chose : *αναμνήσας*, dit Platon. J'ai ouvert au hasard l'Odyssée et j'y ai trouvé, dans 46 vers qui se suivent (IX, 277-329), quatre exemples où l'aoriste désigne aussi une circonstance accompagnante : *ἀλευάμενος πεφιδόιμην, διαταμών όπλίσσατο, σπεύσε πονησάμενος, κατέβηκα κατακρύψας*.

Mais j'oublie que je me suis engagé à ne pas faire usage de textes. Je renvoie pour les détails de cette *théorie de l'action abstraite* aux grammaires de Curtius, de Koch et d'autres savants d'outre Rhin, grammaires qui ont entièrement changé l'enseignement du grec dans les écoles allemandes.

18 février 1877.~

J. A. KUGENER.

¹ Ces derniers se terminent aujourd'hui en *όω*.

LES NORMANDS AU DIOCÈSE DE LIÈGE

(Fin).

Pendant que le futur pays de Liège était ainsi éprouvé, Gottfried, on l'a vu, avait été massacré, et Siegfried, qui s'était rendu en Frise à la nouvelle de la fin tragique de son ancien frère d'armes, avait péri également ¹. Les Normands quittèrent à cette époque la France, où ils avaient commis des méfaits indescriptibles, pour entrer encore une fois dans la Lotharingie. Il est permis de croire qu'ils y furent rejoints par les hommes de Gottfried. De leur camp, placé sur les bords de la Dyle, aux environs de Louvain, ils envoyaient des partis dans toutes les directions, et ils se signalaient par des atrocités auxquelles les horreurs des premières incursions n'étaient pas comparables. Une armée fut envoyée contre eux, mais inutilement : elle se borna à exécuter des marches et des contremarches, et ne se livra à aucun effort sérieux pour bien terminer la campagne ². Cependant, il allait être donné à nos provinces quelques moments d'un repos relatif, pendant lesquels elles devaient être épargnées ou du moins n'être rançonnées que par des détachements isolés dont il était facile d'avoir raison. En effet, le gros des Normands quitta la station de Louvain : les barbares, partie en remontant les rivières, partie en traversant les terres, se réunirent à une flotte scandinave qui, repoussée d'Angleterre, venait d'aborder en France. Pendant trois ans le centre de ce malheureux pays fut ravagé, jusqu'à ce qu'enfin, en 890, battus sous les murs de Paris, les envahisseurs dussent s'enfuir. Ils reportèrent leurs pas vers le diocèse de Liège. A leur passage, Toul et Verdun furent livrés aux flammes. Une autre partie de leur armée avait été mise en déroute sur les bords de l'Aisne, un troisième corps avait été expulsé de la Grande-Bretagne. En 891, toutes ces forces disséminées se

¹ *Ann. Vedastini* an° 887.

² *RÉGINON* an° 866.

rallièrent sur la Dyle et formèrent là le dernier, mais aussi un des plus fermes remparts que jamais elles opposèrent à leurs ennemis.

Les Normands étaient échelonnés entre Louvain et Maestricht et faisaient peser sur les environs un joug de fer.

Arnould de Carinthie venait d'être élevé à la dignité impériale. Ce fut un des derniers Carolingiens en qui l'on put reconnaître les grandes qualités de sa race. Il résolut de frapper un coup décisif et d'achever la ruine des pillards dont les revers en France avaient déjà ébranlé la puissance. Il fit donc assembler une armée considérable et ordonna de la diriger vers la Meuse. Avant tout, elle devait empêcher que les Normands, traversant le fleuve, ne recommençassent leurs déprédations dans toute la contrée. Mais sans attendre que les troupes impériales fussent réunies près de Maestricht, une bonne partie des Scandinaves passa la Meuse près de Liège¹. Laissant en arrière l'expédition dirigée contre elles, ces bandes s'enfoncèrent dans les forêts et les plaines marécageuses qui les séparaient d'Aix-la-Chapelle. Cantonnées aux alentours de cette ville, elles massacrèrent une foule d'habitants et parvinrent à enlever les vivres qu'on amenait à l'armée chrétienne, et à intercepter ses communications avec le centre de l'empire. A cette nouvelle, une profonde stupeur s'empara des troupes. On ne savait si ces barbares marcheraient directement sur le Rhin et soumettraient à un nouveau pillage Cologne et le pays voisin, s'ils se dirigeraient vers l'Ardenne et le riche pays de Trèves, ou s'ils retourneraient vers le reste de leurs compatriotes et s'ils repasseraient la Meuse. On sut bientôt à quoi s'en tenir.

L'armée impériale était campée sur les bords de la Gueule, rivière du Limbourg hollandais actuel, qui passe à Fauquemont et se jette dans la Meuse un peu en avant de Maestricht.

¹ M. HENAU (loc. cit.) cherche à trouver le pont par lequel se fit ce passage, et il opine pour celui de Visé. Je crois plus vraisemblable d'admettre que les Normands traversèrent la Meuse avec leurs embarcations. En effet, Régino qui rapporte le fait dit quelques lignes plus bas (Pertz I, 602) : incerti... an trans vada Mosæ ad classem festinarent et plus loin : Normanni, patrata victoria ad classem revertuntur. Ces deux textes prouvent que les pillards ayant une flotte à leur disposition, avaient traversé le fleuve en bateau et non sur un pont quelconque.

Pendant que les chefs délibéraient, le 25 juin, l'avant-garde des Normands apparut : les chrétiens, sans attendre les ordres de leurs commandants, se jetèrent à sa poursuite et tombèrent débandés dans une embuscade où le gros des troupes ennemies en eut facilement raison. La bataille devint générale. La cavalerie scandinave se précipita dans les rangs à demi enfoncés des impériaux et les dispersa. Sunderolde, évêque de Mayence et général de l'armée, périt dans cette journée avec une foule de puissants feudataires. Les Allemands avaient fui de toutes parts, abandonnant aux vainqueurs leur camp et les richesses qui s'y trouvaient rassemblées. Après avoir mis à mort les captifs, les barbares, gorgés de butin, regagnèrent leur flotte et rejoignirent leurs compagnons¹. L'empereur était alors en Bavière où il luttait contre les Slaves. La nouvelle de la victoire des infidèles lui parvint en quelques jours. La tristesse et l'indignation s'emparèrent de son cœur. Il réunit une seconde armée particulièrement composée de Francs, et vint placer son camp sur les bords de la Meuse.

Cette fois, il commandait lui-même : la lutte allait être décisive. La civilisation et peut-être les dernières troupes qu'elle pouvait rassembler, étaient en face de la barbarie et de sa principale armée. Cette action devait être une nouvelle bataille de Poitiers. De son succès devait dépendre le sort de la Lotharingie, on pourrait dire de l'Europe occidentale. L'empereur vaincu, les Scandinaves étaient maîtres absolus de toutes nos contrées. Arnould vainqueur, les Normands se voyaient dépouillés du prestige de la terreur, leurs forces n'étaient plus capables d'opprimer un vaste pays, en un mot, la partie était à jamais perdue pour eux.

Après leurs succès sur la Gueule, les hommes du Nord s'étaient massés aux environs de Louvain et, suivant leur habitude, avaient entouré leur camp de palissades. Après une série de combats partiels, la mêlée générale s'engagea, le 1^{er} septembre 891.

Inutile de s'étendre sur le récit des hauts faits accomplis de part et d'autre dans cette journée mémorable. Ils ont été chantés pendant les siècles suivants dans une foule de chroniques

¹ RÉGINON, an° 891.

et de poèmes plus ou moins fabuleux. Qu'il suffise de mentionner la belle défense des Danois, les plus belliqueux des barbares, qui, selon l'expression d'un annaliste, n'avaient jamais été vaincus. On raconte que près de 100,000 Scandinaves trouvèrent la mort dans cette terrible affaire, tandis qu'un seul homme aurait succombé du côté des chrétiens ¹.

Depuis que les ennemis avaient reparu sur les bords de la Meuse, Francon, l'évêque de Liège, s'était allié au comte Renier au long Col et avait, paraît-il, livré aux barbares de nombreuses escarmouches. Quelquefois vaincu, ordinairement vainqueur, il s'était fait parmi eux un grand renom de vaillance et il leur avait causé des pertes importantes. A la tête de ses vassaux liégeois, il avait courageusement combattu à la journée de Louvain. Le désir de défendre son peuple et la civilisation, lui avait fait remplacer la mitre par le casque, la crosse par le glaive. Lorsque la victoire eut couronné ses efforts, il se trouva, dit-on, indigne de célébrer encore les mystères du culte, lui qui, tant de fois, s'était couvert de sang humain, et il résolut d'abdiquer. Il envoya donc à Rome deux de ses prêtres, Béricon de Liège et Eleuthère de Lobbes, pour qu'ils fussent sacrés

¹ Quoique il y ait ici exagération manifeste, il est néanmoins hors de doute que les pertes des Normands furent considérables. Or, il est certain que le nombre des barbares qui débarquèrent dans notre pays, n'était pas très élevé. Leurs moyens de transport étaient insuffisants pour amener des multitudes de soldats. Aussi, après avoir considérablement réduit le chiffre des morts, on peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'une grande partie de l'armée vaincue à Louvain se composait de bandits indigènes qui s'étaient réunis aux envahisseurs.

On a déjà fait remarquer l'absence, dans notre pays, d'un corps de légendes se rapportant aux incursions normandes. Certes, l'imagination poétique de nos écrivains n'a pas été excitée par ces événements comme elle le fut par les conquêtes de Charlemagne ou par les exploits des héros de la Table ronde. La raison en est que le peuple tâche d'oublier ses malheurs. Mais vienne un jour de victoire, les esprits se réveillent. On élève à des quantités incroyables le nombre des ennemis abattus, on réduit jusqu'à l'invraisemblance le chiffre de ses morts, on fait intervenir au combat des êtres mystérieux, la légende se forme. Toutes les vies des saints du 9^e siècle sont remplies de tels faits, et de leur ensemble on pourrait former un véritable cycle. (Voyez *Act. SS. passim* dans beaucoup de volumes et particulièrement aux endroits déjà cités.

en qualité d'évêques suppléants ¹. Ce fait a été accepté sur la foi de Folcuin de Lobbes; cependant, il peut être révoqué en doute. Anselme, le plus exact de nos anciens historiens, rapporte sous une forme dubitative, que Francon, après ses luttes, n'aurait plus voulu consacrer les saintes espèces, mais ne dit pas un mot de sa prétendue abdication ². Plusieurs monuments contemporains et authentiques prouvent d'une manière péremptoire qu'après les dernières apparitions des Normands, notre prélat était encore en possession du siège épiscopal. D'abord, c'est à Francon que Charles le Gros, en 884, donne la villa de Magdera dans le *pagus* de Scarpoune, *pro fidelitatis suae merito* ³. C'est à Francon qu'un diplôme de Charles le Simple, délivré en 894 ⁴, restitue certains biens qui lui avaient été ravis peut-être à la faveur des troubles de l'invasion. C'est encore à lui qu'un autre acte signé par Zwentibold et daté de 898 cède Thuin et ses dépendances ⁵. Il est donc probable que Francon garda sa dignité jusqu'au commencement du 10^e siècle, ce qui concorde avec l'assertion d'Anselme : élu en 854, il resta à la tête du diocèse pendant 48 ans, donc jusque vers 902.

Les Normands avaient reçu à Louvain un coup dont ils ne devaient pas se relever. A peine quelques bandes échappèrent au désastre. Mais un si grand revers n'avait pas brisé leur audace. Bientôt elles se réunirent et reparurent dans l'Entre-Rhin et Meuse. Bonn fut encore une fois livrée au pillage. Landelferdorff tomba entre les mains des Scandinaves. Surpris par une division allemande, ils se replièrent sur l'Ardenne. Les moines de Stavelot qui étaient rentrés dans leur abbaye en ruines, durent pour la troisième fois s'enfuir devant l'invasion. Cette fois, ils se sauvèrent à Chèvremont, château-fort inexpugnable, dans les murs duquel se pressait une nombreuse population, accourue non-seulement des environs, mais de tout le pays. La forteresse, qui, un siècle plus tard, devait tomber

¹ FOLCUINI *Gest. Abbat. Lobiens.*

² ANSELMII *Gest. Pont. Leodiens*, Pertz VII, 199.

³ CHAPEAUVILLE, tome I, 160.

⁴ Ib. ib., p. 161.

⁵ Ib. ib., p. 162. *Gallia Christiana*, III, col. 835.

sous les coups de la princesse Théophanie ¹ pour avoir abrité des chefs de brigands, servit de rempart à une foule de religieux chassés de leurs monastères par la crainte des barbares. Le corps de S^{te} Gudule y fut amené par des Brabançons ², les moines de Stavelot y portèrent les reliques de Saint Remacle, et il est hors de doute que les dépouilles des patrons des abbayes voisines furent aussi mises en sûreté dans cette retraite.

Les Normands dévastèrent le monastère de Prüm qui se trouvait sur leur passage, puis poursuivirent leur route. Plus féroces que jamais, ils prirent d'assaut un castel récemment bâti sur une colline escarpée et mirent à mort tous les habitants ³. Enfin comme la famine commençait à sévir dans le pays, il rallièrent leur flotte, s'embarquèrent avec le butin de de cette dernière expédition, et quittèrent à jamais le diocèse de Liège, où leurs déprédations avaient été si funestes.

Quand les pillards eurent évacué le pays, nobles, prêtres artisans, laboureurs, toutes les classes de la société s'étaient dispersées : l'aspect animé que présentaient jadis plusieurs villes avait disparu : on ne voyait qu'églises en ruines, que monastères dévastés, que fermes désertes, que terres en friche. Peu à peu, les habitants qui s'étaient cachés ou enfuis, revinrent; on releva les maisons, les chaumières et les chapelles, et chacun reprit ses occupations habituelles ⁴. Les villes furent reconstruites : elles renaissaient de leurs cendres plus belles que jamais, et instruits par l'expérience, les bourgeois les entouraient de murs. Ainsi Liège, qui jusqu'à sa destruction par les barbares n'avait été défendue que par une enceinte palissadée, fut dotée de retranchements véritables. Mais, avant que l'ancienne splendeur eût reparu, il se passa de longues années. Le diocèse de Liège fut cependant un des premiers qui virent s'ouvrir pour eux une nouvelle ère de prospérité. Les évêques Eracle, Notger et leurs successeurs se mirent à construire une foule d'églises magnifiques. La plupart des basiliques liégeoises et des bâtiments abbaciaux avaient été détruits durant l'in-

¹ GERBERTI, *Epist.* 58-59, apud Bouquet, IX.

² *Vita. S^{te} Gudulæ. Act. SS.* Januar. I, 528.

³ RÉGINON, an^o 892.

⁴ DEPPING. *Hist. des exp. des Norm.*, I, 224.

vation : on dut les réédifier, et c'est de ce temps que datent plusieurs des belles constructions romanes que l'on admire encore aujourd'hui.

Aux dégâts matériels, quelque considérables qu'ils fussent, on pouvait porter remède. Il y en eut d'autres qui furent irréparables.

Dans la plupart des monastères, les événements les plus importants dans l'ordre civil et politique aussi bien que dans la sphère religieuse étaient annuellement annotés. Sauf de rares exceptions, les annales des temps antérieurs au 10^e siècle ont été ainsi écrites dans les cloîtres. Grâce à elles seules, la science peut reconstituer l'histoire de cette époque lointaine. A côté de ces annales, presque chaque abbaye possédait la vie de son patron ou de quelques saints personnages. Les hagiographes ne s'occupaient qu'incidemment de la vie publique : en revanche, ils donnaient de précieux détails sur les mœurs et les relations privées de leurs contemporains et, même au milieu des légendes et des miracles qu'ils racontaient, la critique peut démêler des renseignements aussi nombreux qu'utiles pour l'histoire politique. Au diocèse de Liège, peu de retraits monacales échappèrent à la rage des Normands. Presque toutes furent saccagées au point que, suivant l'expression d'un évêque du temps, il ne restait plus même l'espoir de les relever¹. A cette époque, la future principauté était un des pays les plus avancés dans l'étude des lettres. Il est donc certain que les calendriers de nos monastères étaient alors fort riches, fort intéressants, et que leur perte n'a pas peu contribué à l'obscurité qui règne dans l'histoire de cette période. Toujours, dit Fisen, les personnes studieuses déploreront cette destruction des archives nationales, puisque c'est depuis elle qu'un voile funèbre couvre les origines ecclésiastiques (on pourrait dire aussi politiques) de notre pays. Cette perte était déjà appréciée un siècle plus tard : en effet, en 980, Hariger se déclare bien servi par le hasard quand il est parvenu à trouver le nom d'un évêque, la date de son élection et celle de sa mort².

¹ *Acta Sanct.* Oct., II, 348 *Vita Sanctorum Thyrsi, Bonifacii*, etc.

² Cité par HENAU (Mess. des sc. hist. XV, 271). Une foule d'auteurs écrivant au 10^e et au 11^e siècle déplorent le manque de matériaux depuis l'invasion normande. V. p. ex, *Act. SS. Mars*, III, 621. Mai, III, 51, etc.

Ce n'est pas tout. Charlemagne avait, croit-on, établi près des églises de Liège, et dans plusieurs autres lieux du pays, des écoles dont la renommée était bientôt devenue universelle. Pendant ce temps, le cloître cultivait, lui aussi, les lettres avec soin. On se livrait avec ardeur à l'étude des classiques latins et des pères de l'église. Il est donc certain qu'il existait dès lors des bibliothèques, surtout dans les monastères et près des collégiales. Ces établissements furent détruits, et avec eux, toutes les richesses littéraires qu'ils contenaient.

Le 10^e siècle, que des historiens ont souvent considéré comme une période d'ignorance et de ténèbres, et qu'on a qualifié de siècle de fer, n'est pas apprécié à sa juste valeur. Dans le diocèse de Liège par exemple, les noms de Rathère, d'Eracle, de Notger, prélats qui poussèrent la science à un développement remarquable, suffisent pour protester contre cette prévention et pour rappeler une ère d'études et de progrès. Cependant, presque tous les livres étaient perdus : les manuscrits étaient rares et coûteux. Les remplacer était impossible d'ordinaire. A quel degré éminent de prospérité la littérature ne se serait-elle pas élevée si les incursions n'y avaient fait obstacle, puisque, même après la retraite des barbares, elle atteignit à une si haute perfection?

Anarchie du pays, ruine des villes et de leur commerce, perte de la richesse, anéantissement d'une foule de documents historiques, voilà quelques résultats des invasions ¹. Elles produisirent d'autres conséquences encore. Du clergé, la puissance passa définitivement à la noblesse. Beaucoup de feudataires avaient reçu des terres pour les protéger contre les envahisseurs. Ces possesseurs de fiefs avaient vaillamment fait leur devoir. Pendant que les empereurs croupissaient dans l'inertie, ils avaient formé le plus ferme boulevard de la civilisation et avaient surtout contribué à son triomphe sur la barbarie. Admirés, aimés du peuple, ces seigneurs, à la faveur des troubles du 9^e siècle, n'eurent pas de difficulté à établir une véritable souveraineté sur les populations voisines, et les princes qui les craignaient durent leur abandonner cette prérogative.

¹ Voir, pour plus de détail, PAILHARD DE ST-AIGLAN, mémoire cité.

De toutes parts, les châteaux de ces guerriers s'élevèrent sur les ruines amoncelées par les Scandinaves; d'un autre côté, nos villes avaient repris une vitalité nouvelle, elle s'étaient agrandies et fortifiées. Redoutant un retour offensif des Normands ou l'arrivée de quelque autre nation barbare, une foule d'habitants du plat pays vinrent se réfugier dans les murs des cités. Ainsi l'invasion donna à l'établissement de nos libres communes une impulsion puissante.

Les expéditions des hommes du Nord, ont été, par conséquent, une des causes de la révolution qui anéantit le régime social et politique antérieur et qui amena une nouvelle civilisation, un nouveau système : la Féodalité.

LÉON LAHAYE.

COMPTES RENDUS.

Phaedri, Augusti liberti, fabularum libri quinque, édition classique, à l'usage des élèves de sixième, avec des notes grammaticales, prosodiques, critiques et historiques, suivi d'un appendice contenant des rapprochements littéraires en diverses langues par EDOUARD MALVOISIN, agrégé pour les classes de grammaire et pour les classes supérieures des lettres. Paris, Baltenweck, éditeur, 1877.

Cette édition contient, comme le titre l'indique, les cinq livres primitifs des fables de Phèdre, sans les suppléments que Nic. Perotti a tirés, vers le milieu du 15^e siècle, d'un manuscrit plus complet que le codex Pithœanus du 10^e, mais qu'il a d'après son propre aveu interpolés. Ces cinq livres suffisent et au delà pour les besoins de l'enseignement. M. M. en a même retranché quelques fables, et il en aurait retranché encore quelques-unes que nous ne lui en aurions pas fait de reproche. Nous approuvons beaucoup le savant éditeur d'avoir donné dans un appendice des fables d'Esope, de Babrius, des fables en allemand et en vieux français, pour faciliter les rapprochements littéraires. Cela permettra aux professeurs qui aiment à comparer entre eux les fabulistes de ne pas perdre leur temps à faire des dictées.

M. Malvoisin n'a pas trop innové en constituant le texte, quoiqu'il ait été de sa part l'objet de recherches minutieuses. Il a souvent préféré les leçons des manuscrits et des anciennes éditions aux leçons les plus récentes, quand celles-ci ne pouvaient contribuer à rendre, à ses yeux, l'interprétation meilleure.

Le commentaire est fait avec beaucoup d'entente et de soin. Peut-être pourrait-on désirer un plus grand nombre de notes grammaticales, quoique l'auteur pense qu'à cet égard il ne faut pas favoriser la paresse des élèves. Quelques indications de plus ou quelques questions faites à propos auraient attiré l'attention des élèves et même des professeurs qui s'arrêtent rarement à certaines difficultés grammaticales, quoique l'exercice des thèmes ait beaucoup à gagner à leur solution exacte. Les notes historiques, géographiques, mythologiques sont réduites au strict nécessaire; M. M. a eu raison de ne donner que celles qui sont tout à fait utiles à l'intelligence du texte. Faire de l'érudition à cet égard eût été déplacé. En revanche, nous voyons qu'une assez grande place est accordée aux remarques de prosodie latine. Nous sommes parfaitement d'accord avec l'auteur lorsqu'il dit que, pour bien prononcer le latin, il faut connaître la quantité des mots, et qu'il importe d'ailleurs fort souvent, pour l'intelligence même du sens, de pouvoir dire si telle syllabe est longue ou

brève. Il n'y a pas d'innovation en fait d'orthographe latine, et nous ne désapprouvons nullement l'auteur d'avoir écrit *causa* et non pas *caussa*, *intelligo* et non pas *intellego*, *irridens* et non pas *inridens*. Disons encore que les notes du commentaire sont rédigées avec beaucoup de clarté et de précision, et qu'il y en a beaucoup de très-utiles qu'on chercherait en vain dans d'autres éditions classiques. En résumé, cette nouvelle édition de Phèdre est un travail consciencieux et fait grand honneur à M. Malvoisin.

A. D. V.

I.

Précis de Géométrie élémentaire, par F. FOLIE, *membre de l'Académie royale des sciences de Belgique*. Lierre, Joseph Van In et C^{ie}, imprimeurs. Liège, J. Desoer, libraire, 1876. 260 p. in-8. Prix :

Nous ferons plus tard une analyse critique détaillée de cet important ouvrage. Pour le moment, nous nous contenterons d'en indiquer sommairement le contenu et l'esprit.

L'avant-propos et la préface occupent les pages 5 à 14. L'auteur y signale les idées fondamentales de son livre. 1° La méthode de réduction à l'absurde et la méthode des limites sont employées concurremment, sauf dans les cas où la première conduit à des raisonnements trop compliqués. La méthode des limites est donnée d'après Brasseur. 2° Les définitions, les théorèmes, les problèmes sont autant que possible coordonnés dans un arrangement strictement logique. 3° Énoncés de propositions, démonstrations de théorèmes, solutions de problèmes, tout est exposé de manière qu'au besoin, on puisse supprimer la figure. 4° La définition de l'angle est donnée d'après les Prolégomènes de M. Delboeuf. 5° Toutes les notations ont été choisies de manière à ne pas confondre les lignes, les surfaces, etc., avec leur mesure; etc., etc.

L'auteur donne ensuite en seize pages (15-30) une liste détaillée de toutes les propositions démontrées; puis des préliminaires contenant les définitions fondamentales et l'explication des termes usités en géométrie. Nous avons noté particulièrement dans ce paragraphe les remarques relatives aux réciproques (31-36).

Les matières des huit livres sont distribuées dans l'ordre suivant : I. Contour polygonal. Perpendiculaires et obliques. Parallèles. Triangles. Polygones. Parallélogrammes. II. Cercle. Cordes et tangentes. Mesure des angles. Positions respectives de deux cercles. Problèmes. III. Lignes proportionnelles déterminées par des parallèles ou des anti-parallèles. Aires des polygones. Similitude. Relations métriques. Construction des lignes, transformation des figures; construction des expressions littérales. IV. Propriété des polygones réguliers. Mesure du cercle. V. Du plan, des angles dièdres et solides. VI. Des polyèdres; de leur égalité, de leur mesure, de leur similitude et de leur symétrie. VII. La sphère. VIII. Les trois corps ronds. Similitude des surfaces de révolution (p. 37-232).

L'ouvrage se termine par des exercices choisis sur les huit livres (p. 233-254), des errata (p. 255) et la table des matières (p. 257-260).

Autant que nous avons pu en juger, le *Précis* de M. Folie n'est pas un livre ordinaire, et nous ne doutons pas que les professeurs et les élèves de première scientifique qui voudront le lire la plume à la main, n'en retirent grand profit. Mais la grande concision avec laquelle il est rédigé sera peut-être un obstacle à ce qu'il pénètre dans le domaine de l'enseignement élémentaire. Nous avouons aussi, qu'à un point de vue purement spéculatif, nous trouvons que le savant académicien ne s'est pas assez rapproché d'Euclide, ou ne s'est pas assez éloigné de Legendre.

P. MANSION.

II.

Elemente der absoluten Geometrie von Hr. J. FRISCHAUF, *professor an der universität Graz*. Leipzig, Teubner, 1876. 142 p. Prix : fr. 4-50.

Essai d'exposition des principes de la géométrie euclidienne (où l'on admet comme vrai le postulat d'Euclide), de la géométrie non-euclidienne de Lobatschewsky et de Bolyai (où l'on ne s'appuie pas sur ce postulat, mais où l'on suppose la droite infinie), et de la géométrie non-euclidienne absolue (où l'on ne recourt ni au postulat d'Euclide, ni à l'infinité de la droite). Le livre de M. Frischauf est une très-bonne introduction à la plupart des écrits originaux sur les premiers principes de la géométrie, mais nous croyons savoir qu'un de nos compatriotes publiera prochainement sur ce sujet, un écrit plus rigoureux que celui du professeur de Graz.

P. M.

III.

Éléments de Géométrie, par A. M. LEGENDRE. *Nouvelle édition, revue et augmentée de plus de six cents applications*, par A. CAMBIER, ancien élève de l'école normale de Gand, professeur de mathématiques supérieures. Mons, Manceaux. Bruxelles, Manceaux, 1875. 328 p. in-8. Fig. dans le texte. Prix : fr. 3-00.

Cette édition contient le texte des éléments de Legendre sans les notes, avec des modifications en quelques endroits et des additions assez notables. Parmi les modifications, nous citerons la théorie des parallèles, qui est exposée, dans l'édition de M. Cambier, en s'appuyant sur le postulat d'Euclide. Les additions consistent surtout en de nombreuses applications, que l'éditeur a distribuées dans tout l'ouvrage à la suite des théorèmes dont dépend leur solution. Les démonstrations relatives à la mesure des angles, des rectangles, des parallélogrammes rectangles, de la pyramide, du cercle et des corps ronds, sont données de deux manières, d'abord par réduction à l'absurde, comme chez Legendre, puis par la méthode des limites, à peu près comme chez Blanchet.

IV.

Lehrgang der Elemente der synthetischen Geometrie in der Oberprima der Friedrichs-Werderschen Gewerbeschule, von Direktor W. GALLENKAMP. [Jahresbericht 1876]. Berlin, 1876. 33 p. in-4.

Résumé d'un cours élémentaire de géométrie supérieure basé plus sur les propriétés projectives des figures que sur les relations métriques. Il suppose la connaissance de la théorie synthétique élémentaire des coniques, d'après le cours de Steiner, publié par Geiser, et la géométrie analytique de la ligne droite. Voici l'ordre des matières : Figures fondamentales; rapport anharmonique. Théorie des éléments harmoniques. Relations projectives des figures fondamentales (théories des coniques). Pôles et polaires. Involution. Surfaces réglées. Il serait très-intéressant de comparer en détail ce programme avec les *Éléments de géométrie projective* de Crémona. Disons dès à présent, que ce dernier fait un peu plus usage des propriétés métriques des figures que M. Gallenkamp; ce qui provient de ce que celui-ci, en vue de faciliter le travail de ses élèves, se rapproche de la *Geometrie der Lage* de Reye, autant que possible.

V.

Logarithmisch-Trigonometrische Tafeln mit fünf decimalstellen, bearbeitet von Dr. C. BREMIKER. Zweite verbesserte Stereotyp-Auflage. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1876. xxxi-159 p. in-8. Prix : 1 mark = 1-25.

Nous avons rendu compte de ce petit manuel logarithmique dans la *Revue de l'Instruction publique*, t. XV, p. 331-332, et nous renverrons à cette annonce ceux de nos lecteurs qui désirent avoir une idée de l'arrangement des diverses tables contenues dans l'ouvrage. Nous n'avons constaté qu'un seul changement dans la seconde édition : une petite faute signalée par nous dans une table relative au calcul de Pâques a disparu.

Voici au reste, pour ceux qui n'auraient pas le tome XV de la *Revue* à leur disposition, une analyse sommaire de ce recueil. (III-XI) Préface explicative. (xv-xxx) Introduction sur l'usage des logarithmes. I. (1-23) Logarithmes des nombres de 1 à 10000. (24) Multiples du module. II. (25-115) Logarithmes des lignes trigonométriques, *pour chaque centième de degré* du premier demi-quadrant. (116) Conversion des parties décimales du degré en fractions sexagésimales. III. (117-126) Logarithmes d'addition et de soustraction. IV. Tables diverses.

L'exécution typographique est extrêmement soignée. Il est impossible d'arranger mieux les nombres de chaque page : ils sont disposés sur 51 lignes, dont la 1^{re}, la 11^e, la 21^e, la 31^e, la 41^e, la 51^e sont séparées des voisines par des traits. Les neuf lignes intermédiaires sont groupées trois par trois. Les caractères employés sont les plus nets de tous, savoir les *anciens*, les uns grands, les autres petits, et qui tantôt sont en partie au-dessus, en partie au-dessous de la ligne.

P. M.

VI.

Vega's logarithmisch-trigonometrisches Handbuch, 60^{te} Auflage. *Neue vollständig durchgesehene und erweiterte Stereotyp.-Ausgabe, bearbeitet von Dr. C. BREMIKER.* Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1876. xxxii-575 p. in-8. Prix : 4 mark 20 = fr. 5-25.

Manuel logarithmique et trigonométrique, par le baron GEORGE VEGA. *Nouvelle édition stéréotype, publiée par le Dr. C. BREMIKER.* xxvii-575 p. in-8. Prix : 4 mark 20 = fr. 5-25.

Ces deux nouveaux tirages de l'admirable manuel logarithmique de Vega, édité par Bremiker, ne diffèrent qu'en ce que la préface, l'introduction et les titres des tables sont en français dans l'un, en allemand dans l'autre.

Quoique les tables de Bremiker soient aujourd'hui bien connues, nous allons les analyser rapidement pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas encore eu l'occasion de les voir.

Table I. Logarithmes à sept décimales des nombres de 1 à 1000, de 10000 à 100000 (p. 1-185). Multiples et sous-multiples de M, de M à 100 M et de $\frac{1}{M}$ à $100 \frac{1}{M}$ (186).

Table II. Logarithmes des sinus et des tangentes de seconde en seconde sexagésimale, pour les cinq premiers degrés (187-287). Réduction des degrés, minutes et secondes en parties du rayon (288).

Table III. Logarithmes des lignes trigonométriques de 10 en 10 secondes pour le premier demi-quadrant (289-560).

Appendice. 1. Table de réduction du temps sidéral en temps moyen et inversement. 2. Tables de refraction, d'après Bessel (564-573). 3. Constantes 574-575).

Comme on le voit, ce précieux manuel est moins riche en tables auxiliaires que celui de Callet, mais il contient les grandes tables vraiment essentielles, et sous le rapport typographique et pratique, il est tellement supérieur au recueil publié par F. Didot, qu'il n'y a pas même de comparaison possible.

Les chiffres sont les chiffres anciens inégaux, les plus clairs de tous, et dont la saillie au dessus ou en dessous de la ligne, est éminemment propre à faire éviter toute méprise. Callet a aussi employé ces chiffres, mais les caractères du Recueil de Bremiker sont plus nets.

L'arrangement des pages est surtout remarquable dans ce manuel. Chaque page contient, dans la table I, 51 lignes principales, dont les 1^{re}, 11^e, 21^e, 31^e, 41^e, 51^e sont séparées des autres par de légers filets. Les neuf lignes intermédiaires sont divisées en groupes de trois lignes. La même disposition est employée dans la table II, où chaque page contient 61 lignes. Dans la table III, c'est de 6 en 6 lignes que l'on rencontre une ligne principale séparée des voisines par des traits. En outre, dans la table II, des traits plus forts précèdent et suivent la 31^e ligne. Il est

impossible, croyons-nous, de rendre plus facile la recherche d'un logarithme que ne l'a fait Bremiker au moyen de cette disposition des tables.

Il a eu soin de simplifier aussi, autant que possible, chaque page en particulier, en supprimant tout ce qui surcharge celles de Callet, dans les logarithmes des nombres.

Grâce à ces diverses améliorations des anciens recueils, le manuel de Bremiker est devenu l'un des plus pratiques et des plus parfaits qui existent, et nous le recommandons avec confiance à nos lecteurs.

P. M.

VII.

Leçons d'analyse infinitésimale, par P. MANSION, professeur à l'université de Gand. Gand, Hoste. Mons, Manceaux, 1876. 32 p. in-8 et une planche. Prix : 1 franc.

Nous signalons ici ce petit opuscule, pour être complet sur les publications mathématiques de 1876 dans notre pays. Il ne contient que deux chapitres d'un cours de calcul différentiel. Le premier est consacré à la définition de l'analyse infinitésimale, d'après M. Hermite. Le second aux théorèmes de Rolle et de Taylor. Nous montrons que toutes les démonstrations de ce dernier reposent en dernière analyse sur le théorème de Rolle; que celui-ci est susceptible de trois formes analytiques distinctes, mais dont l'équivalence est complète, quand on les interprète géométriquement; enfin, nous prouvons que l'on a supposé trop de conditions nécessaires pour l'existence des théorèmes de Rolle et de Taylor.

VIII.

Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal, par M. F. TISSERAND, directeur de l'observatoire de Toulouse, ancien maître de conférences à l'école des hautes études de Paris. Paris, Gauthier-Villars, imprimeur-libraire, 1877. xix-388 p. Prix :

Tous ceux qui s'occupent d'analyse, connaissent le précieux *Recueil d'exercices sur le Calcul infinitésimal* de M. F. Frenet, qui est déjà arrivé à sa troisième édition. L'ouvrage que vient de publier M. Tisserand, est un complément du consciencieux travail du professeur de Lyon. Il s'adresse, en général, à une catégorie d'étudiants un peu plus avancés et a un caractère moins systématique.

Le premier livre est consacré à des exercices sur l'algèbre, la géométrie analytique et le calcul différentiel; le deuxième, à des questions de calcul intégral (intégrales définies et indéfinies, quadratures, rectifications, etc., équations différentielles et aux dérivées partielles). Le livre troisième contient la solution de questions diverses concernant les courbes et les surfaces. C'est la partie la plus importante, la plus originale et la plus étendue de l'ouvrage. Pour donner une idée de cette dernière partie, nous citerons quelques questions. 1. Trouver les courbes dans lesquelles le

rayon de courbure ρ est lié à l'angle α que fait la tangente avec une direction fixe par une relation $\rho = f(\alpha)$. 15. Questions sur les trajectoires. 31. Trouver une courbe dont la conique osculatrice est une ellipse de surface constante. 62-70. Systèmes triplement orthogonaux.

Le recueil contient en tout 166 questions, dont plusieurs contiennent un grand nombre de cas particuliers. P. M.

IX.

Principen der Flächentheorie von Dr. R. HOPPE, *professor an der universität Berlin*. Leipzig, C. A. Koch, 96 p. in-8. Prix : fr. 2-25.

La théorie infinitésimale des surfaces dont traite ce petit volume, est un sujet trop spécial pour que nous en parlions en détail dans la *Revue*. Nous nous contenterons de dire ce que l'auteur s'efforce de traiter par une voie, à la fois *générale* et *simple*, les différentes questions de la théorie des surfaces. Les paramètres différentiels du premier ordre qu'il emploie, sont ceux de Gauss. Ceux du second ordre caractérisent spécialement son propre mode d'exposition. La division du sujet traité est celle-ci : I. Principes. II. Lignes spéciales tracées sur les surfaces. III. Surfaces spéciales.

X.

Recueil d'exercices sur la Mécanique rationnelle, à l'usage des candidats à la licence et à l'agrégation des sciences mathématiques, par A. DE SAINT-GERMAIN, professeur de mécanique à la faculté des sciences de Caen. Paris, Gauthier-Villars, 1877. viii-456 p. Prix :

« On ne peut bien posséder les théories peu nombreuses, mais fécondes qui constituent la mécanique rationnelle, si l'on n'en a fait des applications attentives et variées. » Les recueils de M. William Walton et du P. Jullien sont trop élevés; celui de M. A. Führmann contient des questions trop faciles; le cours complémentaire de M. Vieille est trop peu étendu. M. de S. Germain a essayé de faire un ouvrage qui ne présentât aucun de ces inconvénients. Voici la table des chapitres : I. *Statique*. Équilibre d'un point matériel. Composition des forces parallèles. Centres de gravité. Équilibre des corps solides. Équilibre d'un fil flexible. Attraction des systèmes. II. *Cinématique*. Mouvement d'un point matériel. Mouvement d'une figure dans un plan. Mouvement général d'un solide. III. *Dynamique*. Mouvement d'un point libre; sur une courbe; sur une surface. Mouvement relatif. Application des principes généraux de la dynamique aux mouvements des systèmes. Mouvement d'un solide. Équations générales de la mécanique. — La méthode de l'auteur est très-simple : il traite à fond une question choisie, puis laisse au lecteur le soin de résoudre de la même manière un certain nombre de questions analogues. On remarquera que toute la partie purement analytique de la mécanique rationnelle est reportée dans un dernier chapitre assez étendu (36 pages);

qui contient le principe des vitesses virtuelles, le principe de d'Alembert, les équations de Lagrange et de Hamilton et la méthode d'intégration de Jacobi.

XI.

La grande pyramide, pharaonique de nom, humanitaire de fait, ses merveilles, ses mystères et ses enseignements, par PIAZZI SMYTH, astronome royal d'Écosse, ex-membre de la Société Royale de Londres, traduit de l'anglais par M. l'abbé MOIGNO. Paris, Gauthier-Villars, 1875. 250 p. in-12. Prix : fr. 3-50.

Ce livre étrange est le résumé peu clair, mais substantiel, de quatre ouvrages considérables : 1° *L'héritage que nous a laissé la grande pyramide* (1^{re} édition 1867, 2^{me} éd. 1874). 2° *Vie et travaux de la grande pyramide*. Trois forts vol. in-8. 1865. 3° *Antiquité de l'homme intellectuel*, 1863. 1 vol. in-8. 4° *Projection homologique et plan de la Terre de la grande pyramide*. 1870. L'auteur, P. Smyth, astronome royal d'Écosse, fils de l'amiral Smyth, a consacré tout son temps depuis 1864, à essayer de prouver que la grande pyramide est un monument scientifique, donnant sans forme géométrique, la valeur du nombre π , les constantes principales de l'astronomie, la date de sa propre construction et celles des principaux événements de l'histoire jusque et y compris la fin du monde. Il a été précédé dans cette voie par John Taylor, et maintenant plusieurs savants anglais et américains partagent en partie ses convictions.

Après une étude consciencieuse de ce petit livre, nous croyons pouvoir résumer ainsi notre opinion sur ce qu'il contient de mieux établi. 1° La grande Pyramide est *très-probablement* un monument astronomique en ce sens qu'il porte la date de sa construction dans l'orientation du couloir qui la caractérise spécialement. 2° *Probablement* un monument géométrique, comme le dit Hérodote, si clairement interprété par Taylor. 3° *Peut-être* un monument métrologique. 4° La longueur du côté de la pyramide est égale au nombre de jours de l'année, multiplié par l'unité linéaire au moyen de laquelle s'expriment toutes les dimensions de la pyramide. Cette unité est la dix-millionième partie du rayon terrestre minimum. Cette curieuse coïncidence, qui peut être due au hasard, puisque 25 pouces anglais jouissent à peu près de cette propriété, ayant été admise par P. Smyth, comme intentionnelle, il en a conclu facilement, par pure déduction logique, que le constructeur de la grande pyramide connaissait toutes les constantes astronomiques; qu'il avait par conséquent une science très-avancée, *révélée* probablement; d'où une interprétation très-singulière du texte d'Hérodote sur l'impiété de Chéops.

Le mouvement d'idées provoqué par P. Smyth, a un côté très-sérieux, parce qu'il soulève un problème historique du plus haut intérêt. Si les Égyptiens n'avaient pas de connaissances mathématiques et astronomiques aussi précises que celles que suppose la construction de la grande pyra-

mide, sous quelle influence étrangère a-t-elle été construite avec tant de perfection? Et dans le cas contraire, pourquoi ce peuple singulier s'est-il montré moins savant dans les autres grands monuments? Peut-être la prochaine publication du papyrus Rhind jettera-t-elle quelque lumière sur ce sujet, en révélant les caractères distinctifs des mathématiques égyptiennes et en permettant de les comparer à celles des Chaldéens, sur lesquelles on fait en ce moment aussi de nouvelles découvertes.

P. MANSION.

XII.

Progrès récents de l'Astronomie stellaire, par M. R. RADAU. Paris, Gauthier-Villars, 1876. 72 p. in-18. Prix : fr. 1-50.

Les dimensions du système solaire sont connues approximativement : les astronomes en ont levé le plan et dressé la carte topographique; il ne s'agit plus aujourd'hui que de corriger les détails, de compléter l'inventaire du menu peuple d'astéroïdes, de comètes et de bolides, qui remplit les espaces interplanétaires et d'étudier plus à fond la nature intime des corps célestes qui composent notre système. Dès lors il nous est loisible de tourner nos regards avec une plus grande liberté d'esprit vers les régions lointaines des étoiles, ces myriades de soleils auxquels s'appliquent, comme à notre pauvre petit système, les lois de la gravitation, de l'optique et de la thermodynamique.

La brochure de M. Radau a pour but de donner une idée des principaux résultats des investigations des astronomes touchant les étoiles.

Le premier paragraphe traite de leur distance à la terre. L'auteur y fait connaître les premières tentatives pour trouver la parallaxe des étoiles, la découverte de l'aberration de la lumière, les recherches de W. Herschell, de Piazz, de Brinkley, de Struve, de Bessel, de Henderson et de Maclear, qui aboutirent enfin à la détermination de la distance de quelques étoiles, relativement très-voisines de nous. Enfin il termine en disant comment on a estimé, d'après leur éclat, la distance des autres étoiles plus lointaines, ainsi que celles des nébuleuses.

Le deuxième paragraphe est consacré aux mouvements propres des étoiles et au mouvement hypothétique de translation de notre système dans l'espace.

Vient ensuite un résumé très succinct des résultats obtenus en observant les étoiles multiples, où l'auteur donne, en particulier, quelques détails sur la découverte des compagnons relativement obscurs de Sirius et de Procyon.

Dans le quatrième paragraphe, M. Radau signale quelques applications de l'optique à l'astronomie, les unes très hypothétiques, les autres plus ou moins certaines.

Enfin, tout le reste de la brochure, un tiers environ, est un exposé sommaire de ce que l'analyse spectrale nous a révélé sur la constitution physique des étoiles et des nébuleuses.

Le petit écrit de M. Radau, où il aurait fallu peut-être un peu plus de dates, est très clairement écrit : il est très propre à initier, à quelques-uns des récents progrès de l'astronomie stellaire, les personnes instruites qui n'ont ni le temps, ni les moyens de les étudier dans les ouvrages spéciaux. A ce titre, nous ne pouvons que le recommander à nos lecteurs.

XIII.

Les Observatoires de montagne, par R. RADAU. Paris, Gauthier-Villars, 1876. 72 p. in-8. Prix : fr. 1-50.

L'auteur de ce petit livre commence par donner un aperçu des tentatives faites jusqu'à présent pour établir des observatoires de montagnes en Suisse, en Russie, dans l'Inde anglaise et aux États-Unis. La plupart des stations météorologiques de ces pays, situées à plus de 1500 mètres d'altitude, sont établies dans des cols de montagnes afin d'être abritées au moins d'un côté contre les vents. Malheureusement les cols se trouvent dans des conditions météorologiques anormales : la température, le mouvement de l'air, la formation et la précipitation des brouillards y sont influencés par les circonstances locales, par la radiation des murs des rochers voisins, par la déviation des courants qui s'engouffrent dans les défilés. Les observatoires de montagnes devraient être placés sur des sommets isolés. En France, on a essayé de créer des observatoires de ce genre dans les meilleures conditions, en choisissant pour cela le Puy-de-Dôme (1463 mètres d'altitude), et le Pic du Midi de Bigorre (2877 mètres).

M. Radau fait l'histoire très intéressante de la première de ces deux montagnes, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ; puis il raconte comment les efforts persévérants de M. Alluard, professeur à la faculté des sciences de Clermont-Ferrand, ont enfin abouti à la création d'un observatoire météorologique au sommet même de ce puy célèbre. Il décrit ensuite l'observatoire lui-même. Il se compose essentiellement d'une tour de neuf mètres de diamètre extérieur, de six de diamètre intérieur, haute de sept au-dessus du sol, et ayant trois étages, dont deux souterrains. Celui qui est de plein pied avec le sol, est occupé par les instruments météorologiques ordinaires ; le premier étage souterrain, qui est éclairé par deux soupiraux, est destiné à recevoir les instruments qui exigent une température constante ; enfin, au-dessous se trouve la cave qui forme le cabinet magnétique et qui communique, par un tunnel, avec l'habitation du directeur et du gardien. Celle-ci est en relation avec la plaine par un télégraphe et est d'ailleurs assez bien abritée au nord et à l'ouest pour pouvoir être habitée toute l'année. L'observatoire même est recouvert par une plate-forme gazonnée sur laquelle sont installés les instruments qui doivent être exposés à l'air libre. L'observatoire a été inauguré en août 1876 et il a déjà rendu des services aux populations agricoles des départements voisins.

Le Pic du Midi de Bigorre est beaucoup plus élevé que le Puy-de-Dôme. Il est dans une situation météorologique vraiment admirable. On a établi un observatoire temporaire sur ce pic, à un endroit appelé le mamelon Plantade, situé à 2370 mètres d'altitude et non loin d'une hôtellerie, si bien exposée au midi que, sans les avalanches, elle serait habitable toute l'année. En 1873, on put faire des observations à la station Plantade, du 22 août au 9 octobre, jour où l'on dut partir faute de vivres. En 1874, le séjour de trois observateurs se prolongea du 1^{er} juin au 15 décembre : à cette dernière date, il fallut redescendre dans la plaine, au prix d'efforts inouis et en courant les plus grands dangers, parce que divers accidents avaient rendu impossible le séjour sur la montagne. En 1875, on put passer tout l'hiver à la station, mais au milieu de difficultés très-grandes. On reconnut qu'il fallait absolument établir l'observatoire définitif beaucoup plus haut, au sommet même du pic. La température y sera moins élevée, mais on ne sera pas exposé à être englouti sous des neiges d'apport comme à la station Plantade. On a déjà commencé, en 1876, à réaliser le projet d'un établissement définitif et, sans doute, l'on pourra bientôt inaugurer l'observatoire du Pic du Midi de Bigorre, situé à 400 mètres plus haut que l'hospice du St Bernard, en Suisse.

M. Radau termine son opuscule par un résumé des observations faites à la station Plantade et au sommet du Pic, et donne, en outre, quelques indications sur les avantages spéciaux que présentent les observatoires de montagne, à cause de la transparence chimique et de la limpidité optique de l'atmosphère des altitudes élevées. Malheureusement la santé des observateurs a beaucoup à souffrir d'un séjour de plusieurs mois à plus de 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Passer l'hiver sur un pic aussi élevé que celui du Midi, équivaut à hiverner sous le cercle polaire, comme le prouve le dramatique récit de M. Radau lui-même. A la station Plantade, du 21 novembre au 13 décembre 1875, à l'heure la plus chaude du jour, le thermomètre marquait le plus souvent 5 ou 6 degrés sous zéro. Sur le pic même, le 9 janvier 1876, le thermomètre est descendu à -37° . Qu'on juge par là du dévouement qu'exigent de semblables observations météorologiques.

Le livre de M. Radau est aussi soigné au point de vue de la forme que du fond. Quatre gravures, dont deux occupent une page entière, permettent au lecteur de se faire une idée de l'observatoire du Puy-de-Dôme et de la station du mamelon Plantade.

P. M.

VARIA.

Deux nouvelles tables de bronze ont été trouvées à Ossuna, l'ancienne Urson des Espagnols, l'ancienne *Genitiva Julia* des Romains. Comme les deux premières, qui sont aujourd'hui en la possession du marquis de Loring, elles contiennent des fragments de la loi constitutive de la colonie fondée sous la dictature de Jules César. On le voit, c'est un monument de la plus haute importance pour éclairer la question capitale et si controversée du régime municipal dans le haut empire. Les deux tables découvertes d'abord présentent un texte qui commence au chapitre 91 de la loi. Les deux tables nouvelles, dont M. Giraud a entretenu l'Académie des sciences morales et politiques, commencent au chapitre 61 et se terminent au chapitre 89.

Le chapitre 61 est relatif à la procédure entre créanciers et débiteurs. On sait quelle fut à cet égard la loi des Douze Tables et comment elle livrait, corps et biens, le débiteur au créancier. M. Giraud fait un historique curieux des luttes engendrées à Rome par les rigueurs de la législation; il montre cette question des dettes, liée à celle de l'usure, se reproduisant avec plus ou moins d'acuité par intervalles dans la république et soulevant périodiquement le peuple contre les patriciens et les chevaliers. Il en résulte parfois des crises économiques, et dans l'une d'elles le trésor public dut intervenir pour fournir de l'argent aux petits propriétaires obérés. Ce n'est pas nous, paraît-il, qui avons inventé le crédit foncier. Plus d'une fois aussi la réforme demandée de la législation fournit aux agitateurs populaires la base de programmes alléchants. César, notamment, promit à cet égard beaucoup plus qu'il ne put ou voulut donner. Quoi qu'il en soit, la loi de *Genitiva* consacre plus d'un adoucissement à l'antique rigueur.

Le chapitre 62 concerne l'administration municipale. On y voit l'édilité et le duumvirat séparés; on y est renseigné sur le personnel des officiers qui entouraient les hautes magistratures municipales. Les magistrats et les gens de service, suivant une formule empruntée peut-être à la loi romaine, étaient exempts du service militaire, sauf le cas d'un soulèvement de l'Italie ou de la Gaule.

M. Giraud continuera le commentaire et l'exposition de ce texte. Les tables ont été acquises de M. Francisco Martin Ocagna pour le gouvernement espagnol, au prix énorme de 30,000 pesetas. Elles sont déposées au musée de Madrid.

L'ÂGE DES PYRAMIDES. — Voici une découverte qui peut passer pour l'une des plus importantes du siècle en ce qui concerne la chronologie.

Les travaux de M. Emmanuel de Rougé avaient réussi à fixer trois dates dans l'histoire de l'Égypte : 1300, 1240, 962 avant notre ère. Cette dernière est celle de la prise de Jérusalem par le pharaon Schischouck 1^{er}. Aucune d'elles ne remonte jusqu'à l'ancien empire, pour lequel nous nous trouvons plongés, sinon dans les ténèbres, au moins dans un dédale de dynasties dont on n'a pu jusqu'ici dire avec certitude si elles sont successives ou parallèles. On avait beaucoup remarqué l'ingénieux moyen mis en œuvre par M. de Rougé pour fixer les dates ; les Égyptiens avaient l'habitude de signaler la contemporanéité des grands événements et de certains phénomènes astronomiques, dont le retour périodique est plus ou moins fréquent, tel, par exemple, que le lever héliaque de l'étoile Sirius, appelée Sothis. Notre savant égyptologue avait mis aux mains de Biot les éléments de calculs astronomiques, lesquels le conduisirent à déterminer les dates en question.

La même méthode vient de mettre M. Chabas en possession d'une date très-voisine, comme on verra, de la construction d'une des trois grandes pyramides de Gizeh. C'est le premier pas assuré que fait la science dans la chronologie de l'ancien empire.

Dans le papyrus médical appartenant à M. Ebers, M. Chabas a rencontré un cartouche royal jusqu'alors indéchiffré. Disons, pour plus de clarté, qu'on appelle cartouche dans les hiéroglyphes l'ensemble des signes entouré d'un cercle qui sert à désigner un personnage. M. Chabas a été assez heureux pour pénétrer l'énigme et démontrer, assure-t-on, d'une manière certaine que le cartouche était celui du roi Menkera ou Menkerès, le Mycérinus des Grecs, le constructeur de la troisième pyramide. A la suite du cartouche venait cette mention que, dans la neuvième année du règne du prince, eut lieu le lever héliaque de Sothis. Or, comme nous avons des points de repère assurés par plusieurs levers, le calcul (un calcul assez simple d'ailleurs) conduit à placer la neuvième année du règne de Menkerès dans l'intervalle compris entre les années 3007 et 3010 avant Jésus-Christ.

En faisant connaître ce résultat à l'Académie des inscriptions et en annonçant la lecture prochaine du mémoire consacré par M. Chabas à cette importante question, M. de Saulcy a insisté sur le caractère de rigoureuse certitude de la date ainsi déterminée ; il a ajouté qu'il avait lui-même refait et vérifié les calculs. (Séance du 7 août).

C'est donc dans le xxxi^e siècle avant notre ère que la pyramide de Mycérinus a été construite.

ACTES OFFICIELS.

Modifications introduites, par suite de l'abolition de l'examen de gradué en lettres, dans les arrêtés royaux d'organisation des écoles normales des humanités et des sciences, et d'organisation des examens de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, pour les sciences et pour les langues modernes.

Art. 1^{er}. L'article 6 de chacun des arrêtés royaux du 1^{er} et du 2 septembre 1852; l'article 1^{er} de l'arrêté royal du 15 mai 1857; l'article 4, n° 3, de l'arrêté royal du 27 janvier 1863; l'article 5, § 2, de l'arrêté royal du 29 septembre 1865 et l'article 3, § 2, de l'arrêté royal du 8 mai 1874, sont remplacés par les dispositions suivantes :

(Art. 6 de l'arrêté royal du 1^{er} septembre 1852 et art. 6 de l'arrêté royal du 2 septembre 1852, modifiés respectivement par les arrêtés royaux du 9 et 10 juin 1861) : « Pour se présenter à l'examen d'admission, il faut être âgé de 18 ans au moins, de 23 ans au plus, être muni d'un *certificat d'études d'humanités complètes* et justifier de sa bonne conduite. »

(Art. 1^{er} de l'arrêté royal du 15 mai 1857, révisé par l'arrêté royal du 11 juin 1861) : « Sont admis à l'examen d'aspirant professeur agrégé du degré supérieur pour les humanités, les récipiendaires âgés de 20 ans au moins, *prouvant par certificat qu'ils ont terminé*, au moins depuis trois ans, *des études d'humanités complètes*. »

(Art. 4, n° 3^o, de l'arrêté royal du 27 janvier 1863) : « Sont admis à l'examen :

« 1^o. »

« 2^o. »

« Les aspirants *prouvant par certificat qu'ils ont terminé*, depuis trois ans au moins, *des études d'humanités complètes*. »

(Art. 5, § 2 de l'arrêté royal du 16 avril 1851, révisé par l'arrêté royal du 9 septembre 1865) : « Sont admis à l'examen d'aspirant professeur agrégé pour les sciences, les récipiendaires *prouvant par certificat qu'ils ont terminé*, depuis deux ans au moins, *des études d'humanités complètes*. »

(Art. 3, § 2 de l'arrêté royal du 8 mai 1874) : « Pour se présenter à l'examen d'admission, il faut être porteur d'un *certificat d'études d'humanités faites en Belgique ou d'une pièce équivalente acquise à l'étranger*, produire un certificat de vaccine ou l'attestation qu'on a eu la variole, et un certificat de bonne conduite délivré par le bourgmestre de la résidence

du récipiendaire ou par le chef de l'établissement dans lequel il a terminé ses études. »

Art. 2. Le certificat d'humanités n'est valable que s'il est délivré par un établissement ayant six années d'études et dans lequel on enseigne toutes les matières du programme du gouvernement.

Le jury apprécie la valeur du certificat produit.

Le certificat devra constater que les études d'humanités ont été faites jusqu'à la rhétorique incluse.

Art. 3. Le programme de l'enseignement doit être communiqué au jury en même temps que le certificat.

Art. 4. Lorsque l'élève n'a pas fait toutes ses études dans le même établissement, le certificat principal est délivré par le chef de l'établissement dans lequel l'élève a achevé sa rhétorique.

Les autres années d'études, non prévues au certificat principal, sont l'objet de certificats complémentaires.

Art. 5. Le diplôme de gradué en lettres continuera d'être admis, comme par le passé, sous les conditions de temps stipulées par les arrêtés royaux que le présent arrêté a pour objet de modifier.

Art. 6. Notre Ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Certificat d'études d'humanités complètes à produire par les personnes qui solliciteront les fonctions de surveillant dans un athénée royal.

Art. 1^{er}. Pour être nommé aux fonctions de maître d'études ou de surveillant dans un athénée royal de l'État, il faudra être porteur ou du certificat d'élève universitaire ou du titre de gradué en lettres ou tout au moins d'un certificat d'études complètes d'humanités, jusqu'à la rhétorique incluse.

Le certificat d'humanités ne sera valable que s'il émane d'un établissement d'enseignement moyen, ayant six années d'études et où l'on enseigne toutes les matières du programme du gouvernement.

Art. 2. Notre Ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. C. de la Berge, M. Bréal, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 8 Mars : **Thonissen**, le droit pénal de la République athénienne, par G. Perrot. — Satires de Lucilius, p. p. **Lachmann**, par Émile Chatelain. — Du 10 : **G. Bancroft**, histoire de l'action commune de la France et de l'Angleterre pour l'indépendance des États-Unis, par Albert Sorel. — **G. Grove**, Géographie, par Ch. Clermont-Ganneau. — Du 17 : **L. Aucoc**. Le Conseil d'État avant et depuis 1789, par G. M. Du 24 : Claudii Claudiani Carmina. Vol. I. p. p. **Louis Jeep**, par Max Bonnet. — Œuvres complètes de Montesquieu, p. p. **Ed. Laboulaye**, par T. de L. — Du 31 : Genèse Chaldéenne de G. Smith, trad. par **H. Dehltzsch**, par G. Maspero. — **Lebègue**, recherches sur Delos, par G. Perrot. — Ciceronis pro Milone oratio p. p. **Wagener**. — **L. Botkine**, Beowulf, époque anglo-saxonne, par Arthur Chuquet. — Du 7 avril : **Kondakof**, Iconographie et art byzantins, par Jun. B — of. — **Peiper**, Catulle, par Max Bonnet. — **Grimm**, Mythologie allemande; les chants de l'ancien Edda p. p. **K. Hildebrand**, par A. Chuquet. — **Biedermann**, l'Allemagne au XVIII^e siècle, par Albert Fécamp. — Du 14 : **F. de Saulcy**, dictionnaire topographique de la Terre-Sainte, par Ch. Clermont-Ganneau. — Taciti Germania, p. p. **Baumstarck**, par J. Gantrelle. — Lettres missives, inédites relatives aux affaires de France et d'Italie, p. p. **Casati**, par T. de L. — **De Moltke**, lettres sur la Russie, par Vidal-Lablache.

Société belge de Géographie. Bulletin. Première année 1877. N° 1.

J. Liagre. Les sciences géographiques. — Chronique géographique. Exposé des questions géographiques actuelles. — Ch. D'Hane-Steenhuysse. Le Darien. — Major Adan. Historique des explorations africaines (premier article). — Schmit. Orographie de la Belgique. Description des lignes de faite. — Causerie scientifique. — Bibliographie générale. Bibliographie spéciale du Transvaal. Cartes.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, 1876.

1877. *Erstes Heft*. — Zu Aischylos Choephoren von Schömann in Greifswald (correction de plusieurs leçons reçues jusqu'ici). — Ephorostudien. I. Die Schlacht bei Salamis, von G. Loeschke in Leipzig. (La relation d'Hérodote mérite moins de confiance que celle d'Ephore). — Zu Polybios, von Hertlein. (L'auteur propose un grand nombre de corrections). — Litteratur der Iguvischen Tafeln : 1. Les tables Eugubines, texte, traduction et commentaire par Michel Bréal. Paris, 1875. 2. Conjectanea scripsit Franciscus Buecheler. 3. Populi Iguvini lustratio. Legem umbricam interpretatus est... Franciscus Buecheler, Bonnae, 1876 : von Schweizer-Sidler in Zurich (compte rendu approfondi). — Des Vergilius vierte Eloge, von Th. Plüss in Schulphorte. (Quel est l'enfant qui doit inaugurer les siècles de bonheur que prédit Virgile dans cette pièce? Ce n'est pas le fils de Marcellus et de Julie, dont la naissance était attendue ; c'est encore beaucoup moins le fils d'Asinius Pollion. Le poète suppose, d'après M. Plüss, que ce fils doit naître de *Liber* et de *Libera*).

Jenaer Literaturzeitung im Auftrag der Universität Jena herausgegeben von Anton Klette. — 1876.

3 März : HEINRICH BÜRGELE, die pyläisch-delphische Amphiktyonie : von H. Zurborg. (Bonne dissertation sur l'origine de l'Amphictyonie, son organisation, sa compétence et son histoire jusqu'à Auguste). — 10 März : GUSTAVUS LOEWE, prodromus corporis glossariorum Latinorum. Quaestiones de glossariorum Latinorum fontibus et usu. Lips. Teubner : von Baehrens (favorable). — NIK. MADWIG, Kleine philologische Schriften. Vom Verfasser deutsch bearbeitet. Leipz. Teubner : von Gust. Becker (favorable). — 17 März : Taciti Agricola, Schulausgabe von C. Peter : von A. Draeger (favorable, mais beaucoup de remarques critiques). — 24 März : Heinrich Schmidt, Synonymik der griechischen Sprache. L. 1. Leipz. Teubner, 1876. M. 12 (favorable). — La chanson de Roland. Genauer Abdruck der Venetianer Handschrift IV, besorgt von Eugen Kölbing. Paris, Tronck, 1877. M. 5 : von E. Stengel (reproduction exacte du ms. de Venise). — 4 Apr. : Notitia dignitatum. Accedunt notitia urbis Constantinopolitanae et laterculi provinciarum. Edidit Otto Seeck. Bero lini, apud Weidmannos 1876. M. 16 (très-favorable).

Zeltschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von W. Hirschfelder, F. Hofmann, P. Rühle. — Berlin, 1876.

1877. *Janvier* : Comptes rendus : Neuere Literatur zur Germania des Tacitus. Bericht von Hirschfelder in Berlin. — *Février* : Dissertations : Über die in der ersten Hälfte der Aeneis durch die moderne Kritik gewonnenen Resultate, von Dir. Dr. Schaper in Berlin. (L'auteur cherche à démontrer que les critiques ont eu tort d'attaquer certains passages des six premiers livres de l'Enéide). — Jahresberichte des philologischen

Vereins zu Berlin: Lysias, von Dr. Röhl (Schluss). — Tacitus, von Oberlehrer Dr. Andresen (Schluss folgt). — *Mars*: Jahresberichte des philologischen Vereins in Berlin: Tacitus von Oberlehrer Dr. Andresen. — Lucianus von Dr. Wichmann.

Blätter für das Bayerische Gymnasial- und Real-Schulwesen. — München 1876.

13 B. 2^e *Heft*. — Ueber die römischen Comitien, von Preu (L'auteur combat les savants qui pensent 1^o qu'après la réforme des comices par centuries il y avait dans chaque classe septante centuries, par conséquent 350 dans les cinq classes réunies; 2^o qu'avant la loi Valeria-Horatia (306/443) les patriciens n'avaient pas le droit de prendre part aux comices par tribus. Il examine aussi la question de savoir en quoi consistait la réforme des comices par centuries et quand elle commença. En passant, il cherche à corroborer l'opinion de ceux qui veulent que les plébéiens aient pris part aux comices par curies).

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausg. von Conrad Bursian, 1874-1875. Berlin, 1875, Calvary.

Vierter Jahrgang 1876. *Erstes Heft*: Bericht über die im Jahre 1876 veröffentlichten, auf die nachhomerischen Epiker bezüglichen Arbeiten von Dr. Hans Flach in Tübingen. — Bericht über Maccius Plautus von Dr. August Lorenz in Berlin. — Bericht über die auf die griechische und römische Mythologie bezügliche Literatur der Jahre 1873-1875. Von Professor Dr. A. Preuer in Greifswald.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Directeur,

Veillez m'accorder une toute petite place dans les pages de votre excellente revue pour me permettre de répondre au désir exprimé par votre savant collaborateur, en expliquant la différence si grande qui existe entre la traduction des *Gâthâs* donnée par Haug et la mienne. Peu de mots me suffiront.

Haug, à l'inverse de Spiegel, a voulu rompre avec la méthode de Bur-nouf et créer un nouvel éranisme; il n'admet comme moyens d'élucidation que la comparaison du zend avec le sanscrit et ses propres conjectures. On va voir les conséquences de ce système; l'examen d'une seule phrase les fera suffisamment connaître. Je choisis la première citée par le savant philologue.

Gâthâs XXVIII. 11. a. b. ... Sage toujours vivant! tu connais les lois de la vérité et de la bonté; je voudrais accomplir mon désir d'y atteindre.

Je laisse de côté les trois premiers mots qui ne sont qu'une traduction étymologique peu sûre du nom d'*ahura Mazda*. Pour le reste voici le texte : *yeng ashât voichtâ vanheusca dâtheng mananhô erethveng aeibyô apandis perenâ Kâmem*. La traduction littérale en serait : « quos sanctitate scis bonique creatos spiritûs, mente rectos; illis (datif) bonorum obtentionibus (ablatif) adimple cupiditatem. » J'ai traduit à peu près mot à mot : de ceux ¹ que tu connais par leur sainteté comme des créatures du bon esprit et (des esprits) droits, comble les désirs par une grande abondance de biens (*des abondances* étant impossible en français).

Perenâ est la 2^e personne du singulier de l'impératif de *perenâmi*, remplir, accomplir; *dâtha* signifie créé, créature. La traduction pehlvie, comme les exigences du contexte, assure l'une et l'autre explication. Haug, suivant sa propre voie, fait du premier mot un indicatif présent à la 1^{re} personne (ce qui est possible en soi), et de *dâtha* une loi. Pour maintenir son interprétation dans le reste de la phrase, il commet les erreurs suivantes : il traite l'ablatif causal *ashât* comme un génitif dépendant de *dâtheng*; il biffe *erethveng* et prétend que les mots correspondant à *illis obtentione (bonorum) cupiditatem*, dépendant de *adimplere*, signifient *le désir d'obtenir ces choses!*

¹ Le littéral absolu serait à ceux.

De plus, contre toute la tradition parse et tous les livres mazdéens, il soutient que lui seul connaît le vrai sens de *asha* et que ce sens est *vérité* et non pureté, justice, sainteté. Enfin il rend *rôhu manô* (le bon esprit) par *bonté*. On voit que dans cette version il ne reste presque plus rien du texte.

Voici quelques rapprochements philologiques qui pourront peut-être satisfaire les philologues.

Ashât. L'ablatif en *at* se retrouve en sanscrit et dans le latin *sum-mod*, etc. Quant au sens comp. Sscr. *rita*, juste, vertueux, vieux persan *arta*, Artaxerxès, Artaban ¹, etc. Le Bactrien transforme *rt* en *sh*. — *Voïçta* = *φοῖσθα*. *Vanheus* = sanscr. *Vasâs*, gr. (ῥῶ) *ἔῆος* p. *ῥεσῆον*.

Dâtha = ditus de (con)dere, etc. *Mananh* = sanscr. *manas*, gr. *μενος*, at. meus. *A rôhu manah* comp. *μενος* *ῥῆύ* qui a pris une autre acception. *erth-wa* = S. *ûrdhwa*, gr. *ὀρθός*.

âpanâts. a) forme ais; comp. *ἡμέραις*. b) Racine *âp* = S. *âp*, lat. *ap* tus, (ad) *ip* (isci).

pernâ = S. *pûrnâ*; cp. lat. *plenus* (le zend n'a pas de *l*). — *Acibyô* = S. *ebhyas* cp. lat. *abus*, *ibus*.

kâma = S. *kâma*, lat. *amor* (?).

¹ Forme grecque pour *Artavan*; Zend: *Ashavan*, pur, saint.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 20.

3^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LE LOUP DANS LES MYTHOLOGIES DE LA GRÈCE ET DE L'ITALIE ANCIENNES.

Le loup, cet animal de proie, qui est le fléau des troupeaux et la terreur des bergers, et qu'on trouve répandu en grande quantité dans presque tous les pays de l'Europe, a dû singulièrement préoccuper les populations agricoles et pastorales qui habitaient autrefois cette partie du monde. Habituees à vivre au milieu d'une nature à demi sauvage, dans leurs sombres forêts ou sur leurs montagnes incultes, n'ayant pas à leur disposition les armes meurtrières que nous possédons actuellement, elles devaient se trouver, à chaque instant, dans la nécessité de lutter contre cet animal perfide et féroce, qui égorgéait leurs troupeaux ou les attaquait elles-mêmes. Aussi rencontrons-nous, dans les monuments les plus anciens de ces peuples, c'est-à-dire dans leurs croyances religieuses, leurs légendes et leurs superstitions, des preuves nombreuses de la terreur que ce sombre et mystérieux habitant des forêts produisait sur leurs âmes simples et crédules. Tout le monde connaît la croyance aux loups-garous, croyance qui se rencontre dans les légendes du Nord et dans celles du Midi, chez les peuples de l'Arménie comme chez les habitants de l'Islande ¹, et qui, depuis les temps les plus reculés, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. L'étude des mythologies du Nord, que la sagacité et la patience de savants éminents, comme les Grimm, les Wolff et beaucoup d'autres, ont dévoilées pour ainsi dire à notre siècle, nous explique déjà

¹ Voir à ce sujet le livre de W. HERTZ : *Der Werwolf, Beitrag zur Sagen Geschichte*. Stuttgart, 1862.

sur bien des points l'origine et la nature de cette superstition. Mais l'investigation semble pouvoir être poussée plus loin, quand on s'adresse aux documents plus anciens et plus authentiques que nous ont laissés sur ces époques reculées de l'humanité les écrivains grecs et latins ¹. Grâce à une connaissance relativement plus complète des religions de la Grèce et de l'Italie anciennes, il est possible de passer en revue les différentes idées auxquelles le loup a servi de symbole pour donner naissance à une foule de croyances et de pratiques religieuses, et finir par l'étrange superstition dont je viens de faire mention.

Cependant, cette étude n'est pas sans difficultés sérieuses. Pour cette question, comme pour la plupart des questions relatives à l'antiquité, on se trouve à tout moment arrêté par les données incomplètes et les vastes lacunes qui permettent bien rarement de voir un fait quelconque dans toute sa vérité historique. Cette pénurie de renseignements se fait surtout sentir, lorsqu'on doit chercher à deviner, d'après quelques traditions isolées et souvent fort obscures, les sentiments et les pensées d'un peuple. Parfois, les traditions elles-mêmes font défaut, et l'on n'a plus, pour point de départ, qu'un simple mot dont la signification ou l'origine peut seule nous donner la clef du mystère. Or, on sait ce qu'il y a encore d'incertain et de problématique dans la science des étymologies ², surtout lorsque, comme dans la question dont je m'occupe, deux radicaux de forme semblable, mais de significations entièrement différentes, se trouvent quelquefois en présence.

Je n'ignore donc pas que, dans certaines parties de ce travail, il se rencontre des conjectures qui paraîtront sujettes à caution : mais c'est pour ce motif même que je me permets de le communiquer aux savants lecteurs de cette Revue, dans l'espoir de provoquer peut-être quelques critiques et quelques observations qui aideront à élucider une question fort importante pour l'étude des religions classiques.

¹ Il paraît que dans la littérature sanscrite on n'a trouvé jusqu'ici aucune trace certaine de la croyance aux loups-garous. V. W. HERTZ, *Ouv. cit.*, p. 20.

² On connaît la parole, fort juste pour son temps, de saint Augustin : « Ut somniorum interpretatio, ita verborum origo pro cujusque ingenio judicatur. »

I.

Lorsqu'on se rappelle cette foule de noms propres de lieux, de peuples, de personnes, de divinités, de fêtes religieuses, ces pratiques, ces légendes et ces superstitions ¹ qui se rencontrent dans la Grèce et l'Italie anciennes, et dans lesquels le loup joue quelque rôle, on est naturellement amené à en conclure que les habitants de ces pays étaient, bien plus que de notre temps, en contact avec le terrible carnassier. Ces populations, dont la vie était la plupart du temps consacrée aux travaux des champs ou à l'élevage du bétail, se voyaient continuellement en butte à ses attaques, et devaient le considérer comme leur ennemi le plus redoutable. Aussi, quand le pâtre de l'Italie adressait ses vœux à Faunus, la divinité bienveillante des montagnes et des champs, il lui demandait non-seulement d'augmenter ses troupeaux, mais aussi, de les protéger contre les atteintes du loup. S'il l'invoquait sous le nom de *deus inuus* ², « le dieu qui féconde les troupeaux », il l'appelait aussi *Deus lupercus* ³, c'est-à-dire le dieu qui en éloigne les loups, *qui lupos arceat* ⁴. « Quand revient ta fête avec les nones de décembre, »

¹ On en trouvera un assez grand nombre dans le cours de cette étude. On pourrait citer encore plusieurs proverbes que nous ont conservés les auteurs classiques, ainsi que les lexicographes, comme Hésychius et Suïdas.

² Liv. I, 5; MACROB., *Saturn.* I, 22, cf. PRELLER, *Römische Mythol.*, 2^e éd., p. 336.

³ JUSTIN, 43, 1. Cf. PRELLER, R. M., p. 336.

⁴ Cette interprétation, admise par la plupart des savants modernes, comme par les anciens, est, à mon avis, la seule probable. Schwegler (*Röm. Gesch.*, I, p. 361) explique *lupercus* par *lupus-hircus*, le loup-bouc, et ajoute : « eine Bezeichnung, welche die beiden Seiten der in Faunus sich darstellenden chthonischen Macht, die zerstörende, lebenvernichtende und die hervorbringende, lebenerzeugende als wesentlich connexe zumal ausspricht. » Je ne saurais me figurer l'existence simultanée de ces deux attributs chez la même divinité. Faunus, de même que le dieu Pan, était souvent représenté comme un bouc (« *semicapæ* Faune », Ov. *Fast.*, V, 101; cf. Met., XIV, 515 : « *semicapæ* Pan »), mais jamais, que je sache, comme l'être dévastateur et redoutable que rappelle le loup. Même en hiver, il était honoré comme un dieu bienveillant et protecteur de la végétation et des troupeaux. (V. HOR. *Od.*, III, 18; cf. PRELLER, R. M.,

dit Horace en s'adressant à Faunus, « on voit le loup errer parmi les agneaux exempts de crainte ¹. »

Quoique cette divinité fût essentiellement italique, comme l'indiquent et son nom et les traces nombreuses de son culte dans une grande partie de la péninsule, les anciens l'avaient de bonne heure confondue avec le Pan λύκαιος, d'Arcadie ². C'est qu'ils voyaient dans λύκαιος un équivalent du mot latin *lupercus*. Il semble, en effet, fort naturel de rendre λύκαιος par : *celui qui protège contre les loups*. Il est vrai que cette dénomination provient probablement du mont *Lycée* (τὸ Λύκαιον ὄρος), où Pan avait un temple et où l'on croyait qu'il était né ³; mais il est à croire que les habitants de l'Arcadie y avaient attaché de bonne heure la même signification que les écrivains grecs et latins qui ont confondu le Faunus *lupercus* avec le Pan λύκαιος ⁴. Pan était, avant tout, un dieu pasteur : c'est ce qu'indiquent ses épithètes de : νόμιος, μηλονόμος, μαλοφύλαξ, αἰπόλος, αἰγελάτης, ainsi que son nom, qui n'est sans doute qu'une contraction de ὁ πάων, c'est-à-dire : celui qui fait paître ⁵. Élien ⁶ raconte que ce dieu avait

p. 335). D'ailleurs, si *lupercus* avait eu le sens de : *Wolf-Bock*, on n'aurait pu donner l'épithète de *luperca* (ARNOB., IV, 3) à Fauna, la divinité bien-faisante de la nature (PRELLER, p. 339 et 342, 1). Je crois donc que Faunus *lupercus*, dans son acception propre, c'est le dieu qui chasse les loups; puis, le dieu qui chasse l'hiver, figuré souvent par le loup, de même que ses prêtres, les *luperci*, que les traditions représentent comme ayant été primitivement des bergers (AUR. VICTOR de orig. gent. rom. 22; PLUT. Rom., 21, VALER. MAX., II, 2, 9, cf. CIC. pro Caelio, 11, 26), chassaient au mois de février l'hiver et tous les maux qui l'accompagnent, grâce aux purifications appelées *lupercalia*. (Cf. PRELLER, R. M., p. 342, suiv.).

¹ HOR. OD., III, 18; cf. I, 17, 5 sqq.

² LIV. I, 5; VIRG., Aen. VIII, 342; SERV. in Georg., I, 16; JUSTIN., 43, 1. Il y avait, en effet, une grande ressemblance entre les deux divinités.

³ PAUS., VIII, 38, 5.

⁴ SERVIUS in Aen., VIII, 342 : « Pan..... dictus Lycaeus, quod lupos non sinat in oves saevire » ; id. in Georg., I, 16 : « ideo Lycius Pan ovium custos, quod lupos ab ovium gregibus depellat. » Welcker, (*Griech. Götterl.*, I, p. 456), considère Pan λύκαιος comme un dieu solaire.

⁵ V. CURTIUS, *Grundzüge der Griech. Etym.*, p. 254 (244); PRELLER, *Gr. Myth.*, I³, p. 459, et beaucoup d'autres. Welcker (I, p. 453) combat cette interprétation.

⁶ de nat. anim., XI, 6.

en Arcadie une enceinte consacrée appelée αὐλή, où les loups n'osaient pas poursuivre les animaux qui s'y étaient réfugiés : ce qui indique clairement le dieu qui protège contre les loups. D'ailleurs, Pan était aussi le dieu des chasseurs, et chasseur lui-même. L'hymne homérique qui porte son nom célèbre le dieu « qui, dans les vallons, poursuit en les immolant les bêtes sauvages que découvrent ses regards perçants ¹ ». Au milieu des rudes montagnes de l'Arcadie, l'animal le plus fréquent et le plus redoutable était précisément le loup, et c'est sans doute contre cet animal qu'on l'invoquait de préférence sous le nom de λύκαιος ².

Dans les contrées de la Grèce où Pan était peu ou point honoré, le pâtre s'adressait à une autre divinité qui offre avec celle de l'Arcadie une foule de rapports. C'était Apollon, le dieu puissant de la lumière, l'astre brillant qui, par sa bienfaisante chaleur, fait mûrir les moissons et prospérer les troupeaux, qui répand partout la vie et la santé, comme il peut envoyer la dévastation, les maladies et la mort. En qualité de dieu bienfaisant de la nature, Apollon était fréquemment invoqué comme l'ennemi et le destructeur de tout ce qui peut nuire à la végétation. Chez les Rhodiens, et probablement aussi chez les Lyciens, il était honoré sous le nom de ἑρυνθίδιος ³, c'est-à-dire *celui qui fait disparaître la nielle*. Les Éoliens d'Asie et les Athéniens avaient un Apollon παρνόπιος ou *destructeur de sauterelles* ⁴, et, dans la ville de Chrysé, comme à Rhodes, à Céos, en Sicile et dans beaucoup d'autres lieux ⁵, on invoquait Apollon σμινθεύς ou σμίνθιος contre les souris qui dévastaient les champs ⁶.

Mais c'était surtout comme divinité pastorale, comme protecteur des troupeaux, qu'Apollon était honoré dans presque toutes les contrées de la Grèce. On se rappelle les charmantes

¹ Hymn. hom. XIX, 12, sqq.

² Il y avait en Arcadie un si grand nombre de loups et d'ours que, lors de la première guerre messénienne, les alliés arcadiens étaient revêtus des peaux de ces animaux. PAUS., IV, 11, 3. Cf. APOLLOD., Bibl. II, 5, 6.

³ STRAB. XIII, 613; cf. PRELLER. G. M. I, p. 208, 5.

⁴ STRAB. ib.; PAUS. I, 24, 8.

⁵ Καὶ ἄλλοι δὲ πολλοὶ. STRAB. XIII, 605; cf. X, 487.

⁶ PRELLER, G. M. I. c. Sur les monnaies, on trouve souvent Ζμινθεύς ou Ζμινθεύς. V. WELCKER, G. G. I, p. 483 et suiv., et ALF. MAURY, *Histoire des religions de la Grèce antique*, I, p. 452.

légendes auxquelles cette partie de son culte avait donné naissance. Le dieu lui-même était représenté comme un pasteur (Ἀπόλλων νόμιος), et Hermès avait même un jour enlevé ses bœufs par ruse ¹. Apollon avait élevé dans la Piérie les cavales d'Eumélos ², il avait gardé sur le mont Ida les troupeaux de Laomédon ³, et en Thessalie, ceux du roi Admète ⁴. Dans une foule de cultes locaux, on trouve des épithètes se rapportant à ces fonctions du dieu. Chez les Spartiates et les Doriens en général, il était honoré sous le nom de κάρνειος ⁵ ou *conducteur des troupeaux*. Les habitants de Camiros, dans l'île de Rhodes, l'appelaient ἐπιμήλιος; à Naxos, il était surnommé ποιμνιος, et, dans l'île de Lesbos, ναπαῖος, c'est-à-dire, *le dieu des pâturages* ⁶. Les Mytiléniens l'appelaient μαλόσις, les Béotiens, γαλάξις, et les habitants de l'île de Naxos, τράγιος. Il avait encore un autre nom qui le rapproche du dieu pasteur Faunus : c'est celui de Φορᾶϊος ou Φοράτης qui est l'équivalent du latin *inuus* ⁷. Ces exemples suffisent, me semble-t-il, pour prouver le rapport intime qu'avait Apollon avec la vie pastorale comme avec l'agriculture en général ⁸. Il est donc tout naturel que le berger l'invoquât contre les animaux qui pouvaient nuire aux troupeaux, et notamment contre celui qui était le plus à craindre, c'est-à-dire le loup. Aussi l'appelait-on λυκοκτόνος θεός ⁹ ou *le tueur de loups*, et, s'il faut en croire le scholiaste de Démosthènes, c'est sous ce nom qu'on honorait le dieu du Lycée à Athènes ¹⁰. Il paraît

¹ Hymn. hom. III (in Herm.) v. 68 sqq.

² Il. II, 766.

³ Il. XXI, 448.

⁴ EURIP. Alc., 445 sqq., 570 sqq.

⁵ PAUS. III, 13, 3. Cf. WELCKER, G. G. I, p. 471.

⁶ MACROB., Saturn. I, 17.

⁷ V. PRELLER, G. M. I, p. 215, n., et WELCKER, G. G. I, p. 471.

⁸ MACROB. l. c. « Multa sunt cognomina per diversas civitates ad dei pastoris officium tendentia. Quapropter universi pecoris antistes et vere pastor agnoscitur. »

⁹ SOPH. El. 6 et Schol.; Schol. ad AESCHYLI Septem, v. 147; PLUT. de Sol. animal. 9; PHILOSTR. Heroic. X, 4; HESYCH. v. λυκοκτόνος. Phaidimos, dans une de ses épigrammes (Anthol. Palat. XIII, 22), disait d'Apollon : οὐ οἱ φαρέτρῃ λύεται λυκοκτόνος.

¹⁰ Schol. in Dem. XXIV, 114 : οἱ Ἀθηναῖοι..... ἱερὸν ἐκείτῃ αὐτοῦ κατεστήσαντο (le Lycée) καλέσαντες αὐτὸ λυκοκτόνου Ἀπόλλωνος.

que dans cette ville il était encore appelé λυκάργος (λυκοῦργος), c'est-à-dire *celui qui éloigne les loups* ¹.

Mais ce fut surtout sous le nom de λύκειος (λύκῃος ou λύκαιος) ², que les anciens considéraient Apollon comme l'ennemi des loups : ils faisaient ainsi dériver cette épithète du nom de l'animal. Il est vrai que, dans ces derniers temps, des savants illustres, tels que Otf. Müller, Welcker, Preller, G. Curtius, Alf. Maury, ont donné à λύκειος le sens de *lumineux*, le faisant dériver d'un radical *luk* ³ qui se trouve dans λευκός, λεύσσω, lux, lūmen, lūcere, etc. ⁴ Cette dernière interprétation semble, à première vue, de beaucoup la plus vraisemblable. En effet, la dénomination de *lumineux* convient parfaitement au Φοῖβος Ἀπόλλων, au brillant Apollon, dont le culte repose en grande partie sur l'idée de la lumière avec tous ses avantages physiques et moraux. Mais nulle part on ne trouve à cette étymologie une preuve positive et incontestable. La plupart des mots composés de lūk et groupés autour de λύκειος pour prouver qu'il a, comme tous ces mots, le sens de lumineux n'ont, d'après moi, aucun rapport avec la lumière. On cite en premier lieu le mot λύκη rapporté par Macrobe pour expliquer l'origine de λύκειος. L'auteur des Saturnales s'exprime comme suit ⁵ : « Prisci Graecorum primam lucem quae praecedit solis exortus λύκην appellaverunt hodieque lycophos cognominant, ἀπὸ τοῦ λευκοῦ, id est, temporis. De quo tempore ita poeta scribit :

ἥμος δ'οὔτ' ἄρ' πω ἤως, ἔτι δ'ἀμφιλύκη νύξ. ⁶

¹ V. WELCKER, G. G. I, pp. 478 et 479.

² Λύκῃος dans des inscriptions découvertes à Athènes. (V. ELLENDT, *Lexicon sophocleum*, v. λύκειος). Λυκαῖος se rencontre dans Hésychius : Λυκαῖον. καὶ Θυμβραῖον. τὸν Πύθιον. καὶ τὸν ἐν Χρύτῃ Λυκαῖον.

³ V. ce radical dans CURTIUS, *Grundr. der Griech. Etym.*, p. 152 (147).

⁴ La question de savoir quelle est la véritable origine et, par conséquent, la première acception de λύκειος est d'une importance capitale pour la présente étude : je crois donc devoir y insister tout particulièrement.

⁵ I, 17.

⁶ II. VII, 433. J'ignore d'où vient ἀμφιλύκη que le scholiaste d'Apollonius de Rhodes traduit par σκοτεινή. Apollonius (II, 669 sqq.) s'exprime comme suit :

Ἦμος δ'οὔτ' ἄρ' πω φάος ἄμβροτον, οὔτ' ἐτι λῆν
ὀρνθαίη πέλεται, λῆπτον δ'ἐπιδεδρόμε νυκτι
φῆγγος, δτ' ἀμφιλύκην μιν ἀνεγρόμενοι καλέουσι.

Cf. Suidam ad v. ἀμφιλύκην.

De λύκη et λυκόφως, on peut rapprocher deux adjectifs : λυκαυγής et λυκοειδής, qui expriment la même idée. Or, ces quatre mots indiquent le crépuscule : τὸ πρὸς τὴν ἑω, comme dit Hésychius ¹. Dans deux d'entre eux, il est impossible d'attribuer au radical λυκ le sens de lumière, car λυκ-ο-φως et λυκ-αυγης contiennent déjà les mots φῶς et αὐγή qui expriment précisément cette idée. Je ne trouve donc qu'un seul moyen raisonnable de traduire λυκόφως et λυκαυγής, c'est en les rendant par : « la lumière du loup », « qui a la lumière du loup », c'est-à-dire, cette clarté douteuse qui ressemble à la couleur gris fauve de l'animal ². Je traduis de la même manière λυκοειδής dans λυκοειδῆος αὖς par « l'aurore, quand elle a encore les teintes grisâtres et douteuses du loup » ³. Je ne sais d'où peut venir le mot λύκη, que l'on ne connaît d'ailleurs que par Macrobe. Ce qui est certain, c'est qu'il ne signifie pas non plus la lumière, mais le crépuscule ⁴. Peut-être ce mot doit-il être rapproché de λύγη, l'obscurité ou la brune ⁵.

On rapporte encore au radical λυκ signifiant la lumière les mots λυκάδας ⁶, le nom poétique de l'année, et Λυκαετητός, nom d'une montagne de l'Attique, mais toujours sans indiquer suffisamment le sens exact de ces mots. Pour ma part, je m'expliquerais difficilement l'emploi d'une dénomination aussi vague

¹ V. λυκοειδῆς. Cf. λυκοειδῆος αὖς. τοῦ λυκόφωτος. — Λυκόφως, ὅπερ οὔτε ἡμέρα ᾗδῃ ἐστίν, ἀλλ' οὔδε νύξ ἐστίν ἀπλῶς, νύξ δὲ ἀμφιλύκη. Eustath. ad II. H, 433. Pour λυκαυγής, voir Lucien, Vera hist. II, 12. On peut encore ajouter à ces mots le terme λυκοφία, qui indique l'obscurité de la nuit. (Lycophron, v. 1432).

² Rappelons ici l'expression française « entre chien et loup » pour indiquer le crépuscule du soir.

³ Ce qui prouve cette traduction, c'est l'expression λυκοειδῆ ζῶα citée par Eustathe. V. H. Estienne. Thes. ling. gr. ad v. λυκοειδῆς.

⁴ Pour expliquer la dérivation de λύκη et des autres mots du radical λυκ, on suppose que ce radical a exprimé aussi l'idée intermédiaire de lumière douteuse, demi-lumière, mais, comme le fait remarquer J. H. Schmidt (*Synonymik der Gr. Sprache*, p. 603), ce radical, dans les langues congénères, n'a pas d'autre sens que celui de lumière, éclat, et parfois de blanc éclatant.

⁵ V. SUIDAS, v. λυγηῶς et SCHOL. APOLL. Rh. II, 673.

⁶ Λυκάδας appartient, paraît-il, au dialecte arcadien. V. BEKKER, *Anecdota graeca*, p. 1095.

que celle de *λυκάδας* pour désigner l'année, s'il fallait la traduire, comme on le fait d'ordinaire, par : *ce qui marche avec la lumière* ¹. Je trouve au moins tout aussi plausible l'interprétation fournie par les anciens. Hésychius dit de *λυκάδας* : *ὁ ἐνιαυτός. παρὰ τὸ λυγᾶὼς βραίνειν, ὃ ἐστὶ σκοτεινῶς* ; c'est-à-dire : « l'année qui passe sans qu'on s'en aperçoive, » j'oserais presque dire : l'année qui marche à pas de loup ². S'il est vrai, comme le prétend Welcker, que le Lycabettos était un rocher élevé, nu et isolé où l'on observait l'époque du solstice, il ne s'en suit pas que *Λυκαθητός* eût le sens de *montagne de la lumière*. Je ne sache pas, en effet, que *βῆσσα* (*βῆττα*), qui se trouve dans *Λυκαθητός* ³, ait signifié autre chose que vallon et même vallon boisé dans le sens du *saltus* latin, et, dès lors, l'idée de *lumineux* qu'on veut trouver dans *λυκ* (*α*) ne saurait lui convenir. Je n'oserais par conséquent pas repousser l'explication d'Hésychius, qui dérive le nom de la montagne de la multitude des loups qui s'y trouvaient : *παρὰ τὸ λύκοις πληθύνειν* ⁴. Cette signification de *montagne des loups* rapprocherait ce nom de celui d'une autre montagne de l'Arcadie appelée *Λυκῶνη*, et qui était couverte en grande partie de cyprès ⁵, ainsi que du Lycée (*τὸ Λύκειον ὄρος*) de l'Arcadie, et peut-être aussi, du *Λυκωρεὺς* de la Phocide ⁶.

¹ *Lichtgänger*. WELCKER, G. G. I, p. 476.

² Cf. *Κορύθας*, celui qui marche couvert du casque (Eurip. Bacch. 123 : *τρικόρυθας*) et *Ἀπίθας*, le coureur. *Lycabas* est le nom d'un centaure dans Ovide, Met. XII, 302; c'est aussi le nom d'un héros tué par Persée, un dieu de la lumière (Ov. Mét. V, 60 sq.) *Lycabas*, un Tyrrhénien chassé de sa patrie pour un meurtre (Ov. Mét. III, 625), c'est celui qui marche, qui erre comme un loup; le loup étant le symbole du meurtrier fugitif. (V. plus bas § III.)

Pour d'autres interprétations de *λυκάδας* se rapportant également au loup, voir Aelian. Nat. Anim. X, 26; Artemid. II, 12 p. 99; Schol. Apoll. Rh. II, 1123; Schol. Odys. XIV, 161; Suidas ad v. *Λυκάβας*.

³ La leçon *Λυκαβητός* donnée par quelques manuscrits de Suidas, mais non par les meilleurs (V. Bernhardt in Suidam), est contredite par l'orthographe de ce mot dans les autres auteurs. On trouve aussi *Λυκαβησσός* (Arcad. p. 77, 4).

⁴ L'Attique était infestée de loups, et l'on rapporte même que Solon avait encouragé la destruction de ces terribles carnassiers. Plut. Solon, 23.

⁵ PAUS. II, 24, 5.

⁶ Quant à la voyelle de liaison dans *λυκ-α-βας* et *λυκ-α-βητός*, elle

Je suis loin de prétendre que ces explications soient toutes incontestables. Ce que j'ai eu principalement en vue, c'est de montrer qu'aucun des mots dans lesquels le radical *luk* est bref, comme dans *λύκειος*, ne peut être, d'une façon positive, rapporté à l'idée de lumière : j'ai cherché à écarter ainsi le principal argument cité en faveur de l'interprétation moderne du mot *λύκειος*.

D'un autre côté, il existe un adjectif *λύκειος* dérivé de *λύκος*, loup. Pourquoi en créer un second tout semblable, et ne pas admettre que l'épithète donnée à Apollon est l'adjectif que nous connaissons ? N'a-t-on pas en faveur de cette opinion, des analogies prises dans le culte du même dieu, telles que les épithètes de *κάρνειος*, *δελφίνιος* et principalement *σμίνθιος* et *παρνόπιος*, qui dérivent de noms d'animaux ? Si Apollon *σμίνθιος* et *παρνόπιος* était invoqué contre les souris et les sauterelles, pourquoi Apollon *λύκειος* ne l'aurait-il pas été contre les loups ?

Welcker a fait à cette interprétation diverses objections qui ne me semblent guère fondées ¹. « Il est incroyable, dit-il, que des peuples entiers aient désigné leur divinité principale par une épithète empruntée au nom d'un animal contre lequel on

est aussi difficile à expliquer en dérivant ces mots de *λύκη* qu'en les dérivant de *λύκος*. M. FR. MEUNIER, dans son *Étude sur les composés syntactiques en grec*, (Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, 1872, p. 245 et suiv.) explique *λυκάβας* en faisant de *λυκα* un accus. du mot *λυξ* signifiant *lumière*, et en traduisant *λυκάβας* par « *marchant selon la lumière* », avec ellipse de *κατά*. On peut aussi bien prendre *λυκα* pour l'acc. d'une autre forme *λυξ* signifiant *loup*, et qui se trouve dans *Λυκόσσυρα* (Cf. *Βοδόσσυρα*, *Κυνόσσυρα*, et MEUNIER p. 282), et expliquer par : « *qui marche comme le loup* ». On peut voir, d'ailleurs, sur la double forme *κος* et *ξ* (*λύ-κος* et *λύ-ξ* (*ξ*)), l'intéressant travail de M. FR. MEUNIER intitulé : « *Recherches sur le rapport de la déclinaison des thèmes en ο à la déclinaison des thèmes terminés par une consonne, en grec et dans les langues congénères* », et publié dans l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, 7^{me} année, 1873, p. 61 et suiv.

Quant à *Λυκαβηττός*, je ne saurais y trouver qu'un composé asyntactique dans lequel la lettre α n'est peut-être qu'une simple lettre euphonique. Cf. *κυν-ά-μυια* (II. XXI, 394, 421) « *mouche à chien* » et *Πηλαγόνες* (*παρά τό ἐκ πηλοῦ γεγονέναι, τούτέστιν ἐκ γῆς* Etym. Magn. s. v.; cf. Hesych. : *πηλαγόνες· γηγενεῖς*).

¹ V. Griech. Götterl. I, p. 479 et suiv.

pouvait se défendre. » Cet animal n'en était pas moins redoutable, et nous trouvons, non-seulement chez les autres peuples de l'Europe ¹, mais en Grèce même, des preuves nombreuses de la terreur qu'il répandait partout. Si les habitants de l'Italie invoquaient leur dieu Faunus comme *deus lupercus*, il ne me semble nullement impossible que le dieu des troupeaux Apollon fût de même invoqué comme l'ennemi des loups. Remarquons d'ailleurs que λύκειος, n'était qu'un des nombreux surnoms du dieu aux fonctions multiples, et que, de bonne heure déjà, ce mot semble avoir pris une signification plus morale et plus figurée, comme le dieu lui-même. Cette considération pourra servir de réponse aux autres objections du mythologue allemand. « Devant une statue d'Apollon λύκειος brûlait, dit-il, un feu éternel; le loup, sur les monnaies d'Argos et d'autres villes, avait souvent des rayons autour de sa tête, et les lyciades ou prêtresses attachées au *lyceum* étaient au nombre de trente: ce qui semble avoir indiqué les trente jours du mois ². » Mais ces particularités s'expliquent suffisamment par le caractère d'Apollon qui, sous quelque épithète qu'il fût invoqué, ne perdait pas pour cela sa signification primitive de dieu solaire. Ce qui le prouve à l'évidence, c'est que devant l'Apollon κάρνειος, qui était positivement un dieu pasteur, il brûlait aussi un feu éternel ³, et que l'Apollon σμινθεύς invoqué contre les souris rendait également des oracles ⁴.

¹ « *Délivre-nous du loup!* est une des prières qui reviennent fréquemment dans le Rigvéda, et, bien des siècles plus tard, la même prière retentissait encore dans les forêts de la Lithuanie païenne. • PICTET, *Origines indo-européennes*, t. I. p. 431.

² Λυκιάδες. κόραι, τὸν ἀριθμὸν τριάκοντα, αἱ τὸ ὕδωρ κομίζουσαι εἰς τὸ Λύκειον. Λακεδαιμόνιοι. Cf. Λυκαῖδες παρθενοὶ τινες (Hesych.).

Welcker (p. 479) place ces prêtresses à Sparte, ce qui n'est nullement certain. Le mot Λακεδαιμόνιοι, qui se trouve à la fin de l'article d'Hésychius, fait sans doute partie de l'article suivant du lexique.

³ CALLIM. Hymn. in Apoll. 82. Pan, le dieu de la végétation et des troupeaux, recevait également cet honneur. (Paus. VIII, 27, 8; cf. V. 13, 5.) D'ailleurs PREUNER (Hestia-Vesta, p. 197) a prouvé que la présence d'un feu éternel dans le temple d'une divinité, ne suffit pas pour prouver que c'est une divinité de la lumière.

⁴ PAUS. X, 12. Cf. WELCKER, G. G. I, p. 483 et suiv., et STOLL, *Apollo*, dans la *Realencycl.* de Pauly, I, p. 1259.

Il reste encore une objection qui, appuyée sur de bonnes preuves, aurait incontestablement une grande valeur. On prétend que dans la Lycie méridionale, où l'on place d'ordinaire le culte d'Apollon λύκειος, le symbole de ce dieu n'était pas le loup, mais bien le lion. Le seul fait rapporté par Welcker à l'appui de cette assertion concerne l'Apollon de Patara, qui était en effet représenté en compagnie de lions. Mais rien ne prouve que ce dieu ait été honoré sous le nom de λύκειος. Il est même fort douteux qu'Apollon ait jamais porté ce nom dans les cultes de la Lycie méridionale. Tout autre est, à mon avis, l'épithète de λύκιος, qui indique simplement le dieu de la Lycie, et qu'on a eu tort de confondre avec l'adjectif λύκειος ¹.

Je crois donc, contrairement à l'opinion généralement admise, que le culte d'Apollon λύκειος, λύκαιος ou λύκηνος appartenait plutôt à la Grèce proprement dite ², et que ces dénominations rappelaient, dans le principe, le dieu bienfaisant qui protégeait les troupeaux contre les loups. Quant au surnom de λυκηγενής qu'Apollon reçoit dans l'Iliade, il ne peut en rien infirmer mon interprétation. On entend d'ordinaire ce mot dans le sens de « né de la lumière. » Mais Apollon, c'est-à-dire une des personnifi-

¹ Voici quelques passages dans lesquels il s'agit du dieu de la Lycie : Eustath. ad Il. p. 354, 16 : λέγει δὲ καὶ Ἀρριανὸς οὕτω· Ζελεῖα ἢ καὶ Λυκία, καὶ ὁ Ἀπόλλων ἐπὶ τῇδε τῇ Λυκίᾳ Λύκειος. Cf. MÜLLER, Hist. graec. fr. III, p. 599, fr. 68. DIOD. Bibl. V, 77 : Ὡσαύτως δὲ τὸν μὲν Ἀπόλλωνα πλείστον χρόνον φανῆναι, περὶ Δῆλον καὶ Λυκίαν καὶ Δελφούς..... διόπερ ἀπὸ τῶν τόπων.... τὸν μὲν Δῆλιον καὶ Λύκιον καὶ Πύθιον ὀνομάζουσι. PIND. Pyth. I, 74 : Λύκει καὶ Δάλοι' ἀνάσσων. Cf. Eurip. Teleph. fr. 705 (Nauck); Rhesum, v. 422; Diod. Bibl. V, 56 : Λύκον δ' ἐν τούτων παραγινόμενον εἰς τὴν Λυκίαν, Ἀπόλλωνος Λυκίου ἱερὸν ἰδρύσασθαι παρὰ τὸν Ξάνθον ποταμόν.

Quand il ne s'agit pas du dieu de la Lycie, on ne trouve jamais, du moins chez les auteurs antérieurs à l'époque romaine, λύκιος au lieu de λύκειος. Il se peut que, vers les derniers temps de l'antiquité païenne, on ait parfois confondu les deux épithètes : c'est ainsi que l'on pourrait expliquer la confusion que l'on trouve dans Pausanias entre λύκιος et λύκειος, à moins qu'on ne l'attribue à la négligence des copistes, ce qui me semble la supposition la plus probable.

² Apollon λύκειος avait un culte à Athènes, à Sicyone, à Argos, à Naupacte, à Lamia et probablement aussi à Thèbes et à Delphes. On ne connaît qu'un seul vestige d'un culte d'Apollon λύκειος (λύκαιος Hesych.) en Asie Mineure : c'est à Chrysé, une ville de la Troade.

cations du soleil, est-il bien né de la lumière ? Sa mère s'appelait *Λητώ* ¹, et était une divinité de l'obscurité, de la nuit ². On l'honorait sous le nom de *Λητώ νυχία* ³, et on la représentait avec un manteau noir (*κυνόπεπλος*) ⁴ : donc, Apollon n'était pas un fils de la lumière : il était né de l'obscurité ou, du moins, du crépuscule (*λύκη*).

Quelle que soit, d'ailleurs, la véritable origine du mot *λύκειος*, il est certain que les anciens le mettaient en rapport avec le nom du loup. C'est ainsi que Sophocle, dans les premiers vers de son *Électre*, faisait dire au précepteur d'Oreste montrant au jeune prince la place publique d'Argos :

αὕτη δ', Ὀρέστα, τοῦ λυκοκτόνου θεοῦ
ἀγορὰ Λύκειος.

Aristarque expliquait ce passage en disant qu'Apollon, comme protecteur des troupeaux, était l'ennemi et le meurtrier des loups. Le loup, ajoutait-il, était consacré à ce dieu ⁵. En effet, sur cette même place d'Argos, où était le temple d'Apollon *λύκειος*, se trouvait aussi la statue de cet animal ⁶, et son image se rencontre encore sur les plus anciennes monnaies de cette ville ⁷. De plus, on sacrifiait des loups à l'Apollon d'Argos ⁸. A Delphes, à côté de l'autel du dieu, on voyait également un loup d'airain, et les Grecs du temps de Pausanias, ne comprenant sans doute plus quel rapport cet animal pouvait avoir avec le culte du dieu prophète, avaient trouvé dans leur féconde imagination une anecdote qui pût expliquer ce singulier rapprochement. On avait un jour dérobé et enfoui dans la terre des trésors appartenant au temple. Un loup avait découvert et tué le voleur, puis il avait montré l'endroit où les trésors étaient cachés. En souvenir de ce fait merveilleux, on lui avait élevé

¹ II. I, 9, 36.

² PLUT. de daedal. Plataeens, III, 3 : νύξ δὲ ἡ Λητώ. Cf. WELCKER, G. I, p. 512 et suiv.

³ On l'appelait aussi *Μυχία*. V. PLUT. l. c.

⁴ HESIOD. Theog. 406.

⁵ HESYCH. *λυκοκτόνου θεοῦ*. Cf. Schol. in ARISTOPH. Aves, v. 569.

⁶ PLUT. Pyrrh., c. 32.

⁷ V. PELLERIN, Recueil, t. I, p. 20, n. 14. V. aussi une médaille d'Argos dans MILLIN, Galerie Myth. pl. CLXI, n. 605.

⁸ SCHOL. SOPH., El. 6.

une statue ¹. A Sicyone, où il y avait un temple d'Apollon λύκειος, on racontait que le dieu avait délivré le pays des loups qui l'infestaient ². Je laisse de côté les explications de quelques écrivains pour rendre compte de l'épithète d'Apollon : celle de Porphyre, par exemple, qui prétend que ce dieu fut nommé λύκειος, parce qu'il avait été nourri par une louve ³. Ce qui précède prouve suffisamment que les Grecs considéraient Apollon λύκειος comme l'ennemi et le meurtrier des loups, et, dans ces fonctions, il semble avoir eu parfois pour compagne sa sœur Artémis honorée, notamment à Trézène, sous le nom de λυκεία ⁴.

D'autres divinités, telles que l'Apollon Soranus et le Mars italique, qui étaient aussi les protecteurs des troupeaux, ont été probablement invoquées contre les loups. Rien toutefois ne nous permet de découvrir, dans le peu que nous connaissons de leurs cultes, des vestiges de la première signification de cet animal qui leur était cependant consacré. Il est même assez difficile, on vient de le voir, de retrouver dans les cultes primitifs d'Apollon, de Pan et de Faunus, le rôle que jouait le terrible carnassier comme ravisseur des troupeaux.

La difficulté n'est heureusement pas aussi grande, quand on veut rechercher les significations symboliques qu'avait le loup dans les religions de la Grèce et de l'Italie anciennes. La raison en est assez simple : la plupart des mythes et des légendes nous ont été rapportés par des poètes ou des savants appartenant déjà à une époque où le culte de la nature avait peu à peu perdu sa signification primitive, pour prendre un caractère plus moral et plus philosophique. C'est ce que l'on pourra constater surtout par l'étude du culte d'Apollon.

(A continuer.)

R. DE BLOCK.

¹ PAUS. X, 14, 4; AELIAN. N. A., X, 26.

² PAUS., II, 9, 7.

³ PORPH. de Abstin., III, 17.

⁴ PAUS., II, 31, 4.

ÉTUDES ÉTYMOLOGIQUES.

(Suite ¹).

5. DÉNOMINATIONS DES SAISONS.

Sous quel aspect les peuples indo-germaniques ont-ils considéré les quatre saisons lorsqu'ils leur ont donné des noms ? Quelles racines ont-ils employées à cet effet ? Tel est l'objet de nos recherches d'aujourd'hui.

Printemps.

Le printemps est avant tout la « saison brillante » ; les noms qui le désignent en grec, en latin, en russe, en suédois, en sanskrit et en zend dérivent de la racine VAS « briller ». Gr. *Ἑσπερ, *Ἑσπερ, ἔσπερ, ἥρ; béot. γίεπ. — Lat. *veser, ver. — Russe vesna. — Suéd. vår. — Sk. vasanta. — Zend vanhra; d'où persan bihar, turc behâr, albanais βεχάρ.

Pour les Luxembourgeois le printemps est la « saison des semailles » ; ils l'appellent *aussenzeit*, pour *aussetzeit* (all. *Aussaatzeit*).

Les Anglais donnent au printemps le nom de *spring* ; ils l'envisagent ainsi comme la « saison où tout pousse ».

Les Romains, assignant au latin *ver* le sens de « été », appellent le printemps « premier été » : esp. port. it. *primavera*, roum. *primavara*, prov. *primver*, anc. franç. *primevère*.

La dénomination française usuelle est *printemps*, liég. *prétin*, c'est-à-dire « première saison ». On dit encore *saison nouvelle*. *Renouveau* « renouvellement de l'année » est un terme vieilli. Les Grecs de nos jours disent ἀνοιξίς « ouverture de l'année ». Le printemps est encore le « commencement de l'année » en allemand : *Frühling*, *Frühjahr*; lux. *fréileng*, *fréijoer*.

Reste le nom néerlandais *lente*, *Lenz* dans l'allemand poétique, anglosaxon *lencten*. Quelle est l'étymologie de ce mot ? Est-il parent du slave *leto* « été » ?

¹ Voir tome XX page 115.

Été.

Le lithuanien *vasarà*, le rouman *vara*, l'espagnol *verano* (de *veranum* = *vernum*), de la racine VAS citée plus haut, désignent l'été aussi comme la « saison brillante ».

En grec l'été est la « saison des chaleurs » : *Σερος* vient de la racine *Σερ*, lat. *for*, germ. *war*, ig. GHAR, qui signifie « chaleur ». Il en est de même en sanskrit, où *grishma* « été » veut dire proprement « chaleur ».

Les Latins et les Romans considèrent l'été comme la « saison brûlante ». *Aestas* vient de la racine *aes*, gr. *ἰσ*, *αισ*, ig. IDH, AIDH « brûler »; il forme it. (*e*)state, prov. *estate*, liég. *osté*, fr. *été*; esp. port. *estio* dérive de *aestivum*.

Dans les langues germaniques l'été est regardé, semble-t-il, comme la « saison du soleil ». C'est, en effet, de *sun* « soleil » que paraissent venir goth. *sumrus*, aha. *sumor*, mha. *sumer*, angl. *summer*, néerl. *zomer*, suéd. *sommer*, all. *Sommer*, lux. *summer*. Cette étymologie est peut-être confirmée par le fait qu'en irlandais « soleil » se dit *samh* et « été » *samhra*. En zend « été » se dit *hama* (pour *sama*), en arménien *amarh*; mais le nom du soleil sonne tout autrement dans ces idiomes.

Le Grec moderne appelle l'été la « belle saison », *καλοκαίριον*.

Nous avons déjà cité le slave *leto*, russe *ljeto*, signifiant « été » tandis que le mot germanique qui paraît s'y rattacher signifie « printemps ». Cet emploi d'un même mot pour désigner ces deux saisons ne serait pas ce qui surprendrait. Voyez à la racine VAS.

Automne.

Pour les Latins et les Romans l'automne est la « saison de l'abondance ». En effet, *autumnus* vient de la racine AV qui exprime l'idée de « satiété, abondance ». De *autumnus* viennent fr. *automne*, prov. *autom(pne)*, it. *autumno*, esp. *otoño*, port. *outumno*, roum. *toamna*; angl. (mot roman; voir plus loin le mot germanique) *autumn*.

La racine KARP « cueillir, moissonner, récolter » forme les dénominations germaniques de l'automne. Anglos. *hearfest*, angl. *harvest*, néerl. *herfst*, aha. *herpist*, mha. *herbest*, all. *Herbst*, suéd. *höst*, lux. *hierscht* signifient proprement « récolte », de là « saison de la récolte ».

En sanskrit l'automne est la « saison des pluies »; tel est le sens propre de *varsha* et de *ṣarad*.

L'automne s'appelle encore en français *arrière-saison*, liég. *arrirre-saison*. Même dénomination en grec, semble-t-il; car *ὀπώρα* vient de *ὀπ* = *ὀπίσω* « arrière » et *ώρα* « saison » — à moins qu'on ne traduise *ώρα* par « belle saison », ou « été », ce qui donnerait « arrière-été ». Dans le grec moderne on a été jusqu'à prendre *ὀπώρα* dans le sens de « été » : *φθινόπωρον* « automne » ne peut signifier littéralement que « fin d'été ».

Les Russes traduisent « automne » par *osen'*, dont j'ignore l'étymologie.

Hiver.

L'hiver est la « saison de la neige » pour tous les peuples indo-germaniques sauf les Germains. C'est la racine ig. GHI, sk. et lat. *hi*, gr. *χι*, zend et slave *zi* « neiger », qui sert à dénommer l'hiver en sanskrit, en zend, en grec tant moderne qu'ancien, en latin et en roman, en slave et en lithuanien. Sk. *hémanta*, de *hima* « neige ». — Zend *zima*. — Gr. *χειμών*. — Lat. *hiems*; de *hibernum* viennent prov. *ivern*, fr. *hiver*, liég. *ivièr*, esp. *invierno*, port. it. *inverno*, roum. *earna*. — Russe *zima*, lith. *ziema*.

Quant aux Germains, ils disent goth. *vintrus*, aha. *winter*, néerl. angl. *winter*. suéd. *vinter*, all. *Winter*, lux. *vanter*. En dérivant ces mots de *wind* « vent » on pourrait croire que les Germains considèrent l'hiver comme la « saison des vents ». Mais une loi interlinguale, qui exige *d* au lieu de *t*, s'y oppose formellement.

C'est, comme on voit, pour désigner l'hiver que nos ancêtres ont dépensé le moins d'imagination. S'il m'était permis de plaisanter en finissant, je dirais que dans cette pénurie d'expressions on reconnaît l'action des frimas.

J. A. KUGENER.

THÈMES D'IMITATION.

Liv. XXI, 1 à 25.

(Suite ¹.)

THÈME 12.

Gr. 151, 152, 139, 140.

Les fils de Gui de Dampierre, principalement Jean de Namur et son frère Gui, ne pouvaient s'empêcher de déplorer le sort de leur malheureuse patrie accablée de toute sorte de maux, et de rechercher avec sollicitude les moyens de la délivrer. Ce qui navrait surtout leur âme, c'était de voir que leur père, leurs frères et leurs meilleurs serviteurs étaient retenus captifs par le roi Philippe depuis plus d'un an, sans pouvoir espérer leur retour. Bien qu'ils fussent d'avis qu'on ne devait tirer le glaive que lorsque tout serait prêt pour l'attaque et pour la défense, ils crurent cependant prudent et nécessaire de ne pas perdre leur temps en efforts infructueux, tant qu'il y avait encore trêve d'hostilités, mais d'établir le plus tôt possible des intelligences secrètes avec les hommes les plus capables de seconder leurs projets. Ceux-ci devaient parcourir la Flandre, chercher à gagner les personnages les plus influents et attirer par ce moyen tous leurs concitoyens à leur alliance ou du moins les détacher du parti français.

Tout d'abord, comme Pierre Konynk avait fait parler de lui depuis l'audacieuse insurrection qu'il avait excitée à Bruges et que l'envie même ne pouvait se défendre, sinon de louer, du moins de reconnaître ses grandes qualités, ils le sollicitèrent vivement de retourner le plus tôt possible dans cette ville avec tous ceux qu'il avait emmenés avec lui en exil, afin que sa présence ranimât le courage abattu des Flamands au milieu de

¹ Voir tome XIX, p. 169.

leurs grandes terreurs, et leur inspirât l'espoir d'un avenir plus heureux. Il ne tarda pas à se laisser fléchir par les prières de ses concitoyens, revint à Bruges avec la ferme résolution de délivrer sa patrie et trouva toute la ville en suspens dans l'attente de grands événements. Il y fut accueilli avec un tel enthousiasme qu'aucun des partisans du roi n'osa plus désormais proposer d'exiler un homme si influent.

Eux qui auparavant avaient préféré aux Flamands les Français, leurs anciens amis, furent forcés de s'incliner devant une telle prépondérance et se tinrent tranquilles comme si, physiquement et moralement, ils eussent été frappés d'inertie. Quant aux ouvriers, tels que les tisserands et les foulons, ils étaient heureux que la fortune leur offrit un chef sous l'impulsion duquel ils pussent agir et faire éclater leurs sentiments hostiles.

Vers la fin de l'hiver on apprit à Bruges par des députés envoyés à Paris pour faire des réclamations respectueuses, qu'on ne leur avait pas accordé leur demande, et que les antiques lois et privilèges de la cité étaient anéantis par une sentence aussi injuste que dure. Dès lors la vaillante cité de Bruges, ne comptant plus sur des secours étrangers, résolut, en dépit de l'opposition de ses magistrats, de défendre elle-même ses droits jusqu'à son dernier moment, plutôt que de permettre qu'on la gouvernât d'une manière tyrannique et cupide. Toutes les pensées, tous les yeux se portèrent de nouveau sur Pierre Konynk comme sur l'unique défenseur qu'on pût trouver dans des circonstances aussi critiques. Personne ne douta que cet homme actif et remarquable autant par sa prudence dans les conseils que par son courage dans les combats, ne fût capable à lui seul de tout défendre et de tout surveiller. On savait en outre qu'il possédait un talent merveilleux non seulement pour enflammer le courage de ses concitoyens par ses discours, mais encore pour les entraîner tous par son exemple, et que là où il faudrait de la circonspection, il prendrait conseil des circonstances. Tous étaient persuadés qu'ils allaient confier à sa bravoure et à sa vigueur la fortune, quelle qu'elle fût dans la suite, d'une ville victorieuse dans tant de périls et de fatigues depuis plus de quatre cents ans. Cette espérance ne fut nullement déçue. Dès son arrivée, Pierre fixa sur lui l'attention générale par la sagesse et la fermeté de ses mesures. Fort de son autorité, il fit d'abord sortir de la ville les ouvriers chargés de démolir les remparts,

Ensuite il avertit par lettre Châtillon de respecter désormais les fortifications de la noble cité de Bruges, lui déclarant qu'il n'avait nullement le droit de la traiter comme une ville emportée d'assaut ni d'en faciliter la prise à des assiégeants en la laissant à découvert; que, s'il voulait se concilier l'affection des Flamands, il s'habituaît à vivre avec eux au sein de l'égalité, se rappelant qu'on l'avait reçu dans la ville à titre d'hôte et non d'ennemi. Ce ne fut pas un de ses moindres titres à la faveur du peuple, de déployer une telle énergie dans le commandement qu'il s'attacha le cœur des Brugeois, et qu'il déjoua les perfides projets de ses ennemis. Quand le bruit s'en répandit dans la ville, tous ceux qui avaient soutenu la domination française, consternés et tremblants pour leur salut, ne tardèrent pas à quitter la ville et à se réfugier dans des lieux plus sûrs. Dès lors presque toute la ville se prononça pour Pierre Konynk et tout s'y fit par sa seule volonté.

Liv. XXI, 1 à 25.

THÈME 12.

Gr. 151, 152, 139, 140.

Filii Guidonis Dampetrae, ac maxime (ou atque inprimis) Joannes Namurcensis ejusque frater Guido, temperare animis ou abstinere non potuerunt, quin ou quominus patriam omnibus malis oppressam complorarent ou miserarentur omniaque, quae liberandae ejus essent, (ou et, qua potissimum vi liberari posset), cum cura circumspicerent (22,7) ou inquirerent (20,8. 22,9), aegerrime inprimis patiebantur, patrem, fratres et optimum quemque servorum plus annum ou alterum jam annum sine ulla spe reditus (ou omni spe reditus incisa ou recisa ou abscissa), a rege Philippo captos teneri. Etsi non ante stringendum ou stringi gladium censerent quam omnia ad inferendum et arcendum bellum (21,10) parata ou comparata ou matura essent, tutum tamen ac necessarium duxerunt, donec quies esset a proeliis (5,9. 11,5), in spem irritam (10,1) non frustra terere tempus (11,3) sed cum peritissimo quoque adjutore consilia clandestina ou occulta consociare ou communicare (II. 1, 5) qui ad sollicitandos principum animos (22,1) Flandria circumita, omnes cives ou civium animos ad societatem suam pellicerent

aut certe a Gallis averterent (19,6) ou omnes ad se allicerent aut a Gallica societate averterent ou civium animos ad suam a Gallica societatem (26,1) avocarent. Omnium primum Petrum Regem, cum seditione audacissime Brugis mota ou excita ou incitata materiam praeberet (10,4) sermonibus ou sermones praeberet invidiaque ipsa abstinere non posset quin, si minus verbis extolleret (20,2), agnosceret tamen magnas viri virtutes, precibus orant ou adhortantur ou fatigant, (ut) cum omnibus, quos comites ou socios secum exilii ou in exilium abduxisset, primo quoque tempore ou quam primum in hanc urbem rediret, affectos Flandrorum animos e magnis terroribus praesens refecturus (25,10) ou renovaturus (21,8) ou recreaturus ou restitutus, et in spem ou ad cupidinem melioris fortunae erecturus (19,7). Nihil moratus quominus ou quin civium precibus flecti se pateretur, cum Brugas rediisset obstinato (II. 64,5) ou destinato ad liberandam patriam animo ou obstinatus ad l. p. ou obstinatus patriam liberare, civitatem omnem exspectatione magnarum rerum erectam (20,9) invenit. Tantis ibi studiis a civibus exceptus est, ut nemo eorum qui fidem regiam coluerant (7,3) ou cum rege steterant ou fidem regis secuti erant, auctor esse auderet tanti viri in exilium ejiciendi ou ut nemo... talis viri exilium suadere ausus sit ou sustinuerit. Qui antea Flandris veterem Gallorum amicitiam praeponerent (11,2. 19,9), verecundia (19,9) tantae majestatis permoti quieverunt (10,3) tantquam ou velut (si) torpor quidam subitus corpora mentesque occupasset ou debilitas quaedam (II. 36,5) subita c. m. adorta esset. Operae ou fabri vero, ut textores et fullones, ducem sibi a fortuna oblatum laetabantur (10,11), quo auctore agerent et hostiles promerent ou expromerent animos ou hostilem animum nudarent (8,5).

Exeunte ou exacta hieme ou sub finem hiemis a legatis Lutetiam ad verecunde expostulandum missis (25,5) Brugas perlatum ou allatum est (6,5), quae petivissent non impetrata, antiquasque leges et jura civitatis suae sententia tam iniqua quam acerba ou dura sublata esse (10,6). Tum vero fortissima Brugensium civitas, diffusa (25,3) externas opes ou externa auxilia acciri ou arcessi posse, adversantibus ou adversis (10,2) magistratibus decrevit usque ad perniciem suam (7,3) jus suum tueri potius quam (ut) superbe avareque sibi imperitari (1,3) paterentur ou sinerent. Omnium ibi mentes et oculi in Petrum

Regem rursus conversi sunt (3,4) velut in unicum tam asperis rebus quaesitum vindicem. Nemini dubium fuit quin vir ille impiger (22,1) et tam consilio quam manu promptus, ad omnia tuenda atque obeunda solus sufficeret (8,3); ad hoc satis constabat eum mirae artis esse (2,7) in animis civium non solum oratione accendendis, sed et exemplo secum movendis ou rapiendis et, ubi quid caute agendum esset (4,4), quidquid res monuisset, subiti eum consilii capturum. Omnium animis persuasum erat, virtuti ejus juventaeque se commendaturos esse urbis (per) amplius quadringentos annos tot periculis et laboribus victricis, quaecunque reliqua esset, fortunam. Quae spes haudquaquam irrita (II. 31,5) ou ad irritum cecidit (II. 6,1) ou vana atque irrita fuit (10,1). Primo statim adventu Petrus bene et fortiter consulendo omnes in se convertit (3,4). Fretus auctoritate sua, primo urbe cedere ou (ex) urbe ou urbem excedere jussit ou ex urbe ejecit ou expulit operarios (viros), quibus negotium datum erat ut murum disjicerent ou discuterent (12,2) ou solo aequarent. Deinde literis denuntiavit Castilloni ut in posterum moenibus abstineret (6,4) nobilis Brugensium civitatis; non illi fas esse in eam ut in oppidum vi ou armis captam acerbe saevire ou crudeliter consulere nec nudatam eam (moenibus) opportunam dare ou praebeere ad oppugnandum ou oppugnantibus; si Flandrorum animos sibi conciliare vellet, aequo cum illis jure vivere (3,6) assuesceret (3,2), memor hospitem se, non hostem in urbem receptum esse (24, 4). Neque in eo minimum fuit momentum (4,2) ad favorem populi conciliandum(ou neque in ultimis fuit illi laudum ad...) tantam in eoesse vim (et auctoritatem) imperii, ut, cunctis Brugensium animis in se firmatis (5,5), perfida ou infida inimicorum consilia discuteret (12,2). Hac enim fama ou hoc rumore per urbem manante (23,4), nulla mora facta quin omnes qui pro imperio Gallico stetissent, pavidi ou consternati et rebus suis diffisi ou metuentes, relictâ urbe, in tutiora loca confugerent, (adeo) ut tota fere civitas Petri Regis esset omniaque ibi ad nutum ejus et arbitrium ou imperium agerentur.

Liv. 1 à 25.

THÈME 13.

Gr. 151, 152, 139, 140.

A peu près vers le même époque un soulèvement populaire éclata à Gand, moins à cause d'anciens ressentiments contre

ces impérieux maîtres de la Flandre que par dépit contre Jacques de Châtillon. Celui-ci avec l'aide des magistrats séduits par l'or, allait, sous le prétexte de l'intérêt public, remettre en vigueur la taxe sur les denrées, abolie depuis dix ans, protestant que les habitants devaient acquitter les dépenses faites à l'occasion de la réception du roi et de la reine. On ajoutait à l'édit comme clause finale que quiconque se refuserait au paiement ou se préparerait à la résistance, serait puni de mort ou d'exil. Cette nouvelle fut accueillie avec de tels murmures et de tels cris d'indignation que les magistrats et les vieillards ne réussirent pas à calmer l'effervescence de la multitude. Aux approches de la nuit, les ouvriers sortant de leurs ateliers, se forment d'abord en groupes, tiennent des colloques, délibèrent; puis, comme le soulèvement de Bruges surexcitait les esprits, on décide qu'on cessera de travailler et que personne ne paiera l'odieuse impôt. Les magistrats et les nobles, informés de ces rassemblements et de ces complots, passèrent la nuit en conseil. Le lendemain, au point du jour, ils s'arment au nombre d'environ huit cents et, se dirigeant de différents côtés, sans avoir encore de plan bien arrêté, ils établissent des postes de trente, de quarante et de cinquante hommes dans les rues et les carrefours pour contenir les mutins par la crainte, pour dissiper les attroupements et saisir tous ceux qui refuseraient de se rendre à leurs travaux. La première partie du jour se passa sans trouble; car une impulsion générale n'avait pas encore été donnée et, loin de s'entendre pour agir, la plupart des ouvriers étaient même retournés à leurs travaux; mais vers la neuvième heure une troupe assez imposante, composée surtout d'ouvriers, s'arma secrètement, saisit la bannière du quartier et se jeta subitement sur la voie publique. Déjà ils allaient donner l'alarme et sonner le tocsin, lorsqu'une terreur imprévue et soudaine les empêche d'exécuter leur projet. On apporte alors des bassins d'airain, on commence à frapper dessus à coups redoublés, on court à travers la ville en poussant des cris, et alors de toutes parts, des fabriques, des maisons, des souterrains même, sort une multitude immense brandissant des épées, des leviers de fer, des bâtons, enfin tout ce qu'on avait pu ramasser pour porter des blessures et pour donner la mort, et elle répand autour d'elle la terreur et l'effroi.

Les magistrats et les nobles cherchent d'abord à résister en combattant de près et de loin; mais, accablés par le nombre des

assaillants et se défiant de l'issue du combat, ils se voient obligés de se réfugier dans la citadelle la plus rapprochée où ils peuvent pénétrer. Les insurgés les y poursuivent; la citadelle est entourée par les rangs serrés des assiégeants et en peu d'heures elle est forcée. Treize des principaux citoyens sont tués sur le coup; cent environ sont grièvement blessés; les autres, craignant d'être égorgés jusqu'au dernier, implorent miséricorde et sont contraints de prêter le serment de ne pas violer les droits du peuple. Telle fut la terreur qui régna partout pendant quelques jours, que peu s'en fallut que toute la noblesse ne quittât la ville.

La nouvelle de cette émeute, loin de ramener Châtillon à de meilleurs sentiments, ne fit qu'accroître sa démesure et le pousser à des fureurs extrêmes. Aussi tous les conseils de la prudence humaine ne purent rompre la loi fatale du destin et empêcher que la triste ambition du gouverneur ne semât partout dans la Flandre la haine et la perfidie. En vain des amis sensés ne cessaient de lui recommander et de lui conseiller d'user plutôt de clémence que de rigueur et de ne pas irriter un peuple chez qui l'amour de la patrie et de la liberté était si vif, lui rappelant que le caractère flamand était fier et indomptable et ne supporterait jamais une domination tyrannique et injuste. L'arrogant et mal avisé gouverneur n'écoutait rien. Il n'avait à la bouche que des mots féroces et insultants, et ne parlait que d'asservir, d'exiler, de pendre tout le monde, d'exercer enfin les plus grandes rigueurs.

Liv. 1 à 25.

THÈME 13.

Gr. 151, 152, 139, 140.

Sub idem fere tempus (16, 1) Gandavi ou Gandi seditio populi ou a populo orta ou coorta ou exorta est ou tumultus popularis est ortus, non tam ob veteres in impotentes Flandriae dominos iras quam quod Jacobus Castillo, concitantibus ou instigantibus ou adjuvantibus ou adjutoribus magistratibus auro illectis ou captis (24, 4) ou pellectis, sub umbra ou sub titulo boni (ou commodi), publici ou reipublicae, vectigal frugibus impositum (1, 5) ou ex annona statutum et decimum jam annum sublatum renovasset ou revocasset ou repetivisset ou redintegrasset, quidquid in recipiendo rege et regina factum esset impensae, civibus

exsolvendum defendens (18, 1) ou affirmans (12, 4 et 6). Adiectebatur ou addebatur in fine edicti, si quis stipendium pendere recusaret ou nollet vel vim pararet ou faceret (ou recusaturus vel vim paraturus esset), capite eum aut exilio damnatum iri. Qui nuntius tanto fremitu tantisque indignantium clamoribus exceptus est, ut magistratus et majores natu concitatum multitudinem sedare non potuerint ou non possent (20, 3 et 5).

Primis (noctis) tenebris, operae ou fabri ex officinis egressi, primo conglobare ou congregari, inter se colloqui (24, 3), consultare; dein ou deinde, cum sollicitatis Brugis (25, 2) animi incenderentur ou irritarentur ou concitarentur, sententia (illis) stetit ou illis placuit ou certum atque obstinatum (illis) fuit ou decernunt ab omni opere cessatum iri neque quemquam invisum vectigal exsoluturum ou pensurum esse. Magistratus et nobiles, ubi sensere coitiones fieri et consilia strui, noctem consultando egere ou traduxere (ou magistratibus et n. nox c. acta ou traducta est).

Postero die, prima luce ou ubi illuxit, arma capiunt ad ou circiter octingenti ou ad octingentos et alii alio discedentes ou digressi, nondum capto certo consilio, per vias et compita disponunt stationes tricenorum, quadragenorum et quinquagenorum militum ou armatorum, qui seditiosos metu continerent ou coercerent, coetus discuterent ou disjicerent, omnesque qui operibus vacatum se ituros abnuerent (12, 6) comprehenderent ou et omnes opera detrectantes (II, 43, 3) comprehenderent (25, 7).

Prima ou prior pars diei quietata fuit; nondum enim omnes uno motu animoque impellebantur tantumque aberat, ut ex composito res ageretur, ut major pars ou plerique operarum etiam sponte sua operibus vacatum ou vacaturi ou ad opera redissent. Sed nona ferme hora haudquaquam contemnenda ou spernenda manus ou turba, maxime operarum, armis clam arreptis (23, 3), sumptoque vexillo vici, subito ou repens in publicum ou in viam publicam effunduntur ou se projiciunt ou se proripiunt. Jam impulsa campana ou impulso aere significationem facturi erant (Cés. II, 33), cum terror repens et improvisus obstat, quominus ou ne rem peragerent. Tum aerae pelves afferuntur, quae crebris ictibus pulsari ou quati ou percuti coepae sunt, per urbem cum clamore discurritur, cum interim ingens multitudo vibrantium dextris gladios, vectes ferreos, fustes, quidquid denique vulneribus aut morti inferendae aptum arripi

poterat, undique ex officinis, e domibus, ex ipsis locis subterraneis egressa, tantum fecit terroris et tumultus (ou pavoris ac trepidationis ou fugae), ut magistratus et nobiles, primo cominus eminusque rem gerendo resistere conati, dein numero invadentium oppressi ou obruti et diffisi exitu pugnae ou successu certaminis in arcem quam proximam intrare poterant, confugere coacti sint quae, dum rebellantes institere, densis obsidentium agminibus circumdata paucis horis expugnatur. Tredecim principum illico ou extemplo occisi, ad centum graviter vulnerati; ceteri, timentes ne omnes ad unum trucidarentur, jurejurando adacti (1, 4) jura populi se non violaturos. Tantus ubique per aliquot dies fuit terror, ut non multum abesset quin urbs ab omni nobilitate desereretur (7, 10).

Qua rebellione nuntiata ou audita ou allata Castillo non solum non ad sanitatem rediit, sed majorem etiam insaniam insaniens ad ultimum furoris processit. Nec omnia sapientissimi cujusque consilia necessitatem fati rumpere potuere, quominus ou quin Praefectus ou Praeses tristi cupidine regni flagrans omnia per Flandriam infesta atque infida faceret. Frustra ou nequidquam cautiores amicorum assidui ou perpetuo (ei) praecipere ou suadere, (eum) monere, (ut) ignoscendo potius quam vi grassaretur (II, 12, 15) ou (ut) plura indulgentia quam acerbitate gereret (2, 5), neu irritaret ou exacerbaret ou exasperaret populum patriae et libertatis amantissimum; Flandrorum ingenia esse ferocia atque indomita, nec imperia immodica (3, 5) ou impotentia et iniqua unquam acceptura. Praefectus, qua erat superbia et temeritate, haudquaquam bene monentibus obedire; nihil nisi iracunde ou infeste et contemptim ou contumeliose loqui (II, 1), omnibusque servitutum, exilia, cruces, omnia denique extrema ou hostilia (16, 1) ou indigna minitari.

Var : Cujus seditionis nuntio allato ou fama allata ou quae seditio ubi Brugas perlata est ou cum haec seditio nuntiata esset, Castillo, quum ad sanitatem redire deberet, auctiore in dies insania ou crescente ou gliscente in dies amentia, ad ultimum furoris venit ou tantum abfuit ut Castillo ad s. reverteretur ut majorem insaniam insaniens ad ultimum furoris progrediretur ou Castillo ad ultimum f. processit, nedum ad s. rediret. — Neu populi animos ou odia (in se) incenderet ou irritaret et exacerbaret. — Praefectus, ut qui superbus esset et imprudens, surdis auribus consilia accipere.

(A continuer.)

J. GRAFÉ.

MARCEL ÉTIENNE.

(Suite ¹).

A quelque temps de là, comme les troupes navarroises, s'étendant vers les confins de la Normandie, faisaient des courses à peu de distance de Paris et menaçaient déjà la capitale d'un voisinage dangereux, le régent profita de ces circonstances pour renvoyer le conseil des 36; il déclara qu'il voulait désormais administrer le royaume sans tuteur, et l'opinion publique, chez qui les préoccupations politiques avaient fait place aux soucis de la défense, ne s'insurgea pas contre cette espèce de coup d'état. Cependant la France était livrée à des maux pires même que la guerre civile: les soldats anglais, français, hennuyers, brabançons, se trouvant sans ouvrage depuis que la guerre était finie (une trêve de deux ans avait été conclue à Bordeaux avant le départ du roi Jean), résolurent de la faire pour leur propre compte. Ils s'organisèrent en bandes. Ils prenaient souvent pour chefs de nobles seigneurs, par exemple, le brillant Eustache d'Aubrecicourt qui, à la tête de cinq cents brigands, ravageait tout le pays situé entre Nogent et Pont-sur-Seine. Il faut, dit M. Guibald, toute l'imagination et toute la partialité historique de Froissart, pour qualifier de bacheleries et d'appertises d'armes les tristes exploits qu'Eustache d'Aubrecicourt et ses pareils poursuivaient aux dépens des populations à peu près sans défense. Les malheurs de la France, ravagée du nord au midi par ces hordes barbares, sont si grands que le continuateur de Nangis, qui a d'ordinaire le style froid et sec de la chronique, devient pathétique, lorsqu'il les raconte :
« Ex tunc enim regni negotia male ire et respublica deperire »
et prædones per totam patriam insurgere, nobiles alios despicere et utilitatem et proficuum domini et subditorum non curare, rusticos devellere et homines subjicere et spoliare,

¹ Voir tome XX, p. 19.

» patriam ab inimicis nullo modo defendere sed conculcare,
» bona eorum rapere et auferre, domino regente, ut apparebat,
» liquide non curante. »

La France, et Paris particulièrement, s'indignait de voir le régent demeurer inactif et ne rien tenter pour le salut du royaume¹. « Tunc enim incœpit patria et tota terra Franciæ » induere confusionem et mœrorem, quia non habebat defensionem in aliqua nec tutorem. »

C'est alors qu'Étienne Marcel conçut le dessein de renverser la dynastie des Valois. Certes c'était là un projet révolutionnaire, mais il s'explique parfaitement. La monarchie des Valois arrivée d'hier ne comptait à son actif que Crécy et Poitiers, les deux plus grands désastres qu'eût encore essuyés la France. Les vieilles dynasties seules peuvent supporter de pareils revers sans en être ébranlées. En 1793, il fallut la furie révolutionnaire, à laquelle rien ne résistait, pour renverser du trône le descendant de Henri IV et de Louis XIV. Charles de Navarre était proche parent de Philippe-le-Bel: ce fut sur ce prince que Marcel jeta les yeux.

Déjà les États-Généraux l'avaient fait sortir de prison et remis en possession de son apanage. Marcel arracha au régent un sauf-conduit et le Navarrais vint à Paris, où il fut reçu avec faveur par le peuple. La haine que la bourgeoisie parisienne portait au régent était si forte, qu'elle oublia que Charles-le-Mauvais avait jadis fait alliance avec l'Anglais et combattu contre la France. Elle ne voulut plus voir en lui qu'un rival à opposer au Valois. Le régent accorda à son cousin une somme de 40,000 écus; les États-Généraux lui concédèrent également certains domaines qu'il réclamait.

Charles de Navarre, aussi incapable qu'ambitieux, se réconcilia avec le dauphin; mais celui-ci fit secrètement casser le traité et la guerre recommença contre le Navarrais. Les maux de la France s'accrurent encore; une foule de paysans et d'habitants de petits bourgs, ne se trouvant plus en sûreté chez eux, venaient mettre leur personne et leurs biens à l'abri derrière les murs de la capitale. Charles demeurait cependant inactif. Ici se pose un problème: est-ce à un plan politique,

¹ Continuateur de Nangis.

ou simplement à son incapacité, qu'il faut attribuer cette inexplicable apathie du régent. Nous penchons pour la seconde hypothèse. Toutefois il n'est pas improbable que l'entourage du roi et les nobles en général ne vissent avec un secret plaisir se prolonger un état de choses qui devait ramener le peuple à la soumission par l'excès des maux. On a dit aussi que si Charles ne fit rien à cette époque pour assurer le salut de la France, c'est que les ressources lui manquaient. Cependant Christine de Pisan, qui a plutôt écrit le panégyrique que l'histoire de Charles VII, ne cherche pas à défendre sa jeunesse, comme l'a fait M. Giraud. Elle ne consacre que quelques lignes à sa régence, et dans ce peu de mots perce le blâme.

« Et aussi pareillement n'est à mon propos et ne quier faire » grant narration sur les faits de l'adolescence du dit roy; et » pour douchier la vérité, j'entens que jeunece par propre vou- » lenté menée plus perverse que à tel prince n'appartient, » dominoit en lui en celluy tems : mais je suppose que ce pot » estre par mauvaiz aministrateurs¹. »

La guerre civile grondait sourdement à Paris; comme toujours, ce fut un incident sans importance qui mit le feu aux poudres. Perrin Marc, valet ou apprenti d'un changeur, blessa mortellement d'un coup de couteau Messire Jean Baillet, trésorier et familier du duc de Normandie, qui lui refusa le paiement de deux chevaux vendus au duc. Le meurtrier se réfugia dans l'église de Saint Merri. Le duc Charles envoya aussitôt Robert de Clermont, maréchal de Normandie et le prévôt royal de Paris avec des gens d'armes, briser les portes de Saint Merri et enlever Perrin Marc, en dépit du droit d'asile dont jouissaient les lieux saints. Perrin Marc fut pendu le lendemain matin, après avoir eu le poing coupé; mais son corps ne demeura guère aux poteaux de Montfaucon. L'évêque de Paris excommunia Robert de Clermont et les autres violateurs du droit d'asile, exigea qu'on lui remit le cadavre du supplicié et l'inhuma en grande solennité à la même heure où furent célébrées les obsèques de Jean Baillet. Le duc Charles et sa noblesse assistèrent aux funérailles du trésorier, le prévôt

¹ CHRISTINE DE PISAN, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, vol. V.

des marchands et la bourgeoisie à celles du changeur. Le sang avait coulé, désormais toute réconciliation franche et sincère entre le prince et la bourgeoisie devenait impossible, la guerre civile était inévitable. Le Navarrais semblait disposé à faire la paix, toutefois il y mettait comme condition l'exécution franche et loyale du traité conclu au mois de décembre précédent. Le régent répondit à l'ambassadeur de Charles-le-Mauvais qu'il avait tenu tout ce qu'il pouvait. Le peuple se prononça pour le roi de Navarre. Le régent se rendit alors aux Halles où il harangua le peuple, il n'y obtint toutefois qu'un demi succès dû plutôt à la surprise que causa une pareille démarche qu'à ce qu'il put dire. Marcel tint dès le lendemain, dans l'église de Saint Jacques de l'Hôpital, ce que nous appellerions en style moderne un meeting. Ce fut l'échevin Toussac qui porta la parole, et l'effet produit par l'allocution du régent fut complètement détruit. Nous avons déjà dit à plusieurs reprises que ce qui indignait surtout Paris, c'était l'indifférence du régent pour les maux de la France. Certes, les bandes de brigands qui la sillonnaient en tous sens, en semant sur leur passage la ruine et la mort, n'auraient osé attaquer Paris, mais les plus grandes routes étaient infectées de bandits qui rendaient tout commerce impossible, et les malheureux habitants de la banlieue qui venaient chercher un refuge dans la capitale, mettaient le comble à l'exaspération de la bourgeoisie parisienne en dépeignant les horreurs dont ils avaient été témoins et auxquels ils avaient échappé à grande peine. Le peuple, ayant à sa tête Marcel, se rendit en foule au palais pour y prier encore une fois le régent de veiller au salut du royaume qui, comme le dit le Continuateur de Nangis, menaçait de tomber en dissolution. Le régent, comme d'ordinaire, donna de belles paroles, mais il ne fit rien, il écoutait les avis des nobles qui se réjouissaient secrètement des malheurs de la France dont ils ne souffraient point et qui devaient, selon eux, ramener le peuple à l'obéissance. Le régent s'était entouré de quelques conseillers intimes particulièrement odieux au peuple et dont il suivait les avis en toute circonstance. C'était là un nouvel aliment pour la colère publique. C'est alors que Marcel Etienne prit la funeste résolution de mettre à mort quelques-uns des conseillers du roi, *ut de medio tollerentur*, comme dit le Continuateur de Nangis. Le 22 février 1358, sur la convo-

cation de Marcel, les métiers de Paris se rassemblent sur la place Saint Éloi, se dirigent vers le palais, trouvent le jeune prince entouré de ses conseillers, parmi lesquels figuraient Robert de Clermont, maréchal de France et Jean de Conflans, maréchal de Champagne, que le peuple haïssait particulièrement. Marcel entre. Voici comment Froissart¹ rapporte cette scène terrible.

« Si s'en vint le dis prévos au pallais, environnés de ses
 » hommes, et entra en le cambre dou duc et li requist moult
 » aigrement qu'il voloist entendre le fait des besoingnes du
 » royaume et y mettre conseil, par tant que li royaumes, qui
 » a lui devoit parvenir, fust si bien gardés que de tels manières
 » de compaignies qui resgnoient, n'alaissent mios gastant, ne
 » robant le pays. Li dus respondi qu'il le feroit vollentiers, se
 » il avoit le mise par quoy il le peüst faire, mais qui faisoit
 » lever les prouffis et les droitures appartenant au roy, le devoit
 » faire, si le fesist. Je ne sais pourquoy, ne comment che fu,
 » mès les parolles montèrent si hault, que là endroit furent
 » en le présence del duc ochis trois des plus grans de son con-
 » seil, si priès de lui que sa robe en fu ensanglantée, et en fu
 » il-meysmes en grant peril; mès on lui donna un des cappe-
 » rons² à porter, et convint que il pardonnaist là celle mort
 » de ses trois chevaliers, les II d'armes, et l'autre de lois; si
 » appelloit-on l'un monseigneur Robert de Clèremont, gentil-
 » homme durement, et l'autre le seigneur d'Esconflans, ma-
 » rescal de Campaingne, et le canonne monseigneur Simon de
 » Bussi, dont che fu grans pités, quant pour bien dire et bien
 » conseiller leur seigneur ils furent là enssi ochis. »

Le meurtre des maréchaux de France et de Champagne fut à la fois un crime et une faute politique. Il est bien vrai que dès le lendemain, le peuple ratifia ce qui avait été fait la veille, mais nous sommes de ceux qui croient que le peuple ne peut pas remettre les crimes. Ce meurtre fut aussi une faute et nous verrons qu'il pèsera autant sur la politique du prévôt qu'il

¹ FROISSART, édit. Kervyn, vol. 6, page 37.

² Marcel Etienne avait fait prendre à ses partisans, dès les commencements de la commune parisienne, un chaperon aux couleurs de Paris (mi-partie bleu, mi-partie rouge), avec fermoir en vermeil.

a pu peser sur sa conscience. Cependant si, lorsque nous étudions la vie de Clovis ou de Louis XI, les deux fondateurs de la monarchie française, l'un géographiquement et l'autre politiquement, nous devons, pour être juste, expliquer les crimes et les violences de l'un par la férocité des mœurs franques; la fourberie et la duplicité du second par l'influence de l'école italienne¹, pourquoi enlever à Marcel le bénéfice des circonstances atténuantes. Le peuple, à tort ou à raison, attribuait tout le mal aux conseillers du roi et tout spécialement aux maréchaux de France et de Champagne; dans un pays constitutionnel, il aurait pu, par une attitude à la fois énergique et calme, forcer le roi à renvoyer ces deux ministres, mais le duc de Normandie n'y aurait pas consenti, et la violence des mœurs de l'époque conseilla à la foule, comme remède suprême, de mettre à mort ceux qu'elle ne pouvait autrement écarter des conseils du roi. N'oublions pas d'ailleurs que nous sommes en plein moyen-âge et que longtemps encore l'assassinat politique sera en honneur dans presque toutes les cours de l'Europe.

A partir du meurtre des maréchaux, la guerre civile règne dans la capitale. Le Navarrais y est rappelé, mais il traite une seconde fois avec le duc de Normandie et laisse ainsi échapper l'occasion de fonder une dynastie. Peut-être l'élément démocratique sur lequel il aurait dû s'appuyer, l'effrayait-il. Toutefois il est plus probable que ce fut sa versatilité d'esprit et son manque continu d'argent qui le poussèrent à signer la paix.

Abandonné par son incapable allié, Marcel songea alors à s'appuyer sur les grandes communes françaises. M. Kervyn de Lettenhove a transcrit dans ses notes sur Froissart une lettre adressée par le prévôt des marchands aux communes de Flandre et de Picardie. Nous regrettons que la longueur de ce document ne nous permette pas de le citer dans cette étude². Le régent qui se sentait prisonnier dans Paris, appela secrètement son maître des charpentiers et son maître des eaux et quitta nuitamment la ville sur une petite barque. La guerre civile qui grondait sourdement depuis un an, venait d'éclater, car les nobles qui, jusque là, n'avaient rien tenté contre Paris,

¹ MACHIAVEL, *le Livre du Prince*.

² FROISSART, édition Kervyn. vol. 6, page 466.

trouvaient enfin un chef. Marcel le comprit, et il fit immédiatement mettre la dernière main aux fortifications de la capitale. Les États se réunissent en Champagne, les nobles s'y présentèrent en grand nombre et promirent leur appui au roi, pour l'aider à châtier les Parisiens révoltés. Dans cette extrémité, Marcel s'adressa à l'université et pria les chefs, qui jusqu'alors étaient restés en dehors du mouvement, d'aller trouver le régent et de traiter avec lui des conditions de la paix. Le prince répondit aux députés qu'il était prêt à pardonner, pourvu qu'on lui livrât six des plus coupables, non pas pour les faire mourir cependant, ajouta-t-il. Cette restriction ne rassura nullement Marcel Etienne ni ses amis, et il se trouva d'accord avec la bourgeoisie de Paris pour rejeter les propositions du régent, car celle-ci comprenait que ce serait à la fois une ingratitude et une faute à elle de livrer ses chefs. Marcel alors n'avait encore rien perdu de sa popularité.

Peut-être le prévôt des marchands, avec sa haute intelligence, avait-il compris que Charles de Navarre ne méritait pas d'arriver au trône, mais comme une partie des provinces et toute la noblesse était hostile à Paris, et qu'il n'avait rien à attendre des villes qui avaient montré le plus de sympathie pour la cause parisienne, il appela pour une troisième fois Charles-le-Mauvais à Paris. Peut-être aussi par là espérait-il s'attirer l'alliance d'une partie de la France. Le Continuateur de Nangis, qui fut mêlé à tout ce mouvement, semble éloigner toute idée d'un changement dynastique, que le prévôt des marchands et une partie de la bourgeoisie eussent caressé ce projet lorsqu'ils firent mettre en liberté Charles de Navarre, lorsqu'ils l'appellèrent pour la première fois à Paris. Cela ne nous paraît pas douteux, toutefois la bourgeoisie parisienne ne semble pas avoir rêvé une révolution aussi radicale. Comme chaque fois que le Navarrais s'était accommodé avec le régent, il n'avait jamais demandé que de l'argent et des domaines, peut-être se flat-tait-on à Paris, que, la guerre terminée, on pourrait payer les services de Charles de Navarre avec de l'or et des terres. Voici le passage du Continuateur de Nangis sur lequel nous basons notre opinion : « Prepositus autem mercatorum Parisiensis atque cives, videntes quod dominus regens erat eis » contrarius, habito consilio super regimine civitatis et carentes » capitaneo, miserunt ad Karolum de Ebroucis, regem Navarrae

» qui tunc erat ad partes Normanniæ quem sciebant. Esse in
» discencionem novam et discordiam, contra decum, rogantes
» eum est veniret cum bona copia armatorum ad ipsos Parisius,
» ut esset eorum capitaneus et defensor contra suos quoscum-
» que adversarios, excepto contra dominum regem Franciæ
» Johannem qui in Anglia tenebatur. »

Au moment même où la noblesse et la bourgeoisie allaient en venir aux mains, un troisième parti se lève; il pousse un cri formidable qui surprend les bourgeois et terrifie les nobles; ce troisième parti, c'est le parti des serfs et des marrants, le grand parti des Jacques. Après Poitiers comme après Crécy, les paysans déjà ruinés par l'Anglais, avaient été obligés de donner à leurs seigneurs et maîtres tout ce qui leur restait encore pour les aider à payer leur rançon. C'étaient les habitants des campagnes qui avaient le plus souffert de ces brigandages qui, depuis deux ans, désolaient la France.

Jusque-là le marrant avait accepté sa condition d'abord par habitude, ensuite par esprit de justice. Si les trois cinquièmes du revenu de l'humble cabane montait vers le fier château, au moins la cabane était-elle à l'abri sous la protection du seigneur. Mais dans les consciences les plus ignorantes, il se produit parfois de singuliers éclairs d'intelligence; quand le paysan comprit qu'il n'avait à espérer ni aide ni protection de son seigneur, quand il vit le château faire alliance avec ceux qui brûlaient sa maison, pillaient ses récoltes, violaient sa femme et sa fille, il sentit instinctivement que l'antique contrat qui le liait à son maître, était rompu. D'où venait la rupture, avait-il refusé de nourrir son maître? Comme par le passé, n'avait-il pas donné son dernier bœuf et son dernier instrument de travail pour le racheter, quand il était prisonnier de l'Anglais.

Voici d'ailleurs un apologue qui courait de bouche en bouche à cette époque et qui ne laisse aucun doute sur le sentiment populaire à l'égard du roi et de la noblesse :

Il fut jadis, racontait cet apologue, un chien très-vaillant. Son maître avait pleine confiance en lui; il comptait sur son courage pour repousser le loup et pour défendre les brebis, ce qui arriva plusieurs fois en effet. Mais enfin, peu à peu, le loup contracta une étroite amitié avec le chien, et le chien dit à maître loup d'attaquer et d'enlever audacieusement les brebis.

Sire loup ne se le fit pas dire deux fois. Le maître, aussitôt de s'élancer sur ses traces, avec une apparence d'ardeur, comme s'il voulait lui arracher sa proie et la rapporter au berger. Mais à peine nos deux complices eurent-ils atteint la lisière du bois, et furent-ils loin de l'œil du maître, que tous deux dévoraient la brebis toute entière; à plusieurs reprises, ils renouvelèrent ce manège. Lorsque le chien revenait, son maître, persuadé qu'il avait fait de tout son pouvoir pour secourir la brebis ravie, lui prodiguait les caresses.

Maintefois, ce chien de malédiction répéta le même tour, si bien qu'enfin de compte, les deux scélérats se trouvèrent avoir dévoré toutes les brebis du maître ¹.

L'apologue est transparent; le loup, c'est le roi, le chien qui fait l'alliance avec le loup, c'est la noblesse unie aux brigands.

Les Jacques n'étaient pas, à proprement parler, un parti; car ils n'avaient ni but, ni plan politique, ils voulaient uniquement se venger, rendre le mal pour le mal, tuer, piller, incendier et violer, parce que, depuis quelques années surtout, la noblesse se faisait un jeu de massacrer les paysans, de les piller, de brûler leurs maisons, de violer leurs femmes et leurs filles. Les excès commis par les Jacques, dépassent ce que l'imagination la plus fantaisiste pourrait rêver. Comme toujours, l'horrible côtoyait le grotesque; quand les Jacques avaient pillé et incendié un château, en avaient massacrés les habitants sans égard pour l'âge, ni pour le sexe; ils se revêtaient, comme dit le Continuateur de Nangis, des habits du seigneur, leurs femmes se paraient des vêtements des châtelaines et, ivres de sang et de fureur, ils courraient à de nouveaux crimes. Toutefois, disons que ceux qui, par une oppression aussi insensée qu'injuste, provoquèrent ces désordres, emportent une part de la responsabilité devant l'histoire. Malgré la répulsion bien légitime qu'inspirait à tous les forfaits de ces brigands, Marcel leur envoya du secours, car il avait cru voir en eux des alliés utiles à sa cause; mais les Jacques furent écrasés à Meaux et les ennemis du prévôt des marchands lui ont fait un crime de cette alliance.

Nous ne pouvons pas partager leur avis; c'était les maux

¹ GUILBALD, page 74.

que supportait la France qui avaient soulevé la bourgeoisie contre le roi, c'était la même cause qui avait provoqué la révolte des paysans; seulement ces hordes ignorantes et farouches, sans chefs et sans direction, se laissaient aller à une fureur aveugle, qui ne pouvait qu'ignorer les malheurs de la France, tandis que, conduites par un homme comme Marcel Étienne, elles donnaient une armée à Paris, assiégé par le roi et la noblesse. Cependant, le Navarrais, dernier espoir de Marcel Étienne, était rentré à Paris avec une armée recrutée parmi les brigands et aussi nombre de soudards anglais, que la paix signée à Bordeaux avait laissée sans ouvrage; or, les bourgeois parisiens confondaient dans une même haine et les brigands et les Anglais. L'introduction de ces troupes dans Paris fut le premier coup porté à la popularité d'Étienne Marcel.

Bientôt les soldats du roi de Navarre, qui depuis longtemps ne vivaient que de pillages, se mirent à rançonner ceux qu'ils étaient sensé défendre; le peuple, dans sa colère, en tua un grand nombre et en emprisonna quelques-uns. Charles de Navarre, qui voyait bien que la situation de Paris était sans issue, traita une troisième fois avec le régent et partit de la ville pour n'y plus rentrer. Marcel Étienne fit alors écrire au régent pour traiter de la reddition de la ville, mais celui-ci répondit qu'il ne rentrerait dans sa capitale aussi longtemps que Marcel serait en vie. Sur ces entrefaites, les brigands que Charles de Navarre avait amenés avec lui, pillaient les environs de Paris. Les Parisiens exigèrent de Marcel qu'il les mena contre ces brigands, mais ils furent vaincus et six cents d'entre eux furent tués. Marcel Étienne fut accusé de trahison. C'en était fait de sa popularité, le peuple de Paris venait de briser son idole comme treize ans auparavant avait fait celui de Gand; les masses ressemblent aux enfants, elles en ont la fougue et l'impétuosité, mais aussi la légèreté et la versatilité, rien n'est plus facile que de soulever une population, surtout lorsqu'elle a des griefs sérieux; rien de plus difficile que de la faire persévérer dans cette voie, quand le succès ne vient pas couronner ses premiers efforts.

Marcel eut alors un moment de faiblesse; sans l'appui du Navarrais, la capitale ne pouvait plus résister et il n'ignorait pas que le jour de l'entrée du régent serait celui de sa mort. Enfin les partisans du régent qui étaient restés à Paris, étaient

parvenus à former au prince un parti puissant parmi la haute bourgeoisie. Jehan Maillart, l'ancien collègue du prévôt des marchands, était à la tête de ce parti. Marcel résolut de tenter un suprême effort et d'opposer au régent une résistance désespérée. Pour cela il lui fallait les soldats du Navarrais, qui étaient bien autrement aguerris que les milices bourgeoises. Avec quelques-uns des chefs de son parti, qui lui étaient restés fidèles, il résolut de faire rentrer Charles-le-Mauvais dans la ville. Il était maître de toutes les portes, à l'exception toutefois de celle de Saint-Antoine, et c'était précisément Maillart qui en avait la garde. Dans la nuit du 31 juillet 1358, il se rendit à cette porte et en fit redemander les clefs par un de ses fidèles, appelé Josseran. Maillart survint à ce moment. Voici comment Froissart raconte la mort de Marcel : « Si s'en » vint li dis Jehans bien accompagniés et tous abassiés à la » porte Saint-Anthoine et trouva là li dis prévost des marchands, » che fut environ l'eure de mienuit. Si li demanda Jehans » Maillars qu'il quéroit là à cette heure et l'amist tantost de » traysson et ly dit qu'il n'y étoit pour nul bien. Li prevost » l'en démenti et dist que si estoit Tant montèrent les parolles » entre yaux deux que Jehan Maillars escria : A le mort au » traiteur. Et tantost qu'il eust dist ce mot, cil qui étoient » dallés lui, saillirent avant et ferirent à lui et à ses gens Si » fu la li dis prévos tués et VIII hommes de sa mesuie puis » coururent li dis bourgeois à leur compagnie par la ville » querant eaux qui estoient de l'accord le dit prouvost et en » tuèrent plusieurs que ne se laissoient prendre et emprisonnerent bien LX qu'ils missent en prison en Castelet, à Paris. »

Ainsi périt le prévôt des marchands.

Et maintenant que nous avons exposé loyalement et d'après des sources autorisées, le rôle politique de Marcel Étienne, nous sommes nécessairement amenés à tirer nos conclusions.

Nous l'avons dit, en commençant, en écrivant la biographie du prévôt des marchands, nous avons bien plutôt songé à nous constituer rapporteur que juge dans ce grand débat historique; c'est aussi à titre de simple rapporteur sur la question que nous formulerons notre opinion.

Marcel, pas plus que son contemporain Jacques Van Artevelde, ne fut un de ces agitateurs vulgaires qui ne se proposait d'autre but que de faire ou de refaire leur fortune; Marcel

Étienne, comme le tribun Gantois, était riche et n'avait rien à gagner aux commotions politiques.

Le prévôt des marchands ne suscita pas le mouvement populaire et communal dont il fut et le héros et la victime. Après le désastre de Poitiers, la royauté et la noblesse humiliées et discréditées, ne songeaient nullement, ainsi qu'il ressort du simple exposé des faits, à conjurer les dangers qui menaçaient la France après cette victoire décisive de l'Anglais.

La bourgeoisie, animée avant tout de sentiments patriotiques, se vit ainsi obligée de prendre en main les rênes de l'État. Amenée forcément par là à examiner la conduite de ses prédécesseurs, elle s'indigna au spectacle honteux de leur faiblesse, de leurs malversations et de leur lâcheté; elle songea à rendre impossible le retour de ces abus qui avaient conduit la patrie aux abîmes.

Une fois lancée dans cette voie, elle devait aller et aller très-loin.

Malheureusement, l'idée de l'unité de royaume, *l'idée d'une nationalité française* n'était pas encore bien nette dans tous les esprits; la plupart des grandes communes françaises auxquelles le prévôt des marchands fit appel, ne comprirent pas que la lutte qui venait d'éclater entre Paris et le régent, n'était pas une lutte purement locale, mais bien le premier combat en règle que la bourgeoisie livrait à la royauté unie à la noblesse.

Paris abandonné à lui-même, devait succomber et succomba. Pouvait-on espérer fonder une monarchie constitutionnelle en France en plein quatorzième siècle?

Nous ne le croyons pas; à cette époque, la France était au seuil des *Temps modernes*, c'est-à-dire, de l'ère de la monarchie absolue, évolution qui, d'ailleurs, était nécessaire à son unité.

Est-ce à dire que la révolution de 1357 n'a produit aucun résultat?

Les esprits politiques à courte vue estiment généralement qu'un mouvement qui a avorté dès son principe, n'a été qu'un vain effort imposé à la société. C'est là, croyons-nous, une grave erreur; chaque fois qu'éclate une révolution qui vise les institutions politiques ou sociales d'un grand peuple, quand elle n'a pas simplement pour objectif des griefs personnels ou locaux, on peut dire qu'elle n'a pas été complètement inutile.

Qu'elle n'aboutisse pas d'abord, qu'elle ne puisse immédiatement traduire en faits ses théories, il ne s'ensuit nullement que ses fruits soient absolument perdus pour la postérité.

Qui oserait nier que, pendant plus de trois siècles d'évolutions monarchiques et de troubles, suscités par les guerres de religion et de conquête, des générations d'obscurs penseurs ne se soient transmis des principes émis autrefois par le prévôt des marchands.

En 1789, quand la monarchie, arrivée à son apogée avec Louis XIV, redescend avec Louis XV et la régence, la pente qu'elle avait gravie avec Louis XI, Richelieu et Henri IV, quand, pour la seconde fois, elle se trouve inférieure à sa tâche, voici le tribun d'Aix qui reprend le rôle d'Étienne Marcel.

Certes, Mirabeau va plus loin que le prévôt des marchands, c'est la preuve que les principes de Marcel ne sont pas morts avec celui qui les a promulgués pour la première fois, mais que, au contraire, ils ont grandi dans l'ombre et se sont fortifiés par une expérience de trois siècles.

Mirabeau, qui n'allait pas plus loin que la monarchie constitutionnelle, est un élève du prévôt des marchands. Ce sera l'éternel honneur de Marcel Étienne, d'avoir le premier en France, rêvé l'établissement d'une forme de gouvernement qui, trois siècles plus tard, est devenu celle de tous les peuples civilisés de l'Europe.

Virton, le 1^r février 1877.

N. KAIVERS.

COMPTES RENDUS.

Évhémère, son livre et sa doctrine, par R. DE BLOCK, professeur à l'Athénée royal de Mons. Un vol. in-8. VI-146 p. Mons, Manceaux, 1876.

Évhémère fut l'auteur ou, du moins, le principal promoteur de la doctrine sur l'origine humaine des dieux du paganisme. Accueilli avec faveur par les anciens, l'évhémérisme forma une véritable école qui compte encore aujourd'hui des partisans nombreux. La science moderne a cependant fait justice de l'évhémérisme, en démontrant que les divinités païennes sont nées surtout du culte de la nature. Il y a néanmoins un intérêt historique à en apprécier le développement et l'influence, et à déterminer la part qu'y a prise Évhémère. Tel est l'objet de l'ouvrage dont nous allons rendre compte, et qui est une étude critique des rares débris du livre d'Évhémère que le temps a épargnés.

Le travail de M. De Block est divisé en sept chapitres.

CHAP. 1^{er}. *Indications sur la vie d'Évhémère.* — Il est probablement né à Messène; il n'est pas possible de savoir si la qualification de Messénien, qui lui est donnée par les écrivains les plus sérieux et les plus rapprochés de son époque, se rapporte à la ville de Sicile appelée aujourd'hui Messine, ou à la ville de Messène dans le Péloponèse. Nous n'avons pas de renseignements positifs sur sa vie. Il paraît cependant certain qu'Évhémère a beaucoup voyagé. La couleur locale qu'il a su donner à la description de son île fabuleuse, peut faire supposer que les contrées de l'Orient ne lui étaient pas entièrement inconnues.

CHAP. II. *Le livre d'Évhémère.* — L'ouvrage d'Évhémère portait le titre de *ιστὴ ἀναγραφὴ*. M. De Block est d'avis que ce titre signifie non pas *histoire sacrée*, mais *inscription sacrée*, parce que l'histoire des dieux est en grande partie fondée par Évhémère sur une prétendue inscription trouvée dans l'île de Panchaïe et qui constituait pour lui les véritables archives du paganisme. L'ouvrage d'Évhémère contenait l'histoire, sinon de tous les dieux, du moins des principales divinités du paganisme hellénique. Il comprenait au moins trois livres. Les fragments qui nous en restent appartiennent presque tous au premier livre. Il y a d'abord une analyse très-courte et très-incomplète de la vie d'Ouranos, de Cronos et de Zeus, faite par Diodore et conservée par Eusèbe; puis quelques fragments rapportés par Lactance, trois citations d'Hygin, un passage

d'Athénée et quelques autres indications. Il faut ajouter à ces rares fragments un résumé de la description de l'île de Panchaïe qui se trouve dans Diodore. C'est grâce aux découvertes faites par lui dans l'île de Panchaïe qu'Évhémère prétend avoir retrouvé la vie des prétendues divinités du polythéisme.

CHAP. III. *Valeur historique et littéraire de l'Inscription sacrée.* — L'œuvre d'Évhémère n'est pas une œuvre sérieuse d'historien ou de philosophe. Il ne cherche pas dans l'examen attentif et impartial des traditions religieuses la solution du problème relatif à l'origine des dieux; mais il sacrifie les faits à son système théogonique, et il y ramène la mythologie entière par toutes sortes d'artifices et de subtilités sophistiquées. L'île de Panchaïe est, à n'en pas douter, un pays imaginaire; l'opinion des critiques qui ont placé cette île soit dans le voisinage de l'Arabie, soit dans la mer Noire, ne supporte pas l'examen.

L'ouvrage d'Évhémère est cependant autre chose qu'une simple œuvre d'imagination destinée uniquement à amuser quelques lecteurs frivoles; il faut y voir une sorte de roman philosophique imaginé par son auteur pour justifier la doctrine de l'origine humaine des dieux.

CHAP. IV. *Doctrine d'Évhémère.* — La doctrine d'Évhémère sapait par ses fondements le polythéisme tout entier, puisqu'elle niait le caractère surnaturel et, par conséquent, l'existence même des divinités païennes. Cependant, M. De Block ne pense pas qu'il faille le considérer comme un philosophe athée, et il se fonde sur un passage de la vie d'Oùranos où il est dit que celui-ci sacrifia le premier *aux dieux du ciel*. Or, ces dieux célestes n'étaient pas des hommes divinisés, puisque Oùranos fut le plus ancien des dieux terrestres. Quoique de nombreux écrivains de l'antiquité parlent de lui comme d'un philosophe athée, rien ne prouve qu'il fût plus athée que tous ces philosophes qui, à commencer par Xénophane de Colophon, n'admirent pas dans leurs systèmes les dieux du paganisme.

CHAP. V. *Influence de l'Évhémérisme.* — Le succès du livre d'Évhémère est attesté par les attaques mêmes dont il fut l'objet dans l'antiquité. Le scepticisme alors dominant lui vint en aide et les tendances de la mythologie grecque vers l'anthropomorphisme servirent de point d'appui à la doctrine d'Évhémère. On ne peut cependant en conclure qu'elle a eu une influence sérieuse sur la religion populaire, car l'*Inscription sacrée* ne sortit pas du cercle assez restreint du public éclairé, et il n'est point probable non plus que la doctrine évhémériste ait passé dans les mystères. Il n'est pas vrai de dire qu'elle a exercé une action durable sur la ruine de la religion païenne. « Cette œuvre, dit M. De Block, la philosophie et plus encore la dépravation des mœurs l'avaient faite depuis longtemps, et rien ne prouve que l'évhémérisme ait aidé à consommer sa ruine. »

CHAP. VI. *L'Évhémérisme dans la littérature.* — L'auteur passe en revue les écrivains anciens et modernes qui se sont plus ou moins inspirés de la doctrine d'Évhémère.

CHAP. VII. *Conclusion.* — Évhémère n'est point un philosophe, mais un sophiste et un rhéteur, dont le principal dessein, en composant l'*Inscription sacrée*, était de ruiner et de ridiculiser les croyances nationales par l'exposition d'une doctrine à laquelle il n'ajoutait sans doute lui-même qu'une foi bien médiocre. Il mit son incontestable talent au service des doctrines sceptiques qui dominaient alors dans le monde grec et fonda un système d'interprétation qui obtint la faveur de tous les adversaires du paganisme, jusqu'à ce que la science moderne vint démontrer les véritables origines du polythéisme hellénique.

On voit, par le résumé qui précède, que nous nous trouvons en présence d'un travail complet sur l'Évhémérisme, travail qui intéresse tout à la fois la philologie et la philosophie, puisqu'il a pour point de départ l'étude critique des fragments d'Évhémère et qu'il reconstitue aux yeux du philosophe une doctrine qui a exercé sur l'interprétation des mythes une influence considérable.

Nous devons rendre hommage à la sagacité et à la clairvoyance de M. De Block et nous constatons avec plaisir que, s'il appelle en toute circonstance l'érudition à son aide, il en use avec mesure et se garde bien d'en faire un étalage inutile. Le travail qu'il a publié lui fait honneur ; il lui a du reste valu le diplôme spécial de docteur en sciences philologiques.

O. MERTEN.

XV.

Ueber den Durchgang der Electricität durch Gase, von Dr. A. OBERBECK [*Jahresbericht über die Sophien-Realschule*]. Berlin, 1876. 32 p. in-4.

Conclusions. 1. Les gaz à une haute température, produite par l'étincelle d'induction, par exemple, conduisent l'électricité comme les conducteurs métalliques.

2. Leur pouvoir conducteur à la pression ordinaire est à peu près le même pour tous.

3. Il croît quand la pression décroît, d'une manière très-rapide.

4. Si l'intensité du courant décroît, le pouvoir conducteur décroît, sans doute parce que la température du gaz est moins élevée.

5. Il n'y a pas de relation entre les pouvoirs conducteurs des gaz pour l'électricité et la chaleur.

Les pouvoirs conducteurs dont il est parlé ici, différent de ceux qui ont été étudiés par divers physiciens. Ceux-ci se sont surtout occupés de la

résistance au passage de l'électricité, tout de suite après la décharge électrique.

Cette monographie contient, outre les expériences qui ont conduit aux résultats précédents, une notice historique sur le sujet traité.

XVI.

Die Verbreitung der Arten der Gattung Euphorbia, von KRANZLIN.

[*Jahresbericht über das Berlinisches Gymnasium zum grauen Kloster.* Berlin, 1876, Ostern]. 11 p. in-4.

Monographie d'après le Prodrome de De Candolle. Conclusions : les Euphorbiées sont surtout des plantes continentales, qui prospèrent dans les régions où l'air est peu humide, dans les plaines sèches plutôt que dans les forêts. Elles manquent dans les régions arctiques et dans les parties froides des zones tempérées. Elles n'ont guère les moyens de se propager beaucoup. Leur distribution géographique n'a rien de commun avec leur division systématique en sous-genres et ne peut s'expliquer même d'après l'état du globe à la période tertiaire. Elle favorise donc la théorie des centres de création distincts pour les divers groupes du genre.

XIV.

Der Einfluss der Himmelskörper auf Witterungsverhältnisse. Vortrag gehalten zu Nürnberg und München von Dr. SIEGMUND GÜNTHER.

Nürnberg, Ballhorn, 1876. II-42 p. in-8. Prix : $\frac{1}{2}$ mark = 65c.

De tout temps, on s'est préoccupé de l'influence des corps célestes sur les phénomènes météorologiques qui ont leur siège dans notre atmosphère. Dans l'antiquité et au moyen-âge, et même pendant la Renaissance et jusqu'au 17^e siècle, on a, en général, exagéré cette influence. De nos jours, on est arrivé sur cette question à des résultats précis et scientifiques qui sont résumés comme suit dans la belle conférence de M. Günther.

I. *Attraction des astres sur l'atmosphère et le feu central.* Ni la lune, ni le soleil et encore moins aucun autre astre, n'exercent sur notre atmosphère une attraction appréciable à nos instruments. Au contraire, il est très-probable que la lune et le soleil produisent des espèces de marée dans le feu central de notre globe.

II. *Action de la lumière et de la chaleur des astres.* La chaleur du soleil est la cause presque unique des phénomènes météorologiques. L'essaim d'étoiles filantes du mois de novembre, passant entre le soleil et la terre vers le 12 mai, est la cause du refroidissement que l'on remarque, en général, chaque année à cette date. La lumière de la lune n'a probablement aucune influence météorologique ; la chaleur qu'elle

verse sur la terre est insensible; mais peut-être les rayons chimiques de la lune ont-ils une influence sur la végétation.

III. *Influence électrique ou magnétique des astres.* Il existe une relation directe entre la fréquence périodique des taches du soleil, et les variations périodiques de l'inclinaison, de l'intensité et surtout de la déclinaison magnétique. Plus il y a de taches, plus il y a d'aurores boréales et moins il y a d'orages. Ces divers phénomènes prouvent que le soleil a une influence sur l'état électrique de notre globe, influence probablement indirecte, par l'intermédiaire de son rayonnement calorifique. La température moyenne de l'année est en relation aussi avec la fréquence du nombre des taches. La lune a aussi une influence magnétique, mais non météorologique.

En somme, le soleil a à peu près seul une influence marquée sur l'état météorologique du globe terrestre. Il est au reste impossible de prédire le temps à l'avance, sauf pour de très-courtes périodes.

Douze pages de notes bibliographiques très-minutieuses indiquent les sources auxquelles l'auteur a emprunté ses renseignements. Nous lui signalons ici une intéressante étude du R. P. Carbonnelle, sur les aurores boréales, qui a paru dans le compte-rendu du congrès géographique d'Anvers. Notre savant compatriote y admet une influence électrique du soleil sur la terre par l'intermédiaire de la lumière zodiacale, qui, d'après des observations faites par lui à Calcutta, s'étend jusqu'à notre globe.

P. M.

VARIA.

DE LA NÉCESSITÉ DES ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE
CLASSIQUE.

*Discours prononcé à l'ouverture d'un cours de l'histoire de l'art grec
à l'Université de Liège, le 5 février 1877.*

MESSIEURS,

Au 9 décembre dernier, les trois principales sociétés archéologiques de l'Europe, celles de Rome, de Berlin et de Bonn, célébraient solennellement le 159^e anniversaire de la naissance du fondateur de la science de l'archéologie classique, de l'auteur de l'histoire de l'art chez les anciens, de l'immortel Winckelmann.

Reprenant l'œuvre de dom Bernard de Montfaucon, l'auteur à jamais illustre de *l'Antiquité expliquée et représentée en figures* (1719-24), Winckelmann consacra une grande partie de son existence à l'étude sérieuse et à l'examen consciencieux de tous les débris de l'art antique qui avaient résisté à l'action destructive du temps ou échappé au vandalisme iconoclaste de plus de treize siècles.

Mais, tandis que Montfaucon n'expliquait par les monuments que les mœurs et les usages des anciens, que tous les archéologues, depuis la Renaissance, n'étaient que des antiquaires, l'alliance des arts et de l'archéologie fut scellée pour la première fois par le génie de Winckelmann.

Avant lui, les érudits n'avaient examiné les monuments antiques qu'au point de vue de l'histoire, quelquefois de la mythologie. Le premier il comprit que ces statues délabrées et ces temples en ruines pouvaient non-seulement servir à nous éclairer sur l'histoire des nations antiques ou répandre quelque lumière sur le culte qu'elles rendaient à leurs dieux, mais devaient nous faire pénétrer plus intimement dans leur civilisation, nous initier aux idées, aux goûts et aux mœurs de ce peuple d'Athènes et de Rome, disparu de la scène politique de l'Europe, mais dont la puissance avait été si grande que de longs siècles de commotions religieuses, politiques et sociales n'étaient point parvenus à en effacer le souvenir de la mémoire des hommes. A ses yeux, ces monuments devaient nous parler avant tout du génie artistique des peuples de l'antiquité, de leur culte pour le beau. — Une étude longue et difficile l'amena à caractériser les différentes époques de l'art antique, à en préciser les lois et les principes mieux que les anciens ne l'avaient fait eux-mêmes,

à rechercher les causes de la grandeur de l'art classique et celles qui amenèrent sa prompte décadence.

Etudiant les monuments à ce point de vue, il fut donné à Winckelmann d'établir des théories artistiques solides, et de ces consciencieuses études naquit, en 1764, le célèbre ouvrage de « *l'Histoire de l'art chez les anciens*, » aussi remarquable par l'enthousiasme et la sûreté de goût de l'artiste, que par la profonde science de l'érudit.

Nul ouvrage ne produisit une sensation plus vive dans le monde savant et n'exerça une influence plus profonde sur le développement des études artistiques tant en Allemagne que dans le reste de l'Europe.

Chose digne de remarque : Winckelmann n'avait voulu qu'étudier l'expression du beau dans les œuvres de l'antiquité classique; mais en attirant l'attention des esprits sur les grandes lois qui président au développement des arts, il fut, on peut le dire sans crainte, le véritable fondateur de la science archéologique de toutes les époques.

C'est sous l'influence du mouvement artistique qu'il avait provoqué, que l'idée vint aux savants de faire pour l'art chrétien et pour l'art moderne ce que Winckelmann avait fait avec tant d'autorité pour le monde antique. C'est sous cette influence que De Caumont étudia les monuments du moyen-âge et von Rumohr ceux de la peinture italienne, et qu'ils parvinrent à faire une science de ce qui auparavant avait été tout au plus une affaire de dilettantisme.

Depuis l'apparition de *l'histoire de l'art chez les anciens*, la science archéologique a fait d'immenses progrès. En ce siècle, les découvertes ont été plus nombreuses que pendant tous les siècles passés qui nous séparent du monde antique. Ce n'est plus à Rome, c'est sur le sol même de la Grèce; au milieu de cette nature si douce et si poétique, entouré des témoins muets de tant de siècles disparus, que le savant et l'artiste étudient de nos jours les beautés de l'art hellénique.

La bataille de Navarin de 1828 a ouvert la Grèce au monde savant en même temps qu'à la civilisation et au progrès; et, grâce à cette régénération de la Grèce, Winckelmann a pu trouver un digne continuateur de son œuvre en Karl Ottfried Müller, qui mourut victime de son amour pour la science sur ce sol grec qui avait été le sujet constant de ses études pendant sa trop courte carrière.

Le vœu de Fénelon était accompli.

Il y a deux siècles que ce grand homme s'écriait : « Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et aux beaux-arts, qui la regardent comme leur patrie » ¹.

Malgré tous les progrès de la science archéologique, les jugements de Winckelmann n'ont rien perdu de leur valeur. L'insuffisance des maté-

¹ FÉNELON. Lettres.

riaux dont il disposait l'a induit en erreur sur plus d'un point ; mais son goût était si pur, sa conception du beau si parfaite que ses jugements artistiques restent toujours vrais et sont devenus de véritables axiômes. C'est là un trait caractéristique de son génie.

Il m'eût été agréable de rappeler devant vous, Messieurs, tous les titres que possède cet homme supérieur à la reconnaissance du monde savant ; mais comme la portée de ses ouvrages, l'importance de ses travaux ne peut être bien comprise que de ceux qui possèdent déjà des connaissances assez étendues sur l'art classique ; et comme l'étude de cette science n'a été jusqu'à ce jour que trop négligée dans notre pays, j'ai cru qu'il était plus convenable de consacrer cette leçon d'ouverture à vous entretenir de l'utilité et de la nécessité de l'étude de l'art, et surtout de l'art antique, tant au point de vue du développement normal de nos diverses facultés que comme complément de toutes nos études antérieures.

Il eût cependant été injuste de commencer un cours de l'histoire de l'art antique sans prononcer au moins un mot d'éloge à l'adresse de l'homme de génie qui fonda la science dont nous aurons à nous occuper.

I.

Si les humanités n'ont pas tant pour but de donner au jeune homme un vaste ensemble de connaissances que de développer suffisamment les facultés de son âme, afin de le rendre apte à embrasser plus tard n'importe qu'elle carrière, l'enseignement supérieur, en ouvrant à l'étudiant les trésors de toutes les sciences humaines, tend non-seulement à former des hommes capables d'occuper convenablement une position libérale, mais s'efforce aussi de mettre le jeune homme à même d'acquérir les qualités de l'homme fait, capable de se gouverner lui-même, d'en faire un citoyen qui, dans une carrière de son choix, pourra rendre des services à la patrie qu'il doit servir et à la famille qu'il doit fonder. Dans ce sens on peut dire que les études supérieures sont appelées à continuer l'œuvre de l'éducation.

L'homme qui n'a que les connaissances strictement requises pour être avocat, ingénieur ou médecin ne pourra que rarement être utile à la société et ne sera jamais à la hauteur de la position qu'il occupe. Et quelle influence pourra exercer sur les jeunes intelligences celui qui en sait juste assez pour expliquer un auteur grec ou latin ? En même temps que des connaissances plus étendues, on est en droit d'exiger un développement moral supérieur. Ce n'est pas uniquement par la culture de l'intelligence que se forme le jeune homme vraiment digne du nom qu'il porte et de la position qu'il doit occuper plus tard dans la société. Dieu n'a pas seulement donné à l'homme une intelligence pour aspirer et atteindre au vrai ; mais aussi une volonté pour agir et un cœur pour aimer. Rechercher et comprendre le vrai, vouloir le bon, aimer le beau,

n'est-ce pas là toute la philosophie? L'homme doit s'efforcer d'établir un juste équilibre entre ses diverses facultés et travailler au développement harmonique de celles-ci. Ce n'est qu'à ce prix que le jeune homme devient complet, si je puis m'exprimer de la sorte; et le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui, est de dire qu'à une volonté virile il unit les plus hautes conceptions de l'intelligence et les plus nobles sentiments du cœur.

Une faculté ne se développe jamais à l'excès qu'au détriment des deux autres. Que voit-on encore d'humain, je me le demande, dans l'homme dont une volonté de fer a fermé le cœur à la pitié; et combien de poètes, esclaves d'une sensibilité trop forte et d'une imagination trop vive, sont, malgré la grandeur de leur génie, tombés dans les écarts les plus funestes à leur talent poétique! Dans le domaine de l'histoire, qui de vous ne se rappelle que chez un des plus grands historiens de notre époque, lord Macaulay, l'excès de mémoire nuisit à l'originalité du talent?

Un juste équilibre entre les trois facultés rend l'homme moral vraiment beau, supérieur en beauté à toutes les magnificences de la nature, à tous les chefs-d'œuvre sortis de la main des hommes, parce que le beau résultant de l'harmonie, et l'être libre étant seul capable de perfection, celui-ci est seul aussi à même de se rapprocher de plus en plus du beau véritable qui n'est autre que Dieu même. D'une juste proportion entre les diverses parties d'un être résulte l'harmonie qui constitue la beauté de cet être. C'est dans ce sens que l'Ange de l'École a pu dire avec une grande exactitude¹ : *Pulchra dicuntur quae visa placent unde pulchrum in debita proportione consistit*. Nous nommons belles les choses dont nous trouvons que la qualité principale est l'harmonie des parties, et par là elles sont parfaites, parce qu'elles sont achevées dans leur genre.

L'être moral qui veut parvenir à son développement complet, doit par conséquent travailler à établir une juste harmonie entre ses diverses facultés. Tout acte suppose le concours de chacune de nos facultés; mais chaque acte demande cependant une activité plus grande de l'une d'entre elles. Si nous demandons par conséquent toujours la plus grande part d'activité à une même faculté, il s'en suit que celle-ci atteindra à un degré de développement supérieur à celui des deux autres.

Les études qui sont uniquement du domaine de l'intelligence, développent cette faculté, et par la ténacité au travail qu'elles exigent, la volonté gagne en énergie. Les études littéraires, en demandant une activité plus grande de notre sensibilité, viennent corriger le développement trop exclusif que pourrait prendre l'intelligence par l'application constante à d'autres sciences. De même l'étude des beaux-arts, en même temps qu'elle développe l'intelligence, élève et purifie les sentiments du cœur. Elle forme le goût et enlève à notre esprit cette sèche-

¹ S. THOM, *Summ. th.* I, 9. V. a 4 ad 1.

resse qui résulte d'une étude trop exclusive des sciences spéculatives et pratiques.

Quelques mots sur le beau dans l'art feront mieux comprendre quelle salutaire influence cette étude est appelée à exercer sur notre âme.

Dans l'art le beau résulte d'un côté de la proportion qui établit l'harmonie entre les diverses parties d'une œuvre, et de l'autre de celle qui existe entre la forme et l'expression de l'œuvre et l'idée que l'artiste a voulu exprimer. Plus l'idée de l'artiste est pure et élevée, plus les formes employées sont parfaites, plus aussi l'œuvre est belle. Le sculpteur qui ne travaille que du marbre, qui ne s'efforce point de donner à la statue non-seulement un corps mais aussi une âme, qui ne travaille pas à lui transmettre une étincelle de vie, une parcelle de son âme, s'il est permis de parler dans ce sens figuré, à faire revivre dans le marbre l'idée qui le domine, ne parviendra jamais à produire une œuvre vraiment belle. Nous pourrions en admirer le fini des formes; la statue nous laissera toujours aussi froids et aussi indifférents que les plus belles productions de la statuaire égyptienne.

Une œuvre belle ne nous plaît pas seulement par la perfection de ses formes; c'est la beauté de son expression qui doit subjuguier notre âme, précisément parce que l'œuvre d'art n'a pas sa fin en elle-même, c'est-à-dire dans le travail plus ou moins parfait de la matière. L'art a pour mission d'élever, d'ennobler le cœur humain; il doit servir, pour parler avec Aristote, à la *καθαρσις τῶν παθημάτων*. Et si Phidias parvint à faire de son Zeus Olympikos et de son Athéné Parthénos des statues d'une perfection inimitable, c'est que par son travail il donna des formes simples et pures et une expression parfaite à l'idée que se faisait le peuple grec de la puissance et de la grandeur de Zeus, de la pureté virginale unie à la force virile d'Athéné. Son Athéné Parthénos n'était pas seulement une femme d'une beauté idéale; c'était, aux yeux du peuple d'Athènes, une véritable déesse. Il fut si fasciné par sa beauté qu'il crut que c'était la statue elle-même qui constituait la divinité, et l'Aréopage exila le philosophe Stilpon pour avoir soutenu le contraire¹.

Dans la sculpture moderne, pour ne citer que deux exemples, le Saint Georges terrassant le dragon de Kiss et les statues patriotiques de Rauch sont des chefs-d'œuvre d'expression, de mouvement, d'énergie tragique: elles exaltent les esprits et les subjugent par l'expression de leur force guerrière et de leur grandeur patriotique. L'œuvre la plus classique de Rauch, sa Reine Louise, en qui la Prusse humiliée semblait voir la personnification de la patrie souffrante, parle davantage à notre cœur et suscite en nous un sentiment religieux des plus profonds. Son expression si calme et si douce, l'éclat de ses joues légèrement colorées par les effets prismatiques des rayons du soleil, ce lit funèbre sur lequel

¹ Diog. Laert. in Stilp.

elle paraît se reposer, nous touchent et nous émeuvent profondément. Non ! elle n'est pas morte cette reine si belle et si pure ; elle ne semble que dormir !

L'artiste de génie parvient quelquefois à donner à la statue non pas uniquement l'expression de l'idée qui le domine : il atteint l'idéal. Son idée personnelle disparaît pour ainsi dire dans son œuvre pour se confondre avec celle de tout un peuple, dont la statue semble être une création. Les Grecs, plus que tout autre peuple, ont atteint à ce haut degré de perfection, et c'est surtout des œuvres de l'époque de Phidias que l'on peut dire avec Winckelmann que *« la beauté parfaite est comme l'eau pure, qui n'a aucune saveur particulière. »*

Si les grandes œuvres de l'art ont pu, par la beauté de leur expression, impressionner profondément les masses, c'est précisément parce que le sentiment du beau nous est si naturel que l'homme le moins cultivé se sent ravi à l'aspect des phénomènes grandioses de la nature et des grandes productions artistiques. La différence de goût peut influencer sur l'appréciation d'œuvres de valeur secondaire : devant la beauté véritable, l'accord est nécessairement parfait. Un lever de soleil vu du haut du Rigi ne laisse personne insensible et la Madone Sixtine subjugué tout le monde. Un homme au cœur perversi ou à l'esprit faussé, un être par conséquent anormal, peut seul rester indifférent en présence des magnificences de la nature. C'est dans la contemplation de leur majesté et de leur grandeur que les poètes ont cherché l'exaltation la plus vraie ; et ne savons-nous pas que Goethe faisait de la nature l'éternel sujet de ses études et de ses méditations ?

Sans rester insensibles aux beautés naturelles, aux perfections des êtres créés, nos études nous entraînent plutôt à admirer le beau dans les œuvres des hommes.

De tout temps, l'homme a tâché de donner une forme agréable à tout ce qui l'entourait. Dans la première hutte de terre ou de feuillage que le sauvage s'est bâtie, il a cherché à établir de l'ordre, de la symétrie. Dans les monuments qui nous restent des peuples primitifs et dans les constructions des peuplades sauvages de l'Amérique et de l'Afrique, que d'intrépides voyageurs nous ont fait connaître, on le remarque déjà ; et, si le goût y est loin d'être épuré, cette tendance même n'en est pas moins l'expression d'une nécessité de la nature humaine.

Il n'y a peut-être pas de moyen plus sûr pour se perfectionner le goût que l'étude des chefs-d'œuvre des siècles passés. Les beautés de la nature sont si grandioses, si majestueuses, que l'homme semble succomber sous le poids de leur grandeur. En les contemplant, il est dominé par l'admiration pour la toute-puissance du Créateur et par le sentiment de la petitesse de son être. Les chefs-d'œuvre des hommes, au contraire, sont plus à notre portée. Elles nous laissent une impression moins grandiose, il est vrai, mais peut-être plus douce. Par leur étude, l'âme se

purifié, le sentiment artistique se développe, le goût, ce sentiment vif et délicat de ce qui est beau, gagne en pureté et en simplicité.

Mais pour atteindre ce but, cette étude exige une rare prudence.

Il n'est pas indifférent de commencer son éducation artistique par l'étude de n'importe quelle époque ou de n'importe quel peuple. On a vu des esprits d'élite se corrompre le goût par l'étude exclusive d'époques artistiques de décadence. La Renaissance, s'inspirant de l'art romain, pourrait nous fournir maint exemple de ce fait.

Dans l'art, comme en littérature, ce sont surtout les grandes époques qui doivent principalement attirer notre attention, parce que, par la perfection de leurs œuvres, elles nous mettent le mieux à même de ne présenter que des exemples purs et corrects, de formuler des lois précises et certaines et ne nous font admirer que ce qui est vraiment digne de l'être.

Personne ne conteste que la liberté littéraire complète conduit nécessairement à la négation même de la littérature. Toute langue a des lois qu'on n'enfreint qu'au risque de n'être point compris; et ces lois n'ont pas été établies par le caprice de quelque grammairien, mais résultent de la nature même de chaque langue. De même, l'art a certains principes que l'artiste est forcé de suivre, s'il veut produire une œuvre artistique véritable. Et l'observation de ces règles, loin d'entraver sa liberté, la rend plus parfaite, parce qu'elle l'empêche de donner un libre cours aux inspirations d'une imagination souvent malade. Personne n'oserait même supposer que les règles de la logique puissent entraver réellement la liberté du philosophe. Dans l'art il en est de même.

Et l'artiste qui prétend qu'il doit être libre de toute entrave, qu'il doit pouvoir travailler d'inspiration pour produire une œuvre originale et ayant du caractère, sans se soucier des lois existantes, ne soutient cette prétention que pour voiler l'impuissance de son talent. Raphaël ne travaillait pas simplement d'inspiration. Chacune de ses toiles immortelles est le résultat de longues études, comme ses nombreuses ébauches en font foi; et, malgré la puissance de son pinceau, il sentait que c'était par le travail seul qu'il pouvait lui être donné de produire des œuvres comme la Madone Sixtine, la Vierge à la chaise et la Mise au tombeau.

Et en architecture, ce n'est ni Vignole ni quelque théoricien qui s'est plu à inventer les règles de cet art: ils n'ont pu que les constater. Vignole même n'a pas fixé les véritables lois de l'art antique, n'ayant en vue que les monuments de l'Italie, produits d'un art d'emprunt corrompu. Et cependant, qu'il me soit permis de le dire ici, ce sont les principes de l'art romain qui ont fait école en Europe depuis la Renaissance et dont on constate encore les funestes conséquences même dans notre pays, où les principes de Vignole semblent être les seuls qui soient connus dans les académies¹. Non, Messieurs, c'est de l'examen comparé des grandes

¹ Cette critique n'est que partiellement exacte.

œuvres de l'architecture et de la sculpture grecques que l'on doit déduire les principes propres à l'art classique.

Sans négliger les origines de l'art grec et les œuvres de la décadence, ce sera, par conséquent, l'époque de Phidias qui devra attirer spécialement notre attention, et dont nous aurons à étudier chaque œuvre jusque dans ses moindres détails; car ce n'est qu'en envisageant une œuvre d'art sous toutes ses faces, en appelant au secours de cet examen toutes les sources de l'art antique, en comparant diverses œuvres entre elles, qu'il est possible de se former des opinions artistiques sérieuses.

Je ne partage point l'avis de ceux pour lesquels l'étude de l'histoire de l'art n'est qu'un sujet de considérations générales, une occasion de développer des théories artistiques plus ou moins fondées. Ces théories ne sont sérieuses et ne peuvent être utiles qu'à la condition d'être le résultat d'études longues et minutieuses; sinon elles contribuent à pervertir le goût, et habituent l'esprit à se contenter de considérations superficielles. Dans l'histoire de l'art, comme en toute autre science, la méthode à suivre doit être conforme à la nature de notre intelligence, qui procède toujours du particulier au général. La science commence par l'analyse pour finir par la synthèse. Ce n'est qu'après avoir étudié en détail les nombreux monuments de l'antiquité figurée, qu'il peut être utile de jeter un coup-d'œil général sur les péripéties de l'art dans le monde antique.

Alors on peut s'expliquer comment un art, si modeste à son origine, put atteindre à une si grande perfection; et l'on comprend aisément que l'époque de Cimon et de Périclès, tout en tenant compte des qualités propres à la race ionienne, n'atteignit cependant à une telle grandeur artistique, intellectuelle et politique que, grâce au patriotisme du peuple athénien, à sa foi dans les dieux et à sa confiance dans l'avenir.

Alors aussi, connaissant les productions artistiques de la décadence, nous voyons comment, par la perte de la liberté politique, par la disparition de la foi religieuse, par la décadence des mœurs, l'art grec descendit des hauteurs idéales où il avait su se maintenir pendant quelque temps pour aboutir au matérialisme le plus abject, à la glorification, à la représentation voluptueuse de vices qu'on ne sait même plus nommer.

A cette époque, l'artiste impuissant à suivre les traditions de l'école de Phidias, ne trouvant plus en lui-même la source d'une inspiration pure et élevée, n'avait d'autre ressource pour plaire à une nation déchue que de fournir un aliment à ses passions sensuelles. La pureté du goût disparut avec l'amour de l'idéal. Pour un cœur corrompu, pour une âme qui n'est rien que sensuelle, la jouissance artistique ne se produit que par les formes recherchées, mouvementées à l'excès. La manière grave et simple, pure et sévère de Phidias, ne pouvait plus plaire à ces âmes agitées. Triste conséquence d'une civilisation qui, dans ses raffinements même, trouva la raison de sa grossièreté.

II.

Nous avons vu, Messieurs, que le développement graduel des diverses facultés de l'âme conduit l'homme à la perfection en établissant l'harmonie, et que l'étude de l'art, en épurant le goût et en élevant l'âme, en mettant en activité notre sensibilité, contribue puissamment à ce développement harmonique. De même, c'est le développement général d'une race qui constitue sa grandeur et sa beauté. Les époques vraiment grandes sont précisément celles où les manifestations de l'activité humaine se sont élevées à la perfection dans le domaine politique, moral, littéraire et artistique. C'est à ces caractères que nous reconnaissons les grands siècles de Périclès, d'Auguste, de S^t Louis, de Léon X et de Louis XIV. De toutes ces époques, la plus célèbre et la plus parfaite est certes celle de Périclès, parce que c'est alors que cet ensemble harmonieux du développement de l'activité d'un peuple se produisit dans les sphères les plus diverses et approcha le plus de la perfection. « C'est alors, comme le dit Winckelmann ¹, que toute la grandeur humaine parut se concentrer dans cette puissante et riche ville d'Athènes, comme les fleuves viennent se réunir et se jeter dans la mer. » On trouvera peut-être dans l'histoire des moments où des peuples ont brillé par une puissance politique plus étendue ou par des mœurs plus pures; il n'y en a point où dans toute les sphères de l'activité humaine, dans la politique comme dans la guerre, dans les lettres comme dans les arts, se produisit une vitalité si grandiose et si merveilleuse.

Aussi est-ce à la connaissance de cette belle période que tendent en grande partie les études classiques. Et en ce sens, l'étude de l'art grec nous est d'autant plus utile qu'elle complète toutes nos études antérieures.

L'art est l'expression des idées et des mœurs d'un peuple : la connaissance nous en est donc indispensable pour nous former une idée exacte de l'état de ce peuple, sous peine d'ignorer son histoire dans une de ses manifestations les plus sincères. Il ne suffit pas d'étudier l'histoire générale de la Grèce, de ses institutions politiques et judiciaires, de sa littérature : il faut de plus, pour bien comprendre le rôle que joua cette nation dans le monde antique et l'influence qu'elle exerça sur les siècles modernes, pour avoir le sens et l'intelligence de l'antiquité grecque, connaître sa civilisation, ses mœurs, sa philosophie, ses idées religieuses et artistiques. Ce n'est que par une étude aussi étendue que nous serons à même de comprendre les grands enseignements de l'histoire.

Le peuple grec ne s'est pas continuellement battu, il ne s'est pas livré constamment à des luttes fratricides; il a eu aussi ses fêtes religieuses, ses théâtres, ses moments d'une vie plus calme et plus douce. Bien souvent l'histoire politique, la grandeur et la décadence d'une nation ne s'expli-

¹ H. de l'art. I, p. 42.

quent que par sa civilisation et sa vie intime. C'est là qu'on doit chercher presque toujours la cause première de ses triomphes et celle de ses désastres. L'étude du développement artistique d'un peuple nous indique le progrès de sa civilisation, nous fait connaître ses idées morales et religieuses, son goût plus ou moins pur, l'état de son développement psychologique. Comme on le disait fort bien, il n'y a pas longtemps, « prétendre connaître un peuple et se passer de savoir comment il a compris l'idéal des formes, l'expression de la pensée par la reproduction de la figure vivante et de la nature, serait aussi peu réfléchi que de supprimer l'histoire des idées morales et religieuses ».

Un exemple, emprunté à l'histoire de notre propre pays, nous prouvera davantage la vérité de cette opinion.

Connaitrait-il notre Flandre du moyen-âge, celui qui n'étudierait que les guerres séculaires du peuple flamand contre la France et les luttes fratricides qui ensanglantèrent ses champs et bien souvent ses villes? Qui serait assez présomptueux pour le prétendre? C'est par l'étude des croyances et des mœurs de nos pères du XIII^e siècle, de leur amour pour les arts, que l'historien parviendra à s'expliquer comment une si petite nation sut faire de si grandes choses, et qu'il pourra établir les causes de sa décadence. L'inspection de nos monuments religieux et civils lui en apprendra davantage que la lecture de bon nombre de volumes. Les grandes cathédrales lui parleront de la vivacité de la foi de ce peuple et de sa ténacité. D'autres monuments lui prouveront que si ces hommes savaient mourir sur le champ de bataille avec tant de courage, si on pouvait les vaincre mais non en triompher, c'est que depuis leur enfance tout ce qui les entourait leur parlait de la patrie, et que les grands monuments de leurs cités étaient les symboles de leurs libertés séculaires.

Le citoyen qui a conscience de la grandeur de sa patrie, qui sait ce que valent les libertés que lui ont transmises ses ancêtres, veut que cette terre, qui fut son berceau et qui, dans son espoir, sera aussi sa tombe, lui parle à chaque pas de ses traditions et de ses grandeurs, pour entretenir son patriotisme en même temps que lui rappeler ses devoirs. L'homme ne s'attache point à un sol qui ne lui rappelle rien. Et cette architecture ogivale, si souple, si svelte et si gracieuse, ne fut point, comme on ne l'a répété que trop souvent ¹, le résultat des fantaisies de barbares, mais bien l'expression de la foi de nos pères et de leur confiance en leurs libertés. Ce furent de grands chrétiens qui construisirent nos splendides cathédrales du XIII^e siècle, et ce furent de grands citoyens qui travaillèrent à l'érection d'hôtels-de-ville comme ceux de Bruxelles, d'Audenarde et de Louvain. Toutes les grandes nations des siècles disparus

¹ *Revue des deux mondes*, 1876. 15 juillet, p. 474.

² Ainsi Beulé, et récemment encore M. Renan, *Revue des deux mondes*, 1876. 1^{er} déc.

vivent encore à nos yeux par les monuments de leur puissance que le temps a épargnés; les autres, qu'elles soient nomades, barbares ou déchues, ne nous ont transmis que le souvenir de leurs mœurs corrompues et de leurs guerres sanglantes. Elles n'ont eu que le génie de la destruction, sans rien pouvoir édifier.

Je viens de prononcer le mot d'architecture ogivale. Ceci me rappelle, Messieurs, que beaucoup de critiques, entraînés par leurs études de prédilection, ne trouvent souvent belles que les productions artistiques de l'époque dont ils se sont spécialement occupés. Les uns ne veulent reconnaître le caractère artistique qu'aux monuments de la Grèce et de Rome, d'autres à ceux de la période ogivale; la Renaissance, malgré ses emprunts à un art de décadence, trouve aussi ses admirateurs exclusifs; et il y en a même qui, en souvenir des Récits de l'Alhambra de Washington Irving, saisis d'enthousiasme à la vue de la cathédrale de Cordoue, de l'Alcazar de Séville et de l'Alhambra de Grenade, — ce véritable palais des Mille et une nuits, — épris de ces formes architecturales sveltes et gracieuses, de ces contours élégants et de ces arabesques multiples de l'art de l'Islam, prétendent établir la supériorité de l'architecture mauresque. C'est une erreur. Chaque période artistique véritable a produit des chefs-d'œuvre, parce qu'elle fut l'expression vivante de la vitalité d'un peuple arrivé à l'apogée de son développement; et il n'y a pas moyen de comparer une époque avec l'autre, parce que les points de comparaison nous échappent, ces périodes étant l'expression de civilisations différentes.

C'est surtout dans les monuments des arts que le génie antique dévoile sa force extraordinaire, que brille son incomparable spontanéité. Le côté le plus vrai, le plus original du monde grec, c'est le côté de l'art, le côté plastique.

« On ne sait pas assez quel enseignement peut sortir de cette étude, disait fort élégamment Louis Vitet¹, combien ces séries d'exemples, ces leçons à la fois théoriques et pratiques sont plus claires et plus éloquentes que tous les préceptes abstraits. Dissertiez tant qu'il vous plaira sur l'essence de la beauté, creusez l'éternel mystère des émotions qu'elle fait naître et tirez-en les lois de l'art, vous trouverez à peine quelques esprits pour vous comprendre et la conscience des artistes n'en sera pas même effleurée; tandis que, si vous chargez l'histoire d'étaler à leurs yeux toutes les créations humaines qui d'âge en âge ont excité l'amour, l'admiration, l'enthousiasme des hommes, s'ils voyent qu'en tout temps, en tout lieu, les mêmes conditions ont produit des chefs-d'œuvre, les mêmes causes des œuvres dégénérées, que les grandes époques ont même raison d'être et procèdent non de hasards heureux, mais de constantes lois; que toujours et partout, sous Périclès et sous Saint Louis, sous

¹ L. VITET. *Études sur l'histoire de l'art*. Paris, 1864. p. xxiv.

Alexandre et sous Louis XIV, c'est la simplicité, le naturel, l'observation fidèle de la forme, la franche expression de la vie et de la pensée, qui ont assuré à quelques œuvres une jeunesse impérissable et une impérissable estime, tandis que les dons acquis, les qualités savantes, les effets recherchés, le fini précieux, et même aussi la fougue, le désordre, le hasard, le téméraire, s'ils ont parfois surpris la renommée, ne l'ont jamais gardée longtemps, ou ne conservent, en vieillissant, que l'éclat affaibli d'une célébrité secondaire; si tel est le spectacle que vos récits déroulent devant eux, vous leur inculquez le respect des saines traditions, l'amour des grands principes, mieux qu'en les accablant de règles, de formules et de doctes prédications ».

On commence à comprendre la vérité de ces paroles. Les nombreuses publications parues depuis peu en Italie, en France et en Allemagne, sont là pour le prouver.

L'Allemagne possède depuis de longues années un enseignement artistique complet. Depuis quelque temps, on en réclame même l'organisation dans le gymnase ¹.

La France, entrée dans une voie scientifique nouvelle depuis ses derniers désastres, ne veut plus rester en arrière de l'Allemagne. L'enseignement artistique s'y organise d'une manière sérieuse; et à côté de l'École française d'Athènes, instituée en 1846 par de Salvandy, et qui a déjà rendu de si éclatants services à la science, M. Wallon a fondé une École française de Rome dont les premiers travaux font bien augurer de son avenir ². Rien qu'à Paris la science archéologique est représentée dans trois chaires professorales, et récemment encore, au 3 décembre dernier, M. Waddington, ministre de l'instruction publique, inaugurerait le musée des moulages de l'École des beaux-arts, et trois jours plus tard, M. Loir Montgazon inaugurerait un cours de l'histoire de l'architecture chez les peuples anciens, à la nouvelle université libre d'Angers.

L'Amérique elle-même est entrée dans ce mouvement de rénovation artistique. Bon nombre de villes, telles que New-York, Boston, Washington et San-Francisco, possèdent déjà des musées de plâtres reproduisant des antiques, comme on en chercherait en vain dans notre pays; dans quelques-unes même, un enseignement artistique s'organise ³. Il n'y a pas jusqu'à la partie civilisée de l'Australie qui ne s'efforce de propager le goût artistique dans les masses, et Melbourne et Sydney possèdent déjà leurs galeries de tableaux.

¹ *Ueb. die Einführung der Schüler in das Verständniss der bildenden Künste* (Jahrb. f. Philologie. 1876. II Abth. s. 382-390).

² Cf. GEFROY. *L'École française de Rome. Revue des deux mondes*. 15 août 1876.

³ Cf. STARK. *Jahresber. üb die Archäologie der Kunst* (Barsion. Jahresb. üb. die Fortschritte des Alterthumswissenschaft), I, s. 1500.

Mais je m'écarte de mon sujet, Messieurs, n'ayant pas l'intention de vous présenter un tableau des progrès de l'enseignement artistique.

Le sens complet de l'antiquité ne s'obtient que par l'étude des monuments figurés. Cette étude éclaire nos connaissances du monde antique d'un jour tout nouveau. Les causes de la grandeur du peuple grec, son caractère, ses mœurs nous apparaissent d'une façon toute nouvelle. La mythologie, sans elle, devient incompréhensible; et bien des faits du culte grec seraient restés incompris sans l'interprétation que les monuments en fournissent. Les belles études du regretté Gerhard sur les miroirs étrusques, en sont un frappant exemple¹. Le développement littéraire se comprend davantage, parce qu'on connaît le milieu dans lequel se sont produites ces grandes œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane. D'un autre côté, notre esprit, habitué à la contemplation des monuments artistiques, est mieux à même de saisir le beau, l'harmonie des chefs-d'œuvre de la poésie grecque. Sans ce secours, il ne comprendra qu'imparfaitement leur valeur littéraire, et un des côtés les plus intéressants de la poésie grecque lui restera inconnu. L'art et la littérature se complètent réciproquement : « Des poèmes que le temps a respectés, disait fort bien M. Perrot à l'ouverture de son cours d'archéologie en Sorbonne², ou dont il nous a au moins conservé l'analyse, nous indiquent le sens de plus d'une figure, de plus d'une scène qui, sans l'aide de ce texte, nous aurait fort embarrassé. C'est pour nous une étude pleine d'intérêt que de comparer l'œuvre du poète et celle de l'artiste, que de voir comment le sculpteur ou le peintre a compris et rendu l'idée d'un Homère ou d'un Hésiode ». De même, le groupe de Laocoon et la description de la mort du grand-prêtre par Virgile s'expliquent réciproquement; et ne savons-nous pas que Lessing a pu faire sur ce sujet une étude qui compte parmi les plus belles productions de la littérature allemande. D'un autre côté, de quel secours l'étude des monuments n'est-elle pas pour la critique historique, et combien de passages d'Hérodote et d'autres historiens ne seraient pas, sans cette étude, restés incompris? On l'a répété cent fois : le véritable commentaire de l'auteur des Muses se trouve dans les monuments de l'Assyrie et de l'Égypte.

C'est surtout l'époque de Périclès qui, par cette étude, nous apparaît dans sa brillante vérité et dans sa prodigieuse splendeur. Une nation convaincue de sa puissance et confiante dans son avenir, était seule capable de produire une œuvre aussi parfaite que le Parthénon, qui résume en lui seul le génie et les aspirations d'une race arrivée au faite de son développement.

On comprend qu'un peuple idéaliste, comme l'était celui d'Athènes, ait tâché de rendre son existence aussi douce, aussi agréable que possible. Tout ce qui l'entourait était bien fait pour développer ce goût artistique, cet

¹ Cf. E. VINET. *L'art et l'archéologie*. Paris, 1874. p. 60.

² *Revue politique et littéraire*, 20 mai 1876. p. 484.

amour du beau qui lui était naturel. Ce ciel si beau et si pur de l'Attique, ce climat si doux, si conforme aux aspirations poétiques de son âme; cette nature assez riche pour plaire à son imagination et pas assez grandiose pour que, par ses propres œuvres, il ne cherchât à l'embellir davantage, tout concourait à impressionner ces âmes fines et délicates, susceptibles de comprendre et d'aimer tout ce qui était noble et pur.

Mais en dehors de ces influences naturelles, les mœurs et les institutions du peuple d'Athènes, reflets de ses aspirations et de ses idées, contribuaient puissamment à développer les dispositions propres à la race ionienne. Et comme en Grèce chaque race avait suivi un développement en rapport avec sa nature propre, nous voyons les Doriens, — dont l'opposition avec la race ionienne a été systématisée à l'excès par Karl Ottfried Müller, mais qui existe cependant dans une juste mesure, — se donner des institutions tout autres et suivre une voie de développement artistique et littéraire bien différente.

L'Athénien ne vivait pas de la vie de famille; son intérieur était simple et modeste; pas plus que le Romain de la belle époque, il ne se construisait à lui-même des palais. Passant une grande partie de la journée à l'Agora ou sous les portiques, il y faisait son éducation politique et artistique. Les temples lui rappelaient la majesté de ses dieux; de nombreuses statues lui redisaient sans cesse les hauts faits des ancêtres et lui rappelaient les devoirs qu'il avait à accomplir, s'il voulait se rendre digne d'eux.

D'un autre côté, le théâtre exaltait son patriotisme en rappelant les légendes des héros ioniens, ou donnait satisfaction à son caractère spirituel et railleur par les satires les plus fines et les plus mordantes. Seul d'entre tous les peuples du monde, il possède une scène vraiment nationale, et il fut ainsi le seul sur lequel le théâtre pût exercer une influence salutaire. Son amour pour le beau y trouvait toujours une jouissance nouvelle, soit qu'on envisage l'élévation des sentiments exprimés, la perfection du rythme poétique, la douceur unie à la majesté de la mélodie ou le charme et la cadence des danses du chœur. Tous ses sens y recevaient les impressions les plus douces et les plus délicates. Pour l'Athénien, le théâtre n'était pas uniquement une distraction comme pour les modernes. La scène était intimement liée au culte, et l'Athénien, en fréquentant le théâtre, ne faisait qu'accomplir un devoir.

Faut-il parler de ces jeux publics, de ces concours nombreux si populaires, où le vainqueur était considéré comme un héros? Nous avons du mal à comprendre comment des victoires, d'une valeur si minime à nos yeux, aient pu inspirer le lyrisme d'un Pindare. C'est que le peuple grec s'était tellement assimilé ces jeux, que ce n'était pas sur le vainqueur seul que retombait la gloire du succès obtenu. La ville à laquelle il appartenait semblait participer à son triomphe; toute une race d'hommes était censée avoir triomphé par la force ou le talent d'un seul; et Pindare, dans ses poésies immortelles, ne consacre bien souvent que

quelques vers à son héros, parce qu'il veut chanter la gloire de ses ancêtres ou de sa ville natale. Là est la source de l'inspiration du poète et aussi la cause de l'importance des concours de la Grèce.

Les jeux gymniques étaient bien faits pour faire comprendre au peuple grec la force du héros et lui faire saisir la beauté des formes du corps humain. La course effrénée ou la lutte à outrance des athlètes, tous leurs mouvements, violents ou modérés, lui donnaient une idée précise des proportions, de l'harmonie du corps humain, de l'expression naturelle de chacune de ses parties. L'artiste, de même que le peuple, pouvait étudier journellement les effets de ces formes; et comme un tel spectacle était conforme à leurs mœurs, aussi longtemps que celles-ci ne furent point corrompues, la contemplation des formes, loin d'exercer une influence démoralisatrice sur le peuple, perfectionnait son goût et exaltait sa tendance à l'idéal, précisément parce qu'il n'étudiait pas les formes pour elles-mêmes, à un point de vue purement matériel; mais bien en vue de l'expression idéale qu'elles contribuaient à manifester d'une manière plus parfaite. Ce ne fut qu'à des époques de décadence, alors que la vie s'était matérialisée, que l'idéal avait disparu en même temps que la forme parfaite, que le nu put contribuer à la perversion du goût et à la corruption des mœurs; mais alors aussi l'artiste ne produisit plus que des statues lascives, immorales et de peu de valeur artistique.

Les sculpteurs de la grande époque n'ont jamais sculpté le nu pour le simple plaisir d'en faire; ils ne l'ont employé que lorsque la nudité des formes pouvait contribuer à l'expression vivante de l'ensemble de leur œuvre. Les débris du Parthénon, les plus beaux produits de la sculpture antique, sont là pour le prouver, et réfutent par eux-mêmes les théories réalistes de certains artistes qui, oubliant la sublime mission de l'art, et remplaçant l'inspiration véritable par des études savantes, ne craignent point d'exposer au public des œuvres bien faites pour corrompre les mœurs en même temps que le bon goût, et que les païens de la décadence eux-mêmes n'auraient point avouées.

Ils oublient que notre civilisation, qui ne saurait devenir païenne, est contraire aux nudités. Et subissant, malgré eux, les lois de cette civilisation, ne pouvant plus idéaliser des formes qu'ils sont dans l'impossibilité d'étudier, — car les études anatomiques, inconnues aux anciens, et les modèles ne remplacent qu'imparfaitement les éléments que l'artiste grec avait à sa disposition — ils avouent leur impuissance en produisant des œuvres plus ou moins savantes, qui, la plupart du temps, n'ont d'artistique que le nom, et ne sont rien que lascives et impudiques. Aussi ne saurait-on assez le répéter : les nudités antiques sont plus chastes que les modernes.

Pour les Grecs, la forme devait toujours être la traduction sensible d'une idée, et toute statue devait montrer une heureuse harmonie des qualités morales et des formes du corps humain. Les productions de l'artiste étaient, comme on l'a dit, un incompréhensible mélange d'idéal et

de réalité, d'élégance et de force, de noblesse et de naturel. Rien de savant ni de recherché dans cet art; tout était simple, pur et sévère; aussi Périclès pouvait-il dire avec vérité que les Athéniens aimaient le beau dans sa divine simplicité, φιλοκαλοῦμεν μὲν εὐτελεῖας ¹.

Sensible à la beauté plus qu'aucun autre peuple, il avait en horreur la moindre difformité et son art rendait fidèlement la nature sans tomber dans la trivialité. La beauté générale de la race ionienne exerçait, il est vrai, une influence tout aussi grande sur le goût du peuple que sur l'artiste qui, par la contemplation assidue du beau naturel, pouvait copier la nature avec plus de perfection, c'est-à-dire avec plus de vérité. La beauté sublime que dépeint si bien Winckelmann ²: « qui ne consiste pas seulement dans la douceur moëlleuse d'une peau satinée, dans la couleur fleurie d'un teint de lis et de roses, dans la langueur séduisante des yeux humides ou dans la vivacité fréquente des yeux pleins d'un feu malin, mais encore dans la juste proportion des traits et dans leur assortiment le plus touchant », se rencontrait surtout, au rapport d'Hippocrate ³ et de Lucien ⁴, grâce à la constance d'un climat modéré, en Ionie, sous ce beau ciel qui inspira Homère, et à Mélita, l'île de Malte actuelle, dont la beauté des femmes était devenue célèbre. Si cette beauté idéale était assez rare dans la Grèce proprement dite, comme le prétend Cicéron ⁵, les beaux modèles y étaient cependant fréquents, les traits y étaient, la plupart du temps, d'une grande finesse, d'une délicatesse exquise et pleins d'harmonie. On n'y rencontrait pas de ces figures indéterminées qui ne disent rien. Grâce à toutes ces circonstances, le peuple grec avait fini par avoir un véritable culte pour le beau, et la beauté exerçait sur lui une influence irrésistible.

C'est ainsi que Démétrius Poliorcète, en s'emparant d'un des faubourgs de Rhodes, en 304, dit qu'il préférerait brûler les portraits de son père plutôt que de détruire le magnifique tableau de Protogène de Caunos ⁶.

Les Grecs, si adorateurs de la liberté, oubliaient même la tyrannie en présence de la beauté. C'est ce qui explique comment on éleva à Athènes une statue de bronze au tyran Cylon ⁷. A Rome même, du temps de la belle époque de la grandeur romaine, on trouve un reflet hellénique de cette supériorité accordée à la beauté, et c'est par là que nous pouvons comprendre comment, sur le tombeau de Cornelius Scipio Barbatus,

¹ THUCYD. II, 40.

² WINCKELMANN, *H. de l'art*, I, p. 35.

³ HIPPOCR., *περί τέκνων*, p. 288.

⁴ LUC., *Imag.*, p. 472.

⁵ CIC., *de Nat. Deor.*, I, 28.

⁶ PLUT., *Dem. Poliorc.*, 22; cf. Plin. H. N., 31, 10.

⁷ PAUS., I, 28, 1. [Cette statue avait été érigée à Cylon en sa qualité de vainqueur aux jeux olympiques. *Not. de la Réd.*]

l'aïeul de l'Africain, on proclama sa beauté égale à son courage « *quoius forma virtutei parisuma.* »

Il existait même en Grèce des concours de beauté. Nous en connaissons pour les hommes à Tanagre, à Aegium et à Isménie; et pour les femmes à Délos et à Sparte. On rencontre aussi un concours de *χρυσόφοροι* établi entre les femmes¹; à Athènes existait un *ἀγὼν εὐχνορίας* et les vieillards vainqueurs dans ce concours devenaient Thallophores lors des grandes panathénées².

Les Grecs étaient si convaincus que la beauté plaisait davantage à la divinité, que les prix de tous ces concours étaient toujours des fonctions privilégiées à l'une ou l'autre fête religieuse, de sorte que l'on peut dire que ces concours étaient intimement liés à la religion. Quelquefois même ce culte pour la beauté rendait le peuple grec injuste et adulateur.

Si Corinne de Tanagre parvint à triompher cinq fois de Pindare, il semble qu'elle dut surtout ses succès au charme irrésistible qu'elle parvint à exercer sur les juges. Fait plus grave, les Égéstéens rendirent à Philippe de Crotone, le plus bel homme de son temps, un véritable culte héroïque à cause de sa beauté: ils élevèrent un sanctuaire sur son tombeau, lui offrirent des sacrifices³ et reproduisirent son effigie sur leurs médailles⁴. D'un autre côté, on permit à Praxitèle d'élever à Delphes une statue d'or à sa Phryné⁵; et ne savons-nous pas que celle-ci n'échappa à une condamnation d'impiété que grâce à Hypéride qui, faisant apparaître Phryné devant les juges de l'Aréopage, dans tout l'éclat de sa divine beauté, put leur demander si réellement une femme aussi belle était capable de nier l'existence des dieux. Tant il est vrai que pour les Grecs, le beau était inséparable du bon; et leur langue possédait un mot, qui n'a son équivalent dans aucune autre, pour exprimer cette indissoluble union, la *καλοκαγαθία*⁶.

Je finis, Messieurs, ce trop long discours. Par les idées que j'ai émises, j'ai tâché de vous montrer que l'étude de l'histoire de l'art, bien comprise, est appelée à exercer une influence bien grande sur le développement de toutes nos facultés, à nous rendre *humanior*, et à nous faire comprendre tout ce qu'il y a de grand et de beau dans les siècles qui ne sont plus. C'est dans cet esprit et dans ce but que nous tâcherons de l'étudier ensemble.

Après avoir examiné les sources de l'art grec et avoir donné une idée générale de l'architecture égyptienne, nous examinerons les origines de

¹ ATHEN. XIII, 20, 90, 565, 609.

² XENOPH., *Conv.* 4. cf. Arist. *Vesp.* 544; Kraus *Hellénika*. Leipzig, 1841. I, s. 36.

³ HÉR. V, 47.

⁴ ECKHEL. D. N. I. 237 cf. *Heidelb. Jahrb.* 1836. s. 341.

⁵ PAUS. X, 14, 5.

⁶ ARIST. *Eth. Nic.* II, 25.

l'art grec et nous traiterons des péripéties que l'architecture et la sculpture grecques ont traversées pendant leurs diverses périodes, sans oublier d'avoir toujours sous les yeux la représentation des œuvres que nous aurons à étudier. Certes, le nombre d'heures que je pourrai consacrer cette année à cette étude, ne me permettra pas de parcourir jusqu'au bout cette vaste histoire ; j'espère cependant pouvoir arriver jusqu'à la fin de l'époque de Phidias.

Ainsi nous aurons au moins étudié cette année les plus belles œuvres de l'art antique ; et puisse la connaissance de cette belle période vous faire aimer tout ce qu'il y a de beau et de poétique dans cette grande civilisation grecque ! Athènes, disait Périclès, était l'école de toute la Grèce : τῆς Ἑλλάδος παιδευσιν εἶναι ¹. Pour nous aussi, Messieurs, l'histoire athénienne est une école et une leçon.

Citoyens d'un pays, petit par l'étendue de son territoire, mais grand par ses libertés séculaires et par ses traditions historiques, l'étude de cette brillante époque de Périclès, la connaissance de la grandeur du peuple grec et celle de ses malheurs, nous est d'un grand enseignement en même temps que nous pouvons y puiser de l'espoir et de la confiance dans l'avenir. Elle nous montre à quelles hauteurs a pu atteindre cette petite nation, active, laborieuse, fière de ses libertés et vivant de ses traditions.

Les plus grands empires ont disparu de la scène du monde, et souvent leur souvenir ne vit plus dans la mémoire des hommes que pour leur rappeler la tyrannie, le crime et le carnage.

Le cavalier athénien traversait en un seul jour le territoire de l'Attique : le temps n'a pu ternir la gloire des grands hommes d'Athènes, et vingt siècles de travail ne sont point parvenus à égaler sa perfection artistique !

ADOLF DE CEULENEER.

Une magnifique collection d'antiquités découvertes, il n'y a pas longtemps, dans l'île de Chypre, par un archéologue américain, le général di Cesnola, a été acquise récemment au prix de 330,000 fr. par le Musée métropolitain de New-York. Cette collection, connue sous le nom de Trésor de Curium, comprend une foule d'objets en or et en argent qui avaient été enfouis par les prêtres de Curium, environ 600 ans avant Jésus-Christ, lorsque les Perses s'emparèrent de Chypre. Au point de vue de l'art et de l'histoire, ces antiquités offrent un si vif intérêt, que nous croyons utile de les décrire et de raconter comment elles ont été mises au jour.

¹ THUCYD. II. 41.

Déjà, de 1866 à 1873, le général di Cesnola, muni d'un firman de la Porte, avait pu recueillir un grand nombre de statues, de bas-reliefs, d'objets en or, principalement à Golgos, Amathonte, Paphos, Salamine; il avait aussi trouvé des inscriptions cypriotes et phéniciennes, et deux superbes sarcophages couverts de sculptures.

Le « Metropolitan art Museum » de New-York fit l'acquisition de ces découvertes archéologiques. En 1874, l'infatigable explorateur tourna ses regards vers Curium, dont les ruines couvrent un espace considérable. Curium était une colonie argienne, située sur la côte occidentale de l'île de Chypre, au sommet d'une colline élevée de 300 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Son emplacement, mentionné par Pausanias et Strabon, est occupé aujourd'hui par le petit village d'Episcopi; on y rencontre un grand nombre de fûts de colonnes, de fragments de statues, de débris épars d'anciens édifices remontant à l'époque grecque.

A l'exception de Néo-Paphos, il n'existe pas dans toute l'île un endroit qui offre une plus grande quantité de vestiges antiques. Au pied de la colline d'Episcopi, des excavations sépulcrales ont été creusées dans le rocher : quelques-unes sont hémisphériques, d'autres carrées; toutes ont été ouvertes à une époque reculée.

Près de la porte dite du Midi, on aperçoit des colonnes renversées, des chapiteaux, des fragments de statues qui marquent l'emplacement de palais ou de temples. Le général di Cesnola était occupé à mesurer une de ces colonnes quand il rencontra un pavage en mosaïque à dessins assyro-égyptiens, orné aux angles de grandes fleurs de lotus.

On débaya aussitôt le terrain et l'on découvrit que sur un espace de 5 pieds carrés la mosaïque avait été défoncée par un précédent explorateur. La terre avait été fouillée à une profondeur de 20 pieds comme pour chercher un trésor qu'on avait, après ce travail superficiel, désespéré d'atteindre. La sonorité du sol fit présumer au général di Cesnola qu'un souterrain existait en ce lieu; il fit donc creuser plus profondément que ses prédécesseurs et découvrit bientôt deux marches en pierre, placées devant une ouverture taillée dans le roc.

Cette ouverture s'enfonçant sous terre donnait accès dans un couloir qui lui-même aboutissait à une porte obstruée par une grosse pierre. On déplaça cette pierre et l'on pénétra dans une chambre voûtée, de 25 pieds de hauteur, remplie jusqu'au plafond d'une terre fine pour ainsi dire tamisée et qui s'était infiltrée durant le cours des siècles. Après avoir employé deux ou trois jours à enlever la partie supérieure de cette terre, les ouvriers parvinrent à une seconde porte conduisant à une seconde chambre.

Le général fit débayer jusqu'à un pied du sol, et renvoyant ses ouvriers, il se mit, avec deux hommes sûrs, à examiner la poussière qui restait, poignée par poignée, à l'aide de sacs et de paniers. Jamais explorateur ne se trouva en présence de pareilles richesses. Le général di Cesnola venait d'arracher à la terre un trésor vraiment éblouissant. La première chambre

contenait 550 objets en or ou pierres précieuses, consistant principalement en diadèmes, anneaux, boucles d'oreilles et colliers.

On découvrit encore une caisse de cinq pouces et demi de diamètre et de plus de deux pouces de profondeur, en or massif, admirablement ornée de fleurs de lotus repoussées, de travail égyptien. Les anneaux portaient des pierres gravées ; plusieurs de ces pierres sont des scarabées recouverts les uns de lettres grecques, les autres de caractères égyptiens ou assyriens. Parmi ces *intagli*, on remarque une sardoine de style archaïque, représentant Borée enlevant Zéphir, qui est peut-être le plus beau spécimen d'*intaglio* que l'on puisse citer. D'autres pierres représentent Vénus, Mercure, Pluton enlevant Proserpine, et des sujets religieux.

On admire aussi un sceau officiel de Thothmosis III, le conquérant de Chypre (1625-1517 avant Jésus-Christ), dont le nom est gravé sur les deux aiguilles de Cléopâtre à Alexandrie d'Égypte. Il faut mentionner également un sceau sur lequel est gravée la divinité Anubis avec une lettre phénicienne ; des cylindres babyloniens en météorite avec des entailles en hématite, en cornaline, en chalcédoine, en onyx, en jaspe, remontant à des dates de 800, 1200 et 1600 avant Jésus-Christ.

Cette ample collection de pierres est appelée à éclaircir des points encore obscurs de l'art de la glyptique. Parmi les ornements en or il en est qui, au double point de vue de l'art et de l'histoire, ne sont pas inférieurs aux pierres gravées, et le disputent, pour le dessin et l'exécution, aux plus beaux modèles étrusques. On y remarque des agrafes enrichies de chimères, de fleurs, de feuillages à la mode grecque, mais avec un mélange d'art assyrien. Les unes sont en or plein, les autres en argent sur or ou en or sur argent, d'autres sont en or sur bronze.

Un petit nombre est en or creux. Quelques unes portent des émaux qui forment les pétales des fleurs ou les yeux des Chimères. Il faut encore citer des bracelets en or massif, ayant la forme de serpents enroulés. On en a trouvé deux qui portent en dialecte cypriote l'inscription suivante : « Etéandre, roi des Paphiens. » C'était sans doute une offrande à Etéandre ou à quelque divinité ; on peut les faire remonter au sixième ou au septième siècle avant Jésus-Christ.

Un calice d'or mince, unique de conservation et de beauté artistique ; une corne d'abondance en argent recouvert de plaques d'or ; des anneaux, des colliers d'or complètent le total des 550 objets enfouis dans la première chambre. Les seules antiquités qui ne soient pas en or sont trois amphores en cristal de roche, montées en or ; quelques perles de cristal reliées par un fil d'or et formant collier ; et, outre les *intagli* dont nous avons parlé plus haut, une magnifique tête de sceptre en onyx, de petites tortues de la même pierre, que l'on portait comme amulettes et qui étaient consacrées à Vénus, la divinité de Chypre ; enfin, une bague d'un travail exquis en pierre violette, et dont le châton est soutenu par deux caryatides ailées.

La disposition de ce trésor entassé avec ordre dans cette chambre pré-

parée pour lui, mais ignorée des profanes, prouva au général di Cesnola que l'on n'était point en face d'un tombeau, mais bien d'une cachette où les idoles et les bijoux affectés aux usages du culte avaient été déposés par les prêtres et les prêtresses dans un moment d'alarme, à la suite d'un drame encore inconnu. D'ailleurs, aucun ossement humain ne paraissait parmi les objets mis au jour.

L'heureux explorateur fit ouvrir la seconde chambre de la même façon que la première. Cette opération conduisit à la découverte d'une troisième, puis d'une quatrième chambre. Il fallut deux mois de travail pour les dégager jusqu'au pied du sol. Après la quatrième chambre, un couloir étroit se présenta et l'on s'efforça d'y pénétrer; pour cela, on fut obligé de se mettre à plat ventre et de ramper à reculons.

Malgré l'intolérable chaleur qui régnait dans ce couloir, le général di Cesnola et ses hommes avancèrent pendant plus d'un quart d'heure; mais au bout de ce temps, les bougies qu'ils tenaient à la main s'éteignirent; il fut impossible de les rallumer; l'air manquait. On dut revenir en arrière et renoncer à la poursuite des excavations de ce côté.

La grosse besogne étant achevée, on commença à ramasser et à tamiser entre les doigts et dans des corbeilles la poussière qui couvrait le sol de la deuxième chambre. On y recueillit 280 objets en argent. On sait que les vases anciens de ce métal, si susceptible d'altération, sont extrêmement rares. Il y avait trente vases de formes diverses, quelques-uns très-oxydés; les autres avaient encore tout leur éclat et toute leur blancheur.

Le plus parfait est une élégante lécythe en forme de bulbe. Un autre spécimen remarquable est une coupe d'argent ciselé; au centre on voit un roi assyrien transperçant de son glaive un lion cabré, tandis que des figures purement égyptiennes, sphinx coiffés du pshent, femmes ailées, divinités à tête d'oiseaux, ornent les bords du disque, et que des chevaux finement sculptés rappellent les bas-reliefs grecs. Plusieurs petits cartouches, ciselés çà et là sur la coupe, semblent contenir des hiéroglyphes. Les bracelets trouvés dans la deuxième chambre dépassent le nombre de 60; la plupart se terminent par une tête d'aspic. Quelques-uns pèsent plus d'une livre; et dans le nombre on en distingue à l'usage des hommes et des enfants.

Dans le même lot figurent encore un énochoé, un calice avec la trace de branches de vigne qui l'ornaient, une patère, plusieurs bols avec dessins en repoussé, une large patère en argent doré entièrement couverte d'ornements guillochés, avec les animaux, les arbres conventionnels, les divinités égyptiennes et les cartouches, des amulettes, des boucles d'oreilles, des agrafes, des épingles, deux ceintures enrichies d'or et ornées à la mode assyrienne, des fragments de six ou sept coupes décorées à l'intérieur de sujets égyptiens.

Dans la troisième chambre on a ramassé des terres cuites, des vases en terre, des albâtres, des statuettes de divinités et une figurine en ivoire, qui ornait sans doute le couvercle d'un coffret.

La quatrième chambre a fourni plus de 500 ustensiles en bronze ou en cuivre, des candélabres, des miroirs, des coupes, de lampadaires, des mors de chevaux, des dagues, des pointes de lances, un trépied avec des animaux à la base, quatre grandes têtes de taureaux, avec des yeux d'émail, une sandale de femme, des marmites, des vases dont les anses représentent une fleur de lotus, et des statuettes de toutes sortes d'animaux.

Il est à croire que des fouilles pratiquées plus avant donneraient encore des résultats intéressants. Le total des pièces qui composent le trésor de Curium s'élève à 1,505. Le général di Cesnola avait offert le tout d'abord au Louvre, puis au British Museum de Londres, pour la somme de 300,000 francs. Ses offres ayant été repoussées, il s'est adressé, comme nous l'avons déjà dit, au Musée métropolitain de New-York, qui s'est rendu acquéreur du trésor entier au prix de 66,000 dollars. Dans quelques jours, la collection Cesnola quittera l'Europe pour aller enrichir le Nouveau-Monde de ces admirables chefs-d'œuvre de l'art antique.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. C. de la Berge, M. Bréal, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 21 avril : **F. Kittel**. Origine du culte du Linga, par A. Barth. — *Clementis Romani epistolæ*, ed. A. Hilgenfeld, *Clementis Romani epistolæ ad Corinthios*, ed. O. de Gebhardt et A. Harnack, par A. Sabatier. — **W. Vischer**. *Erasmiana*, par Jules Dukas. — Du 5 mai : **H. Brugsch-Bey**. Calendriers d'Edfou, de Dendéra et d'Esneh, par G. Maspero. — **W. Corssen**. Études sur la langue italienne, par M. B. — Du 12 : **F. Ravaisson**. Le monument de Myrrhine, par Philippe Berger. — Du 26 : **J. Sommerbrodt**. *Scænica*; **C. Muff**. Technique des chœurs de Sophocle, par Henri Weil. — Du 2 juin : **F. Schoell**. De l'accent en latin, par L. Havet. — Du 9 : **E. et J. de Rougé**. Inscriptions hiéroglyphiques, par G. Maspero. — **F. Hettner**. De Iove Dolicheno, par P. Decharme. — A. Gellii *noctium atticarum praeformatio* rec. a **M. Hertz**, par Max Bonnet. — **P. L. Lemièr**e. Deuxième étude sur les Celtes et les Gaulois, par H. d'Arbois de Jubainville. — Du 16 : **J. H. Lipsius**. *Demosthenis de corona oratio*, par l. — Du 23 : **N. Wecklein**. Sur la tradition des guerres persiques, par Henri Weil.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, dirigée par MM. Édouard Tournier, Louis Havet et Ch. Graux.

Sommaire d'avril 1877 : Étude critique sur les lettres de Sénèque (suite) par E. Chatelain. — *Varia*, par L. Havet. — Sur l'authenticité de la Loi d'Évégoros citée dans la *Midienne*, par Paul Foucart. — Scholies sur Thucydide, publiées par J. Sakkélion. — Note additionnelle (sur Stace, *Silves*, I, 4), par E. Desjardins. — Interprétation d'un passage d'Hérodote, par É. T. — Notes critiques, par Henri Weil, Jules Lachelier, Max Bonnet, Éd. Tournier, H. Dulac. — *Quos ego*, par Charles Thurot. — Notes paléographiques, par Charles Graux. — Fragment d'Hypéride.

Revue archéologique, Paris, 1877.

Février : Inscriptions du Musée de l'école évangélique de Smyrne, par

O. Rayet. — Mars : Fouilles de Curium (suite et fin), par M. Georges Colonna Cecaldi. — Sur une inscription grecque relative à l'historien Flavius-Josèphe, par Léon Renier. — Avril : Décret des Athéniens relatif à la ville de Chalcis, par M. P. Foucart. — Mai : Un passage d'Hérodien, par M. V. Duruy. — Jupiter Dodonéen, par M. Gauthier de Claubry.

Journal des savants, Paris, 1877.

Février : Alexandre d'Aphrodisias, par M. E. Egger. — Nouveaux bronzes d'Ossuna (4^e art.), par M. Ch. Giraud. — Mars : Nouveaux bronzes d'Ossuna (5^e et d^r art.), par M. Ch. Giraud. — Archéologie celtique et gauloise, par M. A. Maury (1^r art.). — Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette, par M. E. Miller (1^r art.). — Avril : Archéologie celtique et gauloise (2^e art.), par M. A. Maury. — Lettres inédites de Coray, par M. E. Miller (2^e art.). — Essai sur l'éphébie attique, par M. E. Egger (1^r art.). — La table de bronze d'Aljustrel (1^r art.), par M. Ch. Giraud. — Mai : Archéologie celtique et gauloise, par M. A. Maury (3^e art.). — Essai sur l'éphébie attique, par M. E. Egger (2^e et d^r art.). — De l'état des personnes et des peuples sous les premiers empereurs romains, par M. Naudel (1^r art.). — Archaeologische Untersuchungen auf Samothrake, par M. G. Perrot (1^r art.).

Rheinisches Museum für Philologie, Frankfurt a/m, 1877.

1^{tes} Heft. — Zu Friedrich Ritschl's Gedächtniss, von O. Ribbeck. — Die Scholien zur Ilias in W. Dindorfs Bearbeitung, von A. Ludwig. — Die Medea des Seneca, von W. Braun. — Deminutiva bei Plautus, von H. A. Koch. — Menander und der Pseudo-Pessimist, von Th. Kock. — Zu Lucilius, von Buchholtz. — Ueber die Brunn'sche Deutung der Giebfelder des Parthenon, von H. Blümner. — Ungedruckte Briefe von F. A. Wolf an Villers, von M. Isler. — Zu Aeschylus, Euripides, Hesychius, von E. Heydenreich.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Emil Hübner. — B. XI. — Berlin 1877.

1^{tes} Heft. — Dillenberger, zu den attischen Ephebeninschriften. — L. Cwiklinski, über die Entstehungsweise des zweiten Theils der Thukydideischen Geschichte. — Th. Mommsen, die Pompeianischen Quittungstafeln. — 2^{tes} Heft. — Hercher, zu griechischen Prosaikern. — Breysig, zu Avienus. — Jordan, zu den Handschriften des Plato. — Schanz, über die Kritische Grundlage der Platonischen Republik. — Hertlein, zu griechischen Prosaikern. — Vahlen, varia. — Zurborg, der letzte Ostrakismus. — Droysen, Alexander des Grossen Armee. — Vahlen, Enniana.

Blätter für das Bayerische Gymnasial- und Real-Schulwesen. — München, Lindauer'sche Buchhandlung.

XIII^{er} Band. *Erstes Heft*. — Zur Theorie des lateinischen Verbums, von Sarreiter (rien de neuf).

4^e Heft. — Ausführungen zu Tacitus' Agricola, von Adam Eussner (cinq petites dissertations sur des passages de l'Agricola, sur les sources de la description de la Bretagne et les ressemblances de Tacite avec Salluste et Tite-Live. Ces dissertations, écrites avec la clarté, la précision et tout le talent qu'on reconnaît à l'auteur, forment une contribution remarquable à l'explication de l'Agricola. Il nous est cependant impossible d'être d'accord avec le savant philologue sur tous les résultats auxquels il a abouti. Nous ne pouvons, par exemple, pas admettre le suivant : « L'Agricola appartient au genre historique, ce n'est pas un éloge, mais une biographie. » Cela est beaucoup trop absolu. Nous nous proposons de parler de cela ailleurs et en détail). — Der Parthenon bei Lamartine (Lamartine dit à tort que le Parthénon a été bâti par Sétinus). — Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, etc. (article très-bienveillant).

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von W. Hirschfelder, F. Hofmann, P. Rühle. — Berlin, 1877.

April—Mai: Abhandlungen : Geographisch-historische Skizzen. II. von Oberlehrer Dondorff in Berlin (bonne dissertation qui montre comment on peut rendre l'enseignement de la géographie intéressant.) — Litterarische Berichte : Thucydides erklärt von Classen : von H. Schütz (favorable avec beaucoup de critiques de détail). — C. Sallustii Crispi Catilina, Jugurtha, Historiarum reliquiae potiores, incerti rhetoris Suasoriae ad Caesarem senem de republica. Henricus Jordan iterum recognovit. Berolini apud Weidmannos 1876 : von Hans Wirz (Ouvrage très-utile, surtout à cause de la collation du meilleur ms. de Paris Sorb. 500, quoique celle-ci ne soit pas tout à fait exacte. Cf. un compte rendu de M. Thomas dans cette *Revue*, t. XIX, p. 407.) — Apulei Madaurensis opuscula quae sunt de philosophia. Recensuit D. Aloisius Goldbacher. Vindobonae apud Geroldi filium. 1876 : von H. J. Müller (favorable). — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin : Sophokles von Dr. Schneider. Griechische Lyriker von Dr. Schroeder. Livius von Oberlehrer Dr. H. J. Müller.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Göttingen.

1877. 2^e Heft. — Krumbholz, quaestionum Theocritearum specimen : von C. Hartung (assez favorable). — T. Macci Plauti comoediae. Emendavit Ussing : von O. S. (peu favorable). — P. Terentii Afri Andria, erklärt von Meissner (assez favorable ; beaucoup de critiques de détail). — Otto Lüders, die dionysischen Künstler. P. Foucart, des associations religieuses chez les Grecs, thiasés, éranes, orgéons. P. Foucart, de collegiis scenicorum artificum apud Graecos. Paris Klincksieck : von Wecklein (favorable, avec des critiques). — Hermann Sauppe, de collegio artificum scaenicorum attico : von Wecklein (excellente dissertation,

qui contient des remarques intéressantes sur les trois écrits précédents ou les complète). — 3^e *Heft*. — Borsdorf, commentarius in Theocriti carmen XI. Programm von Jauer 1874 : von C. Hartung (favorable). — Aug. Wietfeldt, de generibus diversis carminum Theocriteorum et loco quodam idyllii XVIII difficileiore. Programm des Andreani zu Hildesheim 1874 : von C. Hartung (rien de neuf). — Dionysii Byzantii de Bospori navigatione quae supersunt una cum supplementis in geographos graecos minores aliisque ejusdem argumenti fragmentis e codicibus mss. edidit Carolus Wescher. Parisiis e typogr. publico 1874. (Le principal mérite de Wescher est d'avoir publié pour la première fois le texte grec de la première moitié de l'ouvrage intitulé ἀνάπλους Βοσπόρου. — Notes de critique et d'exégèse sur Horace. Sixième satire du premier livre par P. Willems, professeur à l'université de Louvain etc. Bruxelles, F. Hayez, 1873 (Cette dissertation prouve de la méthode et de la profondeur, mais les résultats auxquels elle est arrivée ne peuvent être acceptés). — Emendationes Sallustianae. Chr. E. Kraemer, Programm des K. Gymnasiums zu Hadamar. Weilburg 1875 (peu-favorable). — Otto Bendorf. Beitrage zur Kenntniss des attischen theaters. Wien, 1875 (favorable). — Scaenica. Collecta edidit Julius Sommerbrodt. Berolini apud Weidm. 1876, 8 marks (bon livre).

Jenaer Literaturzeitung im Auftrag der Universität Jena herausgegeben von Anton Klette. — 1877.

21 *April* : E. Behm, geographisches Jahrbuch : von A. Kirchhoff (très-favorable). — 5 *Mai* : B. Arnold, de Atheniensium sæculi ante Christum natum quinti praetoribus : von H. Gelzer. — A. Hock, de rebus ab Atheniensibus in Thracia et in Ponto 378-338 ante Christum gestis : von H. Gelzer. — Claudiani carmina, recensuit L. Jeep : von L. Müller (favorable). — Ch. de Tourtoulan et O. Bringuier, limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl : von E. Stengel (favorable). — 12 *Mai* : Juliani imperatoris quae supersunt praeter reliquias apud Cyrilum omnia. Recensuit Fr. Car. Hertlein. v. II. Lips. in aed. Teubneri 1876 : von Eberhard (favorable). — N. Wecklein, über die Tradition der Perserkriege. München, Lindauer'sche Buchhandlung : von H. Gelzer (La valeur de la tradition rapportée par Hérodote est attaquée). — 19 *Mai* : E. Hübner, Grundriss zu Vorlesungen über die Geschichte und Encyclopädie der classischen Philologie. Berlin, Weidmann, 1876 : von Hertz (favorable, mais non sans quelques critiques). — Heinrich Leo, Angelsächsisches Glossar. Halle, 1877 : von J. Zupitza (n'est pas sans valeur).

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. Berlin, 1875, Calvary.

Zweiter und dritter Jahrgang 1874-75. *Elftes Heft*. — Jahresbericht über Livius, Tacitus, Aurelius Victor und Ammianus von 1873-1875, von

professor Dr. E. Woelfflin. — Jahresbericht über Terenz für 1874 und 1875, von professor Dr. W. Wagner. — Jahresbericht über die griechischen Historiker mit Ausnahme von Herodot und Xenophon von 1873-1876, von professor Dr. Alfred Schöne. — Jahresbericht über Naturgeschichte, Handel und Gewerbe im Alterthum, von professor Dr. O. Keller.

Vierter Jahrgang, 1876. *Zweites Heft*. — Bericht über die im Jahre 1876 veröffentlichten, auf die nachhomerischen Epiker bezüglichen Arbeiten, von Dr. Hans Flach in Tübingen. — Jahresbericht über die griechischen Bukoliker, von Hofrath professor Dr. H. Fritzsche in Leipzig. — Bericht über die griechischen Tragiker betreffende Literatur des Jahres 1876, von N. Wecklein in Bamberg. — Bericht über Maccius Plautus, von Dr. August Lorenz in Berlin (Fortsetzung folgt). — Jahresbericht über die Literatur zu Ovid aus dem Jahre 1876, von professor Dr. A. Riese in Frankfurt. M. — Jahresbericht über die Literatur zu Anthologia latina aus dem Jahre 1876, von professor Dr. A. Riese. — Jahresbericht über Plinius den älteren, von professor Dr. L. Urlichs in Würzburg (Fortsetzung folgt). — Bericht über die auf die griechische und römische Mythologie bezügliche Literatur der Jahre 1873-1875, von professor Dr. Preuner in Greifswald (Fortsetzung folgt).

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. B. XXXV. — 1876. — Göttingen.

XXXVI. 2^a *Heft*. Abhandlungen : Beiträge zur homerischen Syntax, v. C. Capelle (δ, δτ', δτε, δτι). — Demosthenes' Staatsreden, von A. Weidner. — Die neuere Bearbeitungen der Geschichte Griechenlands unter römischer Herrschaft, von G. Herzberg. — Zu Tacitus' Germania, ch. 15. (C. Hartung cherche à démontrer que *jam et pecuniam accipere docuimus* ne signifie pas : nous leur avons déjà appris à recevoir aussi de l'argent, mais bien : nous avons déjà dit plus haut qu'ils reçoivent aussi de l'argent. On peut douter que cette nouvelle explication soit fondée).

Litterarisches Centralblatt für Deutschland, herausgegeben von Prof. Dr. Fr. Zarncke. — 1876. — Leipzig.

Du 2 septembre : Sievers, Grundzüge der Lautphysiologie. — Arrian's Anabasis erkl. von Abicht, 2^{tes} *Heft*. — Conze, Hauser, Niemann. Archäologische Untersuchungen auf Samothrake. — Hirschfeld, Ueber Kelainai-Apameia Kibotos. — Du 9 : Wolf, Prolegomena ad Homerum cum notis ined. Bekkeri. Ed. II, cui accedunt partis secundae prolegomenorum quae supersunt ex Wolfii manuscriptis eruta. — M. Tullii Ciceronis de oratore libri tres. Erkl. von Sorof, 3^{tes} Bändch. Buch III. — Xenophon's Hellenika. Erkl. von Breitenbach, 3^{tes} Bändch. Bücher 5-8. — Du 16 : Schuster, Ueber die erhaltenen Porträts der griechischen Philosophen. — Brugman, Ein Problem der homerischen Textkritik. — Du 23 : Gutschmid, Ueber die Glaubwürdigkeit der armenischen Geschichte des Moses von Khorene. — Spruner-Menke,

Hand-Atlas für die Gesch. des Mittelalters u. der neueren Zeit. — Jean-
 naraki, Kreta's Volkslieder. — Hirzel, Vorlesungen über Gymnasialpä-
 dagogik. — Du 30 : Grulich, Quaestiones de quodam hiatus genere
 in Homeri carminibus. — Corn. Tacitus a Nipperdeio recognitus. IV
 (Agricola, Germania, Dialogus de Oratoribus, en partie, achevé par R.
 Schoell). — Du 7 octobre : Classen, Barthold Georg. Niebuhr; eine
 Gedächtnisschrift zu seinem hundertjährigen Geburtstage. — Du 14 :
 Flach, Das dialectische Digamma des Hesiodos. — Vitringa, Annota-
 tiones criticae in Plotini Euneadum partem priorem. — Du 21 : Drae-
 ger, Historische Syntax der Lateinischen Sprache, III. — Du 2 décem-
 bre : Wenz, Die Reform des geographischen Unterrichts in Schulen. —
 Flach, Glossen und Scholien zur Hesiodischen Theogonie mit Prolego-
 mena. — Du 9 : Fritsche, Des Horatius Sermonen. — Baehrens, Catulli
 Veronensis liber. — Schwartz, Der Organismus der Gymnasien. —
 Kleinere Schriften, von K. Lachmann. — Du 16 : Nonnullos Ly-
 cophronis locos explicabat Scheer. — Du 23 : Dahn, Paulus Diaconus.
 — De 1877, 1 janvier : Vellei Patreculi ex hist. rom. libris duobus
 quae supersunt, ed. Halm. — Schmidt, Sammlung Kyprischer Inschrif-
 ten in epichorischer Schrift. — Du 13 : La Roche, Homeri Ilias, II. —
 Rohde, Der Griechische Roman. — Grasberger, Erziehung und Unterricht
 im klassischen Alterthum. — Trevelyan, The life and Letters of lord
 Macaulay. — Peter, Corn. Taciti Agricola. — Bürgel, die pylaeisch-del-
 phische Amphiktyonie. — Du 3 février : Meunier, Les composés qui con-
 tiennent un verbe à un mode personnel. — Darmesteter, Traité de la for-
 mation des mots composés. — Lorenz, Komödien des T. M. Plautus : IV,
 Pseudolus. — Max Müller, Essays, IV; übers. von Fritsche. — Du 17 :
 Ziller, Vorlesungen über allgem. Paedagogik. — Wiese, Deutsche Briefe
 über englische Erziehung. — Du 24 : Curtius, Das Verbum der griechi-
 schen Sprache. — Demosthenis de Corona oratio, ed. Lipsius. — Krichen-
 bauer, Die Irrfahrt des Odysseus als eine Umschiffung Afrika's erklärt.
 — Du 3 mars : Dilthey, Epigrammatum graecorum Pompei repertorum
 trias. — Claudiani carmina rec. Jeep. — Du 10 : Lucilii sat. emend. Lach-
 mann. — Du 14 avril : Xenophontis de rexitibus libellus, rec. Zurborg. —
 Du 12 mai : Steffen, De canone qui dicitur Aristophanis et Aristarchi. —
 Du 19 : Loewe, Prodromus corporis glossariorum latinorum. — Du 26 :
 Opuscula philologica ad Madvigium — a discipulis missa.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 20.

4^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LE LOUP DANS LES MYTHOLOGIES DE LA GRÈCE ET DE L'ITALIE ANCIENNES.

(Suite).

II.

Chez les populations gréco-italiques, de même que chez les peuples du Nord, le loup, qui rôde principalement la nuit et devient surtout terrible pendant la saison des neiges et des frimas, était devenu le symbole de tout ce qui, dans la nature, a un aspect sombre ou une influence funeste. Il représentait les intempéries de l'hiver, la mort et l'affreuse épidémie qui, semblable à une bande de loups, se jette sur les hommes et les troupeaux¹. Ses ennemis étaient encore les dieux de la lumière qui chassent l'obscurité et les terreurs de la nuit; les dieux de la végétation qui, en ramenant, avec le printemps, la santé et la fécondité, mettent fin à la sombre saison des tempêtes et des maladies. Mais, chose étrange, et sur laquelle je dois attirer l'attention dès maintenant, ces mêmes divinités, dont la puissante intervention faisait disparaître tous les maux qui affligent les hommes, savaient également renvoyer ces mêmes maux à ceux qui avaient encouru leur colère. C'est ainsi que le loup, qui était leur ennemi, devenait aussi parfois leur compagnon

¹ Dans les mythologies du Nord, le loup est aussi le symbole de l'obscurité, et, par conséquent, l'ennemi du soleil et de la lune; il personnifie également la mort, et doit même, en cette qualité, finir par dévorer le puissant Odin. V. HERTZ : *Der Werewolf*, p. 46.

et leur symbole vénéré. Alors il représentait le dieu terrible auquel il fallait souvent, pour l'apaiser et se le rendre favorable, jeter en pâture, comme à une bête féroce, les plus belles têtes du troupeau, et jusqu'à des victimes humaines. C'est ce mélange curieux de qualités différentes qui peut seul expliquer les apparentes contradictions, que l'on trouve dans le caractère et le culte de certaines divinités.

Mars était primitivement un dieu de la nature, qui faisait croître et multipliait les troupeaux, comme il donnait de la force et de la vigueur aux générations humaines¹. Cependant, il devenait parfois un dieu redoutable et sanguinaire. Pendant les temps de calamités, on avait l'habitude de lui consacrer d'avance tous les produits du printemps prochain, les hommes aussi bien que le bétail et les moissons². Primitivement, ces hommes n'étaient sans doute pas plus épargnés que les autres produits de l'année; dans des temps plus doux, on se contentait, une fois qu'ils étaient devenus grands, de les chasser du pays et de les confier à leur sort comme des victimes de Mars. Les *Hirpini* ou *Loups* étaient une de ces colonies d'exilés³. Cette peuplade avait pris le nom de l'animal représentant la divinité inexorable à laquelle elle appartenait. Le loup était, en effet, le symbole de Mars⁴, surtout considéré comme dieu de la guerre, comme il était le compagnon de l'Odin des Scandinaves⁵ et celui de l'Arès grec. Le long de la voie Appienne, le dieu était représenté entouré de loups⁶, et la vue de cet animal était, pour les Romains rangés en bataille, un signe de victoire⁷. On trouve également l'animal favori de Mars dans les légendes

¹ V, PRELLER, R. M., p. 296, 299 et suiv.

² Sur le *ver sacrum*, voyez MARQUARDT, *Röm. Alterth.* IV, p. 232; SCHWEGLER, *Röm. Gesch.* I, p. 240 et suiv.; PRELLER, R. M., p. 104.

³ STRAB. V, p. 250; FESTUS, v. *Irpini*.

⁴ PLUT. Rom. 4.

⁵ Odin a comme compagnons les deux loups *Geri* et *Freki*. GRIMM, D. M., 3^e éd., p. 134.

⁶ Liv. XXII, 1.

⁷ Liv. X, 27. Chez les peuples du Nord, le cri du loup dans la forêt promettait la victoire. (HERTZ, *Der Werwolf*, p. 15, n.). D'après Pline, (H. N. VIII, 22, 34,) de tous les présages le plus favorable, c'était de voir son chemin coupé à droite par un loup ayant la gueule pleine.

concernant la fondation de Rome. On racontait que Rhéa Silvia avait été chassée par un loup dans l'ancre où le dieu l'avait rendue mère¹, et, d'après la tradition, ce fut aussi une louve qui sauva et nourrit les fondateurs de Rome. Virgile appelle cette louve *Mavortis lupam*, dans la description qu'il fait des scènes représentées sur le bouclier d'Énée :

Fecerat et viridi fetam *Mavortis* in antro
Procubuisse *lupam*; geminos huic ubera circum
Ludere pendentis pueros, et lambere matrem
Impavidos².

Dans cette peinture poétique et dans les représentations figurées, il s'agit réellement de l'animal, mais, dans la symbolique religieuse des Romains, cette louve représentait Acca Larentia³, nommée aussi *Fauna luperca*, divinité de la végétation, dont le culte, ainsi que celui de Faunus lupercus, était intimement lié à celui de Mars. Acca Larentia s'appelait encore *Lupa*⁴, car, chez les Romains, comme dans les mythologies du Nord et dans celles de la Grèce, la louve était le symbole de l'amour déréglé⁵, et, à ce titre, elle représentait les déesses de la fécondité qui, comme Acca Larentia, Fauna et Flora, passaient, dans les légendes populaires de l'Italie, pour de véritables courtisanes⁶.

On retrouve également le loup dans le culte de l'Arès grec. Ce dieu des batailles et du carnage était aussi, dans le principe, la personnification des tempêtes et des bouleversements atmosphériques. Sa patrie était la Thrace, l'âpre région du Nord, le pays de Borée et des frimas⁷. Le loup pouvait donc représenter le double caractère du dieu. Aussi Julien, dans son

¹ SERVIVS in Aen. I, 273.

² Aen. VIII, 630 sqq. Zopyre de Byzance, cité par Plutarque, *Parallèles*, c. 36 (MOR., p. 314, F), rapporte un récit semblable à propos de Lycastos (Λύκαστος) et de Parrhasios, fils d'Arès et de Phylonome.

³ Liv. I, 4.

⁴ LACT. Inst. div. I, 20: Romuli nutrix Lupa honoribus est affecta divinis.

⁵ PLUT. Rom. 4. De là les mots *lupa*, *lupana*, *lupari*, *lupanar*, *luparium*. Chez les Grecs, il y avait une Aphrodité λύκαινα. WELCKER, G. G. II, p. 714.

⁶ V. LACT. l. c. PRELLER, R. M., p. 379, pp. 422 et suiv.

⁷ V. PRELLER, G. M. I, p. 263.

discours sur Hélios, disait-il que cet animal était consacré à Arès, et Lycophron appelait le dieu lui-même un loup armé¹. Lycaon, l'*homme-loup*, vaincu et tué par Héraclès, le dieu de la lumière, était un fils d'Arès². Un autre fils de ce dieu, Lycos (*le loup*), roi de la Libye, lui immolait des victimes humaines³. Quelques mythographes⁴ le donnaient aussi pour père à *Lycurgue* (Λυκούργος, Λυκοῦργος), le sombre et violent roi des Édons, qui fut l'adversaire du culte joyeux et enthousiaste de Dionysos⁵. Il est probable que Λυκοῦργος ne fût, dans le principe, qu'une épithète d'Arès, épithète dont l'anthropomorphisme fit plus tard un héros, comme il arriva souvent dans les mythologies anciennes⁶. D'autres traditions, il est vrai, font de Lycurgue un fils de Dryas (Δρύας, *la sombre forêt de chênes*). Quoi qu'il en soit, Λυκούργος, ou le héros *qui a la colère et la violence du loup*⁷, était une personnification de l'hiver avec ses violentes tempêtes. C'est pour ce motif que la légende le plaçait dans la Thrace, et le représentait comme l'adversaire acharné du jeune Dionysos, le dieu du printemps et de la végétation, de même que Penthée, l'homme de la tristesse et du deuil, l'était dans les croyances et le culte de la Béotie et de la Phocide⁸.

Un autre culte italique dans lequel le loup jouait un rôle assez considérable, était celui du dieu Soranus honoré sur le Soracte, montagne de l'Étrurie, dont le sommet, même en été, reste souvent couvert de neige⁹. Virgile donne à ce dieu le nom grec d'Apollon¹⁰. C'était, en effet, comme l'indique aussi sa dé-

¹ LYCOPHR. 937, 1410. Cf. WELCKER, G. G. I, pp. 414 et 417. C'est peut-être au culte d'un Arès λύκος ou λυκοῦργος que se rattache la tradition sur les Neuri, qui, dit-on, se changeaient tous les ans en loups pour quelques jours. (HERDT. IV, 105; POMP. Mela II, 1; SOLIN. XV, 2, 3). Voyez, à ce sujet, WELCKER, *Kleine Schriften*, t. III, p. 171 et suiv.

² EURIP. Alc., v. 502.

³ Juba ap. PLUT. *Parall.*, c. 23. Cf. MÜLLER, *Hist. graec. fr.*, t. III, p. 472, fr. 23.

⁴ NONNOS, Dionys. XX, vv. 214 et 217.

⁵ IL. VI, 130; SOPH. Antig. 955 sqq. APOLL. Bibl. III, 5, 1.

⁶ WELCKER, G. G. I, p. 416.

⁷ BÖCKH, C. J. G., n° 52, p. 78.

⁸ PRELLER, G. M., I, pp. 565 et suiv.

⁹ Forbiger dans la *Realencycl.* de Pauly. v. Soracte.

¹⁰ Summe deum, sancti custos Soractis Apollo. Aen. XI, 785.

nomination de *Soranus*¹, une divinité solaire dont le culte était en rapport avec celui de Féronia, déesse de la végétation, qui avait un sanctuaire sur la même montagne². A ce titre, et en qualité de dieu de la lumière, l'Apollon du Soracte était l'ennemi du loup. Cependant, il avait, comme Mars, cet animal pour symbole, et les prêtres attachés à son culte s'appelaient eux-mêmes *hirpi sorani*, c'est-à-dire, *les loups de Soranus*³. Servius⁴ rapporte une légende qui nous montre clairement le caractère du dieu. « Un jour, on sacrifiait sur le mont Soracte à Dispater et aux morts. Des loups parurent tout à coup et enlevèrent de l'autel les morceaux destinés aux sacrifices. A cette vue, les bergers les poursuivirent jusqu'à une caverne, où ils tombèrent asphyxiés par les exhalaisons méphitiques qui s'en échappaient. Mais le dieu, non content, paraît-il, de ce terrible châtement infligé aux bergers, envoya une peste qui désola tout le pays, et qui ne prit fin que lorsque les habitants se furent engagés à vivre de butin comme les loups. » C'est ainsi que se forma le collège de prêtres dont je viens de parler. Dans le récit de Servius, le Dispater est évidemment le même que l'Apollon Soranus, c'est-à-dire, le dieu du ciel qui, au printemps, envoie la fertilité et le bonheur, mais, en hiver, devient un dieu de la mort, un dieu sombre et inexorable dont le loup est le symbole et le messager⁵.

Ce double caractère se retrouve aussi, à mon avis, dans le

¹ Soranus=Solanus. CURTIUS, *Gr. Étym.*, 2^e éd., p. 504; VANICEK, *Étym. Wörterb.*, au rad. *svar*. Cf. PRELLER, R. M., p. 239.

² PRELLER, R. M., p. 239.

³ *Hirpus* mot sabin pour *lupus*. STRAB. V, p. 250; FESTUS, v. *Irpini*. Cf. PRELLER, R. M., p. 240, n. 1.

⁴ SERVIVS in Aen., XI, 785.

⁵ Dans une peinture étrusque, Charon, le dieu de la mort, est représenté avec des oreilles de loup. SCHWENCK, *Die Sinnbilder der alten Völker*, p. 524. Chez les Perses, le loup était aussi consacré à Ahriman (*Angromainju*), la personnification du mal et de la nuit. On sait par Plutarque qu'on lui sacrifiait cet animal pour détourner le malheur. (de Iside et Osir. c. 46, Mor., p. 369.) C'est sans doute ce dieu que représente le loup parmi les victimes offertes à l'occasion d'une alliance conclue entre les Grecs et Ariée, le commandant des troupes asiatiques de Cyrus le Jeune. (Xen. Anab. II, 2, 2.) Cf. MAX DUNCKER, *Geschichte des Alterthums*, IV^e, p. 127.

culte pélasgique du Zeus λύκαιος d'Arcadie ¹. En qualité de dieu du ciel et de l'éther, Zeus était honoré de préférence sur les sommets des montagnes. En Arcadie, son culte avait pour siège principal le mont Lycée (τὸ Λύκαιον ὄρος), d'où la vue s'étend sur une grande partie du Péloponnèse. Au sommet de cette montagne se trouvait un ἄβατον où, d'après la tradition, aucun objet ne produisait de l'ombre; là, deux aigles tournés vers l'Orient rappelaient le maître puissant du ciel, auquel était consacré l'oiseau qui, dans son vol hardi, semble atteindre aux sources mêmes de la lumière ².

Je ne crois pas toutefois que la dénomination de λύκαιος donnée au dieu et à la montagne se rapporte à cet ordre d'idées. Cette montagne s'appelait aussi Ὀλυμπος ³, la brillante ⁴, et c'était là, me semble-t-il, son véritable nom. L'enceinte sacrée (ἄβατον), les aigles placés à côté de l'autel de Zeus, et le nom même de la montagne (Ὀλυμπος) rappelaient le dieu des régions éthérées, mais l'épithète λύκαιος indiquait un tout autre côté de son culte. Zeus n'était pas seulement le dieu bienfaisant, qui rassemble les nuages et les fait descendre en pluie d'or sur la terre; il était aussi le sombre dieu des tempêtes et des frimas. Il devait se présenter fréquemment avec ce dernier caractère dans cette contrée aux étés brûlants et aux longs hivers, sous ce ciel froid, humide et lourd de l'Arcadie, et notamment sur le Lycée, où se trouvaient en grande quantité les bêtes féroces ⁵. C'est sans doute à cette particularité que l'Olympe arcadien doit son surnom de *montagne des loups* (Λύκαιον ὄρος ⁶), et la sombre divinité qui l'habitait, celui de *dieu-loup* (Ζεὺς λύκαιος).

Ce qui me paraît confirmer cette interprétation, c'est un culte

¹ PAUS. VIII, 2, 1; 38, 5; CALLIM. H. in Jov. v. 4.

² PAUS. VIII, 38, 5.

³ Id. VIII, 38, 2 : καλοῦσι δὲ αὐτὸ καὶ Ὀλυμπον, καὶ ἱερὰν ἑτέροι τῶν Ἀρκάδων κορυφῇν. Sur des monnaies, on trouve ΟΛΥΜ. V. WELCKER, G. G. I, p. 211, 2.

⁴ Ὀλυμπος, de ο et de λάμπω (υ pour α, éolien). CURTIUS, *Griech. Etym.*, p. 250.

⁵ Apollodore, Bibl. II, 5, 8, dit des cavales de Diomède : εἰς τὸ λεγόμενον ὄρος Ὀλυμπον (le Lycée) ἐλθοῦσσι πρὸς τῶν θηρίων ἀπώλονται.

⁶ Cf. τὸ Λύκαιον πεδίων près d'Héraclée du Pont. Memnon dans MÜLLER, *Hist. graec. fr.*, t. III, p. 49.

entièrement semblable et tout aussi antique, qu'on trouvait chez les Minyens de la Thessalie et de la Béotie. Honoré, comme le dieu du Lycée, sur les sommets des montagnes, et principalement sur le mont *Λαφύστιος* près de Coronée, en Béotie, Zeus avait aussi chez ces peuples un double caractère. On l'invoquait, pendant les beaux jours, comme une divinité bienveillante et tutélaire, mais il était souvent considéré comme le dieu redoutable de l'hiver et des tempêtes. Alors on le désignait sous le nom caractéristique de Zeus *λαφύστιος*, c'est-à-dire, *le dieu dévorant*, et cette épithète était précisément empruntée à la vie des bêtes féroces ¹. On lui offrait des sacrifices humains. D'après la tradition, le fondateur de cette pratique barbare était Athamas, qui avait voulu immoler son propre fils Phrixos ². Plus tard, ce culte resta dans la famille des Athamantides, et l'on racontait encore à Xerxès que, si l'ainé de cette famille était aperçu dans le prytanée, il était sacrifié sans pitié ³. Au dieu du mont Lycée on offrait également des victimes humaines, et ces horribles sacrifices, que Platon comparait, avec ceux du Zeus Laphystios, au culte sanglant du Saturne phénicien ⁴, semblent s'être maintenus jusqu'au temps de Porphyre ⁵, ou, du moins, de Théophraste ⁶. D'après la tradition, c'était Lycaon, l'*homme-loup*, qui avait institué les sacrifices du mont Lycée en immolant un enfant sur l'autel du dieu. En punition de ce crime, il avait été changé en loup, c'est-à-dire qu'il avait dû quitter le pays ⁷, de même qu'Athamas avait dû s'enfuir pour ne pas devenir lui-même la victime du dieu courroucé. Ces pratiques et ces légendes expliquent parfaitement, me semble-t-il, la dénomination donnée au Zeus *λύκαιος* comme le *dieu-loup*. Cette dénomination est d'ailleurs en rapport avec les mœurs barbares de l'Arcadie,

¹ *Αἶμα καὶ ἔγκυα πάντα λαφύσσει*. — *Ἐγκυα καὶ μέλαν αἶμα λαφύσσειτον*, en parlant de lions. HOM. II. XI, 176; XVII, 64; XVIII, 583.

² Sur le culte de Zeus *λαφύστιος*, voir PRELLER, G. M. II, p. 310 et suiv.

³ HERDT, VII, 197.

⁴ Minos, p. 315, c; 316, a.

⁵ PORPH. de Abst. II, 27.

⁶ WELCKER, G. G. I, p. 211.

⁷ PAUS. VIII, 2. Voir d'autres récits dans APOLL. Bibl. III, 8, 1; HYGIN. Fab. 176.

telles que nous les peignent ses légendes et jusqu'aux noms de ses cantons, de ses villes et de ses montagnes ¹.

Apollon lui-même qui, en qualité de dieu de la lumière, était considéré d'ordinaire comme un dieu bienfaisant, surtout dans les temps historiques et sous l'influence toute puissante de Delphes, devenait parfois terrible comme le loup, dont il était d'ailleurs l'ennemi. Tout le monde se rappelle le tableau grandiose qui ouvre l'Iliade, et où l'on voit l'Apollon λύκειος de Chrysé ² lancer ses flèches redoutables et dévaster le camp des Grecs par l'affreuse peste ³. Dans les chants Cypriens, les loups qui envahirent le camp étaient considérés par Palamèdes comme les précurseurs de la terrible maladie qu'allait envoyer Apollon λύκειος ⁴. Ces loups étaient les représentants du dieu qui, dans sa colère, était devenu terrible et sanguinaire comme eux ⁵. Lorsque, dans les *Sept contre Thebes* ⁶, le chœur l'invoquait contre les ennemis de la cité, il s'écriait :

Καὶ σὺ, λύκει' ἄναξ, λύκειος γενοῦ
στρατῶ δαΐφ' στόνων ἄυτᾶς,

et c'est sous la forme même d'un loup qu'Apollon tua, dit-on, les Telchines de Rhodes ⁷.

On a fait jusqu'ici ressortir le côté sombre et cruel de ces

¹ Ἀρκαδία, le pays des ours (BURSIAN, *Geogr. v. Griechenland*. II, p. 181), appelée aussi Λυκαονία (STEPH. BYZ. v. Ἀρκαδία) ou le pays des loups. Villages : Λυκόσουρα, Queue de loup; Λυκαία (Wolfenbüttel); Λυκόα (Wolfhagen); Λυκοῦντες, loups ravisseurs, peuple de l'Arcadie (PAUS, VIII, 23, 8); Λυκούρις, montagne des loups; Λυκώνη, (même signification), etc.

² Il était honoré dans cette ville sous le nom de Σμινθεύς. (II. I, 37), mais aussi sous celui de λύκαιος (Hesych.).

³ Apollon envoie aussi la peste aux Libyens et aux habitants de Délos (MACROB. Saturn. I, 17; AESCHIN. ad Philocratem). Il était appelé λοίμιος par les habitants de Lindos.

⁴ PHILOSTRATE, Heroic. X, 4 (XI, 5 Didot) et TZETZES, Antehom. 323-345. Cf. WELCKER, *Kleine Schriften*, t. III, p. 45. Dans les croyances du Nord, l'apparition du loup annonçait aussi la peste et la famine (Hertz. p. 15, 2).

⁵ Le loup est cher à Apollon (PLUT. de Pyth. orac. c. 12). Les Delphiens honorent le loup, symbole d'Apollon (ÆÆL. N. A. XII, 40), comme les Athéniens, d'après Polystephanos ap. SCHOL. Apoll. Rhod. II, 124.

⁶ AESCH. Septem adv. Theb. v. 130.

⁷ SERVIUS in Aen. IV, 377.

divinités : ce fut là cependant le caractère le moins fréquent de leur culte, au moins dans les religions plus clémentes et plus pures de la période de civilisation des Grecs. Même le terrible Zeus du mont Lycée était considéré parfois comme un dieu bienveillant de la nature. Lorsque la sécheresse faisait languir les plantes et brûlait les moissons, on s'adressait à lui pour obtenir une pluie rafraîchissante, et l'on croyait qu'après l'accomplissement de certaines cérémonies, il ne refusait jamais son secours ¹.

Mais c'était surtout Apollon λύκειος qu'on invoquait contre les maux et les calamités de toutes sortes. « Que le terrible essaim des maladies reste toujours éloigné des citoyens d'Argos, » s'écrit le chœur des Suppliantes, « et que le Lycéen soit favorable à toute la jeunesse ². » Les vieillards de Thèbes l'invoquent de même contre la peste qui menace la ville ³. Lorsque Jocaste voit Œdipe en proie aux vagues terreurs et aux sombres pressentiments qui ne tarderont pas à devenir une réalité, c'est aussi à Apollon λύκειος qu'elle adresse ses prières ⁴, de même que Clytemnestre, lorsqu'elle veut détourner les malheurs dont un songe la menace ⁵. Enfin, dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, Cassandre invoque le même dieu contre le perfide Égisthe qu'elle se représente semblable à un loup ⁶.

Les Romains imploraient aussi le secours de Mars contre les maladies et les calamités qui pouvaient frapper les hommes et les troupeaux ⁷. On lui offrait, dans ce cas, des sacrifices

¹ PAUS. VIII, 38, 4.

² ÆSCHYL. Suppl. 684 sqq.

³ SOPH. O. T., 203 sqq.

⁴ Id. ib. 919 sqq.

⁵ SOPH. Elect., 645 et 655.

⁶ ÆSCHYL. Agam., 1257 et 1259. (Didot).

⁷ Les Romains attribuaient au loup, le symbole de Mars, une grande influence dans les purifications. Lorsque la jeune femme se préparait à entrer dans la demeure de son époux, on frottait les jambages de la porte avec de la graisse et, de préférence, avec de la graisse de loup, parce que cet animal était considéré comme écartant les malheurs (SERVUS in *Æn.* IV, 459). D'après Pline (H. N. XXVIII, 10, 44), le mufle du loup séché protégeait contre les maléfices. Une superstition semblable se retrouvait, paraît-il, chez les peuples du Nord ainsi qu'en France. (HERTZ, *der Werwolf*, p. 15, note 2).

appelés *suovetaurilia*, dans lesquels on immolait les principaux représentants des troupeaux, c'est-à-dire un porc, un bœuf et un taureau. Caton engageait le laboureur à lui adresser alors cette prière : « Mars pater, te precor..... uti tu morbos visos invisosque, viduertatem vastitudinemque, calamitates intemperiasque prohibeas, defendas averruncesque ¹ ».

Les *Lupercalia* ou sacrifices offerts au dieu Faunus pendant le mois de février, avaient aussi, croyait-on, pour effet, d'éloigner de la terre et des hommes toutes les influences pernicieuses que rappelait l'hiver (*februare*)². Dans ces sacrifices, les prêtres ou *luperci* immolaient au dieu un bouc et un chien³, puis ils purifiaient la ville entière, afin de ramener partout la santé et la fécondité.

De semblables pratiques existaient également dans le culte d'Apollon Soranus, et probablement aussi dans celui du Zeus *Λύκαιος* d'Arcadie. Il est possible que les prêtres de ce dernier dieu se soient appelés les *loups*⁴, comme les *Hirpi* de Soranus; c'est peut-être là une des causes pour lesquelles on croyait que réellement ils prenaient la forme de ces animaux. Ils célébraient en l'honneur de Zeus les *Λύκαια* ou sacrifices expiatoires, qui devaient avoir la plus grande analogie avec les *lupercalia* de Rome⁵. Ces sacrifices étaient suivis de jeux que nous voyons célébrer même en Asie par des Arcadiens⁶. Quant aux *Hirpi Sorani*, ils avaient des rites tout à fait particuliers : ils mar-

¹ M. PORCIUS CATO, *de Re Rustica*, c. 141; voyez aussi le chant des *Fratres Arvales*: Neve luervem Marmar sins incurrere in pleoris. (Neve uem, Mars, sine incurrere in pluris, le peuple).

² *Lupercalia februat*io. VARRO L. L. VI, 3, 55; 4, 61. Februa Romani dixere piamina patres. Ov. Fast. II, 19. Februarius mensis dictus, quod tum.... populus februaretur, id est, lustraretur ac purgaretur. Festus, p. 85 (Müller).

³ PLUT. Rom., c. 25; Quaest. Rom., 68.

⁴ Voyez dans WELCKER (*Kleine Schriften*, p. 172), une conjecture semblable pour les *Neuri*.

⁵ Les écrivains grecs qui parlent des *lupercalia*, comme Denys d'Halicarnasse (I, 80), Plutarque (Rom., 21, César, 61, Anton., 12), Dion Cassius (44, 11; 45, 30; 46, 5), traduisent ce mot par τὰ Λύκαια. Plutarque compare expressément les *lupercalia* aux Λύκαια de l'Arcadie. (César, 61).

⁶ XENOPH. Anab. I, 2, 10.

haient pieds nus sur des charbons ardents, ce qui était encore un moyen de purification, comme on le voit par les cérémonies des *Palilia* ¹.

III.

La partie la plus curieuse du symbolisme relatif au loup est sans contredit celle où cet animal représentait le fugitif, et principalement le meurtrier. Chez les Grecs, le meurtrier avait un double caractère : celui de l'exilé qui erre de tous côtés, poursuivi par la justice humaine ou par la vengeance des parents de la victime; l'autre, au point de vue religieux, c'était celui de l'homme souillé par le crime, et qui ne pouvait trouver grâce devant les dieux qu'après avoir été purifié par les cérémonies de la religion ². Le loup, cet animal qui erre dans les forêts, séparé même de ses semblables et continuellement traqué par les hommes, représentait parfaitement le meurtrier ainsi que tous ceux qui, pour un motif ou l'autre, étaient forcés de s'exiler ou de fuir loin des leurs ³. On le trouve déjà avec cette signification dans la légende argienne relative à la fondation du temple d'Apollon *λύκειος*. Danaos, venu d'Égypte, disputait le trône d'Argos à Gélanor. Le matin du jour où le peuple devait se prononcer, un loup se jeta sur un troupeau qui paissait près des murs de la ville, et tua le taureau qui en était le chef. Les Argiens furent d'avis que le taureau représentait Gélanor et le loup, Danaos « parce que cette bête ne vit pas avec les hommes, et que Danaos n'avait pas encore vécu jusque là avec eux » ⁴. Le dieu avait indiqué par là que l'étranger devait l'emporter sur son concurrent, et Danaos fut nommé roi. Celui-ci, reconnaissant dans le loup l'envoyé d'Apollon, éleva un temple à Apollon *λύκειος*.

¹ STRAB. V, 226. Cf. PRELLER, R. M. p. 367.

² Il est à remarquer cependant que, à l'âge homérique, il n'est pas encore question de purification religieuse, mais simplement, d'arrangements avec la famille de la victime ou de fuite pour en éviter le ressentiment. V. ALF. MAURY, *Religions de la Grèce antique*, II, p. 147; STOLL, *Apollo*, dans la *Realencycl.* de Pauly I, p. 1277, et surtout, J. THONISSEN, *Le droit pénal de la république athénienne*, p. 44.

³ Chose remarquable, le nom du loup, dans les langues anciennes du Nord, indique aussi l'exilé et le criminel. V. HERTZ, p. 56.

⁴ PAUS, II, 19, 3.

On rencontre ce même symbolisme dans un assez grand nombre de noms propres mythologiques. Ainsi, Lycos, fils de Pandion, fut, d'après Hérodote ¹, exilé par son frère Égée. Un des Telchines qui s'enfuirent de Rhodes à l'approche du déluge s'appelait aussi Lycos ², et Ovide nomme parmi les pirates tyrhéniens, qui voulurent enlever Dionysos, un certain Lycabas (Λυκάβας, *marchant, errant comme un loup*) qui était exilé de sa patrie ³. Une tradition beaucoup plus importante est celle qui concerne Léo, la mère d'Apollon. Poursuivie par la jalousie de Héra, Léo s'était changée en louve, lorsqu'elle errait à la recherche d'un endroit où elle pût mettre au monde son glorieux fils ⁴.

Ces transformations en loups se rencontrent fréquemment dans les légendes de l'Arcadie, et se rapportent toutes au culte du Zeus λύκαιος. Ici le loup n'est pas seulement le symbole de l'exilé, il représente en même temps l'homicide et, en général, celui qui s'est souillé de sang humain. Nous avons déjà vu que Lycaon, après avoir immolé un enfant sur l'autel du Zeus λύκαιος, avait été changé en loup. D'autres traditions rapportent que ses cinquante fils, qui participèrent à son crime, le furent également ⁵. Bien plus, les Arcadiens racontaient que, dans la suite, les prêtres chargés d'accomplir le sacrifice sanglant, prenaient pour neuf ans la forme de cet animal, et ne redevenaient hommes la dixième année que s'ils s'étaient abstenus de chair humaine ⁶. Pline rapporte une tradition plus précise, qui semble se rapporter à cette croyance. « Évanthe (Néanthe?), un écrivain grec, prétend avoir lu dans les auteurs arcadiens qu'on désignait au sort un des membres de la famille des Anthides ⁷.

¹ I, 173.

² Diod., V, 56.

³ Mét. III, 625 : Furit audacissimus omni

de numero *Lycabas* qui tusca pulsus ab urbe
exilium, dira poenam pro caede, luebat.

⁴ ARISTOTE, *Hist. anim.*, VI, 35; AEL. N. A. IV, 4; X, 26; POLYSTRATOS ap. Schol. Apoll. Rhod. II, 124.

⁵ TZETZES in Lycoph., 481.

⁶ PAUS. VIII, 2.

⁷ La famille des Anthides fournissait probablement les prêtres du Zeus λύκαιος. Cf. WELCKER, *Kl. Schrift.*, t. III, p. 163.

On le conduisait ensuite près d'un lac de l'Arcadie. Là, il se dépouillait de ses vêtements, qu'il suspendait à un chêne, passait le lac à la nage et se changeait en loup. Pendant neuf ans, il errait dans les lieux sauvages avec les animaux de cette espèce. Si, pendant ce temps, il n'avait pas mangé de chair humaine, il repassait le lac à la nage et reprenait sa première forme¹. » Voilà, si je ne me trompe, les plus anciens vestiges de la croyance aux loups-garous chez les Grecs. Cette croyance était fort répandue en Arcadie². D'après Platon³, les habitants de ce pays prétendaient que tous ceux qui avaient goûté, dans le sanctuaire de Zeus, des entrailles humaines, étaient sur le champ transformés en loups. On parlait de ces transformations même à propos de personnages historiques. Ainsi, un des vainqueurs au pugilat dans les jeux d'Olympie, Damarchos de Parrhasie, avait été de cette manière changé en loup, et il n'avait repris la forme humaine qu'au bout de neuf ans⁴.

Ces croyances et ces légendes reposent toujours sur la même idée : la nécessité, pour celui qui avait pris part aux sacrifices sanglants ordonnés par le Zeus du Lycée, de s'exiler pendant neuf ans comme un criminel et un homme impur. Après ce laps de temps, il venait sans doute se purifier près de l'autel du même dieu, et c'est ce que la légende indiquait en disant qu'au bout de neuf ans, ces hommes changés en loups pouvaient reprendre la forme humaine. Le Zeus *λύκαιος* semble avoir été, en effet, le protecteur des meurtriers et des fugitifs⁵. Il devenait alors un Zeus *φύξιος*, comme l'était aussi le Zeus *λαφύστιος*⁶, auquel je l'ai déjà comparé. A côté de l'enceinte du dieu, se trouvait une demeure servant de lieu d'asile, et où se réfugia un jour le roi de Sparte Pleistoanax⁷. On racontait encore que les chasseurs ne pouvaient même pas poursuivre les bêtes sau-

¹ PLIN. H. N. VIII, 22, 34 ; VARRO ap. August. C. D. XVIII, 17.

² C'est dans ce pays que Welcker (*Kl. Schr.*, III, p. 157 et p. 169) place l'origine de la croyance aux loups-garous chez les Grecs et les habitants de l'Italie.

³ Respubl., p. 565, a. Cf. POLYB. VII, 13, 7.

⁴ PAUS. VI, 8, 1 ; PLIN. H. N. VIII, 22, 34.

⁵ V. EUR. Elect., 1274 ; Orest., 1645 ; cf. PAUS., VIII, 34.

⁶ APOLLON. II, 1149 ; APOLLOD. Bibl. I, 9, 1 ; PAUS. I, 24, 1 ; IX, 34, 4.

⁷ THUC. V, 16.

vages qui étaient entrées dans l'enceinte sacrée du mont Lycée¹.

Apollon était, comme Zeus, le protecteur de l'homicide repentant, et effaçait aussi la souillure que celui-ci s'était attirée par son crime. Après le meurtre du serpent Python, le dieu lui-même s'était tenu éloigné de Delphes pendant une grande année, c'est-à-dire, pendant huit ans, et n'était revenu qu'après s'être purifié du sang versé². C'est, sans doute comme purificateur des meurtriers qu'il recevait, sous le nom de *Λυκωρεύς*, un culte sur le mont *Lycorée*, situé en face de Delphes. Servius³ cite un dieu *Λυκωρεύς* qui avait un asile : c'était probablement cet Apollon lui-même. Ce qui prouve d'ailleurs le caractère de *φύξις* et de *καθάρσις* que j'attribue au dieu du mont Lycorée, c'est que l'archéologue Pison l'avait comparé au *Vejovis* des Romains. Or, ce *Vejovis* était un dieu des suppliants et avait, à Rome, un asile ouvert, d'après la tradition, par Romulus à tous les malfaiteurs⁴. Quelles que soient d'ailleurs l'origine et la signification de *λυκωρεύς*, nom de la montagne et du dieu, la légende locale le faisait dériver de *λύκος* (le loup). On racontait que, lors du déluge de Deucalion, quelques hommes, avertis par les hurlements des loups, les suivirent sur le sommet de la montagne, et y fondèrent une ville qu'ils appelèrent, pour cette raison, *Λυκώρεια*⁵. Cet Apollon *Λυκωρεύς*, avec la montagne du même nom, et *Λυκώρεια*, la première ville bâtie après le déluge, a beaucoup d'analogie avec le Zeus *λύκαιος*, la montagne appelée *Λύκαιον* et *Λυκόσουρα* qui, d'après la tradition, était la plus ancienne de toutes les villes⁶.

Apollon *Λύκειος* paraît avoir été de même un dieu des expiations : il prenait sous sa protection le criminel fugitif représenté, comme on l'a vu, sous la figure d'un loup⁷. C'était, sans doute,

¹ PAUS. VIII, 38, 5.

² PRELLER, G. M. I, p. 229.

³ In *Æn.* II, 761.

⁴ Liv. I, 8. Cf. PRELLER, R. M., pp. 236 et 237.

⁵ PAUS. X, 6, 2. *Λυκ-ωρεύς*, *Λυκ-ώρεια* de *Λύκου-ᾠρος=ᾠρος* (?). Cf. *Λυκουρία* (de *Λύκου-οὔρος=ᾠρος*) localité en Arcadie. Cf. PAUS. VIII, 19, 4.

⁶ PAUS. VIII, 38. 1. D'après Étienne de Byzance (*Λυκώρεια*), il y avait aussi à Lycorée un Zeus *λυκώρειος*.

⁷ Devant le temple d'Artémis *λυκεία* à Trézène, se trouvait une pierre sacrée sur laquelle, d'après la tradition, neuf citoyens de cette ville avaient purifié Oreste après le meurtre de sa mère. PAUS. II, 31, 4 (7).

cette partie des fonctions du dieu que rappelait le loup¹ qu'on voyait représenté près d'un des tribunaux d'Athènes, probablement près du Lycée où siégeait le polémarque². Ce loup était lui-même honoré comme un héros et identifié, par la légende, avec Lycos, fils de Pandion, qui, d'après Pausanias³, avait fondé à Athènes le Lycée ou temple d'Apollon, et donné à ce dieu le surnom de λύκειος.

IV.

C'est dans ce dernier symbole religieux, représentant le meurtrier fugitif et impur, qu'on trouve en Grèce et notamment en Arcadie la trace la plus ancienne de la croyance aux loups-garous⁴. Ce n'est là, toutefois, qu'un des côtés de cette superstition qui, on le sait, était commune à tous les peuples de l'Europe, et à quelques-uns de l'Asie et de l'Afrique. Sa véritable origine doit être cherchée plutôt dans la croyance, fort ancienne puisqu'elle se retrouve dans l'Inde comme en Europe, que les êtres supérieurs à l'homme, et, dans certains cas, les hommes eux-mêmes pouvaient prendre la forme de divers animaux ou la donner à d'autres. Ces métamorphoses se rencontrent fort nombreuses dans les mythologies des Grecs et des peuples de l'Italie. Primitivement, les dieux seuls paraissent avoir eu ce privilège, mais bientôt la crédulité populaire l'attribua également à certains hommes, que la connaissance de la

¹ Il est possible que telle fût aussi la signification du loup d'airain placé à côté de l'autel d'Apollon, à Delphes. Cependant, WELCKER (G. G. I, pp. 430 et 431), considère ce loup, je ne sais pour quelle raison, comme le symbole de l'Arès Lycurgos.

² ARISTOPH. Vesp., 389; Λύκου δέλας dans Hésych. et Suidas; BEKKER, Anecd. graec. I, 449; POLLUX, Onomast. VIII, 121; HESYCH. ἐπιλύκειον; SUIDAS, ἄρχων.

³ IV, 1.

⁴ Cette transformation des hommes en loups peut être désignée par le mot grec λυκανθρωπία. Cependant, ce mot, qui ne semble dater que des derniers temps de l'antiquité grecque, indiquait surtout une prétendue maladie qui poussait les hommes à errer, comme les loups, dans les lieux sauvages et déserts. (V. AETIUS, VI, 11; PAUL. AEG. III, 16: οἱ τῇ λυκανθρωπία κατεχόμενοι, etc.).

magie avait, croyait-on, armés d'un pouvoir occulte et sur-humain. On retrouve déjà des vestiges de cette superstition dans l'Odyssee : on y voit Circé, la magicienne, transformer en porcs les compagnons d'Ulysse ¹. Virgile ², reprenant ce passage du poëme homérique, nous montre Circé changeant les hommes en bêtes féroces. Voici comment il peint cette transformation magique :

Hinc exaudiri gemitus iraeque leonum
 Vincula recusantum et sera sub nocte rudentum,
 Saetigerique sues, atque in praesepibus ursi
 Saevire, ac formae magnorum ululare luporum,
 Quos hominum ex facie dea saeva potentibus herbis
 Induerat Circe in voltus ac terga ferarum.

Dans ce genre de métamorphoses, le loup, cet ennemi redouté des pasteurs, était le principal représentant des puissances ténébreuses et malfaisantes ³. Les anciens croyaient qu'on devenait muet quand on était aperçu d'un loup avant de l'avoir aperçu soi-même ⁴, et la rencontre d'une louve était souvent, pour les Romains, un signe de malheur ⁵. C'était donc de préférence cette forme que prenaient les magiciens, et, en général, les êtres malfaisants et maudits. Pausanias nous parle d'un démon qui jetait la terreur parmi les habitants de Témésa et qui fut vaincu par Euthymos. Ce démon s'appelait Λύκας, c'est à dire, le *loup-garou*, et était représenté couvert de la peau d'un loup ⁶. Hérodote nous rapporte, il est vrai sans y

¹ Od. X, 338. Quelques-uns ont prétendu à tort que, dans les vers 212 et 213, il était également question d'hommes transformés en bêtes sauvages. Voir la note d'Ameis, et surtout son *Kritischer und exegetischer Anhang*.

² AEN. VII, 15.

³ Cf. PICTET, *Origines indo-européennes*, II, pp. 638 et 639.

⁴ VIRG. Buc. Eclog. IX, 53 : Vox quoque Moerim

Jam fugit ipsa : lupi Moerim videre priores.

PLIN. H. N. VIII, 22, 34 : In Italia quoque creditur luporum visus esse noxius, vocemque homini, quem priores contemplantur, adimere ad praesens. Cf. THEOCR. XIV, 22 et SUÏDAS, v. λύκον εἶδε.

⁵ HOR. Od. III, 27, 3. Les chevaux, qui suivent la trace des loups, ne tardent pas à mourir. PLINÉ, H. N. XXVIII, 20, 81.

⁶ PAUS. VI, 6, 10. Les loups-garous des traditions du Nord ont aussi

croire, une tradition d'après laquelle les Neuri, peuple de magiciens, se transformaient tous les ans en loups pour quelques jours et reprenaient ensuite la forme humaine ¹. Enfin, on trouve parmi les fables attribuées à Ésope, un récit qui prouve que la croyance aux loups-garous était fort répandue chez les Grecs. Cette fable est intitulée *Κλέπτης και Πανδοχεύς* ². Un voleur s'était tenu dans une auberge pendant plusieurs jours sans rien pouvoir dérober. Un jour, il vit l'aubergiste assis à sa porte et revêtu d'un beau manteau tout neuf. Il s'assit à côté de lui et se mit à bâiller et à hurler comme un loup. L'aubergiste lui ayant demandé ce que cela signifiait, le voleur lui déclara qu'après avoir bâillé trois fois, il allait se changer en loup, soit à cause de ses péchés, soit pour un autre motif. En parlant ainsi, il retenait l'aubergiste par son manteau, le priant de rester pour veiller sur ses vêtements qu'il allait déposer. Lorsque le voleur eut bâillé pour la troisième fois, l'aubergiste, à moitié mort de frayeur, courut s'enfermer dans sa demeure, laissant son manteau entre les mains du rusé coquin.

De pareilles transformations se retrouvent aussi chez les peuples de l'Italie ³. On croyait généralement que les magiciens pouvaient se changer en loups. Ainsi, dans Virgile ⁴, il est question d'un berger qui avait pris souvent cette forme grâce à certaines herbes magiques, et Properce attribuait la même pratique à une entremetteuse

Audax cantatae leges imponere lunae
et sua nocturno fallere terga lupo ⁵.

une peau de loup qu'ils ôtent quand ils reprennent la forme humaine. V. HERTZ., p. 51 et suiv.

¹ HERDT. IV, 105; POMP. MEL., II, 1, et SOLIN., XV, 2, 3.

² Fab. aesop. ed. Halm, p. 97 (éd. Furia, n° 423).

³ Les hommes qui se transformaient en loups s'appelaient *versipelles*. (PLIN. VIII, 22, 34). Cependant ce mot indiquait aussi, d'une manière plus générale, tous ceux qui changeaient de forme. D'après Pline (l. c.), la croyance aux loup-garous avait pris de telles racines dans l'esprit du vulgaire que le mot *versipellis* était devenu un terme d'insulte.

⁴ Ecl., VIII, 95, sqq.

⁵ PROP. Eleg. IV, 5, 13. Ovide (Met. VII, 270), parle aussi d'un loup-garou en des termes assez étranges. Parmi les divers ingrédients employés par la magicienne Médée, il cite :

Inque virum soliti vultus mutare ferinos
Ambigui prosecta lupi.

Enfin, pour clore cette liste d'exemples, je citerai un récit tiré de Pétrone¹, et qu'on croirait emprunté à un recueil de contes du moyen-âge. Nicéros raconte qu'une nuit, s'étant mis en route avec son hôte, celui-ci s'arrêta tout à coup au milieu du chemin, et, se dépouillant de ses vêtements, se changea incontinent en loup. Nicéros, arrivé à la demeure où il se rendait, apprit qu'un loup venait d'égorger les troupeaux, mais qu'un esclave l'avait blessé au cou au moyen d'une lance. Lorsque Nicéros fut rentré le lendemain, il trouva son hôte alité et constata qu'il avait, en effet, reçu un coup de lance.

De pareils récits se retrouvent en foule dans les anciennes légendes de l'Europe. Dans ces récits, l'imagination capricieuse de la foule joue certainement un grand rôle, mais tous reposent sur une croyance autrefois fort répandue dans le vulgaire, et dont l'origine, comme celle de la plupart des superstitions, doit être cherchée dans d'anciennes conceptions religieuses, que l'ignorance et la crédulité des temps postérieurs n'ont cessé d'exploiter et de défigurer, jusqu'à les rendre la plupart du temps méconnaissables. C'est ce que j'ai essayé de prouver pour ce qui regarde les peuples anciens qui occupent la plus grande place dans nos études.

R. DE BLOCK.

¹ Satir. c. 62.

LA SYNTAXE DU FUTUR PASSÉ DANS TÉRENCE ¹.§ 5. *Le futur passé relatif.*

Le futur passé relatif présente une action future comme passée, comme accomplie par rapport à une autre action également future² exprimée dans la même phrase.

Le futur passé peut se trouver alors soit dans la proposition subordonnée, soit dans la proposition principale, soit à la fois dans la proposition subordonnée et dans la proposition principale.

Nous diviserons le présent § en trois sections correspondant à ces trois cas.

Faisons d'abord une remarque générale.

On sait qu'en latin le subjonctif parfait joue assez souvent le rôle d'un subjonctif du futur passé. Or, les formes du subjonctif parfait ne se distinguent de celles du futur passé qu'à la première personne du singulier (*amaverim—amavero*). Pour les autres personnes, comment décider si nous nous trouvons en présence d'un subjonctif parfait ou d'un futur passé? C'est là un des problèmes les plus épineux de toute la syntaxe latine. Et c'est surtout dans l'étude du futur passé relatif que la difficulté est grande. Là, nous rencontrons les propositions subordonnées hypothétiques, relatives et temporelles, dans lesquelles l'indicatif et le subjonctif sont également en usage³, avec des

¹ V. *Revue de l'Instruction publique*. Tome XIX, p. 365-380.

² Les dérogations apparentes seront expliquées plus loin.

³ L'usage de l'indicatif et du subjonctif dans les interrogations indirectes chez les anciens auteurs latins, a été exposé de main de maître par ED. BECKER, dans les *Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins* de W. STUEDEMUND, I, 1, p. 113-314. — La syntaxe de *quom* (et accessoirement celle de *postquam*, *ubi*, *ut*, *quoniam*), a été traitée par ED. LÜBBERT, 2^e partie des *Grammatische Studien*, Breslau, 1870, et par G. AUTENRIETH,

nuances si délicates, qu'il nous est impossible de nous rendre toujours exactement compte de l'intention de l'écrivain et de formuler des règles précises sur l'emploi de ces deux modes¹. Ajoutons à cela la ressemblance et parfois l'identité de formes du subjonctif présent et du futur simple de la 3^e et de la 4^e conjugaison, l'incertitude et la variété des leçons, des manuscrits. Enfin, pour le sujet spécial qui nous occupe, les obstacles semblent se multiplier : les ouvrages de Térence appartiennent à cette époque de transition où la syntaxe latine n'a pas encore acquis la rigueur et la précision de la période classique²; la comédie reproduit le langage de la conversation avec ses libertés et ses hardiesses grammaticales. — Il ne faut donc pas s'étonner, s'il est arrivé à Lübbert, de regarder la même forme

dans les *Jahrbücher* de Fleckeisen, VI^r suppl. Band, p. 273-315 (1872). Il est à désirer que des études analogues soient publiées sur l'emploi du subjonctif et de l'indicatif dans les propositions conditionnelles, relatives, etc.

¹ ED. BECKER (*op. cit.*), conclut en ces termes : « Ex eis quae hoc tertio » capite composuimus, apparet quam difficile fuerit priscis scriptoribus » in re nova certas et constituere ingeniose et constanter observare leges » syntacticas. Idem igitur in hac quaestione videre licet quod in plurimis, » quae ad artem scribendi horum scriptorum penitus cognoscendam insti- » tuuntur : certum quidem sensum vel instinctum eos secutos esse in » oratione concinnanda, at tamen ab experimento omnia nata esse neque » deesse locos, in quibus ingeniosae licentiae nimis indulerint. Id certe » his plagulis effecisse mihi videor, in posterum ne ad taedium usque » repeteretur decantata illa « modorum confusio, » qua tum conjunctivos » tum indicativos mirabili neglegentia effudisse dicebantur prisci scrip- » tores. Unum superest ut libere profitear nonnullas in modorum doctrina » difficultates ita fortasse solvi potuisse, ut de futuri usu apud priscos » scriptores latinis diligentius quaereretur. » — Le présent travail n'est qu'une ébauche que nous espérons pouvoir un jour corriger et compléter par des recherches dirigées dans le sens indiqué par Becker.

² En voici des exemples frappants :

Eun. 302-303 : Ut illūm dī deaeque sēnium perdant, qui hōdie me remordatus est :

Meque ádeo qui restiterim : tum autem qui illūm flocci fēcerim.

Andr. 271-273 : Egon própter me illam dēcipi miserām sinam,

Quae mihi suom animū atque ómnem vitā crēdidit,

Quam ego ánimo egregie cáram pro uxore hábuerim?

dans le même passage de Térence tantôt comme un subjonctif parfait, tantôt comme un futur passé ¹.

I. Futur passé dans la proposition subordonnée.

1. Futur simple dans la proposition principale.

A. La proposition subordonnée est conditionnelle.

(Conjonctions *si*, *si non*, *nisi*, etc.).

Le futur passé fait ressortir l'antériorité de la condition par rapport à l'action principale; l'action ou le fait qui constitue la condition doit entraîner, comme *conséquence* de sa propre réalisation, la réalisation de l'action principale.

a. Conjonction *si*.

Andr. 379 : Sed *si* tu *negáris* ducere, ibi culpam in te *tránsferet* ².

» 773-774 : « Chremés *si* ad positum puerum ante aedis viderit,

« *Suam gnátam non dábit* » : tanto hercle *mágis* dabit ³.

¹ *Heaut.* 726 sq. : Quom is certe *Renuntiarit*... Decipiam, etc. V, LÜBBERT, *Gr. Stud.* I, p. 79 et II, p. 53 et 219. — Si nous relevons ici cette inadvertance du savant auteur des *Grammatische Studien*, ce n'est point pour faire parade d'une exactitude pédantesque, mais bien pour montrer à nos lecteurs que les lacunes et les erreurs de notre propre travail méritent quelque indulgence.

² Sed om. G. — *culpam omnem* BDEG.

³ Au v. 773 *adpositum puerum* Bentley. — *positum puerum* DG, *puerum positum* BCEP.

Au v. 774, *dabit magis* DG. — Pour éviter l'iambe *dabit* au 3^e pied, Spengel (dans son éd. de l'*Andr.*) écrit :

« *Suam nón dabit gnatam*, » *Héracle tanto mágis dabit*.

Cette conjecture ne nous paraît guère admissible, parce qu'elle place *hercle* en tête d'une proposition. Or, sur les 101 exemples de l'emploi de *hercle* que nous avons comptés dans Térence, *hercle* se trouve 80 fois à la seconde place, 17 fois à la 3^e, 2 fois à la 4^e, une fois à la 5^e, une fois seulement (*Adelph.* 975 : *Heracle vero serio*) à la 1^{re}. Cf. Holtze, *Synt. prisc. script. lat.*, I, p. 220 : « Obtestandi vocabulum *hercle* conjunctum cum certe vel sane liberiores sequitur collocationem, etc. » Nous aimons mieux la conjecture de Brugmann :

« *Gnatám suam non dábit* » : tanto hercle *mágis* dabit.

Andr. 673-674 : Immo étiam : nam satis credo, *si advigilaveris*,
Ex únis geminas mihi *conficies* núptias ¹ :

Hec. 779-780 : Nam *si compererit* crimini tua se úxor credidisse,
Missam iram *faciet* ².

Eun. 567 : Primam *dices*, scio, *si videris*.

Phorm. prol. 28-29 : Parasítus, per quem rés *geretur* máxume,
Volúntas vostra *si* ád poëtam *accesserit* ³.

» 205-206 : Nám *si senserit* te timidum páter esse, *arbitrábitur*
Cómmeruisse cúlpan.

» 911 : « Nam qui *erit* rumor » inquit, « id *si feceris* » ⁴.

» 637-639 : « *Si* tu áliquam partem aequi bonique *dixeris*,
Ut est ille bonus vir, tría non *commutábitis*
Verba hódie inter vos. »

» 532-533 : — *Si* mihi prior tu *attuleris*, Phaedria,
Mea lege *utar*, ut potior sit, qui prior ad dandumst. —
Heaut. 698 : *Si abdúxeris*, *celábitur*, itidem ut celata adhúc est ⁵.

Adelph. 362-363 : — *Si* me *senserit*

Eum quáeritare, núnquam *dicet* cárnufex.

Cette construction se rencontre spécialement dans les phrases énonçant une menace :

Andr. 196-199 : *Si sénsero* hodie quidquam in his te nuptiis

Falláciae conári quo fiánt minus,

Aut vélle in ea re osténdi quam sis cállidus,

Verbéribus caesum te in pistrinum, Dáve, *dedam*
usque ád necem.

Eun. 740 : Atqui *si* illam dígito *attigerit* úno, oculi ilico *effo-*
dientur ⁶.

¹ Au v. 674, *ēficiās* G, *efficiēs* D.

² *Compererit* E, *i* add. E², *cōperit* D, corr. D², tua ^{re} ^{se} ^{falso} *uxor credidisse* D, corr. D² *TUASEUXORSECREDISSE* A, *tua se uxor falso credidisse* BCEFF. Corrigé par Bentley ad. h. l.

³ Je propose de lire (avec Brugmann?) pour éviter l'iambe au 3^e pied : *Volúntas si vostra ád poëtam accesserit*.

⁴ Conj. de Fleckeisen — Mss : *si id feceris*.

⁵ (SIA)BDUXERIS A.

⁶ *Utqui* F, corr. F² *oculi* |||| *ilico* C *effodiantur* D.

Bentley : *Atqui si illam digito attigerit, oculi illi ilico effodientur*.

Fleckeisen : *Qui si illam digito uno attigerit, oculi illi ilico effodientur*.

Eun. 800-801 : — *Si quidquam hodie hic turbae coeperis,*
Fáciám ut hujus loci dieique meíque semper memi-
neris ¹.

Phorm. 438-439 : *Si tu illam attigeris sécus quam dignumst*
liberam,
Dicám tibi inpingam grándem.

Nous avons un passage douteux :

Eun. 299-301 : *Hic véro est, qui si occéperit,*
Ludúm jocumque dicet fuisse illum alterum,
Praeut hújus rabies quae dabit ².

Le sujet de *dicet* ne pourrait être que *senex* (v. 298 : *o infortunatum senem*); mais Bentley dit avec raison : « Bem- » binum illud *Dicet* eo ipso ineptum est quod ad senem solum » referat quod quivis alius aequè dixerit. » Le *dices* des autres manuscrits n'est guère meilleur. Faute de mieux, nous adopterions la conjecture de Bentley : *Ludúm jocumque dicas* fuisse illum alterum. « — *Dicas*, hoc est, *Dicat* aliquis, *Dicat* quis- » quam; etiam tum cum neminem alloquimur. » Le passage est certainement corrompu, et l'était sans doute déjà du temps de Donat.

b. Conj. *si non*.

Eun. 888 : *Emóriar, si non hánc uxorem dúxero.*

(*Emoriar* est bien le futur simple, et non le subjonctif présent.)

c. Conj. *quodsi*.

Heaut. 724-725 : — *Quod si is nunc me*

Decéperit, saepe obsecrans me ut véniam frustra
véniet ³.

d. Conj. *sin*.

Phorm. 584 : *Sin spréverit me, plus quam opus est scitó sciet.*

¹ *hic tbae feris* G *turbae comperis* D *turbae feceris* EF.

² V. 299 : *occeperit amare* B C E P *occeperit amare* D *occoeperit amare* G *amare* om. Priscianus. — V. 300 : *dices* B C D E G F Priscianus, Arusianus, Eugraphius), *dicet* Donatus (ut videtur).

³ V. 724 : *QUOD NUNC* (ME) A *corr rec*.

V. 725 : *FRUSTRAAUTVENIET*. A.

e. Conj. *nisi*.

Phorm. 220 : Ego *pléctar* pendens, *nisi* quid me *fefellerit* ¹.

B. La proposition subordonnée est temporelle.

a. Conjonctions exprimant le *terminus a quo* (*ubi*, *quom*).

Le futur passé sert à préciser avec plus de rigueur le rapport temporel qui existe entre la proposition subordonnée et la proposition principale ² : il indique que l'action subordonnée doit se réaliser avant que l'action principale commence.

a. Conj. *ubi*.

And. 837. *Ubi* ea causa, quam ob rem haec faciunt, *erit adempta* his, désinent.

Eun. 55 : ... *eludet*, *ubi* te victum *senserit*.

Hecyr. 813 : ... *aderit* continuo, hoc *ubi* ex te *audierit*.

Phorm. 47 : *Ferietur* alio munere, *ubi* era *pépererit*.

» 892 : Inde hisce *ostendam* me, *ubi* erunt *egressi* foras.

Adelph. 203 : *Ubi* me *dixeró* dare tanti, testes *faciet* ilico.

» 226 : *Ubi* illinc spero *redieris*, tamen hoc *ages*.

» 378 : *ubi* ego *rediero*, *exossabitur*.

b. Conj. *quom*.

Heaut. 557-558 : ... De istoc, *quom* usus *venerit*,
Videbimus quid opus sit ³.

» 726-728 : Aut *quom* *venturam dixeró* et *constitüero*,
quom is certe

Renúntiarit, Clitipho *quom* in spé *pendebit* animi,

¹ Nous regardons *fefellerit* comme un futur passé, avec Dziatzko, dont nous transcrivons la note : « Das Tempus ist in genaue Beziehung zum » Tempus des Hauptsatzes gesetzt, obwohl hier gerade auch das Praesens » zulässig wäre, wie *Heaut.* v. 668 : *Nisi* me animus *fallit* multum, haud » multum a me *aberit* infortunium. »

² Il serait plus exact de dire : la proposition *superordonnée*. Mais nous n'osons nous servir de cette terminologie hétéroclite. Il suffit de prévenir le lecteur que nous ne prenons pas le mot *principal* dans le sens absolu, et que les propositions que nous appelons *principales*, eu égard à la proposition qui en dépend, sont parfois elles-mêmes subordonnées à une autre proposition.

³ BENTLEY, d'après quelques mss., donne *quod opus sit*, ce qui est rejeté avec raison par les éditeurs modernes. Cf. Studemund, *Stud.*, I, p. 193.

*Deceptam ac non veniam, Syrus mihi tergo poenas pendet*¹.

Hecyr. 474-475 : Námque eo pacto máxume apud te méo *erit* ingenió fides,

Quóm illa, quae nunc in me iniquast, aéqua de me *dixerit*.

» 543 : ... At pol jam *aderit*, se quoque etiam *quom* óderit².

Passages douteux :

Phorm. 185 : Quód *quom* audierit, quód ejus remedium *inveniam* iracúndiae ?³

Inveniam est-il le futur ou le présent du subjonctif dans le sens délibératif (dubitatif) ? L'ensemble du passage paraît plus favorable à cette dernière hypothèse. En effet, nous avons au v. suivant :

Lóquar ? incendam : *táceam* ? *instigem* : *pürgem* me ? *laterém lavem*.

¹ V. 727. RENUNTIABIT À *renuntiarit* BCEFF *renunciaverit* DG. BENTLEY : « Lege cum Goveano et Guyeto. Certo, non Certe. Lege etiam *Renuntiat*, ut *Pendebit*. » Malgré l'autorité du Codex Bembinus et l'avis de Bentley, je ne puis admettre, avec W. Wagner (éd. de Berlin), la leçon *renuntiat*. Térence emploie des temps différents (*renuntiarit*, *pendebit*) parce qu'il y a une différence bien marquée entre les deux actions : « Quand Syrus lui aura porté la nouvelle, » — action passagère qui doit être nécessairement considérée comme réalisée. — « Quand il sera dans l'attente » (par suite de cette nouvelle) — action qui dure, état. Le futur simple *renuntiat*, qui présente l'action de *renuntiare* comme simultanée, n'est évidemment pas ici à sa place. Cf. Lübbert, *Gr. Stud.*, II, p. 53 et la note sur le v. 602 des *Adelphes* dans la première partie de mon travail, § 4, III, 2), c).

² *Aderit tempus* BCEFF — « eine im Alltagsleben, welches die Comödie » schildert, gewiss häufig gebräuchliche Sentenz, womit schwache Väter » sich über die Zukunft ihrer leichtsinnigen Söhne trösten liessen. Cf. » Plaut. Bacch. 417. » Lübbert, *Gr. Stud.*, II, 52. — En réalité, cet exemple doit être mis à part, car le futur passé *oderit* équivalait à un futur simple, de même que le parfait *odi* équivalait à un présent.

³ Pour éviter la mesure *ñjus*, Dziatzko lit : *ejus quod remedium*. Ce changement ne nous paraît pas admissible. V. la vive réfutation de W. Wagner, dans le *Jahresbericht* de Bursian, II^e et III^e année, 11^e livraison, p. 809.

Adelhp. 232 : Nunc si hóc omitto ac tûm *agam ubi illinc rediero*.
Nihil est ¹.

Faut-il regarder *agam* comme un futur ou comme un subjonctif présent ?

La proposition conditionnelle renferme deux actions : l'une tient au temps présent : *omitto*, l'autre appartient à l'avenir : *agam*, et reçoit une détermination temporelle dans *ubi-rediero*. Térence a-t-il voulu changer de MODE (*omitto*, indicatif — *agam*, subjonctif) ou de TEMPS (*omitto*, présent — *agam*, futur) ? En d'autres termes, a-t'il voulu distinguer le degré de possibilité des deux actions, ou préciser le rapport temporel de celles-ci ? La seconde hypothèse nous paraît plus vraisemblable, plus naturelle ; il faut noter d'ailleurs la détermination temporelle : *tum — ubi-rediero*. Nous voyons donc dans *agam* un futur.

Nous mentionnerons pour mémoire deux vers de l'*Eunuque* où certains manuscrits donnent, au lieu du futur simple, le futur passé de *posse* ².

b. Conjonctions exprimant le *terminus ad quem* (*donec*, etc.).

L'action principale durera, s'étendra jusqu'à la réalisation de l'action subordonnée ; la réalisation de celle-ci marque le terme final de l'action principale ³. Souvent l'action principale est exprimée sous une forme négative, par ex. *haud desinam* ; dans ce cas, la négation s'unit étroitement au verbe de manière à ne former qu'une notion dont on peut généralement trouver un équivalent positif (*haud desinam* = *pergam*).

¹ *Omittam* BCEFF *amitto* G.

² V. 52 : *ubi pati non poteris* — : *potueris* G.

V. 628 : *ubi primum poterit* — : *potuerit* DG, Nonius.

³ On voit par là combien la dénomination de *futur antérieur* est inexacte. Le futur passé relatif n'exprime point par lui-même l'antériorité. Il exprime tout simplement, comme nous l'avons dit, une action future considérée comme réalisée *par rapport* à une autre action future ; ce rapport est déterminé par la conjonction (ou le relatif qui en est l'équivalent), et les exemples avec *donec*, *quoad*, etc. prouvent à l'évidence que l'action au futur passé n'est pas toujours accomplie *avant* l'action principale. Ce qui est vrai, c'est que le futur passé relatif se trouve *le plus souvent* avec des conjonctions qui indiquent un rapport d'antériorité. — Au reste, ceux qui parlent de *futur antérieur* méconnaissent complètement la valeur du futur passé comme temps absolu (V. §§ 2 et 3).

Phorm. 419-420 : immo *haud desinam*,

Donec perfecero hoc.

» 589-590 : *Neque defetiscar* úsque adeo experirier,

Donéc tibi id quod póllicitus sum effécero ¹.

C. La proposition subordonnée est relative.

L'action exprimée dans la proposition relative doit se réaliser avant l'action principale.

a. Relatifs généraux.

Heaut. 484 : *Quod* cuíque *cumque inciderit* in mentém, *volet* ².

» 873 : Nam té scientem *fúciam*, *quidquid égero* ³.

b. Relatifs simples.

Eun. 67-69 : *Haec vérba una me hércule falsa lácrimola*,

Quam oculós terendo mísere vix vi expresserit,

Restinguet... ⁴.

Phorm. 461 : Is *quód* mihi *dederit* de hác re consilium, *id sequar* ⁵.

Adelph. 164 : Nèque tu verbis *sólves* unquam, *quód* mihi re male *fécis*.

¹ V. 589 : sic PRISCIANUS ADEODEFITISCARUMQUAMEXPERIRIER A *neque defetiscar umquam ego BCEFF nisi quod defeciscar C^{EP}. Neque defeciscar* ^{ego} *unq*; , *feciscar* in ras. D *Neque defeciscar umquā adeo G experier E.* — Cf. Bentley *ad h. l.*

² QUODCUIQUECUMINCIDERIT A CUM induxit corr. rec. *cunq̄e* D *inciderit* ... *Quod cuíque* D *Quod cuíque in mentem G quod cuíque cum || E vel cuicunque* corr. rec. — Ce vers et le suivant ont été rejetés comme interpolés par Bentley, et d'après lui par Fleckeisen et W. Wagner (non par Umpfenbach). On peut se convaincre, en lisant tout le passage, que ces deux vers sont indispensables pour l'enchaînement des idées. Seulement *cuíque* est corrompu : c'est une sorte de dittographie produite par le *cunque* qui suit; ce mot a sans doute pris la place du pronom (au datif) représentant Clinia. — Remarquons en passant que Térence emploie de préférence la tmèse *qui ... cunque*.

³ *Sciente || D sciente CFF Eugraphius.*

⁴ V. 68. *Miseri vix vi exp̄ssit, vi* in ras. D. *vix exp̄ssit* Donat. ed. princ. in lemm. — V. 69, *restinguit* C corr. rec.

⁵ Ce vers a été interpolé par la *recensio Calliopian*a après le v. 499 des *Adelphes*.

Adelph. 55-56: Nam *qui* mentiri aut fallere *insuerit* patrem
 † Aut audebit, tanto magis audebit ceteros¹.

c. Adverbes relatifs.

Eun. 174: *Faciam ut jusseris.*

(*A continuer.*)

P. THOMAS.

¹ V. 55. INSUEUERITPATREM A *insuet* patrem D *insuerit* patrem B¹C¹EFGP *insuerit* patre V. *insueverit* Donati Par. in lemm. *instituerit* patrem aut audebit Martianus Capella. — V. 56. AUTAUDEBIT A cum rell. (nisi quod FP aut habent in fine v. 55) *tantum* P *insueverit* / *Parentem tanto etc.* Guyet, *fallere ita ut fit, patrem* / *Audebit, tanto.* Bentley, *insuerit patrem, Fraudare tanto.* Ritschl. — Kockx rejette ces deux vers, « quo » meram redolent insaniam; qui enim patrem fallere insuerit, is certe » diu et saepe ausus est. » Sans partager l'opinion de Kockx, nous trouvons un peu irréflechie la réfutation qu'a voulu en faire W. Wagner (*Jahresbericht* de Bursian, II^e et III^e année, 11^e livr., p. 801); le savant critique admet comme indiscutable la conjecture de Ritschl, tandis que Kocks prend pour point de départ le texte des mss. — Non seulement le texte est douteux, mais encore on peut se demander si *insuerit* est bien le futur passé. Nous croyons plutôt que c'est le subjonctif parfait: il s'agit d'une assertion générale et le relatif *qui* équivaut à *si quis*; en outre, l'idée est: « celui qui a... » et non: « celui qui aura... »

L'ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE ET SA VALEUR PÉDAGOGIQUE.

Je crois qu'on se fait une idée fausse de l'enseignement de la grammaire, en disant qu'il a pour but unique de nous apprendre à parler et à écrire correctement ; c'est plutôt par l'usage et l'exercice, par la connaissance et l'imitation des bons modèles que cela s'apprend. La grammaire a une plus haute mission. Elle est, ou devrait être, *l'anatomie et la physiologie de la parole*. Elle démontre comment *est construite* la langue parlée ou écrite, en disséquant, en analysant la parole dans sa charpente, dans ses muscles, tendons et ligatures, et jusque dans ses nerfs et ses fibres ; elle fait *comprendre* cette fonction naturelle de l'homme que nous appelons « parler », manifestation spontanée de la vie intellectuelle dans laquelle la pensée prend corps et existence en s'incarnant dans la parole.

Si cette conception de la grammaire est juste, voyons quelles seraient les conséquences qui en découleraient, d'abord pour sa valeur pédagogique, son importance et son utilité comme moyen d'éducation intellectuelle, puis pour la manière de la traiter et de l'enseigner.

Toute étude, pour remplir son but pédagogique, doit *nourrir*, et en même temps *exercer* l'esprit ; — le *nourrir* de connaissances, de notions claires et correctes, d'idées vraies, justes et belles ; l'*exercer* au travail intellectuel sous toutes ses formes : à l'observation attentive des faits, à leur distinction et comparaison, à la déduction de la loi ou règle générale, qui est l'abstraction tirée des faits observés et comparés, et finalement à la *synthèse*, art de reconstruire et de reproduire d'après l'observation et l'analyse.

Toutes nos connaissances et nos études peuvent se classer en deux groupes principaux :

les humanités, ayant pour objet l'homme comme être moral et intellectuel, et

les réalités, dont l'objet est le monde matériel et physique.

On a toujours, et non sans raison, attribué aux humanités, aux disciplines éthiques, comme disent les Allemands, une plus grande valeur pédagogique qu'aux réalités. C'est que là, l'esprit est nourri de substances homogènes à sa propre nature, de même que notre corps, quoiqu'il puisse s'assimiler certaines matières inorganiques, ne trouve ses *aliments* que dans la nature organique et avant tout dans le lait de la mère.

Les mathématiques ont le grand mérite de révéler l'idée de la *certitude absolue*, de l'*évidence logique*; les sciences naturelles nous révèlent l'idée de la *causalité*, de la *nécessité absolue*, de la *loi*. Mais à elles seules ces sciences formeraient des hommes aussi incapables de comprendre les chefs-d'œuvre de l'art, les grandes passions, les grands caractères et leur action dans l'histoire, que de ressentir les affections tendres et généreuses, l'amour des hommes et de la patrie, le dévouement, l'admiration, l'enthousiasme. Le plus grand mathématicien, s'il n'est que cela, dira devant toutes ces choses : « Qu'est-ce que cela prouve ? » La logique exacte même des mathématiques est très-insuffisante à former l'intelligence et le raisonnement, déjà pour cette raison, qu'elle ne saurait s'appliquer qu'aux *quantités*.

Les humanités, au contraire, s'adressent à toutes les facultés, occupent, exercent, nourrissent toutes les forces de l'âme : raisonnement, jugement, conscience, goût, enthousiasme pour le beau et le bon, indignation contre ce qui est ignoble et méchant, dégoût du vice, amour de la vérité, — esprit, sentiment et volonté ; — bref, elles s'emparent de l'homme tout entier. « The proper study of mankind is man », mais l'homme tel qu'il se révèle dans l'histoire des peuples et des héros, dans les lois, les institutions et les mœurs, dans les religions et les mythes, dans les langues et dans les arts.

Parmi toutes ces différentes branches de connaissances humaines dont l'ensemble constitue ce que nous appelons « les humanités », les langues occupent et doivent occuper le premier rang. D'abord la parole forme le canal par lequel nous arrivent toutes les autres connaissances. Puis, chaque langue est en elle-même la révélation la plus directe et la plus complète du génie de la nation qui la parle ; et toutes les langues ensemble ont un fonds commun qui constitue la révélation de l'esprit

humain en général, de la nature morale et intellectuelle de l'homme. La parole est le corps organique et vivant de la pensée. L'étude des langues est donc éminemment l'étude de l'homme intellectuel, de la pensée humaine.

De tous les phénomènes de l'univers, le plus sublime, le plus intéressant, c'est *la pensée*, acte de l'intelligence par lequel celle-ci *conçoit* comme *idée* ce que les sens *perçoivent* comme *réalité*. L'homme ne fait pas seulement *partie* de l'univers, dans lequel il occupe une place éminente; comme intelligence, il se trouve *en face de* l'univers matériel qu'il réflète dans son esprit et transforme en idée : il *crée* l'univers idéal et le porte tout en lui. L'homme est un microcosme.

Mais ce monde idéal, création de la pensée, n'est pas lui-même sans avoir son corps, — corps subtil et éthéré, il est vrai, à peine matériel, mais véritable corps organique, offrant toutes les analogies avec les organismes du monde matériel : c'est la *parole*, instrument en même temps que produit de la pensée.

Étudier une langue, ce n'est pas exactement la même chose que l'*apprendre*; étudier l'anatomie et la physiologie des organes digestifs, n'est pas apprendre à digérer. Cependant l'étude de l'anatomie et de la physiologie peut nous aider à mieux conserver les organes, à mieux régler les fonctions qui en sont l'objet; de même l'étude d'une langue, la grammaire, nous apprendra en même temps à mieux nous en servir, soit pour formuler et exprimer nos propres pensées, soit pour nous approprier les pensées d'autrui, exprimées dans cette langue. Mais c'est là une utilité secondaire et accessoire de l'étude grammaticale; ce n'est pas son but direct et véritable.

La grammaire, considérée à notre point de vue, n'est donc pas un *moyen*, plus ou moins efficace ou indispensable, pour apprendre une langue; c'est elle, au contraire, qui forme le véritable *but* dans l'étude des langues, celles-ci offrant les faits à disséquer, à analyser, à comparer, pour arriver à l'intelligence du monde idéal, de la manifestation de l'esprit et de ses fonctions dans son corps organisé, la parole.

Pourquoi le naturaliste étudie-t-il l'organisation des êtres, la structure moléculaire, la forme de cristallisation, les propriétés des minéraux? Ce n'est évidemment pas dans le but de faire des collections ou de mieux les classer; au contraire, ses collections lui serviront seulement de moyens et d'auxiliaires

pour ses études, en lui fournissant les objets et les matières pour ses observations, ses comparaisons, ses analyses et ses expériences, ou pour la démonstration des lois et vérités qu'il a découvertes. Son unique but est de *comprendre* la nature et ses lois.

L'étude grammaticale d'une langue, recherchant et démontrant dans ses formes d'expression différentes les nuances les plus subtiles, les plus délicates de la pensée humaine, est une véritable logique, la logique naturelle, étudiée sur les faits et par la méthode de l'observation et de l'heuristique. Cette logique ne prend pas pour point de départ une abstraction, nommée axiome ou principe, pour en déduire d'autres abstractions, nommées règles, et terminer peut-être par l'application des règles ainsi établies à des cas particuliers; elle part d'un fait, — une pensée exprimée en paroles, — l'analyse, le compare avec d'autres faits, généralise les résultats de ce travail d'analyse et de comparaison, et arrive ainsi à formuler les lois de la pensée humaine, dont l'expression abstraite serait son dernier terme. Elle ne veut pas enseigner, comment *il faut* penser correctement d'après des règles, mais démontrer et faire comprendre comment *pense* l'homme et comment pensent les peuples. Et nous découvrirons dans les formes du langage, non seulement des esprits cultivés, mais de l'homme illettré, de l'enfant même, une logique dont la richesse, les nuances fines et délicates sont bien faites pour surprendre et étonner le philosophe et le savant. Dans la langue qu'on parle, c'est une logique inconsciente; la grammaire doit en faire une logique consciente. Mais qu'on se garde bien de vouloir porter dans la langue un système de logique préconçu et pour ainsi dire artificiel. L'étude des lois de la nature a été frappée de stérilité tant qu'elle suivait cette fausse route; elle n'a fait ses étonnants progrès que depuis que, sans idées préconçues, elle s'attache à observer les faits, à les grouper, les comparer, les analyser et en déduire les lois. C'est cette même méthode scientifique que doit suivre la grammaire: observer et analyser le fait matériel, la parole, ses changements et ses modifications; comparer les résultats de cette observation; non seulement en déduire les lois phonétiques qui président à ces phénomènes, mais découvrir également la signification logique de chaque forme. Car si la parole est le corps vivant de la pensée, celle-ci

doit se refléter dans celle-là, et à chaque forme grammaticale distincte doit répondre une différence ou une nuance logique.

Si l'étude grammaticale d'une langue est proprement l'étude de l'esprit humain, de la pensée même dans son corps organique, sa haute importance pour l'éducation, sa valeur pédagogique me semble être suffisamment démontrée. Mais n'est-il pas assez d'étudier grammaticalement *une* langue, par exemple la langue maternelle? Et si la connaissance d'autres langues peut être utile ou nécessaire à d'autres points de vue, notre but pédagogique exige-t-il qu'on les étudie grammaticalement? Ici au moins la grammaire ne serait plus le but; elle servirait tout au plus comme moyen pour acquérir plus facilement la connaissance de la langue étrangère, et l'on n'en ferait que juste ce qu'il faut à cette fin, c'est-à-dire, le moins possible.

J'objecte à ce raisonnement :

1° La grammaire ne peut bien s'étudier que par la comparaison d'idiomes différents. C'est cette considération qui m'a fait insister, il y a plus de 30 ans, sur l'utilité, la nécessité même, d'enseigner dans les écoles populaires de l'Allemagne, l'allemand littéraire, par la comparaison avec le dialecte provincial et local, et cette idée, qui alors fut hautement approuvée par des linguistes tels que C. F. Becker, et par des pédagogues tels que A. Diesterweg, est aujourd'hui assez généralement admise. Il me semble qu'elle se recommande également pour l'enseignement du français dans la Belgique wallonne, où cette comparaison serait riche en résultats hautement intéressants et offrirait, pour les écoles primaires, presque les avantages de l'étude d'une langue étrangère. Quant aux flamands, je ne conçois pas même qu'on puisse vouloir leur enseigner le français sans l'expliquer au moyen de leur langue maternelle, sans le comparer avec celle-ci. Mais l'enseignement du flamand littéraire même devrait, à mon avis, partout se baser sur le dialecte local et se faire par une comparaison avec l'idiome populaire.

Aux écoles qui enseignent une ou plusieurs langues étrangères, je dirais : Réservez l'enseignement grammatical pour l'étude de la langue étrangère, et faites, avant que celle-ci com-

mence, le moins de grammaire possible à propos de la langue maternelle. On fera mieux la grammaire des deux langues à l'occasion de leur comparaison. Prenez un exemple bien simple : « L'agneau craint le loup. Le loup dévore l'agneau. » Vous vous efforcez de faire comprendre à l'élève la différence grammaticale entre le même mot (« l'agneau » ou « le loup ») sujet dans l'une, complément direct dans l'autre de ces deux propositions. La chose est d'autant plus difficile que rien ne sollicite l'enfant à *chercher* cette différence. Mais quand il verra ces deux propositions en latin, la question se posera d'elle-même : pourquoi une fois « *lupus* », « *agnus* », l'autre fois « *lupum* », « *agnum* » ? Il ne manquera pas de trouver la réponse, parce qu'il sera engagé, sollicité par la différence de forme qui frappe ses sens, à chercher la différence de signification.

2° Aucune langue, quelque riche qu'elle soit d'ailleurs, n'a développé et ne possède des formes distinctes pour toutes les distinctions et nuances dont la pensée est susceptible. Cela doit s'entendre des *idées*, exprimées par les mots, aussi bien que de leurs *rapports*, formes de la pensée, exprimés par les formes grammaticales et syntaxiques. Pour un français qui ne sait que sa langue maternelle, « *demeurer* » signifie *demeurer*, et voilà tout. Il ne distinguera que vaguement dans ce mot les significations : *habitare*, *domicilium habere* — *manere* — *superesse*, jusqu'à ce que l'étude du latin (ou de l'allemand : *wohnen* — *bleiben* — *übrig sein*), le force à faire cette distinction. De même, quant à la grammaire, « *Où vas-tu* » ? « *Où est-tu* » ? — c'est, pour lui, le même « *où* », jusqu'à ce qu'il trouve que l'un se traduit par « *quo* », « *wohin* », l'autre par « *ubi* », « *wo* ». Se doutera-t-il seulement des significations très-différentes que peut avoir, en français, la forme du verbe appelée le futur, exprimant tantôt une prédiction (ce que *prévoit* la personne qui parle), tantôt une volonté, un ordre ou une promesse (ce que *veut* la personne qui parle), tantôt une supposition, une probabilité ; — ou cette autre forme, appelée l'imparfait de l'indicatif, exprimant quelquefois un fait habituel, quelquefois une action continue dans le passé, quelquefois une condition supposée non réelle dans le présent, — avant que l'étude d'autres langues (de l'anglais p. ex.), qui pour ces différentes significations emploient des formes d'expression différentes, l'ait obligé à analyser la pensée et à trouver la distinction ?

Chaque nouvelle langue qu'on apprend engagera donc, obligera même, à continuer et à compléter l'étude de la grammaire. Les notions et connaissances grammaticales déjà acquises s'appliqueront facilement à une ordre de faits analogues, et l'élève, déjà exercé à l'analyse de la pensée et de ses formes, aura moins de difficulté à résoudre les nouveaux problèmes que peut lui présenter un autre idiome.

Je résume mon opinion ainsi :

La grammaire n'est pas seulement un moyen pour apprendre une langue étrangère ; l'étude de la grammaire a en elle-même la plus grande importance et la plus grande valeur pédagogique, et l'enseignement d'au moins *une* langue étrangère se recommande surtout et avant tout comme le meilleur moyen d'enseigner la grammaire. Ce cours de grammaire une fois fait, ne doit pas être recommencé au sujet de chaque autre langue qui serait encore enseignée ; ses résultats y seront appliqués et utilisés ; ils seront complétés seulement en ce que le nouvel idiome apporte de nouveau.

Quelle est maintenant la langue étrangère qu'il faudra préférer et choisir en première ligne pour cet enseignement grammatical ?

Il ne me semble pas qu'une discussion à fond de cette question soit urgente. Le latin occupe la position, et de bonnes raisons didactiques et pédagogiques concourent pour confirmer ses titres. En effet, la grammaire du latin est remarquablement riche et complète en elle-même ; la grammaire latine est, en outre, mieux *faite* et préparée pour l'enseignement qu'aucune autre grammaire ne l'est jusqu'à présent. C'est cette considération principalement qui fait maintenir le latin au programme des Realschulen en Prusse, quoique l'éducation intellectuelle n'y ait pas, comme dans les gymnases, son centre de gravité dans l'antiquité, mais bien dans la civilisation moderne, et que, dans la lecture des auteurs, on n'aille guère au-delà de J. César, Tite-Live et les Métamorphoses d'Ovide.

Cependant, si le latin est particulièrement propre à cet enseignement de la grammaire, cela ne veut pas dire qu'aucune autre langue ne puisse servir au même but lorsque, pour des raisons quelconques, le latin est exclu du programme. Pour la section professionnelle de nos athénées, par exemple, ce serait l'allemand auquel devrait échoir le rôle que le latin remplit

dans l'enseignement de la section des humanités. Je ne discute pas ici les raisons qui ont fait écarter le latin du programme de la section « *professionnelle* » ; mais je tiens à protester contre ce nom, ou du moins contre l'idée qu'il semble impliquer : que nos classes industrielles et commerçantes n'auraient pas droit à cette éducation humanitaire qui cultive et forme l'esprit, le goût, le sentiment et le caractère, qu'il suffirait de les préparer pour une *profession* ou un métier, que les établissements d'enseignement public qu'elles fréquentent n'auraient pas pour tâche de former des *hommes*, mais seulement des commis, des négociants, des industriels. Une telle erreur serait funeste surtout dans notre très-bourgeoise Belgique, où ces classes moyennes occupent une place si importante et exercent une influence politique et sociale si prépondérante. Ou aurait tort peut-être, dans tous les cas, on ne réussirait pas, si l'on voulait imposer à la jeunesse de ces classes l'étude des humanités anciennes. Mais puisque l'on sent le besoin de savoir les langues vivantes et qu'on veut bien les apprendre, enseignons-les de manière à les faire servir à cette éducation humanitaire dont le besoin, bien que très-réel, n'est pas toujours senti et compris. Nous n'aurons pas alors un enseignement purement professionnel, opposé à un enseignement humanitaire et pédagogique, mais d'un côté les humanités anciennes, de l'autre côté les *humanités modernes*.

L'allemand, dans cet ordre d'idées, tiendrait donc à peu près la place que le latin occupe dans l'enseignement des humanités anciennes. Or il est évident que, pour réaliser cette idée, l'allemand devrait être enseigné d'une tout autre manière qu'il ne l'est encore souvent, peut-être ordinairement, aujourd'hui. La grammaire allemande surtout acquerrait une importance qu'on est loin, jusqu'à présent, de lui accorder, et il serait probablement reconnu nécessaire de confier au même professeur l'enseignement de la langue étrangère et celui de la langue maternelle. — Voilà, dans la méthode, dans le programme et dans l'organisation, des réformes qui ne seront pas de si tôt réalisées ! Mais, ai-je tort pour cela de signaler leur nécessité, ou, si cela est plus modeste, d'en proposer la discussion ? Je crois que nous prenons trop rarement, nous professeurs, l'initiative dans les questions de ce genre. Les hommes éminents qui légifèrent et qui réglementent par dessus nos têtes,

ont sans doute les meilleures intentions ; il ont, sans doute également, beaucoup plus de lumières et des vues plus larges qu'un simple maître d'école, un *ludi magister* ne peut en avoir. Mais ce serait pourtant triste, ce serait honteux même, si nous ne nous entendions pas mieux qu'eux à traiter ces questions, qui ont fait l'objet de notre étude, de l'occupation et de la préoccupation même de notre vie entière et auxquelles ils ont à peine pensé en passant.

Une deuxième langue étrangère s'ajoutera au programme, ici l'anglais, là le grec, puis une autre encore peut-être. Les notions grammaticales déjà acquises seront simplement appliquées aux formes des mots et de construction qui ont la même signification, la même valeur logique que les formes et les constructions déjà connues. Ce serait pis qu'une simple perte de temps, ce serait embrouiller et dérouter les élèves que de vouloir recommencer tout le travail déjà fait, sans tenir compte de la manière dont il a été fait ni des résultats obtenus. Mais la nouvelle langue présentera de nouveaux problèmes, des formes nouvelles de la pensée, des lois organiques de la parole que, jusque là, on n'a pas eu l'occasion d'observer, d'analyser, de découvrir. C'est là que la grammaire fait des progrès, que son cadre s'étend, qu'elle s'enrichit et jette un nouveau jour même sur les langues déjà apprises antérieurement. Le grec, p. ex., dans la comparaison des dialectes et surtout dans les modifications radicales que présente sa riche conjugaison, mène nécessairement à une étude plus approfondie des règles phonétiques du langage et à la découverte de cette loi importante que Grimm désigne sous le nom de « Lautverschiebung » (transition des consonnes). L'anglais, de son côté, fournit à la section professionnelle l'occasion d'étudier cette construction de l'accusatif avec l'infinitif que le latin a déjà fait connaître et comprendre à la section des humanités ; on saura mieux ce que c'est qu'une proposition subordonnée quand on verra qu'en allemand celle-ci présente une toute autre construction que la proposition principale, soit isolée, soit coordonnée, etc., etc.

Si les différentes langues doivent ainsi avoir chacune leur part dans la tâche générale de l'enseignement grammatical, il ne peut

pas être recommandable d'en commencer plusieurs à la fois, ni de commencer la seconde trop tôt après la première et avant que celle-ci puisse jeter convenablement les bases de sa grammaire. Que dire alors d'un programme qui, dès la cinquième, fait enseigner et mener de front cinq langues différentes dont deux, le grec et l'allemand, sont commencées simultanément en cette classe, pour y ajouter une sixième (l'anglais) l'année suivante? Six langues, et six grammaires, dont l'étude est imposée à des enfants de treize ans! Les médecins devraient défendre cela ou les sociétés philanthropiques s'en mêler; dans tous les cas, une psychologie bien entendue et les lois d'une saine pédagogie le défendent. On dira peut-être : les cours sont facultatifs, les élèves ne sont pas obligés d'apprendre en même temps l'allemand et l'anglais, ils peuvent même demander et obtenir l'exemption de tout autre cours.

Je ne conçois pas un programme d'études, basé sur un principe pédagogique, qui laisse cette latitude à l'élève ou à ses parents. Que dirait-on d'un médecin prescrivant un traitement bien déterminé et détaillé, pour laisser au malade la faculté d'en suivre telles parties seulement qu'il lui plairait? Si le cours dont vous exemptez un élève ne laisse pas de lacune dans son éducation intellectuelle, il ne fallait pas qu'il figurât au programme; si au contraire ce cours doit apporter sa part à l'ensemble de cette éducation, y remplir son rôle déterminé, vous ne pouvez pas le supprimer pour un élève, sans tronquer son éducation, sans la rendre impossible même. Car les autres cours ne pourront pas non plus être suivis avec fruit dans ces conditions, l'un s'appuyant sur l'autre comme les pierres d'une voûte se portent et se soutiennent mutuellement : ôtez une pierre, et la voûte est en danger de crouler. Exemptez donc du cours de latin un élève de la section des humanités! Pourra-t-il encore suivre avec fruit les cours de grec, de français, d'allemand? Mais tout cet enseignement se base sur ce qui est appris et fait dans les leçons de latin; pour celui qui ne les suivrait pas, le reste serait inintelligible. Le cours d'histoire même suppose la lecture des auteurs anciens. Je ne prétends pas qu'une bonne éducation intellectuelle ne puisse se faire, que les autres langues, l'histoire, etc., ne puissent être enseignées sans le latin; mais alors cet enseignement sera tout autrement organisé, se fera d'une tout autre manière que dans notre supposi-

tion. Ce que je soutiens, c'est que dans un programme d'études bien combiné tout est nécessaire, aucune partie ne peut être supprimée sans priver les autres d'un appui et d'un complément indispensables, sans compromettre le résultat total.

Mais nos programmes contiennent en effet des superfétations, des cours qu'on n'y a inscrits que pour faire une concession à l'esprit utilitaire, et qui forment la cinquième roue au char pédagogique. Supprimons-les ! Il est impossible que nos établissements se chargent d'enseigner tout ce dont la connaissance peut être utile ou désirable ; notre tâche est de *former des hommes*, — l'éducation intellectuelle et morale de la jeunesse. Que parmi les différentes matières ou *disciplines* qui peuvent servir à ce but principal, on donne la préférence à celles qui promettent de ne pas rester stériles pour la vie, d'y trouver une application, un emploi qui empêchera de les oublier et engagera à s'en occuper encore après les années d'école, — rien de mieux. Car l'éducation n'est pas achevée quand on « a fini ses études » ; elle se continue à travers la vie, par toutes les influences des rapports de famille, de société, d'affaires, par les occupations professionnelles, par les institutions sociales et politiques, par l'étude et la lecture, — par tout ce que l'homme fait et par toutes les impressions qu'il reçoit. Or, l'école doit préparer pour cette éducation par la vie, comme une classe inférieure prépare pour la classe supérieure. Enseignons donc de préférence ce qui sera appliqué, continué, vivifié par la vie réelle ; mais n'essayons pas d'enseigner tout ce qui pourrait être d'une utilité soi-disant pratique.

Il faudra simplifier nos programmes, les élaguer, en retrancher les branches stériles pour l'éducation, qui absorbent la sève et interceptent la lumière nécessaire aux autres. En Allemagne, par exemple on n'enseigne que trois langues, outre la langue maternelle, — dans les gymnases, le latin, le grec et le français, dans les Realschulen le latin, le français et l'anglais, — et la durée des études comprend neuf années. Nous devons enseigner à nos élèves, outre la langue maternelle, *cinq* langues en *six* ans ; c'est-à-dire que la tâche annuelle imposée à l'étudiant belge est à celle de l'étudiant allemand comme 5 : 2. Ou ces allemands sont des paresseux et des fainéants, ou bien on demande à la jeunesse belge plus qu'il n'est permis de demander, plus qu'il n'est possible de faire.

Puis il faudrait distribuer les matières de sorte qu'il n'y ait ni encombrement ni collision, assigner dans l'enseignement grammatical à chaque langue sa tâche particulière selon sa nature et son caractère propre. Je viens de lire « l'opinion motivée » que les professeurs de langues à la Realschule de Lippstadt ont eu à émettre sur la question : « s'il ne conviendrait pas de commencer l'anglais dès la quatrième ». Ces messieurs disent : « Il nous semble qu'une telle modification ne serait pas dans l'intérêt de l'enseignement des langues en général, ni nécessaire pour l'efficacité de l'enseignement de l'anglais en particulier. Car, le latin ayant été commencé en sixième, et le français en cinquième, ce serait trop demander à l'intelligence et à la réceptivité des enfants, que d'y ajouter une troisième langue étrangère dès l'année suivante et avant qu'ils puissent être bien affermis dans leur langue maternelle et dans les éléments des deux autres langues. » Et nous commençons dès la cinquième et simultanément le grec et l'allemand, pour y ajouter encore, en quatrième, l'anglais !

En attendant que le programme devienne plus rationnel et tienne compte de ce qui est possible psychologiquement et nécessaire pédagogiquement, faisons au moins tout ce que nous pouvons dans les conditions qu'il nous crée, pour améliorer et perfectionner la *méthode* de l'enseignement des langues.

TH. HEGENER.

COMPTES RENDUS.

LES TRAVAUX DE M. G. ANDRESEN SUR LE DIALOGUS
DE ORATORIBUS.

Emendationes Taciti qui fertur dialogi de oratoribus scripsit Georgius Andresen Holsatus (Extrait des *Acta societatis philologiae Lipsiensis* edidit *Fridericus Ritschellius*, *tomi primi fasciculus I.* Lipsiae, Teubner, 1871, pp. 104-182).

Cornelius Tacitus dialogus de oratoribus. *Für den Schulgebrauch erklärt von Georg Andresen, ordentlichem Lehrer am Gymnasium zum grauen Kloster in Berlin.* Leipz. 1872.

Cornelii Taciti dialogus de oratoribus. *Ad fidem codicum optimorum denuo recensuit atque interpretatus est Georgius Andresen.* Berol. ap. S. Calvary, 1877.

M. G. Andresen, quoique jeune encore, a peut-être contribué le plus, parmi les éditeurs modernes de Tacite, à la critique et à l'interprétation du petit chef-d'œuvre anonyme intitulé : *dialogus de oratoribus*. Les trois publications principales qu'il y a consacrées et dont nous venons de transcrire les titres, ont chacune des mérites spéciaux. Nous indiquerons d'abord d'une manière générale la nature et le contenu de chacun de ces travaux, puis nous ferons connaître, chapitre par chapitre, tous les passages plus ou moins importants au sujet desquels M. Andresen a émis des opinions différentes de celles de ses précédesseurs, et nous dirons en même temps jusqu'à quel point ces opinions nous paraissent fondées.

La dissertation publiée en 1871, sous les auspices du regretté Fr. Ritschl, contient, indépendamment d'une courte introduction, trois parties principales, intitulées : *de corruptelis vocabulorum*, *de lacunis*, *de glossematis et interpolationibus*.

Dans son introduction l'auteur touche brièvement la question si controversée de la paternité du *dialogus*, et conclut en disant qu'après avoir mûrement pesé le pour et le contre, il est arrivé en fin de compte au même résultat que Juste Lipse : *ut confitear mihi non liquere*. Ajoutons immédiatement que, dans son édition de 1872, l'auteur est d'un avis sensiblement différent. « Nous sommes placés, y est-il dit, dans l'alternative d'attribuer le *dialogus de oratoribus* non pas à Tacite, mais à un écrivain

distingué de la même époque que lui, ou de recourir, par respect pour la tradition, à l'hypothèse extrêmement hasardée qu'un seul et même auteur aurait eu, à la même époque, deux manières d'écrire essentiellement différentes ».

Dans son édition de 1877 M. A. ne revient pas sur cette question, mais à en juger par ce qu'il en dit dans les *Jahresberichte* de Bursian, on doit supposer qu'il n'a pas modifié son opinion de 1872.

Quant à nous, nous partageons entièrement cette manière de voir, ou plutôt, dans l'alternative posée par M. A., notre choix ne saurait être douteux. Si le *dialogus* a Tacite pour auteur, il n'a pu être publié qu'après la mort de Domitien : c'est un point que l'on peut, croyons-nous, considérer désormais comme acquis. Il faudrait donc qu'il eût été écrit vers la même époque que l'Agricola ou la Germanie, à moins de le considérer, chose plus invraisemblable encore, comme composé postérieurement à cette date. Or, c'est là ce qui nous paraît tout à fait impossible. Je sais bien qu'une dissertation littéraire n'est pas la même chose qu'un éloge historique ou qu'un chapitre de géographie ethnographique. Mais je ne saurais admettre qu'un homme d'une individualité aussi puissante que Tacite, tel que nous le révèlent tous ses autres écrits, ait pu, dans le *dialogus*, renier cette individualité d'une manière si complète qu'il n'en reste plus le moindre vestige. Comme le dit si bien Pline le jeune (Ep. II, 11, 17), ce qui caractérise surtout le style de Tacite c'est une gravité majestueuse : *σεμνότης*. Il y a d'ailleurs au fond de son âme je ne sais quelle amertume contenue, qui de temps en temps éclate en quelque sorte malgré lui. Rien de tout cela ne se retrouve dans le Dialogue. On n'y rencontre aucune de ces sentences acerbes, si fréquentes dans l'Agricola et dans la Germanie, et qui sont pour ainsi dire le cachet du style de Tacite. Telles sont, par exemple, les phrases suivantes : *ego facilius crediderim naturam margaritis deesse quam nobis avaritiam* (Agric. 11); *auferre, trucidare, rapere falsis nominibus imperium, atque ubi solitudinem fecerint, pacem appellant* (Agric. 30); *argentum et aurum propitiū an irati dī negaverint dubito* (Germ. 5). Je ne trouve pas non plus dans le Dialogue cet écrivain courageux, quoique modéré, qui nous est révélé par l'Agricola. Le sophiste Maternus qui, d'après Dion Cassius, fut mis à mort par Domitien est, selon toute apparence, le même personnage que Curiatius Maternus. Or, comment concevoir que Tacite qui, au commencement et à la fin de l'Agricola, flétrit avec une énergie sans pareille les horribles massacres qui signalèrent les dernières années du règne de Domitien, parle de Curiatius Maternus avec tant de sérénité et de calme, sans même faire mention — si ce n'est peut-être au moyen d'une allusion extrêmement discrète — de la mort tragique de ce grand citoyen, aussi remarquable comme poète que comme orateur ?

Mais revenons, sans prolonger cette discussion aux *Emendationes* de M. Andresen. Après avoir, comme nous l'avons dit, touché brièvement

la question de la paternité du *dialogus*, l'auteur nous fait connaître les principes qui l'ont guidé dans son travail critique. Nous ne possédons aucun manuscrit du Dialogue qui remonte au-delà du x^ve siècle; d'autre part, les meilleurs mss., c'est-à-dire celui du Vatican (A), celui de Leide (B) et le *Farnesianus* (C), découlent de la même source. Il n'y a donc pas grand'chose à tirer de ces mss., et quoique le *Vaticanus* paraisse devoir être préféré aux deux autres, notamment au *Farnesianus*, il reste de nombreux passages où il faut de toute nécessité recourir à la critique conjecturale. On sait qu'il règne une grande divergence d'opinions entre ceux qui croient qu'il faut, sauf de très-rares exceptions, s'en tenir à la tradition écrite, alors même qu'on ne parvient que très-difficilement à la justifier, et ceux qui pensent qu'en fait de critique philologique, comme en toute autre matière, la *raison* doit l'emporter sur le parchemin. M. A. se range très-décidément dans cette dernière catégorie; à cet égard il est un disciple fidèle de son illustre maître Fr. Ritschl. Il préfère l'heureuse audace de Juste-Lipse et d'Acidalius à la timidité de ces éditeurs modernes qui, au commencement du xix^e siècle, *Acidalii et Lipsii vestigia sequi dedignabantur, ac tanta reverentia librorum saeculo quinto decimo exaratorum auctoritatem colebant, ut vel eis locis, qui olim correcti erant, depravatam librorum scripturam servarent.*

M. Andresen ne s'est pas borné à proposer pour un certain nombre de passages, reconnus depuis longtemps comme corrompus, des corrections ou des suppléments qui diffèrent plus ou moins de ceux de ses prédécesseurs: son principal mérite consiste à avoir signalé un grand nombre d'autres passages sur lesquels d'ordinaire on glissait trop facilement, et qui lui paraissent ou bien manquer de logique, ou même être complètement inintelligibles, ou finalement se trouver en désaccord avec le style habituel de l'auteur.

M. A. fait remarquer qu'il a pu tirer grand parti, dans son travail critique, des traités de rhétorique de Cicéron, avec lesquels le *dialogus* présente de nombreuses analogies. Par contre, il n'a constaté que très-peu d'analogies entre le Dialogue et les écrits de Quintilien et de Pline, voire même de Tacite. Cette dernière observation est d'une importance capitale pour la question que nous avons brièvement discutée ci-dessus.

L'introduction des *Emendationes* se termine par cette remarque très-fine qu'au point de vue critique on tire souvent plus de profit des traductions que des commentaires. En effet, les traducteurs sont en quelque sorte obligés de présenter à leurs lecteurs un ensemble d'idées claires et logiques, et lorsque l'original ne fournit pas cet ensemble, de mettre dans leur version, sous forme de conjecture, ce que d'après eux l'original aurait dû contenir. C'est ainsi, par exemple, que la traduction trop peu connue de Nast a plus d'une fois confirmé l'auteur des *Emend.* dans les soupçons qu'il avait conçus et dans les idées qu'il s'était formées sur la manière de corriger certains passages.

Le chapitre I, de *corruptelis vocabulorum*, est divisé en 18 paragraphes,

où sont examinés 26 passages, sur la plupart desquels nous reviendrons plus tard en détail.

Le chap. II, de *lacunis*, est divisé en 21 paragraphes. M. A. estime qu'il y a dans le *dialogus* jusqu'à 29 lacunes, grandes ou petites. Ce chiffre est exagéré, comme nous tâcherons de le montrer dans la suite de ce compte-rendu.

Le chap. III, de *glossematis et interpolationibus*, est divisé en 4 paragraphes. L'auteur subodore des gloses et des interpolations dans un grand nombre de passages, tout en reconnaissant lui-même qu'il est parfois difficile, lorsqu'on a affaire à un écrivain aussi abondant que l'auteur du *Dialogue*, de se prononcer à cet égard avec une certitude suffisante. Au § 1, M. A. parle des *gloses* dont l'origine est incertaine. Au § 2, il mentionne les interpolations résultant de *dittographies*. Au § 3, il examine les gloses proprement dites, c'est-à-dire les mots qui ont été mis en marge pour expliquer le texte, et qui plus tard se sont glissés dans le texte même. Au § 4, M. A. dresse la liste des passages qu'il considère comme ayant subi des interpolations plus ou moins considérables, et qui sont au nombre de six.

Nous reviendrons sur plusieurs de ces passages.

Pour le moment nous nous bornerons à dire que M. A. a fait preuve, dans tout le cours de ses *Emendationes*, d'une sagacité remarquable. Alors même qu'on n'est pas d'accord avec lui, on est obligé de rendre justice à la finesse de ses observations et au caractère généralement ingénieux de ses conjectures. Le seul défaut que nous puissions lui reprocher, défaut dont il s'est du reste grandement corrigé dans son édition de 1877, c'est qu'il tombe parfois dans l'*hypercritique*, pour nous servir d'une expression consacrée en Allemagne. Assurément l'auteur du *dialogus* ne manque pas de logique, mais il y aurait de l'exagération à chercher dans tous les raisonnements qu'il prête à ses interlocuteurs, la marche compassée d'une démonstration rigoureuse. Il règne au contraire dans tout le cours de cet écrit un certain laisser aller qui ne manque pas de charme, cette *grata negligentia* qu'on rencontre dans la conversation ordinaire et qui, pour éviter l'ennui, néglige bien des idées intermédiaires. C'est, pensons nous, pour ne pas avoir suffisamment tenu compte de ce caractère spécial du *dialogus*, que M. A. a parfois cru découvrir des lacunes ou des fautes de raisonnement là où il n'y a, d'après nous, que des particularités de style propres au *Dialogue*.

L'édition du *dialogus* à l'usage des classes, avec des notes allemandes, n'est postérieure que d'une année aux *Emendationes*. On y trouve les mêmes qualités et en partie les défauts que nous venons de signaler.

L'introduction, qui n'est pas très-développée (8 $\frac{1}{2}$ pp.), renferme, à côté d'une analyse exacte du contenu de l'ouvrage, plusieurs vues originales qu'il importe de signaler.

M. A. énumère d'abord les causes pour lesquelles, d'après lui, le *dialogus* n'a pas Tacite pour auteur. En premier lieu, dit-il, l'entretien reproduit par cet écrit est censé avoir eu lieu en 77/78 après J.-C., et l'auteur, témoin de cet entretien, déclare qu'à cette époque il était *admodum juvenis*. Or, selon toute vraisemblance, Tacite avait à cette époque 24 ans, c'est à dire n'était plus *admodum juvenis* et ne saurait dès lors être considéré comme l'auteur du Dialogue. Aucune des deux dates sur lesquelles repose cette argumentation n'est absolument certaine. Car la première est basée sur les calculs contenus au ch. 17, et ces calculs aboutissent à une contradiction. Il y est dit que depuis la mort de Cicéron jusqu'au moment où eut lieu le Dialogue, il s'est écoulé une période de 120 ans, tandis que l'addition des différents chiffres mis en avant pour arriver à cette somme ne donne pour résultat que 118. Le chiffre 120 assigne au *dialogus* la date de 77/78, tandis que le chiffre 118 recule naturellement cette date de deux années et la reporte à 75/76. Je crois avec M. A. qu'il faut de toute façon s'en tenir au chiffre 120, qui se reproduit au ch. 24, et j'ajoute que, d'après moi, la contradiction dont ce passage est entachée ne saurait être attribuée à une inadvertance, mais nous impose l'obligation de changer le mot *sextam* dans la partie de phrase *sextam iam felicis huius principatus stationem*. Il est fort possible que dans le ms. archétype il y ait eu *vīam*, c'est-à-dire *septimam*, au lieu de *sextam iam*. En supposant qu'il en soit ainsi, si l'on ajoute aux autres chiffres celui qui correspond à l'année de la mort de Cicéron, on arrive exactement à 120. Sans insister sur cette conjecture, dont nous ne nous exagérons nullement la valeur, nous sommes d'accord avec M. A. pour considérer comme très-probable que l'entretien reproduit par le *dialogus* est censé avoir eu lieu soit en 77/78, soit au plus tôt en 76/77.

Quant à l'année de naissance de Tacite, la seule chose qu'on puisse affirmer avec certitude, c'est que le grand historien n'est pas né après 54 (v. Rev. de l'Instr. publ. en Belgique, t. xviii, p. 434), de sorte que, s'il n'avait peut être pas encore 24 ans au moment de l'entretien reproduit par le *dialogus*, il en avait probablement 23, ou tout au moins 22, c'est à dire, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, qu'à cette époque il n'était déjà plus *admodum juvenis*.

Il résulte des considérations qui précèdent, que la première des raisons invoquées par M. A. pour contester à Tacite la paternité du *dialogus*, est, d'après nous, complètement inattaquable, en dépit des réserves dont nous avons cru devoir l'entourer. M. A. aurait donc pu à la rigueur se dispenser de recourir à une deuxième raison, tirée de la circonstance — habilement mise en relief — que le Dialogue a dû être, si non composé, du moins publié après la mort de Domitien. Nous avons déjà examiné plus haut les conséquences qu'on peut déduire de ce fait : nous n'y reviendrons donc pas en ce moment, mais nous croyons devoir insister sur ceci, c'est qu'aussi longtemps que les raisons invoquées par M. A. n'au-

ront pas été *réfutées* par une argumentation sérieuse, personne n'aura le droit, en s'appuyant sur le témoignage de n'importe quel grand philologue, de repousser la conclusion à laquelle il est arrivé.

M. A. estime qu'en faisant abstraction de l'introduction, le Dialogue comprend quatre parties principales, dont la première (chapp. 5-14) est une controverse entre Aper et Maternus, sur les avantages et les inconvénients de l'éloquence et de la poésie; la seconde (chapp. 16-27), une controverse entre Aper et Messalla, sur les mérites respectifs de l'ancienne et de la nouvelle poésie; la troisième (chapp. 28-40 in.), l'exposé fait par Messalla des causes de la décadence de l'art oratoire sous l'empire; la quatrième (chap. 40 jusqu'à la fin), un petit discours de Maternus, tendant à établir que l'éloquence résulte de l'imperfection de notre nature et d'un état politique défectueux.

De ces quatre parties, dit M. A., il n'y a que la troisième qui s'occupe *ex professo* de la question indiquée au ch. 1 comme sujet de tout l'ouvrage. Toutefois dans le même chapitre il est aussi fait allusion à la question discutée dans la deuxième partie. Mais la première et la quatrième partie sont de véritables hors-d'œuvre. Pourquoi l'auteur du *dialogus* les a-t-il néanmoins fait rentrer dans le cadre de son travail ?

Ceci s'explique, d'après M. A., par la circonstance que le personnage principal du Dialogue est Curiatius Maternus. C'est dans sa maison qu'a lieu l'entretien; c'est à la lecture publique d'une de ses tragédies — lecture qui avait produit à Rome une immense sensation, parce qu'on y avait vu une attaque dirigée contre les puissants du jour — que se rattache la discussion sur le mérite comparatif de la poésie et de l'éloquence, et cette controverse n'a en réalité pour objet que de mettre mieux en évidence les opinions de Maternus. C'est lui qui ici, comme ailleurs, a toujours le dernier mot, et c'est lui encore qui dirige tout l'entretien.

Mais pourquoi l'auteur du *dialogus*, dans un écrit destiné à faire connaître les causes de la décadence de l'art oratoire, a-t-il cru devoir mettre au premier plan le poète Curiatius Maternus? Parce que, dit M. A., ce poète, dont il était l'ami, avait péri victime de la tyrannie de Domitien. Il a voulu faire son éloge, comme Arulénus Rusticus et Hérennius Sénécion avaient fait celui de Paetus Thraséa et de Helvidius Priscus; mais instruit par l'exemple de ces deux écrivains, qui avaient payé de leur tête l'indépendance de leur langage, il a tenu à ne faire cet éloge que d'une manière indirecte et à ne présenter la justification de son amis qu'en termes voilés. Il est vrai que, selon toute apparence, le Dialogue n'a été *publié* qu'après la mort de Domitien, mais ce n'est qu'en le supposant *composé* sous le règne de ce tyran, qu'on se rend compte des allusions discrètes et des réticences calculées qu'on rencontre dans toutes les parties de cette composition.

Telle est l'hypothèse imaginée par M. A. pour expliquer le rôle assigné dans le Dialogue à Curiatius Maternus. Avant de discuter cette hypo-

thèse, je ferai remarquer que je ne suis pas d'accord avec M. A. lorsqu'il déclare que, des quatre parties dont se compose l'ouvrage en question, deux seulement se rapportent au sujet principal. En effet, comme je le démontrerai dans la suite de cette analyse, le discours final de Maternus (depuis le ch. 36) a pour but, lui aussi, d'exposer les causes de la grande différence qui existe entre l'éloquence de la république et celle de l'empire. Il n'y a donc que la controverse sur les avantages respectifs de la poésie et de l'éloquence qui ne se rattache pas directement au sujet annoncé au ch. 1. Or, s'il en est ainsi, pourquoi cette discussion ne pourrait-elle pas être considérée comme une entrée en matière? Mais avant de répondre à cette question, nous croyons utile d'en poser une autre. Devons-nous regarder tout le *dialogus* comme fictif, ou sommes-nous autorisés à y voir la reproduction libre — très-libre, si l'on veut — d'un entretien qui a eu réellement lieu dans la demeure de Maternus? Je ne vois rien qui s'oppose à cette dernière hypothèse. Eh bien, si on l'admet, il doit paraître naturel que dans une discussion improvisée, roulant *infinite* sur des questions littéraires, et se rattachant à une visite faite par des avocats au poète Maternus, dont le Caton avait tout récemment causé à la cour une si vive émotion, on ait commencé par s'occuper de l'éloquence en général, en établissant entre elle et la poésie une comparaison détaillée. En effet, un ouvrage comme celui qui nous occupe ne peut pas être placé sur la même ligne qu'une dissertation purement scientifique, qui doit se renfermer strictement dans le sujet auquel elle est consacrée. Du moment que les causes de la décadence de l'art oratoire étaient censées avoir été examinées incidemment dans une réunion d'amis, il importait que cette discussion ne fût pas introduite brusquement, mais se rattachât, par une transition naturelle, au cadre choisi par l'auteur, c'est-à-dire à une visite faite à Curiatius Maternus.

Nous ne pensons donc pas qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse de M. A. pour justifier le plan du Dialogue. Quant au style de cet écrit, M. A. l'a parfaitement caractérisé, en le comparant avec celui des écrits historiques de Tacite. Il a fait ressortir avec raison que l'auteur du *dialogus* affectionne des expressions et des comparaisons empruntées à la jurisprudence. On a reproché à cet auteur une certaine surabondance de langage. Ce reproche me paraît fondé, et je m'étonne que M. A. le repousse d'une manière absolue.

Le texte adopté par M. A. s'écarte en 180 endroits de celui des éditions précédentes. Un très-grand nombre des changements introduits sont empruntés aux *Emendationes*. Je parlerai dans la suite de ce compte-rendu des modifications les plus importantes. Plusieurs me paraissent inutiles et ont été du reste abandonnées dans l'édition de 1877.

Ce dernier travail fait partie du second volume du Tacite d'Orelli, dont

une nouvelle édition a été confiée par la maison Calvary aux soins de MM. Schweizer-Sidler (*Germania*), Andresen (*Dialogus* et *Agricola*), et Meiser (*Historiae*).

M. A. nous informe dans la préface du *dialogus* qu'il a reproduit toutes les variantes des mss. que M. Michaelis, dans son édition de 1868, a désignés par les lettres A, B et C. Ce sont, comme on sait, le *Vaticanus*, le *Leidensis* et le *Farnesianus*. Aux indications données par Michaelis M. A. a ajouté les suppléments fournis par Halm dans sa troisième édition, et par Meiser dans le programme d'Eichstätt (1871). Il n'a laissé de côté que les variantes résultant de l'orthographe particulière aux trois mss. mentionnés ci-dessus. Les conjectures des éditeurs modernes n'ont pas été toutes renseignées dans la nouvelle édition. Celles qui ont été faites avant l'apparition de la 3^e éd. de Halm, sont généralement reproduites d'après les indications de ce savant; les plus récentes ont été ajoutées par M. A.

Quant aux principes qui ont guidé le dernier éditeur dans la constitution de son texte, les voici, tels qu'il les formule lui-même : *In constituendo textu ita versatus sum, ut saepius quam in priorè editione a. 1872 apud Teubnerum in usum discipulorum a me edita proditam scripturam servarem, vel quia iustam causam dubitandi non esse intellexeram, vel quia non id mihi agendum erat hoc tempore, ut conficerem textum omni offensa vacuum et ad discipulorum usum accommodatum.*

Le commentaire est une combinaison de celui d'Orelli, que M. A. a conservé autant que possible, avec les notes qui accompagnent l'édition de 1872. *De plerisque enim locis*, dit M. A., *non habeo nunc quod melius dicam.*

A tous égards, l'édition de 1877 me paraît de beaucoup supérieure à celle de 1872, et c'est bien ici le cas d'appliquer le mot d'Euripide : *δεύτεραι προτιλίδες σοφώτεραι.*

Après ces considérations générales, abordons le détail.

Au chap. 1, on lit dans les mss : *cum singuli diversas vel easdem sed probabiles causas afferrent, dum formam sui quisque et animi et ingenii redderent.* Quelque grandes que soient les difficultés de ce passage, et malgré les nombreuses conjectures dont il a été l'objet, M. A. n'en a point parlé dans ses *Emendationes*. Dans son édition de 1872 il considère les mots *singuli-dum* comme une interpolation. Mais parmi les raisons qu'il donne à l'appui de cette opinion, il n'en est aucune, à mon sens, qui résiste à un examen sérieux. D'abord, dit-il, les causes de la décadence de l'art oratoire ne sont exposées que par Messalla ou tout au plus par Messalla et Secundus. Or, s'il en est ainsi, on ne peut pas désigner ces deux personnages par le mot *singuli*. Cet argument repose sur l'opinion que M. A. s'est faite touchant la dernière partie du *dialogus*. On admet généralement qu'à partir de la grande lacune du ch. 35 c'est

Maternus qui parle, et que dans cette lacune se trouvent compris *a.* la fin du discours de Messalla, *b.* un discours de Julius Secundus, et *c.* le commencement du discours de Maternus. Mais M. A. est d'avis qu'après la lacune en question, c'est encore toujours Messalla qui parle, et qu'il continue à parler jusqu'après la première phrase du chap. 40. En effet, il estime qu'entre cette phrase et la suivante il y a lieu d'admettre une lacune assez considérable. Je ne crois pas à l'existence de cette lacune, et je dirai plus tard pourquoi je n'y crois pas; mais en supposant même qu'il y ait en cet endroit une lacune, comment pourrait-on conclure de ce fait que Secundus et Maternus n'aient pas, eux aussi, déduit les causes de la décadence de l'art oratoire? Le cadre de la discussion a été nettement tracé par l'auteur lui-même, à la fin du chap. 15 et au commencement du chap. 16. « Je voudrais, dit Messalla, que quelqu'un » de vous me fit connaître les causes de l'énorme distance qui sépare » l'éloquence ancienne de celle de nos jours. » « Mais, réplique Secundus, » qui pourrait mieux que vous traiter cette question? » « Soit, répond » Messalla, à condition que vous veniez à mon aide. » « Eh bien, dit » alors Maternus, je me porte garant pour deux, pour Secundus et pour » moi : nous traiterons les côtés de cette question qu'il vous aura plu » de nous abandonner. » Comment, en présence de cette déclaration si formelle et si claire, pourrait-on admettre que Secundus se soit condamné au rôle de muet, et que Maternus, comme le suppose M. A., ait parlé à côté de la question? *Crediderim*, dit M. A. dans ses *Emend.* p. 163, en parlant de Secundus, *hominem audaciae inimicissimum, metu ne quid minus vere diceret commotum, nihil de suo proferre ausum esse.* Ceci, que M. A. me permette de le lui dire, est une argumentation peu digne de lui. Sans doute, Julius Secundus, tel que Quintilien et l'auteur du *dialogus* nous le dépeignent, devait être un homme réservé et prudent. Quintilien nous dit expressément qu'il aurait voulu que dans ses discours il fût plus agressif (*multo magis pugnax*). Toutefois ne perdons pas de vue qu'il était, avec M. Aper, un des premiers avocats de Rome. Et ce grand orateur (*mirae facundiae vir*), qui brillait d'un si vif éclat au barreau, n'aurait pas osé, dans un cercle d'amis, à propos d'une question purement littéraire, émettre un avis motivé! En vérité, cela est-il admissible?

Mais, dit M. A., à la fin du Dialogue, où nous voyons reparaître tous les autres interlocuteurs, il n'est pas d'un seul mot fait mention de Secundus. Dans son édition de 1877 M. A. s'est chargé lui-même de réfuter cet argument. *Neque enim illo loco*, dit-il, *quemquam commemorare aequum fuit, nisi aut eos qui diversas sententias defenderent (i. e. Aprum et Messallam), aut eum qui quasi quidam arbiter pacem quodammodo inter utrumque conciliaverat (i. e. Maternum).* Il ne reste donc debout aucun des deux arguments que M. A. avait fait valoir dans ses *Emend.* à l'appui de l'opinion que Secundus n'aurait pris aucune part à la discussion. Aussi voyons nous que, dans ses éditions de 1872 et de

1877, M. A. a sur ce point spécial changé d'opinion. Il ne sait plus qui il faut attribuer les chapitres 36 à 40 (jusqu'à *non de otiosa*). Est-ce à Messalla, est-ce à Secundus? Mais il persiste à croire à l'existence d'une lacune au chap. 40. Or, comme à la suite de cette lacune c'est évidemment Maternus qui parle, et que dans cette partie du discours de Maternus il n'est guère, d'après M. A., question des causes qui ont amené le dépérissement de l'éloquence, l'auteur des *Emend.* est conduit à conclure que ces causes ne sont exposées dans le *dialogus* que par un seul orateur, Messalla, ou tout au plus par deux, Messalla et Secundus. Cette conclusion est évidemment inadmissible, car s'il y a une lacune au chap. 40, et même, comme le suppose M. A., une grande lacune (*non pauca interciderunt*), par quel prodige de divination parviendrons-nous à connaître ce qui se trouvait dans cette lacune? Est-ce que dans cette prétendue lacune Maternus ne pouvait pas, comme il s'y était formellement engagé au chap. 16, traiter certains côtés de la question laissés dans l'ombre par Messalla? Que dis-je, les chapp. 40 et 41 ne sont-ils pas destinés, eux aussi, à expliquer les causes de la décadence de l'art oratoire? Maternus ne conteste pas qu'il y ait à son époque des hommes éloquents (*optimi et in quantum opus est disertissimi viri*). Il reste encore toujours quelque chose des anciens orateurs (*quod superest ex antiquis oratoribus*), mais la grande éloquence de jadis (*magna ac nobilis eloquentia*) a cessé d'exister. En effet, cette éloquence est fille de l'anarchie, et ne peut se maintenir dans un pays bien gouverné. — Ainsi, même aux chapp. 40-42, qui, d'après M. A., sont les seules parties du discours de Maternus qui soient parvenues jusqu'à nous, la question principale débattue dans le *dialogus* n'est nullement perdue de vue.

Nous considérons donc comme suffisamment démontré que les causes de la décadence de l'art oratoire sous l'empire ont été exposées dans le *dialogus*, non seulement par Messalla, mais aussi, quoiqu'en ordre subsidiaire, par Secundus et Maternus. Quant à moi, comme je n'admets pas de lacune au chap. 40, je suis persuadé que dans les *sex pagellae* qui, d'après le témoignage des mss. A et B, ont disparu à la fin du chap. 35, se trouvaient, comme on le croit généralement, la fin du discours de Messalla, le discours tout entier de Julius Secundus et le commencement de celui de Maternus. Mais quoiqu'il en soit de ce dernier point, il me suffit d'avoir prouvé que, lorsqu'au commencement du chap. 1 le texte traditionnel porte : *cum singuli diversas vel easdem sed probabiles causas afferrent, e. q. s.*, le mot *singuli* est parfaitement justifiable, puisqu'il s'applique à trois personnes différentes.

Examinons maintenant la deuxième raison invoquée par M. A. pour faire considérer comme interpolés les mots *singuli-dum*.

Les causes indiquées par Messalla (et peut-être par Secundus) ne sont, dit M. A. dans son éd. de 1872, ni *diversae*, ni *easdem*, mais *variae*. Il reproduit la même idée dans son éd. de 1877. Je ne sais vraiment à quoi tend cette distinction entre *diversae* et *variae*. Ces deux mots ne

sont-ils pas, en effet, fréquemment employés comme synonymes? Certes *diversus* a généralement le sens de *contraire*, *opposé*; mais très-souvent aussi il est l'équivalent de *différent*. Je ne citerai pas, pour le prouver, les exemples de Cicéron et d'autres bons auteurs qui se trouvent dans tous les dictionnaires : je me bornerai à rappeler que dans le *dialogus* même on lit au chap. 25 : *iisdem saeculis, nedum diversis*. Il est évident qu'il s'agit ici non pas de siècles *opposés*, mais de siècles *différents*. Au chap. 19, les mots *diversitas aurium* sont mis en rapport avec *aliud dicendi genus*. Au chap. 18, dans la phrase *nec statim deterius esse quod diversum est*, il est également clair que *diversum* ne doit pas être traduit par *contraire*. Par conséquent, du moment que les causes indiquées par les trois interlocuteurs ne sont pas les mêmes, on peut les qualifier aussi bien de *diversae* que de *variae*.

Quant à l'objection tirée de ce que les causes de la décadence de l'art oratoire signalées par les trois interlocuteurs sont *variae* mais non pas *eadem*, elle pourrait avoir sa valeur, si nous ne nous trouvions pas en présence de la lacune des six pages.

Pour ce qui est du mot *dum*, que Halm regarde comme suspect, *ut nostrae aetatis sermonem referens*, et dont l'explication paraissait difficile à M. A. en 1872, celui-ci reconnaît, en 1877, qu'il ne doit pas du tout nous arrêter.

Le terrain étant ainsi déblayé, voici le moyen que je propose pour corriger ce passage : *cum singuli diversas vel eadem sed PROBABILIS (au lieu de probabiles) causas afferrent*. Je n'ai pas besoin de montrer combien cette correction est facile : je me bornerai à faire voir qu'elle s'accorde très-bien avec les mots *dum formam sui quisque et animi et ingenii redderent*. Les différents interlocuteurs font valoir soit des causes différentes, soit des causes identiques, mais présentées sous une forme plus plausible, ce qui sert à mettre en relief aussi bien la diversité de leur esprit (*ingenii*) que celle de leur caractère (*animi*).

Au chap. 2, les mss. portent : *quos ego in iudiciis non utrosque modo studiose audiebam, sed domi quoque e. g. s.* Je crois, avec MM. Ritter et A., qu'on peut difficilement tolérer dans ce passage le mot *utrosque*, qui est parfaitement inutile, mais je ne pense pas que de cette façon le tout soit en ordre. Je ne connais, en effet, aucun exemple qui prouve que l'on puisse dire *in iudiciis non modo*, pour *non modo in iudiciis*. Je suis donc d'avis qu'il faut adopter cette dernière leçon, à moins que l'on ne préfère écrire avec Nipperdey (Berlin, 1876) *non in iudiciis modo*, ce qui est certes plus simple au point de vue paléographique.

Au chap. 3, M. A. écrit avec Nipperdey : *Leges, inquit, si libuerit*, au lieu de *Leges tu quid Maternus sibi debuerit*. Je crois avec M. A. que cette conjecture, quelque invraisemblable qu'elle paraisse au premier abord, est de beaucoup préférable à toutes les autres qui ont été proposées jusqu'ici.

Au chap. 5, les mss. portent : *ego enim, quatenus arbitrum huius litis*

inveniri, non patiar e. q. s. Pithou s'était borné à remplacer dans cette phrase *inveniri* par *invent*, ce qui a fait dire à J. Lipse : *quod rectum omnino quibus mens non curra*. M. A., loin de se ranger à l'avis de J. Lipse, intercale après *inveniri* les mots *non puto*. Comment peut-on admettre, dit M. A., qu'Aper considère Secundus comme arbitre, alors que celui-ci s'est nettement récusé, comme ne se trouvant pas dans les conditions voulues pour être impartial? Comment, disons-nous à notre tour, M. A. n'a-t-il pas vu que la réplique d'Aper a précisément pour objet de prouver à Secundus qu'il n'a aucun motif pour se récuser dans cette affaire? Secundus avait fait valoir que le poète Saléius Bassus était son ami intime, et que dans un débat où il s'agissait de faire le procès à la poésie, son amitié pour Bassus devait le rendre suspect. Mais, réplique Aper, ce n'est nullement de cela qu'il s'agit. Je n'accuse ni Bassus ni aucun de ceux qui, comme lui, cherchent à s'illustrer par des vers, parce qu'ils sont incapables de se vouer à l'art oratoire. Le scrupule de Secundus n'ayant donc plus aucune raison d'être, Aper pouvait légitimement croire que son interlocuteur ne persisterait pas dans son refus. Mais au lieu d'attendre que Secundus se soit prononcé sur la question, Aper, avec son impétuosité habituelle, considère son adhésion comme acquise, et se met immédiatement à plaider sa thèse.

Il est vrai qu'à la suite des deux discours prononcés par Aper et par Maternus, Secundus n'intervient pas pour trancher le débat, et que la discussion prend immédiatement une autre tournure. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Aper pouvait, sans témérité, supposer que Secundus accepterait les fonctions d'arbitre qui lui avaient été offertes par Maternus.

Que si l'argumentation qui précède ne paraissait pas concluante à M. A., je lui demanderais s'il n'est pas frappé de ce qu'il y a de louche dans la manière dont il a reconstitué ce passage. Voici, en effet, quel serait, d'après lui, le raisonnement d'Aper : car quant à moi, comme je ne pense pas que dans le litige actuel il soit possible de trouver un arbitre, je ne tolérerai point que d'autres personnes soient impliquées dans la défense de Maternus : c'est lui seul que j'entends accuser devant lui-même. Il y a dans cette phrase une double opposition. La première : *non societate plurium — sed ipsum solum*, est nettement et clairement indiquée; mais la seconde : *quatenus arbitrum huius litis inveniri non puto — apud se coarguam*, est exprimée d'une façon bien étrange. Les deux termes dont elle se compose sont séparés l'un de l'autre par neuf mots, de telle sorte que l'effet oratoire qui aurait dû résulter de l'opposition entre *quatenus — non puto* et *apud se coarguam* est entièrement perdu. D'ailleurs, je ne puis m'empêcher d'être choqué par un raisonnement qui, en définitive, revient à ceci : comme il n'y aura pas de juge pour vider ce procès, je prétends qu'on n'y admette que Maternus et moi. La marche des idées n'est-elle pas bien plus naturelle lorsqu'elles s'enchaînent de la manière suivante : comme j'ai trouvé un juge pour

vider ce procès, je prétends qu'on n'y admette que Maternus et moi?

C'est pour ces motifs que je me rallie à la conjecture de Pithou, sauf qu'il vaut peut-être encore mieux écrire *invenimus* (= *invenim'*) que *inveni*. Il est, en effet, plus facile d'expliquer ainsi comment un copiste a pu être amené à mettre dans le texte *inveniri*.

Une autre difficulté réside dans les mots *sed ipsum solum apud eos arguam*. Si l'on entrerait dans l'ordre d'idées adopté par M. A., ce qu'il y aurait de plus simple serait apparemment de remplacer *eos* par *deos*. Mais comme nous ne pouvons nous rallier à sa manière de voir, il nous faut chercher une autre solution. Les conjectures de Meiser et de Ribbeck, qui remplacent *apud eos* par *apud te o Secunde*, ou par *apud te Secunde*, sont assurément très séduisantes, mais je ne sache pas qu'ailleurs dans les mss. du *dialogus*, les noms propres (sauf naturellement les prénoms) soient remplacés par des initiales. Je ne saurais pas non plus adopter la conjecture de Weissenborn : *apud te coarguam*, d'abord parce que le mot *te* est trop éloigné du nom de Secundus, auquel il devrait se rapporter, ensuite parce que le mot *coarguam* me paraît mal choisi. *Coarguere* veut dire confondre, convaincre d'erreur, de mensonge ou de crime, tandis que l'ensemble de ce passage exige un verbe exprimant tout simplement l'idée d'accuser; c'est-à-dire qu'il nous faut *arguere* et non *coarguere*. Cela étant, je crois devoir donner la préférence à la conjecture de Spengel : *apud eum arguam*, tout en avouant qu'elle ne me paraît point *palmaris*.

Au chap. 6, les mss. nous fournissent la leçon suivante : *cuius iucunditas non uno aliquo momento sed omnibus prope diebus ac prope omnibus horis contingit*. Dans ce passage, où le mot *prope* se rencontre deux fois, M. A. a cru devoir le supprimer après *sed omnibus*. Il n'est pas, en effet, difficile de montrer ce qu'il y a en apparence d'illogique à dire que ce qui arrive presque tous les jours (*i. e. non omnibus diebus*), arrive aussi presque toutes les heures. Et pourtant je crains qu'il n'y ait ici un exemple de ce que j'appelais plus haut de l'*hypercritique*. D'abord, quoiqu'en dise M. A., il ne faut pas dans l'exagération oratoire chercher toujours une logique rigoureuse. Et puis, quand on y regarde de près, il n'y a pas même dans ce passage, pourvu qu'il soit interprété sainement, la contradiction qu'y signale M. A. Aper ne peut pas vouloir dire que les jouissances que procure l'art oratoire se reproduisent absolument *tous les jours*, sans aucune exception. Elles se renouvellent *presque tous les jours*, et les jours où elles se produisent, elles ne sont pas, comme tant d'autres, momentanées et fugitives, mais se prolongent presque sans interruption (*prope omnibus horis*).

¹ Michaelis dit que le ms. B porte *indueret*; mais je me suis convaincu, par l'inspection de ce manuscrit, qu'il faut lire en cet endroit *induerit*. Ce qui a pu induire Michaelis en erreur, c'est que le deuxième *i* est plus pâle.

Au même chap. 6, on lit dans les mss. A et B : *quandocumque orator indueret* (induerit B¹). M. A. remplace ces mots par *quemcumque orator voluerit*. Cette conjecture me paraît mériter la qualification de *palmaris*. Pour justifier le changement de *quando* en *quem*, M. A. renvoie au chap. 39, où les mss. A et B portent *quam quando*. J'ajouterai que dans le ms. de Leide (B) *siquando* est écrit *siqn*.

Au même chap., la leçon des mss. *quamquam alia diu serantur atque elaborentur, gratiora tamen e. q. s.*, a été changée de bien des manières. M. A. écrit : *quamquam solidiora quae seruntur atque elaborantur*. Je crois qu'on se rapprocherait davantage de la leçon des mss., tout en conservant un sens excellent, si l'on remplaçait *solidiora* par *meliora*.

Au chap. 7 se trouve un *locus desperatus*, que les mss. nous donnent sous la forme suivante : *quod si non in alio oritur nec codicillis datur nec cum gratia venit*. M. A. écrit dans son édition de 1872 : *quod non natalibus paritur n. c. d. nec [cum] gratia renit*, tout en avouant qu'il ne donne cette leçon que *exempli causa*, pour faire connaître l'idée qui, d'après lui, doit avoir été exprimée en cet endroit. Dans son édition de 1877, il persiste dans la même opinion : il croit qu'en aucun cas la particule *si* ne saurait être maintenue. Pour moi, la conjecture de Seebode : *quod si non ingenio oritur*, est encore toujours la meilleure. Quant aux mots *nec cum gratia venit*, je crois qu'il faut les maintenir, et traduire *venit* par *échoit en partage*, comme dans le passage suivant de Cicéron : *Maior hereditas unicuique nostrum venit* (Caec. 26, 74). M. A. prétend que *nec gratia venit* signifie *et n'est pas à acheter pour de la faveur*. J'avoue que je ne comprends pas même ce que cela veut dire.

Au chap. 8, les mss. portent ce qui suit : *quamquam ad has ipsas opes possunt videri eloquentiae beneficio venisse ipsa eloquentia*. M. A. a clairement démontré (*Emend.* p. 3), que dans ce passage le mot *quamquam* n'a aucune raison d'être, et il l'a remplacé par *quoniam*. J'avais depuis longtemps inscrit en marge de mon texte *quoniam*, lorsque j'ai vu que M. Baehrens avait proposé la même conjecture, qui me paraît, qu'on me permette de le dire, excellente. En l'adoptant, et en tenant compte de la conjecture aussi simple qu'ingénieuse de J. Lipse, qui a intercalé *sed* entre *venisse* et *ipsa*, nous obtenons un ensemble de tout point irréprochable. Je m'étonne que, dans son édition de 1877, au lieu d'adopter franchement la conjecture de Baehrens, M. A. hésite entre celle-ci et la sienne, et persiste à considérer comme suspects les mots *ipsa eloquentia*, parce qu'ils ont été supprimés par la *altera manus* de B (b), dont il considère l'autorité comme très-grande. Je ne partage nullement ce dernier avis, mais ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question, que je ne pourrais traiter qu'en entrant dans d'assez grands développements. Les mots *quoniam-venisse* pourraient être mis en parenthèse.

Au chap. 10 M. A. a remplacé, dans son édition de 1872, les mots

quando enim rarissimarum recitationum fama par *q. e. rarissima harum rec. f.* Il est évident que le texte fourni par les mss. est fautif. D'autre part, la conjecture de M. A. est certainement très-simple et fort ingénieuse, et pourtant, dans son éd. de 1877, il donne la préférence à *q. e. vel rarissimarum rec. f.* Le mot *vel* a été ajouté par Halm. Quant au mot *rarissimus*, il est sans doute employé par les poètes dans le sens de *optimus, praestantissimus*, mais il n'a cette signification que chez les poètes. C'est probablement pour ce motif que Halm a conjecturé *vel praeclarissimarum*, ce qui donne un sens excellent, mais s'écarte considérablement de la leçon des mss. Quant à moi : *ἐπιχω.*

Au même chap. 10, on lit : *eos quibus natura sua oratorium ingenium denegavit*. Dans ses *Emend.* p. 171, M. A. a cherché à démontrer que le mot *sua* est de trop. Il l'a donc mis entre crochets dans son éd. de 1872, et il paraît maintenir son opinion dans celle de 1877. Je crois que c'est à tort. Si le mot *sua* manquait dans les mss., il ne faudrait pas l'ajouter. Dans ce cas il s'agirait de la nature en général, *alma illa*, comme dit M. A., *quam omnium animalium matrem appellare solemus*. Des exemples de cet emploi du mot *natura* abondent dans Cicéron et ailleurs. Mais pourquoi ne pourrait-on pas, d'un autre côté, considérer la nature de chaque individu comme une espèce de génie, indépendant de la volonté de l'homme, et lui accordant ou lui refusant des facultés à son gré ?

Dans la phrase *levitate iaculi aut iactu disci vanescere* (ch. 10), M. A. a eu parfaitement raison, selon moi, de supprimer le mot *iactu*. La chose est même tellement claire, pour peu que l'attention y soit appelée, que je ne comprends pas ce qui a pu déterminer M. Oberbreyer (*Progr.* de Rostock, 1875) à maintenir le mot *iactu*, en y ajoutant un *s*.

M. A. a bien fait de renoncer, dans son édition de 1877, à une conjecture, relative à ce même ch. 10, qu'il avait mise en avant dans ses *Emend.* et dans son édition de 1872. Elle consistait à intercaler dans la phrase *quod plerisque patrocinator*, le mot *poetis* après *plerisque*. — Mais il y a dans les commentaires de M. A. sur la dernière partie de ce chap. un point sur lequel je suis en complet désaccord avec lui. Il croit à l'existence d'une lacune entre les mots *ferri* et *tolle*. La même opinion avait déjà été émise par F. A. Wolf et approuvée par Doederlein. Quelque imposante que soit, à juste titre, l'autorité de ces deux noms, il m'est impossible de m'y soumettre. Le raisonnement est le suivant : « Et vous ne pouvez alléguer, pour excuser votre offense, ni les besoins de la défense, ni les hasards de l'improvisation : c'est avec préméditation que vous avez choisi [en composant votre tragédie] un personnage considérable, parlant avec autorité. Je sais ce qu'on peut répondre, à savoir que le succès est à ce prix. Ne faites donc plus valoir comme excuse [pour vous abstenir de la carrière oratoire] votre désir d'avoir du repos et de la sécurité, puisque vous vous attaquez à un adversaire plus puissant que vous. »

Je ne vois pas ce qu'il y a d'illogique dans ce raisonnement. Sans doute l'argumentation est rapide, mais ce n'est pas une raison pour la rendre traînante. M. A. paraît oublier ici et ailleurs que les interlocuteurs du Dialogue sont des gens d'esprit, qui comprennent à demi mot. « Je connais l'objection », dit Aper. » Mais au lieu de s'attarder à la réfuter, il s'en sert comme d'un *argumentum ad hominem*. A chaque instant, dans nos discussions parlementaires, on trouve des exemples d'une pareille *breviloquentia*. Il existe dans Rabelais une longue controverse sur le mariage, où l'écrivain français se sert constamment de cette forme de raisonnement.

A la fin du chap. 10, on lit dans les mss. : *Controversias tueri, in quibus expressis si quando necesse sit*. Il est clair que le mot *expressis* ne peut être toléré. M. A. le supprime, à l'exemple de Heumann. M. Baehrens écrit : *in quibus si quando ex re sit*. Je propose de remplacer *expressis* par *exponendis* (= *expōēdis*). *Controversiam exponere* se trouve dans Quint. X, 7, 21.

Dans le passage si controversé du chap. 11, où les mss. portent : *cum quidem in Nerone improbam — Vatinius potentiam fregi*, M. A. a adopté avec raison la conjecture de Haupt et de L. Müller, qui remplacent *in Nerone* par *imperante Nerone*. Mais il a laissé subsister avec tous les éditeurs les mots *cum quidem*, que pour ma part je ne réussis pas à comprendre. Ne faut-il pas écrire *cum pridem* ?

Au chap. 13, on lit dans les mss. : *Quod cum quotidie aliquid rogentur, ii quibus praestant indignantur* ? J'avais depuis longtemps marqué dans mon édition qu'il y avait lieu d'intercaler la particule *vel* entre *rogantur* et *ii*. M. A. émit la même opinion dans son éd. de 1877. On arrive de cette façon à un sens beaucoup plus acceptable que celui qui est attribué à la leçon des mss. dans l'éd. de 1872.

A la fin du même chap., la plupart des éditeurs mettent entre parenthèses les mots *quandoque enim fatalis et meus dies veniet*. Puteolanus avait déjà senti que la leçon des mss. est inadmissible, car elle renferme une de ces naïvetés que les Anglais appellent des *truismes*. La vraie solution se trouve déjà indiquée partiellement dans l'édition du *dialogus* publiée par Orelli en 1830. Je suis, en effet, persuadé qu'il faut mettre un point après *relinquere* et reconstituer la suite de la phrase de la manière suivante : *Quandoque olim* (au lieu de *enim*, cj. de Steiner) *fatalis et meus dies veniet, statuar* (au lieu de *statuarque*) *tumulo non maestus et atrox*.

Au chap. 14, les mss. portent : *me vero, inquit, et sermo iste infinita voluptate affecisset atque id ipsum delectat*. M. A. a été tellement choqué de la combinaison de *et* et de *atque*, qu'il a proposé dans ses *Emend.* d'intercaler après *iste* les mots *et oratio*, et il est tellement persuadé de l'excellence de cette conjecture, qu'il s'en sert pour caractériser l'extrême prudence de Secundus (v. éd. de 1872, p. 5). Il la maintient dans son éd. de 1877, tout en avouant qu'elle est *audacior*. Sans doute la combinaison

de *et* et de *atque* est très-rare (Draeger n'en cite que deux exemples dans sa grammaire historique), mais ce n'est pas une raison pour la proscrire. D'ailleurs, s'il fallait nécessairement opter, j'aimerais encore mieux supprimer la conjonction *et*, qui s'expliquerait facilement comme dittographie.

Au chap. 15, on lit dans les mss. : *quia video etiam Graiis accidisse ut longius e. q. s.* — Dans ses *Emend.* (p. 115) M. A., abusant de la logique, raisonne de la manière suivante : il résulterait de la leçon des mss., que chez les Romains aussi bien que chez les Grecs, Démosthène et Eschine seraient de beaucoup supérieurs aux orateurs subséquents. Dans son édit. de 1877 il paraît, sans se prononcer nettement, renoncer à cette *hypercritique*. Il aurait pu, ce me semble, y renoncer franchement et, reprenant en partie son idée de 1871, qui consistait à placer *etiam* avant *longius*, il aurait dû, je crois, insérer *vel* entre *ut* et *longius*. Dans le ms. de Leide *vel=ut*.

La fin du ch. 16 rentre dans la catégorie de ces passages qu'on appelle des *cruces interpretum*. Voici le texte tel que le fournit B : *incipit Demosthenes vester, quem vos veterem et antiquum fingitis, videturque non solum — sed — extitisse*. Au lieu de *vester*, le ms. A porte *videtur*, ce qui paraît s'être également trouvé d'abord dans B, car les lettres *este* sont écrits sur une rature. Quant aux mots *videturque*, ils manquent dans A. Il est probable que dans le ms. qui a servi de source commune à A et à B, se trouvait *videtur*, au lieu de *vester*, et c'est là, selon toute apparence, la cause pour laquelle les mots *videturque* se sont perdus dans A et dans d'autres mss. Halm suppose, au contraire, que le premier *videtur* a été abusivement remplacé par *vester*. Cette supposition me paraît d'autant plus invraisemblable que *vester* se trouve dans C, dont les leçons sont indépendantes de B. Il faudrait donc admettre que *vester* est une mauvaise leçon de C, et que cette leçon a été adoptée par B, à titre de correction, lors de la révision de son texte. Halm suppose en outre que *incipit* a été ajouté après coup, lorsqu'à la suite du changement de *videtur* en *vester*, il manquait un verbe à la phrase, et que les mots *videturque* du ms. B sont une interpolation. Qui ne voit combien tout cela est conjectural ? D'ailleurs, ce qui me paraît militer fortement contre la conjecture de Halm, c'est la *collocatio verborum* : il faudrait dans son hypothèse écrire *videtur Demosthenes* au lieu de *Demosthenes videtur*. Je suis persuadé que le *πρῶτον ψεύδος* de ce passage se trouve, comme l'avait déjà senti Ernesti, dans le mot *incipit*. M. A., dans ses *Emend.* (p. 118), l'avait remplacé par *ille ipse*, ce qui est certes fort ingénieux. Il avait en outre supprimé le *que* de *videturque*. Pour plus de clarté, nous mettrons en regard le texte de Halm et celui de M. A. (1871) :

HALM.

Demosthenes videtur, quem vos veterem et antiquum fingitis, non solum eodem anno — sed — extitisse

ANDRESEN.

ille ipse Demosthenes vester, quem vos veterem et antiquum fingitis, videtur non solum eodem anno — sed — extitisse.

J'espère qu'on ne m'accusera pas de témérité si je me permets de placer à côté de ces deux restitutions celle que je considère comme la bonne : *iuvenescit Demosthenes vester, quem vos veterem et antiquum fingitis, videturque non solum e. q. s.* C'est de tout point le texte de B, sauf que *incipit* (leçon décidément mauvaise) est remplacé par *iuvenescit*, qui fournit un sens excellent. *Iuvenescere* se trouve dans Pline l'ancien.

Au commencement du ch. 17 on lit : *quod quis antiquis temporibus potius adscribatis non video*. Putéolanus avait écrit *quos quidem cur*. Halm dit avec raison dans son *Comment. crit.* : *expectares saltem cur loco lectionis quis*. Déjà M. Usener (Rh. Mus., 1873) avait proposé *qui*. Pourquoi M. A. n'a-t-il pas mentionné cette conjecture, qui me paraît trancher la difficulté ?

A la fin de ch. 18 j'ai toujours été choqué par ce qu'il y a d'abrupt dans la conclusion : *Ne dividatis saeculum*. Deiters, qui avait senti cela, proposa d'écrire *itaque ne*. Cette conjecture se justifie par le mot précédent *duravit*. Ne pourrait-on pas se borner à insérer *ita* ? Plus haut on trouve de même *ita si eum*.

Comment se fait-il qu'au commencement du ch. 18, M. A., qui a généralement le flair si subtil en matière de lacunes, n'ait pas été frappé par les mots : *si qua ex horum oratorum fama gloriaque laus temporibus acquiritur* ? Panckoucke traduit : si quelque gloire est acquise au siècle de ces orateurs. Boetticher traduit de son côté : wenn etwa für jene Zeiten soll ein Lob erwachsen. Ces deux traducteurs ont senti qu'il faut un déterminatif à *temporibus*. Je propose d'écrire *temporibus eorum* *acquiritur*, quoique les mss. ne portent pas la moindre trace de *eorum*.

On lit au ch. 19 : *cum conditione temporum et diversitate aurium formam quoque — orationis esse mutandam*. Dans ses *Emend.* (p. 133) M. A. avait proposé d'écrire *ex diversitate aurium*, en donnant pour raison : *neque enim diversitas aurium sed aures potius mutantur*. Cette malheureuse conjecture, reproduite dans l'éd. de 1872, a disparu de celle de 1877.

Au même ch. 19. les mss. portent : *quod si quis odoratus philosophiam videretur atque ex ea locum aliquem orationi suae insereret*. Dans ses *Emend.* M. A. considère comme interpolée toute la dernière partie de cette phrase, à partir de *atque*. Cette opinion téméraire, reproduite dans l'éd. de 1872, ne se retrouve heureusement plus dans celle de 1877.

Plus loin dans le même ch. on lit : *cum vix in cortina quisquam adsistat*. En 1871 (*Emend.* p. 133) M. A. affirmait (*pro certo affirmaverim*) que la leçon *in cortina* était manifestement vicieuse. Il l'a cependant, et avec raison, maintenue dans son éd. de 1877.

Au ch. 20, M. A. n'a pas ses apaisements au sujet de la phrase suivante : *poeticus decor*-, non Accii aut Pacuvii veterino inquinatus, sed ex Horatii et Virgilii et Lucani sacrario prolatus. Ce n'est pas en effet, dit-il, le *poeticus decor*, c'est le style qui ne doit pas être *inquinatus*. D'ailleurs *inquinatus* ne forme pas une bonne opposition à *prolatus*. Je ne puis

m'empêcher de ranger encore ces observations dans la catégorie de l'hypercritique. Et d'abord, pourquoi ne pourrait-on pas dire que le *poeticus decor*, la couleur poétique du discours ne doit pas être souillée par les vieux oripeaux d'Accius et de Pacuvius? Quand au second argument invoqué par M. A., je reconnais qu'il n'y a pas d'opposition entre *inquinatus* et *prolatus*; mais si l'opposition existe dans les idées, et que ces idées soient exprimées d'une façon suffisamment claire, pourquoi faut-il qu'elle se reproduise dans tous les mots des deux phrases correspondantes?

Au ch. 21, j'ai toujours été choqué par le premier *nisi* dans la phrase : *nisi forte quisquam Caesaris — libros legit, nisi qui e. q. s. Gronovius remplaçait nisi forte par nec fere. Classen se borne à changer nisi en num. Ce num me paraît beaucoup plus intolérable que nisi. S'il faut, comme je le crois, changer nisi, je propose d'y substituer an. Dans le ms. de Leide nisi = ñ. Le changement est donc très-facile, et l'on obtient par ce moyen un sens excellent : « ou bien y a-t-il par hasard quelqu'un qui lise, etc.? »*

A la fin du ch. 23, les mss. portent ce qui suit : *vos vero disertissimi, ut potestis, ut facitis, illustrate saeculum nostrum pulcherrimo genere dicendi. Nam et te, Messalla, e. q. s. Acidalius a senti qu'il fallait au qualificatif disertissimi joindre le substantif viri. On l'a placé généralement et avec raison, je pense, à la suite de vero. M. A. dans ses Emend. l'a intercalé après disertissimi, en remplacement de ut, et il a écrit en conséquence : vos vero d. viri, potestis, ut facitis, ILLUSTRARE. Cette conjecture, nullement nécessaire, fait perdre à la phrase sa vivacité et sa finesse. Pour comprendre ce qu'il y a de piquant dans l'anaphore ut potestis, ut facitis, il faut se rappeler qu'Aper s'adresse à des admirateurs et à des imitateurs de l'éloquence des anciens temps. Or, après avoir persifflé les orateurs-antiquaires de son temps, ces pédants que personne n'écoutait, il ajoute : Quant à vous, qui êtes véritablement éloquents, illustrez votre époque en faisant usage du beau style (c'est-à-dire du style moderne, orné de *sententiae* et de *loci*). Vous êtes capables de le faire, et — pour tout dire — dès à présent vous le faites, car vous, Messalla, etc.*

La fin du ch. 24, telle qu'elle nous est donnée par les mss., présente assurément quelques difficultés, et M. A., dans ses *Emend.* (p. 178 et suiv.), prétend en avoir constaté jusqu'à cinq, d'où il conclut que tout ce passage n'est *peut-être* qu'une interpolation. C'est aller un peu vite en besogne : aussi dans son éd. de 1877 M. A. a-t-il complètement renoncé à cette idée. En effet, les cinq difficultés soulevées dans les *Emend.* peuvent toutes, sauf une, être écartées par voie d'interprétation. Quant à la cinquième, on ne peut y échapper que par une conjecture, mais cette conjecture est si simple qu'il n'y a pas lieu de s'en préoccuper. — Voici le passage en question : *exprome nobis — causas cur tantum ab eloquentia eorum recesserimus, cum praesertim centum et viginti annos ab interitu*

Ciceronis in hunc diem effici ratio temporum collegerit. M. A. estime qu'avant *cum praesertim* il faut suppléer une phrase comme celle-ci : *quod insolentissimum debet videri, ou quod permirum videtur.* Mais les exemples cités par M. A. lui-même (éd. de 1877) prouvent que les mots *cum praesertim* doivent parfois être traduits en français par *alors que cependant*. Or, s'il en est ainsi, le raisonnement ne laisse rien à désirer, pourvu qu'on intercale entre *praesertim* et *centum* soit *tantum* (Halm), soit *vix* (Andresen), soit *modo* (Ernesti). Je n'hésite pas à préférer *modo*. *Tantum* est invraisemblable, parce que le même mot se retrouve une ligne plus haut ; *vix* ne rend pas exactement la pensée qu'il s'agit d'exprimer : *modo* convient sous tous les rapports. Dans le ms. de Leide, ce mot s'écrit *m*, de sorte qu'il a pu très-bien être absorbé par la dernière lettre de *praesertim*. Je traduis : « Expliquez-nous les causes qui nous ont fait dévier si fortement de l'éloquence des anciens, alors que cependant il résulte du calcul des temps qu'il ne s'est écoulé que cent et vingt ans depuis la mort de Cicéron jusqu'à ce jour. »

Il n'y aurait certes rien de surprenant à ce que dans la suite des temps, au bout de plusieurs siècles, il se fût opéré un changement, même considérable, dans l'éloquence romaine. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est la rapidité de cette décadence. Si l'on se place à ce point de vue, le raisonnement de Maternus paraîtra complet, et il ne faudra rien sous-entendre.

M. Roersch avait proposé (Rev. de l'Inst. publ. en Belg. 1865, p. 303) de supprimer dans la dernière partie de la phrase transcrite ci-dessus, le mot *effici*, comme provenant d'une glose destinée à expliquer *collegerit*. On pourrait sans doute se passer de ce mot, mais il y a dans tout le *dialogus* une telle richesse, je serais presque tenté de dire une telle redondance d'expressions, qu'il ne faut pas se hâter de considérer comme des gloses tous les termes dont on pourrait à la rigueur se passer. M. Roersch cite lui-même (l. c.) un passage de Pline (N. H. VI, 38) qui prouve que *efficere* est un terme propre au calcul : *computatio efficit*. Dès-lors, pourquoi ne pourrait-on pas dire : *ratio temporum colligit effici centum et viginti annos*, le calcul des temps donne comme résultat une somme de cent et vingt ans ?

Au ch. 25, M. A. dit (éd. de 1877) que les mots *ne illi quidem parti sermonis eius repugno si cominus fatetur* n'ont pas encore été corrigés d'une manière certaine. Assurément il sera impossible d'arriver ici à une certitude absolue, mais la conjecture de Halm : *repugno qua quasi convictus fatetur* me paraît se recommander à tant de titres que je n'hésiterais presque pas à la placer dans le texte.

Vers la fin du même ch., les mss. portent : *solum inter hos arbitror Brutum non malignitate nec invidia, sed simpliciter et ingenue iudicium animi sui detexisse*. Cette phrase que, dans son éd. de 1877, M. A. explique fort sensément par un *zeugma*, était considérée dans les *Emend.* comme incompréhensible. Il fallait, disait l'auteur, combler par *fuisse commotum*

la lacune existant à la suite de *invidia*. M. A. ayant lui-même reconnu son erreur, il n'y a pas lieu d'insister.

Au commencement du ch. 26, M. A. a substitué *orationem* à *oratore*. Cette conjecture me paraît certaine.

A propos du passage difficile qui termine ce même ch. (*quotus enim quisque scholasticorum non hac sua persuasione fruitur ut se ante Ciceronem numeret sed plane post Gabinianum?*), je suis d'accord avec M. A., quoiqu'il ne s'exprime que d'une manière dubitative, pour donner la préférence à la conjecture de R. Schoell, qui remplace la particule *sed* par *etsi*. On pourrait dire de même des poètes français de l'école romantique : ils se croient tous plus forts que Racine, tout en s'inclinant parfaitement devant Victor Hugo.

Quoique personne n'ait encore réussi à corriger d'une façon vraisemblable la faute qui se cache au commencement du ch. 28, M. A. n'en a pas moins le mérite d'avoir le premier démontré clairement que la leçon traditionnelle (*etiamsi*) est inexplicable.

C'est encore à M. A. que revient l'honneur d'avoir prouvé le premier que la vulgate n'est pas admissible dans la phrase suivante du ch. 30 : *neque oratoris vis et facultas, sicut ceterarum rerum, angustis et brevibus terminis cluditur*. S'appuyant sur un passage du *de Orat.* I, 12, 52, M. A. propose d'écrire : *sicut ceterae artes, certarum rerum angustis e. q. s.* Je préfère cette conjecture à celle de R. Schoell, qui se borne à biffer *sicut*.

Par contre, je ne puis me rallier à l'opinion de M. A., lorsqu'au ch. 31 il propose d'insérer le mot *causae* entre *cuiusque* et *natura*. Ceci me paraît encore une fois de l'hypercritique.

Voici, en effet, quelle est, d'après moi, la marche du raisonnement : « Il importe à l'orateur de bien connaître la philosophie, car lorsqu'il s'agit d'exciter ou de calmer la colère du juge, celui qui sait en quoi réside la colère atteindra son but bien plus facilement. De sorte que, quelles que soient les personnes auxquelles il devra s'adresser, qu'elles soient hostiles ou envieuses, chagrines ou craintives, l'orateur familier avec cette science connaîtra le fond de leur cœur et saura, d'après le caractère de chacun, mettre la main à l'œuvre et ménager son discours. En effet, il y en a qui aiment mieux ceci, d'autres etc. » — Dans tout cela il n'est question que de la diversité des personnes avec lesquelles l'orateur se trouvera en contact, nullement de la diversité des causes qu'il aura à traiter. Mais, dit M. A., *cuiusque natura* veut dire : la nature individuelle de chaque auditeur. Or, lorsqu'il y en a plusieurs, l'orateur ne peut pas tenir compte de toutes ces natures différentes. C'est pousser les choses à l'extrême. L'auteur du *dialogus* parle de différents groupes (*infesti, cupidi, invidentes, tristes, timentes*), et il dit qu'il faut approprier ses discours au caractère de chacun, ce qui, dans l'occurrence, signifie évidemment : de chacun des groupes avec lesquels l'orateur se trouvera en rapport.

Vers la fin du même ch. 31, les mss. portent : *neque enim sapientem informanus neque stoicorum artem, sed eum e. q. s.* Au lieu de *artem*, qui se trouve dans B, on lit *ētem* dans A, et *civitatem* dans bCDE. Qu'il me soit permis d'ajouter une conjecture de plus à la liste déjà longue des hypothèses dont ce passage a été l'objet : au lieu de *artem* ou de *ētem* je propose *alumnū* (*alān*). M. A. a conjecturé *aliquem*.

La suite de ce passage (*sed eum qui quasdam artes haurire omnes liberaliter debet*) n'est pas moins difficile. M. A. propose d'écrire : *sed eum qui QUAS DICEBAM artes haurire e. q. s.* C'est, à mon sens, la conjecture la plus vraisemblable de toutes celles qui ont été mises en avant.

Quoique je pense (je l'ai déjà dit) que, vu la grande abondance de langage de l'auteur du *dialogus*, il ne faut pas trop se hâter de considérer comme dus à des gloses, des mots et surtout des propositions entières dont on pourrait à la rigueur se passer, je suis pourtant obligé d'avouer avec M. A. que la dernière phrase du ch. 31 me fait l'effet d'avoir été écrite en marge par un lecteur ou un copiste ami de l'étude du droit. C'est ainsi qu'à la fin du ch. 14, on lit à la marge du ms. de Leide, les mots suivants écrits par b : *neque enim lacrimanda poetæ mors, cui perpetuo fama superstes erit* ¹.

On lit au ch. 32 : *quem [oratore] non posse aliter existere, nec exitisse unquam confirmo nisi eum, qui tanquam in aciem omnibus armis instructus, sic in forum omnibus artibus armatus exierit*. M. A. avait été frappé dans ses *Emend.* de deux défauts dont ce passage paraît entaché. Il y a d'abord manque de correspondance logique entre *non aliter* et *nisi eum*, ensuite manque de symétrie entre :

in aciem omnibus armis INSTRUCTUS et
in forum omnibus artibus ARMATUS.

Dans son éd. de 1877 M. A. ne pense plus qu'il faille s'arrêter à ces deux difficultés. Quant à moi, je ne puis m'empêcher d'être choqué par la première, et je crois qu'il y a lieu de changer le commencement de cette phrase. Mais au lieu de remplacer *aliter* par *alium*, je supprimerais, comme étant le résultat d'une glose, les mots *eum qui*. On voit immédiatement combien, par la suppression de ces mots, la phrase gagne en logique, en vigueur et en harmonie.

Plus loin, dans le même ch. 32, on trouve un passage fort étrange, à propos duquel il sera curieux de constater, par un exemple frappant, combien est grande la distance qui sépare les idées développées par M. A. dans ses *Emend.* (1871), de celles qu'il professe dans son éd. de 1877. Voici le passage en question : *Si testes desiderantur, quos potiores nominabo quam apud Graecos Demosthenem, quem studiosissimum Platonis*

¹ Je ne sais pourquoi Michaelis et Meiser ont négligé de donner cette indication, qui sert à caractériser b.

auditem fuisse memoriae proditum est? Et Cicero his, ut opinor, verbis refert, e. q. s. Dans ses *Emend. M. A.* propose de substituer aux mots *et Cicero*, la leçon suivante : *et apud nos Ciceronem, qui e. q. s.* Il n'admet pas l'explication à laquelle on a eu recours pour défendre la leçon traditionnelle, et qui consiste à dire que l'auteur a ici relié ses idées d'une façon un peu libre : *ad hanc enim explicandi rationem in tam eleganti tamque polito scriptore cavendum est ne confugiamus*. Il trouve que sa conjecture n'est nullement téméraire, puisqu'il s'agit d'un ouvrage qui a eu tant à souffrir des injures du temps; il ajoute même que ce passage est propre à faire voir jusqu'où la critique conjecturale peut se permettre d'aller.

Qu'on compare maintenant ce langage à celui de l'éd. de 1877. Après avoir rappelé sa conjecture de jadis, M. A. ajoute : *sed quoniam plura insunt in hoc libello, quae ad concinnitatis leges non prorsus sunt accommodata, librorum scripturam servavi, veritus ne ipsum scriptorem corrigerem*. On le voit, le changement est complet. Le type qui doit servir de règle pour apprécier ce que l'auteur du *dialogus* a pu ou n'a pas pu écrire, s'est entièrement transformé dans l'esprit de M. A. Lequel de ces deux types est le plus conforme à la réalité? Je crois que la vérité se trouve au milieu. J'ai dit et tâché plus d'une fois de prouver dans le cours de cette analyse, que M. A. avait dans ses *Emend.* attribué à l'auteur du *dialogus* une correction et une précision de langage qu'il n'a pas. J'ai montré d'autre part que, dans son éd. de 1877, M. A. a abandonné presque complètement cette appréciation erronée. Mais s'il ne faut pas vouloir contraindre l'auteur du *dialogus* à parler comme un géomètre ou un dialecticien, il ne faut pas non plus lui imputer des négligences qu'on pardonnerait à peine à un écolier. Or, dans le passage dont nous nous occupons en ce moment, je considère la leçon des mss. comme inadmissible, tout en déclarant que la conjecture proposée dans ses *Emend.* ne me paraît nullement à l'abri de la critique. Mais comme je n'ai de mon côté rien de mieux à proposer, je n'insiste pas.

Au chap. 34, on lit dans les mss. : *ut nec bene dicta dissimularentur*. On a senti depuis longtemps que cette phrase est incomplète. Agricola intercale *nec male* avant *nec bene*; M. A. (*Emend.*) écrit : *ut nec bene nec minus bene*; Sauppe propose : *ut nec bene dicta ignorarentur, nec male dicta dissimularentur*. Dans l'éd. de 1877 M. A. donne la préférence à cette dernière conjecture, parce que, dit-il, le mot *dissimulare* ne s'accorde qu'avec *male dicta*. Mais pourquoi ne pas recourir ici à un *zeugma*? Si on l'admet, il convient d'écrire *nec bene nec male dicta*. Les mots *invidis et faventibus, nec bene nec male dicta* se correspondront alors par chiasme.

Au même ch., les mss. portent : *nono decimo actatis anno L. Crassus C. Carbonem, uno et vicesimo Caesar Dolabellam, altero et vicesimo Asinius Pollio C. Catonem — insecuti sunt*. Nipperdey a démontré que *nono decimo* est une erreur, et qu'il faut écrire *uno et vicesimo*. D'autre part, Pichena

avait déjà vu, il y a plusieurs siècles, que *uno et vicesimo Caesar* doit être remplacé par *tertio et vicesimo C.* — Ces corrections, admises par Michaelis et par M. A. dans son éd. de 1872, ont été répudiées par celui-ci en 1877, parce que, dit-il, la gradation s'y oppose. Mais cette gradation, essentiellement vicieuse, n'a-t-elle pas été introduite après coup? Remarquons que, dans l'énumération de ses exemples, l'auteur a suivi l'ordre chronologique. C'est ce que le copiste dont le travail a servi de base à nos mss. n'aura probablement pas vu, et c'est pour cela qu'il aura altéré les chiffres (on sait que rien n'est plus fréquent dans les mss.), pour obtenir cette gradation sur laquelle s'appuie M. A.

Nous avons déjà parlé de la lacune de six pages ou de six feuillets (*sæx pagellæ*) qui se trouve à la fin du ch. 35. Il s'agit maintenant d'examiner si les chapp. suivants jusqu'à la fin doivent être, comme on le pense d'ordinaire et comme je le pense également, attribués à Maternus, ou s'il convient de les répartir, comme le propose M. A., soit entre Messalla et Maternus, soit entre Julius Secundus et Maternus. Comme au commencement du ch. 42 se trouvent les mots *finierat Maternus*, et que dans le texte, tel qu'il nous a été transmis par les mss., il n'y a pas de changement d'interlocuteur depuis le ch. 36, la première de ces hypothèses est seule admissible, à moins que dans les six chapp. que nous venons d'indiquer (36-42), ne se trouvent les traces d'une lacune. Or, cette lacune, M. A. croit (à l'exemple de Heumann) la constater au ch. 40. Il prétend, en effet, que la phrase qui commence par les mots : *non de otiosa et quieta re loquimur*, ne se relie pas du tout à celle qui précède (*quæ sententiae nullo vinculo coniunguntur*). Examinons.

Au commencement du ch. 40, l'interlocuteur, quel qu'il soit, expose combien, du temps de la république, l'éloquence était stimulée et excitée par le droit accordé à tout citoyen de s'attaquer aux plus grands personnages et par la faveur qui, grâce à l'envie, s'attachait à ces attaques passionnées. Toutes ces causes, dit l'auteur, *quantum ardorem ingeniis, quas oratoribus faces admovebant!* Puis il continue : « l'objet dont nous parlons ne comporte ni le repos ni le calme; il ne se complait pas dans un milieu modéré et honnête : cette grande et merveilleuse éloquence est fille de la licence, que les sots qualifient de liberté, etc. » Sans doute au point de vue de la forme, ces phrases ne se relient pas très-bien à celles qui précèdent, mais la liaison des idées me paraît évidente. Généralement les arts, pour être cultivés avec succès, réclament la tranquillité et le calme. Les poètes, avait dit Aper (ch. 9), s'ils veulent composer quelque chose de sérieux, doivent fuir le commerce de leurs semblables et se réfugier dans les forêts et les bois. Il en est tout autrement de l'art oratoire, car c'est dans le tumulte des révolutions, au sein des compétitions ardentes et des luttes passionnées, que la grande éloquence prend naturellement son essor. — Ces idées se combinent parfaitement entre elles, et pour que cette liaison interne se manifeste au dehors, il suffit, comme l'a vu Muret, il y a déjà plusieurs siècles, d'intercaler la conjonction

enim entre non et de : *quantum ardorem ingeniis, quas oratoribus faces admovebant ! Non enim de otiosa et quieta re loquimur*. Je ne vois pas ce qu'on peut trouver d'illogique dans cette marche des idées. Dès lors, comme il suffit, pour remettre tout en ordre, de compléter le texte par la particule *enim*, je n'hésite pas à préférer cette légère conjecture à celle qui consiste à statuer, sans le moindre indice, une grande lacune après *admovebant*.

Revenons maintenant au ch. 36. Ici encore je suis obligé de m'écarter complètement de la manière de voir de M. A. Voici le texte en litige : ... *antiquorum eloquentiam provexit. Nam etsi horum quoque temporum oratores ea consecuti sunt quae composita et quieta et beata re publica tribui fas erat, tamen illa perturbatione et licentia plura sibi assequi videbantur, cum mixtis omnibus e. q. s.* M. A. appelle ce passage un *locus difficillimus*. Quoi qu'en puisse penser l'auteur des *Emend.*, je ne saurais partager cette appréciation, et je suis d'avis que la plupart des difficultés contre lesquelles il est allé se heurter, proviennent de son hypercritique. Ainsi tout d'abord, il est arrêté par la particule *quoque*, dont l'emploi ne lui paraît pas logique. Sans doute cet emploi n'est pas absolument correct, mais il faut pour s'en apercevoir un certain effort de pensée. D'ailleurs, ce n'est pas dans les idées, ce n'est que dans la forme que se trouve une certaine absence de logique, comme on en rencontre parfois chez les meilleurs écrivains. Mais, dit M. A., comment Messalla peut-il appeler le gouvernement de son temps une *res publica composita et quieta et beata* ? La preuve qu'il n'en est pas ainsi, c'est qu'il s'y rencontre encore des orateurs, ce qui, comme le dit plus loin (ch. 40) Maternus, est le signe d'une *civitas non emendata nec usque ad votum composita*. Remarquons d'abord que, d'après nous, ce n'est pas à Messalla mais à Maternus qu'il convient d'attribuer les paroles en question. Ceci est important, parce que Maternus, est à tout prendre, un grand admirateur du régime impérial, comme le prouve surabondamment la fin du ch. 41. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il appelle le gouvernement de son temps *res publica composita et quieta et beata*. Mais ces mots ne sont-ils pas en contradiction, tout au moins apparente, avec le commencement du ch. 41, que nous avons cité plus haut ? En aucune façon. Un gouvernement peut être convenablement réglé, tranquille et heureux, sans être pour ce motif une république idéale. En d'autres termes, une forme de gouvernement peut très-bien ne pas être *emendata*, c'est à dire complètement exempte de défauts, ni *usque ad votum composita*, c'est-à-dire aussi bien réglée qu'on pourrait le désirer, sans qu'on soit autorisé à lui contester pour ce motif le mérite d'être *composita, quieta et beata*. Je suis persuadé que si M. A. veut se donner la peine d'y réfléchir, il finira par être d'accord avec moi, et par ne plus vouloir changer *fas* en *nefas*.

Dans la suite de ce passage il faut évidemment faire subir un changement au texte traditionnel, car *horum temporum oratores* ne peut pas être le sujet de *illa perturbatione — plura sibi assequi videbantur*. Il

faut donc ou changer, avec Gutman, *illa* en *illi*, ou adopter une conjecture analogue à celle que propose M. A., savoir : *illa perturbatione — plura sibi assequi POTUISSE VIDEBUNTUR*. Entre ces deux hypothèses mon choix ne saurait être douteux. La conjecture de Gutman est aussi simple que satisfaisante. Mais, dit M. A., la leçon *illa* doit être maintenue à cause de la phrase qui suit : *cum mixtis omnibus e. q. s.* Ceci n'est après tout qu'une simple affirmation, que M. A. nous permettra de repousser comme nullement démontrée. M. A. ajoute, il est vrai, qu'on ne comprend pas comment les orateurs de la république auraient pu considérer les avantages dont ils jouissaient comme supérieurs à ceux qui devaient tomber en partage aux orateurs de l'empire, alors que naturellement ceux-ci leur étaient inconnus. Mais ce n'est apparemment pas là ce qu'a voulu dire l'auteur du *dialogus*. Il s'agit de déterminer à quelle époque, sous la république ou sous l'empire, les orateurs étaient le plus fortement stimulés. Eh bien, dit notre auteur, les récompenses qu'avaient en vue les anciens orateurs étaient à leurs yeux bien plus considérables que celles qui sont réservées aux orateurs de nos jours. Qu'y a-t-il d'absurde dans cette comparaison? Qu'on relise maintenant tout ce passage, débarrassé des difficultés qu'y avait vues M. A., et l'on constatera combien il est plus énergique et plus clair qu'avec la correction et l'interprétation de l'auteur des *Emendationes*.

Un peu plus loin, dans le même ch., M. A., choqué par la tautologie contenue dans les mots *accusationes potentium reorum*, avait proposé, à la suite de Walther, de remplacer *reorum* par *virorum*. Dans son éd. de 1877, il est, à juste titre, revenu sur cette opinion, en s'autorisant de l'exemple suivant des Ann. (XI, 5), cité par Halm : *saevus accusandis reis*.

Plus loin encore, toujours dans le même ch., on lit : *cum parum esset in senatu breviter censere, nisi qui ingenio et eloquentia sententiam suam tuerentur* (*tueretur* AC). M. A. a prouvé clairement que cette leçon est inadmissible. Pour la corriger F. Ritschl a proposé d'intercaler *nec probaretur* entre *censere* et *nisi*. Schoell (dans l'éd. posthume de Nipperdey) élimine le mot *breviter*. Je crois qu'il est préférable de remplacer *breviter* par *graviter*. Si l'on adopte cette conjecture, il faudra, avec J. Lipse, substituer *quis* à *qui*, et adopter la leçon *tueretur*.

A la fin du ch. 39, se trouve encore un passage que M. A. qualifie de *locus difficillimus*. Quant à ce point, je suis cette fois d'accord avec lui, mais je ne saurais le suivre dans ses conclusions. Voici le texte d'après les mss. : *Itaque hercule eiusmodi libri extant ut ipsi quoque qui egerunt non aliis magis orationibus censeantur*. Ce qui dans cette phrase choque surtout M. A., c'est le mot *quoque*. Quelles sont, se demande-t-il, ces autres personnes auxquelles ceux qui *ipsi egerunt* viennent s'associer? Il propose en conséquence d'écrire : *ut ipsi quoque qui LEGERUNT, non aliis magis orationibus ACCENDANTUR*. Je reconnais que cette conjecture est ingénieuse, mais est-elle nécessaire? Je ne le pense pas. L'idée de l'auteur du *dialogus* me paraît devoir être la suivante : « dans les discours pronon-

cés au milieu de telles circonstances, les grands orateurs de la fin de la république ont non seulement surpassé leurs rivaux, mais se sont en quelque sorte surpassés eux-mêmes ». Il convient, en effet, de ne pas oublier que dans la phrase précédente l'auteur avait dit que la grande publicité dont étaient jadis entourés les discours eût été capable d'enflammer jusqu'aux orateurs les plus froids. C'est à ceux-là que sont opposés Cicéron et Calvus, qui, *eux aussi*, brillaient surtout dans les discours prononcés devant le peuple. Quoi qu'il en soit de cette explication, à laquelle je ne sais ce qu'on pourrait reprocher, je suis d'avis que la conjecture de M. A. n'est pas admissible, parce qu'en l'adoptant on ne parvient pas à se rendre compte du parfait *legerunt*, qui en tout cas devrait être remplacé par *legunt*.

Vers le milieu du ch. 40, où l'éloquence républicaine est traitée si durement, les mss. portent : *sine obsequio, sine servitute, contumax, e. q. s.* Le mot *servitute* a été changé de bien des manières, mais personne que je sache, n'a songé à *sinceritate*, ce qui me paraît préférable à toutes les autres conjectures.

Au commencement du ch. 41, on lit dans les mss. : *sic quoque quod superest ex antiquis oratoribus forum non emendatae — civitatis argumentum est.*

M. A. dit à ce sujet (*Emend.*, p. 134) : *Initio cap. 41 videntur mihi olim duae extitisse scripturae, quarum utramque codex archetypus praeberuit. Altera haec fuit : sic quoque quod superest ex antiquis oratoribus; altera : sic quoque quod superest antiquorum oratorum.* La conclusion de ces prémisses est tirée dans l'éd. de 1872, où M. A. donne la préférence à la première de ces deux leçons hypothétiques, en supposant que le mot *forum* doit son origine à la terminaison *orum* de la deuxième leçon. L'in vraisemblance de cette conjecture saute aux yeux : le mot *forum* me paraît de toute façon devoir être conservé, et je crois qu'on pourrait maintenir la leçon des mss., sauf à intercaler, avec M. A., la préposition *ex* entre *superest* et *antiquis* : « Le forum qui nous reste comme un héritage des orateurs de jadis. » Selon toute apparence, les *quaestiones perpetuae* ne furent complètement abolies qu'au 2^e siècle. Il y avait donc encore toujours une espèce de forum. D'ailleurs, les affaires relatives aux provinces sénatoriales se traitaient au sénat, qui, lui aussi, pouvait jusqu'à un certain point être considéré comme un forum.

Au sujet de la fin du ch. 41, M. A. a émis trois opinions différentes. Voici d'abord le texte qui nous est fourni par les mss. : *Si aut vos prioribus saeculis aut illi quos miramur his nati essent, ac deus aliquis vitas ac vestra tempora repente mutasset, nec vobis e. q. s.* La difficulté de ce passage gît évidemment dans les mots *ac deus aliquis — mutasset*. Dans ses *Emend.* (p. 176) M. A. arrive à la conclusion que ces mots sont dus à une glose. Dans son éd. de 1872 il maintient la phrase en question, en la modifiant de la manière suivante : *ac deus aliquis VETERA ac vestra tempora e. q. s.* Enfin, dans son éd. de 1877, il conserve intégralement

la leçon des mss., sauf à intervertir, à l'exemple de Haase, l'ordre des mots *vestra tempora*. Je ne puis me rallier à aucune de ces conjectures. Je n'adopte pas la première, parce que je ne puis pas imaginer pourquoi un glossateur se serait donné la peine d'expliquer une phrase parfaitement claire; je n'adopte pas la seconde, parce que, si l'on y regarde de près, elle aboutit manifestement à une contradiction. Voici, en effet, quelle serait la portée de ces phrases, telles que M. A. les a amendées dans son éd. de 1872: Si vous (Aper, Julius Secundus, Messalla) étiez nés il y a un bon siècle, et si les orateurs que nous admirons (Cicéron, Calvus, etc.) étaient nés de nos jours; si, en outre, un dieu opérât tout à coup un échange entre les temps anciens et l'époque actuelle, c'est-à-dire, s'il mettrait la fin de la république à la place du règne de Vespasien et réciproquement, — que résulterait-il de ce double changement? C'est qu'au fond rien ne serait changé; qu'Aper, Julius Secundus et Messalla vivraient sous le règne de Vespasien, et Cicéron et Calvus vers la fin de la république. Or, ce n'est évidemment pas là ce que l'auteur a voulu dire. Je n'adopte pas enfin la troisième conjecture de M. A., parce qu'elle conduit soit à une tautologie, soit à une contradiction analogue à celle que je viens de signaler. D'ailleurs, que veut dire: *vitas [vestras] mutasset*?

Voici la solution que je propose: *si aut vos prioribus saeculis ET illi quos miramur his nati essent, AUT deus aliquis VETERA ac vestra tempora repente mutasset*. Les changements que je propose d'introduire dans le texte ne sont ni nombreux, ni considérables, et ils nous donnent un sens que je considère comme irréprochable, parce qu'il n'aboutit ni à une tautologie, ni à une contradiction.

Je n'ai guère encore parlé jusqu'ici de ce qu'a fait M. A. au point de vue de l'interprétation du *dialogus*, et la longueur du présent article m'empêche d'aborder aujourd'hui cette partie de ma tâche. J'en parlerai peut-être ultérieurement. Je me bornerai à dire pour le moment qu'en règle générale les explications de M. A., surtout dans son éd. de 1877, me paraissent très-satisfaisantes. Elles sont claires, judicieuses, pas trop développées et abordent résolument toutes les difficultés. C'est-à-dire qu'elles possèdent presque toutes les qualités qui sont requises dans un bon commentaire.

A. WAGENER.

C. Sallustii Crispi de bello Jugurthino liber. *Texte revu et annoté par*
P. THOMAS, professeur à l'université libre de Bruxelles.

Cette édition classique peut être comptée parmi les meilleures. Pour le texte, l'auteur a bien fait de suivre la seconde édition de H. Jordan. Il ne l'a pas cependant suivie aveuglement; il y a introduit des leçons d'autres éditeurs, et a fait lui-même des corrections qu'il cherchera à justifier dans une dissertation spéciale. Il faudra attendre cette dissertation pour se former une opinion définitive sur la légitimité de certains

changements. Il est probable que le texte subira encore des modifications, quand la grande édition de Jordan aura paru, et quand on connaîtra mieux le meilleur manuscrit de Paris, celui de la Sorbonne qui porte le n° 500.

C'est parce que nous espérons bientôt une seconde édition du livre de M. Thomas que nous voudrions croire que la première n'a pas été clichée, usage que quelques éditeurs belges ont emprunté aux Français et qui est si défavorable à la science philologique et au progrès des études. Ne voyons-nous pas tel livre, dont le conseil de perfectionnement a autorisé l'emploi, à condition que certaines fautes grossières du texte ou du commentaire fussent corrigées, rester des années et des années entre les mains des élèves sans qu'on y ait fait aucun changement? En France, on annonce presque chaque année des éditions nouvelles, tandis qu'on ne fait en réalité que de nouveaux tirages; il ne faut pas que cet usage s'établisse en Belgique.

M. Thomas donne, à la fin de son avant-propos, les particularités orthographiques et lexigraphiques qui se rencontrent dans Salluste. Il ne semble pas qu'il ait voulu les donner toutes; sans cela, il aurait pu, par exemple, y ajouter *c* pour *qu* (*secuntur* = *sequuntur*).

Dans le commentaire, M. Thomas a eu pour but de donner à l'élève les indications historiques, géographiques et grammaticales indispensables, et une idée assez complète des particularités du style de Salluste. A tous ces égards, le commentaire remplit bien son but. Il est particulièrement soigné au point de vue grammatical, de sorte qu'il fournit aux élèves toutes les facilités pour approfondir l'explication de l'auteur et pour compléter en même temps leur instruction grammaticale, qui est assez négligée dans certains établissements.

Faisons quelques remarques critiques. Nous n'avons pas rencontré de note sur les différentes significations de *ultra*; nous croyons qu'il serait très-utile de montrer aux élèves comment ils peuvent trouver eux-mêmes les différentes traductions de ce mot, en se pénétrant bien de sa signification fondamentale. L'explication de certaines expressions ne suffit pas, du moins au point de vue de l'élève; il faudrait peut-être y ajouter la traduction, ou les différentes manières de traduire le mot; c'est le cas de *pravitas*, lorsqu'on l'explique par: *Pravum est quod ipsum lædit facientem*; et de *habitus*, quand on dit que ce mot présente l'homme dans ses rapports avec la vie extérieure. Disons encore que la note 6 de la page 33 devrait être rédigée autrement. Ces petites observations et d'autres qu'on pourrait faire ne diminuent pas au fond la haute valeur du livre. Nous faisons des vœux pour que toutes nos éditions classiques soient faites dorénavant avec le même soin, avec la même entente, et surtout avec le même esprit scientifique. L'édition de Salluste fait grandement honneur à M. Thomas, et nous espérons qu'elle ne tardera pas à être mise entre les mains des élèves.

A. B.

ACTES OFFICIELS.

Règlement pour les examens conduisant aux diplômes de professeur de gymnastique dans les écoles normales, les athénées et écoles moyennes. — 1877.

Art. 1^{er}. Il sera institué, en 1877, un jury d'examen chargé de délivrer le diplôme de capacité pour l'enseignement de la gymnastique :

a) Dans les écoles normales primaires d'instituteurs et dans les écoles normales moyennes ;

b) Dans les écoles normales primaires d'institutrices ;

c) Dans les athénées, collèges et écoles moyennes soumis au régime de la loi du 1^{er} juin 1850.

Ce jury sera composé de sept membres, y compris le président et le secrétaire.

Art. 2. Le diplôme sera distinct pour l'enseignement de la gymnastique dans une école normale, et pour l'enseignement de la gymnastique dans un établissement d'instruction moyenne.

Art. 3. L'examen pour l'obtention du diplôme de professeur dans une école normale portera sur l'ensemble du programme, d'après lequel a été donné le cours temporaire de gymnastique, institué en 1874 pour les professeurs en fonctions dans ces institutions.

L'examen pour l'obtention du diplôme de professeur dans un établissement soumis au régime de la loi du 1^{er} juin 1850, portera sur l'ensemble du programme d'après lequel a été donné le cours temporaire institué, en 1875, pour les professeurs en fonctions soit dans les athénées, soit dans les collèges, soit dans les écoles moyennes de l'État et de la commune.

Il sera divisé, conformément à ces programmes, en trois épreuves : épreuve par écrit, épreuve pratique et épreuve didactique.

L'épreuve par écrit portera :

Pour les écoles normales d'instituteurs et d'institutrices et pour les écoles normales moyennes :

1^o Sur l'histoire et la pédagogie de la gymnastique.

Pour les athénées, collèges et écoles moyennes :

1^o Sur la pédagogie de la gymnastique.

Pour toutes les institutions :

2^o Sur des notions d'hygiène et sur quelques notions d'anatomie et de physiologie dans leurs rapports avec la gymnastique.

L'épreuve pratique comprendra l'exécution d'un certain nombre d'exercices.

L'épreuve didactique consistera en une leçon de gymnastique pratique à donner par chaque récipiendaire.

Art. 4. La durée de chaque épreuve est fixée de la manière suivante :

a) Épreuve par écrit, 3 heures ;

b) Épreuve pratique. Exercices libres et d'ordre pour tous les récipiendaires réunis, 30 minutes. — Exercices aux appareils et par groupe de récipiendaires, 15 minutes ;

c) Leçon à donner : une demi-heure pour chaque récipiendaire.

Art. 5. Le diplôme est rédigé pour chaque catégorie de récipiendaires conformément au modèle annexé à l'arrêté ministériel du 12 juillet 1876. Il constate que l'examen a été subi d'une manière satisfaisante, avec distinction ou avec grande distinction.

Art. 6. La session du jury s'ouvrira, cette année, à Nivelles, le lundi 1^{er} octobre, à 9 heures du matin.

Une série distincte sera formée :

1^o Pour les institutrices qui aspirent au diplôme de professeur de gymnastique dans une école normale d'institutrices ;

2^o Pour les récipiendaires qui aspirent au diplôme de professeur de gymnastique dans une école normale primaire d'instituteurs ou dans une école moyenne ;

3^o Pour les récipiendaires qui aspirent au diplôme de professeur de gymnastique dans un établissement d'enseignement moyen.

Art. 7. Les inscriptions peuvent être prises, sans frais, du 15 août au 15 septembre prochain, dans les bureaux des gouvernements provinciaux.

Les récipiendaires auront soin de faire connaître exactement, lors de leur inscription, le genre de diplôme qu'ils désirent conquérir.

Art. 8. Le présent arrêté sera inséré au *Moniteur*.

ENSEIGNEMENT MOYEN.

Diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue flamande, de la langue allemande et de la langue anglaise dans les athénées royaux.

Art. 1^{er}. L'arrêté royal du 27 janvier 1863, qui a institué un diplôme de capacité pour l'enseignement des langues flamande, allemande et anglaise dans les athénées royaux, cessera de sortir ses effets après la session de 1877.

Art. 2. Sont admis à l'examen d'aspirant professeur agrégé pour les langues modernes, les récipiendaires âgés de 20 ans accomplis et porteurs, depuis trois ans au moins, soit du diplôme de gradué en lettres, soit d'un certificat d'humanités complètes faites en Belgique ou d'une pièce équivalente acquise à l'étranger.

Le certificat d'humanités n'est valable que s'il est délivré par un établissement ayant six années d'études et dans lequel on enseigne toutes les matières du programme du gouvernement.

Le jury apprécie la valeur des titres produits par les récipiendaires.

Art. 3. Nul n'est admis à l'examen de professeur agrégé pour les lan-

gues modernes s'il n'a obtenu depuis un an au moins le diplôme d'aspirant-professeur agrégé.

Art. 4. L'examen d'aspirant-professeur agrégé et celui de professeur agrégé portent sur les matières et comprennent les exercices indiqués aux articles 19 et 20 de notre arrêté du 8 mai 1874.

Art. 5. Le jury appelé à procéder à ces examens sera composé de cinq membres nommés par Nous et dont deux au moins seront pris parmi les professeurs titulaires des cours donnés à la section spéciale annexée à l'école normale des humanités.

Ce jury formera une section du jury de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, et les indemnités de voyage, de séjour et de séance dues à ses membres seront liquidées d'après les dispositions organiques applicables à ce dernier jury.

Art. 6. Le Ministre de l'intérieur, chargé de l'exécution du présent arrêté, est autorisé à prendre toutes les autres mesures nécessaires pour l'organisation des examens sur les langues modernes prévus aux articles 19, 20 et 21 de l'arrêté du 8 mai 1874. LÉOPOLD.

Collation des bourses universitaires de 400 francs, instituées par l'article 45 de la loi du 20 mai 1876.

Vu l'article 45 de la loi du 20 mai 1876, sur la collation des grades académiques, article ainsi conçu :

« Art. 45. Quatre-vingts bourses de 400 francs peuvent être décernées annuellement par le gouvernement à de jeunes Belges, peu favorisés de la fortune, qui, se destinant aux études supérieures, ont fait preuve d'une aptitude dûment constatée, à la suite d'un concours dont les conditions seront réglées par le gouvernement.

» La collation d'une bourse n'astreint pas le titulaire à suivre les cours d'un établissement déterminé.

» Les bourses sont conférées par arrêté royal. Il en sera fait une application plus spéciale à l'étude de la médecine. »

Voulant régler le concours pour la collation de ces bourses, ainsi que le mode de collation lui-même ;

Vu le rapport et sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Les bourses dont la collation est prévue par l'article précité de la loi du 20 mai 1876 continueront à être réparties par quarts, entre les quatre universités existantes.

Art. 2. Le concours pour l'obtention de ces bourses sera organisé, dans chaque université, d'après un règlement préparé par elle et arrêté par le gouvernement.

Art. 3. Les demandes de bourses seront adressées au Ministre de l'intérieur. Elles devront être accompagnées de pièces constatant :

1^o Que le requérant est peu favorisé de la fortune ;

2^o Qu'il a fait des études complètes d'humanités.

Art. 4. Les bourses seront conférées pour un an; elles pourront être continuées sur l'avis de l'université à laquelle la bourse est attribuée.

Cette règle sera appliquée transitoirement aux étudiants qui se trouvent actuellement en possession d'une des bourses de 400 francs instituées par l'article 40 de la loi du 1^{er} mai 1857.

Art. 5. Les bourses pourront ne pas être continuées dans les cas suivants :

1^o Lorsque, par suite d'un changement dans l'état de fortune, le titulaire cessera d'avoir droit à la faveur dont il jouit;

2^o Lorsque le boursier ne subira pas avec succès ses examens après le temps normal des études, temps qui sera déterminé par Notre Ministre de l'intérieur;

3^o Pour manque grave d'assiduité aux cours.

Art. 6. Les bourses seront liquidées par semestre. Les mandats ne seront délivrés aux intéressés que sur la présentation d'un certificat du doyen de la faculté ou du chef de l'université constatant qu'ils ont suivi avec assiduité, pendant le semestre écoulé, les cours obligatoires de leur année d'études. Ces certificats seront transmis, à l'expiration de chaque semestre, à Notre Ministre de l'intérieur.

Ne sont pas réputés obligatoires, les cours annuels que les boursiers ont déjà suivis pendant l'année antérieure.

Donné à Bruxelles, le 30 juillet 1877.

LÉOPOLD.

SUJETS DU CONCOURS GÉNÉRAL ENTRE LES ÉTABLISSEMENTS DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

RHÉTORIQUE LATINE.

Version latine. — Sunt in septentrione visæ nobis gentes Chaucorum, qui majores minoresque appellantur. Vasto ibi meatu, bis dierum noctiumque singularum intervallis, effusus in immensum agitur Oceanus, æternam operiens rerum naturæ controversiam: dubiumque terræ sit an pars maris. Illic misera gens tumulos obtinet altos aut tribunalia structa manibus ad experimenta altissimi æstus, casis ita impositis: navigantibus similes, quum integant aquæ circumdata: naufragis vero, quum recesserint: fugientesque cum mari pisces circa tuguria venantur. Non pecudem his habere, non lacte ali, ut finitimis, ne cum feris quidem dimicare contigit, omni procul abacto frutice.

Silvæ autem totam reliquam Germaniam replent, adduntque frigori umbras: altissimæ tamen haud procul supra dictis Chaucis, circa duos præcipue lacus. Littora ipsa obtinent quercus, maxima aviditate nascendi: suffossæque fluctibus aut propulsæ flatibus, vastas complexu radicum insulas secum auferunt: atque ita libratae stantes navigant ingentium ramorum armamentis, saepe territis classibus nostris, quum velut industria fluctibus agerentur in proras stantium noctu, inopesque remedii illæ prælium navale adversus arbores inirent. In eadem septentrionali plaga

Hercyniæ silvæ roborum vastitas intacta ævis et congenita mundo prope immortali sorte miracula excedit. Ut alia omittantur fide caritura : constat attolli colles occurrentium inter se radicum repercussu : aut ubi secuta tellus non sit, arcus ad ramos usque , et ipsos inter se rixantes , curvari portarum patentium modo, ut turmas equitum transmittant.

Version grecque. — Ὀλύμπια δ'ἐγένετο, καὶ Λακεδαιμόνιοι τοῦ ἱεροῦ ὑπὸ Ἥλειων εἰρχθησαν ὥστε μὴ θύειν μὴδ' ἀγωνίζεσθαι, οὐκ ἐκτίνοντες τὴν δίκην αὐτοῖς ἣν ἐν τῷ Ὀλυμπιακῷ νόμῳ Ἥλειοι κατεδικάσαντο αὐτῶν, φάσκοντες σφᾶς ἐπὶ Φύρκον τε τείχος ὅπλα ἐπενεγκεῖν καὶ ἐς Λέπρεον αὐτῶν ὀπλίτας ἐν ταῖς Ὀλυμπιακαῖς σπονδαῖς ἐπέμψαι. Λακεδαιμόνιοι δὲ πρέσβεις πέμψαντες ἀντέλεγον μὴ δικαίως σφῶν καταδικασθαι, λέγοντες μὴ ἐπηγγέλθαι πῶς ἐς Λακεδαίμονα τὰς σπονδὰς, ὅτ' ἐπέμψαν τοὺς ὀπλίτας. Ἥλειοι δὲ τὴν παρ' αὐτοῖς ἐκχειρίαν ἥδη ἔρασαν εἶναι (πρώτοις γὰρ σφίσιν αὐτοῖς ἐπαγγέλλουσι) καὶ ἡσυχάζόντων σφῶν καὶ οὐ προσδεχομένων, ὥς ἐν σπονδαῖς, αὐτοὺς λαβεῖν ἀδικήσαντας. Οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι ὑπελάμβανον οὐ χρεῶν εἶναι αὐτοὺς ἐπαγγεῖλαι ἐτι ἐς Λακεδαίμονα εἰ ἀδικεῖν γε ἥδη ἐνόμιζον αὐτοὺς, ἀλλ' σὺχ' ὥς νομίζοντας τοῦτο δρᾶσαι, καὶ ὅπλα οὐδαμῶς ἐτι αὐτοῖς ἐπενεγκεῖν. Ἥλειοι δὲ τοῦ αὐτοῦ λόγου εἶχοντο, ὥς μὲν οὐκ ἀδικοῦσαι, μὴ ἂν πεισθῆναι, εἰ δὲ βούλονται σφίσι Λέπρεον ἀποδοῦναι, τό τε αὐτῶν μέρος ἀρεῖναι τοῦ ἀργυρίου, καὶ ὃ τῷ θεῷ γίγνεσθαι, αὐτοὶ ὑπὲρ ἐκείνων ἐκτίσειν. ὥς δ'οὐκ ἐσήκουον, αὐθις τὰδε ἤξιλον, Λέπρεον μὲν μὴ ἀποδοῦναι, εἰ μὴ βούλονται, ἀναβάντας δὲ ἐπὶ τὸν βωμὸν τοῦ Διὸς τοῦ Ὀλυμπίου, ἐπειδὴ προθυμοῦνται χρησθαι τῷ ἱερῷ, ἀπομόσαι ἐναντίον τῶν Ἑλλήνων ἢ μὴν ἀποδώσειν ὑστερον τὴν κυταδίκην. ὥς δὲ οὐδὲ ταῦτα ἤθελον, Λακεδαιμόνιοι εἰργοντο τοῦ ἱεροῦ, θυσίας καὶ ἀγώνων.

Thème latin (sans dictionnaire). Au mois de juillet 559, Monulphe, évêque de Tongres, visitait les différents manoirs de la contrée. On raconte qu'après une journée fatigante, il arriva dans un endroit qui lui était encore inconnu et d'où le plus magnifique spectacle frappa ses regards. A ses pieds se déroulait une immense vallée, traversée dans toute sa longueur par un grand fleuve et arrosée par de limpides ruisseaux serpentant au hasard et baignant d'épais massifs d'arbres séculaires. Dans le lointain on apercevait de hautes collines ombragées de chênes antiques, au milieu desquels se dressaient ça et là d'énormes rochers entièrement nus. Vivement ému à l'aspect de cette belle nature, l'évêque ne put s'empêcher de manifester tout haut son admiration et s'adressant aux serviteurs qui l'accompagnaient : c'est ici une place que Dieu a choisie, leur dit-il, ici fleurira un jour une cité riche et industrielle, dont l'importance égalera celle des villes les plus considérables de la Gaule. Monulphe continua d'avancer ; laissant à sa gauche quelques sites escarpés, il prit un chemin en pente douce qui le conduisit en peu de temps au bas de la montagne. Il longea alors un ruisseau qu'on lui dit se nommer la Legia et atteignit un petit groupe de cabanes d'un aspect pauvre et misérable. C'était Liège au VI^e siècle et cette vallée était celle de la Meuse, arrosant l'ancien territoire de ses fiers Eburons, qui, venus de la Germanie, fixèrent

leur demeure dans ces contrées sauvages et furent les derniers à défendre leur liberté contre les armées romaines.

Tongres = Tungri. Liège = Leodium.

Composition française. — Jean d'Avesnes mourut de langueur; son fils Jean II devint comte de Hainaut.

Il retira de la tombe le corps de son père et fit son entrée avec lui dans les villes du pays. A Mons, les Échevins et les Bourgeois allèrent à leur rencontre, tenant d'une main un flambeau, de l'autre une épée.

La tristesse et l'espérance se partageaient les cœurs... Des cris de joie et des marques d'une douleur silencieuse accueillaient tour à tour ce double cortège qui était à la fois une joyeuse entrée et une pompe funèbre.

On se ressouvénait de Marguerite, la Noire Dame, des querelles et des luttes si préjudiciables au pays et terminées enfin par une tardive réconciliation.... On louait la piété filiale du jeune comte.... Le père et le fils furent proclamés en même temps comtes de Hainaut.

Histoire nationale. — I. Racontez l'histoire de notre pays depuis le traité de la barrière jusqu'à la Pragmatique sanction.

II. Que savez-vous de l'entrée des Français en Belgique (1780-1793)?

Éléments d'Astronomie. — I. Expliquez les éclipses de soleil et les éclipses de lune.

Notions sur les institutions du pays. — I. Qu'est-ce qu'un conseil provincial? Comment se forme-t-il?

Thème allemand ou anglais pour les établissements flamands; thème flamand, allemand ou anglais pour les établissements Wallons; thème flamand ou anglais pour les établissements allemands.

Les digues de la Hollande. — Les Hollandais portent dans la confection de leurs digues l'intelligence de soins et d'économie qu'ils appliquent à tous leurs travaux. Ils remplacent la pierre qui manque à leur pays par des fascines de roseaux ou de petites branches de saule placées par couches d'un pied d'épaisseur, et disposées de manière qu'une couche soit parallèle, et l'autre perpendiculaire au courant. Ces fascines, dont les intervalles sont garnis avec du sable, sont contenues par des pieux qui les traversent. Le peu de pierres que l'on peut se procurer en allant les chercher à l'étranger, servent à consolider l'ouvrage par leur poids, et à faciliter la circulation des voitures sur la partie la plus élevée. C'est un admirable travail que celui des digues; mais c'est un effrayant spectacle que celui d'une mer ouverte, luttant de son poids immense et de la fureur de ses tempêtes contre des amas de fagots recouverts de sable, et menaçant d'une irrémédiable submersion une population qui vit aussi rassurée que si elle habitait les sommets des Alpes. A dix pieds au-dessous du niveau de la mer, on circule,

on mange, on boit, on trafique, on amasse de l'argent, on rit quelquefois, on fume toujours sans s'inquiéter des vagues qui peuvent tout engloutir.

Composition flamande. — *Waarom ik mijne moedertaal bemin en ze ijverig aanleer.*

Algèbre. — Une personne a emprunté une somme A qu'elle veut rembourser en n paiements égaux, effectués à la fin de chaque année. Quelle sera la quotité de chaque paiement, l'intérêt étant composé et à raison de r pour un franc par an ?

Calculer la valeur de l'annuité par logarithmes.

Géométrie. — I. Démontrer que l'aire d'une zone sphérique est égale à sa hauteur multipliée par la circonférence d'un grand cercle.

Déduire du théorème la mesure de la surface de la sphère.

II. Une sphère de rayon r est inscrite dans un cône droit dont le rayon de la base est R . Trouver le volume du cône en fonction des rayons r et R .

Quelle devrait être la valeur de R en fonction de r , pour que le volume du cône fut double de celui de la sphère ?

Trigonométrie. — Résoudre le triangle dans lequel on connaît un angle, la différence des côtés qui le comprennent et la hauteur menée du sommet de cet angle.

Physique. — I. Énoncer le principe d'Archimède et décrire l'expérience par laquelle on le démontre.

II. Décrire la bouteille de Leyde, et faire connaître la théorie de cet instrument.

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Thème allemand et anglais pour les établissements flamands ; thème flamand, allemand ou anglais pour les établissements wallons ; thème flamand et anglais pour les établissements allemands.

— La nature a pourvu à la célébrité de Schaffhausen par cette chute du Rhin, la première et la plus durable cause de sa prospérité, et l'éternel objet de la curiosité et de l'admiration des hommes. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement, à peine arrivés, nous avons pris la route de cette cataracte fameuse. Je remarquerai seulement que, de tous les chemins qui y conduisent, celui qui la présente sous l'aspect le plus frappant, le plus inattendu, est le sentier que nous suivîmes, le long du fleuve lui-même, dont le cours, embarrassé d'une multitude de petits écueils, prélude en quelque sorte, par une longue suite de cataractes, à la plus magnifique, à la plus étonnante de toutes. Dans ce trajet d'une lieue et demie on peut ainsi se familiariser d'avance avec quelques-uns de ses effets, mais sans craindre que la succession des images diminue rien du

nombre des sensations qui vous attendent. On arrive au haut de l'émience escarpée qui porte le château de Laufen, sans que ni l'œil, ni l'oreille soient encore avertis de la scène dont on n'est plus éloigné que de quelques pas.

Composition française. — Le hasard présente à un voyageur, en un lointain pays, un livre écrit dans sa langue maternelle que depuis vingt ans il n'a plus entendue, ni parlée..... qu'il a presque désapprise.... Ce livre lui retrace la description de son pays même... ses impressions.

Composition flamande. — Schrijf aan eenen vriend hoe gij u voorstelt de vacantiën door te brengen.

Histoire. — I. Donnez l'histoire générale de l'invasion de l'Islamisme, jusqu'au partage de l'empire des Turcs Seldjoucides.

II. Racontez les causes qui ont amené la seconde croisade et les faits qui se sont accomplis durant celle-ci.

III. Racontez la première période de la guerre de cent ans.

Géographie. — Décrivez la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie.

Sciences commerciales. — I. Quels sont les comptes que l'entrepreneur doit tenir ? Dire comment ces comptes sont débités, crédités et soldés.

II. Paul a souscrit le 1^{er} juillet trois billets, le premier de 8000 fr., payable le 20 août, le second de 9000 fr., payable le 1^{er} octobre, le troisième de 10,000 fr., payable le 1^{er} décembre et au taux de $\frac{1}{2}\%$ par mois. On demande l'époque à laquelle Paul pourrait acquitter ces trois billets, sans perte ni gain.

Algèbre. — I. Comment définit-on les logarithmes ?

II. Démontrer : 1^o que le logarithme d'un produit de plusieurs facteurs est égal à la somme des logarithmes des facteurs ;

2^o que le logarithme d'une racine d'un nombre est égal au logarithme du nombre divisé par l'indice de la racine.

III. Deux personnes A et B ont mis 1120 fr. en commun dans une affaire. A a laissé son capital en société pendant 6 mois et B a laissé le sien pendant 10 mois. L'entreprise terminée, chacun d'eux a retiré 780 fr., capital et bénéfice compris. On demande les mises de A et de B.

Géométrie. — I. Décrire un cercle qui soit tangent à un cercle donné en un point donné A et à une droite donnée.

II. Comment inscrit-on les polygones réguliers de 5, de 10 et de 15 côtés ? Démontrer.

III. Quelle est l'expression de l'aire du décagone régulier en fonction du rayon du cercle circonscrit?

Trigonométrie. — I. Résoudre le triangle dans lequel on connaît deux côtés et l'angle opposé à l'un de ces côtés.

Discuter le problème.

II. A, B, C dénotant les trois angles d'un triangle, transformer l'expression $\sin A + \sin B + \sin C$ en une autre qui soit calculable par logarithmes.

Physique. — I. Faire connaître les lois du rayonnement du calorique et les expériences par lesquelles on les démontre.

II. Indiquer sommairement les causes qui font varier l'intensité du calorique rayonnant.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. C. de la Berge, M. Bréal, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 30 juin : Autolyei de sphaera quae movetur. Rec. R. Hoche, par Th.-H. Martin. — Du 7 juillet : A. de Barthélemy, Les Temps antiques de la Gaule, par H. d'Arbois de Jubainville. — B. Heisterbergk, L'origine du Colonnat, par Julien Havet. — Du 21 : Œuvres complètes de La Fontaine, éd. p. Ch. Marty-Laveaux, tome V, par C. Defrémery. — Du 28 : Dr Fligier, Ethnologie préhistorique de la péninsule des Balkans; L. Benlœw, La Grèce avant les Grecs, par H. d'Arbois de Jubainville.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, dirigée par MM. Éd. Tournier, L. Havet et Ch. Graux.

Sommaire de juillet 1877 : Chorikios, Apologie des mimes, publiée par Ch. Graux. — Parodie chez Aristophane, par T. — Rectification d'un

vers d'Horace (Od. III, 14, 12) rejetée à tort, par L. Quicherat. — Une acception de *πλεῖων*, par É. T. — Horace, Od. I, 37, 24 s. par A. — Emendationes ad T. Livium (II), par Al. Harant. — Plutarque, de l'Exil, pp. 600-601, par T. — Notes de grammaire grecque, par C. G. — Les dieux d'Épicure d'après le *De Natura Deorum* de Cicéron, par J. Lachelier. — Notes sur divers auteurs, par Henri Weil, Th. Mistchenko, Hippolyte Dulac, Albert Martin, Éd. Tournier, Robert Mowat, L. Havet et F.

Bulletin de la Société belge de Géographie. Bruxelles, 1877.

Sommaire du n° 2 : Major E. Adan. Historique des explorations africaines (deuxième article). — Estourgies. Travaux géographiques au Cap de Bonne-Espérance. — Capitaine Verstraete. Notice sur le régime agraire des États-Unis d'Amérique. — Ch. Ruelens. Voyage du navire belge *Concordia* aux Indes. 1719-1721 (premier article). — Major E. Adan. Causerie scientifique (n° 2). — Chronique géographique. — Merzbach et Falk. Bibliographie. — Cartes : 1° Croquis des explorations dans l'Afrique orientale de 1801 à 1877. 2° Planche pour la Causerie scientifique. — Compte-rendu des actes de la Société.

Sommaire du n° 3 : J. Joossens. Esquisse topographique du littoral de la Belgique pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. — La Conférence géographique de Bruxelles et l'Association internationale africaine. — Major Adan. Historique des explorations africaines (troisième article). — Ch. Ruelens. Voyage du navire belge *Concordia* aux Indes. 1719-1721 (fin). — Note sur le théâtre actuel de la guerre entre la Russie et la Turquie. — Chronique géographique. — A) Bibliographie générale par Merzbach et Falk. B) Bibliographie spéciale du Transvaal (fin), par J. Van der Maelen. — Cartes : 1° Croquis des explorations dans le sud de l'Afrique, dans les territoires équatoriaux de l'Ouest et dans le Soudan. 2° Le Balkan. Défilés du Balkan. — Compte-rendu des actes de la Société.

Jenaer Literaturzeitung im Auftrag der Universität Jena, herausgegeben von Anton Klette. — 1877.

23 *Juin* : Heracliti Ephesii reliquiae. Recensuit Bywater. Oxonii, 1877 : von H. Diels (favorable). — Julius Sommerbrodt, Scaenica collecta. Berolini, apud Weidmannos, 1876 : von Fritz Schöll (favorable). — 14 *Juli* : Wilhelm Meyer, die Sammlungen der Spruchverse des Publius Syrus. Darin xvi neugefundene Verse. Leipzig, Teubner, 1877, pr. 1 m., 60 : von Emil Baehrens (très-favorable). — 21 *Juli* : Van de Sande Bakhuyzen, de Parodia in comœdiis Aristophanis. Locos ubi Aristophanes verbis epicorum, lyricorum, tragicorum utitur collegit et illustravit. Trajecti ad Rhenum. Beijers, 1877 : von N. Wecklein (ouvrage plus complet et plus critique que celui de Ribbeck). — 28 *Juli* : Carolus Rothe, quaestiones grammaticae ad usum Plauti potissimum et Terentij spectantes. Berolini, Calvary, 1876 : von Dziatsko (assez favorable).

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. Berlin, 1875, Calvary.

Vierter Jahrgang, 1876. *Drittes bis fünftes Heft*. — Bericht über die die griechischen Tragiker betreffende Literatur des Jahres 1876 von N. Wecklein in Bamberg (Fortsetzung folgt). — Bericht über Maccius Plautus von Dr August Lorenz in Berlin (Schluss). — Jahresbericht über Plinius den älteren von Prof. Dr. L. Urlichs in Würzburg (Schluss). — Jahresbericht über die römischen Bukoliker von Hofrath Prof. Dr. H. Fritzsche in Leipzig. — Jahresbericht über die römischen Epiker für 1875-1876, von Dr. Emil Baehrens in Jena. — Bericht über die Literatur zu Lucretius, die Jahre 1874-1876 umfassend, von Dr. A. Brieger in Halle. — Jahresbericht über die römischen Satiriker (ausser Lucilius und Horatius), von Professor Dr. L. Friedlaender in Königsberg in Pr. — Bericht über die auf die griechische und römische Mythologie bezügliche Literatur der Jahre 1873-1875, von Prof. Dr. A. Preuner in Greifswald (Fortsetzung folgt). — Bericht über die Literatur des Jahres 1876 zur Geschichte und Encyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft, von Professor Dr. C. Bursian in München (Schluss folgt).

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von W. Hirschfelder, F. Hofmann, P. Rühle. — Berlin, 1877.

Juni. Abhandlungen: die *Figura ἀπὸ κοινοῦ* bei Catull, Tibull, Propertius und Horaz, von Oberlehrer Dr. F. Koldeney. — Litterarische Berichte: Karl Brugman, ein Problem der homerischen Textkritik und der vergleichenden Sprachwissenschaft; von Dr. A. v. Bamberg (favorable). — A. Kiepert, *Atlas antiquus*. Zwölf Karten zur alten Geschichte. 6^e neu bearbeitete Auflage. Berlin, 1876. Verlag von D. Reimer. Preis: 5 Mark: von Kirchhoff (excellent) — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin: Livius von Oberlehrer Dr. H. J. Müller. — Sallust von Dr Meusel in Berlin. — *Juli*: Ueber die Namen der Stilarten bei den Römern. Von Professor Dr. Düntzer in Köln. — Bemerkungen über den Unterricht in der Trigonometrie. Von Professor Houël in Bordeaux, und Oberlehrer Dr. C. Ohrtmann in Berlin. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin: Ovid und die römischen Elegiker von Dr. Magnus in Berlin.

Blätter für das Bayerische Gymnasial- und Real-Schulwesen. — München, Lindauer'sche Buchhandlung.

5^e *Heft*. Die abhaengigen irrealen Bedingssätze im Lateinischen, von Keppel (plus complet et plus exact que dans la plupart des grammaires). — Zur Urgeschichte der Franken, von Max Eichheim (appréciation nouvelle de certains faits qui mériterait d'être développée).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 20.

5^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

ÉTUDE SUR L'ÉPOQUE DE L'ADMISSION DES PLÉBÉIENS AU SÉNAT ROMAIN.

§ 1. Y EUT-IL DES SÉNATEURS PLÉBÉIENS DÈS LE COMMENCEMENT DE LA RÉPUBLIQUE?

Examinons d'abord les opinions émises par les anciens à ce sujet.

Paul Diacre¹ dit : « *Qui patres, qui conscripti vocati sunt in curiam? Quo tempore regibus Urbe expulsis, P. Valerius cos. propter inopiam patriciorum ex plebe adlegit in numerum senatorum C et LX et IV, ut expleret numerum senatorum trecentorum.* » Ailleurs il remarque : « *Allecti dicebantur apud Romanos qui propter inopiam [patriciorum] ex equestri ordine in senatorum sunt numero adsumpti. Nam patres dicuntur qui sunt patricii generis; conscripti, qui in senatu sunt scriptis annotati*². » Et ailleurs : « *Conscripti dicebantur, qui ex equestri ordine patribus adscribebantur, ut numerus senatorum exple-retur*³. »

Bien que dans les deux derniers textes Paul Diacre ne dise pas *ex plebe*, mais *ex equestri ordine*, et que l'*ordo equester* renfermât aussi bien des patriciens que des plébéiens, le contexte indique suffisamment que là aussi l'auteur entend parler uniquement de chevaliers plébéiens.

Telle est également la tradition suivie par Tite-Live :

¹ p. 254, v. *qui patres, qui conscripti*.

² p. 7, v. *allecti*.

³ p. 41, v. *conscripti*.

« [Brutus] *patrum numerum primoribus equestris gradus lectis ad trecentorum summam explevit. Traditumque inde fertur, ut in senatum vocarentur qui patrum quique conscripti essent : conscriptos videlicet in novum senatum appellabant lectos*¹. « Pour Tite-Live les *primores equestris gradus* sont aussi des plébéiens; car il ajoute : « *Id mirum quantum profuit ad concordiam civitatis jungendosque patribus plebis animos.* »

D'après cette première tradition, la plèbe fut donc admise au Sénat dès l'origine de la République; et le Sénat se composa depuis lors de deux classes de sénateurs, les patriciens ou *patres* et les plébéiens ou *conscripti*². Cette tradition est généralement adoptée par les savants modernes.

Une seconde tradition fait remonter jusqu'à Servius Tullius la présence des plébéiens au Sénat³. Elle s'accorde avec la première dans l'interprétation du mot *conscripti* : « *Alii patres a plebe in consilium senatus separatos tradunt, ac conscriptos qui post a Servio Tullio e plebe electi sunt*⁴. »

D'après une troisième tradition, les Consuls de 509 avant J.-C. nommèrent des sénateurs, sortis, il est vrai, de la plèbe, mais naturalisés patriciens, avant d'être élevés au rang sénatorial. Cette tradition est suivie par Denys d'Halicarnasse⁵ et par Tacite⁶. Celui-ci identifie en effet les sénateurs nommés par Brutus avec les *patres minorum gentium*, qui d'après la tradition sont des plébéiens naturalisés patriciens.

Un dernier système enfin se trouve chez le ScoliaSTE Bobiensis de Cicéron⁷, qui distingue dans le Sénat romain de la République trois classes de sénateurs : « *Postea Tarquinius Priscus*

¹ II, I § 10-11.

² Ihne (Ueber die patres conscripti, p. 21-24, Leipzig, 1865) prétend que cette première tradition se confond avec la troisième, c'est-à-dire que même d'après Tite-Live et Festus les sénateurs d'origine plébéienne furent élevés en même temps au patriciat. Cette opinion me semble erronée.

³ Zonar, VII, 9. (Dind. II, 109). Cf. Serv. ad Aen., I, 426.

⁴ Serv., ad Aen., I, 426.

⁵ V, 13 : « ἐκ τῶν δημοτικῶν τοὺς κρατίστους ἐπιλέξαντες πατρικίους ἐποίησαν καὶ συνεπληρώσαν ἐξ αὐτῶν τῆς βουλῆς τοὺς τριακοσίους » Cf. VII, 55.

⁶ Ann., XI, 25 : « *Paucis jam reliquis familiarum quas Romulus majorum gentium et L. Brutus minorum gentium appellaverat.* »

⁷ p. 374, ed. Orelli.

addidit alios centum [eosque] conscripsit. Eone vocabulo conscriptis patribus dicti sunt conscripti? Postea placuit populo addi familias plebeias ad senatum, et facti sunt senatores plebei. Tria sunt ergo genera: primum patrum genus, secundum conscriptorum, tertium plebeium. Sed conscriptorum et patriciorum unum est meritum. »

Il est difficile de choisir entre tant d'opinions divergentes, qui semblent dériver en majeure partie de théories inventées plus tard pour expliquer le développement normal des institutions romaines.

Ce qui a surtout préoccupé les antiquaires romains, c'était le sens et l'origine de l'expression *patres conscripti*. Chacun a interprété ces mots à sa manière; mais l'interprétation qui a séduit le plus grand nombre d'écrivains, est celle qui considérerait cette formule comme une union de deux termes, servant à désigner deux catégories de sénateurs, les patriciens appelés *patres*, et les plébéiens appelés *conscripti*.

Cette explication est-elle fondée? Le terme *patres* a chez les anciens deux significations: d'ordinaire il veut dire l'ensemble des sénateurs, patriciens aussi longtemps que le Sénat fut exclusivement patricien, patriciens et plébéiens depuis que les deux éléments y furent représentés¹. Parfois, mais plus rarement, et seulement dans l'histoire des premiers siècles de la République² et dans certaines expressions comme *secedere a patribus*³, *a patribus transire ad plebem*⁴, *ad patres reverti*⁵, *connubium patrum et plebis*⁶, et la définition du *plebiscitum* chez

¹ Les témoignages se rencontrent à chaque page chez les historiens de la République et de l'Empire romain. Pour les derniers siècles de la République, voyez par exemple Dio Cass., XLIV, 32; Sall., Hist., II, epist. Pomp., 6, III, or. Lic., § 16: *patrum decreta* synonyme de *senatus consulta*; Liv., XXI, 63 « *uno patrum adjuvante* » à propos d'un sénateur plébéien; Vell. Pat., II, 83 § 4: « *Coponius, vir praetorius, gravissimus pater.* »

² *Patrum dominatio* opposée à la *plebe*, Cic., de rep., I, 32 § 48-49, II, 10 § 20, 37 § 63, III, 25 § 37, Brut., 14 § 54 et § 56. Chez Tite-Live passim.

³ Sall., Cat., 33, Hist., III, or. Lic., I, etc.

⁴ Vell. Pat., II, 45 § 2, Suet., Caes., 20, etc.

⁵ Cic., ad fam., IX, 21 § 3.

⁶ Cic., de rep., II, 37 § 63. Liv., IV, 4, cf. II, 33, IV, I. Voyez au sujet de la valeur de ces témoignages Christensen, Die ursprüngliche Bedeutung der *Patres*, dans le Hermes, IX, 197.

Festus ¹, le terme est synonyme de *patricii* ou de l'ensemble des patriciens ². Cette seconde signification provient précisément de ce que, comme nous le démontrerons plus loin, jusque vers 400 av. J.-C. le Sénat fut exclusivement patricien et que les *patres* ou sénateurs étaient le centre de la puissance et l'organe du patriciat; tout comme plus tard, lorsque le Sénat fut l'organe de la *nobilitas* et du parti des *optimates*, le terme *patres* est parfois synonyme d'*optimates* et opposé à la *plebs*, dont se composait spécialement le parti des *populares* ³. Nulle part ce terme n'est usité dans le sens technique de *sénateurs patriciens opposés aux sénateurs plébéiens* ⁴.

Les adversaires de notre opinion ⁵ invoquent d'ordinaire les expressions *patrum auctoritas*, *auspicia pene patres* et *patres conscripti*. La signification précise du terme *patres* dans les deux premières expressions est fort controversée. D'ailleurs, nous sommes d'avis que la *patrum auctoritas*, de même que les *auspicia patrum*, n'étaient pas l'attribution des seuls sénateurs patriciens, mais du Sénat entier ⁶: par conséquent le mot *patres* y a sa signification ordinaire. Reste l'expression *patres conscripti*: or il s'agit de prouver précisément qu'ici le terme *patres* désigne les sénateurs patriciens opposés aux *conscripti* ou sénateurs plébéiens. Et cette preuve, on ne la donne pas.

Est-on fondé davantage à interpréter le terme *conscripti* par sénateurs plébéiens?

Conscribere veut dire *inscrire sur une liste, sur un rôle* un ensemble de noms pour former un corps complet. Le terme est usité spécialement de l'officier qui dresse la liste des citoyens

¹ Fest., p. 233, v. *populi*, p. 293 v. *scita plebei*. Cf. Dig., I, 2, 2 § 25-26.

² Que la synonymie de *patres* et de *patricii* n'est pas primitive mais dérivée, cela est soutenu aussi par Mommsen. Röm. Forsch., I, 228 n° 16, et spécialement par Christensen, l. l., p. 196-216.

³ Sall., Jug., 88. — Christensen, l. l., 203, n° 2.

⁴ Ihne, Ueber die *patres conscripti*, p. 29. Voyez aussi Clason, Kritische Erörterungen über den römischen Staat, 47 suiv. Rostock, 1871.

⁵ Mommsen, Röm. Forsch., I, 227. Christensen, l. l., 209 suiv.

⁶ Nous espérons démontrer cette thèse dans un ouvrage étendu sur *le Sénat de la République romaine*, qui est sous presse, et auquel la présente Étude est empruntée.

recrutés pour composer une légion ou un autre corps militaire : *conscribere exercitum*¹, *militēs*², *legiones*³, *cohortes veteranas*⁴ etc. « *Conscripti milites dicuntur quia in tabulis conferruntur ab eo qui eos ducturus est, sicut transscripti vocantur cum de alia in aliam legionem transeunt* »⁵. »

De même on trouve chez Cicéron les expressions *tribum conscribere*⁶, faire un rôle des membres d'une tribu, *collegia conscribere*⁷, enrôler et faire une liste des membres d'une corporation, et, parmi les moyens de corruption électorale de l'époque, *vicatim homines conscribere*⁸, dresser la liste des citoyens par quartier pour faciliter le travail électoral.

Par conséquent l'expression *patres conscribere* veut dire : dresser la liste des sénateurs, et, *patres conscripti*, les sénateurs inscrits sur la liste, synonyme de l'expression *patres lecti*, dont on se serait servi plus tard, après que le terme *legere senatum* eut prévalu, si l'expression de *patres conscripti* n'eut été déjà consacrée alors par l'usage et le temps. *Legere* et *conscribere* expriment deux actes qui se suivent et se complètent : choisir et inscrire. Aussi ces mots sont-ils devenus synonymes. Recruter une armée se dit *conscribere exercitum*, le recrutement, *dilectus exercitus*; et les écrivains grecs traduisent *conscribere exercitum* et *legere senatum*, *dilectus militum* et *lectio senatus* par les mêmes mots : καταλέγειν⁹,

¹ Cic., in L. Pison., 16 § 37, p. Mil., 28 § 76, Phil., V, 13 § 36. Val. Max., V, 2 § 2.

² Cic., Phil., V, 17 § 46.

³ Caes., Bell. Gall., I, 10 et passim.

⁴ Sall., Cat., 59 § 5 : « *Cohortis veteranas quas tumulti causa conscripserat.* »

⁵ Isid., Orig., IX, 3 § 40.

⁶ Cic., p. Mil., 9 § 25 : « *Collinam novam delectu perditissimorum civium conscribebat.* » Cf. Ps. Asc., p. 131, Or. « *Conscribere iudices.* »

⁷ Cic., p. Sest., 25 § 55, Cf. Ps. Cic., post red. in sen., 13 § 33 « *Servos simulatione collegiorum nominatim esse conscriptos.* »

⁸ Cic., p. Sest., 15 § 34 : « *Quum viciatim homines conscriberentur.* » Cf. p. Planc., 19 § 49 : « *Conscripsisse, tribules decuriavisse.* »

⁹ De la *lectio senatus* : Dio Cass., fr. 7 § 9, XLII, 51, XLIII, 47, XLVIII, 22 etc. Dionys., IV, 42. Diod. Sic., XX, 36. Plut., Pomp., 13. Fab., 9, C. Gracch., 5 (προκαταλέγειν = *adlegere*). App., de reg., 11, B. civ., I, 59, III, 5. Du *dilectus* passim chez Plut., Dio Cass., etc. Cf. Dion. Cass.,

καταγράφειν ¹, κατάλογος ², καταγραφή ³.

Il s'ensuit que *conscripti* veut dire *inscrits sur la liste* et non pas, comme doivent l'interpréter ceux qui traduisent ce terme par *sénateurs plébéiens : ajoutés à la liste, à la suite des sénateurs patriciens*. « *Conscripti dicebantur qui... patribus adscribebantur* ⁴, *qui in senatu sunt scriptis Annotati* ⁵. »

La langue latine possède des termes propres pour indiquer des membres supplémentaires, ajoutés à la suite d'autres pour compléter un corps. Ce sont les mots *adscripti*, *adscripticii*, *adlecti*, *sublecti*. « *Adscriptitii veluti quidam scripti dicebantur, qui SUPPLENDIS legionibus adscribebantur* ⁶. » De même des colons désignés pour suppléer au nombre des colons, s'appellent : *coloni adscripti* ⁷. « *Hinc (du mot legere) legitima et collegae qui una lecti, et qui in eorum locum suppositi, sublecti; additi, allecti* ⁸. »

Pour que l'interprétation vulgaire fût d'accord avec le sens propre des termes, la formule devrait être *patres adscripti* ou *patres adscripticii*.

Au point de vue grammatical, la formule *patres conscripti* n'est donc pas la suite de deux substantifs, où la conjonction copulative est sous-entendue, pour *patres et conscripti*; mais elle se compose d'un substantif déterminé par un participe :

XLI, 34 : προσηκατάλεγειν d'un *dilectus* supplémentaire, et Plut., Coriol., 12 : καταλέγειν du recrutement des colons.

¹ De la *lectio senatus*, Diod. Sic., XX, 36, Dionys., II, 57, III, 41, XI, 2. Du *dilectus*, Dionys., XI, 54, etc.

² « ὁ τῆς βουλῆς κατάλογος ». Dio Cass., XXXVII, 9 (4) « κατάλογος στρατιωτῶν » ib. fr. 109 § 14.

³ De la *lectio senatus* : Diod. Sic., XX, 36. Du *dilectus* : Dionys., XI, 3.

⁴ Paul. Diac., p. 41, v. *conscripti*.

⁵ Paul. Diac., p. 7, v. *allecti*.

⁶ Paul. Diac., p. 14, v. *adscripticii*.

⁷ Liv., IV, 11 § 7, VIII, 14, etc. C'est dans le même sens qu'il faut entendre la définition peu précise de Paul. Diac., p. 14, v. *adscripti* : « *Adscripti dicebantur, qui in colonias nomina dedissent, ut essent coloni*. »

⁸ Varr., de ling. lat., VI, 69 (57), p. 243 Speng. Cf. Cic., de nat. deor., III, 15 § 39 : *quasi novos et adscriptitios cives*, p. Arch., 4 § 7 : « *Silvani lege et Carbonis si qui foederatis civitatibus adscripti fuissent*. » Scol. Bob., p. 353-354 Or. « *Adscribi in ordinem civium*. » Horat., Carm., III, 3, 36-36 : « [Quirinum] *adscribi quietis ordinibus patiar deorum*. »

sénateurs inscrits sur la liste « τῶν πατρικίων τοὺς καταγραφέντας εἰς τὴν βουλὴν ¹.

C'est ainsi que la formule est comprise par Cicéron², quand il se sert du singulier *pater conscriptus* pour désigner un sénateur; par ce sénateur romain de langue grecque de l'époque impériale, qui dans une inscription s'appelle : πατὴρ συγκλητικός ³; par Horace quand il appelle le sénateur *conscriptus* tout court ⁴, et enfin par les auteurs de certains mauvais calembours comme ceux-ci : « *Patres conscripti, sic enim incipiendum est mihi ut memineritis patrum* ⁵ », et : « *Demus operam, Quirites, ne omnino patres conscripti circumscripti putentur* ⁶. »

On demandera peut-être, si les sénateurs s'appellent collectivement *patres conscripti*, pourquoi le sénateur individuellement ne reçut pas dans l'usage ordinaire le titre de *pater conscriptus*. C'est là une particularité établie par l'usage, et dont il n'y a

¹ Dion., II, 47. — Cette interprétation a été déjà indiquée par Ihne. Ueber die patres conscr., 30-31. Paul. Diac., p. 254, dit : *qui patres, qui conscripti, vocati sunt in curiam*? Si tels furent à peu près les termes dont se servait le *praeco* pour appeler les sénateurs au Sénat, je crois que la construction primitive et non dérivée (comme le veut Lattes, *Alcuni punti*, etc. p. 345), est : *qui patres, qui conscripti (sunt), vocati sunt*, etc., c'est-à-dire les *patres*, inscrits sur la liste. L'interprétation de Tite-Live (II, 1) : *qui patres quique conscripti essent*, est de date postérieure et repose sur l'explication erronée que nous avons réfutée.

² Cic., Phil., XIII, 13 § 28. — Il y a certainement chez Cicéron de l'ironie dans l'emploi de la formule au singulier, mais partir de là pour reprocher à Cicéron une ignorance complète du sens de la formule, c'est lui faire une injure purement gratuite.

³ Inscription de l'Asie-Mineure dans la Revue archéologique. Paris, août 1864, p. 111.

⁴ Ars poet., 314. — De même à la fin de la République et sous l'Empire les sénateurs municipaux s'appellent soit *decuriones*, soit *conscripti*; et ce dernier terme ne désigne pas une seule catégorie des *décursions*, mais l'ensemble de tous ceux qui sont inscrits sur l'*album*. *Lex Julia munic.* (Corp. Inscr., I, p. 121-123), I, 86 : « *in senatum decuriones conscriptosve*; » cf. 1. 88, 96, 106 etc. Inscr. Neapol., n° 6034 : « *Decurionum decretum. Placere universis conscriptis*.... » ib., n° 1221 : « *Ex c(onscriptorum) c(onsulto)*, synonyme de *ex d(ecurionum) d(ecreto)*, etc.

⁵ Quintil., Inst. orat., VIII, 5 § 20.

⁶ Auct. Rhetor. ad Heronn., IV, 22 § 30. Cf. Quintil., Instit. orat. IX, 3 § 72.

pas d'autre motif que l'usage, comme on peut le prouver par l'analogie suivante. Le terme officiel de l'ensemble des citoyens romains est celui de *Quirites*; et bien que le singulier *Quiris* existe ¹, le citoyen romain ne s'appelait guère *Quiris*, mais presque toujours *civis Romanus*.

Nous concluons que la formule *patres conscripti* fut la dénomination officielle des membres du Sénat, non pas depuis le commencement de la République, mais depuis que l'on a dressé une liste sénatoriale, c'est-à-dire déjà sous la période royale; car on est d'accord actuellement que l'usage de l'écriture chez les Romains n'est pas de date aussi récente que certains le pensent ².

Nous préférons donc à l'opinion de Tite-Live celle de Denys, d'après laquelle Romulus déjà accorda à ses cent sénateurs le titre de *πατέρες σύγγραφοι* ³, et même la notice d'Isidore, naïve, il est vrai, mais vraie en majeure partie : « *Patres conscripti quia dum Romulus decem (de)curias senatorum elegeret, nomina eorum praesente populo in tabulas aureas contulit atque inde patres conscripti vocati* ⁴. »

¹ Fest., p. 254^d. Proclamation de la mort d'un citoyen « *Ollus Quiris leto datus* » Hor., Carm., II, 7, 3 : *Quis te redonavit Quiritem*, où le scol. Porphyryon remarque : *attendit singulari numero dictum quod non facile apud veteres inveneris*. Cf. Hor., Epist., I, 6, 7, Ovid., Metam., XIV, 823, Juv., VIII, 47.

² Niebuhr, Vorträge über röm. Gesch., I, 4, Berlin, 1846. Baehr, Geschichte der röm. Litt., I, 17, n° 1, 31. D'après Schwegler, I, 6, l'écriture à Rome date de l'époque de Tarquin l'Ancien. — Il est à remarquer que les écrivains romains se servent expressément des termes *conscribere* et *describere*, quand ils parlent de la division des citoyens par Romulus en tribus et curies, et de celle des chevaliers en centuries. Cic., de rep., II, 8 § 14 : « *Populumque... in tribus tres curiasque triginta descripserat* » Liv., I, 13 : « *Tres centuriae equitum conscriptae* » Paris, I, 4 § 1 (Val. Max., éd. Halm, p. 17) « *Centuriis equitum quas Romulus auspicato conscripserat*. »

³ II, 12. Il faut encore mentionner l'opinion de Plutarque (Rom., 13), suivi par Lydus (de mag., I, 16, p. 133 Bekk.), d'après laquelle Romulus donna d'abord aux cent sénateurs le nom de *πατέρες*, mais bientôt après, à la suite de l'adjonction des cent sénateurs sabins, celui de *πατέρες συγγεγραμμένοι*. Ailleurs, Plutarque suit l'interprétation ordinaire de la formule. (Quaest. rom. 58).

⁴ Isid., Orig., IX, 4 § 11.

L'interprétation erronée de la formule *patres conscripti*, que nous venons de réfuter, est la seule preuve sur laquelle s'appuient ceux qui prétendent que la plèbe fut admise au Sénat dès l'origine de la République ¹.

Les considérations suivantes démontreront que non-seulement il n'y eut pas de plébéiens au Sénat dès l'institution du consulat, mais même que le Sénat fut un corps exclusivement patricien durant tout le premier siècle de la République.

La Révolution qui chassa les rois de Rome fut essentiellement l'œuvre du patriciat ². Les derniers rois, pour s'affranchir des restrictions imposées à leur pouvoir par le *mos majorum*, avaient tenté de briser la puissance du patriciat. Cette puissance résidait spécialement dans le Sénat, corps important qui avait la sanction des décisions du peuple et voix consultative dans toutes les affaires importantes de l'administration. Aussi la tradition rapporte-t-elle que Tarquin le Superbe ne prenait guère conseil du Sénat, et que même il ne complétait plus les vacatures qui se produisaient au Sénat. Cependant, pour vaincre la résistance opposée par le Sénat à ses mesures, le Roi s'appuya sur la plèbe, qu'il favorisait dans ses intérêts matériels, et sur les alliés latins, qui épousèrent en effet plus tard la cause de la royauté. Le patriciat, menacé de la perte de sa prépondérance politique, tenta un suprême effort et chassa Tarquin le Superbe de la ville et du trône. La révolution eut une tendance aristocratique dans son origine et dans ses résultats. La plèbe ne gagna d'abord rien au changement; le patriciat au contraire, remplaçant le roi viager par deux consuls annuels, élus parmi les patriciens, rétablit et fortifia sa position privilégiée; le Sénat devint plus influent que sous la Royauté.

Est-il donc permis de supposer que le patriciat vainqueur ouvrit bénévolement aux plébéiens les portes du Sénat, siège de sa puissance, tandis que la plèbe dut soutenir une lutte énergique et persévérante de plus d'un demi siècle pour détruire la barrière légale qui lui défendait de s'allier à une famille pa-

¹ Ce système est soutenu entr'autres par Becker, II, 2, 387-390, Mommsen, etc. et à fortiori par Lange, Rein et Lattes, qui supposent que la plèbe y fut admise dès la Royauté.

² Schweigler, I, 782-787. Lange, I, 568. Eug. Léotard. Le sénat romain, dans le Correspondant du 25 février 1875.

tricienne, et de presque un siècle pour obtenir une part quelconque aux fonctions administratives de l'État?

D'ailleurs si l'on examine attentivement le développement de l'histoire interne de Rome, telle que la tradition la représente pendant le premier siècle de la République, on se convainc aisément que cette tradition présuppose un Sénat patricien et exclusivement patricien¹. Hors de là, la tradition devient inintelligible. En effet qu'est-ce cette histoire sinon le récit d'une lutte continue entre deux partis nettement séparés, d'une lutte qui se porta d'abord sur le terrain des intérêts matériels (questions fénéraires et agraires), ensuite sur le terrain du droit privé (législation écrite et *conubium*), enfin sur le terrain politique (admission des plébéiens aux magistratures curules)?

Les deux partis opposés sont la plèbe et le patriciat : la plèbe dirigée par les tribuns du peuple et exprimant ses aspirations dans les *concilia plebis*; le patriciat guidé par les consuls et défendant la position acquise par l'influence du Sénat.

Pendant toute la durée de cette lutte, le Sénat est l'organe d'un parti, du patriciat; il ne joue nullement le rôle d'un pouvoir conciliateur, modérateur, s'interposant entre les deux partis, comme il l'eût fait si les deux partis opposés y avaient eu des représentants.

Pour caractériser la tendance patricienne du Sénat, il suffit d'observer que les historiens, dans le récit de cette lutte, se servent indifféremment des termes de *sénateurs* et de *patriciens* pour désigner le parti du patriciat. Chez Denys d'Halicarnasse les mots *βουλευται* et *πατριῖοι* signifient indistinctement les sénateurs, au moins jusqu'au delà de l'époque des Décemvirs². Cela ne surprendra peut-être pas chez Denys qui admet positivement

¹ Schwegler, II, 144. Ihne, Ueber die patres conscripti, p. 24 suiv., et röm. Geschichte, I, 116, Leipzig, 1868. Clason, Krit. Erört., 128-129.

² Cf. VI, 45; VII, 14, 22, 27, 54, 55. Denys, VII, 65, dit, il est vrai, qu'à la suite du procès de Coriolan (491 av. J.-C.) les patriciens commencent à permettre à la plèbe « βουλῆς τε μετέχειν..... καὶ ἀρχὰς μετέχειν..... ἱερῶν τε προστασίας λαμβάνειν. » Cependant, comme la fin de la phrase le prouve, Denys n'entend pas parler d'une concession qui eut lieu immédiatement; et en effet aussi loin que s'étend le texte complet de l'histoire de Denys (445 av. J.-C.), l'auteur suppose le Sénat exclusivement patricien. Cf. VIII, 21, 22, 71, 73; IX, 17, 41; X, 28, 31, 34; XI, 2, 9, 49-50, 53.

que dans les premiers temps de la République le Sénat fut exclusivement patricien. Mais Tite-Live lui-même, qui fait entrer des plébéiens au Sénat dès l'origine de la République, quand il déroule ensuite les péripéties de la lutte politique, oublie entièrement l'élément plébéien du Sénat. Chez lui aussi *patres*, *patricii*, *senatus*, sont parfaitement synonymes, désignant le parti patricien, guidé par le Sénat, et ligué avec lui dans une opposition commune à la plèbe ¹.

Il y a d'ailleurs un fait historique qui, bien considéré, suffirait pour trancher la question en notre faveur.

En 494, à la suite de la retraite de la plèbe sur le Mont Sacré, le patriciat lui permet de s'élire des fonctionnaires spéciaux, les *tribuni plebis*, investis du droit de protéger les plébéiens (*auxilii latio*) contre l'*imperium* des consuls patriciens. Il est dans l'ordre naturel des choses que la plèbe, au moins à la première époque, choisissait les tribuns parmi des hommes les plus considérés, les plus capables, les plus riches de son parti; qu'il se donnait des chefs ayant le talent et l'influence nécessaires pour résister aux consuls patriciens. Cette considération est confirmée par la tradition. Les familles plébéiennes des *gentes Albinia*, *Antestia*, *Caedicia*, *Duilia*, *Genucia*, *Hortensia*, *Junia*, *Licina*, *Mainia*, *Poetelia*, *Pomponia*, *Poplilia*, *Sextia*, *Trebonia*, *Titinia*, etc., qui comptent des représentants parmi les *tribuni plebis* du ^{ve} siècle avant J.-C., arrivent les premières aux magistratures curules dès que celles-ci furent ouvertes à la plèbe ².

¹ Voyez spécialement Liv., II, 39 § 6-8, 61 § 4 : « *Appius propugnator senatus*, » alors qu'il s'agit du protagoniste du patriciat; III, 21, 52, § 8 (en l'an 449 av. J.-C.). « *Nos (senatores) citius caruerimus patriciis magistratibus quam illi plebeis*, » IV, 2 § 4, 56 § 13 et 60 § 7. « *Cum senatus summa fide ex censu contulisset, primores plebis, nobilium amici, conferre incipiunt*. » Ici les chefs de la plèbe sont nettement opposés aux sénateurs que Tite-Live suppose donc tous patriciens. Et notez qu'il s'agit dans ce texte déjà de l'an 406 av. J.-C. — Cf. Val. Max., IX, 3 § 5 : « (Ap. Claudius, consul de 471) *cujus pater* (consul en 495) *dum pro senatus amplitudine nititur, commoda plebis acerrime impugnaverat*. »

² L. Albinus tr. pl. 493 av. J.-C. (Liv., II, M. Albinus, tribun consulaire, 379 av. J.-C.
C. f. Paterculus 33. Asc., p. 76).
Sex. Antestius tr. pl. 422 (Liv., IV, 42) L. Antestius tr. cons. 379.

Or il est attesté par le témoignage formel des anciens que les tribuns à l'origine n'avaient pas accès au Sénat; l'entrée même de la salle leur était interdite; et s'ils voulaient écouter les délibérations du Sénat, ils devaient se tenir devant l'entrée de la salle dont la porte restait ouverte : « Τὸ μὲν οὖν πρῶτον οὐκ εἰσῆσαν εἰς τὸ βουλευτήριον, καθήμενοι δὲ ἐπὶ τῆς εἰσόδου τὰ ποιούμενα παρατήρουν »¹. « *Tribunis plebis intrare curiam non libebat* :

L. Caedicius	tr. pl. 475 (Liv., II, 52. Dionys., IX, 28).	Q. Caedicius consul. 289.
M. Duilius	tr. pl. 470 (Liv., II, 58).	K. Duilius cons. 336.
T. Genucius	tr. pl. 476 (Liv., II, 52. Dionys., IX, 27).	L. Genucius cons. 365.
L. Hortensius	tr. pl. 422 (Liv., IV, 42).	Q. Hortensius dictateur, 286. (Liv., Epit. 11).
L. Junius (Brutus)	tr. pl. 493 (Dionys., VI, 89).	D. Junius Brutus cons. 325.
C. Licinius	tr. pl. 493 (Liv., II, 33. Dionys., l. l.).	P. Licinius tr. cons. 400.
C. Mainius	tr. pl. 483 (Dionys., VIII, 87).	C. Mainius cons. 338.
Poetelius	tr. pl. 441 (Liv., IV, 12).	C. Poetelius cons. 360.
M. Pomponius	tr. pl. 449 (Liv., III, 54).	M. Pomponius tr. cons. 399.
Poplilius Volero	tr. pl. 472 (Liv., II, 55. Dionys., IX, 41).	L. Poplilius tr. cons. 400.
L. Sextius	tr. pl. 415 (Liv., IV, 49).	L. Sextius cons. 366.
L. Trebonius	tr. pl. 448 (Liv., III, 65).	M. Trebonius tr. cons. 383.
M. Titinius	tr. pl. 449 (Liv., III, 54).	M. Titinius mag. eq. 302. (Liv., X, I).

Pour la date et les noms des consuls et tribuns consulaires nous renvoyons ici et partout ailleurs à Th. Mommsen, *Fasti consulares inter se collati* dans le Corp. Inscr. lat., I, p. 486 suiv. La qualité plébéienne des consuls mentionnés est prouvée par la qualité patricienne de leurs collègues; celle des tribuns militaires Albinus et Antestius est attestée par Liv., VI, 30, de P. Licinius, M. Pomponius, Poplilius par Liv., V, 13. La qualité du dictateur Hortensius, du tribun consulaire Trebonius et du *magister equitum* Titinius n'est pas expressément mentionnée. Cependant, comme nous ne connaissons pas de familles patriciennes de ces *gentes* dont des membres soient arrivés à des magistratures curules, on est porté à les considérer comme des plébéiens.

¹ Zonar., VII, 15 (P. I, 342, Dind., II, 132).

ante valvas autem positis subselliis decreta patrum..... examinabant ¹. »

S'il y avait eu à cette époque des sénateurs plébéiens, il semble que les tribuns eussent été nommés de préférence parmi eux, et, en toute occurrence, la défense faite aux tribuns d'entrer dans la salle du Sénat, ne s'explique que si le Sénat était un corps exclusivement patricien.

Après la démonstration que nous venons de faire, il ne sera pas nécessaire d'insister sur l'in vraisemblance intrinsèque de ce détail rapporté par Festus ² et par Plutarque ³, à savoir que les Consuls de 509 avant J.-C. auraient nommé 164 sénateurs plébéiens *propter inopiam patriciorum* ⁴. La plèbe eût eu du coup la majorité au Sénat, tandis que les patriciens y dominent encore deux siècles plus tard, en 295 avant J.-C. ⁵. D'ailleurs le relevé des familles patriciennes de cette époque démontre que l'*inopia patriciorum* est une assertion toute gratuite.

D'après Denys ⁶ et Tacite ⁷ les sénateurs nommés en 509 furent des plébéiens naturalisés patriciens. Il nous est difficile d'admettre même cette opinion-là ⁸. Si une telle mesure avait été adoptée la première année de la République, elle eût été probablement appliquée encore dans la suite. C'eût été pour le patriciat le meilleur moyen de s'attacher les familles influentes qui dirigeaient l'opposition plébéienne et de conserver ses privilèges. Or, dans les siècles suivants il n'est plus question de l'octroi du patriciat à des plébéiens ⁹.

Cependant, dira-t-on, la *lectio* des premiers Consuls de la République a dû présenter quelque particularité, quelque inno-

¹ Val. Max., II, 2 § 7. Denys (IX, 67) s'exprime inexactement et il est en contradiction avec lui-même quand il dit que la peste de 463 av. J.-C. fit périr le quart des sénateurs *parmi lesquels* (ἐν οἷς) les deux consuls et la majorité des tribuns de la plèbe.

² Fest., p. 254.

³ Plut., Poplic., 11.

⁴ Ce renseignement est accepté comme vrai par Lattes, Di alcuni punti controversi, etc., p. 29-30.

⁵ Liv., X, 24.

⁶ V, 13.

⁷ Ann., XI, 25.

⁸ Cf. Ihne, Röm. Gesch., I, 116.

⁹ Ihne, Ueber die patres conscripti, p. 25.

vation, pour que la tradition en ait conservé un souvenir aussi vivace.

Nous pensons que le fonds de la tradition sur cette *lectio* se résume en ce point que des sénateurs furent choisis alors pour la première fois *ex equitibus* ou *ex ordine equestri* ¹. Tite-Live et d'autres en ont conclu que ces *equites* furent nécessairement des plébéiens. Conclusion erronée; en effet dans les dix-huit centuries d'*equites* il y avait un plus grand nombre de patriciens que de plébéiens ². Comme les familles patriciennes étaient en règle générale les plus riches, les jeunes gens de ces familles servaient de préférence dans la cavalerie, et ils restaient membres des centuries d'*equites* jusqu'à l'âge de 46 ans, quand ils entraient dans la catégorie des *seniores*. Anciennement les sénateurs étaient tous *seniores*; le mot *senatus* le prouve, et le témoignage des anciens le confirme. L'admission des *equites* en 509 signifie que la condition d'âge qui avait existé jusque là, fut abolie, et que les Consuls de 509 firent entrer pour la première fois des patriciens *juniores* au Sénat. Aussi n'est-ce que depuis l'origine de la République que Tite-Live ³ et Denys ⁴ divisent les sénateurs en *seniores* et en *juniores* ⁵.

Cette réforme fut d'ailleurs une conséquence nécessaire de la révolution politique qui venait de s'accomplir. La loi n'avait pas fixé, semble-t-il, de minimum d'âge requis pour gérer les magistratures curules et même le consulat. M. Valerius Corvus devint consul en 348 avant J.-C., étant âgé de 23 ans ⁶. Or,

¹ Voyez à ce sujet Clason, Krit. Erört., 117-123.

² Belot, Histoire des chevaliers, I, p. 135 suiv., p. 171 suiv. — Tite-Live (III, 27) cite comme une exception le cas d'un patricien qui n'avait pas le cens nécessaire pour servir parmi les *equites*.

³ III, 41, dans l'histoire de l'an 449 av. J.-C.

⁴ V, 39, dans l'histoire de l'an 494 av. J.-C., cf. VI, 66.

⁵ Schwegler, II, 653-665, a réfuté l'opinion de Niebuhr d'après laquelle Tite-Live et Denys auraient travesti en *seniores* et en *juniores* ce qui dans les anciennes annales était les *patres majorum* et *minorum gentium*. Mais Schwegler soutient en même temps, sans raison, ce nous semble, que c'est par erreur que Tite-Live et Denys admettent des *juniores* au Sénat à cette époque; de même Lange, II, 334.

⁶ Liv., VII, 26. Plin., H. N., VII, 48 (49) § 157. Chez Denys, VI, 66, les consuls menacent les jeunes sénateurs remuants d'établir « ἀριμὸν ἐστὶν

comme l'exercice d'une magistrature curule donnait le droit de siéger au Sénat, l'ancienne condition d'âge ne pouvait plus être maintenue.

§ 2. QUAND LA PLÈBE FUT-ELLE ADMISE AU SÉNAT?

L'exercice d'une magistrature curule donnait à celui qui la gérait, l'entrée du Sénat, et, après la gestion de la magistrature, l'exercice des droits sénatoriaux jusqu'à la prochaine révision de la liste sénatoriale. « *Nondum [a censoribus] ¹ in senatum lecti, senatores quidem non erant, sed quia honoribus populi usi erant, in senatum veniebant et sententiae jus habebant ².* » De là la formule traditionnelle de l'édit de convocation : « *Senatores quibusque in senatu sententiam dicere licet ³.* »

A la révision suivante les magistrats, chargés de la *lectio*, ou bien inscrivait l'ex-magistrat curule comme sénateur effectif, ou bien, passant son nom (*praeterire*), ils l'excluaient du Sénat et lui enlevaient tout droit sénatorial.

On suppose généralement que ce privilège, attaché à la gestion des magistratures curules, ne fut introduit que par le *plebiscitum Ovinium* ⁴.

Cette opinion n'est basée sur aucune preuve. C'est une simple hypothèse inventée pour étayer une interprétation tout aussi

ὅν δεήσει τοὺς βουλευόντας ἔχειν. » Ailleurs, appliquant à cette époque une disposition qui n'exista que depuis Sulla, il fixe 30 ans comme minimum d'âge pour la gestion des magistratures et pour la dignité sénatoriale, IV, 6. Cf. XII, 1.

¹ Aulu-Gelle parle spécialement de l'époque postérieure; mais sa notice s'applique aussi à l'époque précédente.

² Gell., N. A., III, 18. Aulu-Gelle parle des ex-magistrats en général. Cependant ce droit ne fut accordé aux ex-tribuns, ex-édiles plébéiens et ex-questeurs que beaucoup plus tard. — Fest. (p. 339 v. *senatores*) en parlant de ceux « *quibus in senatu sententiam dicere licet* » ajoute « *quia hi qui post lustrum conditum ex junioribus magistratum ceperunt, et in senatu sententiam dicunt, et non vocantur senatores antequam in senioribus sunt censi.* » Il y a dans les mots *in senioribus* une erreur palpable : car l'âge ici n'est pas en question. Il est probable qu'il faut lire « *in senatoribus.* » Cf. Becker, II, 2, 397.

³ Gell., N., A., III, 18. Fest., 1. 1. Liv., XXXVI, 3.

⁴ Cf. Lange, II, 336.

hypothétique de ce plébiscite. Le *jus sententiae dicendae*, conféré aux ex-magistrats non-sénateurs, et le droit éventuel de l'ex-magistrat d'être inscrit sur la liste sénatoriale par les censeurs, sont deux droits absolument distincts dans leur origine et dans leur application.

Dès l'origine les magistrats ou prêtres, qui siégeaient sur la chaise curule, eurent de droit un siège au Sénat ¹.

La preuve suivante suffit. En 209 avant J.-C., C. Valerius Flaccus est désigné *flamen dialis* par le grand pontife P. Licinius. Bien qu'il ne fût pas inscrit sur la liste sénatoriale, il se rend au Sénat. Le prêteur-président veut le faire éconduire; mais Flaccus interjette appel auprès des tribuns de la plèbe : « *Vetustum jus sacerdotii repetebat : datum id cum toga praetexta et sella curuli et flaminio esse.* » Le prêteur prétend qu'il ne peut admettre des exemples empruntés à des époques longtemps oubliées : depuis longtemps aucun *flamen dialis* n'avait usé de ce droit. Les tribuns maintiennent que ce motif ne suffit pas pour enlever au *flamen* un privilège auquel il a droit, et de l'avis unanime du Sénat le *flamen dialis* conserva son droit d'assister aux séances du Sénat ².

Seul entre les *flamines*, le *flamen dialis* a la *sella curulis* ³; seul entre eux, il a le droit de siéger au Sénat. Ce n'est certes pas le *plebiscitum Ovinium* qui lui a octroyé ce privilège. L'exercice des droits sénatoriaux du *flamen dialis* est la conséquence de l'insigne de la *sella curulis*.

Il résulte de là que l'admission des plébéiens aux magistratures curules devait avoir comme conséquence nécessaire leur entrée au Sénat.

¹ La même opinion est indiquée par Mommsen, *Röm. Forsch.*, I, 265. Ce qui confirme notre opinion, c'est que la gestion des pro-magistratures curules, à savoir du proconsulat et de la propréture, ne confère pas le *jus sententiae dicendae*. Pompée fut proconsul avant de gérer le consulat. Néanmoins il ne devint sénateur qu'en 70 av. J.-C., pendant son consulat. Le premier proconsulat date de 326 av. J.-C. (*Liv.*, VIII, 26), peu de temps avant le *plebiscitum Ovinium*, qui date de 318 à 312 av. J.-C., comme nous le démontrerons dans notre ouvrage sur le Sénat. Si le *plebiscitum Ovinium* avait accordé le *jus sententiae* à l'exercice des honneurs curules, il aurait compris sans doute parmi ceux-ci les promagistratures.

² *Liv.*, XXVII, 8.

³ Cf. Plutarch., *Quaest. rom.*, 113.

La première magistrature curule à laquelle la plèbe parvint, ce fut d'après certains auteurs le *decemviratus legibus scribundis*. En effet, si la tradition s'accorde à considérer comme patriciens tous les Décemvirs de 451 avant J.-C., Denys attribue la qualité plébéienne à certains Décemvirs de 450 avant J.-C. ¹; et de fait on rencontre parmi eux des *noms gentilices* dont les annales ne mentionnent pas de branches patriciennes.

S'il y a eu des décemvirs plébéiens, les plébéiens ont acquis depuis lors le droit de devenir sénateurs ².

Y a-t-il eu des décemvirs plébéiens?

A l'assertion de Denys il suffirait d'opposer celle de Tite-Live, d'après lequel tous les Décemvirs de 450 furent patriciens ³.

La tradition, muette sur le motif pour lequel les patriciens auraient fait cette concession à la plèbe, représente les Décemvirs de la seconde année entourés d'une garde de *jeunes patriciens* pour maintenir leurs pouvoirs ⁴.

Et ce sont encore ces Décemvirs qui sont les auteurs des lois les plus désagréables à la plèbe : par exemple, du maintien de la défense du *conubium* entre patriciens et plébéiens ⁵. Ne faut-il pas en conclure qu'il n'y eut pas de plébéiens dans ce collège? Car il eût suffi de l'intercession d'un seul pour empêcher la présentation de tels projets de loi.

D'ailleurs si des plébéiens avaient été décemvirs, de quel droit le patriciat leur eût-il refusé ensuite le consulat? Comme les décemvirs ont eu certainement les *auspicia* consulaires, les patriciens n'auraient pu dans la suite objecter aux plébéiens leur incapacité d'exercer ces mêmes *auspicia*.

Mais, a-t-on dit, les annales mentionnent parmi les Décemvirs de la seconde année des noms plébéiens. Examinons le fait. Les fastes capitolins, Diodore de Sicile, Tite-Live et Denys donnent respectivement les listes suivantes des Décemvirs de la seconde année :

¹ Dionys., X, 58.

² C'est l'opinion de Niebuhr, *Vorträge über Röm. Alterth.*, 144.

³ IV, 3 : « *Qui tamen omnes ex patribus erant.* »

⁴ Zonar., VII, 18. (P. I, 347. Dind., II, 140), Liv., III, 37.

⁵ Dion., X, 59. Cic., de rep., II, 37.

I. FASTI CAPITOLINI.

- 1) App. Claudius..... Crassin. Regill. Sabi...
- 2) M. Corn..... n. Maluginesis.
- 3) [C. Sergius]..... Esquilinus.
- 4) [L. Minucius]..... linus Auguri....
- 5) [T. Antonius]..... Mere....

II. DIODORE DE SICILE (XII, 24).

- 1) Ἀππίος Κλώδιος.
- 2) Μάρκος Κορνήλιος.
- 3) Λεύκιος Μινούκιος.
- 4) Γάϊος Σέργιος.
- 5) Κόϊντος Πόπλιος (Ποιτήλιος).
- 6) Μάνιος Ῥαβόληγιος.
- 7) Σπόριος Ουέτουριος.

III. TITE-LIVE (III, 35).

- 1) Ap. Claudius.
- 2) M. Cornelius Maluginensis.
- 3) M. Sergius.
- 4) L. Minucius.
- 5) Q. Fabius Vibulanus.
- 6) Q. Poetilius.
- 7) T. Antonius Merenda.
- 8) C. Duilius.
- 9) Sp. Oppius Cornicen.
- 10) M'. Rabuleius.

IV. DENYS (X, 58, cf. XI, 23).

- | | |
|---|--------------------------------|
| 1) Ἀππίος Κλαύδιος τὸ δεύτερον. | |
| 2) Κόϊντος Φάβιος Ουίβολανός ὁ τρις ὑπατεύσας. | |
| 3) Μάρκος Κορνήλιος. | |
| 4) Μάρκος Σερουίλιος [μάρκιος, σέργιος] (¹) | } ἐκ τῶν ἄλλων πα-
τρικίων. |
| 5) Λεύκιος Μηνύκιος. | |
| 6) Τίτος Ἀντώνιος. | |
| 7) Μάνιος Ῥαβόλιος [ῥαβωλήγιος, ῥαβολήγιος] (¹) | } ἐκ τῶν δημοτικῶν. |
| 8) Κοϊντος Πουτέλλιος. | |
| 9) Καίτων Δοιζάλιος [δοιέλλιος, δονέλιος] (¹). | |
| 10) Σπόριος Ἀππίος [ᾠππίος]. | |

¹ Voyez Mommsen, Fasti cons. dans le Corp. Inscr. lat., I, p. 494-495.

Sur ces listes nous trouvons d'abord cinq membres dont le patriciat n'est pas contesté : ce sont Ap. Claudius, M. Cornélius, C. ou M. Sergius, M. Minucius, et Q. Fabius. Restent les Décemvirs Antonius, Poetelius, Raboleius, Duilius et Oppius, sauf que chez Diodore de Sicile et probablement sur les fastes capitolins, avec lesquels Diodore s'accorde ordinairement, un des trois derniers noms était remplacé par celui de Sp. Veturius, apparemment membre d'une famille patricienne de la *gens Veturia*.

« Il est certain, dit Mommsen ¹, que les décemvirs n'ont pas été tous patriciens. Car parmi toutes nos sources il n'y en a pas de meilleure que la table des magistrats ²; et nous connaissons suffisamment les *gentes* patriciennes pour être convaincus que les premiers Décemvirs furent, il est vrai, tous patriciens, mais que parmi les membres du collège de 450 au moins les trois, qualifiés de plébéiens par Denys, (Poetelius, Duilius et Oppius), et probablement encore deux autres (Antonius et Raboleius), partant la moitié du collège, furent plébéiens. »

Le raisonnement de Mommsen ne nous convainc en aucune manière. Il est à remarquer d'abord que le fragment des fastes capitolins qui contenait précisément les cinq noms controversés est perdu, et qu'au sujet de ces noms ces mêmes fastes ne semblent pas avoir été d'accord avec Tite-Live et Denys. D'autre part, c'est une assertion fort hasardée que de prétendre que nous connaissons suffisamment les *gentes patriciae* pour conclure que toutes les *gentes* qui ne nous sont pas connues expressément comme patriciennes furent plébéiennes.

Combien de *gentes* patriciennes y a-t-il dont les noms nous soient connus en dehors de celles dont des membres sont arrivés aux magistratures supérieures et sont mentionnés dans les fastes ? Personne ne prétendra cependant que des membres, je ne dirai pas de toutes les *gentes* patriciennes, mais même de la majorité de ces *gentes*, soient arrivés aux plus hautes magistratures. Mommsen lui-même range au nombre des *gentes*

¹ Röm. Forschungen, p. 295.

² Voyez néanmoins sur les interpolations des fastes le *Hermes*, V, 271-280. Cf. O. Hirschfeld, die kapitolinischen Fasten, dans le *Hermes*, IX, 93-108.

patriciennes la *gens Racilia*, bien qu'elle ne soit représentée dans l'histoire romaine que par *Racilia*, épouse du patricien L. Quinctius Cincinnatus ¹, vers 458 avant J.-C., c'est-à-dire avant le *plebiscitum Canuleium de conubio patrum et plebis*.

En ce qui concerne les cinq Décemvirs ou réputés tels, dont la qualité patricienne est contestée, nous croyons pouvoir démontrer cette qualité, au moins pour quatre d'entre eux, par les différences de *prénoms* et de *cognomina* qui les distinguent de leurs cogentils plébéiens contemporains ou postérieurs. Et l'on sait que l'emploi du prénom surtout était chez les Romains une tradition de famille rigoureusement observée.

I. T. ANTONIUS MERENDA.

PATRICIENS. T. Antonius *Merenda*, X vir en 450 av. J.-C.

» Q. Antonius *Merenda*, trib. consulaire, 422.

PLÉBÉIENS. M. Antonius mag. eq. en 334 ².

» M. Antonius C. f. consul, 99.

» M. Antonius M. f. C. n. *praetorius*, mort vers 70 ³.

» C. Antonius M. f. C. n. cons. 63.

» M. Antonius M. f. M. n. cons. 44.

» C. Antonius M. f. M. n. prêt. 44 ⁴.

» L. Antonius M. f. M. n. tr. pl. 44 ⁴.

Le patriciat des Antonii Merendae n'est donc pas seulement prouvé par le témoignage de Tite-Live ⁵ et de Denys ⁶, et par le tribunat consulaire, exercé avant l'époque à laquelle d'après le témoignage des anciens ⁷ un plébéien arriva pour la première fois à cette magistrature (400 avant J.-C.), mais encore cette branche de la *gens Antonia* se distingue nettement des branches plébéiennes qui gérèrent plus tard les hautes magistratures, à la fois par les prénoms (T. Q. — M. C. L.) et par le *cognomen*.

¹ Liv., III, 26.

² Liv. VIII, 17.

³ Liv., Ep. XCVII. — Drumann, Geschichte Roms, I, 63. Koenigsberg, 1834.

⁴ Dio Cass., XLV, 9.

⁵ IV, 3.

⁶ X, 58.

⁷ Liv., V, 12.

Les Antonii patriciens s'appellent *Merendae*, tandisque les Antonii plébéiens n'ont pas de *cognomen*.

II. M'. RABOLEIUS.

PATRICIEN. *M'*. Raboleius, X vir en 450.

PLÉBÉIEN. *C.* Raboleius, tr. pl. 486 (Dionys., VIII, 72).

Au témoignage des anciens, y compris Denys ¹, ce Décemvir fut patricien. La lacune des fastes capitolins empêche de savoir s'il avait un *cognomen* et lequel; en outre, à l'exception du tribun de la plèbe de ce nom, cité par Denys, l'histoire romaine ne mentionne aucun autre magistrat ni patricien, ni plébéien, de la *gens Raboleia*. Cependant ici encore les prénoms du Xvir et du tribun sont différents. Et on ne trouvera pas étrange que déjà en ce siècle la même *gens* comprenne des familles patriciennes curules, et des familles plébéiennes tribunitiennes, si l'on se rappelle que ce même fait se présente à la même époque pour plusieurs autres *gentes*. En voici quelques exemples :

PATRIC. P. Curiatius Fistus Trigeminus cons. 453.	PLÉB. P. Curiatius tr. pl. 401 (Liv., V. 10).
» T. Genucius Augurinus cons. et déc. 450.	» T. Genucius tr. pl. 476 (Dionys., IX, 27. Liv., II, 25).
» Agrippa Menenius Lanatus cons. 503.	» M. Menenius tr. pl. 410. (Liv., IV, 53).
» Opiter Verginius Tricostus cons. 502.	» A. Verginius tr. pl. 361, etc. (Dion., X, 2, Liv. III, 11, 25).

III. K. DUILIUS.

PATRICIENS. <i>K.</i> Duilius	décemvir, 450.
» <i>C.</i> Duilius <i>K. f. K. n. Longus</i> , trib. cons. 399.	
PLÉBÉIENS. <i>M.</i> Duilius	tr. pl. 470 (Liv., II, 58. Diod. Sic., XI, 68).
» <i>M.</i> Duilius	tr. pl. 449 (Liv., III, 54. Dionys., XI, 46).
» <i>M.</i> Duilius	tr. pl. 357 (Liv., VII, 16).
» <i>K.</i> Duilius	cons. 336.
» <i>C.</i> Duilius <i>M. f. M. n.</i>	cons. 260.

La famille plébéienne tribunitienne du ^{ve} siècle porte le pré-

¹ X, 58. Cf. Liv., IV, 3.

nom *Marcus*; la famille patricienne, ceux de *Kaeso* et *Cajus*; la famille plébéienne du IV^e et III^e siècle, qui arrive au consulat, alors que la famille patricienne s'était peut-être déjà éteinte, a adopté, il est vrai, les prénoms *K.* ou *C.*, mais elle se distingue de l'ancienne branche patricienne par l'absence de *cognomen*;

Les fastes capitolins l'attestent positivement du consul de 260; quant à Duilius, consul de 336, les fastes capitolins de cette année sont perdus; mais les *fasti hispani* portent *Crasso et Dulillo*, le *Chronicon pascale*, Κράσσου καὶ Δουλλίου (Δουιλίου), ce qui prouve que les fastes capitolins n'ajoutaient à Duilius aucun *cognomen*. Partout où dans ces fastes les magistrats éponymes ont des *cognomina*, les *fasti hispani* et le *chronicon* les désignent par ces *cognomina*. Au contraire le tribun consulaire de 399 porte sur les fastes capitolins le *cognomen* de *Longus*, et comme ce tribun semble être le petit-fils du Xvir, celui-ci, dont les noms ne se sont pas conservés sur les fastes capitolins, aura sans aucun doute porté le même *cognomen*. Voilà donc encore une fois la famille plébéienne de la *gens Duilia* bien distinguée de la famille à laquelle appartient le Xvir et que nous croyons avoir été patricienne.

On nous opposera peut-être le témoignage de Tite-Live ¹, qui qualifie de plébéen le tribun consulaire de 399 avant J.-C. Mais la qualification des tribuns consulaires de 400 et de 399 avant J.-C. chez Tite-Live fourmille de tant d'erreurs qu'il est impossible d'y attacher la moindre valeur historique. C'est ainsi qu'il qualifie de plébéiens deux autres membres de ce même collège ², dont l'un, Cn. Genucius M. f. M. n. Augurinus (F. C.), descendait sans aucun doute de M. Genucius Augurinus, consul (patricien) de 445 avant J.-C., et était certainement patricien, et dont l'autre, L. Atilius L. f. L. n. Priscus (F. C.), le fut selon toute probabilité, comme nous le verrons plus loin.

De même dans le collège des tribuns consulaires de 400 avant J.-C. ³, il range parmi les patriciens L. Poblilius L. f. Voler. n. Philo Vulscus (F. C.), descendant de Poblilius Volero, tribun de la plèbe en 472 ⁴, cousin de Volero Poblilius P. f. Voler. n. Philo

¹ V, 13.

² Ibid.

³ V, 12.

⁴ Liv., II, 55.

(F. C.), tribun consulaire en 399 et qualifié de plébéen par Tite-Live ¹, et appartenant à la même famille que le consul plébéen de 339 avant J.-C., Q. Poblilius Q. f. Q. n. Philo.

IV. SP. OPIIUS CORNICEN.

PATRICIENS.	Sp. Oppius <i>Cornicen</i>	Décemvir en 450.
»	Oppia	Vierge vestale en 483 ² .
PLÉBÉIENS.	M. Oppius	pléb. en 449 (Liv. III, 51).
»	C. Oppius	tr. pl. 449 (Liv., III, 54).
»	C. Oppius	tr. pl. 213 (Liv., XXXIV, 1).
»	L. Oppius <i>Salinator</i>	tr. pl. 197 (Liv., XXXII, 28).
		prét. 191 (Liv., XXXV, 24).

Ici encore les familles plébéiennes se distinguent du Décemvir par les prénoms et par le *cognomen*. D'ailleurs l'existence de familles patriciennes de cette *gens* s'appuie encore sur les fonctions de vierge vestale, exercées par une *Oppia* au ^ve siècle, et même sur le nom du *Mons Oppius*. Car beaucoup de désignations locales de Rome ont été empruntées aux noms des *gentes* primitives ³.

V. Q. POETELIUS.

PATRICIEN.	Q. Poetelius	Xvir en 450.
PLÉBÉIENS.	Poetelius	tr. pl. 441 ⁴ .
»	C. Poetelius C. f. Q. n. <i>Libo Visolus</i> ,	cons. 360.
»	C. Poetelius	tr. pl. 358 ⁵ .
»	M. Poetelius M. f. M. n. <i>Libo</i> ,	cons. 314.

Comme la lacune des fastes capitolins nous empêche de connaître le *cognomen* du Xvir, il est impossible de dire d'une manière positive si, comme on le suppose communément, le Consul plébéen de 360 était le petit-fils du Décemvir, et si

¹ V, 13.

² Liv., II, 42. Les manuscrits donnent *Opia*, *Oppia*, Dionys., VIII, 89, *Opimia*, préférée par Mommsen (*Röm. Forsch.*, 79, n° 18), je ne sais pourquoi; car la *gens Opimia* est totalement inconnue à cette époque.

³ Cf. Varr., cité par Fest., v. *septimontio*, p. 348.

⁴ Liv., VI, 12.

⁵ Liv., VII, 15.

celui-ci fut plébéien ou patricien : car le grand-père du Consul, qui s'appelait Q., peut être tout aussi bien le *tribun* de 441, dont nous ignorons le prénom et qui fut certainement différent du Xvir. La série de preuves que nous avons exposées en faveur de la composition homogène et patricienne du second décemvirat nous donne le droit d'opiner en faveur de la dernière hypothèse. Quoi qu'il en soit, le simple doute sur la qualité du Décemvir Poetelius ne suffit pas pour renverser notre thèse.

Au Décemvirat succéda après quelques années le *tribunatus militum consulari potestate*. Le Sénat décidait annuellement si pour l'année suivante les comices centuriates nommeraient deux consuls à élire exclusivement parmi les patriciens, ou bien un nombre plus considérable (3 à 6) de *tribuni militum consulari potestate, promiscue ex patribus ac plebe* ¹. Bien que le tribunat consulaire fût institué en 444 avant J.-C. ², il fallut presque un demi-siècle avant qu'un plébéien arrivât à cette magistrature. Les premiers tribuns consulaires plébéiens furent élus en 400 avant J.-C. Ce furent :

P. Licinius P. f. P. n. Calvus Esquilinus et

L. Poblilius L. f. Voler. n. Philo Vulscus.

Le fait est constaté positivement par Tite-Live ³, et résulte des noms des tribuns consulaires de 444 à 400 avant J.-C., qui appartiennent tous à des familles reconnues comme patriciennes.

Mommsen ⁴ fait néanmoins des réserves à l'égard de deux tribuns consulaires, dont il conteste le patriciat. Ce sont :

L. Atilius Luscinus ou Luscus, tr. m. c. p. en 444.

et Q. Antonius Merenda, tr. m. c. p. en 422.

Le patriciat des *Antonii Merendae* a été démontré plus haut. Quand à la *gens Atilia*, nous trouvons :

PATRICIENS.	L.	Atilius	Luscinus	tr. m. c. p. 444.
»	L.	Atilius L. f. L. n.	Priscus	id. 399.
PLÉBÉIENS.	M.	Atilius	Regulus	cons. 355.
»	M.	Atilius M. f. M. n.	Regulus	cons. 294 ⁴ .

¹ Liv., IV, 6.

² V, 12.

³ Röm. Forschungen, p. 95.

⁴ Cf. Act. triumph. cap. ad a. 294 a. C.

- PLÉBÉIENS. *M.* Atilius *M.* f. *L.* n. *Regulus* cons. 269 ¹.
 » *A.* Atilius *A.* f. *C.* n. *Caiatinus* cons. 258.
 » *C.* Atilius *A.* f. *A.* n. *Bulbus* cons. 245.
 » *Sex.* Atilius *Saranus* cons. 136.

Les Atilii *Reguli*, *Caiatini*, *Bulbi*, *Sarani* sont plébéiens ; mais la branche qui a fourni les deux tribuns consulaires, ne porte aucun de ces *cognomina* ; elle se nomme *Luscinus* et *Priscus*. Les Atilii patriciens s'appellent de préférence *L.* ; les Atilii plébéiens, *M.*, *C.* et *A.* Le patriciat du tribun de 444 avant J.-C. est témoigné directement par Denys ² et indirectement par Tite-Live ³, qui affirme que la plèbe n'arriva au tribunat consulaire qu'en 400 avant J.-C. Quant au tribun consulaire de 399, dont d'ailleurs la qualité ne nous intéresse pas directement, nous sommes porté à le considérer plutôt comme un descendant du tribun consulaire patricien et à lui accorder le patriciat que de le ranger avec Tite-Live parmi les plébéiens ⁴.

L'éligibilité de la plèbe au tribunat consulaire eut pour conséquence nécessaire leur admissibilité au Sénat ⁵. Il serait difficile de déterminer si les tribuns consulaires patriciens ou les consuls nommèrent des sénateurs plébéiens depuis leur admissibilité, c'est à dire dès 444 ⁶, ou bien si en fait les plébéiens n'arrivèrent au Sénat, comme au tribunat consulaire, que plus tard. Tout semble indiquer que l'élément plébéen

¹ Cf. Act. tr. cap. ad a. 267 a. C.

² XI, 61.

³ V, 12.

⁴ Liv., V, 13. Sur le peu de valeur qu'il convient d'attacher à cette affirmation de l'historien, voyez plus haut.

⁵ D'après Mommsen (Röm. Staatsrecht, II, 1, p. 174), le tribunat consulaire n'était pas une magistrature, mais une pro-magistrature. Le tribun consulaire en fonctions jouissait, il est vrai, dit l'auteur (p. 172), des insignes consulaires ; mais, après sa sortie de charge, il n'avait plus aucun droit aux privilèges qui s'attachaient à la gestion des magistratures curules. Partant, il n'entrait pas dans le rang des sénateurs curules. Mommsen est dans l'erreur. Car, à défaut de *magistratures* patriciennes, l'*interregne* est de droit, même s'il y a des *pro-magistrats*. Or, le tribunat consulaire excluait l'*interregne* : par conséquent il était qualifié de *magistrature* et non pas de *pro-magistrature*.

⁶ Telle est l'opinion d'Ihne, Ueber die patres conscripti, p. 27, n° 4.

au Sénat ne date que de l'an 400 avant J.-C., c'est à dire de la date de leur élection effective au tribunat consulaire, ou peu auparavant ¹.

En effet tous les sénateurs mentionnés de 510 à 400 avant J.-C., soit comme députés envoyés par le Sénat pour négocier avec la plèbe ² ou avec les peuples voisins ³ ou pour acheter du froment ⁴, soit comme commissaires de l'établissement des colonies ⁵, soit comme juges d'instruction des crimes commis par des villes soumises ⁶, sont notoirement connus comme patriciens. Il ne peut y avoir des doutes qu'à l'égard de certains membres de la députation envoyée par Rome à Fidènes en 438, qui furent massacrés par les Fidénates et en l'honneur desquels le peuple éleva des statues au forum. Ce furent d'après Pline l'Ancien ⁷ : Tullus Cloelius, L. Roscius, Sp. Nautius ⁸, et C. Fulcinus.

Le patriciat de Cloelius et de Nautius ne peut guère être contesté; les *gentes Roscia* et *Fulcinia* ne sont mentionnées qu'ici. Des familles plébéiennes de la *gens Roscia* n'arrivent aux honneurs qu'au dernier siècle de la République, et de la *gens Fulcinia* seulement sous l'Empire ⁹.

¹ Nous avons déjà remarqué plus haut qu'encore en 406 av. J.-C. Tite-Live oppose les chefs de la plèbe aux sénateurs (IV, 60 § 7).

² Députation de dix sénateurs à la plèbe en 493. (Dionys., VI, 69), de trois sénateurs à la plèbe en 449 (Ascon., p. 77 Or.).

³ Députation de cinq sénateurs à Coriolan en 488 (Dionys., VIII, 22), de trois sénateurs aux Eques en 458 (Liv., III, 25), de trois sénateurs en Grèce en 454 (Liv., III, 31. Dionys., X, 52).

⁴ Députation de deux sénateurs en 492 (Dionys., VII, 1).

⁵ Commission de trois sénateurs pour l'établissement d'Antium en 467 (Liv., III, 1, Dionys., IX, 19), d'Ardée en 442 (Liv., IV, 11).

⁶ Commission de trois sénateurs pour instruire le procès de Fidènes en 428 (Liv., IV, 30).

⁷ H. N., XXXIV, 6 (11) § 23.

⁸ Les textes de Tite-Live (IV, 17) et de Cicéron (Phil., IX, 1 § 5) où les membres de la députation sont également nommés, donnent Sp. Antius au lieu de Sp. Nautius. Le choix n'est pas douteux. La *gens Nautia* est représentée au v^e siècle par 4 magistrats curules, tandis que la *gens Antia* est entièrement inconnue pendant cette période.

⁹ L. Fulcinus Trio, délateur célèbre sous Tibère (Tac., Ann., II, 28), devient *consul suffectus* en 31 après J.-C. (ib., V, 11, cf. Nipperdey, ad. h.

Il semble donc probable que ces deux sénateurs appartenassent à des familles patriciennes, qui déchurent ou s'éteignirent bientôt après, plutôt qu'à des familles plébéiennes qui seraient certainement arrivées aux magistratures curules dès le commencement du IV^e siècle, si elles avaient eu déjà des représentants au Sénat du V^e siècle.

Coïncidence frappante, le premier plébéen qualifié positivement de sénateur par Tite-Live ¹, est précisément ce P. Licinius Calvus qui fut en 400 le premier tribun consulaire plébéen. Il est vrai que Tite-Live l'appelle *vetus senator* ²; mais le détail de l'ancienneté est sans doute d'invention aussi récente que cet autre détail rapporté par Tite-Live que, quatre ans plus tard, dans une séance du Sénat, notre ex-tribun consulaire plébéen fut interrogé le premier par son fils le tribun consulaire P. Licinius ³; d'autant plus que d'après les fastes capitolins le tribun consulaire de 396, P. Licinius, n'est pas le fils du tribun consulaire de 400, mais ce même tribun consulaire, élu pour la seconde fois.

L'époque approximative que nous avons assignée à l'entrée effective des plébéiens au Sénat, s'accorde parfaitement avec le passage classique de Festus ⁴: « *Post exactos eos [reges], consules quoque et tribuni militum consulari potestate conjunctissimos sibi quosque patriciorum et DEINDE plebeiorum legabant, donec Ovinia tribunicia....* » C'est faire violence, ce nous semble, au sens propre du mot *deinde* de prétendre avec Mommsen ⁵ que ce terme indique la priorité de rang accordée

1.). Cependant déjà à l'époque de Cicéron, il y avait des Fulcinii qui suivaient la carrière politique (Ascon., p. 54).

¹ V, 12. De même Plutarque (Cam., 4), mentionne parmi les sénateurs, députés à Delphes en 398 av. J.-C., un Κόσσιος Δικλίνιος. *Cossus* est un *cognomen* de la *gens Cornelia* et ne se trouve pas ailleurs chez la *gens Licinia*. Il faut lire probablement ΚΑΛΒΟΣ au lieu de ΚΟΣΣΟΣ. — Lange, I, 667, nomme Sp. Maelius, le tribun de la plèbe de 436 (Liv., IV, 21), chevalier et sénateur plébéen. Sp. Maelius était en effet chevalier (ib., 13) et plébéen, mais nullement sénateur (cf. ib., 15 : *ut quem senatorem conquire civitas viâ posset*). Voyez d'ailleurs sur l'histoire de Sp. Maelius, Mommsen dans le *Hermes*, V. p. 256-269.

² V, 12.

³ Liv., V, 20.

⁴ Fest., p. 246.

⁵ *Röm. Forsch.*, p. 262-263.

aux sénateurs patriciens sur la liste sénatoriale. Le terme propre eût été alors : *Deinceps* ¹. *Deinde* marque essentiellement le *temps* : en conséquence il faut entendre le passage en ce sens que les tribuns consulaires (patriciens) nommaient de préférence sénateurs leurs amis, qu'ils choisirent d'abord parmi les patriciens et *plus tard* (quand il y eut des tribuns consulaires plébéiens), parmi les plébéiens ².

Qu'on se rappelle encore qu'en ce siècle, outre les magistratures curules, il n'y avait qu'une seule magistrature dont les titulaires, sans obtenir les droits sénatoriaux, pouvaient être invités, en raison de leurs attributions, à assister aux séances du Sénat. C'était la questure. Les questeurs avaient été d'abord au nombre de deux et nommés par les consuls parmi les patriciens ³. Depuis la législation décemvirale ils furent élus aux assemblées tributes ⁴. En 421 leur nombre est porté à quatre, et l'éligibilité à cette magistrature est concédée à la plèbe ⁵; néanmoins des plébéiens ne furent nommés à la questure qu'en 409 ⁶.

En résumé, toutes les indications s'accordent à assigner la fin du ^v^e siècle avant J.-C. comme l'époque probable de l'entrée effective des plébéiens au Sénat romain ⁷.

P. WILLEMS.

¹ Cf. Cic., p. Cluent., 54 § 148 : « *Qui tribunus militum legionibus quatuor primis, quive quaestor, tribunus plebis. DEINCEPS omnes magistratus nominantur, etc.* »

² Clason, Krit. Erört., 127.

³ Tac., Ann., XI, 22.

⁴ Tac., l. I.

⁵ Liv., IV, 43.

⁶ Liv., IV, 54.

⁷ Cette même dat est indiquée par Clason, Krit. Erört., p. 131.

LA SYNTAXE DU FUTUR PASSÉ DANS TÉRENCE ¹.

2. Indicatif présent dans la proposition principale.

A. La proposition subordonnée est conditionnelle.

a. Conj. *si*.

Heaut. 437-438 : *Quia pèssume istuc in te atque in illum consulis,*

Si té tam leni et victo esse animo ostènderis ².

Cette phrase est elliptique : le futur passé *si* — *ostenderis* n'est pas en rapport immédiat avec le présent *consulis*, mais avec une idée future sous-entendue que nous pouvons dégager en traduisant : « Si tu te montres si facile et si traitable, *tu* » *prendras là* une mesure *qui est* détestable, etc. » Il faut distinguer dans la proposition principale deux points : le fait et le jugement porté sur le fait. Le fait en lui-même appartient à l'avenir, puisqu'il doit résulter de la réalisation d'une action future : *si te* — *ostenderis*. Le jugement est présenté comme une vérité absolue, incontestable ; or, c'est l'indicatif présent qui sert à exprimer les vérités absolues. Maintenant, qu'a fait Térence ? Il a réuni le fait et le jugement porté sur le fait en une seule proposition (*pessume consulis*), et il a mis le verbe de cette proposition au temps et au mode qui convenaient à l'énoncé du jugement. Il y a donc ici, pour ainsi dire, une contraction de deux pensées en une seule, et la pensée la plus forte (le jugement absolu, vrai en tout temps) a absorbé la plus faible (le fait particulier, qui est du domaine de l'avenir). Cet exemple ne présente donc qu'une dérogation apparente à la définition que nous avons donnée du futur passé relatif.

¹ V. *supra*, p. 235-244.

² V. 487. Arusian. p. 219 : *Consulit in illum*. Ter. *Heaut.* : « *Quia pessime isthac in re* (Guelf. — *istac in te* Cod. Maii) *atque illum consulis.* » (*Consulit*. Guelf.).

V. 438. *ESSEANIMO A*¹, *animo esse* corr. rec. CFP *OSTENDERES A*.

Phorm. 347 : *Si eám sustinuerts, postilla jam, út lubet, ludás licet* ¹.

Malgré le présent *licet*, il est évident que l'apodose, prise dans son ensemble, exprime une action future. Les verbes qui signifient *pouvoir* renferment une idée future qui s'étend au verbe qui en dépend. D'ailleurs le présent est mis ici pour le futur par suite de la vivacité du discours, comme cela a lieu fréquemment dans le langage de la conversation. Qu'on remarque en outre dans l'apodose l'expression *postilla*, qui accentue l'idée future.

Bentley, suivi par Fleckeisen, a introduit par conjecture le futur passé :

Hecyr. 775 : *Quod si effecero, non poenitet me famae* ².

Si l'on admet cette conjecture, la phrase s'explique par une ellipse (cf. le premier exemple). Le futur passé n'est pas en rapport direct avec le présent *non poenitet*, mais avec une proposition sous-entendue qui détermine *famae* et qui renferme une action future, par exemple : « Je n'ai pas à me repentir de » la réputation *que j'obtiendrai*. » Ou plutôt, comme la proposition *non poenitet* exprime l'appréciation d'un fait, on peut dire que ce fait — que Térence ne fait qu'indiquer par le mot *famae* — est en définitive le trait saillant de la phrase, et la disposition logique des idées d'après leur importance sera : « Si je réussis, *j'obtiendrai une réputation dont je n'ai pas à me* » repentir. » On voit que, par le présent *poenitet*, Bacchis souscrit *d'avance* à un résultat futur.

b. Conj. *nisi* (*nisi si... non*).

Eun. 901-902 : *Non credo, Chaerea.*

Nisi si commissum non erit ³.

¹ ^{ja} POSTILLAMUT A, corr. rec. *illā ex illa* D^a *illam* F ^c *libet* D corr. D^a *ludas* om. C¹ add. C^a. | *licet* | *ludas* B. *post illam* Donati ed. princ. in lemm.

² *Quod si perficio* Codd. *Perfecero* Donatus. — Voici la note de Bentley : « *Perficio* verbum jugulat, qui Creticum vel ei parem pedem in caesura » postulat. Donatus in Edd. vett. *Perfecero*, et sic scriptus Oxoniensis. » Reponet : *quod si effecero etc. Effecero*, quo nullum hic verbum ap- » tius. *Eun.* V, 8, 26 [= 1056]. *Phorm.* IV, 1, 24 [= 590]. »

³ ^{pol} NONCREDO A *pol* add. corr. rec. *non pol credo* (B²) CDEF *non pol fatiam* ^{.....} *credo* E. *non pol credo* Donat. et Eugraph. in lemm. — v. 902. *si* om. E.

La phrase est elliptique : « Je ne te crois pas (je suis déterminée à ne pas te croire), excepté dans le cas où la chose n'aura pas été commise : *alors je te croirai*. » Le futur passé est donc en rapport avec une idée future.

Nous avons un exemple douteux :

Phorm. 179 : *Nullus es, Getá, nisi jam aliquod tibi consilium celere reperis* ¹.

Nous serions porté à maintenir le texte des meilleurs manuscrits, avec Dziatzko et Umpfenbach. Si l'on voulait introduire le futur passé avec Bentley, on aurait alors un futur passé mis en rapport avec une action future qui, dans la vivacité de la pensée, apparaît comme déjà présente (*nullus es*). Cf. les exemples du parfait dans la proposition principale, (*infra* 3).

B. La proposition subordonnée est temporelle.

a. Conj. exprimant le *terminus a quo* (*ubi, quom*).

Adelph. 574-575 : *Ubi eo veneris*,

Clivos deorsum vórsus est : hac te praecipitato... ².

Clivos — *est* n'est que l'apodose apparente; cette phrase est mise pour ainsi dire entre parenthèses, c'est une explication intercalée (*parataxis*). La véritable apodose est l'impératif *te praecipitato*. C'est comme s'il y avait : *praecipitato te eo clivo qui — est*.

Hecyr. 300 : *Quod quom ita esse inveneró, quid restat nisi porro ut fiám miser* ³?

Malgré le présent (*restat*), il est évident que l'ensemble de l'apodose offre une idée future. Remarquons, en effet, le sens

¹ *Aliquod* ⁱ *m* *consilium* F *celere* *consilium* E *celer* ^e C corr. C^a *celer* B

REPPERIS ABCD'FP *reppereris* D²G *repereris* E. Charis, p. 214 : « *Celer* » nescio an « *celere* » *produci possit, nisi forte illud dicat Terentius* « *celere consilium* » ... *ut non sit adverbium, sed nomen*. — Prisc. I, p. 152 : « *Nullus es, Geta, nisi aliquid consilium celere reppereris*. » Id. p. 335 : « *Nullus es, Geta, nisi jam aliquod consilium celere reppereris*. » *Nullus, Geta, nisi jam aliquod jam consilium celere reppereris*, Bentley. *Nullus, Geta, ni jam aliquod tibi consilium celere repperis*, Lachmann et Fleckeisen.

² V. 575 : *DEORSUMEST* (*vorsum* om.) A *vorsus* F *HACPRAECIPITATO* (*te* om.) A. — *deorsum versum, hac* (om. *est*) Donat in lemm.

³ *porro nisi* DFG *porro nisi et nist ut fiám porro* Donat in lemm.

de *restat ut....* et l'expression *porro*. D'ailleurs, nous avons encore ici un exemple du présent employé pour le futur par suite de la vive émotion que ressent celui qui parle. Cf. Phorm. 347, *supra* A), a).

b. Conj. exprimant le *terminus ad quem* (*prius—quam*).

Phorm. 1044-1045 : *Néque ego ignosco néque promitto quicquam neque respondeo,*

Priusquam gnatum videro ¹.

Nous avons dans la proposition principale une action négative (*neque ignosco neque promitto — neque respondeo*) qui a son point de départ dans l'instant actuel, mais qui doit se prolonger dans l'avenir jusqu'à la réalisation de l'action exprimée dans la proposition subordonnée. Cf. 1), B), b). Cette action négative (qui peut se traduire par une expression positive : « Je refuse de ») appartient donc non-seulement au présent, mais encore à l'avenir, puisque c'est une action future (*videro*) qui doit en marquer le terme final. Notre définition du futur passé relatif reste donc entière.

3. Parfait dans la proposition principale.

Dans les exemples qui suivent, la proposition subordonnée est toujours conditionnelle. Le parfait n'est qu'apparent; l'action exprimée au futur passé se trouve au fond en rapport avec une action réellement future.

a. Nous avons dans la proposition principale l'emploi rhétorique du parfait, c'est-à-dire une action future, imminente ou certaine est regardée, dans la vivacité de la pensée, comme déjà réalisée, comme passée (il faudrait rigoureusement le futur passé au lieu du parfait, v. *infra*, II)).

Andr. 660-961 : Nam mihi immortalitas.

Pártast, si nulla áegritudo huic gaúdio intercésset ².

Avec *perii* :

Andr. 213 : *Si senserit, perii.*

¹ *Nec respondeo* D.

² V. 961 (PARTAST) *Parata est DG Pa || rata est V nulla unquam egritudo* D GAUDIA A. corr. rec.

Eun. 1064-1065 : *Si te in platea offendero hac post unquam.....
..... periisti* ¹.

(Menace.)

b. Dans l'exemple :

Phorm. 248 : *Meditata mihi sunt omnia mea incómoda, erus
si redierit* ².

La proposition *meditata sunt* n'est qu'en apparence la proposition *superordonnée* ³ à *si redierit*. La véritable proposition *superordonnée* est sous-entendue : c'est une proposition relative déterminant *incommoda*, par ex. *quae accident, quae futura sunt*. Cf. *Hec.* 775, *supra*, 2), a).

c. *Adelph.* 979-981 : MI. *Sýre, processisti hódie pulchre*. DE. *Si quidem porro, Micio,*

*Tú tuom officium fácies, atque huic áliquid paulum
præe manu Dederis, etc.* ⁴

Demea ajoute à l'assertion de son frère Micion une condition restrictive (*si quidem.....*). Il faut que cette condition se réalise pour que l'assertion soit vraie. D'autre part, quand elle se sera réalisée, elle aura un effet rétroactif sur l'action principale. On voit donc que, dans l'esprit de Demea, cette action principale, envisagée comme un résultat futur, est sous-entendue au futur passé (v. *infra*, II) : *Si quidem tuom officium facies atque..... dederis, tum Syrus hodie pulchre PROCESSERIT*. Ainsi, nous avons ici encore deux actions réellement futures en rapport l'une avec l'autre. — On peut noter que le futur simple (*facies*) et le futur passé (*dederis*) sont employés concurremment dans la proposition subordonnée.

4. Impératif dans la proposition principale.

L'action exprimée au MODE impératif n'étant ni accomplie ni en train de l'être, appartient au TEMPS futur.

¹ V, 1065 : *PERISTI* A cum rell. (v. 1064 : *si in platea hac te....* Donat. in IV, 7, 15).

² *Medita* ^{1a} F, corr. F². — *sunt mihi* Donat. in lemm.

³ La nécessité d'être clair étouffe ici nos scrupules de style.

⁴ V. 980 : *Tu om. G paulutum BCEFGP (om D) p manu u, in ras. D.*

Le futur passé fait ressortir l'antériorité ¹ de l'action subordonnée par rapport à l'action principale.

A. La proposition subordonnée est conditionnelle (Conj. *si, si non*).

Nous avons dans la proposition principale :

a. l'impératif à forme renforcée (vulgairement et improprement appelé *impératif futur*).

Eun. 853 : *Si aliam admisero unquam, occidito* ².

» 1056-1057 : *Hoc si effeceris,*

Quódvis donum praemium a me *optato*, id optatum feres ³.

Dans ce dernier exemple, l'impératif *optato* n'est que l'apodose apparente : cette proposition principale est mise en quelque sorte entre parenthèses (*parataxis*), et tient lieu d'une proposition subordonnée comme *quidquid, quodcunque optaveris*. L'apodose véritable est *feres*. Notre passage devrait donc être placé en réalité dans la catégorie I), 1), A) du présent §.

b. L'impératif périphrasé : *fac, facito* avec le subjonctif.

Eun. 501-502 : *Fac cúres, si Chremés hoc forte advenerit,*

Ut óres, primum ut máneat, etc. ⁴

Heaut. 550-554 : *At heus tu, facito dum eadem haec meminervis, Si quíd hujus simile forte aliquando evenerit* ⁵.

¹ Dans les exemples de cette catégorie, nous ne rencontrons dans Térence que des conjonctions exprimant le rapport d'antériorité. Cf. p. 242 du présent tome, note 3.

² SIALIAMUNQUAMULLAMADMISERO A ammisero B.

³ V. 1056 : FECERIS A effeceris (B) CDEP efferis G efficeris F feceris Nonius.

V. 1057 : *Quídvis* E² F donum a me et praemium G a me praemium (B DE optatum id optato feres (B) D AUFERES A, AU induxit corr. rec. feres CEFGP — praemium donum Nonius.

⁴ V. 501 : *Fac* ^{ut} cúres DF corr. D² F² *Fac ut cúres* E *si forte huc Chremes* DG (*huc ex huic* G). — *Si forte Chremes huc (hic ed. pr.) ad me venerit.* Donat. in lemm.

⁵ V. 550 : *facito* ^{dū} G, corr. G².

ⁱ V. 551 : *siquod* A, corr. rec.

Mais ces deux exemples sont fort douteux ; car, dans une proposition conditionnelle avec *si forte*, Térence emploie ailleurs le subjonctif (présent) en parlant d'un fait futur. *Andr.* 728 : *SI FORTE opus SIT. Hecyr.* 330 : *SI FORTE morbus amplior FACTUS SIET*. Il ne met l'indicatif que lorsqu'il s'agit d'un fait présent *Eun.* 524, ou passé *Eun.* 663, *Phorm.* 273. L'exemple *Heaut.* 355 : *SI quid nobis FORTE EVENERIT* est aussi douteux que les nôtres. Nous avons ici plutôt le subjonctif parfait (tenant lieu d'un subjonctif du futur passé) que le futur passé.

c. Le subjonctif parfait avec *ne*, tenant lieu d'un impératif négatif.

Phorm. 514 : *Si non tum dederō, unam praeterea hóram ne oppertús sies*¹.

d. Le subjonctif présent (1^{re} pers. pl.) dans le sens de l'impératif.

Hecyr. 717-718 : *gravius denique.*

Minitémur, si cum illo hábuerit rem póstea.

Dans ce passage, ce n'est pas l'action même de *minitari* qui est en rapport temporel avec *si rem hábuerit* ; en d'autres termes, Phidippus ne conseille pas à Laches de *menacer* Bacchis si elle continue à entretenir des relations avec Pamphilus. Nous avons ici une *constructio praegnans* : *minitari* doit se décomposer en un verbe déclaratif et en une proposition dépendante exprimant le contenu de la menace, par ex. : « disons-lui qu'elle aura à se repentir.... » L'action du verbe déclaratif aura lieu tout à l'heure, quand Bacchis sera venue ; mais le mal dont celle-ci est menacée ne se réalisera que si, à l'avenir, elle continue à recevoir Pamphile.

B. La proposition subordonnée est temporelle (Conj. *quom ubi*).

Nous avons partout l'impératif à forme renforcée dans l'apodose.

a. Conj. *quom*.

Eun. 1067-1068 : *Quod quom dixero, si placuerit, Facitote.*

¹ *Opertus* BCDFG *opperitus* E ⁱ*siet* D.

Remarquons les deux propositions subordonnées avec le futur passé, l'une temporelle, l'autre conditionnelle (Cf. *supra*, A), celle-là enveloppant et dominant celle-ci.

b. Conj. *ubi*.

Eun. 596 : *Ubi nos laverimus*, si voles, *lavato* ¹.

Même remarque que pour l'exemple précédent; seulement ici le verbe de la proposition conditionnelle est au futur simple.

Phorm. 143 : *Ubi ego hinc abiero*, vel *occidito*.

» 718-719 : *Ubi hoc egeris*,

Transito ad uxorem meam ²

Adelph. 581-583 : *Ubi eas praeterieris*,

Ad sinistram hac recta platea ; ubi ad Dianae veneris,
Ito ad dextram ³.

Le premier impératif est sous-entendu.

G. La proposition subordonnée est relative.

Impératif à forme renforcée dans l'apodose :

Adelph. 816-817 : *Quod hinc accesserit*,

» *Id. de lucro putato esse omne*.

P. THOMAS.

(*A continuer.*)

¹ *LABERIMUS* A C¹ *lab*^v *ato* C.

² V. 719 : *Transito om D*¹ *add. D*².

³ V. 581 : *praeterieris*, Bentley.

V. 582 : *hanc E perveneris*, Prisc. II, p. 304.

V. 583 : *dexteram* DEG.

SOCRATE ACCUSÉ DE FOLIE,

PAR M. LÉLUT, MEMBRE DE L'INSTITUT¹.*Messieurs,*

Vous le savez tous, le grand reproche que le monde jette à la face des novateurs est une accusation de folie. C'est aussi cette accusation que M. Lélut, membre de l'Institut, a osé formuler, au nom de la physiologie moderne, contre le plus grand penseur de l'antiquité. Voici la conclusion d'un ouvrage qu'il a intitulé : « *Le démon de Socrate*. »

« L'humanité qui s'enorgueillissait naguère encore, des prodiges d'une raison sublime et créatrice, n'a plus qu'à se voiler la tête pour pleurer la perte désormais irréparable d'un de ses plus glorieux enfants. »

Certes nous ne sommes pas de ceux qui proscrireont jamais l'application de la physiologie à l'étude des phénomènes historiques; mais nous désirons savoir sur quels objets portent ces études, et si ceux-ci ne sont point du domaine de la science mise en cause, nous considérerons le procès comme étant toujours révisible. Que Socrate se soit trompé sur la nature des phénomènes qui se produisaient en lui; qu'encore imbu des croyances de son temps, il ait versé dans quelques-unes des erreurs communes à la plupart des penseurs de son siècle, il n'y a rien là qui doive nous étonner; mais que l'on s'appuie sur ces erreurs pour taxer de folie l'une des plus vastes et des plus audacieuses intelligences dont s'honore l'humanité, voilà ce qui excite au suprême degré notre profonde stupéfaction. Qu'étaient-ce donc que ces prétendus actes de démence qui portent M. Lélut à ne voir dans l'immortel penseur qu'un halluciné? Nous allons essayer de les étudier, en les rangeant sous quatre catégories principales : Les distractions extatiques; l'illu-

¹ Lecture faite à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, en séance du 7 août dernier.

minisme intuitif; les pressentiments affectifs et la voix démonique.

Distractions extatiques.

Avant d'aborder la discussion de ce premier point, il est nécessaire de bien connaître un des côtés du caractère de notre philosophe. Quand une idée originale venait tout-à-coup solliciter les réflexions du penseur, Socrate avait la puissance de s'isoler instantanément du monde qui l'entourait, pour se livrer à la suite des raisonnements qu'elle avait provoqués. Ni la foule, ni le tumulte, ni les propos qui retentissaient autour de lui, ne parvenaient à le distraire de ses méditations. Si quelque solution imprévue d'un grand problème ou social ou philosophique surgissait des profondeurs de cette investigation, son visage rayonnait et se transfigurait. Sous l'empire de la lumière qui jaillissait dans son âme, il s'exaltait jusqu'à croire à l'influence inspiratrice d'une puissance surnaturelle. S'il parlait en ce moment, il devenait le plus éloquent des hommes. Aussi avec quelle profonde admiration Platon ne se plait-il pas à nous dépeindre ce phénomène dans son Banquet :

« Que de trésors cachés sous ce masque de Silène qui nous voile l'aspect d'un dieu ! En l'entendant, je sens palpiter mon cœur. Ses paroles font couler mes larmes. Et ne vois-je pas tous ceux qui l'écoutent s'abandonner aux mêmes émotions ? Périclès et nos grands orateurs sont, sans doute, éloquents ; mais jamais ils ne m'ont rien fait éprouver de semblable ; jamais ils n'ont à ce point bouleversé mon âme ; jamais ils ne m'ont inspiré une pareille indignation de me sentir dans un honteux esclavage. Je me suis souvent trouvé ému au point de penser que vivre comme je le fais, ne valait pas la peine de vivre. »

Platon s'appuie sur ces phénomènes pour nous représenter son maître comme un homme extraordinaire, une sorte de prophète inspiré, que la vérité entrevue plonge dans des extases soudaines. C'est par deux extases semblables qu'il commence et termine son Banquet.

Pour prendre part à ce festin, Socrate se dirige avec ses amis vers la résidence d'Agathon. Mais s'arrêtant tout-à-coup à mi-chemin, il demeure sur le seuil d'une maison, occupé à méditer. Il va même jusqu'à refuser de se rendre à la réunion, quelques efforts que l'on fasse pour l'y entraîner. « Laissez-le, disent

alors ses amis : il lui arrive souvent de s'arrêter ainsi, quelque soit l'endroit où il se trouve. »

Ce début est le pendant du phénomène que raconte Alcibiade à la fin du festin : « Par une belle matinée d'été, on l'aperçoit, debout, plongé dans une méditation profonde. A midi, comme il se trouvait toujours dans la même position, continuant à réfléchir, nos gens se disaient avec étonnement : Le voyez-vous rêvant ainsi depuis le matin ! Le soir, après souper, des soldats ioniens apportèrent leurs lits de campagne dans cet endroit, afin d'observer s'il passerait la nuit dans la même attitude. Continuant à se tenir debout jusqu'au lever du soleil, il fit sa prière à cet astre et se retira. »

Toute part faite à l'exagération et à la mise en scène dramatique, que reste-t-il de ces récits ? Que Socrate était souvent distrait, rêveur, absorbé dans ses pensées, sujet à oublier tout d'un coup ceux qui se trouvaient avec lui.

Ces anecdotes nous rappellent les fréquentes distractions de Lafontaine et ses longues rêveries sous la bise et sous la pluie. Irons-nous pour cela lui délivrer un brevet de folie ? Et Newton était-il donc un fou, lui qui passait des jours et des nuits en méditation, sans prendre ni breuvage ni nourriture ? Il peut y avoir dans de tels agissements une forte dose d'excentricité ; nous ne saurions y découvrir le moindre symptôme de démence.

Illuminisme intuitif.

Que chacun rentre en soi-même ; qu'il s'efforce de saisir et de fixer par la réflexion les élans de la spontanéité : il sentira tout d'abord, dans ces phénomènes, quelque chose d'étrange qui lui semblera complètement impersonnel. C'est comme l'action de la vie universelle qui se mêle à notre propre vie. Dans le silence apparent de la conscience, une voie inattendue s'élève, sans raison connue de nous ; un sentiment nous émeut sans que nous puissions en constater la cause : c'est une tristesse inexplicable, une joie soudaine, une crainte folle, une espérance sans motif, une émotion extraordinaire. L'âme semble alors apercevoir en elle comme un reflet des choses heureuses ou malheureuses que va lui amener le cours de sa vie ou celui de la vie collective.

Socrate, si attentif à étudier tout ce qui se passait en lui, fut frappé d'étonnement à l'aspect de ces intuitions et de ces émo-

tions spontanées. Ne parvenant pas à y découvrir un acte vraiment volontaire, il inclina naturellement à les rapporter à une cause purement objective. Mais quelle devait en être la nature ? Toute l'antiquité était dominée par la propension qui pousse encore aujourd'hui nos populations des classes inférieures à chercher, en toute chose étrange, le côté surnaturel. Socrate respira cette atmosphère. Il ne pouvait pas plus se soustraire à cette influence que les autres penseurs de son siècle, car, seules, nos sciences modernes parviendront à nous délivrer de ces tendances superstitieuses. Il rapporta donc les divers phénomènes de spontanéité à une action directe de la divinité sur l'âme humaine.

« Les plus grands biens, dit-il dans le *Phèdre*, nous sont révélés pendant le délire que suscite en nous l'inspiration divine. C'est dans le délire que les prophétesses rendent les oracles les plus utiles aux citoyens et aux États. Du délire inspiré par les Muses sortent les plus solides instructions pour les races futures. Le délire se confond même avec le plus beau des arts, celui de la divination. »

Au livre 1^{er}, chapitre IV des *Mémorables*, il ajoute que cette faculté d'inspiration est inhérente à toute âme, quoique à des degrés différents : « Crois-tu que les dieux auraient inculqué aux hommes l'idée qu'ils peuvent leur faire du bien ou du mal, s'ils n'en étaient réellement pas capables ? Depuis le temps qu'ils en font l'expérience, si la chose n'existait en réalité, les hommes ne se seraient-ils pas aperçus de leur erreur ? »

L'action divine se manifeste à l'âme sous trois aspects différents : la *noësis* est la connaissance qu'elle acquiert soudainement d'une chose qu'elle avait vainement cherché jusqu'alors à pénétrer. Mais la vérité est si soudaine, si évidente, que la *noësis* apparaît, en réalité, comme une *anamnësis*, une réminiscence de la vérité antérieurement connue. Et comme il y a en toute chose une implication qui fait que l'une amène l'autre, la texture des pensées ressemble à une chaîne qui s'étend du passé à l'avenir. La *noësis* devient ainsi la *prognôsis* ou prescience.

« Il me semble, dit Socrate dans le *Philèbe*, qu'un dieu m'a rappelé certaines choses à la mémoire. Je me souviens, en ce moment, d'avoir entendu dire autrefois, étant éveillé ou endormi, que ni le plaisir, ni la sagesse ne sont le bien absolu. C'est ce que nous apprendra la divinité, s'il en est une qui daigne exaucer mes prières. »

Tous les phénomènes de spontanéité furent donc rapportés par Socrate à une action du divin sur l'âme humaine. Cette action mettait ainsi tous les individus en rapport direct et immédiat avec Dieu, sans passer par l'intermédiaire des sacerdoces. Mais, de bonne foi, peut-on réellement voir en tout cela, un acte de folie? Socrate fait honneur de sa science à une inspiration divine, et c'est tout. Il prétend que les autres hommes peuvent obtenir du ciel la même faveur, et, par cet enseignement, il émancipe la conscience humaine. Voir une folie dans cette audace, n'est-ce pas faire preuve soi-même de quelque grain de folie?

Pressentiments affectifs.

Toutes nos intuitions du passé, du présent et de l'avenir sont singulièrement favorisées par l'affection, sentiment auquel Socrate attribuait une influence divine. Il le considère comme le principe de toute inspiration, de toute divination, de toute initiation. Selon Platon, l'amour est quelque chose d'intermédiaire entre le mortel et l'immortel, c'est un grand démon. Or, chez les Grecs, les démons étaient les divinités bienfaisantes qui mettaient l'homme directement en rapport avec les dieux. Ceci nous montre comment les anciens, avec leur habitude d'objectiver et de personifier tous les sentiments de l'âme, projetaient pour ainsi dire au dehors, sous des formes saisissables, tous les mouvements intérieurs. L'homme qui cède à la colère est porté à croire qu'il y a été poussé par une force étrangère, irrésistible. Il en est de même de toutes les autres impulsions violentes et, à plus forte raison, de celle de l'amour. Cette illusion d'optique psychologique, selon l'heureuse expression de Stapfer, domine encore les plus robustes intelligences du siècle de Périclès. De là, l'idée qu'eut Socrate de faire de l'amour le plus puissant des dieux, le lien de l'universelle harmonie qui rattache entre eux tous les anneaux de la chaîne des existences.

Elle rapproche surtout le disciple de son maître. L'affection est d'une nécessité absolue dans l'enseignement de la vérité : « Je profitais quand j'étais avec toi, lui dit Aristide; quand, dans le même lieu, dans la même maison, j'avais les regards fixés sur toi. » N'est-il pas certain, en effet, qu'il suffit de se trouver dans la société d'une personne vénérée pour se sentir protégé contre le mal? Ne faisons-nous pas plus d'efforts pour

entrer dans les idées et les sentiments de ceux que nous aimons que nous n'en ferions pour des indifférents? Cette influence de certains hommes sur leurs semblables est un fait psychologique dont la vie des grands hommes offre de nombreux exemples et qui n'a rien de commun avec la physiologie.

Mais la vraie puissance de l'amour se manifeste surtout dans le pressentiment qui nous fait comme entrevoir tous les dangers dont peut être menacée une personne aimée. Le caractère même d'un tel pressentiment lui donne une apparence d'impersonnalité complète. L'âme ne semble plus agir, mais pâtir. La spontanéité de ces prévisions pouvait donc facilement être attribuée à quelque chose de divin ou de démonique.

« Assez souvent, dit Xénophon, Socrate avertissait ses amis de ce qu'ils devaient ou ne devaient pas faire, suivant l'inspiration du divin (tou daimonion). Ceux qui ont suivi ses conseils, s'en sont très-bien trouvés. Ceux qui ont négligés ses avis, n'ont pas manqué de s'en repentir. »

Il est très-possible que la rare prudence du philosophe et son tact exquis lui aient parfois fait entrevoir un danger auquel un ami était exposé. Que certaines prévisions de ce genre se soient vérifiées : elles auront suffi pour donner à cette clairvoyance un caractère merveilleux.

Insistons toutefois sur la divergence qui existe entre Xénophon et Platon au sujet de ces pressentiments. Le premier dit que le principe démonique enseignait à Socrate ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Le second affirme, au contraire, que les pressentiments de Socrate avaient toujours une forme négative. Tous les exemples cités dans les deux auteurs ont, en effet, cette forme d'opposition. C'est que l'objet le plus naturel du pressentiment n'est pas d'exciter à l'action, mais de détourner de faire quelque chose. L'amour craint tout pour l'objet aimé et s'inquiète plus des dangers qu'il peut avoir à redouter que de l'éventualité heureuse d'un événement incertain. En face des œuvres à réaliser, le doute, l'inquiétude traversent l'esprit et font entrevoir tous les obstacles, toutes les difficultés qui peuvent amener des résultats fâcheux. Mais, encore une fois, ces phénomènes sont plus psychologiques que physiologiques, et nous cherchons vainement, dans leur exposé, les traces de folie qu'y trouve M. Lélut.

La voix démonique.

Le présent est gros de l'avenir, qui n'en est qu'une conséquence, car, selon la belle expression de Leibnitz, tout est conspirant dans la nature et dans l'humanité. A plus forte raison, cette implication des événements devait-elle exister pour Socrate, qui considérait le libre arbitre comme peu de chose. Conséquemment celui qui sait lire dans son âme, y découvre le germe encore obscur de l'être qui passera bientôt à l'enfancement. Toute âme renferme donc nécessairement en elle quelque chose de prophétique (manticon ti). Le sens de l'avenir, comme tous les autres sens, n'est qu'une des formes diverses de l'instinct naturel. Exaltez cet instinct par la méditation et l'observation intérieure, et vous arriverez à la perception du futur. Il en sera de même si vous étudiez la nature et les sociétés humaines, ces deux grands livres ouverts à tous les yeux et dans lesquels tout le monde peut lire. C'est donc à chaque individu qu'il appartient de les interpréter.

« Quand les dieux parlent aux Athéniens, qui les interrogent au moyen de la divination, crois-tu qu'ils ne te parlent pas à toi personnellement, aussi bien qu'à eux ? Quand nous ne pouvons prévoir par nous-mêmes ce qui peut nous être utile dans l'avenir, ils nous viennent en aide par la divination, nous disant ce qui arrivera, nous enseignant ce qu'il y a de mieux à faire. Tu reconnaitras toi-même la vérité de ces paroles, si tu ne cherches pas à percevoir les formes des dieux, mais si tu te contentes d'étudier leurs œuvres pour en vénérer les auteurs. C'est par elles qu'ils se révèlent. La divinité qui coordonne et contient l'univers, fait visiblement les plus grandes choses, mais les administre en demeurant invisible. »

Cependant, tout en admettant la possibilité pour tout le monde de recevoir des inspirations divines, Socrate se croyait privilégié sous ce rapport.

« Mais toi, Socrate, les dieux ont l'air de te traiter avec encore plus d'amour que les autres hommes, s'il est vrai que, sans être interrogés par toi, ils te signalent d'avance ce qu'il faut faire ou ne pas faire. »

Et ailleurs :

« Il ne convient pas de parler ici de notre signe divin, car avant moi cela n'est arrivé qu'à un seul homme, ou peut-être à aucun. »

La forme sous laquelle Socrate croyait recevoir l'inspiration divine était celle d'une voix (phonê). Hallucination manifeste! s'écrie M. Lélut. Mais l'hallucination consiste à croire entendre un son venant du dehors et frappant l'oreille comme une parole humaine. Or, ici rien de semblable. Socrate ne paraît pas avoir attaché d'autre sens à ce mot que celui d'une inspiration intérieure. Que des idées bonnes ou mauvaises surgissent tout à coup dans l'intelligence; que des impulsions, que des entraînements inexplicables se manifestent au fond de l'âme, les esprits encore imbus de mysticité sont aussitôt portés à les regarder comme des incitations surnaturelles. Ce n'est point là une hallucination physiologique, mais une simple confusion de l'objectif et du subjectif. Pour Socrate, cette voix du divin (tou daimoniou) ne s'adresse pas à l'oreille, mais à l'âme.

Elle s'adresse réellement à l'oreille, répond M. Lélut, qui cite deux cas où le fait lui paraît évident. Vérifions. Socrate, dans le Criton, après avoir terminé sa magnifique prosopopée des lois, ajoute :

« Il me semble que j'entends tout ce que je viens de dire comme les Corybantes croient percevoir le son des cornets et des flûtes, et le bruit de ces paroles résonne *si fort à mes oreilles* qu'il m'empêche d'entendre tout ce qu'on me dit d'ailleurs. »

Mais s'il faut prendre ces figures au sérieux, il faut aussi admettre que les Lois avaient une *voix*, puisque c'était la leur qu'il entendait.

Même chose dans le Phèdre. Socrate, après tout le mal qu'il vient de dire de l'amour, veut s'éloigner pour ne pas être obligé d'en faire le panégyrique :

« Je repasse à la hâte l'Illyssus et je m'enfuis pour ne pas être exposé à de plus grandes violences... J'ai senti cette chose divine et ce signal qui me sont familiers et dont l'apparition m'arrête toujours au moment d'agir. Il m'a semblé entendre *par ici une certaine voix* (*tina phonên edoxa autothen acousai*), qui me défendait de partir avant d'avoir acquitté ma conscience, comme si celle-ci s'était chargée de quelque impiété. »

Socrate a entendu une voix *par ici*, c'est donc une voix parfaitement objective! s'écrie M. Lélut, et l'hallucination est indéniable. Nous la nions cependant, parce que tout ce passage est écrit dans un style enjoué, qui, sous une forme imagée, signifie tout bonnement que Socrate éprouverait de sérieux

remords si, après avoir dit tant de mal de l'amour, il n'en disait pas aussi tout le bien qu'il mérite. Dans cet endroit, il n'est nullement question d'une voix quelconque; ce n'est qu'une simple allusion faite, en badinant, à sa voix inspiratrice.

Voici des textes de l'Apologie où il est réellement question du phénomène dont nous parlait tantôt Xénophon :

« Il peut vous paraître inconséquent que je me sois mêlé de donner des avis à chacun de vous en particulier et que je n'aie jamais eu le courage de me trouver dans les assemblées du peuple pour adresser mes conseils à la République. J'en fus empêché par je ne sais quelle voix divine et démonique dont vous m'avez si souvent entendu parler... Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté à moi depuis mon enfance. C'est une *voix* (phonê) qui ne se fait entendre que pour me détourner d'un dessein prémédité, car jamais elle ne m'exhorte à rien entreprendre. C'est elle qui s'est toujours opposée à mes projets quand j'ai voulu me mêler des affaires de la République. Je n'agis, comme je le fais, que pour accomplir l'ordre que le dieu (ton théon) m'a donné par la voix des oracles, des songes et des autres moyens qu'emploient les divinités pour se communiquer aux hommes. Cette voix prophétique du divin (tou daimoniou) garde aujourd'hui le silence... N'est-ce pas parce que la mort qui nous délivre des soucis de la vie, loin d'être le plus grand des maux, est ce qui me convient le mieux? Oui, c'est pour cela que la voix céleste s'est tue aujourd'hui... »

Voix de la conscience évidemment, locution semblable à celles que nous employons tous les jours en disant : voix du sang, voix du cœur, voix de l'honneur, voix du remords.

Dans le Théagès, dialogue selon toute probabilité apocryphe, Socrate dit encore : « La faveur céleste m'a accordé un don qui ne m'a pas fait défaut depuis mon enfance. C'est une *voix* qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne de l'action et ne m'y pousse jamais. Si l'un de mes amis me communique un dessein et que la *voix* se produise (kai égéneto ê phonê), c'est une marque certaine qu'elle n'approuve pas ce dessein et qu'elle l'en détourne. » Suit une série d'exemples qui prouvent l'inauthenticité du texte, sans qu'on puisse découvrir dans aucun de ces faits un autre caractère que celui d'une voix de la conscience.

Socrate y voyait toutefois quelque chose de plus et considérerait le phénomène comme une inspiration divine.

Conclusion.

Il résulte de tout ceci que Socrate croyait aux démons, sorte de génies semblables aux anges gardiens des chrétiens, et qu'il les considérait comme des intermédiaires entre Dieu et l'homme. Ce n'est pas toutefois de ces esprits qu'il reçoit lui-même ses incitations; mais il semble avoir voulu attribuer ce qu'il regardait comme des inspirations surnaturelles à la divinité suprême elle-même. C'est en cela surtout qu'il se croyait privilégié au point d'être le premier des mortels qui eût encore été favorisé de cette faveur. C'est le caractère indéterminé de cette expression *tou daimoniou* ou *daimonion ti* qui le fit accuser d'hérésie. Socrate rejetait en réalité tous les dieux des Grecs pour n'admettre que des dieux purement spirituels. Cette religion, si en dehors de toutes les formes consacrées, cet oracle privé qui n'était celui d'aucun dieu connu, constituait un véritable athéisme aux yeux des théologiens grecs. Aussi l'accusait-on, non de croire à un démon inspirateur, ce qui eût été orthodoxe, mais d'introduire je ne sais quelles vagues nouveautés démoniques : (*etera caina daimonia espherei*). C'est parce qu'il n'avait pas de démon précis, que les orthodoxes l'accablèrent du poids de leurs accusations. Cet oracle privé, cette illumination intérieure et toute personnelle, cette conception mystique que son vague même rendait suspecte aux Athéniens, a pu mériter à Socrate la peine de mort, mais elle ne saurait légitimer l'inculpation de folie et l'absurde procès physiologique que nous espérons avoir révisé. Si Socrate, Colomb, Galilée, Lafontaine, Newton, Fulton sont des fous, il ne nous reste plus qu'à nous rendre avec eux aux petites maisons. Cette république là vaudra bien celle des sages où semble vouloir trôner M. Lélut.

THIL-LORRAIN.

COMPTES RENDUS.

Abrégé du Nouveau Testament, par P. KERSTEN. *Ouvrage accompagné d'un lexique grec-latin-français de tous les mots et de l'analyse des formes les plus difficiles qui se rencontrent dans cet ouvrage. Quinzième édition.* Liège, Spée-Zélis, 1877.

Nous n'avons pas à faire connaître aux lecteurs de la *Revue* ce petit ouvrage, qui a fait depuis longtemps son chemin en Belgique. Nous nous bornerons donc à indiquer les modifications qu'y a apportées M. de G., chargé d'en publier la quinzième édition. M. de G., tout en respectant scrupuleusement le texte grec, a modifié la plupart des notes, qui lui paraissaient peu d'accord avec le progrès des connaissances grammaticales. Kersten expliquait d'après les théories anciennes, qu'on peut à juste titre considérer comme surannées, les génitifs et les datifs de temps, ainsi que les génitifs absolus, par des prépositions sous-entendues, telles que *ἐν, ἐν, ἐπὶ, παρὰ, κατὰ, ἀπὸ, διὰ*. Il expliquait encore le subjonctif dépendant d'un verbe exprimant le désir, par la conjonction *ὥστε* sous-entendue, etc. M. de G. a eu parfaitement raison de supprimer ces explications erronées et de leur substituer des notes correctes, basées sur des théories rationnelles.

La deuxième série de modifications dues au nouvel éditeur concerne le lexique, qui, d'après ce qu'il dit lui-même dans sa préface, a été presque entièrement refondu, à l'exception des premières feuilles, dans la révision desquelles n'avait pas encore trouvé sa voie. Pour caractériser l'esprit dans lequel ces modifications ont été faites, nous laisserons d'abord la parole à M. de G. « Nous avons donné, dit-il, une assez large part à l'étymologie, sans avoir trop peur du sanscrit, à l'étude duquel, nous l'espérons, les générations studieuses de l'avenir ne resteront pas étrangères, et nous avons tenu à rappeler assez fréquemment les principes qui règlent la formation des mots. Sans doute, beaucoup de ces détails de linguistique sont au-dessus de la portée des élèves de cinquième, auxquels ce livre est destiné, mais il nous a paru qu'ils seraient utiles aux élèves des classes supérieures et que les jeunes gens les plus avancés pourraient, en parcourant ce lexique, déjà feuilleté durant leurs premières années d'études, s'initier aux idées nouvelles qui ont bouleversé la prétendue science étymologique d'autrefois, donné tant de certitude et communiqué tant de clarté à la philologie contemporaine. »

On le voit, M. de G., comme tant d'autres, a été entraîné par le charme de la grammaire comparée. Il a été tellement enchanté des découvertes étonnantes faites, grâce à elle, dans le domaine de la philologie, qu'il n'a

pu s'empêcher d'en faire entrer une partie dans un livre destiné à des élèves de cinquième. Il a bien senti lui-même que *nunc non erat his locus*, mais il espère que les élèves des classes supérieures parcourront ce lexique, « déjà feuilleté durant leurs premières années d'études. » Nous craignons qu'à cet égard M. de G. ne se fasse d'étranges illusions. En tout cas, on ne saurait, avec la meilleure volonté du monde, approuver que dans un ouvrage destiné aux élèves de cinquième, on ait fait entrer une foule de notions qui ne pourraient être utiles qu'aux élèves des classes supérieures. Que dirait-on d'un professeur de mathématiques qui, dans un traité d'arithmétique destiné aux classes inférieures, ferait entrer certains calculs astronomiques, sous prétexte que plus tard ces calculs seraient consultés avec fruit par les élèves des classes supérieures? Nous croyons avec Kersten que si l'on veut appeler l'attention des jeunes élèves sur l'étymologie, il faut le faire « avec prudence et sobriété. »

Supposez qu'un élève de cinquième cherche dans son lexique le mot *ὑπέρχνομαι*. Qu'y trouvera-t-il entre autres choses? « Ce verbe est composé de *ὑπό* et de *ἵσχννομαι*, inusité à la forme simple. *ἵσχννομαι*, dérivé de la racine *σχ*, comme le verbe *ἔχω*, est une modification de *ἵσχω*, qui est lui-même pour *σι-σχ-ω*. Le suffixe *νο* de *ἵσχ-νο-μαι*, qu'on retrouve dans *βούω*, je bouche, *ἰνέωμαι*, j'arrive, *κυνέω*, je baise, *πινέω*, je tombe, est une forme vocalisée du suffixe *νjo*, que l'on observe dans *βζινω* pour *βζνjo*, *φζινω* pour *φζνjo*, etc. »

Eh bien, l'élève de cinquième qui lira toutes ces belles choses, ne sera-t-il pas tenté de s'écrier, comme le disciple dans Faust :

Mir wird von Allem dem so dumm
Als ging mir ein Mühlrad im Kopfe herum?

Nous pourrions multiplier ces exemples, dont le lexique de M. de G. abonde, mais nous croyons inutile d'insister. Sans contester le bien fondé des étymologies proposées par l'auteur, nous aurions voulu qu'il les réservât à une autre publication. L'érudition dont il fait preuve est généralement de bon aloi, mais, nous le répétons, un peu hors de propos.

M. de G. fera bien, dans une prochaine édition, de veiller à ce que son imprimeur ne substitue plus, comme il l'a fait trop souvent, un *stigma* à un *sigma* final.

Nous l'engageons, pour finir, à éviter des mots étranges, comme *muance*, qui d'ailleurs n'est pas même bien employé.

C.

ACTES OFFICIELS.

Éméritat pour les professeurs des universités de l'État.

SÉANCE DU 5 JUILLET 1877 DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.

EXPOSÉ DES MOTIFS.

Messieurs,

Lorsque, à l'origine du royaume des Pays-Bas, le gouvernement organisa l'enseignement supérieur, il s'efforça d'y attacher les hommes les plus distingués du pays et de l'étranger. Pour obtenir et pour conserver leur concours, il prit diverses mesures, parmi lesquelles l'arrêté-loi du 25 septembre 1816 doit être considéré comme l'une des plus efficaces.

Cet arrêté avait pour objet de constituer en faveur des professeurs universitaires un système spécial de pension; il disposait (art. 83) qu'ils avaient la faculté de demander à être déclarés émérites :

« A. A cause d'une incommodité de nature à les empêcher de remplir plus longtemps leurs fonctions ;

« B. A cause de leur âge, lorsqu'ils ont atteint 60 ans, dont 35 ont été consacrés à l'enseignement académique.

Quant à l'éméritat, il donnait droit (art. 84) :

« A. A la conservation du rang professoral et à la séance dans le sénat académique, sans qu'on puisse fonder sur cette concession aucun titre à la continuation du droit de partager les émoluments ;

« B. A une pension de 500 florins, et à une augmentation pour chaque année de service, en sus de cinq années, de la trente-cinquième partie du traitement dont on jouit au moment de la demande de pension, à moins que (d'après l'article 77) on n'ait obtenu le quart d'augmentation, auquel cas la pension ne peut être calculée que d'après le traitement fixe ordinaire, la pension ne pouvant jamais excéder la somme du traitement. »

D'après une autre disposition de cet arrêté (art. 85), « lorsqu'un professeur avait atteint l'âge de 70 ans, il était de fait émérite, mais en conservant son traitement tout entier, de même que les émoluments affectés à son poste avec la faculté de continuer à enseigner; seulement, pour alléger ses fonctions, il devait toujours être nommé un second professeur ordinaire ou extraordinaire dans la faculté à laquelle il appartenait. »

Les prescriptions de l'arrêté du 25 septembre 1816 furent maintenues par la loi du 27 septembre 1835. Conformément à l'article 70 de cette loi,

« les professeurs et autres personnes alors attachées aux universités, ainsi que leurs veuves et orphelins, devaient continuer à jouir du bénéfice des dispositions réglementaires existantes, en ce qui concerne la pension de l'éméritat, jusqu'à la publication d'une loi nouvelle sur la matière. »

Cette loi nouvelle qui ne vit le jour que neuf années après celle de 1835, est la loi générale des pensions du 21 juillet 1844. Elle contient, au sujet des membres du personnel de l'enseignement supérieur, des dispositions spéciales qui eurent pour effet de les soumettre à un régime différent selon la date de leur entrée en fonctions, ceux dont la nomination était antérieure au 21 juillet 1844 conservaient le droit à l'éméritat tel qu'il était établi par l'arrêté du 25 septembre 1816, tandis que le taux de la pension de ceux dont la nomination était postérieure à cette date ne pouvait dépasser la somme de 6,000 francs.

Il est vrai que cet état de choses fut modifié lors du vote de la loi du 17 février 1849, et que l'égalité fut momentanément rétablie entre les différentes catégories de professeurs : d'après les déclarations formelles faites pendant la discussion de cette loi, il fut en effet entendu qu'à l'avenir tous les membres du corps académique seraient soumis indistinctement au nouveau maximum de 5,000 francs établi par la loi de 1849, et c'est ce régime qui prévalut jusqu'en 1861.

A cette époque on adopta une interprétation plus bienveillante pour le personnel enseignant. Comme la loi de 1849 n'avait pas modifié d'une manière directe l'éméritat tel qu'il avait été réglé par celle de 1844, et comme par conséquent elle n'enlevait pas aux professeurs qui étaient en fonctions à l'époque de sa promulgation la faculté de se prévaloir du règlement de 1816, il fut admis que ces derniers avaient droit à l'éméritat intégral, tandis que les autres ne pourraient obtenir que l'éméritat réduit au maximum de 5,000 francs, conformément à la loi de 1849.

L'inégalité que l'application de cette loi avait supprimée pendant quelques années se trouva ainsi rétablie, et sans motif plausible, on vit des fonctionnaires attachés aux mêmes établissements, chargés des mêmes fonctions, rendant les mêmes services et jouissant de la même rémunération, traités différemment à l'époque de leur retraite, selon la date de leur nomination.

Le maintien d'une disposition si peu justifiable semble d'autant moins admissible que depuis 1867 un fait nouveau est venu en quelque sorte l'invalider complètement. On ne peut contester, en effet, que la loi du 25 juillet 1867, en établissant l'éméritat pour le personnel de la magistrature, n'ait indiqué, comme conséquence forcée de ses dispositions, que le bénéfice d'une mesure semblable est dû au corps professoral de nos universités. Devant être composé d'hommes d'élite, il ne saurait se recruter qu'au prix d'avantages égaux à ceux qu'offrent, en grand nombre, d'autres carrières. Il n'est pas douteux que des savants distingués qui pourraient rendre de grands services à notre haut enseignement ne soient sollicités dans d'autres directions, par suite du développement

croissant de notre activité industrielle. S'ils ne trouvent pas, outre l'attrait même de la science, quelque compensation pour les bénéfices auxquels ils doivent renoncer, il est évident qu'ils ne se détermineront pas toujours au sacrifice qu'on prétend leur imposer. Ces motifs et d'autres encore sur lesquels il est inutile d'insister, ont engagé le gouvernement à se rallier à la proposition faite par la section centrale, chargée de l'examen du projet de loi relatif à la collation des grades académiques, et à demander le rétablissement de l'éméritat dans les conditions où il existait sous l'ancienne législation.

Seulement il lui a paru que les dispositions concernant cet objet ne pouvaient être placées régulièrement dans une loi qui se rapporte à une toute autre matière et qu'il y avait lieu de formuler un ensemble de prescriptions qui, embrassant tout ce qui se rattache à l'éméritat, établit la concordance nécessaire entre les dispositions de la loi nouvelle et celles des lois sur les pensions.

C'est le but du projet de loi que nous avons l'honneur de soumettre à la législature. Calqué, quant à la forme, sur la loi du 25 juillet 1867, il s'inspire pour le fond du régime de l'arrêté du 25 septembre 1816 et de la loi du 27 septembre 1835. La retraite des membres du corps académique serait obligatoire à l'âge de 70 ans, ou dans le cas d'infirmités empêchant l'exercice régulier des fonctions. Les professeurs qui ont 70 ans et vingt cinq années de services académiques auraient droit à l'éméritat, c'est-à-dire à la jouissance pleine de leur traitement d'activité. La même faveur pourrait être accordée aux professeurs comptant trente années de services académiques, quel que soit d'ailleurs leur âge. Enfin, la pension de ceux qui n'ont pas le droit d'être déclarés émérites serait liquidée d'après les règles établies par la loi du 21 juillet 1844, sauf que la limite restrictive admise par la loi du 17 février 1849 ne leur serait pas appliquée.

Ces dispositions sont conformes à l'intérêt public et à l'équité. Elles restituent aux hommes qui se dévouent aux devoirs du haut enseignement des avantages légitimes et, en facilitant par l'appât de récompenses méritées le recrutement du corps professoral, elles contribueront à assurer la marche régulière de l'un des services les plus importants de l'État.

Le ministre de l'intérieur,

DELCOUR.

PROJET DE LOI.

Art. 1^{er}. Les professeurs des universités de l'État sont mis à la retraite lorsqu'une infirmité grave et permanente ne leur permet plus de remplir convenablement leurs fonctions, ou lorsqu'ils ont accompli leur soixante-dixième année.

Ils peuvent être mis à la retraite après trente années de services académiques, quel que soit leur âge.

Art. 2. Les professeurs mis à la retraite à raison de l'âge fixé à l'article précédent et comptant vingt-cinq années de services académiques ont droit à l'éméritat.

Il en est de même de ceux qui sont mis à la retraite après trente années de services académiques, quel que soit leur âge.

La pension de l'éméritat est égale au taux moyen du traitement et supplément de traitement pendant les cinq dernières années.

Art. 3. Les professeurs reconnus hors d'état de continuer leurs fonctions par suite d'infirmités, mais n'ayant pas l'âge voulu pour obtenir l'éméritat, peuvent être mis à la pension, quel que soit leur âge, après cinq années de service.

La pension de ces professeurs, de même que celle des professeurs qui, ayant 70 ans accomplis, n'ont pas droit à l'éméritat, est liquidée à raison de $\frac{1}{6}$ du taux moyen de leur traitement et supplément de traitement pendant les cinq dernières années. Chaque année de service académique au delà de cinq est comptée à raison de $\frac{1}{35}$ de ce traitement en sus.

Toutefois, les années de services admissibles d'après les lois des 21 juillet 1844 et 26 avril 1865, mais étrangères à l'enseignement académique, sont comptées d'après les bases fixées par les lois actuellement en vigueur.

Art. 4. Aucune pension ne peut être supérieure au traitement moyen qui a servi de base à la liquidation.

Art. 5. La disposition de l'article 61 de la loi du 21 juillet 1844 est maintenue.

Art. 6. Toute disposition contraire à la présente loi est abrogée.

Concours de l'enseignement supérieur organisé en vertu de l'article 44 de la loi du 20 mai 1876. — Règlement.

LÉOPOLD II, Roi des Belges.

Vu l'article 44 de la loi du 20 mai 1876, ainsi conçu :

« Art. 44. Des médailles d'or, de la valeur de cent francs, peuvent être décernées chaque année par le gouvernement aux Belges, quel que soit le lieu de leurs études, auteurs des meilleurs mémoires en réponse aux questions mises au concours.

« Ne sont admis à concourir que les jeunes gens qui ont terminé leurs études, et seulement dans les deux années qui suivent l'obtention du diplôme de docteur.

« Une récompense en livres, d'une valeur de 400 francs, est ajoutée à chaque médaille.

« Le gouvernement peut, en outre, conférer des bourses de voyage aux lauréats, sur la proposition du jury du concours.

« Les étrangers qui auront fait leurs études en Belgique seront admis à concourir.

« La forme et l'objet de ces concours sont déterminés par le gouvernement. »

Vu le rapport et sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur.

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Il est institué annuellement un concours sur les matières d'examen établies par la loi du 20 mai 1876.

A la suite de ce concours, il sera délivré, s'il y a lieu, des médailles en or, par application de l'article 44 de cette loi.

Seront admis à concourir, les Belges qui ont reçu dans le pays le diplôme de docteur, ainsi que les étrangers docteurs qui ont fait leurs études en Belgique.

§ I. — *Matières du concours.*

Art. 2. Il peut être décerné un prix spécial pour chacun des groupes ci-après :

A. — Faculté de philosophie :

1^{er} groupe. — *Philologie* ;

2^e groupe. — *Philosophie* ;

3^e groupe. — *Histoire*.

B. — Faculté de droit :

1^{er} groupe. — Droit romain ;

2^e groupe. — Droit civil, droit commercial ; procédure civile et droit criminel ;

3^e groupe. — Droit naturel, droit public, droit administratif et économie politique.

C. — Faculté des sciences :

1^{er} groupe. — Sciences botaniques et zoologiques ;

2^e groupe. — Sciences chimiques et minéralogiques ;

3^e groupe. — Sciences mathématiques ;

4^e groupe. — Sciences physiques et mécaniques, y compris l'astronomie.

D. — Faculté de médecine :

1^{er} groupe. — Sciences anatomo-physiologiques ou biologiques ;

2^e groupe. — Sciences thérapeutiques, y compris la pharmacologie et la toxicologie ;

3^e groupe. — Sciences médicales proprement dites ;

4^e groupe. — Sciences chirurgicales et obstétricales.

Art. 3. Outre les récompenses déterminées par l'article 44 de la loi, il sera remis à chaque lauréat un diplôme signé par le Ministre de l'intérieur et par les membres du jury, suivant la formule annexée au présent arrêté.

§ III. — *Épreuves qui constituent le concours.*

Art. 4. Le concours, pour chaque prix, consiste dans les épreuves suivantes :

1^o Rédiger à domicile un mémoire en réponse à une question désignée par le sort et annoncée par le *Moniteur* avant le 1^{er} mars de chaque année ;

2^o Rédiger en loge un mémoire d'une question se rattachant à la matière sur laquelle a porté la première épreuve. Cette question sera tirée au sort et dictée séance tenante ;

3^o Défendre publiquement le mémoire rédigé à domicile.

Art. 5. Les mémoires rédigés à domicile sont envoyés au ministère de l'intérieur à l'époque qui sera désignée par le gouvernement lors de la publication des questions.

L'auteur inscrit en tête de son mémoire une épigraphe qu'il reproduit sur un billet cacheté annexé à son travail.

Ce billet doit renfermer une note signée, où sont indiqués le nom, les prénoms, le domicile, le lieu de naissance de l'auteur, ainsi que la date que porte son diplôme de docteur.

Art. 6. Les billets joints aux mémoires écartés par le jury, d'après le mode indiqué aux articles 16 et suivants, sont brûlés sans qu'il soit pris connaissance des noms qu'ils renferment.

Art. 7. Après le jugement prononcé par le jury, les intéressés sont avertis par le Ministre qu'ils sont admis aux épreuves subséquentes.

Art. 8. Le concours en loge a lieu à l'époque qui sera indiquée, en présence de délégués du gouvernement.

Art. 9. Avant d'entrer en loge, les concurrents produisent leur acte de naissance et leur diplôme de docteur, lesquels doivent confirmer, à peine d'exclusion du concours, la déclaration contenue à cet égard dans le billet cacheté.

Les étrangers produisent, en outre, la preuve qu'ils ont fait leurs études en Belgique.

Art. 10. La défense publique des mémoires rédigés à domicile a lieu à Bruxelles, en présence du jury, aux jours à désigner par lui et annoncés par le *Moniteur*.

§ 4. — *De la manière de désigner les questions à proposer au concours.*

Art. 11. Chaque faculté de chacune des universités prépare et envoie au ministère de l'intérieur, avant le 1^{er} janvier de chaque année, trois questions destinées à être proposées pour les mémoires à traiter à domicile. Chaque faculté ajoute, pour chaque groupe d'études, une ou deux questions complémentaires.

Art. 12. Dans le courant du mois de février, le Ministre de l'intérieur, assisté des recteurs des universités, procède au tirage au sort d'une question entre celles qui ont été préparées par les facultés. Les questions désignées par le sort sont immédiatement publiées au *Moniteur*.

Art. 13. Le jury se réunit la veille du jour de l'épreuve en loge. Il prépare dans cette séance une série de douze questions. Le sort en désignera une qui sera traitée par les concurrents.

§ 5. — *Nomination des jurys du concours.*

Art. 14. Les épreuves du concours sont jugées par autant de jurys qu'il y a de groupes de matières pour lesquels il s'est présenté des concurrents.

Les jurys sont nommés par le Roi. Ils se composent chacun de cinq membres, dont un est choisi en dehors de l'enseignement et un proposé par chaque université.

§ 6. — *De la manière dont le jury procédera au jugement.*

Art. 15. Le jury se réunit à Bruxelles aux époques à déterminer par le gouvernement. Dans la première session, le jury reçoit les mémoires qui lui sont remis par le Ministre de l'intérieur; le président et le secrétaire paraient chaque page de chacun des mémoires, qui sont ensuite distribués aux membres du jury; ceux-ci les examinent à domicile et successivement dans un ordre convenu.

Le jury détermine, avant de se séparer, le mode d'après lequel seront appréciées les diverses épreuves auxquelles les concurrents doivent être soumis.

Cette appréciation se fait au moyen d'une évaluation numérique et invariable.

Art. 16. Ne seront admis aux épreuves subséquentes que les concurrents qui auront obtenu, au moins, les trois cinquièmes du maximum des points.

Art. 17. Dans leur deuxième session, les membres du jury se communiquent l'appréciation particulière qu'ils ont faite de chaque mémoire et portent leur jugement après discussion.

Art. 18. Le jury se réunit une troisième fois, afin de juger les mémoires rédigés en loge et pour assister à la défense publique des mémoires rédigés à domicile.

Les mémoires rédigés en loge sont jugés avant l'ouverture de la défense publique. Ils sont appréciés d'après les mêmes règles que les autres mémoires.

Ne sont admis à la défense publique que les concurrents ayant obtenu, lors du concours en loge, au moins les trois cinquièmes du nombre de points représentant un travail parfait.

Ne pourra obtenir de prix que le concurrent ayant obtenu au moins les trois cinquièmes des points lors de la défense publique.

Art. 19. L'appréciation se fait au moyen des points obtenus pour le mémoire rédigé à domicile, pour le mémoire rédigé en loge et pour la défense publique.

Le jury adressera au gouvernement des propositions en faveur de ceux

des lauréats qu'il jugerait dignes d'obtenir une bourse de voyage, conformément au § 4 de l'article 44 de la loi du 20 mai 1876.

Art. 20. Un règlement particulier arrêté par Notre Ministre de l'intérieur déterminera le mode de surveillance et la tenue des concours en loge et de la défense publique des mémoires.

Disposition finale.

Art. 21. La distribution des médailles aura lieu en même temps que la distribution des prix pour le concours des athénées et des collèges.

Donné à Bruxelles, le 11 octobre 1877.

LÉOPOLD.

Institution d'un examen pour le grade de docteur en sciences politiques et administratives dans les deux universités de l'Etat.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

Vu l'article 6 de la loi du 15 juillet 1849 portant que : « Les universités pourront conférer des diplômes scientifiques en observant les conditions qui seront prescrites par les règlements. Ces diplômes ne conféreront aucun droit en Belgique. »

Revu l'arrêté royal du 29 juillet 1869 portant règlement pour la collation des diplômes honorifiques et scientifiques par les universités de l'Etat;

Considérant que la loi du 20 mai 1876, sur la collation des grades académiques, n'a pas conservé au nombre des grades légaux le grade de docteur en sciences politiques et administratives;

Voulant pourvoir à l'organisation d'un examen pour l'obtention de ce grade dans les universités de l'Etat;

Le conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur entendu;
Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Indépendamment des grades et des diplômes prévus par la loi du 20 mai 1876, il est institué, dans les universités de l'Etat, un grade et un diplôme scientifique de docteur en sciences politiques et administratives. Il sera procédé aux examens pour la délivrance de ces grades et diplômes conformément aux prescriptions des articles 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 de Notre arrêté du 29 juillet 1869.

Art. 2. Si ce n'est dans le cas prévu par l'article 5 du même arrêté, nul ne pourra être admis à ces examens s'il n'a acquis le grade de candidat en philosophie et lettres.

Art. 3. L'examen portera sur les matières indiquées ci-après :

A. Si le récipiendaire est porteur du diplôme de docteur en droit :

- 1° Le droit public;
- 2° Le droit des gens (y compris la législation sur les consulats);
- 3° Le droit administratif (matières mises en rapport avec un cours d'un an), et
- 4° Economie politique (matières mises en rapport avec un cours d'un an);

B. Si le récipiendaire est porteur du diplôme de candidat en droit, il sera interrogé, en outre, sur :

- 5° Le premier livre du droit civil et le droit successoral;

C. Si le récipiendaire est simplement porteur du diplôme de candidat en philosophie et lettres, il sera interrogé, en outre, sur :

- 6° L'encyclopédie du droit;
- 7° Le droit naturel et la philosophie du droit;
- 8° L'introduction historique au cours de droit civil.

Art. 4. L'examen pour les docteurs en droit comportera une épreuve unique; celui des récipiendaires non docteurs en droit pourra être réparti en deux épreuves.

Art. 5. La répartition des matières entre les deux épreuves sera faite par les universités, sous l'approbation de Notre Ministre de l'intérieur, qui est chargé de toutes les mesures nécessaires à l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 11 octobre 1877.

LÉOPOLD.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — PROMOTIONS ET NOMINATIONS.

Par arrêtés royaux du 30 septembre 1877 :

- 1° Sont promus :

Université de l'État, à Gand. — Au grade de professeur ordinaire dans la faculté de droit, M. Nossent (Jules), docteur en droit, docteur en philosophie et lettres, professeur extraordinaire dans la même faculté.

Au grade de professeur ordinaire dans la faculté de médecine, M. Van Wetter (Auguste), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, professeur extraordinaire dans la même faculté.

Université de Liège. — Au grade de professeur ordinaire dans la faculté de philosophie et lettres, M. Kurth (Godefroid), docteur spécial en sciences historiques, professeur extraordinaire dans la même faculté.

Au grade de professeur ordinaire dans la faculté de médecine, M. Swaen (Auguste), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, professeur extraordinaire dans la même faculté.

- 2° Sont nommés :

Université de Gand. — Professeur extraordinaire dans la faculté de droit, M. De Brabandere (Victor), docteur en droit et docteur en sciences

politiques et administratives, actuellement chargé de cours à ladite université.

Il est chargé des cours d'économie politique, de droit public et de droit administratif.

Professeur extraordinaire à la même faculté, M. Galopin (Gérard), substitut du procureur du roi à Verviers.

Il est chargé des cours suivants : les éléments de l'organisation judiciaire et de la procédure civile, les lois organiques du notariat et les lois fiscales qui s'y rattachent.

La démission, offerte par M. Descamps (J.-B.), de ses fonctions de professeur, chargé du cours de sciences commerciales, à l'athénée royal de Mons, est acceptée.

M. Prinz (Xavier-Hubert) est déchargé, sur sa demande, des fonctions de directeur de l'école normale des humanités établie à Liège. Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

M. Demarteau (Joseph-Louis, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement inspecteur de l'enseignement moyen, est nommé directeur de l'école normale des humanités établie à Liège.

M. Gilles (Dieudonné-Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur à l'athénée royal de Bruxelles, est nommé inspecteur de l'enseignement moyen.

ENSEIGNEMENT MOYEN.

M. Monstrul, prêtre catholique romain, nommé par M. l'évêque de Bruges, est admis à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne de l'État et à l'athénée royal de Bruges.

La démission offerte par M. Lorain (L.-F.-S.), de ses fonctions de professeur chargé du cours de français à l'athénée royal de Bruxelles, est acceptée.

ORDRE DE LÉOPOLD. — PROMOTIONS ET NOMINATIONS.

Sont promus au grade de commandeurs :

M. P. Craninx, membre de l'académie royale de médecine de Belgique, professeur à l'université de Louvain;

M. Laurent-Guillaume De Koninck, membre de l'académie royale de Belgique, professeur émérite à l'université de Liège;

M. Théodore Schwann, membre honoraire de l'académie royale de Belgique, professeur à l'université de Liège.

Sont promus au grade d'officiers :

M. Louis Fraeys, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand;

M. Victor Thiry, professeur à la faculté de droit de l'université de Liège, recteur de cette université depuis 1873;

M. Jean Dumont, inspecteur général de l'enseignement moyen;

M. Victor Falisse, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Liège, agrégé, chargé de cours à l'école des arts et manufactures et des mines annexée à l'université de cette ville;

M. Xavier Hubert Prinz, directeur honoraire de l'école normale des humanités de Liège.

Sont nommés chevaliers :

M. Richard Boddart, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand, membre titulaire de l'académie royale de médecine;

M. Gilbert, professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Louvain;

M. L. Hyernaux, professeur honoraire de l'université de Bruxelles, membre correspondant de l'académie royale de médecine, chirurgien à la maternité de Bruxelles;

M. C. A. M. Moeller, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Louvain;

M. A. Rivier, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Bruxelles, membre associé de l'académie royale;

M. Adolphe Wasseige, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège, membre correspondant de l'académie royale de médecine;

M. le chanoine G. Van Heeswyck, ancien professeur de rhétorique, ancien directeur de collège, actuellement professeur de religion à l'école normale des humanités à Liège;

M. Jacques Nossent, préfet des études de l'athénée royal de Hasselt;

M. Isidore Annoot, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Bruxelles;

M. Jules Jeanne, professeur de poésie à l'athénée royal de Liège;

M. Louis Novent, directeur du collège communal de Tirlemont;

M. Théophile Lambert, ingénieur honoraire des mines, professeur de mathématiques supérieures au collège de Belle-Vue, à Dinant;

M. le chanoine B. Van Hove, ancien professeur de rhétorique, ancien directeur de collège, ancien inspecteur cantonal et diocésain de l'enseignement primaire à Bruges;

M. S. Bormans, conservateur des archives de l'état à Namur, membre correspondant de l'académie royale de Belgique et membre de la commission royale d'histoire;

M. Louis Guillaume Galesloot, chef de section aux archives générales du royaume;

M. Jacques Heremans, membre de l'académie royale de Belgique, professeur à l'université de Gand.

M. Marcellin Lagarde, littérateur, professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Hasselt ;

M. le chanoine T. Lamy, professeur à l'université de Louvain ;

**Concours général de l'enseignement moyen du premier degré
en 1877.**

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

1^{er} prix : De Coster, Jean, de Castro, élève du collège communal de Nivelles ;

2^e prix : Rambot, Adelin, de Rochefort, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

Accessit : De Groote, François, d'Anvers, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

1^{re} mention honorable : Masson, Émile, d'Hodimont, élève du collège communal de Verviers ;

2^e mention honorable : Crouquet, Modeste, d'Hodimont, élève du collège communal de Verviers ;

3^e mention honorable : Pante, Pierre, de Wichelen, élève de l'athénée royal de Bruges ;

4^e mention honorable partagée entre : De Lobbe, Hector, d'Ixelles, et Vandernoot, Norbert, de Saint-Gilles, élèves de l'athénée royal de Bruxelles ;

5^e mention honorable : Michaux, Remy, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

6^e mention honorable : Jottrand, Félix, de Roux, élève de l'athénée royal de Namur ;

7^e mention honorable : Bussers, Auguste, de Malines, élève du collège communal de Malines.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA RHÉTORIQUE LATINE.

1^{er} prix (prix d'honneur) : Lembourg, Georges, de Quiévrain, élève de l'athénée royal de Mons ;

2^e Prix : Moucheron, Henri, de Quaregnon, élève de l'athénée royal de Mons ;

3^e prix : Dubois, Jean, de Barnich, élève de l'athénée royal d'Arlon ;

4^e prix : Vandenabeele, Théodore, de Soignies, élève de l'athénée royal de Tournai ;

1^{er} accessit : Servais, Joseph, de Bossut, élève du collège communal de Tirlemont ;

2^e accessit : Simont, Henri de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

3^e accessit : Guéquier, Edouard, de Wachtebeke, élève de l'athénée royal de Gand ;

4^e accessit : Houyoux, Paul, de Bruxelles, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

5^e accessit : De Busschere, Auguste, de Bruges, élève de l'athénée royal de Bruges ;

6^e accessit : Lonchay, Henri, de Liège, élève de l'athénée royal de Liège ;

7^e accessit : Valerius, Alfred, d'Arlon, élève de l'athénée royal d'Arlon ;

8^e accessit : Hanuise, Jules, de Lanquesaint, élève du collège communal d'Ath ;

1^{re} mention honorable : Cheval, Victor, de Tournai, élève de l'athénée royal de Tournai ;

2^e mention honorable : Willems, Charles, de Gand, élève de l'athénée royal de Gand ;

3^e mention honorable : Snoeck, Gustave, de Froithier, élève du collège patronné de Herve ;

4^e mention honorable : Lemonier, Maurice, de Mons, élève de l'athénée royal de Mons ;

5^e mention honorable partagée entre : Houzeau, Charles, de Haine-Saint-Paul, élève de l'athénée royal de Mons, et Kretz, Armand, de Liège, élève de l'athénée royal de Bruxelles ;

6^e mention honorable : Turbelin, François, de Leers-Nord, élève de l'athénée royal de Tournai ;

7^e mention honorable : Deberdt, Jules, de Dranoutre, élève du collège patronné de Poperinghe ;

8^e mention honorable : Blaise, Joseph, de Marchin, élève du collège communal de Huy ;

9^e mention honorable : Stacquet, Fridolin, de Saintes, élève du collège patronné d'Enghien ;

10^e mention honorable : Orth, Adolphe, de Chaudfontaine, élève de l'athénée royal de Liège ;

11^e mention honorable : Crutzen, Guillaume, de Dison, élève du collège communal de Verviers ;

12^e mention honorable : Gout, Joseph, de Bruxelles, élève du collège patronné de Saint-Trond.

RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE EN RHÉTORIQUE LATINE ET EN TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

A. — *Rhétorique latine.*

1^{er} prix : Retsin, Frans, de Bruges, élève de l'athénée royal de la même ville ;

2^e prix partagé entre : Croonenborghs, Jean, de Meerhout, élève du

collège patronné de Gheel, et de Corte, César, de Lokeren, élève du collège patronné d'Eecloo;

1^{er} accessit : Parmentier, Charles, de Nevele, élève de l'athénée royal de Gand;

2^e accessit : Henrotay, Henri, de Looz, élève de l'athénée royal de Hasselt;

3^e accessit : Coppieters, Louis, de Bruges, élève de l'athénée royal de la même ville;

4^e accessit : Willems, Charles, de Gand, élève de l'athénée royal de la même ville;

1^{re} mention honorable : Eeman, Gustave, de Lanacken, élève du collège patronné de Courtrai;

2^e mention honorable : Craeynest, Jean, d'Oostroosebeke, élève du collège patronné de Thielt;

3^e mention honorable : Dausi, Félix, de Gheel, élève du collège patronné de la même ville;

4^e mention honorable : Van Overstraeten, Antoine, de Saint-Trond, élève du collège patronné de la même ville;

5^e mention honorable : De Gottal, Alfred, d'Anvers, élève de l'athénée royal de la même ville.

B. — Troisième professionnelle.

1^{er} prix : Van Lier, Léon, d'Anvers, élève de l'athénée royal de la même ville;

2^e prix : Celis, Henri, de Hasselt, élève de l'athénée royal de la même ville;

1^{er} accessit : De Winter, Émile, d'Anvers, élève de l'athénée royal de la même ville;

2^e accessit partagé entre : De Waegenaere, Bernard, d'Anvers, élève de l'athénée royal de la même ville, et Ruyten, Louis, d'Anvers, élève de l'athénée royal de la même ville;

3^e accessit : Bisschop, Herman, de Louvain, élève du collège communal de la même ville;

4^e accessit : Claes, Lambert, de Hasselt, élève de l'athénée royal de la même ville;

5^e accessit : Schepens, François, d'Esschen, élève de l'athénée royal d'Anvers;

6^e accessit : Bussers, Auguste, de Malines, élève du collège communal de la même ville;

1^{re} mention honorable : Crouwels, Louis, d'Anvers, élève de l'athénée royal de la même ville;

2^e mention honorable : Martin, Alphonse, de Russon, élève de l'athénée royal de Hasselt;

3^e mention honorable : Vanderhaeghen, Charles, d'Anvers, élève de l'athénée royal de la même ville.

VARIA.

M. Eugène Révillout, conservateur adjoint au musée égyptien du Louvre, qui poursuit en ce moment la traduction et la publication des principaux documents démotiques restés à peu près lettre morte pour la plupart des égyptologues, a mis la main, il n'y a pas longtemps, sur un texte dont l'importance ne sera méconnue par aucun érudit. Il s'agit d'une histoire d'Égypte, écrite sous les Ptolémées par un Égyptien, en langue égyptienne. Un long fragment de cette histoire qui se trouve dans les collections de la Bibliothèque nationale avait été jusqu'ici tellement méconnu, que l'on croyait y voir un livre liturgique. Il se compose de plusieurs colonnes sur papyrus et comprend l'histoire des 28, 29 et 30^e dynasties égyptiennes, c'est-à-dire des chefs nationaux qui luttèrent pour l'indépendance de leur pays contre les Perses, alors que ceux-ci avaient été une première fois expulsés d'Égypte.

Les noms de ces rois sont : Amyrté, Néphéritès, Muthès, Psamuthès, Acoris, Néphéritès II, Nectaneb, Teos et son neveu, sous le règne duquel s'accomplit la nouvelle conquête de l'Égypte par les Perses.

Cette chronique est tout à fait comparable aux chroniques sacrées conservées dans les temples, et sur lesquelles Manéthon composa son histoire en langue grecque, mentionnée avec quelques détails par Diodore de Sicile. Dans cet antique écrit, les Perses, ennemis des dieux, profanateurs et destructeurs des temples, apparaissent exécrés. Au contraire, il parle des Grecs avec éloge, parce que, sous la domination des Grecs, le culte national reprit sa splendeur.

C'est sur le récit de leur invasion que finit le papyrus en question.

M. Révillout a exposé à la Société d'ethnographie les circonstances de sa découverte scientifique. Il a analysé le document qu'il aura sous peu traduit tout entier mot pour mot; il a lu plusieurs fragments de sa traduction et annoncé la prochaine publication d'une étude complète sur ce monument historique si précieux.

D'autre part, le British Museum a reçu les caisses contenant les antiquités assyriennes recueillies pendant ses dernières explorations dans la vallée de l'Euphrate et du Tigre, par feu George Smith.

Ces antiquités, qui atteignent le chiffre de plusieurs milliers, se composent de tablettes historiques, de briques portant la légende des rois des premiers temps de Babylone, et principalement de tablettes assyro-babyloniennes, dites *tablettes de contrats*, petites plaques d'argile cuite, écrites des deux côtés et relatant des actes de vente certifiés par témoins. Plusieurs

de ces tablettes de contrats sont faites en duplicata, un second exemplaire de l'inscription cunéiforme se trouvant à l'intérieur de la tablette si on la fend en deux.

Les dates de ces inscriptions sont de la plus haute importance pour fixer la chronologie, et la liste des noms propres a une grande valeur au point de vue philologique. On y rencontre les noms de Nabopolassar, Nabuchodonosor, Balthazar, Cyrus, etc.

On remarque aussi, au nombre des objets antiques découverts par M. Smith, plusieurs vases, un calendrier babylonien complet, indiquant tous les jours fastes et néfastes de l'année, des statues de divinités en bronze, un beau lion couché, en granit gris, placé sur un piédestal de la même matière et portant sur la poitrine l'anneau royal ainsi que le nom hiéroglyphique de Sethos, un de ces rois-pasteurs qui occupèrent l'Égypte pendant cinq cent vingt ans et furent chassés par Thoutmosis, roi de Thèbes.

M. George Smith avait reconnu le premier le nom de ce même Pharaon écrit en caractères cunéiformes sur un anneau conservé au British Museum.

Les fouilles archéologiques qui se poursuivent à Rome ont amené, pendant le dernier trimestre, quelques découvertes intéressantes. En face de la porte Maggiore, dans la région de l'Esquilin, on a trouvé des *columbaria* avec des inscriptions qui datent de la fin de la république et des premiers temps de l'empire, et deux vases en cristal, les seuls que l'on ait encore découverts à Rome. La partie basse de l'un de ces *columbaria* renferme une lunette qui communique, par une longue galerie, avec quatre chambres dont les parois en tuf sont percées de niches, dans lesquelles on a recueilli des ossements et des squelettes ayant appartenu pour la plupart à des personnes adultes, ainsi que des urnes cinéraires en marbre de Paros avec de petits groupes sculptés représentant des rites funèbres.

Au nouveau quartier de l'Esquilin, on a mis au jour une tête grandeur naturelle, de Faustina junior; une autre, en haut relief, de Commode enfant; puis un grand nombre d'arches en pierre volcanique, contenant des ossements humains, des cornes de cerf, des fragments d'*œs rude*, des épitaphes concernant les familles Octavia, Ennia, Domitia, Marcia.

A l'angle des rues Manzoni et Principessa Margherita, on a déterré une partie d'un bâtiment du V^e siècle, entièrement dépouillé de sa décoration primitive, mais renfermant dans une salle les objets suivants : un chapiteau de pilier avec deux figures de bacchantes jouant de la lyre, et une figure de faune au centre; un autre chapiteau semblable avec *cornucopie* aux angles et une figure de sylvain au centre; enfin un fragment de bas-relief représentant la fabrication des armes d'Achille dans l'usine de Vulcain.

Au nouveau quartier du Castro-Pretorio, à l'angle des rues Palestro et Montebello, on a déblayé un petit temple construit aux frais de plusieurs

centaines de prétoriens en l'honneur d'une divinité ou de quelque empereur. La base de cet édifice est rectangulaire ; elle est formée par de grandes masses de travertin, couvertes de plaques de marbre, sur lesquelles sont gravés le nom, le prénom, la tribu, la patrie, la cohorte et la centurie des soldats qui fournirent une partie de l'argent nécessaire à l'érection du monument.

On a trouvé, en même temps, plusieurs restes de la décoration architectonique du temple, tels que corniches de stylobate, colonnes, trophées, armes.

Rue du Quirinal, on a mis au jour quelques fragments d'un calidaire des Thermes de Constantin et les restes d'un cratère dionysiaque, avec la date du premier consulat de Tibère.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. C. de la Berge, M. Bréal, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 4 Août : **V. Nourrisson**, Introduction à l'étude de la science du langage, par A. Darmesteter. — Du 8 septembre : **L. Myriantheus**, Les Aëvins ou Dioscures ariens, par Abel Bergaigne. — **L. von Sybel**, Mythologie de l'Illiade, par H. d'Arbois de Jubainville. — Poèmes populaires sur la bataille de Kosovo, par L. Leger. — Du 29 : **L. Morel**, De vocabulis partium corporis in lingua graeca metaphorice dictis, par Jules Nicole. — **G. Rettigio**, De aliquot anthologiae latinae carminibus et tractatu aliquo Bernensi de philautia, par L. Havet. — **Lotheissen**, Histoire de la littérature française au xvii^e siècle, par C. J. — Du 6 octobre : Les plaidoyers politiques de Démosthène, p. p. **H. Weil**, par Charles Thurot. — Correspondance inédite du comte de Caylus avec le P. Paciaudi (1757-1765), p. p. **Ch. Nisard**, par T. de L.

Bulletin de la Société belge de Géographie. Bruxelles, 1877.

Sommaire du n^o 4 : La conférence géographique de Bruxelles et l'asso-

ciation internationale africaine (deuxième article). — Major Adan. Historique des explorations africaines (quatrième article). — E. Suttor. Le Congo et les territoires avoisinants, depuis le voyage du lieutenant Cameron. — L. Genonceaux. Les explorations de Stanley (Premier article). — Jacquemin. Le Transvaal. (Premier article). — Major Adan. Association géodésique internationale. Conférence de Bruxelles, 1876. — Chronique géographique. — Merzbach et Falk. Bibliographie. — Cartes: 1° Croquis des explorations dans le nord de l'Afrique. — 2° Croquis du Congo, du Nil Alexandra et des territoires avoisinants. — 3° Carte de Lukuga. — Compte-rendu des actes de la société.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. Berlin, 1875, Calvary.

Zweiter und dritter Jahrgang 1874-1875. *Zwölftes Heft*. — Jahresbericht über die griechischen Historiker mit Ausnahme von Herodot und Xenophon von 1873-1876, von Prof. Dr. Alfred Schoene (Schluss). — Register.

Vierter Jahrgang, 1876. *Sechstes Heft*. — Erste Abtheilung. Jahresbericht über die auf die griechischen Lyriker bezüglichen in den Jahren 1873 bis October 1876 erschienenen Schriften, von Professor Dr. Blass in Kiel (Schluss folgt). — Zweite Abtheilung. Jahresbericht über die Literatur zu Horatius, von Hofrath Prof. Dr. H. Fritsche. — Bericht über die in den Jahren 1873-1876 erschienenen Schriften über Vulgarlatein und spätere Latinität. Von Dr. E. Ludwig. — Bericht über die Literatur zu Quintilian aus den Jahren 1873-1876. Von Professor Dr. Iwan Müller in Erlangen (Schluss folgt). — Dritte Abtheilung. Bericht über die auf die griechische und römische Mythologie bezügliche Literatur der Jahre 1873-1875. Von Professor Dr. Preuner (Fortsetzung folgt im nächsten Heft). — Bericht über die Literatur des Jahres 1876 zur Geschichte und Encyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft. Von Prof. Dr. C. Bursian in München (Schluss). — Jahresbericht über römische Geschichte und Chronologie für 1873-1876 (September), von Prof. Dr. J. J. Müller in Zürich (Schluss folgt).

Siebentes und achtes Heft. — Erste Abtheilung. Jahresbericht über die auf die griechischen Lyriker bezüglichen in den Jahren 1873 bis October 1876 erschienenen Schriften. Von Professor Dr. F. Blass in Kiel (Schluss folgt). — Zweite Abtheilung. Bericht über die Literatur zu Quintilian aus den Jahren 1873-1876. Von Professor Dr. Iwan Müller in Erlangen. — Dritte Abtheilung. Bericht über die auf die griechische und römische Mythologie bezügliche Literatur der Jahre 1873-1875. Von Professor Dr. A. Preuner in Greifswald. — Jahresbericht über römische Geschichte und Chronologie für 1873-1876 (September). Von Professor Dr. J. J. Müller in Zürich (Schluss). — Jahresbericht über die Geographie der nördlichen Provinzen des römischen Reiches. Von Prof. Dr. D. Detlefsen in Glückstadt.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig.

1877. *Zweites Heft*. Homerische Kleinigkeiten, von H. K. Benicken. Anz. von A. von Gutschmid: neue Beiträge zur Geschichte des alten Orients. Von F. Rühl. — Zu Horatius von J. Ch. F. Campe (sur le sens et le ton de l'épître à Itius et de l'ode adressée au même). Zu Tacitus Historien (I, 15) von Em. Hoffmann in Wien (au lieu de *Sulpiciae ac Lutatiae decora nobilitati tuae adjecisse*, il lit: *Sulpiciae ac Lutatiae decora NOBILITATIS tuae adjecisse* — *Drittes Heft*. Sind die Demosthemischen Briefe echt oder nicht? Von A. Schaefer in Bonn. — Zu Sallustius Catilina (6, 3) von R. Sprenger in Göttingen. — Zu Tacitus Agricola von Goethe in Glogau. — Ueber die Erziehung in England, mit Berührung einiger deutschen und französischen Schulfragen. Von Ad. Korell in Leipzig. — *Fünftes Heft*. Anzeige von P. Natorp: quos auctores in ultimis belli Peloponnesiaci annis describendis secuti sint Diodorus, Plutarchus, Cornelius, Justinus (Strassburg 1876). Von C. Büniger. — Zu Plautus Pseudolus (und Miles gloriosus). Von J. Brix. — Zur Zeitgeschichte des Kaisers Augustus. Von H. Brandes in Leipzig. — *Sechstes Heft*. Nochmals zu Aischylos Choephoren, von Schömann in Greifswald. — Sporadische Lautvertretung des griechischen δ durch lateinisches *s*, von R. Grosser. — Zu Porcius Licinus in der vita Terentii, von A. Fleckeisen. — Die Augen der Gymnasiasten und Realschüler mit besonderer Rücksicht auf die neuesten Untersuchungen, von Kotelmann in Hamburg. — *Siebentes Heft*. Anzeige von K. O. Müller: Geschichte der griechischen Literatur. Dritte Auflage von E. Heitz, zwei Bände, Stuttgart, von E. Hiller in Halle. — Zur Würdigung der Scholien des Horatius. Von N. Unger in Halle. — Anzeige von K. Nipperdey: Cornelius Tacitus recognitus, pars IV (Agricola), von A. Eussner in Würzburg. — Die Construction von *visum est*, von B. Lupus. — Zum Dialogus von Tacitus, von E. Baehrens in Jena. — *Achtes Heft*. Das Charakterbild der Klytaimnestra bei Aischylos und Sophokles, von J. K. Fleischmann in Nürnberg. — Die Demosthenischen Briefe, von F. Blass in Kiel. — Zu Caesar de bello civili, von Roscher und Schnelle. — Anzeige von L. Lange: de patrum auctoritate commentatio altera (Leipzig 1877), von E. Herzog in Tübingen. — Zu Porcius Licinus in der vita Terentii, von A. Fleckeisen.

Jenaer Literaturzeitung im Auftrag der Universität Jena herausgegeben von Anton Klette. — 1877.

4 August. Sallustii de bello Jugurthino liber, texte revu et annoté par P. Thomas: von Adam Eussner. — 11. Corpus inscriptionum Atticarum: von C. Curtius. — 18. A. Gerber et Greef, lexicon Taciteum: von C. Peter. — Cornelii Taciti Germania, erklärt von Tücking: von C. Peter. — 25. Hellevald, Culturgeschichte: von Fritz Schultze. —

O. Caspari, die Urgeschichte der Menschheit : von demselben. — J. N. Sepp, Görres und seine Zeitgenossen 1776 bis 1848 : von Martin Philippson. — O. Hirschfeld, Untersuchungen auf dem Gebiete der römischen Verwaltungsgeschichte : von Hermann Schiller. — 1 September. Johann Gustav Droysen, Geschichte des Hellenismus : von H. Zurborg. — G. Gilbert, Beiträge zur innern Geschichte Athens im Zeitalter des Peloponnesischen Krieges : von demselben.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Göttingen 1875.

Viertes Heft. Beiträge zur Kritik und Erklärung des Sophokleischen Philoctet, von E. A. Richer. — De enunciatis conditionalibus Plautinis... Ser. J. Rothheimer. — Die Stadt Athen im Alterthum, von E. Wachsmuth. — *Fünftes Heft.* De deo Platonis. Scr. B. Pansch. — Die Composition der Horazischen Epistel an die Pisonen, von Veit Valentin. — Historische Beispiele zur Caesar-Literatur, von Fr. Fröhlich. — Jaeklein, Cicero's Verbannung. — Paul Devaux, mémoire sur les guerres Médiques. — M. Wende, über die zwischen Röm und Karthago vor Ausbruch des ersten punischen Krieges geschlossenen Verträge.

Rheinisches Museum für Philologie, Frankfurt a/m, 1877.

3^e Heft. — Ueber Ion von Chius, von F. Schöll (résumé des études faites sur cet écrivain, sous forme de lecture académique. — Die Scholien zur Ilias in Wilhelm Dindorf's Bearbeitung (Schluss), von A. Ludwig (défavorable). — Zur lateinischen Anthologie, von E. Baehrens (l'auteur de cet article reproduit notamment, avec des modifications et des transpositions, un poëme très-intéressant du commencement du V^e siècle, dirigé contre le dernier essai de réhabilitation du paganisme, tenté par le préfet Nicomaque Flavien.) — Die römische Censurliste, von J. Beloch (étude sur les indications des anciens relatives à la population de l'Italie). — Zu den Urkunden bei Josephus, von L. Mendelssohn (dans l'ouvrage de Josephus sur les Antiquités juives se trouve un recueil fort intéressant de Senatusconsultes, dont la date a fait, dans ces dernières années, l'objet de discussions animées, notamment entre MM. Ritschl et Mommsen, M. Mendelssohn défend les idées de Ritschl et les siennes. — Die Wanderzüge der lakedämonischen Dorier, von H. Gelzer (les Doriens se sont établis d'abord en Arcadie; leurs deux dynasties sont l'une et l'autre de race achéenne). — Apollodors commentar zum Schiffskataloge als Quelle Strabo's, von B. Niese. — Zum Dialogus de oratoribus, von O. Ribbeck (ch. 21 : *sordes autem REICULAE*; ch. 25 : *repugno, UBI, SI COMMEMINIMUS, fatetur*; ib. : *nec invidia DETRECTASSE, sed*; ch. 26 : *frequens SAECULI HUIUS CLAUSULA et exclamatio*; ch. 27 : *a parce, ORA TE, inquit*; ib. : *paulo ante PROFITEBARE, MITIOR ETIAM ET ELOQUENTIAE temporum*; ib. : *ERGO, inquit Maternus, cum*; ch. 28 : *ignotas, SED ENIM APERIAM, si mihi*; ib. *non inopia NOMINUM, sed*). — De Septem Aeschylea

scripsit F. Buecheler. — Sophoclis παιὼν εἰς Ἀσκληπίον, id. (fragment d'un péan de Sophocle, gravé sur une pierre récemment découverte à Athènes). — Zu Catullus, zu Dracontius, von A. Riese. — Neue Bruchstücke der Aratea des Germanicus, von E. Baehrens. — Zu Homer, von J. Krauss (Od. 7, 283 sq. *Ex δὲ πεσὼν θυμηγέρεον, ἐπὶ δ' αὖ βροσσίῃ νόξ*, au lieu de *Ex δ' ἔπεσον θυμηγέρεον*). — Zu Euripides Helena, von O. Ribbeck. — Zu Horaz, von O. Keller. — Zu Livius, von Franz Rühl.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Emil Hübner. — B. XI. — Berlin 1877.

3^e Heft. — E. Hübner, der Fund von Procolitia (découverte, près d'une des stations du rempart d'Adrien en Angleterre, d'une source minérale, utilisée et vénérée sous le nom de *Dea Coventina* par la garnison romaine établie en cet endroit, depuis l'empereur Claude jusqu'à Gratien. On a trouvé dans les constructions dont jadis cette source était entourée près de dix mille pièces de monnaie, de petits autels portatifs et des pierres sculptées portant des inscriptions, deux coupes en terre cuite, etc.). — K. Müllenhoff, Cugerni-Cuberni (un des petits autels portatifs dont il est parlé dans l'article précédent et servant de base pour y mettre des statuettes, *sigilla*, porte l'inscription suivante: *Deae Coventine coh(ors) I Cubernorum* Aur(elius) [Ca]m[p]ester veteranus. Or, dans un diplôme de Trajan de l'an 103 on trouve mentionnée la *cohors I Cugernorum*. Il est presque certain qu'il s'agit dans ces deux inscriptions de la même cohorte. Comment dès lors expliquer le changement de *b* en *g*, ou de *g* en *b*?) — A. Ludwich, über die handschriftliche Ueberlieferung der Dionysiaka des Nonnos. — Otto Müller, zu römischen Autoren (Cicéron, Virgile, Ovide, Lucain, Martial, Claudien). — R. Hercher, zur Texteskritik der Verwandlungen des Antoninus Liberalis. — E. Rasmus, über eine Handschrift des Solinus. — U. von Wilamowitz-Müllendorf, die Thukydideslegende (l'auteur s'efforce de prouver que, sauf les faits relatifs à la vie de Thucydide que nous connaissons par l'historien lui-même, presque tout ce qu'on dit de lui dans les biographies anciennes doit être considéré comme imaginaire). — A. Kirchhoff, zur Geschichte der Ueberlieferung des thukydideischen Textes (dans le recueil intitulé Ἀθήναιον (V. p. 313) M. Koumanoudis a publié un fragment d'inscription, qui est la copie authentique, malheureusement mutilée, d'un traité d'alliance conclu vers la fin de l'Olympiade 89, 4, entre les Athéniens et leurs alliés d'une part, Argos, Mantinée, Elis et leurs alliés d'autre part. Ce traité a été littéralement reproduit par Thucydide (V, 47). Or, il résulte de la comparaison de l'inscription et du texte de Thucydide que dans l'espace d'une cinquantaine de lignes (éd. de Poppo), l'original a subi trente-deux altérations plus ou moins graves. Ceci nous donne la mesure de la confiance que doivent nous inspirer les manuscrits.) — J. Bernays, eine verschollene Reiske'sche Emendation und das Edict des Theodorich. — Droysen, die Eutropausgaben von Schoonhoven und E. Vinetus. Ueber

den codex Palatinus der historia Romana des Landolfus sagax. — R. Hercher, zu Homers Odyssee (XVII, 302). — A. Nauck, zu Homer (Ilias IV, 338) und Johannes Damascenus. — B. Niese, zu Sophokles Elektra, 85, 1251. — Vahlen, Enniana.

Journal des savants, Paris, 1877.

Juin : Naudet, de l'état des personnes et des peuples sous les empereurs romains (deuxième et dernier article). — G. Perrot, archéologie de l'île de Samothrace (deuxième et dernier article). — Compte-rendu de l'ouvrage de MM. Conze, Hauser et Niemann, relatant les recherches faites par ces savants dans l'île de Samothrace. Vienne, 1875.

Juillet : Miller, Bibliothèque grecque (compte-rendu du T. VI de la *Bibliotheca graeca medii aevi*, publiée par M. Sathas. Ce volume contient la traduction grecque des assises de Jérusalem). — A. Maury, archéologie celtique et gauloise (quatrième et dernier article).

Août : E. Renan, notice sur huit fragments de patères de bronze (ces fragments, achetés dans l'île de Chypre, contiennent des inscriptions phéniciennes d'où il résulte qu'ils proviennent d'un temple dédié à Baal-Liban, situé selon toute apparence au pied, sur les flancs ou sur l'un des sommets du Liban. Les caractères de ces inscriptions se rapprochent beaucoup des plus anciens caractères grecs). — M. Bréal, déchiffrement des inscriptions cypriotes (premier article. Compte-rendu du recueil des inscriptions cypriotes publié par M. Schmidt. Jena, 1876. M. Bréal expose comment on est parvenu à découvrir que la langue des inscriptions cypriotes [près de 80], qu'on avait prise d'abord pour un dialecte sémitique, n'est autre que du grec corrompu).

Revue archéologique, Paris, 1877.

Juin : Vesontio, colonie romaine, par M. Castan. — Note sur un fragment d'amphore panathénaique, par M. de Witte. — Alliance des Athéniens avec Léontium et Rhégium en 433, par M. Foucard (une inscription récemment découverte et publiée par M. Koumanoudis dans l'*Ἀθήναιον*, 1877, V. p. 422, nous fait connaître, lorsqu'on la combine avec d'autres documents de même nature, la date du premier traité conclu par Athènes avec Léontium et Rhégium, et mentionné sans date par Thucydide). — Analyse d'un vin antique, par M. Berthelot. — Dodone et ses ruines, par M. Carapanos. — Une nouvelle découverte préhistorique. — La fonderie de Bologne, par M. Desor (dans un vase mesurant 1^m40 de hauteur sur 1^m20 de diamètre on a découvert 14,000 pièces en bronze).

Juillet : C. Lucili saturarum reliquiae, edidit Lucianus Muellerus : (troisième et dernier article), par M. Quicherat (très-défavorable). — Sépultures gauloises de Flavigny, par de Baye.

Litterarisches Centralblatt für Deutschland, herausgegeben von Prof. Dr. Fr. Zarncke. — 1877. — Leipzig.

2 *Juin* : Gitlbauer, de codice Liviano vetustissimo Vindobonensi,

ang. von F. R. (favorable, avec quelques restrictions). — Papinius Statius. vol. I : *Silvae*. Rec. Baehrens, ang. von A. R. Prix : M. 1,80 (ce volume fait parti de la Biblioth. script. graec. et roman. Teubneriana. Jugement peu favorable). — 9 *Juin* : Hirzel, Untersuchungen zu Cicero's philosophischen Schriften, I Th. *De natura deorum*, ang. von M. H. Prix : M. 5 (très favorable). — Gentile, Clodio e Cicerone. Milan, 1876, XI et 320 pp. gr. 8. Prix : L. 4. (commentaire historique, utile pour l'explication du *pro Sestio* et du *pro Milone*). — Juliani imperatoris quae supersunt, rec. Hertlein, vol. II, ang. von H. Prix : M. 2,25 (très-favorable). Senecae libros de beneficiis et de clementia rec. Gertz. Berlin, 1876, VIII et 287 pp. gr. 8, ang. von A. R. Prix : M. 4,50 (favorable). Baehrens, Tibullische Blätter, ang. von A. R. Prix : M. 2,40 (peu favorable). — 16 *Juin* : Kern, Untersuchung über die Quellen für die Philosophie des Xenophanes, ang. von M. H. (favorable). — 23 *Juin* : Heisterbergk, die Entstehung des Colonats, IV et 1848 pp. Prix : M. 3,60 (favorable). — Bindseil, die griechischen unregelmässigen Verba, ang. v. j. Prix : M. 0,50 (favorable). Schweder, Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus. 1 Th. 45 pp., ang. von Alfred von Gutschmid (favorable). On trouve dans cet ouvrage la première édition de la *Divisio orbis*, découverte par M. Schweder dans un ms. du XIII^e siècle. Cet écrit paraît se rapprocher de la chorographie d'Auguste, plus que ne le fait la *Dimensuratio provinciarum*. — Schlieman, Troja und seine Ruinen. Vortrag. 21 pp., 4^o. Prix : 1,20. O. Keller, die Entdeckung Ilions zu Hissarlik, 65 pp. Prix : M. 2.) le critique Bu..... pense, avec les auteurs des deux ouvrages présentés, que la ville de Troie doit être cherchée à Hissarlik, mais il n'admet pas comme historique la prise de cette ville par des colons Grecs). — 30 *Juin* : Ihne, römische Geschichte, 4^{te} Band. Prix : M. 4, 50 (beaucoup de critiques de détail). — Hübner, Grundriss zu Vorlesungen über lateinische Grammatik. VI et 95 pp. Prix : M. 2,40 (très-favorable). — Keck, quaestiones Aristophaneae historicae, 81 pp. 8^o, ang. von — g (beaucoup de critiques de détail).

7 *Juillet* : Gilbert, Rom und Karthago in ihren gegenseitigen Beziehungen 513-536 u. c. 216 pp. Prix : M. 4,80. (Le critique n'admet pas les opinions de l'auteur, qui met en doute, pour cette partie de l'histoire romaine, l'autorité de Polybe, et préfère celle de Fabius Pictor, qu'il croit retrouver dans Dion, Diodore, Appien et Tite-Live). — Holzinger, de verborum usu apud Aristophanem, ang. von — g. — 14 *Juillet* : Rzach, der Dialekt des Hesiodos, 130 pp., 8, ang. von — ng. Prix : M. 2,80 (favorable, avec critiques de détail). — Wilh. v. Humboldt, über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues. Mit erläuternden Anmerkungen und Excursen sowie als Einleitung : Wilhelm v. Humboldt und die Sprachwissenschaft, von Prof. A. F. Pott. 2 Bände, CCCXXI et 544 pagg., ang. von Wi — (favorable). — 21 *Juillet* : Gomperz, neue Bruchstücke Epikur's (extrait du bulletin de l'Académie de Vienne. D'après l'auteur, il résulterait de ces nouveaux fragments qu'Epicure était déterministe, mais non fataliste, et considérerait comme moralement libre celui dont les

actes sont déterminés par ses convictions). — Teichmüller, neue Studien zur Geschichte der Begriffe. *1 Hest*: Herakleitos. Prix : M. 6. Mohr, über die historische Stellung Heraklit's von Ephesos. Prix : M. 1,40 (favorable avec critiques de détail). — Notitia dignitatum, accedunt notitia urbis Constantinopolitanae et laterculi provinciarum, ed. Otto. Seeck. Berlin, Weidmann, XXX et 339 pp. gr. 8. Prix : M. 16 (très-favorable. Cette édition est sensiblement meilleure que celle de Böcking. Rien n'y manque, rien n'y est de trop. Les images sont empruntées à la première série du Cod. *Monacensis*). — Siegfried, de multa quae *επιβολή* dicitur. Prix : M. 1,20 (favorable). — *28 Juillet*: Maspero, Geschichte der morgenländischen Völker im Alterthum, übersetzt von R. Piebschmann, XI et 644 pp., ang. von E. M. Prix : M. 11 (très-favorable, critiques de détail). Kolisch, der Prometheus des Aeschylus, ang. von J. K. (malgré ses nombreux défauts, cet écrit est intéressant).

4 Août: Clason, römische Geschichte vom ersten Samniterkriege bis zum Untergang des Alexander von Epirus, XII et 372 pp. ang. von F. R. Prix : M. 8 (peu favorable). — Mauricii Hauptii opuscula. Voluminis tertii pars posterior, ang. von W. W. Prix : M. 10 (très-favorable). — Platon's ausgewählte Schriften, für den Schulgebrauch erklärt. 5, Theil. Symposion, erkl. von Arnold Hug. LXII et 222 pp. Ang. von W. hlr. b. Prix : M. 3 (bonne édition, qui pourtant ne garde pas toujours dans les explications la juste mesure). — *11 Août*: Wecklein, über die Tradition der Perserkriege, 76 pp., ang. von F. R. Prix : M. 1,40 (réfutation de beaucoup d'indications d'Hérodote et réhabilitation de Ctésias et de Théopompe. L'auteur a raison quant à ce dernier écrivain, mais tort en ce qui concerne Ctésias. Il est d'ailleurs trop sceptique à l'endroit d'Hérodote) — Xenophontis opera, ed. Schenkl. Vol II : Libri Socratici, XI et 254 pp. Prix : M. 2,25 (assez favorable. L'auteur a supprimé comme apocryphes un trop grand nombre de passages).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 20.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

Séance du jeudi, 1^{er} novembre,

tenue au Conservatoire royal de musique à Bruxelles.

La séance est ouverte à 1 heure, sous la présidence de M. Faider, procureur général près de la Cour de Cassation.

Après la lecture et l'approbation du procès-verbal, M. le Président s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Je suis heureux de vous adresser la bienvenue et d'applaudir de nouveau à la richesse de votre ordre du jour. Il me paraît certain que les études ne peuvent que gagner par vos travaux et vos discussions, et que les sciences philologiques et historiques suivront un heureux développement. Les savants d'un côté par leurs publications, les professeurs de l'autre par leur dévouement, assureront le progrès de l'enseignement et la gloire littéraire du pays.

Vous aurez pu vous rendre compte, en parcourant le dernier rapport triennal de l'enseignement moyen qui vient de paraître, que le pouvoir, remplissant sa mission constitutionnelle et s'entourant de lumières, s'efforce d'améliorer tout ce qui se rapporte à cette branche si importante de la gestion gouvernementale. Les langues modernes, la gymnastique, la création d'une sixième professionnelle, la réorganisation du personnel enseignant et la nouvelle répartition des traitements, diverses mesures de détail, particulièrement les conférences des professeurs sur les questions de méthode, tout fait voir que l'on s'ef-

force d'améliorer et tout permet de dire assez raisonnablement que, en cherchant avec constance le mieux, il est difficile d'admettre que l'on tombe dans le pire.

Je relisais il y a peu de jours un livre assez curieux et qui peut servir d'élément de comparaison entre la situation vers la fin du dernier siècle, et l'état présent des choses. Je veux parler de l'ouvrage que M. Lesbroussart père publia en 1783 sous le titre : *De l'éducation belge ou réflexions sur le plan d'études adopté par S. M. pour les collèges des Pays-Bas autrichiens, suivies du développement du même plan dont ces réflexions forment l'apologie.* — Vous savez que ce nouveau plan fut conçu et mis à exécution dans nos provinces après la suppression des jésuites prononcée par Marie-Thérèse. Voici le tableau que l'écrivain trace de la situation : « Marie-Thérèse vit que ce pays, riche autrefois de toutes les connaissances humaines, fécond en écrivains célèbres et l'asile pour ainsi dire de l'érudition, était déchu de son ancienne splendeur, et que les hommes doctes n'y peuplaient plus les villes ni les hameaux. Il lui fut facile de s'apercevoir que le défaut d'éducation était la source de cette stérilité. Qu'on se rappelle en effet à quel point le relâchement s'était introduit dans les écoles et dans quel avilissement y languissait l'étude des humanités. » L'auteur décrit ensuite l'anarchie, l'oubli des règlements, le caprice, l'arbitraire ; il signale particulièrement le mépris des modèles originaux latins et l'emploi de quelques livres didactiques composés sans ordre et sans goût : « l'oubli des bons modèles, s'écrie-t-il, n'est-ce pas le présage certain de la décadence d'un art? »

S'occupant spécialement de la langue grecque, l'auteur dit que « il n'en était question dans presque aucun collège, et dans ceux où l'on daignait encore s'en occuper, on se bornait à la simple connaissance des éléments. Retenus par les préjugés, les instituteurs osaient à peine en prononcer le nom. »

Que voulurent les réorganiseurs de l'époque? Un plan général et uniforme, une inspection supérieure pour supprimer l'esprit d'anarchie, la réhabilitation et le choix des modèles anciens et modernes.

Le spirituel écrivain signale les oppositions acharnées de la routine ; il persifle les frondeurs qui, dans leurs écrits « gonflés d'un amas hydropique de mots vides de sens, » voulaient ruiner l'institution nouvelle du gouvernement.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails ; je me bornerai à rappeler que les matières de l'enseignement reconstitué en six classes, furent les langues vulgaires, français et flamand, les langues anciennes, latin et grec, l'histoire et la géographie, l'arithmétique et la géométrie, la culture de la mémoire. Il y avait vingt heures de classe par semaine, dont 15 au latin et 5 aux autres matières. On se plaignait aussi, dans ce temps là, de la pesanteur du programme : M. Lesbroussart était obligé de rappeler la fameuse maxime de Quintilien : « Illa ætas minime fatigatur. » Il se livrait, en faveur de l'étude du grec, à un beau développement que l'on a été souvent obligé de reproduire de nos jours. Il rappelait que Térence doit tout à la Grèce et qu'Horace avait dit :

Exemplaria græca

Nocturna versate manu, versate diurna.

Que n'a-t-on pas écrit sur le grec dans les temps modernes ? Rappelons-nous la magnifique apologie donnée sur ce sujet par Villemain dans sa 41^e leçon, où il s'écrie : « La Grèce ! c'est la poésie, c'est l'éloquence, ce sont les lettres vivantes et personnifiées. » Et c'est dans sa 22^e leçon, consacrée à Buffon, qu'il dit en parlant d'Aristote, que « ce grand homme réduit la postérité la plus savante à lui emprunter plus qu'elle n'ajoute à ses écrits. » Le plus moderne des publicistes d'instruction, si je puis dire, le brillant poète de Laprade, dont les opinions certes sont rassurantes, a renouvelé cette apologie des anciens, dans son livre tout contemporain : *l'Éducation libérale, l'hygiène, la morale, les études* ; livre dans lequel il préconise avec ardeur la gymnastique, élément d'éducation et de développement, dont Lesbroussart ne dit pas un mot.

Je n'insiste pas ; ce n'est pas parmi vous, Messieurs, qu'il faut faire l'éloge des études classiques de l'antiquité. J'ai voulu seulement rapprocher deux époques intéressantes, montrer que les luttes sont toujours les mêmes, que les préjugés sont toujours vivaces, que les progrès sont toujours nécessaires. Mais aussi, le rapprochement nous permet de dire que si les progrès sont toujours nécessaires, ils sont soigneusement recherchés.

En effet, qui se donnera la peine de rapprocher les programmes des divers régimes d'instruction moyenne qui ont été successivement fondés depuis Marie-Thérèse, sous les gouver-

nements qui nous ont régis, devra reconnaître que, dans l'ensemble de l'enseignement et dans les pays les plus cultivés de l'Europe, les éléments sont plus abondants et plus substantiels. Notre moyenne d'heures de classes est de 25 par semaine; l'élève n'est plus accablé de devoirs ou de pensums; il est vrai qu'aujourd'hui, et c'est M. de Laprade qui le signale en s'en moquant, comme du temps de Marie-Thérèse avec les vingt heures de classe, les pères de famille se plaignent du travail qui accable les enfants : mais j'ose protester contre ce grief aussi vain que dangereux, et ma longue expérience me permet d'affirmer que le régime d'instruction qui nous régit n'a jamais pu nuire à un élève ayant de la santé, bien dirigé dans sa famille et acceptant dans leur ensemble les conditions d'éducation physique et intellectuelle universellement prescrites et qui feront, j'en ai la conviction, la gloire de notre siècle.

A côté du développement des programmes, de la recherche des bonnes méthodes, je veux signaler l'amélioration dans la condition morale et matérielle des professeurs. Il est certain que les belles études préparatoires que l'on a organisées dans nos écoles normales, font monter les professeurs à un rang intellectuel supérieur; leur renommée vaudra ce que vaut leur science : l'éclat de leur chaire rejaillit sur eux-mêmes comme sur le corps professoral dont ils font partie. Leur condition matérielle n'est pas ce qu'elle devrait être, je suis le premier à le reconnaître; mais cette condition n'a pas cessé de s'améliorer et depuis deux ans un heureux effort a été tenté. J'estime qu'on ne peut s'arrêter dans cette voie, mais en faisant observer que, dans d'autres carrières aussi, des réparations sont réclamées, et je suis persuadé que l'ensemble des positions devra être revu et corrigé en vertu de la loi même de la justice et de la nécessité.

Que personne ne se décourage. En comparant les positions et les progrès relatifs, en tenant compte de la considération qui entoure le professorat; de la publicité qui, partout répandue, signale le mérite; de l'émulation que suscitent de toutes parts la liberté, les loyales rivalités et les succès scientifiques, on peut se sentir encouragé; et ceci, Messieurs, je le répète avec confiance aujourd'hui, en présence d'une élite d'associés qui viennent ici librement, spontanément, par amour pour la science et le progrès, confondant toutes leurs aspirations pour

favoriser à la fois l'instruction de la jeunesse et les développements de la science.

J'aurai à offrir à l'un de vous, M. le professeur Thonissen, mon savant confrère, une médaille d'honneur pour ses belles études sur *le Droit pénal athénien*. Je suis heureux d'être votre organe en félicitant l'érudit à la fois brillant et laborieux qui fait grand honneur aux lettres belges.

M. le Président remet à M. Thonissen, professeur à l'université de Louvain, aux applaudissements de l'assemblée, la médaille en vermeil qui lui a été décernée dans la séance précédente pour son livre intitulé *Le droit pénal de la République athénienne*, précédé d'une étude sur le droit criminel de la Grèce légendaire. (Bruxelles-Paris, 1875, 1 vol. in-8°, de xi-490 p.)

M. Thonissen remercie la société, en protestant de son dévouement absolu au maintien des bonnes études classiques, et en ajoutant qu'il croit que son livre même prouve que l'étude du grec est aussi utile en matière juridique.

M. le Président déclare la discussion ouverte sur la lecture faite par M. De Block dans la dernière séance et intitulée : « Le loup dans les mythologies de la Grèce et de l'Italie anciennes. » (Ce travail a été inséré dans la *Revue*, t. XX, livr. 3 et 4.)

M. Wagener, tout en rendant hommage au caractère ingénieux de l'étude de M. de Block sur la mythologie du loup, ne saurait admettre son explication de l'épithète *λύκειος* donnée à Apollon. M. W. persiste à croire, avec la plupart des mythologues modernes, que *λύκειος* veut dire *lumineux*. Il pense qu'il faut prendre comme point de départ dans cette discussion l'épithète de *λυκηγενής*, donnée à Apollon dans l'Iliade, et celle d'*ἀμφιλύκη* donnée dans le même poème à la nuit. Ce dernier adjectif a été expliqué par Apollonius de Rhodes dans les vers suivants (cités par M. de Block) :

Ἦμος δ' οὐτ' ἄρ' πω φάος ἄμβροτον, οὐτ' ἔτι λῆν
 ὀρφναίη πέλεται, λεπτὸν δ' ἐπιδέδρομε νυκτὶ
 φέγγος, ὅτ' ἀμφιλύκην μιν ἀνεγρόμενοι καλέουσι.

Ces vers sont suffisamment clairs et prouvent que dans l'opinion d'Apollonius *λύκη* = *λεπτὸν φέγγος*. Que vaut en présence de

ce fait l'affirmation du scholiaste d'Apollonius, qui traduit ἀμφιλύκη par σκοτεινή? D'ailleurs, Macrobe (également cité par M. de Block) ne dit-il pas formellement : *Prisci Graecorum primam lucem quae praecedit solis exortum λύκην appellaverunt?*

M. de Block objecte qu'en expliquant λύκη par lumière, on ne peut pas se rendre compte de la signification des mots λυκόφως et λυκαργής, attendu que φῶς et αὐγή expriment déjà l'idée de lumière. M. W. réplique qu'on dit de même en français *la lumière du jour, l'éclat du jour*, et que personne n'est choqué de cette soi-disant tautologie. Il appelle encore l'attention sur la nymphe Kelaino, qui, d'après la fable, donne naissance à deux frères s'appelant Nykteus et Lykos. Or, Lykos est représenté comme l'adversaire de Nykteus. Il enlève à Épopée Antiope qui met au monde Amphion et Zéthus, c'est-à-dire les Dioscures, dieux de la lumière, λευκόπωλοι.

M. de Block répond que dans tout cela il n'y a rien de certain. M. W. fait observer que s'il y avait des preuves concluantes dans un sens ou dans l'autre, la discussion serait depuis longtemps terminée. En tout cas, il pense que pour le moment il y a lieu de la clore.

M. le Président déclare ouverte la discussion sur la thèse suivante de M. Peltier : « Il est utile d'employer des dictionnaires spéciaux pour les auteurs anciens expliqués dans les classes : pour les auteurs latins jusqu'en quatrième, pour les auteurs grecs jusqu'en troisième. »

M. Peltier donne lecture d'une note qui apporte de nouveaux arguments à l'appui de son opinion.

Une longue discussion s'engage sur la thèse de M. Peltier entre l'auteur et MM. Gantrelle, Thomas et Vanderkindere. On est d'accord sur l'utilité des dictionnaires spéciaux en 6^e et en 5^e, mais plusieurs membres pensent qu'il y aurait des inconvénients à ne pas laisser aux professeurs de 4^e et de 3^e la liberté du choix des dictionnaires.

M. Peltier déclarant ne pas déposer de conclusions, M. le Président clot la discussion.

M. Künzinger donne lecture d'une dissertation fort étendue sur la législation de Moïse comparée avec les législations de la Grèce et de Rome. Il s'occupe ensuite du partage des terres entre les diverses tribus du peuple hébreu et de la situation faite à la tribu de Levi, qui fut exclue de ce partage et consacrée au sacerdoce.

M. Vanderkindere prend ensuite la parole et rappelle que, dans la séance précédente, il lui est échappé de dire que les méthodes employées dans notre enseignement sont détestables. Ce mot un peu vif a été relevé par M. Gantrelle, et il l'en remercie parce qu'il a trouvé ainsi l'occasion de s'expliquer.

M. Vanderkindere déclare en commençant que son intention n'est pas de s'en prendre au corps professoral, qui s'acquitte consciencieusement de sa tâche. A ses yeux, le personnel dans son ensemble est bon. Mais les méthodes sont mauvaises, parce qu'elles ont vieilli depuis 1849 et sont devenues routinières. Depuis ce temps une véritable révolution s'est opérée en matière pédagogique.

D'abord, il y a beaucoup à dire sur le programme. Il semble fait à une époque où les sciences n'existaient pas. Aujourd'hui cependant, en Angleterre et en Allemagne, on a compris qu'il fallait surtout développer l'esprit d'observation chez les élèves, et non pas seulement la mémoire et la réflexion. L'orateur ne peut admettre que l'on termine des études moyennes et qu'on arrive dans la vie sans connaître les grandes lois de la physiologie et de la nature. Dans notre programme, les sciences naturelles, la physique et la chimie sont inconnues. Avant de connaître les Grecs et les Romains, il faut nous connaître nous-mêmes, connaître les lois qui règlent notre santé physique, l'hygiène.

C'est sur les langues et sur les mathématiques que se concentre notre enseignement. Les études mathématiques apprennent à raisonner, soit ; mais il ne faut pas s'exagérer la valeur de cet argument. Elles n'ont aucune utilité pratique pour la grande majorité des élèves. On trouve d'ailleurs nombre de jeunes gens rebelles à ces études et qui font d'excellentes études philosophiques ; d'autres qui sont premiers en algèbre en font de fort mauvaises. Car les études mathématiques et les études philosophiques emploient deux genres de raisonnement tout différents. On pourrait à coup sûr sacrifier une partie des mathématiques, dont les neuf-dixièmes des élèves ne profitent guère.

L'étude des langues est excellente, mais on les cultive exclusivement. Elles développent la mémoire et la réflexion, tout en négligeant l'esprit d'observation. Voilà pourquoi il y a chez nos jeunes gens si peu de spontanéité. En Angleterre, les jeunes

générations puisent leur originalité dans l'étude des sciences naturelles.

Il ne suffit pas que le professeur enseigne bien, il faut que l'enfant se trouve dans de bonnes conditions morales et physiques. La gymnastique devrait être obligatoire tous les jours sans exception. Les leçons devraient être coupées de temps de repos. Les élèves ont parfois quatre heures de leçons sans aucune récréation sérieuse! Souvent ils sont trop nombreux dans la même classe et les locaux sont en général mal aérés. A Bruxelles il y a plus de 60 élèves dans la classe d'arithmétique, en sixième. Le matériel scolaire laisse aussi énormément à désirer. Après chaque heure de leçon il faudrait un petit intervalle de promenade. A dix heures, les élèves ont actuellement cinq ou six minutes de récréation; mais ils ne peuvent ni crier ni se remuer dans la cour. C'est là cependant un besoin impérieux. Aussi après trois ou quatre heures de classe, il faut les punir, parce que le repos prolongé les rend turbulents.

Les pensums et les retenues sont un usage déplorable. On enlève à l'élève ses jours de congé, pour l'ennuyer mortellement à noircir du papier. Il faut cependant, dira-t-on, un moyen de coercition. A Bruxelles, à l'École modèle, qui consacre une véritable révolution pédagogique, il n'y a ni pensums ni retenues. Les leçons sont courtes et séparées par des intervalles de récréation très-libre. On pousse même les élèves à s'y fatiguer et à crier. D'un autre côté, on rend les leçons très-attractives par tout un système qui serait trop long à détailler ici. On éveille l'amour-propre de l'élève par des bons et des mauvais points au lieu de l'accabler de pensums.

Un autre vice de l'enseignement officiel est qu'on y fait trop appel à la mémoire, ce qui est la méthode la plus détestable de toutes. Passons rapidement les matières en revue et commençons par la langue maternelle, qui est le français dans une partie de la Belgique. Le but à atteindre est d'apprendre à parler et à écrire clairement et correctement, de plus à connaître les grandes œuvres littéraires. Or, que fait-on? On surcharge l'élève de grammaire, on lui fait apprendre par cœur un fatras de règles et de définitions. Notre collègue M. Delbœuf a fait ici une lecture très-spirituelle sur l'absurdité de beaucoup de ces définitions. En feuilletant la grammaire française approuvée par le conseil de perfectionnement et employée à l'athénée de

Bruxelles, l'orateur s'en est convaincu par lui-même. Il en cite quelques exemples. Les définitions ne doivent pas précéder, elles doivent suivre. C'est à la fin de l'enseignement, en poésie et en rhétorique qu'elles devraient trouver place.

On fait aussi apprendre par cœur beaucoup de morceaux. L'orateur désapprouve ce système. Pour apprendre à parler et à écrire, il faut parler et écrire, et non pas répéter ce que d'autres ont écrit et ce qu'on oublie d'ailleurs très-vite. Autrefois on aimait à émailler son style de citations. Aujourd'hui cet usage est condamné par le ridicule; on recherche au contraire la simplicité et l'originalité et on repousse impitoyablement les pastiches et les copies. Dans les athénées, on fait faire à l'élève des compositions françaises sur des sujets qui lui sont entièrement étrangers : description d'une bataille, d'une tempête, d'un tremblement de terre, d'une descente dans une houillère; discours d'un roi ou d'un général, etc. Il n'y a là rien de vivant ni de réel, rien qui développe le goût et l'exactitude. Il faudrait ne jamais faire décrire que des choses vues : promenade à la campagne, description d'un monument connu, etc. L'enseignement de la langue maternelle doit donc être transformé à cause de l'emploi abusif de la grammaire, des compositions de style sans naturel ni spontanéité et de l'abus des exercices de mémoire. Il faut habituer l'élève à développer de vive voix de petits canevas indiqués, à écrire naturellement et à lire en lui faisant résumer ses lectures. Les élèves ne savent rien de la littérature française.

Le flamand devrait être enseigné comme langue maternelle dans les provinces flamandes, non comme langue étrangère. On passe un an à apprendre la déclinaison de l'article, du substantif et de l'adjectif. Certains enfants en savent moins au bout d'un certain temps qu'en arrivant.

On commence l'étude des langues mortes avant celle des langues vivantes étrangères. C'est une grande faute. Il faut passer du simple au composé. Or, l'allemand et l'anglais, qui nous sont devenus indispensables, sont bien plus faciles à apprendre que les langues mortes. Et on ne peut vivre sans ces deux grandes langues modernes. Un citoyen complet doit se tenir au courant du mouvement des idées chez les peuples voisins.

L'orateur se déclare partisan et défenseur acharné des langues anciennes. Néanmoins il faudrait, d'après lui, les sacrifier

s'il était prouvé qu'on ne peut à la fois les apprendre et apprendre l'allemand et l'anglais.

D'après l'orateur, il faudrait pendant deux ans au moins commencer par apprendre les langues étrangères modernes. Les élèves des classes inférieures sont en majorité incapables d'apprendre le latin et le grec. Ils s'attardent en sixième et en cinquième et sont une gêne pour le professeur et les bons élèves. Après la cinquième, on les retire des humanités ou parfois on les laisse continuer leurs études, ce qui est pis encore. Si dans les classes inférieures on enseignait les langues modernes, qui sont moins difficiles, le triage des élèves se ferait plus aisément. Plus tard on pourrait marcher plus vite, parce qu'on aurait affaire à un choix d'élèves connaissant déjà le mécanisme de plusieurs langues. En ceci l'allemand serait surtout utile.

Quant aux langues anciennes, les méthodes sont mieux assises. En grec et en latin, on n'abuse pas de définitions; on suppose la chose connue. Les thèmes et les versions sont employés aussi d'une manière très-convenable. Il y aurait à faire seulement quelques observations de détail sur l'emploi de gros dictionnaires, etc. Mais pour la composition latine, l'orateur déclare ne point partager l'opinion soutenue par M. Wagener dans une séance précédente. Parfois on fait exprimer en latin des idées tout à fait modernes. D'ailleurs, exprimer des idées anciennes est tout aussi difficile. On fait imiter Cicéron, comme s'il fallait imiter quelqu'un, et cela dans une langue dans laquelle on n'écrit plus !

L'orateur dit aimer beaucoup le grec. Il serait presque disposé à remplacer le latin par le grec, comme on l'a proposé en Allemagne. Mais cela est impossible, le latin offrant trop d'utilité pratique. Aujourd'hui les élèves savent très-peu de grec en quittant l'athénée. Il faut chercher un moyen pour augmenter le nombre des heures qu'on y consacre et arriver à un bon résultat; sinon, il faut en faire son deuil et sacrifier plutôt le grec.

On a fait trop et trop peu à la fois. C'est trop de six et de cinq ans pour ne pas savoir les langues anciennes. Ce n'est pas assez, parce que les élèves ne savent rien de la littérature et de la vie des anciens. Il faudrait leur donner un résumé théorique des antiquités et ne pas se borner à des notions à bâtons rompus, à propos de passages d'auteurs.

Quant à la géographie et à l'histoire, il y a bien des plaintes à formuler. On y consacre trop peu de temps et encore est-il mal employé. On fait apprendre par cœur, mot à mot, les définitions de *cap*, *mer*, *promontoire*, *golfe*, pour les compositions. Et cependant la géographie est une science si belle, quand on étudie la terre et ses phénomènes, l'atmosphère, les vents, la neige, les glaciers, etc. Au lieu d'apprendre par cœur des centaines ou des milliers de noms, il faudrait étudier chaque pays dans toutes ses manifestations : configuration du sol, productions, langue, race, gouvernement. Les cartes murales manquent aussi dans beaucoup de classes.

En histoire, tout est à refaire. Ce n'est pas la faute du professeur, mais du programme. L'histoire universelle est découpée en tranches au nombre de sept, réparties sur sept années d'études. On consacre une année entière à l'histoire sainte. C'est donner à l'élève une idée exagérée de l'influence du peuple hébreu. En sixième on enseigne l'histoire des peuples orientaux. Or, y a-t-il une histoire plus ingrate ?

Deux systèmes sont en présence pour l'enseignement de l'histoire : ou bien on raconte des biographies, méthode détestable, qui fractionne l'histoire d'une façon absurde et fait qu'on ne comprend plus ni les grands hommes, ni les peuples, ou bien on embrasse tout, batailles, souverains et dynasties par ordre chronologique.

Mais ici le fractionnement de l'histoire générale en six portions, correspondant aux six années d'études, est déplorable. Il faut embrasser d'un coup d'œil toute l'histoire. Dès la première année, il faut enseigner à l'élève l'histoire tout entière, depuis la Grèce jusqu'à nos jours. L'orateur dit qu'il est possible de rédiger en une trentaine de pages un manuel d'histoire universelle et cela sans cesser d'être clair et suffisamment élémentaire. Cet enseignement, convenable pour la sixième, serait repris dans les cinq classes suivantes à des points de vue différents, en élargissant le cadre et les idées fondamentales. Aujourd'hui on ne répète jamais. Trop souvent aussi on fait apprendre par cœur des livres ou des cahiers. Il faudrait un exposé oral du professeur, qui serait répété trois ou quatre fois séance tenante par les élèves qui, rentrés chez eux, rédigeraient eux-mêmes leur cours d'histoire.

La routine a fait beaucoup de mal. Il importe de sortir de

l'ornière au plus vite. Le mot *détestable* que l'auteur a employé dans la séance précédente, ne sera pas assez fort aux yeux de la postérité; on traitera un jour de *barbares* nos méthodes d'enseignement. Ces reproches ne s'adressent pas à la Belgique spécialement; elle n'est pas sensiblement inférieure à beaucoup de pays voisins. En Angleterre, Spencer a poussé un cri de détresse. En Allemagne, il n'y a pas moins à corriger que chez nous. Il importe de chercher loyalement la solution en commun. En terminant l'orateur déclare qu'il n'a pas eu en vue d'attaquer l'enseignement officiel qui, à ses yeux, l'emporte indubitablement sur l'enseignement privé, laïque ou religieux.

M. le Président constate que M. Vanderkindere a soulevé une foule de questions qu'il est impossible de discuter séance tenante. Il croit qu'il y a dans les opinions émises par l'orateur des choses vraies, mais aussi des paradoxes et des utopies. Il demande si M. Vanderkindere ne pourrait pas distribuer un résumé de ses idées aux membres de la Société, pour permettre d'entamer plus tard une discussion régulière.

M. Vanderkindere dit qu'il a l'intention de rédiger un travail plus complet sur un sujet si vaste.

M. Fredericq dit que la *Revue de l'instruction publique* publiera une analyse des observations de l'orateur, analyse qui pourra servir de base à une discussion ultérieure.

M. Gantrelle déclare que, le temps ne lui permettant pas de répondre à M. Vanderkindere, il se propose d'examiner ses idées dans la *Revue*. Il croit devoir faire, en attendant, une ou deux observations. Il a été étonné que l'orateur, qui a abordé tant de questions diverses, ait négligé la plus importante, le nombre des années d'études. En France et en Allemagne, on consacre huit, neuf ou dix années à ce qu'on fait en six en Belgique. Qu'on nous accorde le temps nécessaire, il sera facile de faire une meilleure organisation. M. Gantrelle rappelle aussi qu'un grand nombre des observations de M. Vanderkindere ont déjà été faites dans la *Revue de l'instruction publique*.

M. Alph. Willems dit que tous les membres ont des idées sur les questions multiples soulevées par M. Vanderkindere. Une discussion serait interminable. Il préférerait voir traiter la discussion par écrit dans la *Revue*.

M. le Président estime que l'on pourrait consacrer plusieurs séances à discuter les thèses de M. Vanderkindere. Il propose

de porter cet objet à l'ordre du jour de la prochaine réunion.

Après des observations de plusieurs membres sur le sens à attacher à l'art. 8 du règlement, la proposition du président est adoptée.

M. P. Willems donne lecture d'une *Étude sur le plébiscite ovinien*, qui chargea les censeurs de la *lectio senatus*. La *Revue* reproduit cette étude plus loin.

Avant de se séparer, la Société fixe sa prochaine réunion au samedi après Pâques. On y discutera le reste de l'ordre du jour.

REMARQUES SUR LES MÉTHODES ET L'ORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

COMMENTAIRE DES CRITIQUES DE M. VANDERKINDERE.

Je me félicite d'avoir réclamé contre la critique un peu vive et trop sommaire des méthodes de l'enseignement moyen, faite par M. Vanderkindere dans la séance du 7 avril de la Société belge de philologie. Les explications qu'il a données dans la séance du 1 novembre nous permettent maintenant d'apprécier ce que ses critiques ont de bien ou de mal fondé. S'il ne s'est pas borné à blâmer certaines méthodes, s'il a fait le procès à l'organisation générale de l'enseignement et au programme de quelques-unes de ses branches, nous ne nous en plaignons pas. La Société de philologie, loin de se désintéresser à l'égard de ces questions, a été créée en partie dans le but de les discuter et de les résoudre d'une manière rationnelle.

Nous allons passer en revue les critiques qui ont été faites, et, pour plus de clarté, nous parlerons séparément de l'organisation générale, du programme de certaines branches et des méthodes, matières bien distinctes qui nous semblent avoir été quelque peu mêlées.

Quant à l'organisation générale, M. V. exprime d'abord le regret de ce qu'elle ne tient pas compte des *sciences d'observation*. La *Revue* n'a plus à dire combien elle prise cet enseignement, pourvu qu'il ne se donne pas aux dépens de branches encore plus importantes. Aussi savons-nous gré au gouvernement de ce qu'il l'a récemment organisé, aussi bien que le lui a permis le temps dont il disposait. Il y a aujourd'hui des *entretiens scientifiques* dans toutes les classes, à partir de la sixième latine jusqu'en rhétorique inclusivement. Les programmes des athénées portent, *en sixième latine* : animaux vertébrés (les mammifères et les oiseaux);

en cinquième latine : animaux vertébrés (suite), animaux articulés (arachnides), insectes. — Excursions entomologiques;
en quatrième latine : animaux articulés (suite); — mollusques;
 — rayonnés. — Excursions entomologiques et malacologiques;
en troisième latine : végétaux; excursions botaniques;
en seconde latine : entretiens scientifiques sur la physique;
en rhétorique : physique et astronomie.

On remarquera que la physique figure deux fois sur le programme : d'abord elle sert aux entretiens scientifiques, ensuite elle est donnée dans un cours plus approfondi.

Nous sommes entré dans ces détails pour montrer que c'est une exagération que de dire que *les sciences naturelles, la physique et la chimie sont inconnues dans notre programme*. On voudrait probablement avoir plus encore; dans ce cas, il faut, avant tout, comme nous l'avons dit ailleurs, obtenir des Chambres huit années d'études, c'est-à-dire autant qu'on en a dans les collèges des Jésuites.

Voici une modification plus profonde qu'on désire introduire dans l'organisation générale : avant de commencer les langues anciennes, il faudrait, dit-on, apprendre l'allemand et l'anglais *pendant deux ans au moins*. En principe, nous n'avons pas d'objection à faire contre ce système, qui, du reste, fonctionne déjà, par-ci par-là, hors de notre pays. Pour le moment, il est irréalisable chez nous, à moins d'imposer au latin et au grec une telle diminution d'heures qu'elle équivaldrait à la suppression des humanités. Or, M. Vanderkindere n'est pas de ces soi-disant réformateurs qui veulent faire de la section des humanités une nouvelle section professionnelle, avec adjonction de deux ou trois classes de latin. Au contraire, *il se déclare partisan et défenseur acharné des langues anciennes*; il veut qu'on accorde à leur enseignement plus de temps, et désire particulièrement trouver *un moyen pour augmenter le nombre des heures à consacrer au grec*. Pour faire toutes les améliorations réclamées (pour les sciences naturelles, pour l'allemand et l'anglais, pour les langues anciennes), améliorations auxquelles j'applaudirais de grand cœur ¹, six années d'études ne suffisent pas, et M. V. sera à coup sûr de mon avis.

¹ Je ne demande pas toutefois plus de temps pour le latin.

Est-il possible d'obtenir davantage? Nous regrettons vivement que M. V. se soit abstenu de traiter cette question. C'est par cette amélioration fondamentale qu'il faut commencer pour pouvoir améliorer le programme dans le sens qu'il indique. Un ancien président du Conseil de perfectionnement a exprimé le même avis, en déclarant qu'il était inutile de chercher à *perfectionner*, si l'on n'obtenait pas une prolongation des études. Cette prolongation a été votée, après mûre délibération, par le Conseil de perfectionnement; elle a été votée et demandée plus d'une fois, mais toujours en vain. Chose étrange! Une année de plus vient d'être accordée à la section professionnelle, mais on refuse ce bienfait aux humanités, qui en ont un plus grand besoin. On persiste à les renfermer dans six années d'études, comme dans un nouveau cercle de Popilius, où elles se trouvent plus que jamais à l'étroit, aujourd'hui qu'on a de nouveau disposé d'une partie du temps des élèves en faveur de cours secondaires. En France, on n'a pas autant de branches distinctes d'enseignement qu'en Belgique, on n'en a pas même autant en Allemagne, et cependant les collèges et les gymnases y répartissent l'enseignement entre huit, neuf et même dix années d'études. N'est-ce pas présumer beaucoup trop des forces intellectuelles et physiques des jeunes Belges que de leur imposer une tâche si énorme à terminer en si peu de temps? Voilà sur quoi nous appelons particulièrement l'attention de M. Vanderkindere et de tous ceux qui, comme lui, s'intéressent à l'enseignement public

Nous ne connaissons pas les motifs des refus réitérés qu'à éprouvés le Conseil de perfectionnement. M. le ministre de l'Intérieur a-t-il craint d'échouer devant les Chambres? Mais pourraient-elles se refuser à nous accorder un peu plus d'air et de lumière, quand la nécessité leur en serait clairement démontrée, et quand les établissements privés leur en donnent l'exemple? On nous a dit que tel ministre s'est retranché derrière les nouvelles dépenses à faire, non-seulement par l'État, mais encore par les villes qui ont des collèges communaux. Nous ne croyons pas qu'une telle raison ait été invoquée. Car, en s'y prenant bien, on n'augmentait pas d'un centime les budgets communaux. Au lieu d'ajouter la *tertia superior* qu'on avait en vue, on aurait pu créer une *prima superior*, et les élèves des deux classes les plus

élevées auraient pu être réunis, avec le même programme, sous le même professeur, puisque la dernière année d'études dans les collèges n'a jamais qu'un très-petit nombre d'élèves, un ou deux, tout au plus six ou sept. Les athénées aussi, à l'exception de deux ou de trois, ont une très-faible population en rhétorique, et il n'y aurait eu aucun inconvénient à réunir les élèves des deux classes supérieures, en arrangeant les programmes à cet effet. L'État n'aurait donc eu que deux, tout au plus trois professeurs nouveaux à nommer. Cette minime dépense pourrait-elle empêcher de créer un enseignement moyen qui n'aurait plus rien à envier à ce qui existe dans les pays voisins ?

Si nous passons à la critique de l'organisation des branches de l'enseignement, nous trouvons d'abord que les mathématiques sont données d'une manière trop complète. « On pourrait à coup sûr, dit-on, en retrancher une partie. » Nous sommes tout à fait de cet avis. Plus d'une fois nous avons ici même élevé la voix contre le tort qu'elles font aux études littéraires, en prenant un temps qui serait plus utilement consacré à ces dernières ¹. Des professeurs de la faculté des sciences de l'Université de Gand, parfaitement compétents, nous sont venus directement ou indirectement en aide. M. Mansion a traité la question à fond, et les lecteurs de notre *Revue* n'ont peut-être pas encore oublié les excellents articles dans lesquels ce mathématicien distingué a démontré qu'on pourrait simplifier l'enseignement des mathématiques dans les humanités.

Vient ensuite la critique de l'organisation de l'enseignement géographique. « Au lieu d'apprendre par cœur des centaines et des milliers de noms, » il faudrait étudier « la terre et ses phénomènes, l'atmosphère, les vents, la neige, les glaciers, etc., etc. » L'enseignement qu'on désire avait été prescrit en 1851; il se donnait avec succès, et avait provoqué la composition de livres

¹ V. entre autres, le vol. 11, p. 461 de la *Revue de l'instruction publique*.

destinés aux élèves ¹. En 1869, lorsque l'enseignement du latin et du grec a été gâté, celui de la géographie a été aussi rendu plus mauvais, mais personne ne pouvait alors prévoir qu'on toucherait à la géographie physique. Nous écrivions encore en 1872 ² : « La géographie physique pourrait être enseignée avec plus de développements. Dans beaucoup d'établissements, on s'est borné jusqu'ici à l'hydrographie et à l'orographie dans le sens le plus restreint; il conviendrait de compléter cet enseignement par les autres parties de la géographie physique, qui ne sont ni moins intéressantes ni moins instructives. » Au moment même où ces lignes s'imprimaient, la géographie physique fut effacée du programme. Il est vrai que nous trouvons dans une note à la fin du programme de la classe *préparatoire* : « La géographie physique, en ce qu'elle a de plus spécialement scientifique, ainsi que l'ethnographie, sont réservées aux élèves de 3^e et de poésie. » Mais cela est vraiment dérisoire. Si l'on désire que la géographie physique soit enseignée, pourquoi l'a-t-on remplacée par un autre enseignement? Au lieu de la supprimer, il fallait au contraire en faire un programme détaillé, et recommander de répéter à l'occasion de l'enseignement de l'orographie et de l'hydrographie, la géographie politique, au lieu de la faire figurer seule sur le programme.

M. V. n'a signalé qu'un seul défaut dans l'enseignement de la géographie: il y en a plusieurs autres très-graves. Nous en avons déjà parlé ³, et nous ne voulons pas aujourd'hui répéter les mêmes critiques. Nous remettons cette désagréable besogne à l'année prochaine, à supposer que la même mauvaise organisation existe encore.

« En histoire, tout est à refaire, » dit M. Vanderkindere. II

¹ Il faut citer ici l'excellent livre de M. DU FIEF : *Cours gradué de géographie, rédigé conformément au programme du gouvernement*, où la géographie physique occupe une place distinguée.

² V. *Revue*, t. XV, 3^e livr.

³ V. entre autres articles celui de la page 147 et suiv. du vol. XV de la *Revue*.

a encore raison. Nous avons plus d'une fois critiqué l'organisation ou plutôt les organisations successives de l'enseignement de l'histoire. Une fois qu'on avait commencé, en perdant de vue tous les principes pédagogiques, à modifier un peu le programme, on s'est laissé entraîner à y faire des changements plus considérables, de manière qu'aujourd'hui il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus mauvais que l'organisation de cet enseignement.

M. Vanderkindere propose un système à lui, qui a un certain cachet d'originalité. « Dès la première année, il faut enseigner l'histoire toute entière, depuis la Grèce (et les peuples de l'Orient?) jusqu'à nos jours. Cet enseignement sera repris dans les cinq classes suivantes à des points de vue différents, en élargissant le cadre et les idées fondamentales. » En d'autres termes, il y aurait six cours *concentriques* (comme disent les Allemands) d'histoire universelle; chaque année, on élargirait les cercles et l'on ajouterait quelque chose au cours précédent; chaque année aussi, on devrait augmenter le nombre des leçons. Nous ne savons à quel point cela est pratique, ni à quel point cela est nécessaire pour atteindre le but désiré.

L'un des deux principes de cette organisation, celui qui consiste dans les répétitions, est excellent. Sous ce rapport, le nouveau système est l'exagération de celui qui avait été adopté en 1851.

Le Conseil de perfectionnement avait pensé alors que l'histoire ne peut être tant soit peu sue que si, dans les classes supérieures, on répète, en y donnant plus de développements, ce qui a été enseigné dans les classes inférieures, et d'après cette idée, il avait organisé, aussi bien que le temps accordé aux études et les circonstances le permettaient, deux cours complets d'histoire, l'un approprié à l'intelligence des petits écoliers et propre à leur inspirer le goût de la science, l'autre destiné à des élèves plus avancés et déjà habitués à la réflexion. L'histoire de la Belgique, enseignée en rhétorique, présentait naturellement l'occasion de revenir sur l'histoire du moyen-âge et sur l'histoire moderne; on étudiait donc à peu près trois fois les parties principales de l'histoire et toujours à un point de vue différent.

Mais bientôt les principes sur lesquels était fondée cette organisation furent perdus de vue, et l'on commença à innover, sans être guidé par un principe pédagogique quelcon-

que. Nous en exprimions nos regrets en 1861¹, et nous citions l'exemple de plusieurs gymnases allemands pour nous faire rentrer dans la bonne voie et nous y raffermir. On n'en a pas moins persévéré à démolir ce qui avait été fait en 1851.

Voici l'organisation d'aujourd'hui. Dans les trois classes inférieures de la section professionnelle, on enseigne, dans la même semaine, l'histoire ancienne et l'histoire de Belgique, chacune en une heure. Nous avons déjà autrefois blâmé cette organisation, et nous avons particulièrement fait observer que ce parallélisme de deux cours d'histoire donnés dans la même semaine aura pour résultat inévitable que l'élève, en arrivant en troisième, ne saura ni histoire ancienne ni histoire de Belgique. Personne ne soutiendra le contraire.

Nous trouvons dans le dernier rapport triennal un essai de justification de cette organisation (p. LII) : « Le programme d'histoire, dans la section professionnelle, est conçu de telle façon que, dans les trois classes de sixième, de cinquième et de quatrième, les élèves auront à voir simultanément l'histoire de la Grèce ou l'histoire romaine et l'histoire de Belgique. Le Conseil de perfectionnement, en faisant une proposition en ce sens, a cédé à cette considération que les élèves abandonnent, pour le plus grand nombre, les études dès la quatrième, et qu'on ne peut les laisser quitter l'athénée sans qu'ils connaissent au moins les éléments de l'histoire de leur pays. »

Je pourrais répondre, comme je l'ai déjà fait, que beaucoup d'élèves désertent aussi dès la cinquième, et que, dans un athénée, on n'organise pas l'enseignement pour ceux qui interrompent leurs études. Si l'on voulait être un peu conséquent, ne faudrait-il pas montrer la même sollicitude pour les élèves beaucoup plus nombreux qui ne font pas des études complètes dans les écoles moyennes, et même pour ceux qui ne finissent pas les humanités? Pourquoi donc y laisse-t-on encore l'histoire de la patrie à la dernière année des études, où si peu d'élèves arrivent?

Mais acceptons le motif invoqué comme bon. J'adresserai cependant à qui de droit les questions suivantes : Pourquoi

¹ Questions d'enseignement. Rapport adressé à M. le ministre de l'intérieur. Bruxelles, Devroye.

² *Revue...* tome XIX, p. 299.

empêche-t-on, par le malheureux parallélisme dont nous avons parlé plus haut, les élèves qui sortent déjà en quatrième de savoir tant soit peu l'histoire de la patrie? Pourquoi enseigne-t-on l'histoire ancienne dans toutes les classes, depuis la classe préparatoire jusqu'en quatrième inclusivement? Pourquoi n'y met-on pas les éléments de l'histoire du moyen-âge et de l'histoire moderne? Est-ce que l'histoire ancienne est plus intéressante pour les petits garçons ou leur est-elle plus utile que les deux autres? Est-ce que l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne ne leur sont pas tout à fait nécessaires pour bien comprendre l'histoire de Belgique? La réponse à la dernière question, réponse qui ne saurait être douteuse, suffit à elle seule pour faire désapprouver ce qui a été fait.

Il eût été cependant si facile d'organiser un enseignement rationnel, même en tenant compte de l'idée qui a donné lieu à la dernière organisation. Pourquoi ne pas mettre *toute* l'histoire de la patrie en quatrième et l'y enseigner seule? Pourquoi ne pas préparer les élèves à la comprendre, en donnant dans les classes inférieures les principales époques de l'histoire ancienne, de l'histoire du moyen-âge et de l'histoire moderne? Aujourd'hui qu'on commence l'histoire dans la classe préparatoire, il serait plus facile qu'autrefois de bien organiser tous ces cours.

L'histoire ancienne qui se donne aujourd'hui dans *quatre classes* devrait être réduite à de très-petites proportions. On n'objectera pas sans doute que les petits garçons qui ne finissent pas leurs études, et qui sont destinés à devenir merciers, ou commis, ou employés du télégraphe, etc., etc., ont un extrême besoin de connaître Sésostris, Sémiramis ou Numa Pompilius, et que, d'un autre côté, ils peuvent sans inconvénient ignorer les principaux événements du moyen-âge et des temps modernes.

Nous sommes vraiment désolé d'avoir été forcé de revenir encore une fois sur cette mauvaise organisation, et de l'étaler aux yeux de l'étranger.

Quant à la section des humanités, nous ne voulons pas nous y arrêter pour le moment. On y enseigne aussi l'histoire ancienne dans quatre classes, depuis la section préparatoire jusqu'en quatrième inclusivement. Dans la classe préparatoire et en sixième, on a l'histoire des peuples orientaux, en cinquième, l'histoire de

la Grèce et une partie de l'histoire romaine... La Grèce cède donc le pas aux peuples orientaux! *Et il n'y a plus de répétitions!*

Revenons-en aux idées de M. Vanderkindere. Il ne veut pas qu'on enseigne aux petits écoliers les époques principales de l'histoire, en les rattachant aux biographies des grands hommes : « méthode détestable, dit-il, qui fractionne l'histoire d'une manière absurde. » C'est bientôt dit, mais il faudrait prouver. Je dirai, moi : méthode rationnelle et excellente, qui veut qu'on enseigne, sous une forme qui captive l'attention des enfants, les parties les plus importantes de l'histoire. M. Vanderkindere veut pour les petits écoliers de sixième *une histoire universelle en trente pages*. Je ne me fais pas une idée bien claire de ce que pourront contenir ces trente pages. Si c'est un résumé sec et décharné, comme il faut le craindre, pourra-t-il intéresser les enfants comme le feraient les grandes figures de l'histoire? Le nouveau système me semble reposer sur l'idée qu'il faut faire *comprendre* à l'enfance l'histoire universelle *dans son ensemble*. Je n'en vois pas la nécessité, et j'en nie même la possibilité. Ce serait déjà assez difficile si l'on s'adressait à de jeunes gens dont l'intelligence a pris un certain développement. Les petits garçons ne comprennent ni les généralités, ni la véritable signification des faits sommairement énoncés; ils ne s'attachent qu'aux *détails* racontés d'une manière intéressante. Donnez les histoires détaillées aux enfants, et laissez les résumés aux hommes faits.

Je comprends qu'on préfère au système biographique tout autre système, pourvu qu'il tienne compte de l'âge des élèves, mais je ne comprends pas qu'on lui préfère le système d'un résumé d'histoire universelle, successivement élargi jusqu'au sixième degré, car c'est là commencer par ce qu'il y a de moins attrayant et de plus difficile. En Allemagne, on a une foule de manières d'enseigner l'histoire, mais on n'y a pas encore expérimenté celle-là. L'enseignement que M. V. trouve détestable et absurde est en grande faveur dans beaucoup de gymnases, et il produit de bons résultats. En Bavière, écrivions-nous en 1861, l'enseignement de l'histoire est partagé en deux cours (il y en a peut-être trois aujourd'hui, car on a ajouté une neuvième année d'études); le premier comprend surtout les biographies de l'his-

toire ancienne et de l'histoire de l'Allemagne; le second, l'histoire ancienne, l'histoire du moyen-âge, l'histoire moderne et l'histoire de la patrie. Dans les gymnases de Hanovre, il y a généralement trois cours... Dans quelques gymnases, on a conservé pour ces trois cours les dénominations traditionnelles de cours *biographique*, cours *ethnographique* et cours d'*histoire universelle*. Quelles que soient les dénominations, le fond de l'enseignement est partout le même. *Chaque cours est approprié à l'intelligence des élèves. Dans le cours inférieur, on n'enseigne pas l'histoire proprement dite, mais les faits les plus importants et les plus propres à intéresser les enfants...*¹

Il serait bon de tenir compte, dans toute nouvelle organisation, du bon exemple que nous donne l'Allemagne, ou, ce qui revient à peu près au même, de revenir à ce que les Devaux, les Stas, les Faider, etc. avaient organisé en 1851.

Passons aux méthodes. « Les méthodes sont mauvaises, dit-on, parce qu'elles ont vieilli depuis 1849 et sont devenues routinières ». La vérité est que les méthodes suivies en 1849 ont été grandement améliorées depuis la réorganisation de l'enseignement en 1851. Mais voyons le détail des critiques.

Nous trouvons d'abord l'*emploi abusif de la grammaire française* et surtout l'usage de faire apprendre par cœur des *définitions* que les écoliers ne sauraient comprendre. M. V. fait bien de signaler cet abus, mais nous aimons à croire ou plutôt nous sommes persuadé qu'il est loin d'être général. On a ajouté, il y a bien longtemps, à l'École normale des humanités une quatrième année d'études, uniquement destinée à enseigner la pratique de l'enseignement et l'application des méthodes et des *procédés* reconnus comme bons. On peut croire avec raison que la destination de cette quatrième année d'études n'a jamais été perdue de vue. Les nombreux professeurs sortis de cette École savent donc que si le Conseil de perfectionnement permet et *doit* permettre qu'on mette entre les mains des élèves une grammaire

¹ V. questions d'enseignement. Rapport adressé à M. le Ministre de l'Intérieur. Bruxelles, Devroye.

plus ou moins complète, ce n'est pas pour la faire apprendre par cœur, paragraphe par paragraphe, d'un bout à l'autre, mais pour que le professeur y choisisse la tâche qui convient à chaque classe et à chaque jour. Je dois pas conséquent supposer que les professeurs qui font apprendre par cœur des définitions sont extrêmement rares.

M. V. désapprouve aussi le système de *faire apprendre par cœur beaucoup de morceaux de littérature*. Selon lui, *pour apprendre à parler et à écrire, il faut parler et écrire, et non pas répéter ce que d'autres ont écrit*. Je regrette de devoir marquer ici mon désaccord complet. Si l'on apprend par cœur, ce n'est pas pour répéter ce que d'autres ont écrit, mais pour avoir toujours devant les yeux les bons modèles et pour bien se pénétrer de leur esprit. Comment se forment donc le goût et le style du jeune homme? Est-ce uniquement *en parlant et en écrivant*, ou est-ce en expliquant et en méditant les chefs-d'œuvre de goût et de style de l'antiquité et des temps modernes? Et n'est ce pas un véritable avantage que de savoir toujours se les remémorer? On a écrit là-dessus des livres, et il est inutile d'insister. Nous nous permettrons seulement de citer ici l'opinion qui a été exprimée en 1823 par lord Brougham dans une lettre adressée au père du grand historien Macaulay, lettre que le *Times* publia le 18 janvier 1860. Interrogé sur ce que le jeune Macaulay, qui étudiait alors à Cambridge, avait à faire pour devenir grand orateur, il donna, entre autres excellents conseils, le suivant : j'exhorte votre fils de la manière la plus pressante d'avoir jour et nuit devant les yeux les modèles de l'éloquence grecque.... Il doit connaître à fond tous les grands discours de Démosthènes. *Je suppose qu'il sait par cœur ceux de Cicéron....* Plus il lira et *récitera* les discours de Démosthènes (*car il doit savoir par cœur les plus beaux passages*), plus son goût se perfectionnera, et de cette manière il apprendra quel effet on peut produire en employant habilement un petit nombre de mots et en rejetant sans pitié tout ce qui est superflu. On prétend en vain que l'imitation de ces modèles ne produit plus d'effet de notre temps. *Je ne conseille pas de les imiter, mais de se pénétrer de leur esprit*. Je sais par expérience que rien n'a autant de succès que ce qui a été fait d'après les modèles grecs.... Jamais je n'ai eu plus de succès que lorsque je traduais pour ainsi dire du grec. Je n'ai composé la péroraison de

mon discours pour la Reine dans la chambre des lords, qu'après avoir lu et relu Démosthènes pendant trois ou quatre semaines, et je l'ai retravaillée au moins vingt fois; aussi a-t-elle eu un succès extraordinaire et bien supérieur à mon propre mérite.

M. Vanderkindere a parfaitement raison lorsqu'il dit : « il faudrait ne jamais faire décrire que des choses vues... il faut habituer l'élève à développer de vive voix de petits canevas indiqués, et à lire en lui faisant résumer ses lectures. » Nous avons ici à faire remarquer que nos programmes nous donnent mieux que cela. Dans les deux classes inférieures, il y a : petits exercices de rédaction et d'élocution; en cinquième, il y a, outre ces exercices : lectures recommandées, résumées en classe; en quatrième et en troisième, outre d'autres exercices : exercices d'élocution (petites narrations, descriptions faites de vive voix), lectures recommandées, résumées en classe; et en poésie et en rhétorique les exercices d'élocution sont également en honneur.

Sous ce rapport donc, nos programmes ne semblent guère laisser à désirer.

Quant à la méthode de l'enseignement historique, M. V. se plaint de ce qu'*aujourd'hui on ne répète jamais. Trop souvent aussi on fait apprendre par cœur des livres ou des cahiers. Il faudrait un exposé oral du professeur, qui serait répété trois ou quatre fois séance tenante par les élèves, qui, rentrés chez eux, rédigeraient eux-mêmes leur cours d'histoire.* C'est à peu près ce que voulaient les auteurs de l'organisation de 1851. Je disais encore en 1861, quand on eut déjà commencé à gêner notre enseignement historique : « Les meilleurs professeurs (allemands) sont d'accord sur deux points qu'ils regardent comme essentiels dans l'enseignement de l'histoire, les *répétitions* et l'*exposition orale* (der freie Vortrag). Les cours successifs présentent des répétitions avec des développements nouveaux, mais des répétitions proprement dites doivent se faire dans le même cours, dans la même classe. L'exposition orale doit être claire, animée, intéressante. » On voit que si les répétitions n'existent plus, ce n'est pas faute de recommandations. Quant à l'exposition orale, je suis porté à croire qu'elle n'est tombée en désuétude que dans quelques établissements. Je puis du moins

affirmer que cette méthode est encore aujourd'hui suivie à l'athénée de Gand.

Il y a d'autres assertions ou critiques de détail qui mériteraient d'être examinées de près, mais cela nous conduirait trop loin. Nous voulons terminer en tirant de ce qui précède les deux conclusions les plus importantes :

Il serait à souhaiter que tous ceux qui veulent une organisation plus complète de l'enseignement, en donnant plus de temps à certaines branches, par exemple à l'allemand, à l'histoire, à la géographie, à la gymnastique, réunissent leurs efforts pour obtenir une augmentation des années d'études ;

On pourrait et on devrait dès maintenant changer complètement l'organisation de l'enseignement de l'histoire et de la géographie.

J. GANTRELLE.

LE PLÉBISCITE OVINIEN¹.

§ 1. LA DATE DU PLÉBISCITE.

« *Consules quoque et tribuni (mscr. tribunos) militum consulari potestate conjunctissimos sibi quosque (mscr. quoque) patriciorum et deinde plebeiorum legebant donec Ovinia tribunicia intervenit qua sanctum est : UT CENSORES EX OMNI ORDINE OPTIMUM QUEMQUE curiati (sic) in senatum legerent.* » Ce texte de Festus² est le seul qui fournisse quelques renseignements sur la loi si importante par laquelle les censeurs furent chargés de la *lectio senatus*.

En effet le texte de Festus permet de conclure que la loi Ovinienne ne déterminait pas seulement les principes auxquels les censeurs devaient se conformer dans le choix des sénateurs, mais qu'elle transféra aux censeurs cette attribution qui jusque-là avait appartenu de droit aux consuls, dictateurs, et tribuns consulaires. La censure fut instituée en 443 avant J. C., immédiatement après la création du tribunat consulaire³. En affirmant que les tribuns consulaires ont eu parmi leurs attributions la *lectio senatus*, Festus affirme en même temps que les censeurs n'ont pas exercé cette fonction dès leur institution. Aussi Tite-Live, en exposant la création de la censure, appelle-t-il cette magistrature « *res a parva origine orta* ⁴, » dont l'influence s'est développée considérablement dans la suite. Cet accroissement de puissance se rapporte principa-

¹ Parmi les études consacrées à ce plébiscite la principale est celle de Hoffmann, *der röm. Senat*, p. 3 suiv. — L'étude présente est empruntée à notre ouvrage sur *le Sénat de la République romaine*.

² P. 246, v. *praeteriti senatores*.

³ Liv. IV, 8. L'opinion défendue par Mommsen, *Röm. Chronologie*, p. 90-92, sur l'époque de l'institution du tribunat consulaire est réfutée par Nipperdey, *Die leges annales der röm. Republik*, p. 65, et par de Boor, *Fasti censorii*, p. 36 suiv.

⁴ IV, 8.

lement au pouvoir si important du choix sénatorial, conféré *plus tard* aux censeurs par la *lex Ovinia*. Dix ans après l'institution de la censure, en 433 avant J. C., pour se venger du dictateur Mam. Aemilius qui avait réduit par une loi la durée des fonctions censoriales de 5 ans à 18 mois, les censeurs de cette année exclurent Aemilius de toutes les tribus et l'inscrivirent parmi les *aerarii*¹. D'exclusion du Sénat il n'est pas question. Si les censeurs en avaient eu le droit, certes ils en auraient usé contre Aemilius. Dans les siècles suivants, jamais un sénateur n'est rejeté parmi les *aerarii*, sans être rayé en même temps de la liste sénatoriale².

La première *lectio senatus*, faite par les censeurs, qui soit mentionnée par les sources, c'est celle d'Appius Claudius Caecus et de C. Plautius Venno, censeurs en 312 avant J. C.³.

Quand les censeurs ont-ils obtenu le *jus legendi senatum*? Ni le texte de Festus ni un autre écrivain quelconque ne précisent l'année dans laquelle la *lex Ovinia tribunicia* fut portée. Cette loi ne peut avoir été proposée par un tribun consulaire⁴; car le nom d'Ovinus n'est pas mentionné parmi les tribuns consulaires bien que nous les connaissions presque tous; et d'ailleurs, comme nous le verrons plus loin, la loi Ovinienne est postérieure à l'abolition du tribunat consulaire. L'auteur de

¹ « *Tribu moverunt octuplicatoque censu aerarium fecerunt.* » Liv., IV, 24.

² Rubino, *Unters. ueb. röm. Verfass.*, I, 152, n° 2. Mommsen, *Staatsrecht*, II, 1, 394, n° 3. — D'après Schwegler, III, 121, Ihne, *Röm. Gesch.*, I, 185, etc., les censeurs furent chargés de la *lectio* dès leur institution.

³ Voyez plus loin.

⁴ Cette opinion est soutenue néanmoins par Lattes, *Alcuni punti*, etc., p. 38. — Les savants qui prétendent que la *lex Ovinia* fut portée par un tribun consulaire ou du moins peu après l'abolition du tribunat consulaire, s'appuient surtout sur ces mots de Festus : « *Consules quoque et tribuni militum consulari potestate... legebant.* » Si la *lex Ovinia* n'eut été portée que plus tard, disent-ils, Festus aurait dû ajouter : *et iterum consules*. Cette objection n'est pas fondée. Festus n'entend pas expliquer dans ce passage la suite des magistratures dans l'histoire romaine, mais il énumère les magistrats qui ont exercé la *lectio*. Or comme il avait cité les consuls, il était clair pour tout lecteur qu'ils étaient chargés de la *lectio* jusqu'au *plebiscitum Ovinium*, aussi bien dans l'époque qui suit l'abolition du tribunat consulaire qu'antérieurement.

la loi fut un tribun de la plèbe, inconnu d'ailleurs ¹; la loi elle-même, un *plebiscitum* ².

Il est permis, *a priori*, d'affirmer qu'un plébiscite, porté au IV^e siècle avant J. C., n'a pu être préjudiciable à la plèbe. Or, comme le *plebiscitum Ovinium* enlève la *lectio senatus* au tribunat consulaire et au consulat, magistratures auxquelles les plébéiens avaient été déclarés éligibles, pour la transférer à la censure, il a été certainement porté après que la plèbe eut été admise à la censure, c'est-à-dire après 351 avant J. C., année de la censure du premier plébéien, C. Marcius Rutilus ³, ou plutôt après que la *lex Publilia Philonis* de 339 avant J. C. eut ordonné que dans tout collège de censeurs il y eût au moins un plébéien « *ut alter utique ex plebe.... censor crearetur* ⁴. »

D'autre part, il est digne de remarque que ni Tite-Live, ni un autre écrivain quelconque, en parlant des censures antérieures à 312 avant J. C., ne mentionnent aucun fait précis qui se rapporte à la *lectio senatus* ⁵, tandis que depuis 312 nous avons

¹ Il a existé une *gens Ovinia*. Varron (de re rust., II, 1 § 10) cite ce nom parmi les noms gentiles. Orosius (VI, 19) mentionne un sénateur Q. Ovinus, tué par Octavien. Aelius Lampridius (Al. Sev., 48) cite sous le règne d'Alexandre-Sévère un *Ovinus Camillus senator antiquae familiae*. — Le nom gentile est aussi mentionné par Paulus (Dig., IV, 38) et sur les Inscriptions, (Corp. Inscr. lat., I, n° 923, Cn. Obini, n° 1197, Obinius Q. f.). — Cf. Borghesi, Œuvr. compl., II, 224-227. Ersch u. Gruber, Allgem. Encyclop., 3^e section, T. VIII, p. 97, v. Ovinus, et Pauly, Realencycl., V, p. 1033, v. Ovinus.

² *Lex tribunitia* veut dire une loi proposée par un *tribunus*. C'est ainsi que Pomponius (Dig., I, 2 § 3) qualifie la loi d'exil contre les Rois, portée d'après Pomponius par le *tribunus celerum*. Le *plebiscitum* est désigné par les mêmes termes. Cf. Liv., XXI, 63 : *lex Claudia tribunitia*, pour *plebiscitum Claudium*. Fest., p. 318, v. *sacer mons* (et à ce sujet Becker, II, 2, 281, n° 713). Liv., III, 56. Cic., p. Sest., 26 § 56, de leg. agr., II, 8 § 21. Ps. Cic., de dom., 49 § 127. Lucan., Phars., IV, 690. — Rubino, Unters., I, 153, n° 1.

³ Liv., VII, 22. — C'est vers cette époque que le plébiscite est placé par Lange, II, 336. Cf. Schwegler-Clason, IV, 358-360. D'après Hofmann, Der röm. Senat, 11-18, Walter, I, 104, Rein, Senatus dans Pauly's Realenc., VI, 1^e partie, p. 999, il fut porté peu après les *leges Liciniae*.

⁴ Liv., VIII, 12.

⁵ Diodore de Sicile, XX, 36, dit, il est vrai, que les consuls de 311

des renseignements de ce genre, relatifs à presque toutes les censures mentionnées par les sources ¹.

Il est tout aussi remarquable que depuis 312 l'intervalle des censures est beaucoup plus régulier que dans l'époque précédente. Si nous comparons les censures du demi-siècle précédent, en 363, 358, 351, 340, 332, (319) ², 318, aux censures du demi-siècle suivant, en 312, 307, 304, 300, 294, 289, (283) ³, 280, 276, 272, 265 ⁴, nous comptons dans la première période *six* lustres, dans la seconde *dix*; les censures de la première période se succèdent après 4, 6, 10, 7 et 11 ans d'intervalle, tandis que dans la seconde période l'intervalle de 4 ans est la règle, et parfois il est moindre.

Cette double remarque indique clairement que les premiers censeurs qui aient été chargés de la *lectio senatus*, furent précisément les censeurs de 312 ⁵. C'est l'exercice de cette attribution importante qui motive la succession plus normale des censures depuis 312. Partant, la *lex Ovinia* a été portée entre 318 et 312 avant J.-C. ⁶. Les anomalies qui d'après la tradition

n'observèrent pas la liste sénatoriale des censeurs de 312, mais celle des censeurs antérieurs. Nous croyons qu'il y a là une inexactitude d'expression. Tite-Live (IX, 29), en parlant du même fait, ne dit mot de la censure précédente : « *Senatum... citaverunt eo ordine qui ante censores Ap. Claudium et C. Plautium fuerat.* » — Diodore, ignorant que cette *lectio* fut la première faite par des censeurs, aura appliqué déjà alors la procédure qu'on eût dû suivre nécessairement dans l'époque suivante.

¹ Sur la *lectio senatus* des censeurs de 312 (Liv., IX, 29, 46, Diod. Sic., XX, 36, Suet., Claud., 24, Auct. de vir. ill., 34), des censeurs de 307 (Val. Max., VII, 9 § 2), ceux de 304 (Plut., Pomp., 13, cf. Scol. Juvénal. ad XI, 91), etc.

² En 319 il y a une censure sans *lustrum*.

³ La censure de 283 fut sans *lustrum*.

⁴ Sur la série des censures, voyez C. De Boor, *Fasti Censorii*, Berlin, 1873, p. 6-11.

⁵ N'est-ce pas pour cela que Lydus, de mag., I, 43 (p. 155), nomme Appius Claudius le premier censeur de Rome?

⁶ Mommsen (Staatsr., II, 1, 395, n° 1) assigne la même date au *plebiscitum Ovinium*, en indiquant quelques-uns des motifs que nous avons développés.

caractérisent la censure de 312, s'expliquent précisément par ce motif que ces censeurs firent la *première lectio senatus* ¹.

§ 2. LES DISPOSITIONS DU PLÉBISCITE.

Le *plebiscitum Ovinium*, transférant la *lectio senatus* des consuls aux censeurs, restreint la liberté presque entière dont les magistrats avaient joui jusque là dans l'exercice de cette fonction. Il prescrit : « *ut ex omni ordine optimum quemque jurati* [mscr. *curiati*] *in senatum legerent.* » Il sera nécessaire de nous arrêter à l'interprétation de chacun de ces termes en particulier.

I. *Ex omni ordine optimum quemque.*

Le plébiscite ordonne aux censeurs de choisir *ex omni ordine*, parmi tous les ordres. Quels sont ces ordres? La loi évidemment s'énonçait d'une manière plus précise. Mais le texte abrégé de Festus ne nous donne aucun éclaircissement à ce sujet.

Les Romains appellent *ORDO* toute classe de citoyens qui se distinguent des autres citoyens soit par des droits ou des privilèges, soit par des charges ou des désavantages, propres à tous les membres de la classe. Selon le point de vue auquel on se place, les ordres varient à l'infini. La *naissance* établit entre les citoyens la distinction de l'*ordo ingenuorum* et de l'*ordo libertinus*. Le *cens* divise les citoyens en plusieurs *ordines*. Cicéron caractérise les comices centuriates, en disant que les citoyens y votent *discriptis ordinibus classibus aetatibus* ² ou encore *censu ordinibus aetatibus* ³. De tels *ordines*, basés sur le cens, sont entr'autres l'*ordo equester*, l'*ordo tribunorum aerariorum*, des *ducenarii*, etc. La prépondérance politique dans l'État crée dès la fin de la République l'*ordo senatorius* qui

¹ Comme les censeurs furent investis de la *lectio* par le plébiscite Ovinien, on ne peut admettre avec Meier, Index Schol. Hal., 1844, que ce plébiscite fut porté après la censure d'Ap. Claudius.

² Pro Flacc., 7 § 15.

³ De leg., III, 19 § 44.

sous l'Empire forme avec l'ordre équestre les deux ordres par excellence : *uterque ordo* ¹. D'autres *ordines* correspondent aux différentes classes d'appariteurs : il y a un *ordo viatorum*, un *ordo praeconum* ². Il y a aussi des *ordines aratorum*, *pecuariorum*, *mercatorum*, etc. ³.

Aussi l'expression *omnis ordo*, *omnes ordines*, entendue d'une manière générale, est-elle synonyme de *universus populus*. Elle est employée en ce sens par Tite-Live ⁴, Vergile ⁵, Velléjus Paternulus ⁶, Tacite ⁷, Suétone ⁸ et dans la définition juridique du *populus*, empruntée par Aulu-Gelle au jurisconsulte Atéjus Capito : « *In populo omnis pars civitatis OMNESQUE EJUS ORDINES continentur* ⁹.

Les termes *ex omni ordine*, empruntés par Festus au *plebiscitum Ovinium*, ont-ils eu un sens aussi étendu ¹⁰? On est tenté de l'admettre, si l'on rapproche ces termes de ce texte de Cicéron. Nos ancêtres, dit-il dans le discours *pro P. Sestio* ¹¹, ont voulu très-sagement : « *ut deligerentur in id consilium* [au Sénat] *AB UNIVERSO POPULO* ¹² *aditusque in illum summum ordinem OMNIUM CIVIUM industriae ac virtuti pateret.* »

¹ Vell. Pat., II, 100 § 5. Suet., Ner., 11, etc.

² Lex Corn. de XX quaest., I, 32-33, dans le C. I. L., I, p. 108.

³ Cic., Verr., II, 1, 6 § 17.

⁴ XXXIX, 44.

⁵ Aen., VII, 152 :

Tum satus Anchisa delectos ordine ab omni
Centum oratores augusta ad moenia regis
Ire jubet...

Il est vrai que Servius (ad h. l.) interprète les mots *ordine ab omni* par *ex omni qualitate dignitatum* : interprétation ridicule si on pense à l'époque dont Vergile parle.

⁶ II, 89, 130.

⁷ Hist., IV, 51.

⁸ Aug., 41, Cal., 4, Ner., 11.

⁹ N. A., X, 20 § 5.

¹⁰ Telle est l'opinion de Meier, Index Scol. Hal., 1844, suivi par Becker, II, 2, 390, n° 1003.

¹¹ 35 § 137.

¹² *Ab* signifie ici *ex*. Cicéron ne veut nullement parler de l'élection directe des sénateurs par le peuple, ce qui n'a jamais eu lieu. Cf. Rubino, Untere. ueber röm. Verf., 150, n° 2.

Néanmoins une telle interprétation présenterait de graves difficultés. Il est au plus haut degré invraisemblable qu'au IV^e siècle avant J.-C. la loi ait ordonné aux censeurs de choisir comme sénateurs les plus dignes citoyens de *tous* les ordres : d'autant plus que certains ordres de citoyens, tels que l'*ordo libertinus*, furent toujours exclus de droit du Sénat.

Le contexte du passage de Festus sur la *lex Ovinia* jettera peut-être quelque lumière sur ce point obscur.

« *Praeteriti senatores*, dit-il¹, *quondam in opprobrio non erant, quod, ut reges sibi legebant sublegebantque quos in consilio publico haberent, ita post exactos eos, consules quoque et tribuni militum consulari potestate conjunctissimos sibi quosque patriciorum et deinde plebeiorum legebant, donec Ovinia tribunicia intervenit qua sanctum est ut censores ex omni ordine optimum quemque jurati [curiati] in senatum legerent, QUO FACTUM EST UT QUI PRAETERITI ESSENT ET LOCO MOTI HABERENTUR IGNOMINIOSI.* »

Il résulte de ce texte que le *plebiscitum Ovinium* a désigné certaines catégories de citoyens, parmi lesquels les censeurs devaient choisir les sénateurs appelés à compléter le Sénat.

Lorsqu'un citoyen d'une de ces catégories n'est pas inscrit sur la liste par les censeurs, il encourt une flétrissure (*ignominia*) ; en effet il est jugé par les censeurs indigne du rang sénatorial. Évidemment ce n'est qu'à l'égard des catégories de citoyens, appelées à compléter le Sénat, que le *plebiscitum Ovinium* a innové ; l'exclusion d'un sénateur effectif fut certainement un affront, aussi bien avant qu'après ce plébiscite.

Mais concluons en aussi que les citoyens désignés au choix des censeurs ne peuvent pas avoir été *tous* les citoyens, les citoyens de *tous les ordres* : car on arriverait à ce résultat étrange qu'à chaque *lectio* tous les citoyens qui ne devenaient pas sénateurs, subissaient une flétrissure.

Quelles furent donc les catégories de citoyens, l'*omnis ordo*, dont parle Festus ?

C'est un fait incontesté que pendant les derniers siècles de la République le moyen presque unique d'arriver au Sénat était l'exercice d'une magistrature, et que le Sénat ne se com-

¹ P. 246, v. *praeteriti senatores*.

posait guère que d'anciens magistrats. Cette considération suffit pour expliquer la portée des mots : *ex omni ordine*. La loi a ordonné aux censeurs de choisir les sénateurs parmi tous les ordres, non de citoyens, mais d'anciens magistrats¹. En effet chaque classe d'anciens magistrats forme un *ordo*. Chez Tite-Live², dans le récit de la *lectio* de 216, le dictateur, chargé exceptionnellement de cette fonction, dit : « *et ita in demortuorum locum sublecturum, ut ORDO ORDINI, non homo homini praelatus videretur.* » Les *ordines*, énumérés ensuite par Tite-Live, sont précisément les différentes classes d'anciens magistrats. Ailleurs, en exposant les événements de l'an 180, Tite-Live dit « *Praetor Ti. Minucius et haud ita multo post consul C. Calpurnius moritur, multique alii OMNIUM ORDINUM inlustres viri* »³. Les noms des personnes dont il mentionne ensuite le décès et l'épithète d'*inlustres* qu'il leur donne, indiquent suffisamment que là aussi il ne peut être question que de tous les ordres de sénateurs, lesquels ordres correspondaient aux différents ordres d'anciens magistrats.

Cependant la plupart des savants modernes⁴ restreignent encore davantage la portée du *plebiscitum Ovinium*. D'après eux il ne s'agirait pas de toutes les classes d'anciens magistrats, mais seulement des classes d'anciens magistrats curules. Ils complètent : *ex omni ordine eorum qui sella curuli sederunt*. En faveur de cette opinion, on fait valoir que jusqu'à la fin du II^e siècle avant J.-C. les magistratures curules conféraient seules, jusqu'à la *lectio* suivante, le *jus sententiae dicendae* au citoyen non-sénateur qui avait géré une de ces magistratures. Et on prétend que ce privilège fut précisément une conséquence du *plebiscitum Ovinium*.

D'abord remarquons qu'aucun mot dans le texte de Festus ne légitime cette dernière déduction ; il n'y est dit ni directement ni indirectement que le *jus sententiae* des anciens ma-

¹ Cette opinion est indiquée par Hofmann, *der röm. Senat*, 7-10, et suivie par Rein, *Senatus* dans Pauly's *Realenc.*, VI, 1^e p., p. 999, et Schwegler-Clason, IV, 363.

² XXIII, 23.

³ XL, 37.

⁴ Walter, I, 104, n^o 104. Lange, II, 335, Belot, *Hist. des chev. rom.*, I, 390-391.

gistrats curules ait été introduit seulement par le *plebiscitum Ovinium*. De tout temps la gestion d'une magistrature curule a conféré de droit un siège au Sénat¹. Ce privilège est antérieur au plébiscite Ovinien, et partant, sans le moindre rapport avec cette loi. Conçoit-on d'ailleurs un plébiscite du IV^e siècle, porté uniquement en faveur des magistratures curules, alors que les patriciens avaient encore une majorité considérable dans le nombre des anciens magistrats curules? Cependant, comme ce système est généralement adopté, nous essayerons de le réfuter par des preuves d'un autre ordre, par des chiffres.

Quel est le nombre de places qui en moyenne devenaient vacantes au Sénat pendant un terme de cinq ans, intervalle moyen entre deux *lectiones*?

Le problème est difficile. Les anciens fournissent peu de détails de statistique sur la vie moyenne de l'homme. La statistique moderne est encore loin d'être arrivée à des résultats certains, fixes; et les données qu'elle fournit doivent être appliquées avec précaution, quand il s'agit de peuples anciens, vivant dans des conditions toutes différentes de celles de ce siècle.

Nous tâcherons cependant de résoudre le problème au moins d'une manière approximative. Citons d'abord quelques faits.

M. Perperna fut consul en 92 avant J.-C., censeur en 86. Il est mort vers 50, à l'âge de 98 ans. Il survécut à tous ceux qui étaient sénateurs dans l'année de son consulat, et même, d'après Dion Cassius², à tous les membres de la liste sénatoriale qu'il avait dressée pendant sa censure. D'après Valère-Maxime³ et Pline l'Ancien⁴, « *septem reliquit ex iis quos censor legerat.* » A l'époque de la censure de Perperna le Sénat comptait 300 membres : en 36 ans 293 membres de ce Sénat étaient décédés. On objectera que la censure de Perperna fut suivie de la terrible guerre civile de Marius et de Sulla qui fit périr un nombre considérable de sénateurs. Mais il faut remarquer d'autre part que le nombre de sénateurs décédés pendant cet

¹ Voyez plus haut notre article sur l'*admission des plébéiens au Sénat*, p. 312.

² XLI, 14 (5).

³ VIII, 13 § 4.

⁴ VII, 48 (49) § 156.

intervalle de 36 ans (abstraction faite des 300 nouveaux sénateurs ajoutés par Sulla) dépassait de loin le chiffre de 293. En effet, de ces 293 places devenues vacantes, plusieurs avaient été occupées par des citoyens qui étaient morts eux-mêmes avant Perperna et qui avaient eu peut-être un second et même un troisième successeur.

L. Volusius Saturninus fut consul en 3 après J.-C. Il survécut à tous ceux qui étaient sénateurs pendant son consulat, et il mourut en 56 après J.-C.¹. Ici l'espace du renouvellement complet du Sénat est de 53 ans.

D'après Pline le Jeune L. Calpurnius Pison, consul en 27 après J.-C., avait l'habitude de dire « *neminem se videre in senatu quem consul ipse sententiam rogavisset* »²; mais Pline ne mentionne pas l'année précise de sa mort.

Le même auteur cite le cas du poète Silius Italicus. Consul en 68 après J.-C., il mourut d'une mort volontaire en 101 à l'âge de 75 ans. « *Utque novissimus a Nerone factus est consul, ita postremus ex omnibus quos Nero consules fecerat decessit* »³. Dans l'espace de 33 ans tous les consulaires du règne de Néron (et ils étaient nombreux à cette époque) étaient décédés.

Cependant de tous ces faits spéciaux nous ne pouvons déduire aucune conclusion tant soit peu certaine.

Les personnes dont nous avons parlé sont mentionnées comme des exemples exceptionnels de longévité. Survivant à leurs contemporains, ils ont vu mourir bien des sénateurs de la seconde génération qui avaient remplacé leurs premiers collègues.

Aussi ne peut-on considérer ni l'espace de 53 ans, ni même celui de 37 ans comme le terme moyen du renouvellement du Sénat.

La moyenne approximative est fournie le plus exactement par une loi de Sulla : « *Lege Sullae XX creati quaestores supplendo senatui* » dit Tacite⁴. Sulla, fixant le chiffre de 600 comme nombre normal des membres du Sénat⁵, ordonna de créer

¹ Plin., H. N., VII, 48 (49) § 156.

² Epist., III, 7 § 12. Ed. Keil. Cf. ib., Mommsen, Index nomin. p. 405.

³ Epist., III, 7 § 4.

⁴ Ann., XI, 22.

⁵ Voyez notre ouvrage sur *le Sénat*.

désormais 20 questeurs par an, pour compléter les places vacantes au Sénat. 20 vacatures par an sur 600 membres supposent un renouvellement moyen du Sénat en 30 ans.

Si l'on consulte les statistiques modernes sur la vie moyenne de l'homme aux différents âges, on trouve que le nombre moyen des années de vie, assigné à l'homme de 30 ans, est en Angleterre de 35 ans, en Belgique et en Bavière de 34, en Suède et dans les Pays-Bas de 33, en France de 32 ans : d'où la moyenne pour tous ces pays est de 33,5 ¹.

Depuis Sulla l'*aetas quaestoria* était de 30 ans révolus ². Il faudrait conclure d'après les tables de la statistique moderne que le Sénat romain se renouvelait dans l'espace de 33 à 34 ans. Mais si l'on considère que bien des questeurs arrivaient à cette magistrature et au Sénat à un âge plus avancé, et partant avec un terme de vie moyenne moins long, et, d'autre part, que beaucoup de sénateurs passaient la première dizaine d'années qui suivait la questure, en province ou au camp, exposés à tous les hasards de la guerre et de lointains voyages, on admettra que la moyenne du renouvellement du Sénat romain au dernier siècle de la République devait être inférieure à 33 ans, et ne dépassait guère l'espace de 30 ans, prévu par la législation de Sulla.

Pour l'époque qui précède Sulla, à dater de la *lex Villia annalis* (180 avant J.-G.) ³, l'*aetas quaestoria* était de 27 ans révolus ⁴. Partant les citoyens arrivaient plus jeunes au Sénat : le renouvellement moyen du Sénat devait dépasser un peu l'intervalle de 30 ans.

Sous l'Empire l'*aetas quaestoria* fut réduite à 25 ans ⁵. D'après la statistique citée plus haut, la vie moyenne qui reste à vivre à l'homme, âgé de 25 ans, est de 39 ans en Angleterre, de 38

¹ Ad. Quetelet et X. Heuschling, Statistique internationale, dans le Bulletin de la Commission centrale de statistique du royaume de Belgique, T. X, p. LVI, Bruxelles, 1866.

² Mommsen, Röm. Staatsr., I, 469, n° 2.

³ Liv., XL, 44.

⁴ Mommsen, Staatsr., I, 413-414. Voyez mon Droit publ. rom., p. 232, n° 1.

⁵ Dio Cass., LII, 20. Cf. Mommsen, Staatsr., I, 471, n° 4.

en Belgique et en Bavière, de 37 en Suède et dans les Pays-Bas, de 36 en France : la moyenne est de 37,5.

En tenant compte des considérations que nous avons fait valoir plus haut, on pourrait fixer à environ 35 ans le renouvellement du Sénat sous l'Empire.

Pour en revenir à l'époque du *plebiscitum Ovinium*, il est à remarquer qu'alors il n'existait pas de *minimum* d'âge requis par la loi pour la gestion de la questure; mais il est probable que l'âge fixé en 180 par la *lex Villia* était de longue date l'âge habituel des questeurs. Du moins le nombre de ceux qui arrivaient aux magistratures avant l'âge de 27 ans était certainement peu considérable.

Il est donc permis d'admettre que déjà à l'époque du *plebiscitum Ovinium* les sénateurs, au moment de leur entrée au Sénat, avaient au moins l'âge de 25 à 30 ans. Leur vie moyenne, et, partant, le terme moyen du renouvellement du Sénat étaient de 30 à 35 ans : mettons 32 ou 33 ans ¹.

Le terme de 32 ans pour un renouvellement de 300 sénateurs suppose le décès annuel de 9 ou 10 sénateurs, de 45 à 50 pendant un *quinquennium*. C'est là la moyenne *minimum* de décès : car nous supposons que tous les sénateurs sont devenus membres du Sénat au *minimum* de l'âge sénatorial, tandis que beaucoup de citoyens dépassaient sans doute cet âge à leur entrée au Sénat.

Pline l'Ancien ² cite comme un fait extraordinaire que pendant un *quinquennium* aucun sénateur ne serait mort : de 174 ou plutôt de 173 à 169. Phénomène surprenant, en effet, qui démentirait toutes les données de la statistique, si l'histoire ne démentait pas elle-même l'assertion de Pline.

En effet en 172 Tite-Live ³ mentionne la mort de l'ex-censeur de 174, Q. Fulvius Flaccus, *pontifex*, et de L. Aemilius Papus, ancien préteur et *Xvir sacris faciundis*, en 170 ⁴, de deux autres membres du collège des pontifes, L. Furius Philus, ancien pré-

¹ La moyenne de 30 ans est indiquée par Hofmann, *der röm. Senat*, p. 15.

² Plin., H. N., VII, 48 (49) § 157.

³ Liv., XLII, 28.

⁴ Liv., XLIII, 11. — L'auteur mentionne aussi en cette année la mort du consulaire L. Quinctius Flaminius, expulsé du Sénat en 184.

teur, et C. Livius Salinator, ancien consul. Il y eut donc en ce *quinquennium* quatre décès parmi le petit nombre de sénateurs qui étaient revêtus de fonctions sacerdotales.

L'exposition qui précède nous permet de conclure que les censeurs devaient pourvoir tous les cinq ans *au moins* à 45 places, devenues vacantes par décès.

Mettons en regard de ce résultat le système d'après lequel le *plebiscitum Ovinium* aurait prescrit « *ut ex omni ordine MAGISTRATUUM CURULIUM optimum quemque in senatum legerent.* »

Nous avons dressé la liste des magistrats curules, dictateurs, censeurs, consuls, *magistri equitum*, préteurs, édiles curules, mentionnés de 367 à 312 avant J.-C., c'est-à-dire pendant plus d'un demi siècle avant le plébiscite, et nous avons constaté que presque tous les censeurs et préteurs, beaucoup de dictateurs, plusieurs *magistri equitum* étaient consulaires, avant de gérer ces magistratures, et partant, sénateurs à moins que pour un motif grave ils n'eussent été éliminés du Sénat par l'autorité compétente ¹.

On peut établir en outre par la comparaison des chiffres et par l'usage des siècles postérieurs que la presque généralité des consuls étaient choisis parmi les *aedilicii* curules, c'est-à-dire parmi les citoyens qui, sauf un motif grave, étaient déjà inscrits au Sénat ².

Il en résulte que parmi les magistratures curules la seule qui en règle générale ne fût pas conférée à des citoyens *déjà sénateurs*, c'était l'édilité curule, et exceptionnellement peut-être la dictature et le *magisterium equitum*.

Pendant un *quinquennium* le peuple créait dix édiles curules : supposons même, pour aller jusqu'à la dernière limite possible, que pendant ce *quinquennium* des magistratures curules aient été conférées à un nombre double de citoyens *qui n'étaient pas encore sénateurs*, à une vingtaine. Les citoyens, honorés d'une magistrature curule, réunissaient généralement toutes les conditions de naissance, de fortune, de talent, de popularité, qui de-

¹ Voyez notre ouvrage sur *le Sénat*.

² Voyez notre ouvrage sur *le Sénat*.

vaient leur assurer de la part des magistrats, chargés de la *lectio*, la préférence aux autres citoyens.

Si l'on tient compte de toutes ces considérations, croit-on que le *plebiscitum Ovinium* ait pu donner aux censeurs une prescription comme celle-ci : pour remplir les 45 places vacantes, vous ne choisirez que les meilleurs (*optimum quemque*) parmi les dix, quinze, voir vingt anciens magistrats curules, qui ne sont pas encore inscrits sur la liste sénatoriale. Évidemment non. Il y avait au Sénat des vacatures suffisantes pour placer tous les anciens magistrats curules qui n'avaient pas démérité d'un tel honneur, et après eux encore pour beaucoup d'autres citoyens.

Examinons maintenant au même point de vue l'opinion d'après laquelle les censeurs devaient élire « *optimum quemque ex omni ordine magistratum*. »

Au-dessous des magistratures curules, il y avait les magistratures plébéiennes et la questure, qui se renouvelaient annuellement comme les magistratures curules; à savoir les *tribuni plebis* au nombre de dix ¹, les édiles plébéiens au nombre de deux ², et les questeurs au nombre de quatre ³. Des magistratures inférieures à la questure il ne peut être question ici; sauf les *Xviri stlitibus judicandis*, ces magistratures n'existaient pas encore, et d'ailleurs de tout temps la questure a été considérée comme la dernière magistrature ⁴, donnant qualité pour obtenir la dignité sénatoriale.

Bien qu'à cette époque la gestion de la questure ne fût pas encore requise comme condition préalable à l'exercice des magistratures supérieures, cependant de tout temps le jeune citoyen qui se destinait à la carrière publique, commençait d'ordinaire par la brigade de la questure.

Il est permis de supposer que parmi les magistrats curules de cette époque bien peu ne passaient pas par la questure, plus facile à obtenir que les magistratures curules. En effet, tandis

¹ Le *tribunatus plebis* se compose de dix membres depuis 457 av. J.-C. Liv., III, 30. Dionys., X, 30.

² Dionys., VI, 90. Paul. Diac., p. 231.

³ Le nombre ne fut porté à huit qu'en 267 av. J.-C. Liv., Epit. XV. Tac., Ann., XI, 22.

⁴ « *Primus gradus honoris* » Cic., Verr., I, 4 § 11. — Lange, II, 337.

qu'il y avait annuellement *quatre* questeurs, il n'y avait que *deux* édiles curules, *un* préteur, *deux* consuls.

Mais il n'en est pas de même des magistratures plébéiennes. S'il est probable que l'édilité plébéienne, ne comptant que deux membres, était précédée d'ordinaire de la questure ou du tribunat de la plèbe, le tribunat se trouvait dans des conditions toutes différentes. Comme le peuple élisait annuellement 4 questeurs et 10 tribuns, 6 au moins des 10 ne pouvaient être *quaestorii*. De plus, comme parmi les 4 questeurs il y avait certainement à cette époque des patriciens, auxquels le tribunat était interdit, le nombre des citoyens qui géraient annuellement le tribunat sans être *quaestorii*, devait dépasser le nombre de six, et être, en moyenne, au moins de huit.

En résumé, le peuple élisait annuellement au tribunat et à la questure au moins une douzaine de citoyens qui n'avaient encore géré aucune magistrature et qui n'étaient pas sénateurs; ce qui fait, pendant un *quinquennium*, au moins soixante citoyens anciens magistrats non-sénateurs.

Or, on conçoit que le *plebiscitum Ovinium* ait prescrit aux censeurs :

« Pour remplir les 45 places vacantes, vous choisirez les meilleurs parmi les anciens magistrats non-sénateurs (au nombre de 60 au moins). » Dans notre hypothèse le *choix* devient nécessaire, et le législateur peut imposer aux censeurs l'obligation de choisir : « *optimum quemque*. »

Dès lors on comprend aussi pourquoi l'initiative de cette loi fut prise par un tribun de la plèbe. Parmi ces 60 anciens magistrats la majorité était nécessairement plébéienne : car il y avait parmi eux environ 50 *tribunicii* plébéiens. L'application de la loi devait en peu de temps transformer la majorité du Sénat qui jusque là avait été patricienne. Ce résultat fut obtenu bientôt. En 295 le patriciat dispose encore de la majorité au Sénat¹; mais la *lex Hortensia* de 286 marque dans l'histoire romaine la date importante à partir de laquelle le patriciat fait place à la *nobilitas patricio-plébéienne*. Depuis lors l'élément plébéen contrebalance d'abord l'élément patri-

¹ Liv., X, 24.

cien, et l'emporte considérablement sur celui-ci avant la fin du III^e siècle avant J.-C.

L'interprétation du *plebiscitum Ovinium* que nous venons d'exposer, est confirmée par la première *lectio senatus* sur laquelle nous ayons des renseignements tant soit peu complets. C'est celle de 216 avant J.-C. A la bataille de Cannes avaient péri, dit Tite-Live¹, « *viginti unus tribuni militum; consulares quidam praetorūque et aedilicii.... octoginta praeterea aut senatores aut qui eos magistratus gessissent, unde in senatum legi deberent.* » Les magistratures « *unde in senatum legi deberent,* » c'est-à-dire celles dont les ex-titulaires, conformément au *plebiscitum Ovinium*, doivent être choisis au Sénat, s'ils en sont dignes, ne peuvent être restreintes aux seules magistratures curules dont Tite-Live venait de faire une mention spéciale; elles doivent s'étendre à toutes les magistratures et spécialement à celles qui sont inférieures aux magistratures curules². Aussi le dictateur, chargé de la *lectio senatus*, choisit-il en remplacement des sénateurs décédés, d'abord : « *qui post L. Aemilium C. Flaminius censors curulem magistratum cepissent necdum in senatum lecti essent* »³. La priorité est accordée naturellement aux anciens magistrats curules. Les mots « *necdum in senatum lecti essent,* » ne veulent pas dire que les anciens magistrats curules ont seuls le droit d'être préférés dans la *lectio*. Tite-Live a ajouté ces mots pour marquer que la généralité des anciens magistrats curules étaient déjà sénateurs, et que cette première classe de nouveaux sénateurs dut donc être fort peu nombreuse. Les mots : « *necdum in senatum lecti essent* » restreignent l'expression générale dont l'historien venait de se servir. Le dictateur choisit en seconde ligne : « *qui aediles, tribuni plebis quaestoresve fuerant;* » c'est-à-dire ceux qui ont géré l'édilité plébéienne, le tribunat ou la questure, et *seulement après eux*, comme la liste n'était pas complète, le dictateur choisit d'autres citoyens qui s'étaient distingués par leur bravoure.

La procédure, attribuée par Tite-Live au dictateur de 216,

¹ XXII, 49.

² Hofmann, der röm. Senat, p. 50.

³ Liv., XXIII, 23.

confirme notre opinion d'après laquelle le *plebiscitum Ovinium* prescrit aux censeurs de compléter le Sénat, en choisissant parmi tous les ordres d'anciens magistrats, jusqu'y compris l'ordre des *quaestorii*.

Comme dans les circonstances ordinaires le nombre de ces anciens magistrats dépasse le nombre des places vacantes, la loi ordonne de choisir parmi eux les plus dignes « *optimum quemque* ¹. »

II. *Jurati* ou *curiatim*.

D'après le texte du manuscrit de Festus la loi ordonnait : « *Ut censores ex omni ordine optimum quemque curiati in senatumlegerent.* »

La leçon *curiati* est évidemment fautive. Les savants modernes ont présenté principalement deux corrections : *curiatim* et *jurati* ².

La correction *curiatim*, proposée anciennement par Ursinus et adoptée en dernier lieu par Mommsen et par Belot ³, est, au point de vue de la paléographie la plus simple. Cependant le terme *curiatim* admet différentes interprétations ⁴ : il peut se rapporter soit au classement des sénateurs par curies sur la liste sénatoriale ⁵, soit au choix par curies ⁶, de manière à donner par exemple à chaque curie un nombre égal de sénateurs.

La première interprétation est contredite par les faits : dans l'époque qui suit le *plebiscitum Ovinium*, les sénateurs ne sont

¹ Cf. Zonar., VII, 19. (P. I, 379 D. Dind. II, 144.) La *rogatio Livia* de 91 qui proposa d'inscrire au Sénat 300 *equites*, imposait une condition analogue qu'Appien (B. C., I, 35) traduit par le terme grec : ἀριστιότητα.

² Nous citons pour mémoire la correction *viritim*, présentée par Th. Bergk dans le Zeitschrift f. d. Alterthumswissenschaft, 1848, p. 598. Cette correction, beaucoup moins heureuse que les deux autres, n'a pas trouvé de partisans.

³ Mommsen, Röm. Forsch, I, 261-262. Belot, Hist. des chev. rom., I, 390-391.

⁴ Hofmann, der röm. Senat, 5 suiv.

⁵ Telle semble être l'opinion de Belot.

⁶ C'est l'opinion de Niebuhr, Vorträge ueber röm. Alterth , 143.

pas classés par curies, mais d'après le rang des magistratures qu'ils ont exercées. La *lectio* de 216, mentionnée plus haut, en fait foi.

La seconde interprétation prête également à de graves objections. En admettant même que les plébéiens fussent membres des curies à cette époque, ce qui est le sujet de nombreuses controverses, nous ferons remarquer que, si les censeurs devaient accorder à chaque curie un nombre égal de sénateurs, le peuple eût été obligé de répartir équitablement les magistratures parmi les membres des trente curies ¹. Nulle part il n'est question d'une telle restriction imposée au droit électoral du peuple; nulle part, non plus, dans l'histoire du Sénat romain pendant la période suivante, on ne trouve la moindre allusion à l'existence d'un rapport quelconque entre les curies et la composition du Sénat ².

La seconde conjecture qui change *curiati* en *jurati* a été présentée par Meier ³. Si l'on adopte cette correction, le plébiscite a prescrit aux censeurs de choisir parmi tous les ordres d'anciens magistrats ceux que, *sous la foi du serment, en âme et conscience*, ils jugeaient les plus dignes d'entrer au Sénat.

Cette correction, quoique plus hardie que la première, est infiniment plus probable. On peut affirmer que la condition du serment, imposée aux censeurs, n'a pas fait défaut dans le *plebiscitum Ovinium*.

Les censeurs, dit Zonaras ⁴, affirment *sous la foi du serment*

¹ Lange, II, 354. J. C. G. Boot, Over de lex Ovinia dans les : Verslagen en mededeelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen. Afdeeling Letterkunde. T. XI, Amsterdam, 1868, p. 29-34.

² Huschke, Die verfass. des Serv. Tull., 711-712, présente une troisième interprétation. D'après lui les comices curiates auraient eu un droit de ratification à l'égard du choix des sénateurs, fait par les rois, consuls, censeurs. D'après Goettling, Gesch. der Staatsv., I, 346, le censeur devait faire la *lectio* en présence des 30 licteurs qui représentaient les curies. Toutes inventions complètement inconnues à la tradition.

³ Index Scol. Hall., 1844. Elle a été adoptée par Becker, II, 2, 390, n° 1003, Walter, I, 104, n° 105, Lange, I, 811, Schwegler-Clason, IV, 361, Rein, Senatus dans Pauly's Realencycl., VI, 1^o p., p. 998, Hofmann, der röm. Senat, 6 suiv., Lattes, Alcuni punti, etc., p. 34-35.

⁴ VII, 19 (Pind. I, 349 D. Dind. II, 144). « Πίστει δ' ἐνὸς ἑκάστου »

par rapport à chaque citoyen qu'ils éliminent du Sénat ou qu'ils y font entrer, qu'ils n'agissent ni par faveur ni par inimitié, mais *en âme et conscience* et dans l'intérêt de la République. »

Chaque fois qu'une loi spéciale du peuple charge un magistrat ou le Sénat du droit de nomination ou d'élection, elle impose comme garantie de l'impartialité du choix l'obligation de faire cette nomination sous la foi du serment. C'est ainsi que les préteurs, chargés au dernier siècle de la République de composer la liste des jurés des *quaestiones perpetuae*, doivent « *jurati optimum quemque in selectos judices referre* ¹. » L'analogie avec les termes du *plebiscitum Ovinium* est frappante, et elle donne à la conjecture de Meier un haut degré de probabilité ².

§ 3. CONCLUSION.

Le *plebiscitum Ovinium*, en transférant la *lectio senatus* des consuls aux censeurs, restreignit considérablement la liberté des magistrats, chargés de reviser la liste sénatoriale.

Il désigna des catégories de citoyens sur lesquelles le choix des censeurs devait se porter de préférence; et ces catégories comprenaient un nombre de candidats assez considérable pour que, en temps ordinaire, les censeurs n'eussent pas l'occasion de nommer des sénateurs en dehors d'elles.

Ces candidats, c'étaient les anciens magistrats, c'est-à-dire

πεποιήντο ὡς οὔτε πρὸς χάριν οὔτε πρὸς ἔχθραν τι ποιοῦσιν, ἀλλ' ἐξ ὀρθῆς γνώμης τὰ συμπερὸντα τῷ κοινῷ καὶ σκοποῦσι καὶ πράττουσι. » — Comparez aussi les *jurati censorum* des colonies (Liv., XXIX, 15).

¹ Cic., p. Cluent., 43 § 121. Cf. leg. rep., 15 et 18 (C. I. L., I, 58-59). Les magistrats choisissent *jurati* leurs *scribae*, Cic., l. l., 45 § 126. Cf. Ps. Cic., de domo, 32 § 84 : « *Me L. Cotta, homo censorius, in senatu juratus dixit, se si censor tum esset quum ego aberam, meo loco senatorem recitaturum fuisse.* » Cf. Suet., Claud., 22. « *In cooptandis per collegia sacerdotibus neminem nisi juratus nominavit.* » Voyez aussi Dio Cass., LIV, 13.

² L'objection faite par Bergk dans le Zeitschr. f. d. Altersthumsw., 1848, p. 598, sur la place du mot *jurati* dans la phrase de Festus, n'a aucune importance, et se réfute par l'analogie de la phrase de Suétone, citée à la note précédente.

ceux que le vote du peuple avait élevés aux honneurs. Dès lors le vrai électeur du Sénat, c'est le peuple, le peuple des assemblées centuriates et tributes ¹. Le rôle des censeurs se borne à contrôler le choix populaire, à peser la valeur morale des élus, et à écarter du Sénat les indignes. Les censeurs remplissaient les fonctions d'électeurs du second degré qui refusaient un certain nombre de candidats, désignés par le scrutin populaire, mais qui avaient rarement l'occasion d'accorder la dignité sénatoriale à des citoyens qui ne s'étaient pas soumis aux chances du vote populaire ².

Depuis le *plebiscitum Ovinium* jusqu'aux derniers siècles de l'Empire, le Sénat romain fut essentiellement une assemblée d'anciens magistrats. Il fallait des circonstances extraordinaires pour qu'on y admit en un nombre tant soit peu considérable des *privati* qui n'avaient pas géré d'honneurs. Ce fut le cas par exemple lorsqu'en 216, après la bataille de Cannes, il y eut au Sénat 177 vacatures ³. Ce fut encore le cas lorsque Sulla augmenta le Sénat de 300 membres nouveaux ⁴, et quand sous la dictature de César le nombre des sénateurs s'accrut jusqu'à 900 ⁵. Mais, fait digne de remarque, aucune de ces *lectiones* extraordinaires ne fut faite par des censeurs. Elles furent toutes déléguées à des dictateurs.

P. WILLEMS.

¹ Cic., p. Cluent., (en 66 av. J.-C.), 55 § 150 : « *Senator ut, quum altiorum gradum dignitatis BENEFICIO POPULI ROMANI esset consecutus...* Ib., 56 § 153 : Cicéron, en parlant d'*equites* vers 91 av. J.-C., leur fait dire : « *Se potuisset JUDICIO POPULI ROMANI in amplissimum locum pervenire, si sua studia ad honores petendos conferre voluissent.* »

² Cicéron, dans son projet d'organisation idéale de la République, va plus loin encore. Tout en laissant aux censeurs le droit d'exclure des sénateurs pour cause d'indignité (de leg., III, 3 § 7), il veut leur enlever le droit de choisir des sénateurs qui n'ont pas été magistrats, et attacher la dignité sénatoriale uniquement à la gestion des magistratures : ib. § 10 : « *Exque iis [ex omnibus magistratibus] senatus esto.* » Cf. l'exposé des motifs, ib., 12 § 27 : « *Ex iis autem, qui magistratum ceperunt, quod senatus efficitur, popolare sane neminem in summum locum nisi per populum venire sublata cooptatione censoria.* »

³ Liv., XXIII, 23.

⁴ Voyez la *lectio* de Sulla au chap. XIII de notre ouvrage sur *le Sénat*.

⁵ Dio Cass., XLIII, 47.

COMPTES RENDUS.

Étude philologique de la langue française ou Grammaire comparée et basée sur le latin, par J. BASTIN, ouvrage recommandé par l'Académie Impériale des sciences de St-Petersbourg, première partie. St-Petersbourg, chez les principaux libraires. 1878.

M. J. Bastin est un professeur belge, établi depuis longtemps à St-Petersbourg, où il enseigne le français à l'école impériale de droit, dans deux gymnases, etc. Il a déjà publié un *Livre de lecture et de traduction* et un *Petit dictionnaire français-russe étymologique*, qui ont été tous deux accueillis avec une grande faveur. La grammaire comparée, dont nous avons plus haut transcrit le titre, a été l'objet d'un rapport favorable fait à l'Académie impériale des sciences de St-Petersbourg, par M. Brosset, membre de l'Académie. En attendant que nous puissions en donner un compte rendu détaillé, voici quelques extraits de ce rapport : M. Bastin n'est pas un simple maître routinier qui se contente de former de bons praticiens, il veut que ses élèves pénètrent dans la structure intime de la langue française, dont il analyse la provenance des mots, les sons vocaux, leurs transformations, les consonnes et leurs règles de reduplication, en apparence capricieuses, ainsi que les règles si compliquées des particules, et il rend compte avec une grande sagacité des raisons qui ont fait prévaloir telle ou telle orthographe. J'ai vérifié autant que je l'ai pu les étymologies, qui m'ont paru fort exactes, même en ce qui concerne les langues orientales... En somme, le livre des *Études philologiques*, dont je m'occupe en ce moment, est un ouvrage solide, puisé aux meilleures sources, fort instructif pour les Français, à plus forte raison pour les étrangers, et très-propre à donner des idées justes de la composition et de la logique des règles de la langue française.

ACTES OFFICIELS.

ATHÉNÉES ROYAUX. — NOMINATIONS.

Par arrêtés royaux du 27 novembre 1877 :

Sont promus :

A l'athénée royal de Bruxelles. — Professeur chargé du second cours de français, M. Caprasse (Charles), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur chargé du second cours de français à l'athénée royal de Namur.

Professeur chargé de la 4^e latine, M. Stellings (Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur chargé de la 4^e latine à l'athénée royal de Gand.

M. Hagaerts (C.), candidat en sciences naturelles, ancien professeur de sixième latine au collège communal de Malines supprimé, est nommé surveillant.

A l'athénée royal de Gand. — Professeur chargé de la 4^e latine, M. Deltombe (E.-J.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur chargé de la 3^e latine à l'athénée royal de Namur.

A l'athénée royal de Namur. — Professeur chargé du second cours de français, M. Peltier (J.), docteur en philosophie et lettres, ancien professeur de 2^e latine au collège communal de Malines, supprimé.

Professeur chargé de la 6^e latine, M. Angenot (V.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, ancien professeur de rhétorique latine au collège communal de Malines, supprimé.

M. Meurice (O.), professeur chargé de la 4^e latine au même établissement, est chargé de la 3^e latine.

M. Descamps (F.), professeur chargé de la 5^e latine, est chargé de la 4^e latine.

M. Van Orshoven (L.), professeur chargé de la 6^e latine, est chargé de la 5^e latine.

VARIA.

Rapport triennal sur l'État de l'enseignement moyen en Belgique.

Huitième période triennale. 1873-1874-1875.

Le préambule de ce rapport résume les actes du gouvernement dans les termes suivants :

Dans le cours des trois années 1873 à 1875, le gouvernement a successivement :

1° Réorganisé l'enseignement des langues modernes dans les athénées royaux et créé une sixième classe professionnelle ;

2° Institué une section spéciale pour la formation de professeurs de langues modernes ;

3° Institué pour les professeurs agrégés de l'enseignement moyen du degré inférieur un examen approfondi sur les langues allemande et anglaise, et rendu possible ainsi le recrutement de professeurs de langues pour les écoles moyennes ;

4° Réorganisé sur des bases nouvelles le concours général de l'enseignement moyen du 1^{er} degré ;

5° Institué un diplôme pour l'enseignement de la gymnastique dans les athénées, les collèges et les écoles moyennes ;

6° Réorganisé les athénées royaux et les écoles moyennes de l'État, au point de vue des traitements des membres du personnel administratif et enseignant ;

7° Organisé l'enseignement de la gymnastique dans les établissements publics d'instruction moyenne.

État de l'enseignement dans les athénées royaux.

Les passages suivants, extraits d'un rapport de M. l'inspecteur général de l'enseignement moyen, feront connaître l'état de l'enseignement dans les athénées royaux :

« L'étude de la langue grecque se maintient au niveau antérieur ; ce résultat est satisfaisant si l'on considère que nos programmes n'accordent à cette branche que dix-sept heures de leçons par semaine, réparties sur cinq années d'études. Les élèves traduisent assez facilement un texte grec en dialecte attique ; ils ont plus de difficultés quand le passage est pris dans un poète.

» En latin, les progrès sont marqués; le jury, chargé de la correction du concours général remarque que le nombre des barbarismes et des solécismes diminue d'année en année. La syntaxe de subordination et la concordance des temps et des modes sont plus familières aux élèves. La traduction en français d'un texte latin laisse encore à désirer sous le rapport de l'élégance.

» Les élèves qui sont trop faibles pour suivre avec fruit les leçons de leurs professeurs forment environ le tiers de la classe. Ce nombre diminuerait rapidement si l'examen de passage était plus sévère et si la décision prise par les professeurs chargés d'apprécier la valeur des travaux des élèves soumis à cette épreuve était maintenue avec fermeté contre les réclamations et les démarches des parents.

» Peut-être la population des classes diminuerait-elle, si l'examen de passage était sérieux, si les professeurs se montraient exacts appréciateurs de la force des élèves et s'ils étaient les arbitres suprêmes de l'admission dans la classe immédiatement supérieure, mais ce mal serait temporaire : bientôt les pères de famille reconnaîtraient la solidité des études dans les établissements qui leur donneraient la cote réelle des connaissances acquises par leurs fils et ils les y enverraient en toute confiance.

» L'étude de la langue française est satisfaisante. Le programme en 1873-1874 prescrit, dès la classe préparatoire, de petits exercices de rédaction. En rhétorique, la dissertation a remplacé le discours historique; cette composition est assez bien traitée, elle excite la réflexion, éveille le jugement.

» L'analyse littéraire se fait dans toutes les classes, en ce sens que le professeur, même dans la classe préparatoire, indique la synthèse et les parties principales du morceau, exposition, nœud, dénouement, tandis que dans les classes supérieures il étudie le rapport du fond et de la forme, il explique les mots et les expressions au point de vue grammatical, historique ou littéraire, il indique le but, apprécie les idées, examine le caractère moral de l'œuvre, il donne enfin des notions sur l'auteur et sur le genre qu'il a cultivé.

» Les professeurs se sont familiarisés avec cet exercice qui développe rapidement le sentiment du beau chez l'élève; la plupart d'entre eux se sont affranchis de la routine, évitent la paraphrase du texte et ne suivent plus servilement des modèles publiés dans les recueils ou dans les revues.

» Dans les villes flamandes l'enseignement de la langue maternelle est très-satisfaisant.

» Sans doute cette amélioration tient au progrès de la méthode dans les écoles primaires d'où sortent des enfants mieux préparés à suivre les leçons dans un établissement d'instruction moyenne, mais nos professeurs peuvent réclamer une large part dans le succès obtenu.

» Le progrès est peu sensible dans les villes wallonnes. Ce n'est que

dans la période prochaine que l'on pourra apprécier les effets de la réforme introduite au programme en 1874-1875 pour les langues vivantes.

» L'étude de l'allemand se fortifie; le cours est bien donné par des professeurs qui sont presque tous porteurs du diplôme de capacité institué par l'arrêté royal du 27 janvier 1863.

» L'enseignement de la langue anglaise ne se donne pas avec le même succès dans chacun des dix athénées; il est à remarquer que le nombre des professeurs diplômés pour donner cet enseignement est moindre que celui des professeurs diplômés pour l'allemand et pour le flamand.

» Les progrès des élèves en histoire et en géographie sont satisfaisants et s'accroissent davantage. Depuis 1875, le concours général porte sur l'ensemble des matières enseignées dans chaque classe. Ce changement fera disparaître probablement l'anomalie signalée dans les rapports antérieurs : l'histoire et la géographie étaient des cours à certificat qui comprenaient deux catégories d'élèves : la première composée d'élèves qui se sentent attirés vers l'étude de cette branche, qui s'y appliquent, ce sont de bons élèves; la seconde composée de ceux qui assistent passivement à la leçon, qui ne travaillent pas à domicile, ce sont de mauvais élèves.

» L'inscription de l'histoire et de la géographie au nombre des matières du concours général pour toutes les classes, aura pour effet d'engager les élèves qui se distinguent dans certaines autres branches, à faire au moins quelques efforts pour bien suivre le cours d'histoire et de géographie, puisque les nominations ne s'accordent plus que sur l'ensemble des branches.

» Les mathématiques continuent à s'enseigner avec soin. Malgré les efforts de professeurs capables et dévoués, les classes inférieures de la section professionnelle comptent un grand nombre d'élèves qu'il est difficile d'entraîner à l'étude des sciences exactes. Leur jugement n'est pas assez développé pour comprendre facilement les théories élémentaires de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie. La création d'une sixième classe professionnelle permettra de leur donner, au début des études, des connaissances générales qui les rendront aptes à suivre avec fruit les leçons de mathématiques.

» Les classes supérieures ou scientifiques sont devenues plus populaires, mais les études n'y ont pas suivi la même progression. Depuis quelques années, on reçoit les jeunes gens avec une grande facilité dans les écoles spéciales, créées par les universités libres; d'un autre côté, les besoins de l'armée, surtout de l'artillerie, ont augmenté le nombre des admissions à l'école militaire. Il en résulte que les meilleurs élèves de la seconde scientifique se présentent avec succès à l'examen d'entrée dans ces établissements; aussi, la première scientifique, bien qu'elle compte plus d'élèves que jadis, renferme moins de bons élèves; cependant, les professeurs parviennent encore à les former à l'esprit de recherche et d'analyse.

» Dans la section des humanités, la situation est restée la même que dans la période triennale précédente; à partir de la troisième latine, les

élèves se répartissent en autant de groupes qu'il y a de programmes particuliers dans l'examen du graduat en lettres.

» Les sciences naturelles s'enseignent avec fruit; le programme s'exécute d'une manière régulière. Les instruments de physique et de chimie dont disposent les professeurs permettent de faire toutes les expériences nécessaires.

» Dans la section des humanités, les entretiens scientifiques se donnent régulièrement, les élèves suivent ces petites conférences avec un intérêt croissant d'année en année, depuis que leur but est mieux compris par les professeurs de sciences naturelles. Quelques-uns n'avaient pas pris au début le ton simple et familier qui convient à cet enseignement ou plutôt à cette initiation; leurs leçons, trop savantes pour leur jeune auditoire, étaient stériles, parce que la valeur des termes n'était pas connue. Aujourd'hui, la leçon est attrayante, c'est une causerie dans laquelle un terme scientifique s'emploie quand il a été bien expliqué, bien saisi, soit à l'aide du dessin sur la planche noire, soit par l'exhibition des objets ou de gravures.

» Les cours de sciences commerciales ont fait des progrès incontestables, depuis l'institution du diplôme de capacité, qui se délivre aux élèves de la première professionnelle. Ceux-ci désirent obtenir ce certificat constatant qu'ils ont fait avec fruit des études complètes dans la section commerciale et industrielle. Les professeurs sont stimulés, ils travaillent avec zèle, afin que leurs élèves brillent devant le jury d'examen.

» Le cours de dessin progresse lentement; il est en souffrance dans quelques établissements, surtout dans plusieurs collèges communaux et écoles moyennes.

» La gymnastique vient d'être réorganisée, mais la nomination de professeurs capables et diplômés est trop récente pour que les résultats soient consignés dans ce rapport triennal.

» Sauf de très-rares exceptions, le cours de musique est peu fréquenté et les résultats obtenus sont médiocres.

» Les humanités restent toujours l'enseignement d'élite. En rendant des services à un plus grand nombre de jeunes gens, l'enseignement professionnel est devenu populaire, sans qu'il ait gagné en valeur: la distance entre les programmes et leur application est grande dans cette section. Ainsi, bien que le cours de français ait trente-six heures de leçons par semaine, réparties sur cinq années d'études, les élèves professionnels sont moins forts en français que les humanistes qui reçoivent vingt et une heures de leçons en six années d'études.

» Les cours de langues vivantes ont cependant fait des progrès marqués, grâce à une composition meilleure et plus complète du personnel.

» Sous le rapport des connaissances, le corps enseignant des athénées royaux est, en général, très-bien composé, et il faut dire qu'il fait honneur au pays; mais sous le rapport du zèle, il y a eu chez un petit nombre de professeurs quelques défaillances que l'on doit attribuer à l'âge, à la fatigue, aux difficultés de la vie, au manque d'énergie des parents, aux occupations étrangères à la tenue de la classe.

» Il est à espérer qu'ensuite de l'amélioration des traitements, tous montreront de nouveau ce zèle spontané, ce dévouement constant, qu'on aime à voir toujours chez le professeur. »

NOTES DE VOYAGE SUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN SUÈDE ET EN FINLANDE.

Le quatrième centenaire de l'université d'Upsala, que la Suède a célébré avec tant d'éclat et par des cérémonies si touchantes, a fourni à plusieurs de nos compatriotes l'occasion de recueillir quelques impressions assez curieuses sur l'esprit et l'organisation de l'enseignement dans les deux États où se parle la langue de Tegnér, la Suède et la Finlande.

Le royaume de Suède possède deux universités, celle de Lund et celle d'Upsala. Je n'ai aucun renseignement sur la première; quant à la seconde, elle a offert aux hôtes étrangers, accourus de tous les centres scientifiques de l'Europe, des fêtes magnifiques qui, si elles ne prouvent rien pour la valeur intrinsèque de l'enseignement, ont montré cependant combien est grand en Suède le respect de la science et jusqu'à quel point la vieille *Alma mater* d'Upsala est considérée comme une institution éminemment nationale. Le roi Oscar II, le prince royal son fils, les ministres, les plus hauts dignitaires du pays ont pendant quatre jours honoré ces fêtes de leur présence.

Je ne puis ici donner la description de toutes les cérémonies intéressantes auxquelles il nous fut donné d'assister; mais je ne puis passer sous silence les fêtes nocturnes des étudiants. Le soir du 4 septembre, ceux-ci célébrèrent à leur façon le centenaire de l'université dans leurs locaux respectifs.

A Upsala, les jeunes gens de chaque province sont réunis en *Nation*; ils ont leur bannière et leur salle où se trouvent les bustes ou les portraits peints à l'huile des hommes remarquables qu'a produits leur province. Ceux-ci, décorés de verdure pour la circonstance, formaient l'ornementation principale des salles brillamment illuminées.

Au centre se trouvait sur une table longue un grand bol de punch et une quantité innombrable de verres pleins, attendant les visiteurs. Pendant toute la soirée et jusque tard dans la nuit, les professeurs étrangers, les hauts fonctionnaires de la Suède, les membres des deux chambres, les ministres eux-mêmes vinrent visiter les diverses sociétés des étudiants.

Ils y étaient solennellement reçus par la jeunesse universitaire en habit et en cravate blanche. Le président de la *Nation* commandait le silence en frappant quelques coups sur le rebord du grand bol de punch, et souhaitait la bienvenue aux nouveaux arrivants en suédois ou en langue étrangère. Les réponses et les toasts se suivaient sans désemparer. Les ministres en grand uniforme, le chapeau-claque sous le bras et ceints de leurs grands cordons, y faisaient des discours touchants sur leurs souvenirs d'étudiant, sur les devoirs de la jeunesse, sur l'amour de la patrie et de la liberté. Ces fêtes nocturnes firent la plus profonde impression sur les hôtes étrangers. Elles étaient vraiment émouvantes et admirables sous tous les rapports.

Les cours de l'université d'Upsala ne reprirent qu'après les cérémonies du centenaire. Voici quelques renseignements tirés du programme latin du semestre d'été 1877. Dans la faculté de théologie, je note un cours d'histoire ecclésiastique du moyen-âge, un cours sur la seconde épître de Paul à Timothée et sur Isaïe, un cours sur la philosophie de la religion d'après Kant, et un autre sur l'histoire de l'Ancien Testament.

Dans la faculté de philosophie, qui comme en Allemagne embrasse aussi les sciences, les cours suivants peuvent donner une idée des études qui nous intéressent spécialement : histoire de la poésie française, mécanisme de la langue italienne exposé à l'aide des chants XXXIV et XXXV du *Roland furieux* d'Arioste, explication de quelques odes d'Horace, interprétation du Coran et du livre de Job, histoire de la philosophie grecque, explication d'anciens auteurs allemands et de passages choisis de l'*Edda*, étude sur les *Précieuses ridicules* de Molière, interprétation du discours de Démosthène contre Leptines, des *Tusculanes* de Cicéron (livre I), des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse comparées au livre III de Tite-Live, des satires d'Horace, des élégies de Propertius, du premier livre du traité de Cicéron *De finibus bonorum et malorum*, etc. Plusieurs cours pratiques de philologie ancienne et moderne figurent aussi au programme. Il n'y a pas moins de trois professeurs, dont le nom est suivi de cette mention : « Latine scribendi exercitationes moderabitur. »

L'histoire semble un peu négligée, seule l'histoire nationale est enseignée spécialement. Outre le cours d'antiquités romaines, il y a aussi un cours sur l'organisation du gouvernement impérial après Constantin le Grand. Citons enfin un cours des éléments de la langue sanscrite et un autre de grammaire des langues du Nord. Pour cette seule faculté (section des lettres), le programme contient les noms de neuf professeurs, de sept *adjuncti* et de vingt-quatre *docentes*; mais treize professeurs, *adjuncti* ou *docentes* sont déclarés en congé, l'un parce qu'il est à l'étranger (*peregrinatur*), un autre parce qu'il doit assister aux séances des chambres (*dum comitiis regni intererit*), un troisième parce qu'il remplit les fonctions de recteur (*dum rector erit Academiae*), les dix autres sans motif indiqué. Plusieurs cours sont sans titulaire, mais les *docentes* comblent les lacunes. Enfin viennent, sous la rubrique *Magistri artium*, un professeur de

musique qui en enseigne l'histoire, dirige des exercices symphoniques et apprend à chanter (*privatim canere docebit*); un professeur de gymnastique que le programme appelle *artis palestricae magister*, et un professeur de peinture (*artem pingendi docebit*).

Nous jetâmes aussi un rapide coup-d'œil sur la bibliothèque *Carolina Rediviva*, annexée à l'Université. Elle est fort riche en vieux manuscrits, parmi lesquels le plus célèbre est l'inestimable *Codex argenteus*, la Bible gothique de l'évêque Ulfilas, vénérable parchemin rose écrit en grands caractères qui ont une ressemblance frappante avec ceux des inscriptions runiques des musées scandinaves. Ce manuscrit porte les armes du comte de la Gardie et ce n'est pas sans une certaine fierté que nous nous rappelâmes que ce sont des philologues hollandais et flamands qui en ont fait connaître les premiers la haute importance.

Parmi les autres manuscrits on remarque surtout un recueil islandais du XII^e ou du XIII^e siècle, contenant l'*Edda* de Snorre Sturleson; un journal astrologique et politique tenu par le malheureux roi Erich XIV, pendant l'année 1566, à l'époque où les Pays-Bas étaient bouleversés par les excès des iconoclastes; un Évangile du XII^e siècle, enrichi de curieuses miniatures, des autographes de Luther et de Mélanchthon, entre autres des fragments de la fameuse traduction allemande de la Bible, portant la vigoureuse signature du grand réformateur avec la date de 1542; le manuscrit original du beau poème d'Esaias Tegnér, la *Frithjofsaga*; une autobiographie de Linné, écrite de sa main, dont l'écriture m'a semblé ressembler beaucoup à celle de notre savant compatriote M. Roersch, mon ancien professeur de l'École normale de Liège. Mais il faut se borner et quitter la Suède pour passer en Finlande.

Le grand-duché de Finlande, qui a appartenu à la Suède jusqu'en 1809 et qui n'est rattaché à la Russie que par l'union personnelle, possède à Helsingfors une université toute suédoise, splendidement installée dans des bâtiments d'une belle architecture néo-grecque. Tous les édifices publics d'Helsingfors respirent d'ailleurs l'antiquité classique, surtout la magnifique cathédrale qui se détache sur le ciel, du haut d'un immense escalier de granit, et qui est probablement le plus beau monument de notre siècle¹.

Mes compagnons de voyage, MM. De Laveleye, de Liège, Van Beneden, de Louvain, Heremans, de Gand, et moi, nous visitâmes d'abord la bibliothèque de l'université, bel édifice spacieux bondé de livres. Sur les rayons M. Heremans découvrit par hasard la *Rymkronijk van Vlaanderen* (éd. de Kansler); les principaux livres de M. De Laveleye figuraient dans la division des sciences sociales, et dans la salle de lecture nous vîmes avec plaisir la *Revue de législation comparée*, dirigée avec tant de talent par

¹ Cette cathédrale fut construite de 1830-1840 sur les plans d'Engel († vers 1850), qui fut aussi l'architecte des bâtiments universitaires.

notre compatriote M. Rolin-Jaequemyns. La bibliothèque contient beaucoup de manuscrits encore inédits du grand finnologue Castrén, qui est allé étudier en Sibérie les dialectes touraniens, et est mort à la tâche il y a quelques années. Un autre professeur d'Helsingfors, M. Ahlqvist, l'un des meilleurs poètes finnois contemporains, voyage en ce moment aussi en Sibérie avec le même but scientifique que feu Castrén.

Une courte remarque sur la langue finnoise, qui est parlée par la grande majorité des habitants de la Finlande : Les villes sont en général suédoises de langue, mais sur environ deux millions d'habitants, 14 % seulement parlent le suédois et 85 % le finnois. Cette dernière langue est extrêmement mélodieuse et fait involontairement songer à l'italien¹. Nous avons pu nous en convaincre à la représentation de l'opéra *Martha* de Flotow, qu'on donnait au théâtre finnois d'Helsingfors pendant notre séjour. Les voyelles jouent dans cet idiome un rôle beaucoup plus important que les consonnes, et la langue finnoise ne compte pas moins de 14 cas, nommés : partitivus, allativus, adhaesivus, abhaesivus, haesivus, etc. Les verbes aussi ont des flexions très-complicquées. Voici les premiers vers d'une chanson populaire finnoise, qui peuvent donner une idée de l'harmonie de cette belle langue touranienne :

Minun kultani kaukana kukkun, aina
Saiman rannalla ruikutta,
Ei ole ruuhta rannalla,
Joka minun kultani kannattaa.

On sait aussi que c'est en finnois qu'est écrite la fameuse épopée finlandaise, le *Kalevala*², que le savant Elias Lönnrot a recueillie de nos jours de chaumière en chaumière sur les lèvres du peuple et qui offre un tableau des plus curieux de la mythologie, de la vie domestique et des mœurs des anciens Finnois avant l'introduction du christianisme. Tous ces renseignements, je vous les donne de confiance, car ils m'ont été communiqués par des professeurs de l'université d'Helsingfors. Inutile d'ajouter que ni mes compagnons de voyage ni moi nous ne comprenions un traître mot de finnois.

Le palais de l'université d'Helsingfors, que nous visitâmes, mérite ce nom. On y trouve d'abord un magnifique vestibule à colonnes, au-dessus desquelles court une frise où se trouve représentée en bas-relief une

¹ Le suédois aussi est une langue magnifique, qui allie la sonorité mélodieuse et la majesté de l'espagnol à la mâle énergie des idiomes germaniques.

² A ce que m'ont assuré plusieurs professeurs de l'université d'Helsingfors, la traduction française de M. Léouzon Le Duc laisse beaucoup à désirer, tandis que la traduction allemande par M. Schiefner (Leipzig, Brockhaus) est bonne.

scène du *Kalevala* : l'Orphée finnois charmant les hommes et les animaux ; ces derniers sont des ours blancs, des rennes et autres animaux polaires. Citons en passant la salle du Conseil académique, décorée des portraits du grand poète Victor Runeberg, qui vient de mourir, et de l'astronome Argelander, ainsi que des bustes en marbre des deux fameux finnologues Porthan et Castrén ; la salle inaugurale en style empire des plus réussi, où le buste colossal en bronze d'Alexandre I^{er} repose sur un grand piédestal, taillé dans un immense bloc de granit de Finlande ; la chancellerie du recteur, décorée des portraits en pied des czars et czarévitch qui sont les protecteurs héréditaires de l'université depuis la réunion à la Russie ; enfin les différents auditoires, luisants de propreté et décorés des portraits des principaux juristes, médecins, théologiens, littérateurs et philologues que la patrie finlandaise a produits. Aux universités de Gand et de Liège, les auditoires sont nus et sombres, parfois presque mal-propres. Ceux d'Helsingfors ressemblent au contraire à des salons d'un ameublement fort simple et fort sévère, mais confortable. L'aspect général est sérieux, mais non maussade comme chez nous.

Je n'ai vu que les bâtiments de l'université et les professeurs, qui nous en faisaient les honneurs avec une cordialité et une amabilité extrêmes. Quant à l'enseignement qui s'y donne, voici quelques détails tirés des programmes suédois de l'année écoulée et de l'année courante.

En 1876-1877, je trouve les cours suivants portés au programme de la faculté de philosophie (section des lettres) : histoire de la philosophie contemporaine, histoire de la pédagogie depuis la réforme, esthétique, grammaire persane, explication de la seconde *surate* du Coran, du I^{er} livre de Thucydide et des *Sept devant Thèbes* d'Eschyle, du traité *De divinatione* de Cicéron, d'odes choisies d'Horace, d'un épisode du *Kalevala* et de chants de l'ancienne *Edda* ; histoire de la Finlande et du Nord ; grammaire finnoise, grammaire russe, histoire des littératures anglaise et allemande à l'époque de la renaissance, histoire littéraire du XIII^e siècle, grammaire sanscrite, classification des langues, grammaire des langues primitives du Nord.

Pour l'année 1877-1878 les cours suivants sont portés au programme : explication du *Prométhée* d'Eschyle et du *Phédon* de Platon, pédagogie scolaire, histoire de Finlande, psychologie, explication des *Odes* d'Horace (Livr. I et II) et de Tite-Live (Livr. I et II), théorie des suffixes dans les langues indo-européennes. En outre, plusieurs des cours de l'année précédente sont continués. Le nombre des professeurs est de neuf, celui des extraordinaires de deux, et celui des *docentes* de cinq. Comme à Upsala, le programme mentionne un professeur de dessin, un professeur de musique et un professeur de gymnastique. Il y a aussi des cours pratiques de latin, de suédois, de finnois, de russe, d'allemand, de français et d'anglais.

Quant aux étudiants, ils nous semblèrent être organisés comme ceux d'Upsala et animés du même esprit. Ils possèdent un local splendide, dont la construction à coûté 300,000 markkha finlandais (300,000 francs).

Ce monument a été élevé à l'aide de dons et de souscriptions publiques et privées et il porte sur son fronton cette inscription simple et touchante : *Spei suae patria dedit*. Lorsque nous y fûmes introduits, on y fêta autour du grand bol suédois la visite de quatre étudiants de l'université de Dorpat. Quoique allemande de langue et comprise dans la Russie actuelle, cette université s'était rappelée qu'elle doit sa fondation à la Suède, à l'époque où la Baltique était un lac suédois; et l'*Alma mater* de Dorpat avait envoyé aux fêtes du centenaire d'Upsala quatre de ses élèves pour s'y faire représenter. Les étudiants d'Helsingfors étaient flattés et émus de cette preuve d'attachement à la vieille patrie suédoise et recevaient cordialement leurs frères de Dorpat, le verre en main et avec force discours allemands et suédois. A notre arrivée on nous adressa plusieurs allocutions en français, puis on nous offrit un souper, auquel le recteur, le pro-recteur et plusieurs professeurs vinrent assister. De nouveau, comme en Suède, nous fûmes frappés de voir les autorités académiques se mêler aux plaisirs des étudiants avec une cordialité qui tenait le milieu entre une familiarité choquante et une froide réserve. Enfin, le lendemain, le corps professoral nous fit accepter un petit banquet fraternel et plein de laisser-aller, où les toasts jouèrent de nouveau un grand rôle. Jamais ni mes compagnons de voyage ni moi nous n'oublierons l'accueil hospitalier qui nous a été fait à Upsala et à Helsingfors, par tous les membres de la famille universitaire; jamais non plus ne s'effacera l'impression profonde que nous a laissée l'organisation du haut enseignement en Suède et en Finlande, pour autant que nous avons pu l'entrevoir dans notre rapide voyage.

PAUL FREDERICQ.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. C. de la Berge, M. Bréal, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 27 octobre : J. Darmesteter, Ormazd et Ahriman, par M. B. — Finsler, Recherches critiques sur l'Anthologie grecque, par C. Graux.

— Ciceronis de finibus bonorum et malorum libri quinque, pp. **N. Madvig**, par Charles Thurot. — Du 3 novembre : **A. Dumont**, Essai sur l'éphébie attique, par Ch. Émile Ruelle. — Du 10 : **A. Sprenger**, Géographie de l'Arabie antique, par E. P. Goergens. — Philon, Sur l'incorruptibilité du monde, éd. et trad. p. **J. Bernays**, par Th. H. Martin. — Du 17 : **M. Bréal**, Mélanges de mythologie et de linguistique, par Ch. Graux. — Du 24 : **G. Dindorf**, Lexique d'Eschyle, par Henri Weil. — Grammaire d'Audax, p. p. **H. Kell**, par Ch. T. — **A. Naville**, Julien l'Apostat et sa philosophie du polythéisme, par P. Decharme. — Du 1^{er} décembre : **R. Herocher**, Critique du texte d'A. Liberalis; Note sur Odyssée XVII, 302, par C. G. — Du 8 : **De Block**, Evhemère, son livre et sa doctrine, par P. Decharme (favorable).

Jenaer Literaturzeitung im Auftrag der Universität Jena herausgegeben von Anton Klette. — 1877.

29 sept. Platon's Symposion, erklärt von A. Hug. Leipz., Teubner : von J. Vahlen (favorable, critiques de détail). — Thucydidis de bello Peloponnesiaco libri VIII. Iterum recognovit Boehme. Lips. Teubner (texte amélioré, mais trop peu). — Thukydides, erklärt von Classen. Band VI. Sechstes Buch. Mit zwei Karten von Kiepert. Berlin, Weidmann, 1876 ; von J. M. Stahl (favorable, avec des critiques de détail). — 6 oct. Charles Nisard, de quelques parisianismes populaires et autres locutions non encore ou plus ou moins imparfaitement expliquées des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Paris, Maisonneuve, 1876. (Reproduction révisée et augmentée des articles publiés en 1874 et 1875 dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*. — 13 oct. Aelii Dionysii Halicarnassensis reliquias collegit et illustravit Th. Ph. Phil. Schwartz. Trajecti ad Rhenum, apud Kemink, 1877 : von K. Boysen (travail inutile). — James Darmestetter, de conjugatione latini verbi *dare*. Paris, Vieweg : von Schweizer-Sidler. — 27. P. Asmees. Die indogermanische Religion in den Hauptpuncten ihrer Entwicklung ; von Strobl. — Gustavus Gebauer, de hypotacticis et paratacticis argumenti ex contrario formis quae reperiuntur apud oratores Atticos. Zviccaviae, 1877). — Ausgewählte Komödien des T. M. Plautus. Für den Schulgebrauch erklärt von Julius Brix. Bändchen 4 : Miles gloriosus. Leipz., Teubner, 1875 ; von Dziatzko (très-recommandable). — 3 nov. Compte rendu de trente-deux ouvrages concernant la question tryenne, par Stark. — 10 nov. Gaii institutiones, edidit W. Studemund. Lips. Hirzel. — Gai institutiones ediderunt P. Krüger et G. Studemund. Berolini apud Weidmannos : von Fitting (très-favorable). — H. Steinthal, der Ursprung der Sprache im Zusammenhange mit den letzten Fragen alles Wissens, von Steinthal. Berlin, Dümmler : von Bruggmann (favorable.) — 17 nov. W. Dindorf, lexicon Aeschyleum. Lips. Teubner, Fasciculus I. 11, von N. Wecklein (favorable, avec des critiques). — Aristotelis de anima libri tres, commentariis illustravit F. A. Trendelenburg. Editio altera emendata et aucta. Berolini, Weber (12 m.) : von Fr. Susemihl (favorable, avec de petites critiques).

Blätter für das Bayerische Gymnasial- und Real-Schulwesen. — München, Lindauer'sche Buchhandlung.

1877. *VI Heft.* Der griechische Roman, von J. Wimmer. — Klügmann, Die Amazonen in der attischen Literatur und Kunst, angez. von Dr. Schmidt. — *VII Heft.* Ueber Begriff und Eintheilung der Philologie, mit besonderer Berücksichtigung August Boeckh's, von F. Heerdegen. — Mehlis, Dr. Chr., die Grundidee des Hermes, angez. von Zehetmayr. — *VIII Heft.* Versuch einer Parallelen-Theorie, von Polster. — Einige Gedanken über den Unterricht in der Muttersprache, besonders über Syntax. (Cela peut s'appliquer aussi en grande partie à l'enseignement du français).

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig.

Neuntes Heft. Die Unechtheit der dritten angeblich Demosthenischen Rede wider Aphobos. Von H. Buermann in Berlin. — Die antidosis. Von Th. Thalheim in Breslau. — Zu Cicero de legibus (six corrections du texte). Von A. Eussner in Würzburg. — Zu den scriptores historiae Augustae (nombreuses corrections). Von A. Kellerbauer in Kempten. — C. Julii Caesaris de bello civili commentarii tres. Für den Schulgebrauch erklärt von Dr. Albert Döberenz. Vierte Auflage. Leipzig, Teubner: von A. Schaubach (favorable). — T. Maccius Plautus. Lesestücke aus seinen Komödien. Für den Gebrauch in oberen Gymnasialclassen ausgewählt und erklärt von Aug. Schmidt, prof. am Gymn. in Mannheim: von C. Deimling (favorable).

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. Berlin, 1875, Calvary.

Neuntes Heft. Erste abtheilung. Jahresbericht über die auf die griechischen Lyriker bezüghen in den Jahren 1873 bis october 1876 erschienenen Schriften. Von Professor Blass in Kiel.

Bericht über die auf die griechischen Grammatiker bezüghen, in den Jahren 1874-1876 erschienenen Schriften. Von gymnasial Direktor Dr. Otto Carnuth in Danzig.

Zweite Abtheilung. Bericht über die Literatur zu Quintilian aus den Jahren 1873-1876. Von Professor Iwan Müller in Erlangen (Schluss folgt im nächsten Hefte).

Dritte Abtheilung. Bericht über die auf die griechische und römische Mythologie bezüghen Literatur der Jahre 1873-1875. Von Professor Dr. Preuner in Greifswald. — Jahresbericht über die Geographie der nördlichen Provinzen des römischen Reiches. Von Professor Dr. Detlefsen. Jahresbericht für griechische Geschichte. Von Professor Dr. Volquardsen in Kiel. — Jahresbericht über antike Numismatik 1874, 1875, 1876. Von Dr. R. Weil in Athen (Schluss folgt).

Zehntes and elftes Heft. Erste Abtheilung. Bericht über die auf die griechischen Grammatiker bezüghen, in den Jahren 1874-1876 erschienenen Schriften. Von Gymnasial Director Dr. Otto Carnuth in Danzig

(Schluss). — Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der späteren griechischen Prosa und Poesie, Von Professor Dr. A. Eberhard in Duisburg (Schluss folgt). Zweite Abtheilung. Bericht über die Litteratur zu Quintilian aus den Jahren 1873-1876. Von Professor Dr. Iwan Müller in Erlangen (Schluss). — Jahresbericht über die Litteratur zu den Briefen des jüngeren Plinius aus den Jahren 1873-1876. Von Professor Dr. Iwan Müller in Erlangen. — Bericht über Catull (und die auf Catull, Tibull, Propertius, gemeinsam bezüglichen Schriften) für die Jahre 1874, 1875 and 1876. Von Professor Dr. Richard Richter in Dresden (Schluss folgt).

Dritte abtheilung. Bericht über die auf die griechische und römische Mythologie bezügliche Litteratur der Jahre 1873-1875. Von Professor Dr. A. Preuner in Greifswald (Schluss folgt). — Jahresbericht über antike Numismatik. 1874, 1875, 1876. Von Dr. R. Weil in Athen (Schluss). — Jahresbericht über lateinische Lexikographie für 1876. Von Professor Dr. K. E. Georges in Gotha (Schluss folgt).

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Göttingen.

1877. *Sechstes Heft*. Achter Band. Einleitung zum elften Gesange der Ilias. Von C. Hentze. — Ueber Homerische Poesie. Beiträge zu deren Characteristik von A. Bischoff. — Homers Odyssee übersetzt und erklärt von W. Jordan. — Der Chor des Sophocles von Otto Hense. — Zur Alliteration und Symmetrie des T. Maccius Plautus, von R. Klotz. — De infinitivi apud P. Papinium Statium et Juvenalem usu. Scr. Fr. Lohr. — Lexicon Taciteum ediderunt A. Gerber et A. Greef. Fasc. I. Lips. Teubner. — Cicero's Orator ad Brutum. Erklärt von Piderit. — *Siebentes Heft*. Schicksal und Gottheit bei Homer. Von A. Christ. — Ausgewählte Komödien des T. Maccius Plautus. Erklärt von Lorenz. B. IV. Pseudolus (favorable). Die Grundidee des Hermes von Mehlis. — *Achtes Heft*. Zur äusseren und inneren Kritik der Rede des Lycurg gegen Leocrates, von Rosenberg. — Die metrische Composition der Komödien des Terenz. Von Karl Conradt. Berlin, Weidmann, 1876. — Zur Properzkritik, Von Faltin. Programm des Gymnasiums von Eisenberg 1876. — Weber, quaestiones Propertianae. Halis Sax. 1876. — Zum Sprachgebrauch des Propertius. Von Frasnert. Programm der lat. Hauptschule zu Halle, 1874. — C. Hachtmann, die chronologische Bestimmung der beiden ersten Catilinarischen Reden Cicero's. Osterprogramm des gymnasiums zu Seehausen, 1877.

Litterarisches Centralblatt für Deutschland, herausgegeben von Prof. Dr. Fr. Zarncke. — 1877. — Leipzig.

25 août. Heracliti Ephesii reliquiae. Rec. J. Bywater, colleg. Oxoniensis socius. Oxford, 1877, Clarendon, XVI et 90 pp., gr. in-8., ang. v. M. H. (très-favorable). — Henne-Am Rhyn, Otto. Allgemeine Kulturgeschichte

von der Urzeit bis auf die Gegenwart, 1 u. 2 Bd. Leipzig, 1877, O. Wigand, XXIII et 570, XV et 571 pp. gr. in-8., ang. v. F. Prix: 9. M. (Les deux volumes qui ont paru comprennent l'histoire de l'antiquité. L'auteur n'ayant pu tout étudier par lui-même, dépend de ceux qui ont écrit des histoires particulières et donne comme certains beaucoup de faits hypothétiques. Les vues générales manquent trop souvent. Néanmoins, comme résumé, cet ouvrage est utile). — Robert, Dr. Louis de. Étude philologique sur les inscriptions cunéiformes de l'Arménie. Paris, 1876, Leroux, 196 pp. 4., ang. von — d. (L'auteur, qui est médecin à Constantinople, a écrit sans le secours des livres les plus indispensables. Son interprétation est *horripilante* [haarsträubend]).

1 septembre. Κλεάνθης, ἐρμηνεία εἰς πέντε χωρία τοῦ Πλάτωνος Γοργίου. Athènes, 1876, Wilberg, 76 pp. in-8., ang. v. W. W. (favorable). — Gilow, Dr. Hermann. Ueber das Verhältniss der griechischen Philosophen im Allgemeinen und der Vorsokratiker im Besonderen zur griechischen Volksreligion. Oldenburg, 1876, Schulze, VII et 117 pp., gr. in-8. Pr. 2,40 M. (défavorable). — Hoffer, Chr. De personarum usu in P. Terentii comoediis. Berlin, 1877, Mayer et Müller, 43 pp., gr. in-8., ang. v. W. W. (Rien de neuf, si ce n'est la réunion des préceptes scéniques de Donat). — Draeger, Dr. A. Dir. Historische Syntax der lateinischen Sprache (2 Bds. 2 Abth.). 4 Th. Die Subordination. 1 Lief. Leipz., 1877, pp. 217-440, gr. in-8., ang. v. Cl. Pr. 3,60 M. (La classification est défectueuse; la partie relative à l'ancienne latinité laisse surtout à désirer. Somme toute, c'est un ouvrage utile, en attendant que nous ayons mieux). — Nicolai, Dr. Rud. Griechische Literaturgeschichte in neuer Bearbeitung. 1 Bd. Die antik-nationale Literatur. 2 Hälfte. Die Literatur der Prosa. Magdeburg, 1874, Heinrichshofen, pp. 241-527, gr. in-8., ang. v. Bu. (La 2^e édition est de beaucoup supérieure à la 1^{re}, mais les erreurs y sont encore nombreuses et le style est resté emphatique et obscur).

8 septembre. Brugsch-Bey, Dr. Heinrich. Geschichte Aegyptens und der Pharaonen. Erste Deutsche Ausgabe. Mit 2 Karten u. 4 geneal. Tafeln. Leipzig, 1877, Heinrichs, XII et 818 pp., gr. in-8., ang. v. G. E. Pr. 18 M. (Ouvrage très-remarquable, quoique certaines hypothèses hasardées y soient exposées comme des faits certains. Brugsch considère comme une grave erreur l'identification de certains noms égyptiens avec celui des Achéens, des Étrusques, etc.) — Bender, Herm. Prof. Grundriss der römischen Literaturgeschichte für Gymnasien. Leipzig, 1876. Teubner, VIII et 84 pp., gr. in-8., aug. v. Bu. Pr. 1 M. (très-favorable). — Munk, Dr. Ed. Prof. Geschichte der römischen Literatur, für Gymnasien, höhere Bildungsanstalten und zum Selbstunterrichte. 2 Auflage, bearb. von Dr. Osk. Seyffert. 2 Bd. Berlin, 1877, Dümmler, VIII et 431 pp., gr. in-8., ang. v. A. E. (Favorable avec quelques indications pour une 3^e édition).

15 septembre. Niemeyer, Dr. M. De Plauti fabularum recensione duplici. Berlin, 1877. Mayer u. Müller, 57 pp. gr. in-8., ang. v. W. W. Pr. 1 M. (L'auteur de cette dissertation inaugurale a prouvé contre Bergk que

l'autorité du palimpseste de Milan l'emporte sur celle des deux *Codd. Palatini*. — Flach, Dr. H. Doc. Die beiden ältesten Handschriften des Hesiod und ihre Bedeutung für die Textkritik. Leipzig, 1877, Teubner, 32 pp. gr. in-8., ang. v. Cl. Pr. 1,20 M. (L'auteur n'a pas réussi à prouver sa théorie sur le digamma, dont il fait un emploi excessif).

29 septembre. Ziegler, Chr., Prof. Illustrationen zur Topographie des alten Rom. Mit erläuterndem Texte für Schulen. 3 Heft, 3 u. 4 Abth. Stuttgart, 1876, Neff, ang. v. Bu. Pr. 6 M. (favorable. Cet ouvrage s'adresse plutôt aux professeurs qu'aux élèves).

6 octobre. Dümichen, Dr. Joh., Prof. Baugeschichte des Denderatempels u. Beschreibung der einzelnen Theile des Bauwerkes nach den an seinen Mauern befindlichen Inschriften. Strassburg, 1877, Teubner, IX et 41 pp., LVII pl. gr. in-fol., ang. v. G. E. Pr. 60 M. (très-favorable). — Inschriften römischer Schlendergeschosse nebst einem Vorworte über moderne Fälschungen, herausg. v. Theod. Bergk, mit 2 lith. u. 1 fotogr. Taf. Leipzig, 1776, Teubner, XII et 166 pp. gr. in-8., ang. v. R. N. Pr. 4 M. (On sait que les discussions sur l'authenticité des balles de fronde récemment découvertes en Italie ont été très-passionnées. Même après le travail de M. Bergk la question est loin d'être épuisée).

13 octobre. Krohn, der platonische Staat. Halle, 1876, Mühlmann, XII et 385 pp. Pr. 9 M. (Ouvrage savant et spirituel, mais plein de paradoxes et d'hypothèses non démontrées). — Schwarcz, Dr. Jul. Die Demokratie. 1 B. 1 Hälfte. Leipzig, 1877, Duncker u. Humblot, LXIX et 112 pp. gr. in-8. (Première partie de l'histoire de la démocratie à Athènes, avec une préface acerbe dirigée contre la plupart des écrivains français, allemands, anglais, espagnols, etc., qui ont traité le même sujet. C'est un ouvrage qui fait penser).

20 octobre. Meyer, Ed. Geschichte von Troas. Mit 1 Karte. Leipzig, 1877, Engelmann, VII et 112 pp. Pr. 2,60 M. (La plus grande partie est consacrée à Homère, d'où l'auteur prétend tirer une topographie exacte de la Troade. Il est regrettable qu'il ne connaisse point la monographie que Hercher a consacrée à ce sujet et qui doit servir de point de départ à tous ceux qui s'occuperont à l'avenir de rechercher l'emplacement de Troie). — Lexicon Taciteum edid. A. Gerber et A. Greef. Fasc. 1 (a, ab — auctor). Leipzig, 1877, Teubner, 112 pp. gr. in-8. Pr. 3,60 (Cet ouvrage comprendra probablement huit livraisons. Bien disposé, complet et exact, ce dictionnaire rend désormais inutile tout ce qui a été fait dans le même sens). — Hermanni, Godof. opuscula. Vol. VIII. Edid. Th. Fritsche. Leipzig, 1877, E. Fleischer, X et 494 pp. gr. in-8., ang. v. Bu. Pr. 10 M. (Indépendamment de corrections aux sept premiers volumes, faites par Hermann lui-même, ce volume renferme une masse de dissertations et de discours très-intéressants, en latin et en allemand. Il est à espérer qu'on publiera une 2^e édition du septième volume, qui est presque introuvable). — Stoeber, E., die römischen Grundsteuervermessungen. Nach dem latein. Texte des gromatischen Codex etc. bearbeitet. Mit einem Vorwort des Dr. C. M. v.

Bauernfeld, München, 1877, Th. Ackermann, 149 pp. gr. in-8. Pr. 4 M. (Ce livre a été fait par un géomètre praticien, et c'est ce qui en fait le mérite. Mais au point de vue philologique, on y trouve des erreurs colossales, que ne ferait point un bon collégien).

Journal des savants, Paris.

Septembre 1877. M. Bréal, déchiffrement des inscriptions cypriotes (suite et fin de cet intéressant article, au sujet duquel nous renvoyons à notre précédente livraison). — Ad. de Longpérier. Note sur une balle de fronde antique. (Cette balle, envoyée de Rhodes à Paris avec une collection de médailles, a la forme d'une amande. On y lit le mot *Babyrsa*, qui est le nom d'une ville d'Arménie, mentionnée seulement par Strabon. Cette balle date probablement de l'époque où Mithridate VI, qui devait avoir dans son armée des contingents arméniens, vint faire le siège de Rhodes, c'est-à-dire de l'année 86 av. J. C.).

Revue archéologique, Paris.

Octobre, 1877. Inscription de Périgueux mentionnant les *primani*, par M. Ch. Robert. — Sur quelques inscriptions d'Ostie, par M. Th. Homolle.

Rheinisches Museum für Philologie, Frankfurt s/m, 1877.

3^e *Heft*. Zu den Mirabilia des Phlegon, v. E. Rohde. — Ein Widerspruch bei Tacitus, von J. Froitzheim. (D'après l'auteur de cet art. Agrippine la jeune serait née le 6 nov. de l'an 14 ap. J. C., et c'est la naissance de cette princesse que Tac. aurait en vue Ann. I, 40 et 44. Or, ces passages semblent prouver que la femme de Germanicus fit ses couches à Trèves, tandis que d'après Ann. XII, 27, Agrippine la jeune serait née à Cologne. L'auteur de cet art. soutient contre Bergk que cette dernière version est la vraie, et s'efforce de montrer comment au premier livre des Annales, Tac. a été induit à erreur.) — Das attische Intestaterbfolgegesetz, v. H. Buermann. (Le texte de loi sur la succession ab intestat inséré dans le discours d'Isée contre Macartatos est authentique). — Animadversiones ad Ovidii heroidum epistolas, scr. Th. Birt. — Philonea, scr. F. Buecheler. — Ueber die Deliaelegieen bei Tibull, v. O. Ribbeck. — Zu den griechischen Lyrikern, von F. Blass. 1. Neue Fragmente des Pindar. 2. Zu Alkaios, Stesichoros Bacchylides (Les fragments de Pindare se trouvent sur des morceaux de papyrus envoyés à Paris par M. Mariette-Bey, et communiqués à M. Bl. par M. Egger). — *Ἀνδροτής*, v. Clemm. — Choliambica inscriptio latina, v. F. Buecheler. — Wahrheit und Dichtung über die Schlacht bei Leuktra, v. F. Buecheler. — Zu Stobaios, v. Diels. — Absque, v. Brugman.

M543026

L24
B9
✓ 20

